

# L'existence en friche

*Enquêtes sur les imaginaires sociaux  
de lieux délaissés et les pratiques  
de leurs enchantements*

Pavel Kunysz





# L'existence en friche

Enquêtes sur les imaginaires sociaux de lieux délaissés  
et les pratiques de leurs enchantements.

Pavel Kunysz

Sous la direction de Eric Le Coguiéc et Rachel Brahy

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de docteur en art de bâtir et  
urbanisme.

Faculté d'Architecture de l'Université de Liège  
2024

Design : Pavel Kunysz et Maxime Gillot.

Imprimé en 21 exemplaire à Liège, février 2024  
Atelier d'impression et d'édition Atelier Zine Zine

# Abstract

Par une combinaison entre anthropologie de l'enchantement (Winkin 2023) et études de lieux, cette recherche explore les rôles que prend l'enchantement des lieux dans le contexte des transformations des friches urbaines. S'appuyant sur des études de terrain (hôpital abandonné de Bavière, Liège, Belgique ; gare de triage désaffectée du Champ des Possibles, Montréal, Canada), l'auteur propose trois enquêtes : une enquête théorique au sein de la géographie humaniste et de la théorie de l'architecture trace un cadre pour comprendre les vides urbains en tant que métarécit fonctionnaliste et les lieux en tant qu'enchantement ; une enquête expressive dresse un portrait narratif-descriptif des lieux étudiés rendant compte des imaginaires sociaux des populations qui y sont attachées ; une enquête ethnographique esquisse une typologie de l'ingénierie des pratiques professionnelles de l'enchantement des lieux en relation avec leurs conséquences pour les communautés impliquées.

En définitive, cette étude aboutit sur une critique des pratiques architecturales au sein de la création contemporaine, basée sur une compréhension de l'institution imaginaire de la société (Castoriadis 1975) et des pratiques créatives généralisées dans une ère trans-esthétique (Serroy, Lipovetsky 2015). Cette critique ouvre des perspectives sur l'éthique architecturale et établit la prise en compte du travail des imaginaires sociaux comme essentiel pour reconfigurer la profession architecturale contemporaine.

---

Bridging an anthropology of enchantment (Winkin 2023) with place studies, this research explores the roles place enchantment takes in the context of urban fallows transformations. Drawing from field studies (Bavière abandoned hospital, Liège, Belgium ; Champ des Possibles reclaimed railyard, Montréal, Canada), the author proposes three queries : a theoretical query within humanistic geography and architecture theory traces a framework to understand urban voids as a functionalist meta-narrative and places as an enchantment ; an expressive query draws a narrative-descriptive portrait of social imaginaries of places ; an ethnographic query outlines a typology of place enchantment engineering in relation to their consequences for the communities involved.

This allows a critic of architecture practices within contemporary creation based on an understanding of the imaginary institution of society (Castoriadis 1975), and creative practises as generalized in a transaesthetic era (Serroy, Lipovetsky 2015). This critic draws perspectives on architectural ethics and establishes the work of social imaginaries as central to reconfigure the contemporary architectural profession.



# Remerciements

Je remercie d'abord Eric Le Coguiéc d'avoir accueilli mes intentions balbutiantes avec toute l'humanité qui le caractérise puis d'en avoir accompagné les évolutions avec, à chaque tournant, le soutien et les provocations nécessaires. Cette thèse lui doit énormément.

Merci aussi à Rachel Brahy d'avoir joué un rôle de promotrice toujours présente, encourageante et attentive. Dans les remous des agendas académiques, je la sais gré d'avoir trouvé la place pour m'accorder de multiples et sérieuses lectures, assorties d'une exigence bienveillante.

Merci encore à Olivier Chadoin et Luc Levesque dont j'ai bénéficié des conseils avisés. Leurs expertises contrastées ont largement contribué à assurer l'équilibre que j'ai tenté de déployer, entre pragmatisme sensible et conviction critique. Ma gratitude à Emmanuelle Lallement, Nik Luka et Véronique Servais de contribuer à ce travail par leurs lectures et commentaires.

Ma reconnaissance va à ces personnes et collectifs qui m'ont accordé leurs histoires et leur temps, ainsi qu'à ceux qui m'ont fait profiter de leurs expertises et ressources. Les membres du CRIEM et l'équipe de Sustaining Commoning in Montreal's Champ des Possibles d'abord, et en particulier Amy Poteete (Concordia University), qui m'ont accueilli si chaleureusement. Arlette Joiris et Justin Bur ensuite, pour leurs connaissances historiques inestimables de Bavière et du CdP. Les équipes du fonds d'archive du CPAS et de la SONUMA enfin, qui m'ont permis d'explorer cette histoire.

Mes sincères remerciements à Paul Hautecler, feu Christian Capelle, Rita Occhiuto, Marie Roosen, Stéphane Dawans et Yves Winkin ; ces professeurs qui, les premiers, ont aiguisé ma lecture de l'architecture et mon appétence pour la recherche. Je remercie aussi Pierre Fontaine de m'avoir promptement poussé à monter dans ce train qui m'a conduit jusque là.

Merci aux membres et ami.e.s du ndrscrLab pour les échanges, fous rires et soupirs. Merci particulièrement à Justine Gloesener et Hamza Bashandy pour ces heures de soutien mutuel, les petits messages, les longs appels, les frustrations et bonheurs partagés. Une reconnaissance infinie à ces personnes qui m'ont apporté un soutien et une affection indispensables ; Jérémy Bourgault et Paul Picard, bien entendu, mais aussi Victor Batilliot, Margot Minette, Jean-Baptiste Goubard, Antoine Baudry, David Walrave, Margot Gratia, Clément Labruyère, Laetitia Vignaud et Pascale Rondelet.

Merci à ces rencontres toujours stimulantes qui ont marqué ce parcours ; Menna Agha, Céline Bordart, Justine Contor, Gregory Cormann, Damien Darcis, Martin Givors, Estelle Grandbois-Bernard, Joris Maillochon, Cécile Mattoug, Orlane Messey, Demis Pirard, Luca Pattaroni, Luca Piddu, Carmen Popescu, Juliette Salme, et Nathalie Zaccari-Reyners.

Je me dois de mentionner l'important soutien du FNRS au travers de mon mandat d'aspirant qui m'a permis de constater l'étendue de leur engagement pour une recherche libre et décente. Merci également à l'ULiège et au personnel académique, scientifique et administratif de la Faculté d'Architecture pour leur aide toutes ces années.

Je remercie aussi ces collectifs sans qui j'aurais, certes, fini cette thèse plus tôt, mais dont je n'aurais alors jamais bénéficié de l'inspiration, de l'expertise et de l'engagement. Merci à François Schreuer et urbAgora ; Julie Schyns, Erynn Robert et Prisme ; Michael Bianchi et la revue Dérivations ; Pierre Briqueteux, Christophe Breuer et la CCATM de la Ville de Liège.

Merci enfin à Maxime Gillot pour son aide inestimable dans la réalisation de cet ouvrage.

## Table des matières

<i>Avant-propos - Je n'aime pas les friches</i>	16
<b>Introduction générale</b>	18
Contexte, origines de la recherche et problématisation	18
Question, approches méthodologiques, structure	28
<b>Aux lieux de la friche - Récit à dominante théorique</b>	39
<b>Chapitre 1. De la polysémie des friches et autres délaissés</b>	40
Qu'est-ce qu'une friche ?	40
La friche-chancre et la friche-laboratoire :	
Vers une critique d'un récit fonctionnaliste	44
Quatre préconceptions en question	49
Première préconception :	
Une friche est un espace « autre »	52
Seconde préconception :	
Une friche est un espace aux contours indéterminés	66
Troisième préconception :	
Une friche n'a pas de nom	78
Quatrième préconception	
Une friche n'appartient à personne	92
Conclusions	96
<b>Chapitre 2. Comment penser les imaginaires des lieux en friche?</b>	106
Le lieu est-il un dispositif d'enchantement ?	107
Que désigne l'enchantement d'un lieu ?	118
Lieu, imagination et imaginaire dans les Place Studies	125
Caractère historique	
Le lieu est une accumulation de traces	131
Caractère relationnel	
Le lieu est un carrefour d'expériences	135
Caractère performatif	
Le lieu est une narration de récits	139
Imaginaire(s)	143
L'institution imaginaire de la société	144
Communautés imaginées : passer des nations aux lieux	146
Vers une institution imaginaire du lieu	148
Imaginaires des lieux en friche	
à l'heure de la société transesthétique	149
Conclusions	154
<b>Chapitre 3. Principes généraux et conditions de la recherche</b>	166
Comment étudier les enchantements des lieux en friche ?	166
Outils et méthodes de collecte	176
Conclusions	200

<i>Imaginer des lieux pour exister collectivement - Récit à dominante expressive</i>	209
<b>Chapitre 1. Bavière, Liège</b>	211
<b>Chapitre 2. Champ des Possibles, Montréal</b>	265
<b>Chapitre 3. Typologie des existences dans les espaces délaissés</b>	332
Portraits de lieux	332
Exister par le lieu : l'imaginaire de qui ?	333
Exister collectivement par l'enchantement d'un lieu	338
Les imaginaires en mouvement	350
Violences dans la fabrique imaginaire du lieu	353
Conclusion	358
<i>Praticiens de l'enchantement des friches urbaines.</i>	
<i>Récit à dominante ethnographique</i>	366
<b>Chapitre 1. La transformation des imaginaires des lieux en pratiques</b>	369
Élargir et réduire les imaginaires	369
Prolonger et remplacer les imaginaires	399
<b>Chapitre 2. Les architectes en friche</b>	423
L'architecte qui reconvertit	424
L'architecte qui fétichise	430
L'architecte qui banalise	440
L'architecte qui reconverse	450
Quelle place pour la reconversion avec les lieux en architecture ?	461
Conclusions	464
<i>Conclusion générale</i>	475
En résumé	478
Contributions principales et limites	480
Perspectives : Vers une prise en compte de la responsabilité du travail imaginaire	483
En guise d'ouverture : Pour une éthique architecturale	485
Bibliographie	491
<i>Compagnon de lecture</i>	521
Lexique	521
Parcours en images	529



# Épreuves

*21 cm X 29,7 cm X 7,8 cm.*

*Feuillet de 475 pages en papier blanc, couvertes de ratures et de corrections, empilées et maintenues par une couverture de papier épais bleue. La couverture renseigne « L'existence en friche. Enquêtes sur les enchantements des lieux et leur ingénierie » et est légèrement écornée.*

*Réalisation : Pavel Kunysz, Aout 2023.*

*La thèse que vous tenez entre les mains n'est rien d'autre qu'un support pour l'évocation d'une performance que je suis en train d'accomplir. Je vais tenter de vous raconter celle-ci à travers d'autres objets, glanés sur des terrains ou dans des bibliothèques, confiés par certains, d'autre que j'ai moi-même collectés, parfois immortalisés par des photographies, quand certains relèvent tout juste du souvenir furtif. Ces objets sont un point d'entrée, une façon d'aborder la foisonnante et complexe réalité observée, et de capturer un tant soit peu le magma des imaginaires de ces lieux au moyen d'un dispositif matériel et narratif.*

*Leur valeur n'est donc pas à voir, dans ce contexte, dans une quelconque exceptionnalité ou rareté, mais plutôt dans ce qu'ils donnent à voir. Comme le viseur d'un appareil photo guide l'image produite, mais n'est pas le sujet de la photographie, ces objets sont une focale pour appréhender un phénomène abstrait et intrigant : les pratiques de transformation imaginaire des lieux.*

# Table de la matière

## *Introduction*

Épreuves	13
----------	----

## *Récit à dominante théorique*

Tablette de cire	130
Pelote à épingle	134
Corde tressée	138

## *Récit à dominante expressive*

### **Chapitre 1.**

Miroir	213
Alèse	217
Tête	223
Mur	229
Affiche	235
Panneau	239
Flyer	243
Baignoire	247
Statuettes	251
Bibliothèque	255

### **Chapitre 2.**

Carte postale	267
Selle de rail	271
Laisse	275
Container	279
Cabine électrique	285
Bac à fleurs	289
Insectes	293
Bouquet	299
Panneau	303
Station de travail	307
Table de pic-nic	311
Structure	315

## **Chapitre 3.**

Carte de visite	348
Matelas	354

## *Récit à dominante ethnographique*

### **Chapitre 1.**

Clôture	368
Passerelle	374
Bâche	384
Voile	392
Cabine	394
Sigle	400

### **Chapitre 2.**

Cahiers	404
Chapiteau	410
Portique	432

## *Conclusion générale*

Banc vert	476
-----------	-----

## Avant-propos

## Je n'aime pas les friches

Je n'aime pas les friches. Ça fait 6 ans que j'en étudie. Paradoxe.

Il faut dire que je ne les ai jamais vraiment aimées. C'est surprenant, quelque part: j'en connais beaucoup, de ces aventuriers urbains que l'abandon fascine, de ces exploratrices qui les photographient sous leurs angles les plus glorieux ou dans leurs crevasses les plus morbides. Ils sont nombreux à humer les herbes folles, à caresser les briques abîmées, à se réjouir du frisson d'une rencontre improbable, voire dangereuse. C'est sans doute un sens de l'interdit, de la transgression qui les anime. Face à une vie qu'on redoute parfois d'être trop rangée, maitrisée, bien coiffée et pomponnée, il y a certainement une forme d'attrait, de délicieux lâcher-prise. Ce sont des amies, des connaissances, des collègues, souvent des architectes d'ailleurs. C'est convenu, presque un habitus d'apprécier ce genre d'endroits, chez les architectes. Il y en a même qui s'en font une vocation, les investissent à grands coups de containers, de meubles en palettes, d'ateliers participatifs. Sacrés terrains de jeu, il faut dire. Il y en a même qui en font des thèses. Et qui commencent, d'un ton convenu et un peu éthéré: "j'ai toujours aimé me balader dans les friches".

Je n'aime pas les friches. Mais je ne les déteste pas pour autant. Aucune rage intrinsèque ne me possède à leur égard. Elles ne m'inspirent aucune sorte de répugnance ou d'outrage qui soufflerait le vent sous l'aile de mes recherches. J'en ai rencontré, pourtant, qui n'en supportent plus la vue, l'odeur, même l'idée. Vite, vite, remplissons-les. Vite, vite, bâtissons-les. Vite, vite, maitrisons-les. Je peux comprendre: ça doit pas être évident tous les jours de voir les déchets s'accumuler face à chez soi, de ramasser une seringue égarée pour éviter qu'un gamin ne joue avec. Ça doit pas être évident, de voir se dégrader pierre après pierre un lieu qu'on a connu vibrant de vie, de jour comme de nuit. On construit pour des siècles et des siècles, c'est les humains qui crèvent, c'était pas ça le deal? Et de ceux-là, il y en a aussi qui font des projets, qui font des thèses. Ils le disent un peu moins, d'accord. Mais ça se ressent: celui qui pond les façons les plus rationnelles d'urbaniser tel coin, les montages les plus audacieux pour exploiter tel terrain, ne me dites pas qu'il ne dissimule pas un chouïa de détresse face au désordre de la friche. Des architectes, encore, des urbanistes aussi. L'arche première; l'ordre, encore lui, comme des relents d'autoritarisme.

J'exagère (un peu).

Il faut dire que je n'ai jamais été très architecte non plus. Plus ou moins "bon en tout" dans un athénée plutôt huppé, j'avais déjà un sacré côté éclectique, avec mes heures de latin et de philo, mes maths fortes, et mes sciences faibles que j'avais troquées contre des heures de dessin et d'infographie. Au moment fatidique de choisir que faire de la suite, j'écumais les programmes un peu perdu et, sans trop y penser, je me suis inscrit en archi. "Il y a un peu de tout, c'est sympa". Anti-climatique, cette décision.

Pas de récit originel des maisons en Lego depuis tout petit ; j'avais des K-nex, et je savais jamais quoi en faire. Pas de lignée familiale faisant peser le poids de la tradition ; des architectes je n'en connaissais pas. Pas de catharsis architecturale ayant transformé soudainement ma vie ; j'ai vécu dans des bicoques, certes confortables, mais aux auteurs inconnus et relativement médiocres. À la rigueur, les quelques cathédrales, châteaux et

abbayes dans lesquelles on m'emmenait enfant auraient pu faire office, mais même pas.

Ils existent, tous ceux-là, j'ai fait mes études avec eux. Moi, j'étais toujours un peu à côté de la plaque, je dois admettre. Iconoclaste de service. Il y en a, comme ça, qui se retrouvent en archi sans trop de raison, et qui réussissent même. On est sans doute pas nombreux, mais on existe. Et on aime pas les friches.

(Enfin, moi en tous cas)

Je n'aime pas les friches parce qu'elles m'exaspèrent. On en dit toujours les mêmes mots, on en fait les mêmes photos, on y fait tout le temps les mêmes choses. On a compris: l'herbe qui pousse entre les pavés, les graffs colorés à côté du dépotoir, les carreaux brisés laissant filtrer la lumière sur les ruines du passé. Il y a un sacré côté Madame Bovary à voir tous ces passionnés de crépi blanc et de géométrie, ces metteurs d'ordre, ces architectes, batifoler dans les terrains vagues avant de retourner dessiner leurs quatre façades.

J'exagère (un peu).

Iconoclaste, je vous ai dit. Traître à son destin même: voilà que je zappe les deux ans de stage obligatoire à la profession pour aller étudier la sociologie. Tant qu'à aimer écrire, autant avoir quelque chose à dire. Bon, je ne construirai pas, mais j'y serai sans doute un peu plus à ma place.

Imprévu. Un architecte qui étudie la socio, ça émoustille, ça suscite l'intérêt, et d'abord celui des profs. Me voilà épinglé architecte-sociologue de service. Ça me va, ça sonne bien, puis au moins, j'ai un créneau.

Mais les sociologues aussi aiment les friches.

Les sociologues, peut être même plus les anthropologues, aiment les friches. Surtout les peuples des friches, en fait. Squatteurs, graffeurs, collectifs habitants, jusqu'aux dames qui y nourrissent les chats errants: voilà des informateurs fascinants, des expériences de vie à théoriser, des situations sociales à explorer. Bonus, ils vivent à deux pas de chez soi. Je comprends très bien, je les rejoins même pour part. Comment vivre et s'organiser en ces lieux abandonnés? Qu'est-ce que ça exprime de nos sociétés? Voilà déjà des interrogations auxquelles je peux un peu plus me raccrocher. Si ce n'est que l'ombre d'un retour aux origines de l'anthropologie, de la visite curieuse des peuplades sauvages par le chercheur civilisé, n'est jamais très loin. Mais je ne suis pas sociologue, je suis architecte-sociologue, un iconoclaste -à deux francs six sous, mais un iconoclaste néanmoins- et donc je n'aime pas les friches.

Déterminé à creuser ma rupture à la profession d'architecte, je profite de mon travail de fin d'études pour en faire mon sujet. Quoi de mieux pour se mettre à distance que de le surplomber? Ces inconscients sont socialement et politiquement aveugles, je me chargerai de prouver les responsabilités dont il est impérieux qu'ils se saisissent. Naïveté du novice, mais énergie du novice aussi. Je cherche un promoteur intéressé, je tombe sur Yves Winkin: "très bien, mais tu as besoin d'un terrain. Va donc travailler sur Bavière".

Merde. Une friche.

## Introduction générale

### Contexte, origines de la recherche et problématisation

En 1967, Guy Debord décrivait l'avènement d'une société du spectacle. Au moment où la télévision devenait un objet central de la plupart des foyers occidentaux, deux ans avant l'expérience planétaire des premiers pas sur la Lune, le philosophe français alerte sur la façon dont l'existence humaine se voit façonnée par une accumulation de spectacles. Ce façonnement, pour lui, consacre une identité de consommateur au service d'une société capitaliste aliénante. L'individu n'est plus, contrairement au projet d'émancipation marxiste que Debord défend, un acteur pensant et agissant de son existence, mais un spectateur passif soumis aux pouvoirs économiques et politiques en place.

Debord redéveloppera cette position en 1988, décrivant la poursuite de ce processus d'aliénation. L'intégration des rapports marchands dans le rapport des individus au monde se serait alors systématisée et normalisée au prix d'une perte du vivant dans la vie. Plus inquiétant encore, dans ces années 80 qui voient l'avènement d'une économie que l'on finira par qualifier de néolibérale, cette intégration est pleinement acceptée, voire célébrée. Pour Debord (1988, p.14), le spectacle moderne constitue « *le règne autocratique de l'économie marchande ayant accédé à un statut de souveraineté irresponsable, et l'ensemble des nouvelles techniques de gouvernement qui accompagnent ce règne.* » Quelques années plus tard, la chute du Mur de Berlin puis la dissolution de l'URSS signèrent symboliquement la fin de toute recherche plausible d'une société autre. L'adage bien connu associé à une des plus grandes icônes de l'émergence du néolibéralisme le signifie bien : « *There is no alternative* ». Un seul récit, décliné en autant de spectacles, devait être asséné, intégré, poursuivi.

Je suis né 25 jours après la dissolution de l'Union soviétique. J'ai donc grandi pendant longtemps dans cette société sans alternative possible. La consommation de produits culturels, détachés de positionnements politiques clairs et forts, a été centrale dans cet apprentissage. J'ai longtemps été nourri par des opus puis des films « *Harry Potter* » produits par la *Warner* ou de jeux vidéos produits par *Nintendo*, *Ubisoft* ou *Sony*. Je consommais et consomme encore régulièrement ces produits issus de mégacorporations transnationales sans m'inquiéter outre mesure sur leurs conditions de production ou leur participation à cette voie sans alternative.

Au cours de mon apprentissage de l'architecture, dès 2010, d'autres produits culturels, produits par d'autres sociétés m'ont été proposés. Proche de ma faculté se tenait la nouvelle gare de Santiago Calatrava, qui servait d'exercice pour l'apprentissage des calculs structurels. Les professeurs assénaient comme autant d'évidences des références qui m'étaient jusque là inconnues : Le Corbusier, Richard Rogers, Renzo Piano, Frank Gehry, Herzog & de Meuron, Zaha Hadid, Peter Zumthor, Eduardo Soto de Moura, entre autres. Je consommais leurs architectures essentiellement par le papier glacé des revues spécialisées, les pixels d'un écran d'ordinateur ou les slides mises à disposition par les enseignants. J'apprenais leurs stratégies respectives, leurs expressions, leurs projets iconiques et tentais de reproduire ici et là leurs griffes : tel projet de fin d'année serait

inspiré de l'honnêteté structurelle et technique de Rogers et Piano, tel autre de la sobriété fonctionnaliste de Corbu. Critique, j'y voyais souvent peu d'intérêt autre que formel et me désolait d'un certain dogmatisme du champ que l'on nomme parfois hâtivement la théorie de l'architecture.

Un professeur m'introduit alors aux écrits de Henri Lefebvre. Ses revendications d'un droit à la ville et d'une prise en compte du vécu sensible des habitants, en opposition à la mégalomanie de l'auteur-architecte moderniste et sa connivence aux pouvoirs économiques et politiques faisaient écho à mes préoccupations. C'est alors aussi que je découvrais, par d'autres voies, des architectes dont on ne me parlait pas ou peu en classe, Lucien Kroll et Patrick Bouchain en tête. La « Mémé » (1970-76) de Kroll, *Construire autrement* (Bouchain 2006) et *Le droit à la ville* (Lefebvre 1968) m'ont introduit à ce que je percevais alors comme, enfin, une alternative. Celle-ci était fondée sur une vision dite « participative » de l'architecture. Là, les habitants n'étaient plus les spectateurs d'une architecture qui leur était imposée, mais les acteurs et experts de leur environnement de vie. Là, les architectes n'étaient plus les metteurs en scène et en matière du spectacle de l'idéologie dominante, mais des acteurs de changements sociétaux importants, prenant en compte l'habitant et l'habiter dans la production urbaine. Ils rompaient avec les modèles primordialement régis par l'économie capitaliste et un rapport passif producteur-consommateur.

Lucien Kroll comme Patrick Bouchain sont aujourd'hui des références largement célébrées. Leurs travaux ont circulé internationalement. Les productions du premier et de sa collaboratrice et épouse Simone Kroll se sont vues faire l'objet d'une importante exposition menée par la Cité de l'Architecture et du Paysage de Paris (2015), avant de prendre pied au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (2016), entre autres lieux (Bouchain 2016). Le second, dans le sillage de son mentor et ami, a vu ses ouvrages et réalisations encensées depuis près de vingt ans, au point d'obtenir en 2006 la charge du pavillon français de la 10<sup>e</sup> biennale d'architecture de Venise et le grand Prix de l'Urbanisme français en 2019. Incidemment, c'est Bouchain lui-même qui suscitera la première version de l'exposition *Simone et Lucien Kroll, une architecture habitée*, en 2013, dans son projet-phare, le Lieu Unique, à Nantes.

Les deux architectes et leurs collaboratrices, au même titre que bien d'autres conceptrices, n'ont pas inspiré que moi. Leur travail a stimulé directement ou indirectement un grand nombre de pratiques contemporaines de la conception aujourd'hui montré en exemple. Ces « nouvelles » façons de faire de l'architecture trouvent un terrain de développement particulièrement prégnant dans le cadre des friches urbaines. On trouve de nombreux exemples de ces projets d'innovations urbanistiques et architecturales en France tels que l'ancienne manufacture de cigarettes marseillaise La Belle de Mai, sous la coupe notable d'une Société Coopérative d'Intérêt Collectif (SCIC) présidée par Patrick Bouchain en 2007 puis de Mathieu Poitevin et son agence ARM Architecture<sup>1</sup> ou le programme d'occupation temporaire d'un hôpital abandonné « Les Grands Voisins », mené par les urbanistes de Plateau Urbain et les architectes de Yes We Camp. En Belgique aussi, des initiatives publiques s'en inspirent à l'instar de « Imaginez votre ville » sur la friche de l'ancienne faïencerie Boch (La Louvière, 2018), « See U » sur le site de l'ancienne

caserne Fritz Toussaint (Bruxelles, 2019-2022) ou « L'été à Josaphat » sur l'ancienne cour de triage ferroviaire éponyme (Bruxelles, 2020-21). Dans ces espaces, architectes et urbanistes, souvent épaulés de différents acteurs culturels (artistes, experts de la communication ou de l'événementiel) invitent le citoyen à se réapproprier les délaissés urbains et à participer à la construction de leur futur.

Faudrait-il voir dans cette célébration et cette propagation de pratiques urbanistiques « nouvelles »<sup>2</sup> l'avènement d'alternatives auparavant perdues, le retour d'une citoyenneté active et la fin de la société du spectacle décriée par Debord ? Les philosophes Gilles Lipovetsky et Jean Serroy (2013) voient dans les sociétés contemporaines occidentales l'installation d'une ère transesthétique où domine un capitalisme artiste. Les logiques nouvelles de la société du spectacle, pour les auteurs, avaient participé à rapprocher les sphères culturelles et esthétiques de la sphère économique, auparavant séparées, voire antagonistes. Notre ère transesthétique qui lui a succédé consacre la pleine rencontre de ces sphères : « [...] *jamais la dimension spectaculaire n'a eu autant de relief dans autant de domaines de l'offre marchande, culturelle et esthétique. Force est d'en convenir: c'est bien toujours la logique spectaculaire qui gouverne tout un ensemble de productions marchandes. À ceci près que les maîtres mots qui en donnent les clés ne sont plus ceux qu'affectionnait Debord — aliénation, passivité, séparation, falsification, appauvrissement, dépossession —, mais excès, surenchère, créativité, diversité, mélange des genres, second degré, réflexivité. Le capitalisme créatif transesthétique a fait naître la société de l'hyperspectacle qui est en même temps celle de l'entertainment sans frontières* » (p. 272). La différence centrale tient dans le rôle de l'individu qui, pour ainsi dire, devient créateur de son propre spectacle. L'expérience du monde est toujours plus personnalisée pour assurer une consommation d'autant plus insidieuse qu'elle correspond aux goûts et aux attentes de l'individu. Celle-ci s'exprime bien dans les innombrables suggestions régies par les algorithmes apprenant de nos habitudes, des publicités ciblées aux séries que les plates-formes de streaming nous proposent. Serroy et Lipovetsky explorent plusieurs facettes de cet hyperspectacle au travers du design, de la publicité, mais aussi de l'urbanisme. Les auteurs (p.325) démarrent ainsi leur chapitre sur ce dernier champ comme suit :

*« Le capitalisme artiste désigne le système économique qui travaille à esthétiser tous les éléments composant et organisant la vie quotidienne: objets, médias, culture, alimentation, apparence individuelle, mais aussi magasins et centres commerciaux, hôtels et restaurants, centres urbains, berges, docks et friches industrielles. Il coïncide avec la généralisation des stratégies de séduction esthétique, avec l'essor de la mise en scène de la ville et des environnements commerciaux. Et tandis que l'univers commercial et urbain est de plus en plus stylisé par des architectes et des designers, se déploie un consommateur lui-même esthétisé dans ses goûts et ses comportements. À cet égard, c'est tout le monde matériel et humain, imaginaire et psychologique de la consommation qui a basculé dans l'ordre transesthétique. Nous voici au stade esthétique de la consommation. »*

Les friches urbaines, pour Lipovetsky et Serroy, sont donc les lieux et les objets d'une consommation esthétisée par les architectes. En retour, cette esthétisation transforme le consommateur, désormais actif dans cette consommation : on vient parfois visiter ces friches comme l'on irait visiter Disneyland, mais le choix de fréquenter ces espaces et

de s'y impliquer dote qui plus est d'une certaine aura, d'une esthétique particulière. À Bruxelles comme à Paris, évoquer sa participation à la dernière intervention d'urbanisme tactique aux Grands Voisins ou à Josaphat porte ainsi un écho certain dans les cercles intellectuels et culturels plus et moins aisés. Sous une analyse bourdieusienne, la friche contemporaine devient lieu et outil de distinction pour celles et ceux dotés des codes, manifestant par leur fréquentation et leur implication dans ces lieux un certain capital culturel et symbolique. Ce phénomène est d'autant plus intrigant que la plupart de ces espaces de distinction et leur esthétique sauvage, abandonnée et (post) industrielle étaient encore il y a peu les paysages de celles et ceux privés de ces capitaux ; des vies ouvrières qui y ont perdu la santé, parfois des générations durant, aux vies marginales y trouvant refuge le temps d'un squat.

En définitive, « *les urbanistes et architectes qui conçoivent ces nouveaux espaces urbains apparaissent parfois comme des sortes de décorateurs de ville qui cherchent à la mettre en scène, à faire de celle-ci un spectacle en soi. [...] On retrouve là, appliquée à l'urbanisation, cette idée que le marketing sensoriel et le retailtainment ont développée au sein des lieux de vente eux-mêmes: l'idée d'un «réenchantement du monde», qui amène à vivre la ville, espace mi-commercial mi-ludique, comme une fête, qu'on consomme avec la passion et le plaisir qui vont avec* » (p. 331). Depuis près de 20 ans, Emmanuelle Lallement (2007, 2008, 2016) a contribué à une ethnographie fine et continue du développement des festivités urbaines (« Paris-Plage », « Nuits blanches », « fêtes de la musique » ...), mettant en valeur à la fois le boom de ces initiatives et à quel point, loin des carnivals d'antan renversant temporairement l'ordre et les conventions sociales selon leurs premiers anthropologues, ces événements poursuivent le maintien d'un ordre urbain et de sa mise en scène. Lallement souligne en effet à quel point ces événements relèvent de la performance : « *il s'agit toujours de faire advenir une autre manière d'être en ville par le détournement organisé et collectif des lieux* » (Lallement 2023, p. 69). Tourné vers la professionnalisation de ces pratiques, le sociologue Benjamin Pradel (2010, 2019) a aussi décrit l'émergence de cet urbanisme temporaire toujours plus présent dans les politiques urbaines. Là où les urbanistes d'antan se reposaient sur l'identification et l'articulation d'infrastructures pérennes, le « chrono-urbaniste »<sup>3</sup> du 21<sup>e</sup> siècle porterait plutôt des initiatives qui modèlent moins l'espace que le temps des villes.

Ces analyses des événements urbains, de « Paris-Plage » au bruxellois « Plaisirs d'Hiver », auxquels on pourrait ajouter les nombreux aménagements estivaux de piétonnisation des importantes avenues Sainte-Catherine ou Mont-Royal, à Montréal, se prêtent aisément au constat de l'hyperspectacularisation de l'espace urbain décrite par Lipovetsky et Serroy. Des espaces auparavant quelconques ou délaissés font l'objet d'un important, mais temporaire investissement esthétique de façon à créer une effervescence et une hausse d'attractivité autour de ces lieux pour cet « *homo aestheticus* ». Spectacle interactif, ces parenthèses festives dans la ville invitent les individus à prendre part active à la fête en s'asseyant le long de la Seine dans un transat', équipé de son chapeau de paille et de sa serviette de bain, ou en consommant un vin chaud ou une raclette à deux pas de la Grand'Place. Ainsi, le consommateur parisien ou bruxellois se laisse enchanter par les esthétiques finement développées et joue à être à la mer ou à la montagne. Si ce jeu

participe ainsi d'une forme de resynchronisation des temps sociaux à une époque où cette synchronicité brille par son absence, tel que le constatent Lallement (2023) comme Pradel (2010), il participe donc autant d'une commodification de l'espace urbain propre à cette esthétisation du monde.

Ce phénomène de plus en plus normalisé dans les villes occidentales prend un caractère singulier si on le lit dans le cadre des friches urbaines. L'événementiel urbain y prend des atours particulièrement revendicatifs. Leurs acteurs se revendiquent ainsi souvent de chercher des alternatives aux pratiques urbanistiques dominantes régies par l'économie de marché. Au TINA néolibéral, ces architectes, urbanistes et activistes culturels s'emploient à affirmer « *Another world is possible* »<sup>4</sup>, « un autre monde est possible » à leur façon. Mike Lydon et Anthony Garcia (2015), promoteur de l'urbanisme tactique, se fixent ainsi dans leur célèbre ouvrage l'objectif « d'inspirer et stimuler une nouvelle génération de citoyens engagés, de concepteurs urbains, d'urbanistes, d'architectes et de législateurs à devenir des acteurs clés de la transformation de leurs communautés »<sup>5</sup> en recensant le développement d'initiatives à travers le monde.

Membre de cette génération d'architectes cherchant des alternatives dans un monde qui n'en proposait plus, j'ai vu de nombreux collègues se passionner pour les friches en général, pour les initiatives d'urbanismes « temporaire », « tactique » ou « transitoire »<sup>6</sup> en particulier. Nourris comme moi des convictions portées par les travaux de Kroll, Bouchain, Lefebvre et d'autres encore, l'investissement alternatif de ces délaissés des villes post-industrielles était devenu une sorte de lieu commun pour celles et ceux-là qui, partant, cherchaient à faire la ville « autrement ». La chose me chiffonnait pourtant, sans que je ne sache mettre les mots dessus. L'expérience, censément unique, radicale et novatrice de la Belle de Mai, des Grands Voisins ou de Darwin Eco-Système (Bordeaux) me semblait presque trop plaisante, presque trop convenue et bien étrangement familière de lieu en lieu.



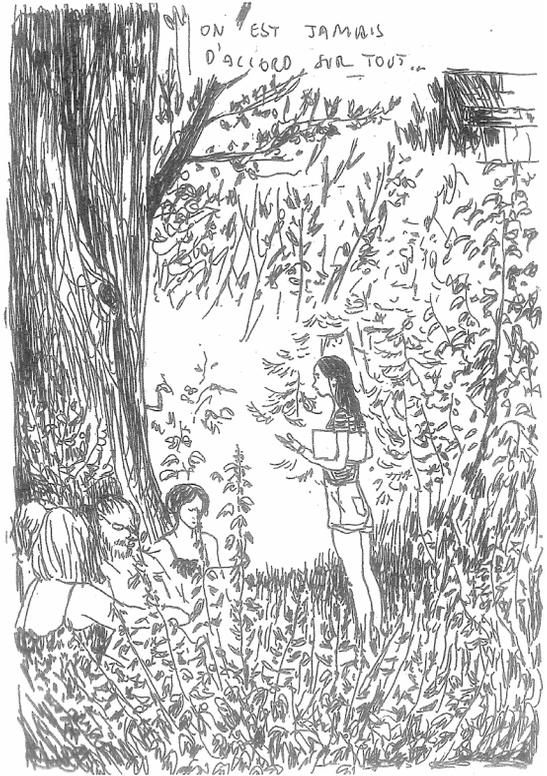
Fig. 1: Visite sur le Champ des Possibles (2019). Photographie.

Fig. 2: Visite sur le Champ des Possibles. (2019). Croquis.

À l'été 2019, j'eus l'occasion d'évaluer une première fois la portée de ce malaise. Je partais alors à Montréal avec quelques-uns de ces collègues et amis passionnés<sup>7</sup>, comme moi, de la recherche et de la production de ces « alternatives urbaines ». Outre-Atlantique, nous comptons bien trouver d'autres façons de faire inspirantes et, en passant, parfaire notre petite « communauté épistémique »<sup>8</sup> de fortune. La raison officielle de ce voyage avancée à l'organe financeur, le Bureau International Jeunesse, était d'explorer plusieurs initiatives de « fabrique de communs » à Montréal, le tout épaulé de quelques références un peu rapides aux travaux de Elinor Östrom (1990). Ces « communs urbains », la majorité se saisissant des friches, étaient stimulants, de la sauvegarde la biodiversité urbaine du Champ des Possibles aux ateliers artistiques préservés de Pieds Carrés en passant par les espaces communautaires éphémères du campus MIL (de Brandt, Mercenier 2019). Et, malgré tout, le malaise persistait : à des milliers de kilomètres des références européennes, je retrouvais à nouveau, sous d'autres accents, un même vocabulaire, de mêmes esthétiques et, bien paradoxalement, d'un bout à l'autre de la planète, les mêmes alternatives à ce que l'on percevait comme une urbanité trop marquée par l'économie globalisée.

Considérant l'esthétisation du monde décrite par Lipovetsky et Serroy, il faut considérer dans ce phénomène la possibilité d'une hyperspectacularisation de l'alternative urbaine. Luca Pattaroni (2020) identifie en tous cas une domestication de la contre-culture à l'œuvre dans ces friches culturelles, à l'instar de l'espace lisboète LxF qu'il étudie. La généralisation de ce modèle, de Berlin à Lisbonne, de Bruxelles à Montréal, participerait à une « *alternativisation esthétique des espaces urbains* » (Carmo, Piraud, Pattaroni 2020, p.181-182) :

*« Leur esthétique singulière devient de fait l'un des nouveaux cœurs de typification des formes urbaines, c.-à-d. un élément typique et attendu par ceux qui se promènent dans les villes européennes et d'ailleurs. On parlera à ce titre d'alternativisation esthétique, car ce sont les paysages urbains eux-mêmes qui s'infléchissent, se recomposant en intégrant la dimension décorative de ces univers esthétiques alternatifs ».*



Force est de constater, en effet, que les friches urbaines se ressemblent toutes. Quelques semaines à peine avant d'écrire ces lignes, une collègue et amie m'envoie quelques photos : un bâtiment en brique aux allures de ruines, de la végétation à l'air sauvage, un mobilier de palettes, un paysage ouvert ... « *Devine où je suis ?* » Elle m'en voyait bien marri. La sachant Bruxelloise, je me risquais à évoquer le Marais Wiels (il y avait un plan d'eau), ou peut être Josaphat ? « *Nenni !* » me répond-elle, en bon wallon. La voilà au Lago Bullicante EX-SNIA, à Rome. « Un produit générique, la friche. »

Cyniquement, on pourrait en conclure que l'alternative urbaine n'est plus qu'un grand spectacle participatif à destination d'une frange de la population plus proche d'une élite culturelle et économique que du prolétariat censé, pour Lefebvre et à travers lui Marx, renverser cette élite. La mise en scène de la subversion (Le Coguiec 2019) n'est en cela

qu'une déclinaison de plus de la récupération de la critique artiste par l'économie capitaliste qui renouvelle autant qu'elle stabilise par là ses systèmes de domination (Boltanski, Chiapello 1999). Pourquoi, alors, conserve-t-on la conviction que ces espaces sont porteurs d'alternatives s'ils intègrent tant et si bien les systèmes contestés ?

Un début de réponse se trouve peut-être justement dans les travaux de celles et ceux qui ont étudié ces moments et espaces urbains de fêtes, de spectacle ou d'effervescence sous le thème de l'enchantement. Le monde moderne a fameusement été décrit comme « désenchanté » par Max Weber (1917 selon Kalinowski 2013) en suite du développement de sa rationalisation et de l'économie capitaliste et productiviste qu'elle dessert. Face à l'abandon de la religion, du Sacré ou du rituel, nos sociétés contemporaines ont trouvé des stratagèmes pour retrouver des formes d'appréciation magique, légère, enchantée de ce qui nous entoure. L'anthropologue urbain Yves Winkin, qui a participé au développement de cette notion dans un nombre croissant de recherches francophones, définit ainsi que « *un processus d'enchantement s'enclenche quand un certain dispositif rencontre une certaine disposition. Ce dispositif repose le plus souvent sur un lieu animé par des « ingénieurs de l'enchantement », qui accueillent des participants dont la disposition est résumée par la célèbre formule de Coleridge : « la suspension volontaire de l'incrédulité ». Ces participants lâchent prise en se disant « je sais bien, mais quand même » (Mannoni). Ils ne sont pas dupes : ils ne demandent qu'à être du-*

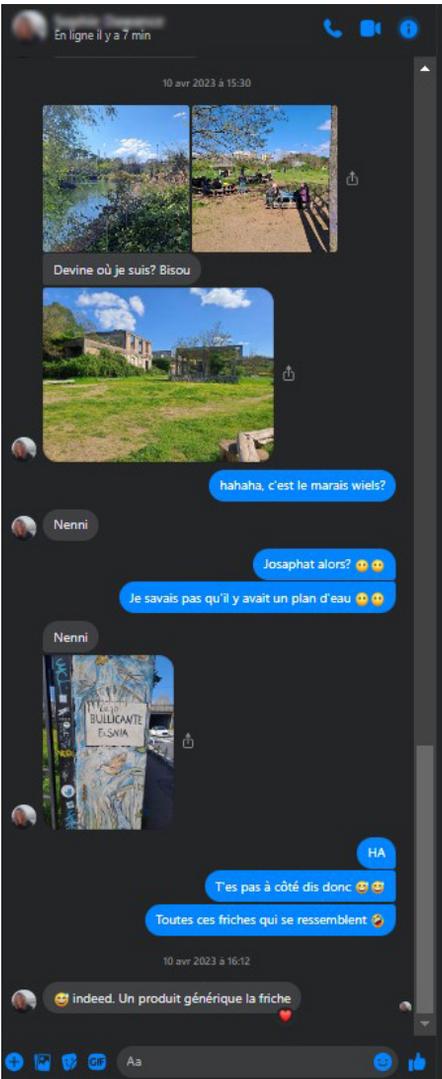


Fig. 3: Conversation. Capture d'écran. (2023)

*pés* » (Winkin 2023, p. 15). La suspension volontaire d'incrédulité a, dès son énonciation au 19<sup>e</sup> siècle, longtemps été appliquée au champ de la fiction : le lecteur « entend » les personnages quand bien même il sait qu'ils ne sont que des « créatures de l'imagination », le spectateur fait abstraction du public et du théâtre pour se laisser à croire que, devant lui, Roméo agonise après avoir juré d'aimer Juliette. L'innovation consiste à sortir cette notion de ce champ et de la voir dans ces moments d'effervescence du spectacle urbain contemporain. Les parcs Disneyland seront ainsi un premier terrain d'étude central nourrissant les travaux sur l'enchantement. Marc Augé (1992) souligne bien à quel point, malgré les apparences, « Disney » est avant tout destiné à des adultes tout prêts à se laisser porter par une scénographie et des performances enchanteresses ; ils « savent bien » que ce n'est pas Blanche-Neige qui se tient devant eux « mais quand même » ça leur plaît d'y croire. D'autres terrains suivront, menés par Winkin lui-même, du chemin de Saint-Jacques de Compostelle aux colloques de Cerisy en passant par les expériences touristiques ou les centres commerciaux<sup>9</sup>, et par d'autres, étendant la notion aux rapports interspécifiques (Servais 1996) et aux festivités urbaines précitées (Lallement 2007).

La notion d'enchantement s'est aussi développée dans les friches. Récemment encore, une sous-session des rencontres internationales d'urbanisme du réseau APERAU appelait à « *ré-enchanter les friches, les lisières et espaces de transition comme espaces ressources* » pour mettre en débat « *des recherches portant sur les formes émergentes de projet, les initiatives, les collaborations et pratiques d'acteurs visant une transition socioécologique* » (APERAU, UNIL 2023). À Montréal, Kendra Michelle Besanger (2013) voyait dans la friche du Champ des Possibles une source pour fonder une « *politics of enchantment* ». Ces approches et bien d'autres prennent moins pied dans le courant francophone précédemment décrit que dans les travaux de la philosophe politique Jane Bennett (2001). Suivant, elles contribuent à penser les friches comme le lieu d'un réenchantement du monde par le vivant et d'une repolitisation écologiste fondée dans le contact à la nature sauvage et l'égalité prise en compte des expériences humaines et non humaines.

Si l'on reprend les contextes de l'hyperspectacularisation décrite par Lipovestky et Serroy et de l'alternativisation esthétique pensée par Carmo, Piraud et Pattaroni, l'enchantement comme contexte d'une suspension volontaire d'incrédulité me semble cependant une approche plus capable de prendre en compte les rapports de force insidieux qui s'y déploient. Dans les friches culturelles, on serait ainsi amené à se laisser à croire que l'on participe à changer le monde même si, quelque part, « on sait bien » que, au mieux, nos actions portent à peu de conséquences, au pire, elles ne font que renforcer les systèmes de domination en place. De plus, comme Lipovestky et Serroy le mettent en valeur, la mise en scène de soi est une caractéristique importante de cette société transesthétique ; en visitant ces friches et ces « alternatives urbaines », en s'y trouvant – à Montréal comme à Bruxelles- « comme chez nous », en nous impliquant éventuellement dans ces espaces, et même en pontifiant critiquement sur les limites et perspectives de ces alternatives<sup>10</sup>, mes amis et moi-même faisons manifeste de notre maîtrise de certains codes convenus, de notre appartenance à une catégorie sociale spécifique de jeunes intellectuels engagés<sup>11</sup> et développons des savoirs et références communes, un réseau d'interconnaissance international et une forme de distinction.

La société transesthétique n'est cependant pas (que) marquée par l'intensification des logiques décriées par Debord. Son avènement rebat les cartes de différents rapports sociaux, à commencer par ceux des rapports à l'esthétique, à la consommation culturelle et à la création. Pour ses auteurs, elle préside à une démocratisation des aspirations et des expériences esthétiques. : « le capitalisme artiste a enrichi les attentes esthétiques des individus, la sensibilité au beau, l'appétit des sensations et expériences nouvelles. » (p. 345), une nouvelle donne puisque « la visée d'une vie esthétique était une passion élitiste, aristocratique et bourgeoise associée au luxe, elle est devenue une passion consumériste et démocratique de masse » (p.347). Dans la société transesthétique, la création et la critique de la création sont des modes d'action courants et démocratisés au plus grand nombre<sup>12</sup> quand, il y a peu, ils étaient réservés à une petite élite culturelle. C'est aussi par ce prisme que l'on peut lire à la fois la multiplication de ces « alternatives urbaines » et la diffusion de leur attrait, de mon petit groupe de chercheurs militants aux populations plus larges s'attachant qui aux ZAD de Notre-Dame-des-Landes, de la Sablière d'Arlon ou de la Chartreuse (Liège), qui aux espaces culturels de Darwin Eco-Systeme, Plateau Urbain ou la Belle de Mai. La création paysagère, urbanistique et architecturale et leur critique sont ainsi bel et bien sortie du seul domaine des experts choisis et légitimés par les pouvoirs politiques et économiques en place pour être saisis, dans une certaine mesure, par une bien plus vaste population, non sans rapport à ce que défendait Lefebvre (1968).

Ainsi, lors de ma première enquête sur une friche, celle de l'hôpital de Bavière, à Liège, je ne constatais pas l'existence d'une pensée dominante et de contre-discours d'alternatives, esthétisées ou non. Plutôt, j'identifiais une grande diversité des façons de penser cet espace et ce que ces imaginaires permettaient de faire, tant pour des militants que pour des promoteurs immobiliers, des riverains ou des anciens usagers de l'hôpital (Kunysz 2019a). Bavière est un vaste terrain de quatre hectares, issu de l'abandon puis de la démolition quasi totale de l'hôpital central de la ville de Liège (Belgique), à la fin des années 80. Mais, derrière cette courte description, se cachent de multiples réalités portées par des groupes sociaux différents, attachés à des périodes différentes du lieu, qu'elles précèdent ou succèdent à l'abandon. Ces groupes, tous parcourus de leurs propres enjeux économiques, sociaux et culturels avaient en commun de nourrir quant à cette friche des attachements puissants qui, dans l'observation de leurs actions et les entretiens que je menais avec eux, s'exprimaient dans une création de récits sur le lieu tous différents. Pour eux, tout se passe comme si Bavière est une chose en soi, un donné sur lequel tous s'accordent, mais derrière lequel on ne met ni les mêmes géographies, ni les mêmes qualificatifs, ni les mêmes histoires, ni les mêmes symboles. C'est alors que je me suis saisi de cette notion d'enchantement non pas pour dénoncer une éventuelle illusion de participer à des alternatives-qui-n'en-sont-pas, mais pour penser cette multiplicité des imaginaires de Bavière (Kunysz 2019b). Pour moi, ce n'était pas uniquement la friche de Bavière qui était sujet et moyen d'enchantement, mais le lieu lui-même. Chacun savait bien que ce n'était qu'un terrain vague, un ensemble d'herbes folles et de quelques ruines, « mais quand même », c'était Bavière ! Bavière l'hôpital du 17<sup>e</sup> Siècle, ou celui du 19<sup>e</sup>, Bavière, le lieu où l'on descendait pour mourir ou celui de la joie des naissances, Bavière la dernière opportunité de « faire la ville » à Liège, le terrain de jeu des « tox' » honnis, des artistes et de l'urbex dont on faisait des beaux livres, ou un précieux bâtiment moderniste menacé

qui faisait l'objet de mobilisation dans les années 2010. Le lieu Bavière était chaque fois recréé pour correspondre à ce que vivaient et voulaient vivre à travers lui toutes sortes de personnes. Certaines de ces existences participaient bien à la poursuite des systèmes de domination socio-économique en place ; d'autres s'en écartaient largement ; d'autres encore les contestaient ardemment.

À bien y regarder, le Champ des Possibles, que j'avais pu explorer une première fois en 2019, donnait tout autant à voir cette pluralité. Là aussi il y avait une histoire bien installée : le Champ des Possibles, c'est une ancienne cour ferroviaire de 1,5 hectare, dans le quartier du Mile End, à Montréal. Fermée dans les années 70, elle avait été longtemps délaissée aux herbes folles et à toutes sortes d'activités spontanées menées par des habitants, des personnes itinérantes, des artistes et diverses communautés marginales. Les plans de développement immobilier qui l'avaient touché dans les années 2000, tout comme la lutte citoyenne pour la protection de sa biodiversité que ceux-ci ont provoquée ont encore ajouté de nouvelles significations, de nouveaux imaginaires à ce lieu, jusqu'à lui donner ce nom, à la fois si particulier et si générique, de Champ des Possibles. La reconnaissance institutionnelle de ces revendications, et l'accord inédit de co-gestion de cette friche avec la société civile ont ainsi amené à ce que le Champ incarne un des symboles de la victoire des luttes écocitoyennes à Montréal. Derrière ce récit, la diversité des imaginaires précédents, parfois contradictoires, ne disparaissait pas pour autant.

En tant qu'architecte, cette pluralité occupait nécessairement mon attention : comment la prendre en compte dans l'aménagement des lieux ? En tant que sociologue, l'attention des architectes à cette pluralité s'ouvrait comme un terrain d'étude : comment ces hommes et ces femmes au service de pouvoirs économiques et politiques puissants -seuls capables et légitimés pour présider à des opérations de réaménagement de friche longues et coûteuses- parvenaient-ils à intervenir dans (ou malgré ? Ou grâce à?) cette pluralité ?

Un projet de thèse a démarré de ces questionnements sur les lieux en friche et les populations qui les imaginent, articulant Lipovetsky/Serroy et Winkin et visant à comprendre le déploiement de la société transesthétique à l'aune des pratiques d'enchantement des lieux en friche. Le premier corpus, poussé à son paroxysme, m'amenait vers une forme de cynisme destructeur où toute initiative n'aurait pu se lire qu'à l'aune d'une participation ou d'une résistance -souvent futile et minimale- au système néolibéral à l'œuvre dans ces grands projets d'aménagement. L'autre me conduisait, en bout de course, à une description dense des situations vécues par ces populations et de leurs imaginaires variés et sensibles ; description certes attractive -enchanteresse- mais conceptuellement et politiquement peu satisfaisante compte tenu des enjeux socio-économiques de ces terrains vagues devenus si convoités dans les centres urbains. Comment, alors, parler de cette pluralité d'imaginaires des lieux sans les rabattre et les simplifier à leur seule participation ou défiance à ces systèmes de domination, mais sans non plus nier toute l'importance que prennent ceux-ci dans les friches ?

En 1975, le philosophe et psychanalyste franco-grec Cornélius Castoriadis publie un ouvrage fameux, *L'institution imaginaire de la société*, qui me viendra en aide. Lui-même était en prise avec la pensée héritée marxiste ; malgré ses objectifs d'autonomisation des

peuples, faire reposer son avènement dans le « sens de l'histoire » lui semblait autant de nature à nier cette autonomie que le faire reposer dans les « lois du marché » ou « Dieu », c.-à-d. des sources situées hors de la société et du temps. La moitié du volume clarifie sa pensée et sa position politique par une critique sans concession et pourtant aimante du marxisme. Co-fondateur du groupe Socialisme ou Barbarie, l'auteur refuse à la fois d'abandonner l'idéal d'émancipation marxiste et de ne voir dans l'autoritarisme soviétique qu'une dérive d'une doctrine juste, mais dévoyée. Pour Castoriadis, le stalinisme est bien une production des théories marxistes et doit être évalué comme tel. La seconde moitié déploie un projet de société sous la forme d'une réflexion dense sur le rôle central de l'imaginaire et de la création dans le maintien et la transformation de ce que l'on tient pour réel et de ses institutions. Pour Castoriadis, la société est (et doit se concevoir elle-même comme) autocréation : ses membres instituent eux-mêmes ce et ceux qui la compose dans une dynamique chaque fois renouvelée. Nicolas Poirier (2004, P. 144-145) explique ainsi que chez Castoriadis, dans le cas du social « *on ne se trouve pas en présence d'éléments préexistants dont l'assemblage formerait telle société ; les différents éléments de la société (individus, institutions, significations) sont en fait créés par la société elle-même au travers de son auto-institution* ».

Si *L'institution imaginaire de la société* est une lecture classique des sciences politiques, sa densité et son abstraction se sont prêtées à peu d'applications concrètes, a fortiori dans les champs de l'aménagement du territoire. Pourtant, placée au sein d'une société transesthétique qui démocratise la création et avec les outils concrets d'une socioanthropologie de l'enchantement, Castoriadis permet de penser les imaginaires sociaux de ces lieux en friche tant en lien au cadre d'une société instituante faite de systèmes de domination auxquels ils peuvent participer qu'en lien à une société instituée qui tente, tant bien que mal, de créer des façons de s'en émanciper.

En mettant mon objet d'étude, les lieux en friche, à équidistance de ces trois pensées -l'une du contexte de la société transesthétique, l'autre d'une grille de lecture de situations enchantées, l'autre encore d'un mécanisme de transformation imaginaire du monde- j'ai ainsi cherché à l'aborder d'une façon qui concilie à la fois mon attention critique et ma recherche d'une prise en compte de la complexité et de la pluralité de ce que m'offraient mes interlocuteurs.

## Question, approches méthodologiques, structure

Cette recherche vise donc à établir **comment se déploient les enchantements des lieux dans le cadre du réaménagement de friches urbaines**. Cela revient, d'une part, à procéder à la description et à la transmission des vécus imaginaires des lieux étudiés et à la façon dont ceux-ci permettent à une diversité de groupes sociaux d'exister socialement. D'autre part, il s'agit également de recenser les pratiques d'ingénierie de l'enchantement qui sont à l'œuvre dans la fabrique de ces lieux spécifiques et de quelles façons elles affectent les existences de ces groupes sociaux imaginant ces lieux et vivant à travers eux. Cette approche permet enfin de questionner le rôle que cette ingénierie de l'imaginaire occupe dans le travail des architectes à l'heure transesthétique d'une création démocratisée et intégrée dans un capitalisme artiste.

Pour ce faire, trois enquêtes ont été menées en parallèle d'octobre 2019 à mai 2023 qui, entremêlées, m'ont permis d'établir trois récits. Ces récits structurent ce manuscrit et répondent à des approches méthodologiques différentes et complémentaires.

- *Une approche inductive et itérative*

Je considère toutefois que toute restitution méthodologique est déjà un récit en soi, un montage contrôlé a posteriori. Cette division en trois enquêtes et trois récits est donc avant tout une fiction, un récit utile à la présentation qui ne reflète pas entièrement les réalités du travail mené au quotidien sur ces quelques années. Ainsi, les trois enquêtes qui vont brièvement être présentées ici, puis plus longuement dans un chapitre dédié ont été menées en parallèle, s'influençant les unes et les autres et changeant à mesure de la découverte de nouvelles informations, de nouveaux acteurs et de nouveaux concepts. Il ne faut pas les voir comme des méthodes programmées de bout en bout qui ont été appliquées telles quelles selon une planification précise et respectée, mais bien comme une tentative de restitution d'un travail mené souvent à tâtons et au gré des occasions et des savoirs accessibles.

Au travers des enquêtes menées dans le cadre de cette thèse, j'ai à la fois exploré et construit mes questions de recherche autant que les quelques tentatives de réponses que le terrain et la littérature existante pouvaient y apporter. Ce sont des enquêtes au sens que je ne savais pas vraiment ce que j'allais y trouver, ce qui allait en résulter. Je me retrouvais plutôt dans des situations, sur deux terrains concrets -Bavière et le Champ des Possibles- dont je devais faire sens. Enquêter sur des imaginaires de lieux, une matière nécessairement abstraite, marquée de rapports affectifs, sociaux et culturels me semble nécessiter en effet une stratégie de recherche souple qui accueille ce caractère insaisissable. Pour reprendre les mots de Tony Adams, Stacy Holman Jones et Carolyn Ellis au sujet de l'autoethnographie (2015) : «*La vie sociale est désordonnée, incertaine et émotionnelle. Si nous souhaitons enquêter sur la vie sociale, nous devons accepter une méthode de recherche qui, autant que se peut, et que nous le pouvons, reconnaît et s'arrange du désordre et du chaos, de l'incertitude et de l'émotion.*» Par une triple enquête structurée par des principes souples, j'ai tenté de prendre en compte et de tirer le meilleur parti de ce caractère désordonné, incertain et émotionnel de la vie sociale, puisque l'étude des imaginaires sociaux des lieux y invite intensément.

Dans ce sens, et conformément au principe de l'enquête sociologique décrite par Howard Becker (2002), cette recherche est fondée dans une approche foncièrement inductive. Les fondateurs de la revue canadienne *Approches Inductives* expliquent que, dans ce type de recherche, le chercheur «*adopte une identification empathique aux personnes qui vivent le phénomène à l'étude et aux contextes de ce phénomène. En quelque sorte, on peut dire que le chercheur s'immerge dans le phénomène pour en faire émerger les données et les compréhensions pertinentes.*» (Denis, Guillemette, Luckerhoff 2019, p.2) La recherche est inductive si les connaissances émergent du terrain pour interroger la théorie, avec aussi peu de préconceptions théoriques que possible. À ce titre, la recherche inductive se distingue des approches hypothético-déductives courantes dans de nombreux champs scientifiques qui manipulent des dispositifs expérimentaux fondés sur la littérature pour tester des

hypothèses théoriques et les valider ou les invalider. Cette stratégie inductive a été choisie précisément pour éviter de surimposer à la diversité des imaginaires sociaux constatée en amont des narratifs englobants issus de la théorie.

Plus exactement, les deux cas d'étude ont été traités dans une perspective inductive héritière de la *Grounded Theory Method* (Glaser & Strauss, 1967), où le savoir émerge d'itérations successives de récoltes de matériau. Dans ce rapport continu au terrain, les gestes de théorisation sont portés de cas en cas, tout en s'informant de la littérature et en l'interrogeant. Les trois enquêtes figurant dans cette thèse doivent être comprises dans ce rapport itératif : elles ont été construites en parallèle et en interaction les unes avec les autres.

En rapport à la *Grounded Theory Method* telle qu'elle est comprise par Christophe Lejeune (2014), un carnet de recherche<sup>13</sup> a été tenu tout au long de la recherche. Celui-ci regroupe 267 pages d'entrées chronologiques recensant la majorité des apports théoriques et empiriques qui ont marqué l'évolution de la recherche, et la façon dont j'ai fait interagir ceux-ci jour après jour. Ces entrées sont aussi la base des récits composant ce manuscrit.

- *Une restitution en trois récits fondés sur des enquêtes entremêlées*

Le processus de recherche qui fonde cette thèse peut donc, artificiellement, être divisé en trois enquêtes distinctes, mais interagissant. Ensemble, ces enquêtes traitent de deux objets transversaux aux cas de Bavière et du CdP : les imaginaires sociaux de ces lieux d'une part, et les pratiques de transformation de ces imaginaires de l'autre. Ainsi, les quatre années de développement de cette recherche ont été marquées par (1) des démarches d'enquête théorique d'une part, investiguant la littérature ; (2) une enquête ethnographique d'autre part, détaillant les imaginaires sociaux de Bavière et du CdP et les pratiques dont ils font l'objet ; et (3) une enquête expressive enfin, par l'expérimentation de différents modes de restitution des imaginaires sociaux identifiés.

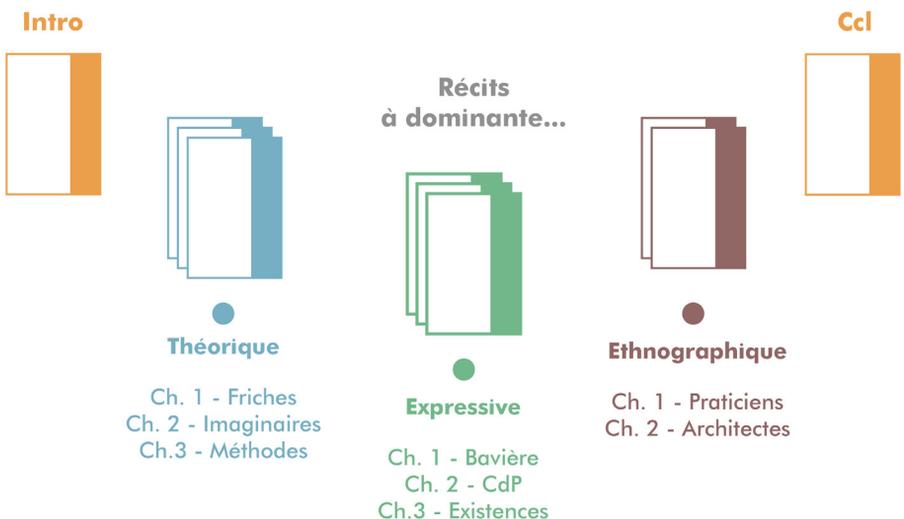


Fig. 4: Schéma de structure de la thèse. (2024)

Ces trois enquêtes sont intrinsèquement entremêlées et ne peuvent véritablement être présentées de façon séparée tant elles se sont alimentées l'une l'autre. Ce manuscrit est donc composé en trois récits qui exploitent avec une intensité différente chacune de ces enquêtes ; chacun d'eux convoque des approches théoriques, ethnographiques et expressives, mais le fait avec une emphase différente qui correspond à ce qui est recherché dans chaque enquête. Ces récits se déploient eux-mêmes en plusieurs chapitres, chacun faisant l'objet d'un livret.

La thèse est donc structurée en un premier récit à dominante théorique, explorant la littérature à la recherche de ce que sont les imaginaires sociaux des lieux et de la meilleure façon de les étudier. L'enquête à dominante théorique correspond ainsi le mieux à ce qu'on appellerait usuellement un état de l'art, ou un cadre théorique. Elle convoque cependant ponctuellement des éléments ethnographiques issus des terrains et des expériences narratives expressives qui se mettent au service de cette exploration conceptuelle. Il fournit par là au lecteur des clés pour comprendre d'un côté le cadre théorique de la recherche et de l'autre le contexte historique, géographique et culturel des friches étudiées.

Le premier chapitre de ce récit propose une critique de la notion de friche couramment véhiculée dans la littérature en aménagement du territoire au travers de quatre préconçus. Ces préconçus sont explorés et déconstruits au travers de l'exploration des deux cas d'étude sélectionnés, Bavière (Liège, Belgique) et le Champ des Possibles (Montréal, Canada), introduisant le lecteur aux deux cas basant cette thèse.

Le second chapitre pose les fondations philosophiques et terminologiques du travail mené. J'y déploie une exploration de la littérature visant à asseoir ma compréhension des pratiques de transformation des imaginaires sociaux des lieux en friche au travers de trois notions : l'enchantement, le lieu et l'imaginaire social.

Un troisième chapitre donne enfin à voir la construction des conditions méthodologiques dans lesquelles se sont pratiquées les trois enquêtes fondant ces récits. J'y explore les principes qui ont traversé ces quatre années de travail, leur réajustement, la nature du matériau d'enquête et les façons dont celui-ci a été récolté, exploité et restitué.

Ce récit à dominante théorique s'emploie donc à répondre, en trois livrets, à quelques questions préalables : que sont les imaginaires des lieux en friche ? Comment les définir ? Comment les capter, et comment les restituer ?

Un second récit à dominante expressive présente la diversité des imaginaires sociaux de Bavière et du Champ des Possibles au travers de modes narratifs particuliers développés au cours de la recherche. Ce récit livre une tentative de portrait poétique des imaginaires des deux lieux étudiés, en s'appuyant toutefois sur des éléments théoriques et ethnographiques.

Son premier chapitre fournit les récits des existences sociales de différents groupes attachés à ces lieux. Les « imagineurs » (anciens usagers, familles, artistes, squatteurs, promoteurs immobiliers ...) sont ainsi présentés tour à tour dans leurs attachements à ces lieux, les géographies, symboles, histoires et valeurs qu'ils véhiculent à leur égard.

Son second chapitre propose une interprétation réflexive de ces récits au regard de la

littérature du premier récit. J'y dissocie ainsi des rapports sensibles produisant des imaginaires de lieu, des rapports symboliques propres à des imaginaires de haut-lieu, des rapports stratégiques menant à des imaginaires de friches et des rapports distants, ou absents, produisant des imaginaires d'espace.

Ce second récit s'emploie donc à répondre plus finement aux questions préalables : quels sont les imaginaires sociaux de Bavière et du Champ des Possibles ? De quels groupes sociaux sont-ils issus, et quelles tensions entretiennent-ils dans la transformation de ces friches ? Pour reprendre le vocabulaire de l'enchantement, ce récit explore donc plus concrètement les dispositions imaginaires de ces populations à l'égard de ces lieux, lesquelles impliquent des dispositifs propres à ces lieux.

Un troisième récit à dominante ethnographique explore, en deux chapitres -deux livrets- les pratiques d'ingénierie de l'enchantement affectant ces imaginaires et la façon dont ils s'en saisissent. Si ce récit établit bien une typologie ethnographique du travail de ces imaginaires de lieux, il convoque aussi théorie et expression pour ce faire.

Le premier chapitre propose un portrait large de ces pratiques telles qu'elles existent à Bavière et dans le Champ des Possibles. Celles-ci concernent tant des militants que des artistes, des professionnels, de la communication ou de l'événementiel. J'y identifie deux mouvements se rapportant aux imaginaires préexistants des lieux : un mouvement entre réduction et élargissement de ces imaginaires et un mouvement entre remplacement et prolongation de ceux-ci. Ce chapitre est également l'occasion de faire écho au premier récit en convoquant les préconçus sur les friches précédent et montrer la façon dont ils sont investis dans ces pratiques.

Le second chapitre situe les pratiques des professionnels de l'architecture à Bavière et au Champ des Possibles au sein de ces mouvements. S'en détachent quatre figures types qui sont explorées au travers des cas : l'architecte de la conversion des lieux, l'architecte de sa fétichisation, l'architecte de sa banalisation et l'architecte d'une reconversion avec les lieux. S'en suit une réflexion critique sur l'état et les crises du champ disciplinaire de l'architecture en rapport à la création au sein de l'âge transesthétique.

Ce récit à dominante ethnographique répond plus directement aux questions: que sont les pratiques de transformation de ces imaginaires ? Qui en sont les acteurs ? Quels impacts ont-elles sur les lieux et les personnes attachées à ces lieux, et quelles positions occupent les architectes dans ces pratiques ? En cela, j'y aborde plus directement les pratiques de production des dispositifs d'enchantement des lieux, et la façon dont ils affectent les populations « enchantées ».

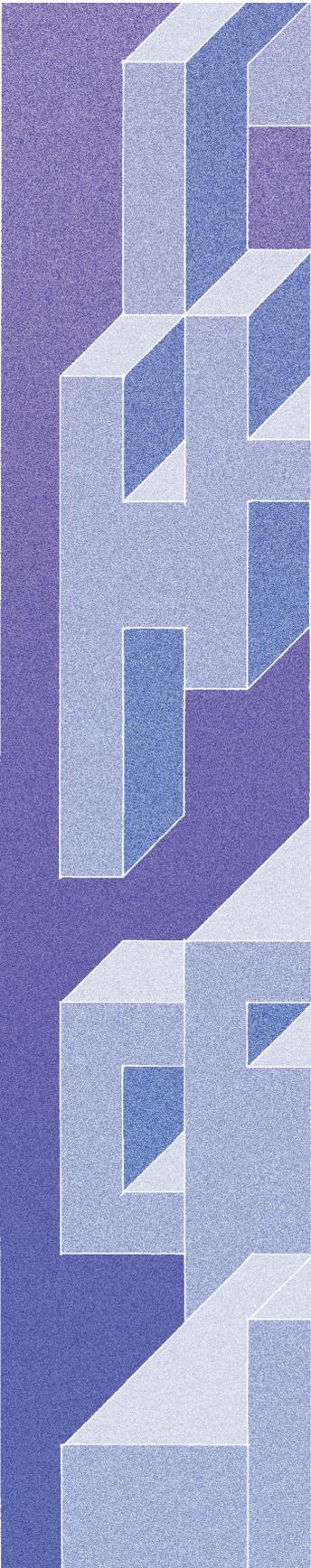
Un compagnon de lecture complète ces trois récits et pourra être utile au lecteur. Celui-ci consiste en un petit lexique de Bavière et du Champ des Possibles qui recense et définit des éléments clés et récurrents propres aux deux contextes et permettra au lecteur une meilleure compréhension de ces contextes que je croise régulièrement dans ces récits. Ce lexique s'accompagne d'une proposition de promenade photographique à travers l'espace et le temps des deux cas étudiés. Le lecteur pourra y effectuer un trajet continu à travers des photographies actuelles et de différentes époques qui donnent à voir les multiples réalités dans lesquelles les imaginaires étudiés prennent racine.

L'ensemble de ces récits permettent ainsi d'explorer, dans les deux cas concrets de Bavière et du Champ des possibles, la fabrique contemporaine des imaginaires sociaux des lieux dans le contexte du réaménagement des friches urbaines. Je m'y emploie à redonner toute leur puissance aux notions d'enchantement et de lieu en les adossant aux corpus critiques de l'institution imaginaire de Castoriadis et de la société transesthétique de Lipovetski et Serroy. Dans ce cadre, il ne s'agit plus de s'intéresser uniquement aux ingénieurs de l'enchantement, mais bien d'étendre l'observation à l'importance de l'ingénierie imaginaire de toutes et tous et le rôle qu'elle occupe dans les capacités d'existence à proprement parler de nombreux groupes sociaux qui s'attachent à ces lieux et les font exister en retour. Dans ce cadre, l'action comme la non-action, l'usager illégal comme l'architecte commandité, l'enchantement exceptionnel comme l'émerveillement du quotidien jouent des rôles à prendre en compte pour échapper à une lecture monolithique et figée de ces lieux profondément dynamiques, diversifiés et parcourus de conflits trop souvent invisibilisés.

## Notes du chapitre

- 1 Devenue Caractère Spécial depuis lors.
- 2 Dans la mesure où les pratiques d'urbanisme participatif au sens large existent sous cette appellation depuis au moins les années 60, j'utilise ici les guillemets pour relativiser cette nouveauté qui a plus d'un demi-siècle. Cette qualification reste cependant largement usitée par les professionnels de l'aménagement s'y intéressant et celles et ceux en faisant la promotion.
- 3 Pradel (2010, p. 211) emprunte la notion de « chrono-urbanisme » à François Ascher (1997) pour désigner ces pratiques censées prendre en compte « l'intensité variable de la vie sociale tout en cherchant à la stimuler et la valoriser comme élément fondateur de la vie urbaine ».
- 4 L'expression, courante dans les pratiques militantes, s'est retrouvée popularisée par plusieurs moyens, de son utilisation répétée par Noam Chomsky (1998, 2005) à son adoption en tant que slogan du World Social Forum (2001). Une recherche rapide relève pas moins de sept productions importantes éditées dans les deux dernières décennies qui en font leur titre : les ouvrages *Another World is Possible. Popular Alternatives to Globalization at the World Social Forum* (Fisher, Ponniah 2001) *Another World Is Possible: Globalization and Anti-Capitalism* (McNally 2002), *Another World Is Possible If . . .* (Georges 2004), *Another World Is Possible : How to Reignite Social and Political Imagination* (Mulgan 2022) ainsi que les documentaires *Another World is Possible* (Moffet 2005, 2006, 2007).
- 5 « [...]inspire and empower a new generation of engaged citizens, urban designers, land use planners, architects, and policymakers to become key actors in the transformation of their communities. »
- 6 Pour un approfondissement des nuances entre les formes d'urbanisme temporaire, tactique, éphémère, transitoire et de transition, voir les travaux de Benjamin Pradel (2019). Pour une exploration critique de ces phénomènes, voir notamment Garnier (2008), Novy, Colomb (2013), Kunysz, Le Coguic (2023)
- 7 Le groupe était alors composé de Arnaud Bilande (Periferia), Chloé Mercenier (Sasha - ULB), Alessandra Bruno (Sasha - ULB), Laïla El Makhokhi (Toestand, DAR), Fanny de Smet (Pro Vélo), Gilles Delfosse (Atelier CUP), Lucas Deru (CRC, Liège), Sigfried Kellens (lid van iMAL) et Toha de Brant (BRAL), que je salue. Les affiliations fournies sont celles de 2019.
- 8 J'emprunte ici la notion à Morgan Meyer et Susan Molyneux-Hogdson (2011) par le truchement de Yves Winkin (2023)
- 9 Pour une revue complète de ces travaux, consulter Winkin 2023
- 10 Cela renvoie à la façon dont Lipovetsky et Serroy (p.333) caractérisent cette ère transesthétique par « un plaisir esthétique donnant au spectateur une liberté critique qui contraste avec la passivité accompagnant le divertissement purement commercial et formaté. »
- 11 Je ne me risquerai pas à qualifier trop hâtivement cette catégorie. Sans doute ya-t-il là-dedans un peu de la « classe créative » décrite par Richard Florida (2002) ou des « bobos » si souvent convoqués, quand bien même leur existence peut être mise en doute (Authier et al. 2018). Une troisième polarité peut être ajoutée au tableau en la matière de ceux-là qui, revendiquant tout haut de « vivre sans » (les institutions, l'état, les systèmes oppressifs), font parfois de leur implication dans des luttes citoyennes -dans les ZAD ou ailleurs- plus un moyen de développement personnel qu'une voie d'action collective effective (Lordon 2019)
- 12 « Au plus grand nombre » et non à tous ; le développement toujours plus intense, en Belgique comme en France, de la petite et grande précarité, en la matière de la hausse continue du taux de personnes sans emploi et/ou sans domicile ou de la stagnation des petits et moyens revenus face au coût exponentiel de la vie, doit mettre en garde contre une trop grande généralisation. L'activité créative et la mise en scène de soi sont, à n'en pas douter, des activités bien moins centrales et valorisées lorsque l'on se bat quotidiennement pour manger, se chauffer ou simplement survivre.
- 13 Le volume de ce travail comme la nécessité d'anonymisation de certains événements et intervenants ne permet pas de fournir en annexe ce document. Je tiens cependant à la disposition du lecteur ou de la lectrice intéressé-e la possibilité de consulter ce document sur demande.





# L'existence en friche

Pavel Kunysz

## Chapitre 1

Qu'est-ce  
qu'une friche ?

Aux lieux  
de la friche

Récit à  
dominante  
théorique



# Aux lieux de la friche

## Récit à dominante théorique

Cette première partie retrace le cheminement théorique et conceptuel qui a été nécessaire pour enquêter sur les imaginaires sociaux de Bavière et du Champ des Possibles et l'ingénierie de l'enchantement qui les affectent. Elle fournit par là au lecteur des clés pour comprendre à la fois les contextes historique, géographique et culturel des friches étudiées, le cadre théorique de la recherche et ses aspects méthodologiques. En somme, ce récit à dominante théorique tente, en trois chapitres qui sont autant de livrets, de répondre à la question « que sont les imaginaires des lieux en friche ? » en proposant une définition fondée dans l'exploration de la littérature en géographie, en architecture et en philosophie, des modes de captations de ces imaginaires et des façons de restituer ceux-ci.

Le premier chapitre propose, dans le présent livret, une critique de la notion de friche couramment véhiculée dans la littérature en aménagement du territoire au travers de quatre préconçus. Ces quatre préconçus sont explorés et déconstruits au travers de l'exploration des deux cas d'étude sélectionnés, Bavière (Liège, Belgique) et le Champ des Possibles (Montréal, Canada), permettant aussi de les introduire au lecteur. Ceci ouvre à un questionnement sur la pluralité des imaginaires sociaux des lieux et leur effacement derrière le narratif englobant de la friche.

Le second chapitre pose les fondations philosophiques et terminologiques du travail mené. J'y déploie une exploration de la littérature visant à asseoir ma compréhension des pratiques de transformation des imaginaires sociaux des lieux en friche au travers de trois notions et les corpus théoriques afférents : l'enchantement, le lieu et l'imaginaire social.

Un troisième chapitre donne enfin à voir la construction des conditions méthodologiques dans lesquelles se sont pratiquées les trois enquêtes. J'y explore les principes qui ont traversé ces quatre années de travail, leur réajustement, la nature du matériau d'enquêtes et les façons dont celui-ci a été récolté, exploité et restitué.

## Chapitre 1

## Qu'est-ce qu'une friche ?

### De la polysémie des friches et autres délaissés

Comme bien des domaines scientifiques, les études urbaines ont connu dans les dernières décennies un intense développement. Celui-ci peut se considérer comme lié tant à la démultiplication des recherches et des échanges permis par les technologies de la communication qu'à l'actualité de son sujet dans un monde s'interrogeant de façon toujours plus brûlante sur ce que signifie l'avènement d'une humanité (quasi) entièrement urbaine et globalisée. Une figure récurrente au sein de ces développements est celle de la friche. Celle-ci constitue un objet contemporain interpellant : espace abandonné, précédemment occupé, il prend racine dans la désindustrialisation des territoires occidentaux, la périurbanisation des fonctions historiquement ancrées dans les centres bâtis et nous interroge sur l'avenir que nous réservons à ces centres, présentant en cela nombre de défis pour les secteurs de l'aménagement du territoire. La vie des friches, fut-elle présentée via ses "habitants invisibles" (Vallet 2021), sa vivacité végétale et animale ou sa reconquête par des acteurs culturels et artistiques aux pratiques légitimées ou non alimente ainsi ces recherches et l'intrigue qui les suscite. En cela, la friche est devenue un vaste objet d'étude polysémique, au carrefour de disciplines de l'aménagement et du territoire (géographie, urbanisme, architecture, paysagisme), des sciences sociales (sociologie, anthropologie, sciences politiques), des sciences humaines (philosophie, histoire, communication) et de la pratique et de la théorie des arts. Cette polysémie amène un flou sur cette notion. Je cherche ici à établir une première connaissance de ce qu'est une friche et de quelle façon cet objet est encore utile ou non à la réflexion sur l'aménagement de nos espaces de vie.

#### *- Friche agricole ou industrielle : une définition post-fonctionnelle*

Une première définition d'une friche se base sur la fonction passée de l'espace considéré. Ainsi, le français « friche » serait issu du néerlandais du 13<sup>e</sup> siècle « *versch lant* »<sup>1</sup>, soit « terre fraîche », une étendue gagnée sur la mer en l'endigant (CNRTL 2012). En français, le mot a longtemps désigné, dans les milieux ruraux, des terres précédemment cultivées laissées à la végétation spontanée. Cette situation était souvent liée à des contraintes empêchant une agriculture efficiente. La friche est parfois rapprochée de la jachère, pratique proactive de régénération des terres cultivées consistant à cesser les cultures sur l'espace visé pendant un temps. Ce rapprochement constitue cependant un abus de langage. La friche se distingue de la jachère par le caractère subi de la situation d'abandon ; la seconde fait de l'abandon une partie intégrante d'une gestion planifiée du territoire agricole quand la friche est la résultante non planifiée de circonstances particulières (JBB 2012).

Janin et Andrès (2008) identifient plusieurs sources de la profusion des friches industrielles et agricoles durant le 20<sup>e</sup> siècle. D'une part, le développement de l'exploitation agricole industrielle mécanisée a provoqué l'abandon des terres cultivables les moins exploitables par ces pratiques mécanisées et/ou les moins productives, par souci de rentabilité. D'autre part, la désindustrialisation progressive de l'Europe occidentale dès les années 70, au profit de la délocalisation et en lien à la libéralisation mondialisée des marchés a mené à l'abandon de vastes espaces industriels de production. L'extension du terme de

friche au-delà des sphères rurale et agricole<sup>2</sup> et la multiplication moderne de ces espaces ont rapidement amené les spécialistes de l'aménagement à s'interroger sur cet objet. En France, le rapport *Les Grandes Friches Industrielles* (Lacaze, 1985) a d'abord relevé leur démultiplication peu de temps avant que le journaliste Eric Fottorino (1989) ne témoigne d'une inquiétude collective sur le sujet dans son enquête *La France en friche*.

Les friches sont ici définies par leur fonction passée, tantôt agricole, tantôt industrielle. Cette qualification s'est affinée au sein d'autres catégories. Le déplacement dans les périphéries urbaines de fonctions auparavant urbaines, la modernisation ou l'abandon de fonctions devenues moins centrales pour les sociétés contemporaines a en effet souvent provoqué l'apparition de friches commerciales, de friches navales, militaires (Lotz-Collot 2018), ferroviaires, ou religieuses. Cette distinction dans la littérature des friches par leur fonction antérieure s'accompagne de considérations liées à ces fonctions: le type et l'intensité de la pollution des sols, d'abord, mais aussi les typologies bâties et systèmes structurels en présence et certains éléments paysagers déterminants (proximité à l'eau, au rail ...) qui marquent les analyses.

#### *- Friche urbaine : une définition géographique et paysagère*

En parallèle de l'approfondissement de cette typologie fonctionnelle, la friche est aussi devenue un objet d'étude complexe pour les approches géographiques et paysagères. À parti des années 80, puis au travers des années 90, l'emploi de la formule "friche urbaine" se popularise, en particulier via Gilles Clément (1985, 1997) et Guy Di Méo (1990). Cette utilisation rompt avec les manifestations rurales du phénomène. Elle amène aussi un statut ambigu à de nombreuses friches industrielles ; celles-ci, vastes et aux enjeux socio-économiques et écologiques importants se sont souvent inscrites dans un tissu peu urbanisé, mais, par leur fonction, leur forme et le rôle socio-économique qu'elles ont joué pour les agglomérations, sont parfois présentées comme "urbaines". La friche urbaine devient par là une vaste catégorie pouvant englober les précédentes.

En urbanisme, la démultiplication de ces espaces a amené au développement d'outils spécifiques visant à prendre en compte les enjeux spécifiques aux friches urbaines. La Wallonie utilise la notion de Site à Réaménager (SAR), défini comme des « *biens ou ensemble de biens immobiliers qui ont été ou sont destinés à accueillir des activités (autres que le logement) et dont l'état actuel est contraire au bon aménagement des lieux ou qui constituent une déstructuration du tissu urbanisé* » (SPW 2023). En 2022, l'IWEPS relevait un total de 2208 SAR en Wallonie (3649 ha), dont 632 (717 ha) en Province de Liège, en faisant la deuxième province la plus touchée par le phénomène derrière le Hainaut<sup>3</sup>.

Au Québec, le terme de friche renvoie encore souvent au domaine agricole. L'Union des Producteurs Agricoles relevait en 2008 plus de 100 000 ha de friche dans les régions administratives du Québec. Dans ce cas, les friches sont distinguées en fonction de leur couverture végétale (arborée, arbustive, arborée) ou de leur vocation potentielle (agricole, forestière, mixte) (Vouligny, Gariépy, 2008, UPA 2008).

Cette attention agricole accrue, dans un milieu plus vaste, moins dense et plus rural que la Wallonie, n'est peut-être pas sans lien avec une reconnaissance progressive des friches

dans les milieux urbains comme des espaces écologiques à préserver. La Ville de Montréal, dans sa politique de protection et de mise en valeur des milieux naturels de 2004, identifiait déjà les friches urbaines comme une composante du patrimoine naturel (Tarte 2016). Le thésaurus gouvernemental du Québec donne la définition suivante aux friches urbaines : « *En milieu urbain, terrain vague, laissé inoccupé, où poussent des espèces végétales rustiques, parfois indésirables comme l'herbe à poux* » (Québec 2023). En 2021, une étude en collaboration avec le Fonds mondial pour la nature (Habitat 2021) soulignait encore le potentiel de restauration écologique de 11 000 terrains en friche (22 569 ha) sur le territoire de la Communauté Métropolitaine de Montréal, dans un contexte d'urbanisation galopante et de mesures de protection d'espaces verts insuffisantes<sup>4</sup>. Plusieurs projets de préservation temporaire ou définitive de ces espaces naturels ont pris place depuis le début des années 2000 à Montréal, tandis que d'autres font l'objet de mobilisations citoyennes en ce sens<sup>5</sup>. Du lieu de regret d'une fonction passée et des conséquences économiques de sa perte, la friche est devenue, dans cette littérature, une opportunité pour retisser des liens avec le vivant, espace spontané d'une biodiversité animale et végétale d'autant plus précieuse qu'elle se met en porte-à-faux de la minéralité des villes qui l'accueillent.

Cette définition géographique et paysagère se déploie régulièrement en dialogue avec la première définition fonctionnelle. La prise en compte des pollutions des sols liées aux occupations précédentes guident ainsi tant l'analyse de la biodiversité en présence que les méthodes de phytoremédiation dont les friches sont des terrains d'expérimentation récurrents. Les polluants résultant des occupations précédentes sont ainsi un point de préoccupation majeure des opérations de réaménagement et de préservation des friches urbaines. Le développement de réglementations sur le traitement de ces polluants tant en Wallonie qu'au Québec a particulièrement influencé cette préoccupation. En Wallonie, depuis 2008<sup>6</sup>, le « Décret Sols » vise la préservation et l'amélioration de la qualité des sols en fixant des obligations envers les parcelles, leurs propriétaires et les opérations dont elles font l'objet. Ces obligations entraînent à la fois des surcoûts envers les opérateurs de l'aménagement du territoire, devant assumer ces frais de dépollution et des limitations quant aux usages des parcelles non dépolluées au regard de la santé publique. Une situation essentiellement similaire<sup>7</sup> se retrouve au Québec en la matière de la Politique de réhabilitation des terrains contaminés de 1988, laquelle sera remplacée en 1998 par la Politique de protection des sols et de réhabilitation des terrains contaminés (Châteauneuf 2016).

Le réseau international de chercheurs multidisciplinaires Inter-Friches a par ailleurs contribué dans les dernières années à structurer l'action et la réflexion sur les friches urbaines et leur intérêt écologique en Europe. Le collectif a notamment développé des ateliers de recherche collective établissant le cadre de la densification urbaine sur les friches en France, en Belgique et en Suisse, ainsi que les risques que celle-ci pose en matière de minéralisation des espaces biologiques. Inter-Friches (2021) distingue ainsi quatre postures de l'action urbaine sur les friches urbaines ; des friches préservées (patrimonialisation écologique de la friche), des friches préservées temporairement (gel temporaire du développement au profit des services écologiques de la friche), des friches ménagées (aménagement partiel de l'espace en vue d'une valorisation à la fois écologique et immo-

bilière) et des friches partagées (activation des friches par la stimulation des usages via des dispositifs culturels et/ou de partage).

*- Friche culturelle et créative : une définition fonctionnelle*

C'est au sein de ce dernier cas de la friche partagé que l'on a pu voir émerger la notion de « friche culturelle » depuis les années 2000, charriant cette fois la notion d'une fonction au présent. Les phénomènes de déprises et de reprises de certaines friches, c'est-à-dire des actions participant tantôt à la dégradation, tantôt à la reconquête de l'espace (Bachimont 2014), ont depuis été étudiés sous le spectre de leur participation à une pratique culturelle de la friche. Les « friches culturelles » ou « friches créatives » peuvent ainsi désigner les contributions d'acteurs d'une forme de contre-culture, à l'instar des graffeurs, de squatteurs ou de photographes dits de l'urbex. Ces qualificatifs, dans d'autres cas, désignent les initiatives d'acteurs structurés et porteurs d'une proximité variable aux institutions culturelles (Henry 2014), qui prennent par exemple la forme d'événements culturels, de résidences artistiques ou de constructions éphémères. Ce qualificatif met l'accent sur une compréhension de la friche comme lieu contemporain susceptible d'accueillir et de stimuler des acteurs spécifiques -Jeunes, artistes, « populations créatives »- et leurs publics. Des typologies supplémentaires voient ainsi le jour pour tenter d'y voir clair, déclinant les friches culturelles selon leurs natures, les acteurs qui les peuplent et leurs trajectoires de mutation (Andres, Gresillon, 2011).

Toute friche n'est cependant pas culturelle. Ce qualificatif est d'abord réservé aux cas emblématiques, lesquels sont parfois montrés comme un horizon possible pour tous les lieux désaffectés. Les discours sur la friche culturelle convoquent ainsi des modèles, lesquels retentissent par de-là les frontières, situant ce phénomène dans des réseaux mondialisés. À titre d'exemple, la Belle de Mai marseillaise se dresse aujourd'hui comme une référence majeure de friche culturelle: de la désaffectation de son site industriel de production de cigarettes à l'expérience culturelle du Système Friche Théâtre de 1992 (Henry 2014) jusqu'à son réaménagement «infini» par les «architectes-frichiers» de l'agence Caractère Spécial (Poitevin 2013). De même, l'aventure de la friche bordelaise de Darwin Ecosystem ne cesse d'inspirer des initiatives en Europe et ailleurs, elle qui propose un «*modèle d'économie en transition*» (Schaub 2014) alliant culture, écologie et entrepreneuriat au milieu d'une ancienne caserne militaire.

Ainsi, la notion de friche se prête à de multiples définitions. Une première approche par ses qualificatifs post-fonctionnels, géographiques et fonctionnels permet déjà de poser la polysémie du terme, et son ambiguïté. Par là, Darwin pourra être qualifié tout à la fois de friche militaire urbaine culturelle sans que cela rende pour autant compte d'un ensemble de caractéristiques qui déterminent ce qui rend ce lieu particulier pour les personnes qui le pratiquent et l'ont pratiqué. L'empilement successif des typologies participe parfois plus d'une dilution de la notion que d'une réelle précision, comme si l'on superposait autant de lentilles floues sur un objectif. Par là, la friche est avant tout un terrain vague, une forme conceptuelle qui ne dit rien de son caractère plus ou moins bâti, de son histoire ancienne ou récente, de son étendue sur quelques centaines de mètres carrés ou sur plusieurs hectares ou des vécus, attachements et souvenirs qu'elle charrie. Souvent hors

de cadres législatifs précis, la notion de friche circule aussi à travers les espaces nationaux sans adaptation et participe à une confusion des réalités et des possibilités propres à chaque cas. Il en résulte qu'on en vient à désigner par un même terme un espace planifié accueillant 500 professionnels culturels et artistiques pour 150 000 visites annuelles comme la Belle de Mai<sup>8</sup>, de vastes ensembles industriels à l'abandon faisant le bonheur d'aventureux amateurs de ruin porn tels Cockerill (Liège) ou Carsid (Charleroi) ou un hectare de végétation spontanée préservée de la promotion immobilière par une poignée de riverains, tel le Champ des Possibles (Montréal). Il apparaît dès lors nécessaire de retrouver des moyens d'appréhension conceptuelle plus effectifs pour considérer cet objet de la friche si prisé des études urbaines.

## La friche-chancre et la friche-laboratoire : Vers une critique d'un récit fonctionnaliste

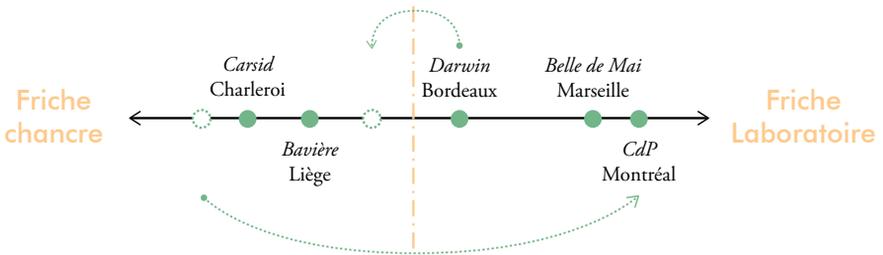


Fig. 5: Méta-récit de la friche. Schéma. (2024)

Schématiquement, j'identifie deux friches types tant dans la littérature scientifique que dans les discours usuels circulant quant à ces espaces<sup>9</sup>. D'une part, peuvent être considérés les cas de "friches-chancres", où la friche est présentée comme négative, une espèce de "scandale urbain", en tous cas un manque à gagner pour son propriétaire, sinon pour toute une ville et ses élus politiques. On peut rapprocher cette friche type des friches subies décrites par Janin et Andrès (2008) : l'apparition et l'existence de ces espaces sont mal acceptées, liées à des situations de crise et rapprochées dans les discours à des actes de vandalisme, de petite et grande criminalité, de dégradations<sup>10</sup>. Dans cette vision, la situation de friche doit être résorbée, l'espace à l'abandon doit réintégrer le tissu urbain et son bon fonctionnement. Cette figure peut être rapprochée de l'équivoque, traduction anglaise courante de wasteland, entre "terre-déchet" et "terre gaspillée".

D'autre part, on peut considérer les cas de "friches-laboratoires", pensées positivement : la friche est alors un espace d'expériences possibles qui ne pourraient avoir lieu ailleurs. En ce sens, on la rapproche parfois de l'hétérotopie proposée par Foucault (1967) : un lieu de normes divergentes de celles de la société qui l'accueille, exception subversive dans un système réglé. D'autres l'ont qualifiée d'interstice (Tonnelat 2003, Le Strat 2007, Levesque 2008) ou de hors-lieu (Agier 2015), la montrant capable d'inspirer des pratiques nouvelles. La friche y est présentée comme porteuse d'une plus-value pour l'espace concerné. Cette

plus-value peut-être économique, comme Janin et Andrès (2008) l'évoquent concernant des friches instrumentalisées; résister à l'urgence de réaménager après le départ d'une fonction initiale s'inscrit alors dans une stratégie de spéculation. Un propriétaire y attend le meilleur moment, financièrement parlant, pour mettre sur le marché son lopin de terre au plus haut prix. Les travaux sur l'émergence de l'urbanisme temporaire apportent également l'idée d'une plus-value symbolique de la friche. Les théories y distinguant urbanisme transitoire et de transition attribuent à ces dernières pratiques une capacité de production de valeur sociosymbolique qui peut influencer sur un projet de réaménagement (Pradel 2019). La parenthèse d'abandon devient positive, prompte à un accueil jugé rare dans les villes: celui d'une végétation laissée à sa spontanéité, des populations marginales et/ou créatives libres de leurs actions, ou de refuge à l'abri des regards et des règles pour les êtres fragilisés, humains ou animaux.

La friche-chancre et la friche-laboratoire peuvent être vues comme les deux pôles en tension de ce que je nomme un métarécit de la friche. Jean-François Lyotard (1979) définit le métarécit comme un discours de légitimation de l'action et des règles qui la structurent. Il constitue une fable permettant de justifier les décisions et les situations en rapport à un ordre supérieur, version fictive et/ou simplifiée, car généralisée, de la situation vécue. La friche telle qu'elle se définit aujourd'hui anime constamment la tension entre le chancre et le laboratoire, tension dont la force, plus ou moins grande, permet de caractériser les différentes friches, et ce qu'il s'y déroule. On peut situer sur ce spectre une série de cas par les récits qui en sont faits. La friche de l'hôpital de Bavière, à Liège, est, dès son abandon à la fin des années 80, qualifiée de chancre, ramenée aux activités délictueuses s'y déroulant et à la dégradation des bâtiments ayant survécu aux démolitions. Elle fait l'objet de projets de réaménagement successifs, mais infructueux, dans le contexte d'une ville secondaire à l'économie balbutiante, et est l'objet de ventes et de rachats successifs entre acteurs publics et privés montrés comme participant à un processus de spéculation<sup>11</sup>. "*Site idéal du western urbain liégeois*"<sup>12</sup>, en référence à divers scandales politiques et financiers, Bavière est avant tout une friche-chancre. Pour autant, des acteurs, relativement marginaux sur la scène publique, ont pu plébisciter une pensée positive de cette friche, lui attribuant une forme de "*charge sauvage*"<sup>13</sup>, propre à attirer et stimuler des artistes, au point de défendre dans le bâtiment abandonné de l'institut de stomatologie l'établissement d'un centre de création contemporaine dès 2012. Ces intentions sont alors balayées, au propre comme au figuré -l'édifice étant démoli en 2018- par les acteurs financiers et politiques, comme par l'opinion publique au nom de la nécessité de réaménager la friche, de la sortir de son état de chancre.

La Belle de Mai marseillaise occupe aussi une situation stable au sein du métarécit, en tant que friche-laboratoire. Rapidement investie par un projet culturel pilote, dès 1992, elle est en effet, encore aujourd'hui, présentée comme un espace de lieu d'expériences, culturelles, artistiques, urbanistiques et architecturales, en filiation directe de son statut de friche.

D'autres friches présentent des parcours plus dynamiques au sein de ce métarécit. La friche des Casernes Niel de Bordeaux, aujourd'hui Darwin Ecosystème, est présentée dans les journaux, les discours politiques jusque sur le site web du lieu comme une "*friche*

*urbaine rénovée*”: d’abord investie comme “*haut-lieu du graff et du street art*”<sup>14</sup> suite aux départs des activités militaires en 2005, elle serait devenue l’objet de l’affrontement entre le groupe financier Évolution, soutenu par des riverains et associations, et les opérateurs publics et privés (SAS Bastide Niel, DOMO France, Aquitanis). Le récit veut ainsi que Évolution, via le rachat des Magasins Généraux, ait lutté contre la spéculation et la démolition du patrimoine bâti en présence pour fonder des activités soucieuses du caractère de friche, ici notamment conçue au travers des activités de graffitis. “*Labo écolo qui réinvente Bordeaux*”<sup>15</sup> ou “*laboratoire d’initiatives*”<sup>16</sup>, Darwin se définit dans une interprétation positive de la friche et en contraste d’une interprétation négative montrée comme basant les travaux de la SAS Bastide Niel. Ce récit n’en reste pas moins contesté et contestable: l’investissement massif de Philippe Barre, président de Darwin Évolution et publicitaire au capital hérité de la grande distribution ne peut-il pas tout aussi bien s’interpréter à l’aune de la spéculation? Les fonctions centrales d’accueil et développement de start-ups, avec les milliers de personnes qu’elles charrient, sont-elles en soi moins mortifères pour les activités de graff et d’occupations variées que le sont les autres velléités de réaménagement? Si les récits s’affrontent quant à la friche des casernes Niel, entre laboratoire de transition écologique et *greenwashing*<sup>17</sup>, ils demeurent cependant cadrés par ce métarécit de la friche qui la définit par sa position entre terrain à bâtir et pause à prolonger.

De l’autre côté de l’océan atlantique, cette même opposition se développe quant à l’ancienne cour de triage ferroviaire du Champ des Possibles. Les récits mentionnent l’abandon de la cour dans les années 80 suivi d’une réappropriation par la flore et la faune locale et les habitants. Ceux-ci, fédérés par les actions d’une artiste, Emily Rose Michaud, d’un biologiste amateur, Roger Latour, puis de leur association, Les Amis du Champ des Possibles, auraient lutté face à un projet immobilier suivant le rachat du terrain par la Ville de Montréal en 2006, pour lui arracher finalement en 2013 un accord renonçant à l’urbanisation du lieu et confiant sa gestion à l’association. Le CdP est ainsi défendu dans son statut de “*friche industrielle abandonnée*” accueillant un “*projet communautaire innovant*”<sup>18</sup> où les personnes sont encouragées à “*s’approprier et expérimenter l’espace*”<sup>19</sup>. La friche s’y définit par l’opposition entre les deux pôles précités, et sa situation au sein de ce spectre. Comme pour Darwin, le CdP cristallise un récit dynamique de l’arrachement quasi héroïque d’une pensée du chancre vers une pensée du laboratoire, au nom du bien commun.

La mise en friche des espaces jusqu’ici évoqués ne relève cependant jamais d’une décision planifiée. Elle constitue plutôt la résultante de ratés dans un processus d’urbanisation, associés à des contextes économiques difficiles, des conflits légaux de propriété et/ou la négligence d’un propriétaire. C’est en ce sens que l’emploi de “*délaissé urbain*” a pu remplacer celui de “*friche urbaine*” dans les dernières années (Buron 2007; Demers, Larose, Saint-Pierre 2016, Brunt et al. 2017). Il correspond ainsi mieux à la réalité de ces objets d’étude contemporains, gommant la référence agricole abusive pour mettre l’accent sur un processus de délaissement subi. Ce délaissement ouvre à des pratiques et des acteurs plus marginaux y trouvant leur compte. Cette littérature joue alors sur l’ambiguïté de la nature des délaissés: personnes et territoires s’y confondent. Le délaissement des friches par un propriétaire se confond à celui de ses habitants, eux-mêmes exclus d’une société

normative dont ils ne peuvent, ou ne veulent, faire entièrement partie.

En complément du délaissé urbain, un vaste champ sémantique s'est par ailleurs développé dans les dernières années, visant à sortir la friche, ses pratiques et ses usagers de son origine agricole et de son statut d'exception à résorber pour mieux les intégrer dans les référentiels et outils de l'aménagement. Marion Serres (2019) relève notamment les notions d'interstices urbains (Tonnelat 2003, Levesque 2009, Mubi Brighenti 2013), de tiers paysage (Clément 2004) ou d'espaces intermédiaires (Flamand 2008) pour finalement proposer celle de tiers foncier. Ces conceptions se veulent bien en rupture avec une interprétation négative de la friche-chancre. L'intention affirmée derrière leur développement demeure cependant de prolonger la pause urbaine, jugée porteuse de nouveaux possibles et d'interrelations inédites. Cette rhétorique de la pause prolonge finalement la conception voulant que *« la friche marque la fin d'une territorialité spécifique, la disparition de relations et d'interrelations. [...] elle est donc un indicateur de changement, un indicateur du passage de l'ancien à l'actuel, du passé au futur par un présent de crise »* (Raffestin 1997, p. 15). La friche, le délaissé urbain, l'interstice, l'espace intermédiaire, le terrain vague, le chancre est présentée comme exception dans un temps et un espace réglé qu'il faut pouvoir exploiter, soit parce qu'il est indésirable et doit réintégrer le système réglé, soit parce qu'il est souhaitable et doit faire changer le système réglé. Le métarécit de la friche se caractérise ainsi par l'attention qui lui est portée comme un moment de pause dans le développement urbain, et donc dans le développement économique, intrinsèquement lié dans nos sociétés capitalistes (Harvey 2012). La différence entre les deux pôles relève du caractère souhaitable ou indésirable de cette pause: faut-il la résorber au plus vite ou la prolonger? En définitive, le métarécit de la friche constitue fondamentalement un outil urbanistique d'aménagement, de mise en ordre et de gestion du territoire.

Cette conception transversale est productive: elle a fondé bien des recherches et des actions pertinentes. Cependant, des limites sont à relever qui dépendent directement de ce métarécit.

D'une part, l'accent mis sur le statut de pause charrie la notion d'exception dans l'histoire des espaces considérés. Penser ainsi la friche implique de rompre avec le temps long de son existence sociophysique la transforme en un objet à part, circonscrit temporellement et géographiquement. Paradoxalement, nombre des recherches précitées montrent la grande vivacité de ces lieux et les processus historiques et urbanistiques longs qui mènent à leur état de friche. Une mise en continuité de ces processus dynamiques reste manquante, puisque essentiellement en contradiction avec le métarécit de la pause.

D'autre part, le caractère vécu et spécifique des situations de chaque friche est souvent évacué au profit d'une compréhension de la friche comme phénomène global. Le métarécit de la friche, englobant et adaptable, transcende les cadres géographiques, les types d'acteurs et d'espaces et les regroupe sous une dialectique généraliste de l'abandon détestable face à l'abandon souhaitable. Ainsi minimise-t-on bien des attachements, mémoires, imaginaires et traces dont fourmillent ces espaces. Pourtant, des noms aussi équivoques que Darwin, Bavière, la Belle de Mai ou le Champ des Possibles, des passés aussi marquants et peuplés que l'activité ouvrière ou hospitalière, la production de cigarettes

ou le fret ferroviaire ne peuvent que suggérer leurs diversités.

Les effets du métarécit de la friche s'expriment par un dernier qualificatif, celui de vide urbain, ou urban void (Hall 2010; López-Piñeiro 2019). Peu usité dans la littérature francophone (Hrimeche 2017), celui-ci s'est hissé comme une meilleure traduction anglophone de la notion complexe de friche, que les classiques wasteland ou brownfield. Penser la friche par son abandon revient alors à y voir le vide dans l'histoire sociophysique dense qui la précède, un vide que l'on comble par des projets urbains, ou que l'on peut s'approprier dans une conception d'un espace infini de possibles.

Peut-on cependant vider un espace urbain? L'abandon fonctionnel de bâtiments ou la démolition de leur infrastructure physique équivalent-ils à évacuer soudainement le caractère vécu et symbolique qu'a pu charrier un lieu pendant des décennies sinon des siècles? Désaffecter un espace signifie-t-il nécessairement dés-affecter un lieu? Les travaux sur le patrimoine vivant et le patrimoine social vécu (Pouleur, Rochet 2005; Le Bel 2012; Pouleur, Vanzande 2017) soulignent le caractère complexe et dynamique des relations que nous entretenons aux espaces de vie qui nous marquent, qui dépassent un simple rapport de présence ou d'absence matérielle. Le métarécit de la friche a pu souvent balayer ces rapports au profit de l'étude des présents -dans leur caractère de marginalité lié à leur peuplement des friches- et des futurs possibles et souhaitables -dans des perspectives d'aménagement. Il apparaît dès lors important de s'extraire à présent de ce métarécit pour renouer avec une compréhension non pas de la friche, mais du lieu.

## Quatre préconceptions en question

Pour approfondir cette critique du métarécit de la friche, j'ai mis quatre préconceptions fréquentes dans la littérature traitant des friches en confrontation avec les cas du travail de terrain fondant cette thèse, soit deux exemples typiques opposés ; Bavière en tant que friche-chancre et le CdP en tant que friche-laboratoire. Par préconception, j'entends une idée « qui est admise d'avance, sans avoir été mise à l'épreuve et sans critique suffisante » (cntrl 2022). On retrouve ces affirmations générales dans les argumentaires traitant des friches. Cela ne signifie pas que ces affirmations n'ont jamais été pensées ; elles proviennent d'une littérature importante. Cependant, elles sont devenues des idées courantes et reproduites à propos des friches sans toujours s'accompagner d'une analyse critique.

Ces préconceptions peuvent être identifiées dans une série de travaux. Elles seront ici explorées à travers l'ouvrage de référence de Sergio Lopez-Pineiro (2019) condensant ces travaux, *A Glossary of Urban Voids*. Cette critique est aussi l'occasion de fournir au lecteur des clés de compréhension des contextes des cas abordés dans cette thèse. En cela, quatre lectures sont posées sur ces lieux pour explorer la complexité de ces cas qui se cache derrière la simplification du métarécit de la friche. Elles se présentent une à une derrière l'analyse de quatre énoncés ainsi déconstruits :

- Une friche est un lieu autre. Malgré cette affirmation dépeignant une distinction stricte des friches comme du reste des espaces urbains, l'analyse montrera des continuités géographiques, historiques et culturelles significatives, permettant au passage de fournir des éléments sur les contextes des cas.
- Une friche a des contours indéterminés. Je réponds à l'idée que ces espaces seraient dépourvus de frontières identifiables en explorant les espaces matériels considérés par les personnes évoquant les lieux, permettant par là de distinguer une première diversité de groupes sociaux considérant, derrière un même nom, des périmètres physiques et des objets différents.
- Une friche n'a pas de nom. Pour répondre à cette affirmation, j'explore la variété des mots et des valeurs convoquées lorsque les informateurs parlent des lieux, permettant d'approfondir l'identification des imaginaires et des groupes sociaux en présence.
- Une friche n'appartient à personne. Les anecdotes collectées au travers de l'enquête permettent de nuancer cette affirmation et de saisir des rapports imaginaires intenses entretenus avec ces espaces.

Ces lectures transversales sur les deux sites établissent la diversité des contenus matériels et affectifs des imaginaires de ces lieux. Il s'agit, en somme, d'explicitier le récit usuel de ces lieux en tant que friches et de démontrer la pluralité des réalités sociales que celui-ci dissimule en s'appuyant sur des données objectivables (organisation spatiale, cadres juridiques, occupations) et des récits subjectifs.

*Sur les pages suivantes, de gauche à droite:*

Fig. 6: Photographie aérienne du site de Bavière. (2004).

Fig. 7: Photographie en hauteur du Champ des Possibles. (ca. 2013).





## Première préconception

### Une friche est un espace « autre »

L'un des points de départ de Sergio Lopez-Pineiro (2019), professeur d'architecture et de paysage à la Harvard GSD, dans son glossaire est que les vides urbains se ressemblent, peu importe leur localisation : « *We know what they look like* » (ibid., p.23). Les deux photographies précédentes illustrent ce caractère. L'une est prise à Liège, ville belge de taille moyenne, en 2005, et concerne la friche de Bavière. L'autre est prise à Montréal, métropole la plus importante du Québec, en 2013, et montre le Champ des Possibles. Malgré des contextes différents, ces images montrent un même paysage : une vaste étendue limitée par un tissu urbain et des axes de circulation fait l'objet d'un réensauvagement qu'incarne une végétation peu contrôlée à travers laquelle se fraient des chemins de terre articulés par un arbre vénérable.

Pour Lopez-Pineiro et d'autres à travers lui, ces ressemblances sont un miroir de l'entreprise de standardisation capitaliste des environnements urbains à l'échelle mondiale. À la démultiplication d'immeubles identiques, de Beijing à New York, voie d'une accumulation et d'investissement de capitaux économiques à l'échelle mondiale, les friches répondent par une standardisation de l'esthétique de l'échec de cette entreprise. Elles constitueraient « *the purest form of capital dissipation and idleness in the city* » (Ibid.). Bernardo Secchi (1984) et Ignasi de Solà-Morales (1995) ont ainsi fameusement amené à les considérer comme des espaces à part de l'espace urbain, source de problématiques spécifiques et d'apprentissages nouveaux. La friche serait un espace « autre », détachée des systèmes normatifs culturels et économiques régissant l'espace urbain. Une variété de vocabulaire sera exploitée pour souligner ce caractère « autre », de l'hétérotopie (Foucault 1967) au non-site (Smithson 1973) en passant par les 200 termes relevés par Lopez-Pineiro.

En situant historiquement, géographiquement et socioculturellement les deux cas, on peut affirmer que, si ces espaces disposent de statuts particuliers dans leurs propres tissus urbains, ce caractère « autre » n'est pas détaché de ce contexte local ; il en est une émanation directe. Bavière ou le CdP ne sont « autre » qu'au même titre que leurs quartiers, leurs villes et leurs régions sont « autres ».

#### - Deux villes face à la précarité post-industrielle

Des différences existent entre Liège et Montréal. La première compte 195 346 habitants<sup>20</sup>, soit la plus grande ville wallonne, mais un statut bien secondaire à l'échelle européenne. « Bavière » y désigne un terrain de 4 ha situé sur l'île d'Outremeuse. Ce nom évoque l'important Hôpital de Bavière, fondé au 17<sup>e</sup> siècle et fermé en 1986. Il connaîtra une première phase de démolition de la majorité de ses infrastructures suite à son rachat privé en vue d'un projet d'aménagement. Un contexte politico-économique rude empêchera ce dernier et ouvrira à la succession des investisseurs, propriétaires et projets urbains, sans concrétisation<sup>21</sup>. Ceci reflète la situation complexe de la Ville de Liège ; la désindustrialisation de son bassin sidérurgique a mené les finances communales à la faillite à la fin des années 80 et à une baisse d'attractivité, à l'instar d'autres villes post-industrielles. Les

investisseurs privés sont alors rares et hésitants à s'engager dans des réaménagements importants, et les acteurs politiques locaux dépourvus de ressources. Bavière a rapidement été considéré comme une friche, un terrain vague pris par une végétation spontanée au côté d'occupations illicites d'ampleur variable : promenades de chiens, graffitis, urbex, squat, trafic de drogues, viols.

D'autre part, Montréal, avec ses 1 762 949 habitants<sup>22</sup>, est une métropole largement reconnue à l'échelle internationale. Le « Champ des Possibles » désigne un terrain de moyenne ampleur (1,5 ha) situé dans le quartier du Mile End, au cœur de l'île de Montréal et en bordure d'un important axe de chemin de fer. Le terrain était d'abord une cour ferroviaire créée suite à l'ouverture de cet axe à la fin du XIXe Siècle et a longtemps constitué une infrastructure importante pour le secteur industriel Saint-Viateur-Est. Elle permet alors l'approvisionnement des industries voisines de matériau de chauffe, de construction et de rebuts puis des entreprises textiles et alimentaires qui les remplaceront au cours des années 60 et 70 (Desjardin 2019a). Cette reconversion industrielle s'est accompagnée d'un report du fret ferroviaire sur le mode routier amenant une réduction des activités de la cour, au profit de l'édification de mégastucture d'ateliers textiles avant la fermeture de la cour en 1976. Le Mile End connaît alors une trajectoire de désindustrialisation similaire à celle de Liège<sup>23</sup>. L'espace ici considéré se voit reconquis par une végétation spontanée et des occupations illicites : raves, graffitis, camping sauvage, feux de camp, consommation d'alcool et de drogues, cruising, promenades de chiens. À l'exception de l'hectare et demi conservé, le reste de la cour connaîtra des reconstructions de petites industries agroalimentaires puis d'immeubles résidentiels.

Ces descriptions exposent les similarités qui ont existé un temps entre ces deux villes aux tailles et statuts si différents. La désindustrialisation de l'Occident qu'a permis la libéralisation des marchés mondiaux a entraîné le départ de fonctions et d'acteurs occupant de vastes terrains au cœur des villes et une incapacité à faire face à ces départs avec les outils de l'urbanisme moderne, qu'ils soient manipulés par des acteurs publics dépourvus ou des acteurs privés désintéressés suite à un manque perçu d'attractivité et de rentabilité. De là sont nées les friches de Bavière et du CdP.

### *- Analyse morphologique de quartiers-frontières péricentraux*

Les quartiers de Outremeuse et du Mile End ont aussi leurs ressemblances et différences. Péricentraux, ils appartiennent à « l'espace urbain situé entre le centre-ville et les quartiers périphériques où apparaissent quelques-uns des caractères spécifiques de la banlieue » (Perronet 1980, p.24). Ils ont aussi une identité forte dans leurs contextes dont participent les lieux étudiés. Une analyse morphologique, sociodémographique et culturelle en rend compte.

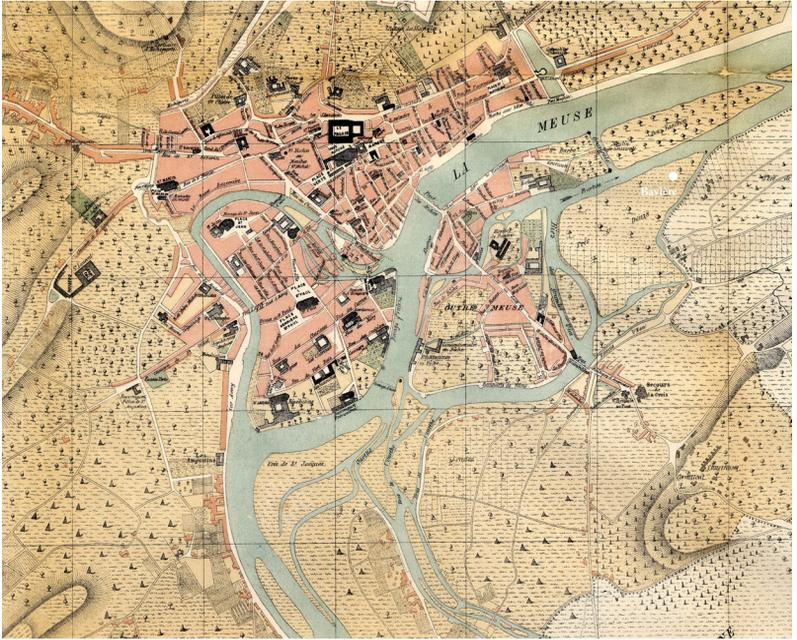
*Sur les pages suivantes, de haut en bas et de gauche à droite:*

Fig. 8: Plan de Liège. (1737)

Fig. 9: Relevé des périmètres actuels d'Outremeuse. (2024).

Fig. 10: Plan de Montréal. (1859).

Fig. 11 : Relevé des périmètres actuels du Mile End. (2024).



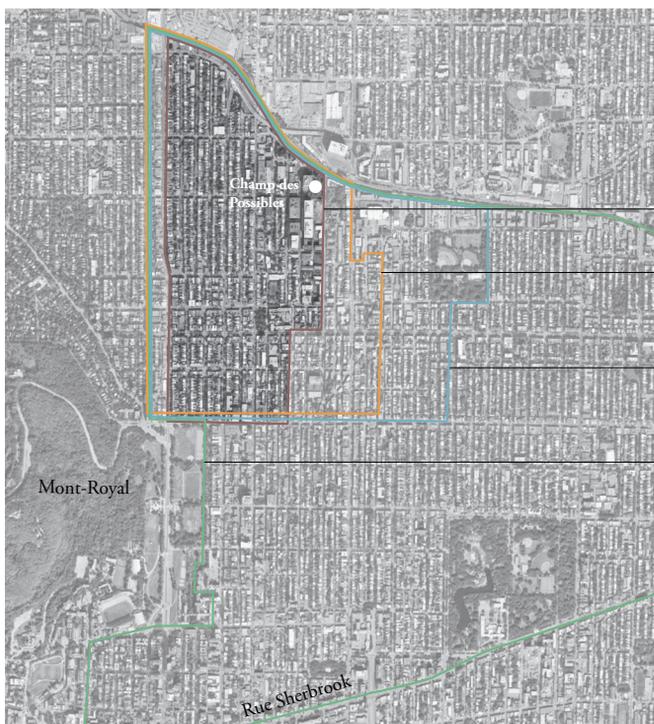
Secteur de police «Wallonie» (P4)  
Liège-Centre-Outremeuse

Comité de quartier (P3)  
Île d'Outremeuse

Quartier Outremeuse (P2)  
Doc. Strat. Ville de Liège

Île d'Outremeuse (P1)





Quartier Mile End (P1)  
 Code postal H2T/Carte commerciale Jelly Bros  
 (2020)

Saint-Louis-du-Mile-End (P2)  
 Aire paysagère, Ville de Montréal (2006)

District électoral du Mile End (P3)  
 Arrondissement du Plateau-Mont-Royal (2022)

Arondissement Plateau-Mont-Royal (P4)  
 Ville de Montréal (2022)

Morphologiquement, les cartes précédentes illustrent les variations des réalités physiques considérées lorsque l'on évoque ces quartiers<sup>24</sup>. Outremeuse est une île agrégée de terres ayant longtemps constitué un faubourg de la ville médiévale fondée au 8e siècle. Son rattachement à la Cité, au 11e siècle, et son rôle dans la liaison à Aix-la-Chapelle entraîneront sa densification et sa structuration, en faisant un quartier important pour Liège. Sa situation en rive droite de la Meuse opère cependant une rupture au centre-ville historique, soulignée par son insularité. Le quartier a d'abord été marqué par les biefs du fleuve le parcourant jusqu'au 19e S., lorsque des travaux de canalisation fixent la forme de l'île (P1) en créant la Dérivation, qui la sépare des autres faubourgs. Son code postal (4020, plutôt que le 4000 du centre) et son nom en wallon « *Dju d'la (Mouse)* » (« au-delà de la Meuse ») témoignent d'une relation hiérarchique persistante à la rive gauche. Dans les discours, l'île est souvent divisée en deux : Outremeuse au nord de l'étranglement de l'île, et le quartier de la Boverie à sa pointe sud. Juridiquement, Outremeuse ne désigne aussi qu'une partie de l'île. L'importance territoriale et culturelle de Bavière est par ailleurs telle que certains tendent à considérer que la friche et le tissu adjacent constituent un quartier « de Bavière » distinct.

Le quartier du Mile End occupe un statut comparable dans le développement morphologique de Montréal, malgré l'urbanisation nord-américaine tardive<sup>25</sup>. Jusqu'à la moitié du 19e S., la ville de Montréal occupe l'espace entre les berges du fleuve Saint-Laurent et la rue Sherbrooke, laquelle marquait la limite de l'aire de la cité. Selon Desjardin (2017), les premières mentions du Mile End apparaissent peu avant, en relation à une taverne éponyme installée à un mile au nord de Sherbrooke, au carrefour Saint-Laurent<sup>26</sup>/Mont-Royal, qui deviendra une centralité de ce faubourg. L'exploitation de tanneries et de carrières de pierre calcaire pour l'édification du Vieux-Montréal, puis l'ouverture de l'importante ligne ferroviaire Québec, Montréal, Ottawa et Occidental<sup>27</sup> participeront au développement des villages Côte Saint-Louis et Saint-Louis-du-Mile-End<sup>28</sup>. La reconnaissance juridique du Mile End actuel n'arrive qu'en 1982, en tant que district de l'arrondissement Plateau-Mont-Royal/Centre-Sud. Il est étendu aux rues Saint-Denis et au parc Laurier début 2000, quand l'arrondissement est renommé Plateau-Mont-Royal. Comme à Liège, les limites du Mile End sont ambivalentes. La carte précédente reprend les variations observées dans la définition géographique de ce qu'est le Mile End<sup>29</sup>. Ainsi, morphologiquement, seule la limite du chemin de fer au nord<sup>30</sup> a persisté depuis sa création.

Outremeuse et le Mile End sont donc des aires péricentrales délimitées par des axes structurants (un cours d'eau, le rail), mais dotés d'une malléabilité. Les deux quartiers marquent la fin d'une première couronne d'extension du centre-ville historique et possèdent, à ce titre, une identité affirmée servant de balise et de frontière. La toponymie parle de ce rôle : « Outremeuse » et le « Mile End » expriment un rapport de frontière épaisse qui persiste aujourd'hui. Ils sont la fin d'une entité urbaine et le début d'une autre, soulignés par l'utilisation du « *oultre* » et du « *end* ».

### - Des quartiers multiculturels en transition

La composition sociodémographique de ces quartiers souligne aussi la façon dont ces contextes sont « autres ». Outremeuse est le quartier à la population la plus précarisée et la plus culturellement diversifiée de la commune de Liège<sup>31</sup>. Son rôle de faubourg était déjà marqué par une population moins pourvue que celle du centre historique, situation confirmée alors que l'île se densifiait et que les eaux le parcourant devenaient stagnantes et porteuses de nuisances. Outremeuse était le quartier des tanneurs et des drapiers, occasionnant pollutions aquatiques et opportunités pour ceux qui n'appartenaient ni à la noblesse ni à la bourgeoisie (Wodon 2005). L'île est restructurée à la fin du XIXe Siècle dans une vision hygiéniste d'inspiration haussmannienne faite de grandes avenues reliant trois nouvelles places. Cette nouvelle structuration s'est prêtée à la construction de maisons bourgeoises, notamment en lien à la construction d'instituts universitaires et à la reconstruction de l'hôpital de Bavière sur le site étudié. L'image d'un quartier populaire demeure cependant. Dès sa fondation par les bourgeois charitables de la Confrérie de la Miséricorde au 17e S., Bavière était une institution orientée vers les soins aux plus démunis. Les archives confirment cette vision d'un hôpital social et populaire, qui régit son implantation en Outremeuse.<sup>32</sup> À la fin du 19e S., un élément décisif à la décision de reconstruire l'hôpital en Outremeuse est encore la proximité aux populations défavorisées : « *L'emplacement actuel, consacré par une longue tradition, est au milieu d'une grande population ouvrière et non loin du centre-ville.* »<sup>33</sup> Bavière sera un hôpital public social, au service de tous, en contraste avec les cliniques situées sur les hauteurs de la vallée, où résidaient les plus nantis.

Les familles aisées d'Outremeuse ont ensuite peu à peu quitté le quartier après la Seconde Guerre mondiale, au profit de la périurbanisation que permettait la démocratisation de la voiture, encore accélérée ensuite par la désindustrialisation et la paupérisation de Liège, en général, et la fermeture de l'hôpital, en particulier. Cette situation limitant la montée des valeurs foncières et des loyers profitera au développement de petites structures culturelles alternatives comme l'ASBL *Aquilone* (1985) ou la salle de concert *La Zone* (1988) qui participeront au long des années 90 et 2000 d'un réseau underground liégeois connu des amateurs et dont l'histoire reste à faire. Une population plus nantie a par ailleurs refait son apparition dans l'île en lien à un léger mouvement de retour à la ville et à l'installation d'institutions culturelles sur l'île dès 2000 (Auberge de Jeunesse G. Simenon, Institut Supérieur des Arts Saint-Luc, Faculté d'Architecture). Quelques rues sont marquées par les rénovations menées par ces nouveaux ménages. Elles demeurent des exceptions dans un quartier marqué par la location à bas prix et un habitat de faible qualité saisi par une population de primo-arrivants et d'étudiants.

Le Mile End a connu un contexte sociodémographique comparable, mais une trajectoire récente différente. Au 19e S., Saint-Louis-du-Mile-End est une municipalité indépendante où se côtoient prolétariat et bourgeoisie, articulés par des industries prospères. La cour ferroviaire « CPR Saint Louis », dont une part deviendra le CdP, ouvre alors à côté de l'importante gare du Mile End et parmi d'autres cours, dont la vaste *Outremont Yard*. Deux populations s'y côtoient : les travailleurs catholiques francophones, à l'est de la rue

Saint Laurent, où se trouvaient les carrières, et, à l'ouest, une élite anglophone protestante en faisant son lieu de villégiature (Desjardins 2014).

Après l'annexion à Montréal en 1910, le Mile End, quartier de manufactures et de fret ferroviaire, connaît des vagues successives d'immigration, juive et irlandaise d'abord. Dès les années 20, des populations issues de l'Europe de l'Est (Bulgares, Yougoslaves) les rejoignent, en lien au développement de la culture yiddish qui en fera le principal quartier juif hassidique de la ville. À partir des années 50, ces familles profitent de la démocratisation automobile pour habiter les banlieues et sont remplacées par des populations grecques, portugaises, ukrainiennes et italiennes jusqu'aux années 80 (Desjardin 2017). Cette décennie voit une population issue d'Amérique centrale et de Chine s'installer, de façon plus éphémère. Dès les années 60 et jusqu'au début des années 2000, le quartier se paupérise suite à sa désindustrialisation ; la criminalité, la ruine progressive des bâtisses et la baisse des prix fonciers y sont latentes.

Au même moment, une puissante contre-culture se développe aux USA, qui touchera rapidement le Québec et trouvera dans le Mile End un terreau fertile. S'enracinant dans la conscientisation d'après-guerre et la contestation de la guerre du Vietnam, la jeunesse du mouvement hippie et ses nombreuses réitérations revendiquent de nouveaux modes de vie combinant, entre autres choses, épanouissement personnel, écologie, retour à la terre, rock, dé-hiérarchisation des rapports sociaux, amour libre, substances psychédéliques et pratiques artistiques sur fond de néo-spiritualités inspirés de modèles orientaux. Le Québec de la fin des années 60 est prompt à accueillir ces idéaux ; il déploie alors son autonomisation politique, sa sécularisation et la mise en place de l'État-providence au travers de la Révolution Tranquille<sup>34</sup> (Warene, Fortin 2015). Ainsi, pour Warene et Fortin (2015, p. 7), « la période qui s'étend de l'Expo 67 au premier mandat du gouvernement du Parti québécois, élu en 1976, a eu un impact au moins aussi grand sur le monde qui est désormais le nôtre que la très célébrée Révolution tranquille. [...] dans une large mesure, le Québec contemporain est l'enfant de cette époque fébrile. ». En effet, les politiques culturelles alors mises en place stimulent d'autant la création et l'attractivité du Québec, et a fortiori de sa métropole montréalaise. Cette jeunesse de classe moyenne et internationale, emprunte d'idéaux progressistes, investira ce contexte pour développer une scène artistique durablement vivace.

Cette vitalité culturelle et un coût de la vie rendu accessible suite à la désindustrialisation vont susciter l'arrivée progressive de jeunes Québécois ruraux et périurbains dans le Mile End, en particulier début 1990 (Rose 1995) et l'ériger en un important noyau artistique et culturel à l'échelle canadienne et mondiale qui a redéfini son identité. Le Mile End est ainsi souvent mentionné comme quartier comportant le plus d'artistes au Canada, en suite d'une célèbre étude (Hill 2010); en 2006, leur concentration y était de 7,8%, près de dix fois la moyenne nationale. Parallèlement, dès 2000, de nombreux jeunes ménages français puis états-uniens seront attirés par ce terreau culturel et en particulier par le développement, sur les anciennes industries, d'une économie de l'image numérique. En 1997, le « plan Mercure »<sup>35</sup> de subvention publique des emplois, est déployé par le gouvernement québécois, résultant en l'installation du géant vidéoludique français Ubisoft

à Montréal puis son intense développement<sup>36</sup>. À ceux-là s'ajoutent de nombreuses autres entreprises de l'économie numérique qui ont suivi le mouvement ainsi amorcé. L'année 1997 marque ainsi un basculement symbolique dans l'histoire du quartier, son économie, son activité et sa population.

Les bureaux ont remplacé les usines, et les artistes et les développeurs, les ouvriers. Ces derniers, aux origines et aux capitaux bien différents des habitants précédents, sont souvent accusés de participer à une gentrification du quartier. Cette histoire rejoint en effet les théories de l'émergence d'une classe créative et son effet dans les villes post-industrielles (Florida 2003). En 2016, cette population nantie représentait plus d'un tiers de l'immigration au sein du Mile End, au détriment des habitants historiques moins aisés (Desjardin 2018). Parallèlement, les valeurs foncières se sont considérablement accrues<sup>37</sup>. Ces circonstances occasionnent actuellement un report des populations créatives, à commencer par les artistes, mais aussi de certaines sociétés vers des quartiers plus accessibles. En cause aussi, une industrie touristique grandissante du Plateau-Mont-Royal et du Mile End compliquant l'accès au logement<sup>38</sup>.

Sociodémographiquement, ces quartiers se ressemblent donc malgré des différences notables. Leur nombre d'habitants est largement différents<sup>39</sup>, mais leurs densités de population sont proches<sup>40</sup>, se traduisant par une urbanisation de hauteur restreinte (immeubles de 2 à 3 étages) marquée de quelques émergences. Ces quartiers reflètent aussi une histoire moderne similaire. Ils ont accueilli les familles ouvrières et immigrées connaissant les hauts de la conquête de droits sociaux et les affres de la désindustrialisation. Leur paupérisation a fait le lit de populations créatives émergentes. La différence centrale réside dans la place que celles-ci ont prise dans le développement des quartiers. Alors que Outremouse paraît stagner depuis une vingtaine d'années, le Mile End a connu une explosion économique et démographique. Sans développer les causes de ces différences, on peut à minima, considérer une importance suffisante de Montréal pour que la population minoritaire des artistes atteigne un seuil critique et l'influence de la contre-culture nord-américaine et du contexte progressiste de la Révolution Tranquille prompt à l'accueillir, se traduisant en des politiques différentes quant à l'économie culturelle et sa valorisation. Le contexte de la faillite de la Ville de Liège en suite de sa désindustrialisation connaît un parallèle avec Montréal, qui a aussi peiné à y faire face avant l'émergence de son économie numérique. À l'échelle internationale, la relégation de Liège au rang de ville européenne secondaire diffère du statut de Montréal, métropole attractive à l'échelle mondiale<sup>41</sup>.

L'évolution des cas étudiés reflète cette situation. L'hôpital pavillonnaire de Bavière, comme la cour ferroviaire de Saint-Louis, ouvrent à l'aube du 20e siècle, en lien au caractère ouvrier de leurs quartiers. Leur fermeture respective se déroulera à une décennie de distance, dans le contexte de la désindustrialisation, en faisant des exemples typiques des friches urbaines en tant que figure de l'urbanité post-industrielle. Leurs destins actuels, dans des contextes bien différents -l'un d'un quartier en stagnation, l'autre atteignant sa saturation suite à son développement créatif, nous informent sur les conditions de production différenciées des villes occidentales post-industrielles. Les projets de réaménagement de Bavière, face aux projets de conservation du CdP, disent bien les capacités

différentes de villes qui, moins d'un demi-siècle auparavant, connaissaient des situations de crise similaire. De l'autre, ils trahissent un décalage entre une ville devenue secondaire par rapport à une autre devenue métropole internationale. Dans tous les cas, l'histoire de ces sites, passée comme présente, se situe bien en continuité de celle de leur quartier, et de leur ville, au-delà de toute lecture d'une « altérité » qui serait propre aux friches en général.

### - Des quartiers identitaires racontés

Les identités fortes et « autres » de ces quartiers, auxquelles Bavière et le CdP contribuent, peuvent également être qualifiées. Outremeuse est identifié comme un quartier populaire dès l'émergence du faubourg qui a basé son développement. Les Liégeois de longue date évoquent encore aujourd'hui « *les gens du Djud'la* » comme « *des gens olé olé* » qui « *n'ont pas pour vivre* »<sup>42</sup>. Le quartier est ramené à une petite précarité historique et une débrouillardise ouvrière faite de « *petites gens* » et de personnalités hautes en couleur. L'un de ceux-là, mayeur de l'autoproclamée Commune libre de Saint-Pholien-des-Prés, notait que « les chroniques d'hier et la littérature touristique d'aujourd'hui présentent [Outremeuse] comme un autre Liège, une cité parallèle, un village dans la ville, bref un monde à part » (Boussart 2018, p. 11). Les actions, personnages et rituels<sup>43</sup> qui participent de cette identité sont souvent ramassés sous un caractère « *frondeur* » du quartier (Botta et al. 2005), c'est-à-dire contestataire, bon enfant, populaire, réfractaire à l'ordre et l'autorité, mais festif.

Cette singularité a été mise en scène et diffusée par Georges Simenon<sup>44</sup>. Celui-ci fit de Liège et d'Outremeuse l'arrière-plan de nombre de ses ouvrages de fiction. Sa célébrité internationale, acquise au travers des enquêtes du commissaire Maigret, a renforcé l'imaginaire ainsi construit, approprié tantôt par ses habitants, tantôt par les institutions culturelles et touristiques, à l'image du parcours fléché « Sur les traces de Simenon »<sup>45</sup>, lequel entraîne le visiteur dans Outremeuse et notamment face à l'hôpital de Bavière ou encore l'auberge de jeunesse Georges Simenon (2000).

Il faut noter que ce caractère populaire distinctif est associé à la partie du quartier hérité de la paroisse de Saint-Pholien. L'archipel qui formera l'île d'Outremeuse était séparé entre la paroisse de Saint-Nicolas, associée à la corporation des drapiers, au sud, et celle de Saint-Pholien associée à la corporation des tanneurs dès le 13e S. (Wodon 2005)<sup>46</sup>. L'identité d'un quartier populaire à l'identité affirmée marque donc l'île d'Outremeuse dans Liège, le quartier de Saint Pholien dans Outremeuse, l'hôpital puis la friche de Bavière dans Saint Pholien.

Le Mile End connaît longtemps cette identité de quartier populaire à part, habité par une population et un folklore spécifique. Les anthropologues Olazabal et Frigault (2000, p.148) considéraient que « *il est difficile de qualifier socioéconomiquement cet espace social qui a pris conscience de son caractère particulier et qui a le sens d'être en marge* ». Yves Desjardin (2017, p.11) relate aussi la réaction de son père lors de sa décision de retourner vivre dans le Mile End en 1973 : « *Je me souviens de son incompréhension : son fils aîné retournait sur les lieux mêmes de la pauvreté et de la misère qu'il avait fuies* ». Ce caractère populaire se double de la culture yiddish qui s'y est développée pour en faire « *le* » quartier juif de Montréal. Un autre écrivain célèbre, Mordecai Richler<sup>47</sup>, mettra en scène et diffusera cette double identité de son quartier natal. Sa célébrité et la convocation de son

environnement spatial et culturel dans son œuvre ont joué un rôle clé dans l'identification du Mile End et l'appropriation de cette identité par les populations locales. On visite désormais « *Mordecai's Mile End* »<sup>48</sup> dans des explorations culturelles et touristiques et une bibliothèque porte son nom. D'autres artistes ont participé à cette identité, à l'instar de Leonard Cohen immortalisant par ses chansons le caractère juif et populaire du quartier. Au tournant du 21e S., des artistes d'envergure internationale en émergeront, faisant la promotion d'une nouvelle identité, à l'image de *Arcade Fire*, *Godspeed You ! Black Emperor*, *Grimes* ou *Mac Demarco*. Cet imaginaire de quartier créatif est notamment fondé sur l'appropriation par des artistes des espaces délaissés pour y faire ateliers, galeries ou espaces de représentation. La conversion créative des espaces industriels participe ainsi de cette identité, que l'installation d'Ubisoft dans l'ancienne industrie Peck représente symboliquement. Sans véritable reconnaissance institutionnelle pendant longtemps, ces pratiques artistiques bénéficient en tous cas d'une certaine reconnaissance sociale dans la valeur qu'elle apporte au quartier et trouve aujourd'hui des initiatives de conservation<sup>49</sup> qui participent de la fabrique identitaire du Mile End.

« *Populaire* » et « *créatif* », le Mile End est aussi qualifié de « *multiculturel* ». Les populations émigrées, attirées par les emplois peu qualifiés des industries textiles, ont marqué son image. Dès les années 80, il est qualifié par les médias de « *quartier multiethnique montréalais par excellence* » ou de « *quartier aux 70 ethnies* » que l'on fait déjà découvrir par des tours dédiés (Desjardin 2017). Malgré la gentrification, cette vision est encore relayée quand Olazabal (2006, p. 11) considère que « *la densité et la diversité de sa population donnent à ce lieu son aspect carrefour : Juifs hassidiques de Belz et de Satmar, Grecs originaires de Sparte et du Péloponnèse, Calabrais et Siciliens, Açoriens, Anglo-protestants, Québécois d'origine canadienne-française, immigrants d'origine latino-américaine, africaine, antillaise et asiatique arrivés au cours des années 1980 et dont les enfants se rencontrent dans une culture proprement mailendaise.* ». Par ses travaux, l'anthropologue a décrit cette « *culture proprement mailendaise* »<sup>50</sup>, ce « *savoir-vivre proprement milendais* » (Olazabal, Frigault 2000), en faisant la « *synthèse d'une montréalité en devenir* » (Olazabal 2006).

Les cas de Simenon et Richler reflètent aussi une fabrique de l'histoire particulière que l'on retrouve dans ces quartiers. C'est en Outremeuse que sont nés et ont été consacrés plusieurs historiens et chroniqueurs locaux ayant en commun de romantiser l'histoire de leur ville<sup>51</sup>. Dans un jeu de mise en abyme, ces historiens-romanciers qui ont recréé et transformé les imaginaires d'Outremeuse sont devenus les décors des vécus du quartier. Cette tradition d'historiens locaux s'est poursuivie dans les travaux de Jean-Denys Bousart (1999, 2010), fondateur de la Commune libre de Saint-Pholien, et ceux de Erwin Woos (1997, 2020), lui-même actif au sein d'associations de promotion et de défense patrimoniale locale. L'île est aussi le lieu de départ et de concentration de plusieurs organismes citoyens se donnant la mission de défendre le patrimoine historique liégeois, à l'image des associations SOS Mémoire de Liège et le Vieux-Liège.

Bavière bénéficie systématiquement de passages dans les ouvrages consacrés à Outremeuse. Mais le site est aussi l'objet de ses propres auteurs s'y consacrant au nom de leurs propres attachements. Ainsi, Jean-Louis Lejaxhe publiera en 2020 sa *Petite histoire de Bavière*, Michel Elsdorf son *Bavière. Photos anciennes. Histoire. Anecdotes* (2023) tandis

qu'Arlette Joiris, elle-même fille d'une infirmière de Bavière, spécialisera dans l'histoire de l'hôpital, dès 1985 jusqu'à aujourd'hui, avec la publication d'un important ouvrage de référence (2023).

Une dynamique similaire est présente dans le Mile End. Le Comité des Citoyens du Mile End et l'organisation Mémoire du Mile End développent depuis longtemps des activités et publications d'histoire du quartier. Cette dynamique est marquée par des acteurs centraux ; on peut citer les habitants-historiens Yves Desjardins ou Justin Bur, mais aussi le bédéiste Michel Hellman. Dans cette mise en histoire, le CdP trouve sa place, qui a fait l'objet de plusieurs articles (Gilbert 2014, Desjardins 2019a, 2019b, 2019c) et activités, trahissant l'importance de ce lieu pour le quartier.

### - *D'une altérité à l'autre*

En somme, Bavière et le CdP sont d'abord des lieux spécifiques en continuité des spécificités que portent Outremeuse et le Mile End ; des espaces « autres » aussi « autres » que ce qui l'entoure.

À l'évocation du nom « Bavière », de nombreuses personnes n'hésitent pas à affirmer qu'il s'agit d'un « *morceau de Liège* » ou d'un « *patrimoine précieux* ». Le caractère « *frondeur* » d'Outremeuse trouve écho dans les récits de l'hôpital. Selon les récits, le personnel y était « *cabotin* » (farceur, frimeur) et une certaine permissivité. Un écart aux normes de l'époque est souvent souligné dans les pratiques des uns et des autres, des malades sortant de leur lit pour se rendre au café du coin aux employés administratifs en profitant pour faire une sieste dans les locaux d'archives jusqu'aux médecins et professeurs aux pratiques et discours excentriques. Comme Outremeuse, Bavière possédait ses personnages bien identifiés et entourés de mythes : les « *grands professeurs* » Honoré, Christophe ou Orban, la « *Marquise* », une employée extravagante, ou encore les sévères Sœurs soignantes de Saint-Augustin, aux tenues noires et blanches distinctives. À ces récits se mêlent ceux, plus personnels, des morts, des naissances, des maladies longues et des guérisons véhiculés au travers des familles, vraisemblablement de génération en génération depuis le 17<sup>e</sup> siècle qui a vu l'ouverture du premier hospice.

Il peut être avancé que Bavière représente donc, au même titre qu'Outremeuse, une forme de patrimoine culturel immatériel centré sur des personnages, des récits, des pratiques et des valeurs. Cette reconnaissance se fait particulièrement en lien avec le porche de Bavière et peu avec le reste des bâtiments mentionnés (maternité, institut médico-légal, résidence Brull). Ceux qui ont connu l'hôpital en activité en évoquent la pratique : le porche était l'entrée principale, impressionnante et toujours ouverte, de ce monde à part, bouillonnant d'activités. Simenon (1947) décrivait ainsi une séquence directement inspirée du porche de Bavière : « on percevait les premières odeurs d'hôpital, puis, après une seconde porte, on se trouvait dans une vaste cour où se dressaient les pavillons. De loin, on devinait les cornettes blanches des bonnes sœurs qui se dirigeaient vers la chapelle ». Lui-même enfant de chœur à la chapelle de l'hôpital de Bavière dans l'entre-deux-guerres a souvent participé à la mise en mythe du lieu. Aujourd'hui, les parcours touristiques

et culturels consacrés à l'œuvre et la vie de l'écrivain en ont pris le relais, mettant en valeur et en récit le porche, associant ces imaginaires, ces pratiques, et Simenon -figure centrale d'Outremeuse- à cet objet architectural particulier. En somme, Outremeuse, sa population, et Simenon sont tous des éléments essentiels d'un même magma culturel qu'incarnent en particulier Bavière et a fortiori son porche<sup>52</sup>.

Outremeuse n'est pas le Mile End, et Bavière n'est pas le CdP . Pourtant, Simenon, Richler, et d'autres après eux ont ressenti le besoin de raconter toute la spécificité de leur quartier. Ils ont senti ces lieux comme chargés d'une ambiance, d'imaginaires spécifiques. Outremeuse et le Mile End occupent des rôles relativement similaires dans leurs contextes respectifs. Leur situation dans la ville en tant que quartiers-frontières péricentraux, leur composition socio-économique longtemps similaire et surtout leur reconnaissance en tant qu'entités culturellement spécifiques, dotées d'attributs et de caractères propres amènent à considérer ces espaces comme suffisamment similaires pour que leur rapprochement engendre un dialogue fécond.

Le Mile End et Outremeuse ont en commun d'être reconnus comme des sortes de hauts-lieux de leur culture locale célébrés et valorisés. Le Champ des Possibles et Bavière sont des composantes à la fois autonomes et participant pleinement du vécu de cette identité. Ceux-ci disposent bien d'un statut particulier dans leur tissu urbain. Mais ce caractère « autre » n'est pas détaché de ce contexte local. Il en est une émanation directe. Le CdP n'est « autre » qu'au même titre que le secteur Saint-Viateur-Est, le Mile End ou Montréal sont « autres » à leur échelle. On peut dire que le CdP participe pleinement de la « culture maïlandaise » et de la montréalité du Mile End comme Bavière participe d'une culture proprement outremosane et sa « liégeoisité ».

En cela, affirmer que ces friches sont des espaces « autres », comme le font de nombreux auteurs, doit donc se nuancer par la considération que 1) tous les lieux possèdent un certain rapport d'altérité et 2) cette altérité fait partie d'une écologie locale dans laquelle l'abandon d'une fonction ne joue pas nécessairement un rôle crucial.

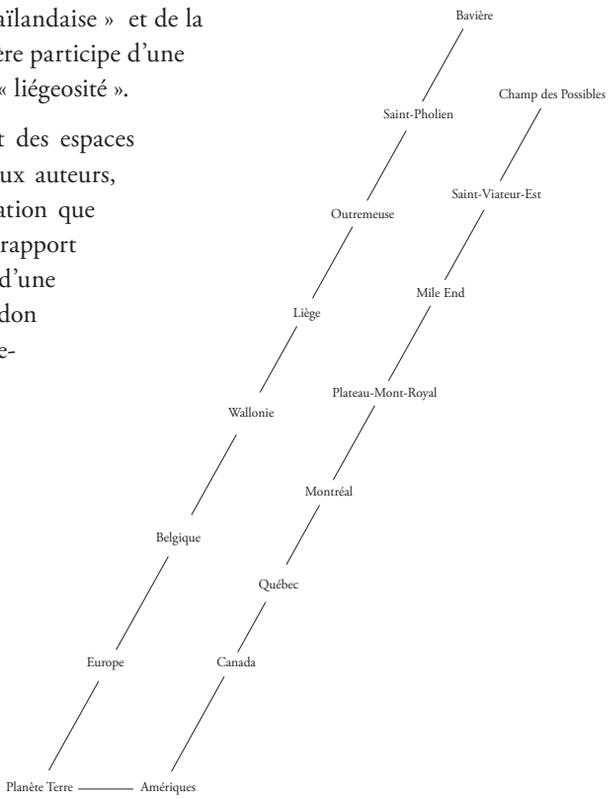


Fig. 12 : Schéma des continuités d'identités Bavière-Liège et CdP-Montréal. (2024).

Sur les pages suivantes:  
Fig. 13: Photographie satellite de Bavière. (2022).  
Fig. 14: Photographie satellite du CdP. (2022).





## Seconde préconception

### Une friche est un espace aux contours indéterminés

Pour Lopez-Pineiro (2019), une particularité des vides urbains est l'indétermination de leurs limites, écho à la littérature sur les friches se reposant sur leur caractère de terrain vague. Vague, c'est à dire indéterminé, ambivalent, qui échappe aux outils de mesure et à la cartographie. Cette section, en explorant les géographies imaginaires changeantes de Bavière et du CdP, montre que l'indétermination des limites n'est pas propre à la friche, mais plutôt la continuité du lieu que ces friches ont été. Cette indétermination n'est pas exclusivement le résultat de l'abandon ou des démolitions, elle résulte de la superposition des imaginaires sociaux que le lieu présuppose.

Les lignes du temps précédentes donnent une première idée de la diversité qui habite ces lieux, et pose des bases pour considérer les géographies qui s'y rattachent. Celles-ci, basées sur les informations collectées à travers des revues de presse, la consultation d'une littérature historique ainsi que les entretiens auprès de personnes impliquées dans la transformation de ces lieux, sont construites sur quatre aspects participants des compréhensions de Bavière et du CdP. Les propriétaires successifs permettent de comprendre le statut juridique des terrains concernés, les ventes et reventes dont ils ont fait l'objet. Les projets amènent à saisir les intentions qui ont motivé ces propriétaires à différents moments et qui, portées dans l'espace social par la presse locale et les annonces publiques, ont coloré la compréhension des lieux, quand bien même ces projets n'ont pas abouti. Les aménagements recensés permettent de situer les actions physiques qui ont affecté ces lieux et leur histoire. Les contextes économiques et politiques, enfin, donnent des éléments explicatifs à ces évolutions et ce qui a pu motiver actions, projets et investisseurs à un moment donné. Il faut noter que ces bases sont établies d'un point de vue surplombant et non exhaustif. Elles objectifient le lieu en un récit unifié qui pourrait être celui de gestionnaires privés ou publics. Dans une optique d'un lieu qui n'est pas figé, mais une performance sans cesse réécrite, cette histoire ne se suffit pas à elle-même et sera complétée d'autres récits dans les prochains chapitres.

#### *- Histoires de parcelles*

Si l'on reprend ce point de vue surplombant, on peut d'abord s'atteler à une compréhension des éléments juridiques du parcellaire et des propriétés qui divisent ces espaces. Les deux cas sont marqués par leur parcellaire de surfaces exceptionnelles dans leurs contextes. Jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, les terres qui les accueilleront sont relativement vierges, faites de vastes parcelles peu utilisées. Les Prés Saint Denis, à Liège, sont des terres marécageuses résultant de la domestication des cours d'eau et utilisées marginalement pour les cultures. Les propriétés de Pierre Beaubien et Léonidas Villeneuve, à Ville Saint-Louis (le futur Mile End), sont exploitées depuis le 18<sup>e</sup> siècle comme carrière de pierre calcaire, d'abord, puis comme dépotoirs de fortune. Contrairement au reste des parcelles adjacentes vouées à la construction résidentielle, ces espaces ne seront que peu subdivisés.

Dans le cas du CdPs, cette exceptionnalité s'explique par le rachat de ces terres par deux acteurs aux besoins et aux moyens exceptionnels : le Carmel de Montréal et la compa-

gnie ferroviaire du Canadian Pacific. Le Carmel s'installe dans le quartier en 1875 avant d'acheter des terres à Beaubien et Villeneuve et construire son lieu de culte en 1895. Parallèlement, un axe de chemin de fer du Canadian Pacific structure la zone dès 1876, rapidement suivi de l'installation de la gare du Mile End. Les panifications parcellaires de la zone sont restructurées par le Carmel et la cour de triage du CP Saint-Louis, ainsi que par les nombreuses industries voisines qu'elle desservira. Ces activités ferroviaires et industrielles nécessitent de vastes surfaces qui s'adapteront au fur et à mesure des secteurs d'investissement les plus porteurs de chaque époque, des cours à charbon du début du 20e siècle aux ateliers textiles des années 50 à 80 en passant par les cours à rebuts métalliques. La désindustrialisation du Mile End aura raison de ces activités et de la cour ferroviaire du Canadian Pacific. Celle-ci voit d'abord sa moitié sud-est occupée de bâtiments industriels indépendants du rail, au tournant des années 60 et 70, avant de fermer définitivement en 1976. Le reste des bâtiments construits à période, reposant sur le trafic par camion, connaîtront un destin similaire et seront désertés avant de retrouver des usages créatifs. La vaste cour du CP Saint-Louis, réduite par la construction des mégastuctures, connaît encore plusieurs divisions et ventes au profit de développements immobiliers au cours des années 2000. Dans ce cadre, l'arrondissement Plateau-Mont-Royal fait l'acquisition en 2000 du terrain Textiles Central American puis en 2006 des quatre terrains composant aujourd'hui le CdP, dans le but d'y installer une cour de voirie et des ensembles immobiliers. Des 5,5 ha de la cour, seul 1,5 ha sont aujourd'hui institutionnellement reconnus comme faisant partie du CdP, dont près d'un tiers a déjà fait l'objet de conflits entre les ACdP, l'arrondissement PMR et le Canadian Pacific. En effet, comme montré sur le plan de cadastre précédent, le CdP tel qu'il fait l'objet de conventions entre l'arrondissement et les ACdP repose sur une parcelle principale, le long de l'avenue Henri-Julien, ainsi que sur trois autres parcelles. Deux, à l'aboutissement de la rue Saint-Viateur-Est, sont de petites tailles ; elles interviennent peu dans les discours. La troisième le long du rail est, elle, plus litigieuse. En 2014, le Canadian Pacific l'utilisait encore pour ses travaux de manutention, détruisant au passage une végétation renforcée par les ACdP, fait ensuite condamné par l'arrondissement et ayant fait l'objet de compensations financières<sup>53</sup>. Aujourd'hui encore, au sein même des ACdP, l'appartenance de cette parcelle au CdP, et donc la responsabilité de gestion qui incomberait à l'association, demeure un sujet de discussion.

Dans le cas de Bavière, les raisons de l'exceptionnalité de la taille du parcellaire est différente, mais le résultat et la chronologie sont similaires. À la fin du 19e siècle, l'hôpital de Bavière s'installe au milieu des Prés Saint Denis en suite de l'insalubrité de l'implantation du 17e. Cette implantation sera l'occasion de modifier les planifications résidentielles prévues pour la zone par le plan de 1880 de l'ingénieur Blonden pour la Ville de Liège. Le déménagement de l'hôpital occasionne la fusion de quatre îlots initialement prévus en créant une vaste parcelle triangulaire de quatre hectares. Comme la cour ferroviaire, l'hôpital -de structure pavillonnaire- verra ses espaces libres peu à peu occupés au fil de l'évolution de la modernité et des évolutions non pas industrielles, mais médicales et sanitaires<sup>54</sup>. En 1989, le plan de planification des démolitions de l'ensemble recense 31 services répartis en presque autant de bâtiments, plus du double des pavillons d'origine. Aux côtés de l'hôpital, d'autres parcelles exceptionnelles structurent le tissu urbain : le

Val des Écoliers, ensuite devenu caserne militaire, mais aussi de multiples infrastructures liées aux services hospitaliers tels la maternité de Bavière, le service de médecine légale de Dos Fanchon, le complexe de résidence étudiante et polyclinique Lucien Brull et la Haute École du Barbou dédiée aux infirmières et aux kinésithérapeutes. L'ensemble de ces implantations se poursuivront ou trouveront des repreneurs, perpétuant l'exploitation de ce parcellaire hors norme.

Pendant longtemps, la vaste parcelle triangulaire restera unie dans son abandon. Les cinq maisons individuelles dérogeant à ce système, originellement dédiées aux cadres de l'hôpital, seront rapidement expropriées avant d'être démolies en 2008 et leur parcellaire intégré au triangle. La parcelle est finalement divisée en deux en 2014, en prévision de la revente de 89,76 ares à la Province de Liège qui y fait construire un pôle culturel d'envergure à partir de 2019. Le reste du site a ensuite été divisé en quatre parcelles, dont une seule, à l'heure actuelle, a été développée. Le chantier de cet immeuble résidentiel, à la pointe nord-est de la parcelle, a commencé en 2020, pour une ouverture proche de celle du pôle, en 2023.

Le CdP et Bavière, pour leurs gestionnaires respectifs, désignent donc, hier et aujourd'hui, des espaces mesurés, cadastrés, aux limites claires. La connaissance du parcellaire reste cependant réservée à des spécialistes ; l'habitant lambda a rarement conscience de ces limites juridiques qui ne trouvent pas toujours de concrétisations physiques dans l'espace.

### *- Histoires de l'étendue des fonctions*

D'autres aspects peuvent être considérés pour comprendre ce que l'on désigne par ces toponymes. D'abord, si l'on considère l'hôpital de Bavière ou la cour ferroviaire, on peut se pencher sur ce qui fonctionnellement faisait partie de ces institutions, et ce qu'il en est devenu. Cela révèle des incohérences dans le discours : le triangle de Bavière n'est qu'une part d'un ensemble hospitalier plus large ; le CdP n'est qu'une partie d'une vaste cour ferroviaire. Les imprécisions de langage, accompagnées de la disparition de la plupart des infrastructures qui permettaient le fonctionnement de ces institutions, mènent à un rétrécissement de la compréhension des lieux et de leur histoire.

À Bavière, l'activité hospitalière s'est rapidement étendue au-delà du triangle consacré, avec la construction de sa maternité en 1905 puis des services de médecine légale et de la résidence étudiante Brull en 1967. Le développement des services de pédopsychiatrie dans les années 70 amènera aussi l'occupation d'immeubles rue des Bonnes Villes. À la veille de sa fermeture, Bavière-l'hôpital désignait un vaste espace ; les membres du personnel, étudiants, patients et visiteurs circulaient entre les bâtiments qui composaient un tout dénommé Bavière. Ceux qui ont connu cette époque réfèrent ainsi à Bavière en parlant également de ces bâtiments, et en particulier de la Maternité. On trouve de nombreuses personnes affirmant qu'elles sont « nées à Bavière » ou y ont accouché, soit hors du triangle. Il en va de même pour l'ancêtre du CdP, la cour Saint-Louis, qui s'étendait sur une surface de 5,5 ha quand seul 1,5 ha est aujourd'hui reconnu comme CdP.

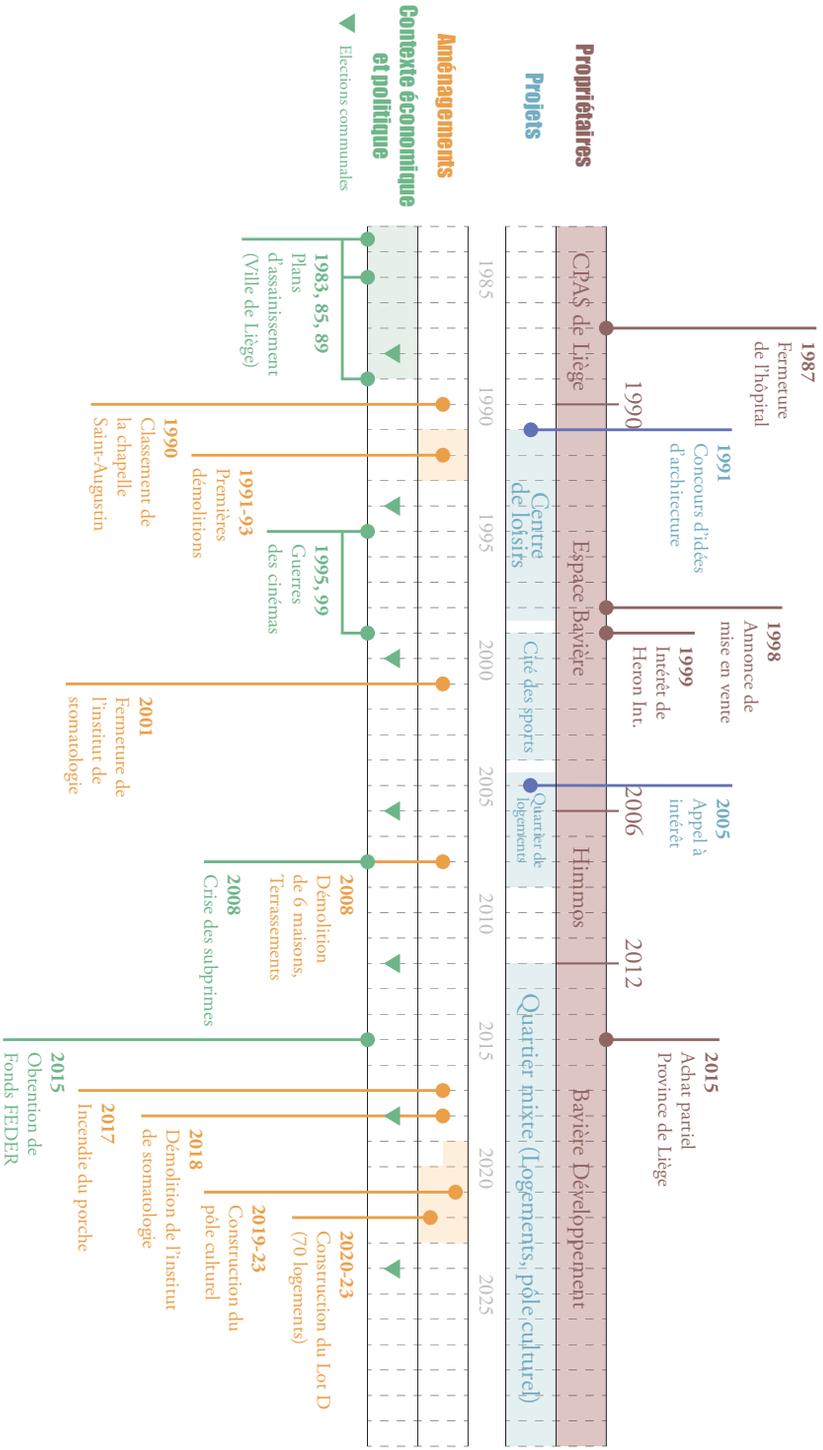
Les démolitions et réaménagements partiels des deux sites ont fait progresser ce phénomène de réduction de la compréhension du lieu. À Bavière, les démolitions de l'ensemble

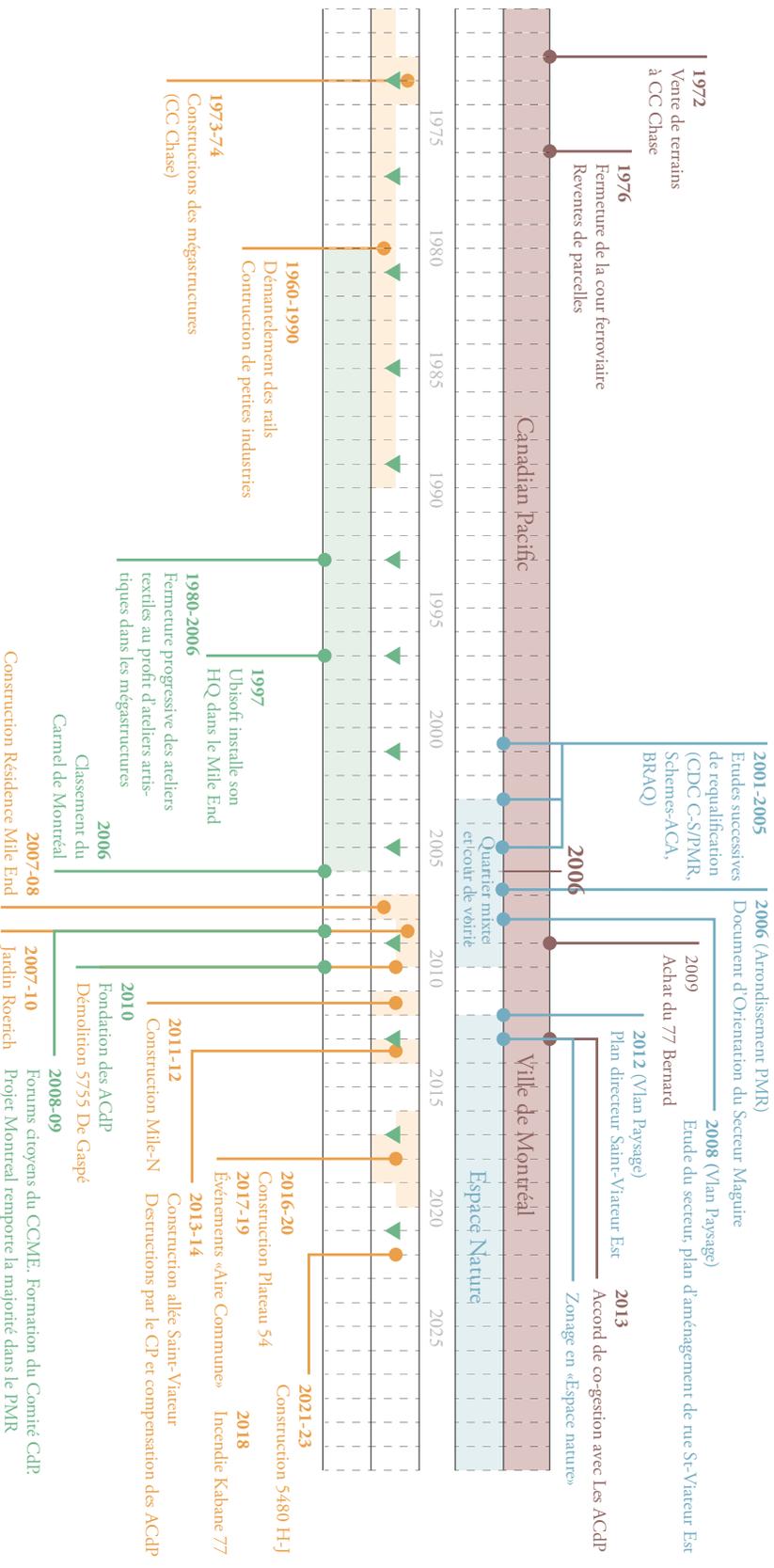
des bâtiments compris sur sa parcelle triangulaire, à l'exception du porche, et la reconversion des autres bâtiments, semblent avoir rabattu la compréhension de Bavière au seul édifice du porche. Il est à présent courant que par « Bavière », les personnes désignent le seul bâtiment et non plus aussi l'étendue qui se situe derrière. Cela affecte la compréhension du passé : les plus jeunes sont souvent convaincus que l'hôpital de Bavière ne prenait effectivement place que dans ce bâtiment. La même logique se constate dans le CdP. Le récit de la cour ferroviaire est souvent véhiculé, mais son étendue réelle est, elle, généralement ignorée. Les individus se convainquent que cet important nœud logistique ne prenait place que sur cette aire réduite. Ce phénomène de réduction peut donc être vu comme occasionnant un double oubli, dans une certaine réécriture de l'histoire. D'une part, la grandeur à la fois spatiale et sociale de ces institutions pour leur quartier se voit ignorée, et il devient plus facile de considérer qu'il s'agit là de petites reliques qui n'ont pas eu de réelle importance. D'autre part, les décisions urbanistiques et politiques qui ont présidé à la démolition et au réaménagement de ces espaces sont invisibilisées. Ainsi, la réduction des imaginaires de Bavière à son porche autorise à « naturaliser » l'état de friche, sans que les informateurs n'interrogent jamais les décisions qui ont présidé à la démolition d'une trentaine de bâtiments. Dans le CdP, les informateurs n'interrogeront pas plus les opérations immobilières qui ont morcelé l'ancienne cour ferroviaire. Tout se passe comme si le porche était effectivement un hôpital, ou que la cour ferroviaire se développait sur un maigre hectare de terrain et que le reste des terrains concernés avait toujours été affecté de la façon dont ils le sont. Cette lecture par la fonction, pour comprendre ce que l'on désigne par ces toponymes de friches, permet donc d'identifier certaines limites attribuées à ces lieux tout en soulignant des ambiguïtés certaines qui ne sont pas uniquement propres à leur état de friches.

*Sur les pages suivantes:*

Fig. 15: Lignes des temps de Bavière 1983-2025. (2023).

Fig. 16: Lignes des temps du CdP 1970-2025. (2024).





De haut en bas, et de gauche à droite:

Fig. 17: Plan pour le nouvel Hôpital des cliniques de Bavière. (1902)

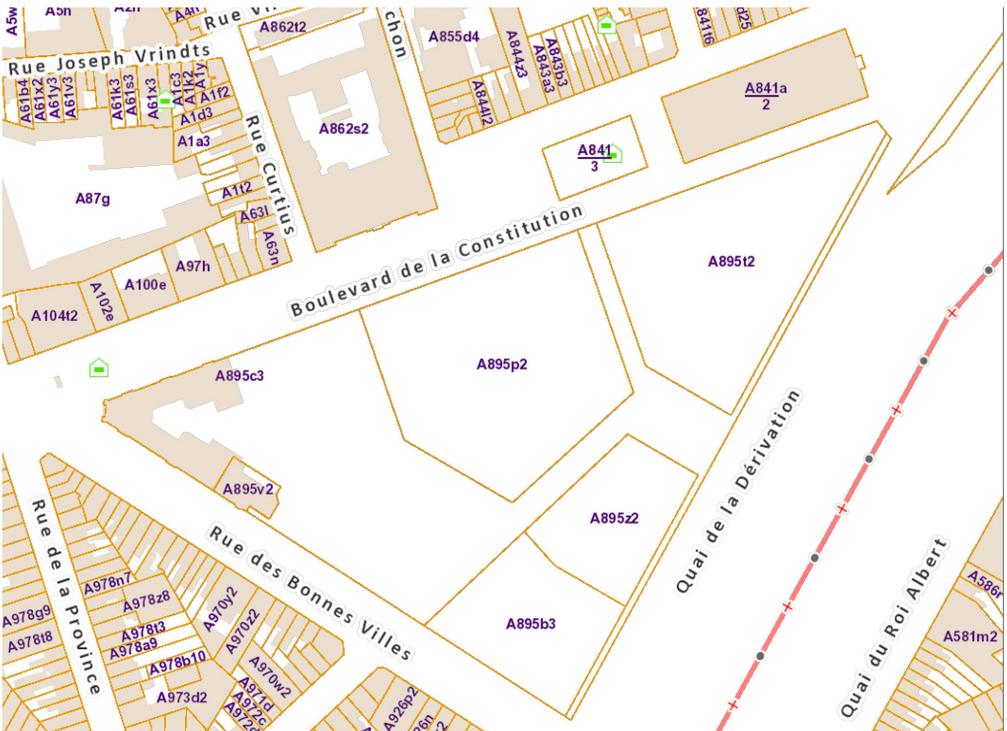
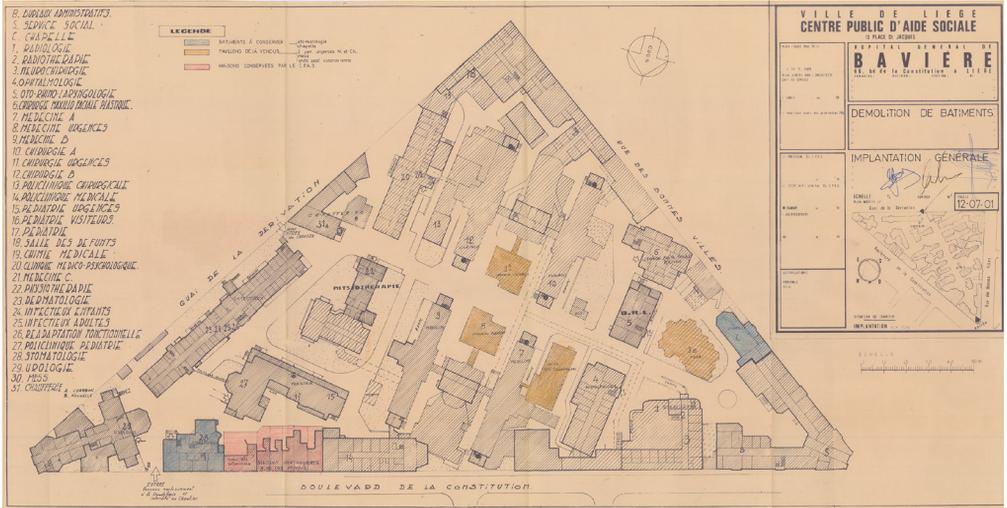
Fig. 18: Plan de situation et de démolition de l'Hôpital de Bavière.

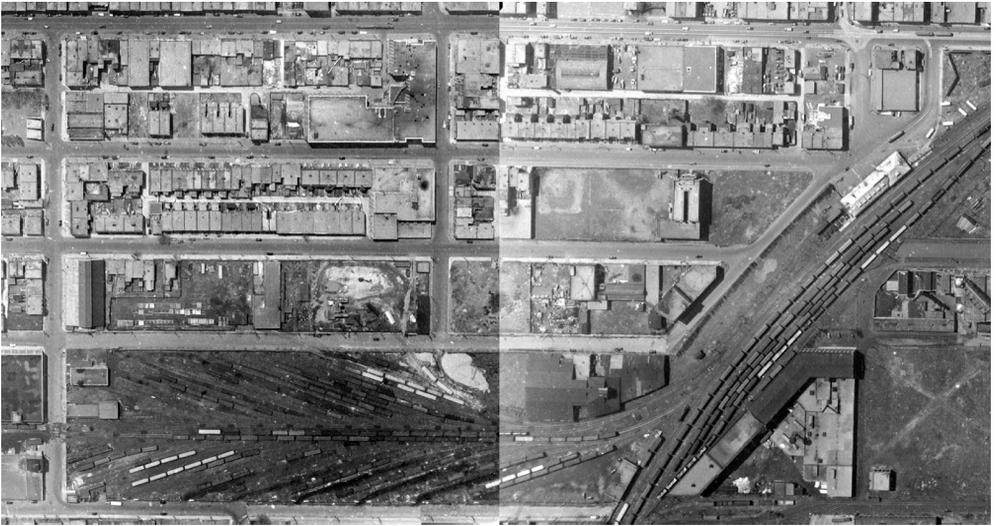
Les couleurs bleus et rouges indiquent les bâtiments à conserver. (1989).

Fig. 19: Extrait de plan de cadastre de Bavière. (2022).

Fig. 20: Photo aérienne de la cour ferroviaire du CP Saint-Louis. (1947-49).

Fig. 21: Ville de Montréal (2022). Extrait de plan cadastral.





Sur la page suivante:  
Fig. 22: Assemblages de vues aux alentours de Bavière. (2022)


 Centre d'Impression Bavière  
 Rue de l'Éclair 14-15  
 1050 Bruxelles - Belgique  
 Tél. : 02 543 44 34  
 Fax : 02 543 44 35  
 Email : centreimpression@skynet.be  
 Web : www.centreimpression.be

**CENTRE D'IMPRESSION BAVIERE**  
 LA PHOTOCOPIE DE HAUTE QUALITE



**LE TOUBIB**  
Jupiler

LE TOUBIB



Résidence de Bavière



**PRIMUS**  
 HAACHT

**BISTROT DE BAVIERE**

HAACHT  
 HAACHT  
 Nuit



- *Histoire de l'étendue des attachements*

On peut aussi prendre une troisième lecture au travers de ce que les informateurs désignent concrètement par « Bavière » ou le « Champ des Possibles » pour établir encore d'autres réalités géographiques. Par cette approche, ce n'est plus un phénomène de réduction du lieu que l'on observe, mais de diversification et d'expansion de ce que désigne le lieu.

Bavière désigne pour certains le « *quartier de l'ancien hôpital* ». L'institution de soin et son développement ont engendré la création de nombreux commerces et services qui en portent encore la trace et font montre que Bavière n'était, et n'est pas, seulement un hôpital. C'est le cas du fleuriste « *Floralies de Bavière* » ou du café « *Le Toubib* », fermés mais aux enseignes évocatrices. D'autres sont encore en activités : la « *Taverne de Bavière* » (1983<sup>55</sup>) ou le « *Bistrot de Bavière* » (1994), la « *Sandwicherie de Bavière* » (1973), la « *Pharmacie de Bavière* » (1988) ou encore la « *Résidence de Bavière* » (1967). Certains ont ouvert après la fin de l'activité de l'hôpital : le garage « *Autopièce Bavière* » (1990), le « *centre d'impression Bavière* » (1999), « *l'espace-santé Bavière* ». C'est là un Bavière expansif, hors de son triangle et détaché de la seule affectation hospitalière. Des références médicales demeurent, à l'image du Toubib. D'autres s'autonomisent, prennent de nouveaux sens. Par exemple, les vitrines du Bistrot de Bavière seront pendant longtemps ornées de décors représentant le massif bavarois, d'images de tonneaux de bière et d'inscriptions germanophones.

La cour ferroviaire du Mile End était une institution moins publique, plus anonyme. Historiquement, nombre des bâtiments industriels du secteur ont un lien à celle-ci, mais ils ne sont que rarement associés dans les discours comme appartenant à un tout qui serait la cour ou le Champ. L'émergence du CdP comme un espace de biodiversité urbaine défendue par ses habitants a, par contre, engendré une dynamique semblable dans le secteur Saint-Viateur-Est. Pas de « quartier du Champ », ici, mais une « agora des Possibles » que certains évoquent. Cette expression renvoie à un projet de 2014 pour la zone entourant le CdP. Établi par l'arrondissement PMR en concertation avec les ACdP, ce plan visait à coordonner une série de réaménagements en lien aux espaces délaissés du chemin de fer. Plusieurs concertations de la population furent menées dans ce cadre, dont la plus notable réalisation fut la création du skatepark Van Horne. L'expression « Agora des Possibles » renvoie au Champ, dont le nom avait émergé en 2009. Cela fait écho à une série d'initiatives qui se sont multipliées dans et autour du Champ à compter de cette date : les Abeilles des Possibles<sup>56</sup> (2012), l'École des Possibles<sup>57</sup> (2013) ou le Marché des Possibles<sup>58</sup> (2014), organisations qui mèneront, entre autres choses, des actions équivoques tels « *l'igloo* » ou « *la forêt des possibles* ». Par là, ce que signifie le Champ pour certains s'élargit, en y associant des actions et des espaces nouveaux.

À l'occasion de la mise en place d'un sondage de la population du Mile End<sup>59</sup>, j'ai exploré plus en avant cette idée. Sa première question amenait les répondants à se prononcer sur à quel point, selon eux, une série d'espaces désignés faisaient ou non partie du CdP. Dix espaces étaient proposés, avec la possibilité d'en évoquer d'autres. L'échelle de réponse se

composait de quatre degrés : « pas du tout » (not at all), « un peu » (a little), « beaucoup » (a lot) et « complètement » (completely). Les résultats de ce sondage sont ici repris et cartographiés, la largeur de chaque anneau représentant le nombre de répondants ayant choisi l'option donnée pour l'espace donné<sup>60</sup>.

La taille et la composition de l'échantillon de répondants ne permettent pas de généraliser les résultats de ce sondage. Ces réponses fournissent toutefois des éléments de réflexion. Les deux espaces les plus reconnus comme faisant partie du Champ (C et G) correspondent aux parcelles principales institutionnellement reconnues. Morphologiquement, ces espaces présentent des caractéristiques similaires ; ils sont composés de chemins de terre, de fourrés peu entretenus et de quelques arbres imposants. Plus étonnamment, trois espaces dotés de morphologies différentes sont reconnus comme faisant beaucoup ou complètement partis du Champ. L'allée Saint-Viateur (B) est une piste cyclopiétonne aux surfaces minérales et aménagées incluant quelques éléments de végétation. Bernard 77 (J) désigne une structure métallique industrielle érigée sur une dalle de béton tandis que E est une large surface de graviers. Deux espaces morphologiquement plus proches du Champ, mais séparés par des voies de circulation (D et I) font l'objet de légers conflits quant à l'évaluation de leur appartenance au Champ. Trois autres (A, F, H) sont sujets à une opposition stricte entre ceux qui ne voient aucun lien au Champ et ceux qui voient une relation forte. Enfin, quelques individus isolés incluent dans leur lecture du Champ des éléments aussi lointains que le skatepark Van Horne (L) ou le parc Lhasa de Sela (M). Les commentaires à leur sujet indiquent que cette interprétation se voit dans l'espoir d'une expansion du CdP semblable à celle de l'Agora.

Cette approche est basée sur une forme de « reconnaissance sociale » du lieu, issue de ce qui est associé aux lieux étudiés par les personnes. Comme dans les approches précédentes, celle-ci montre des limites dans sa capacité à établir une cartographie cohérente de ce que signifie « Bavière » ou le « Champ des Possibles ». Elle permet, par contre, de souligner la variété d'interprétations qui existent quant aux espaces physiques qui sont désignés par les personnes parlant de ces lieux. D'un seul bâtiment à un quartier entier, en passant par une parcelle triangulaire, à Bavière. D'une prairie urbaine à un ensemble de projets, d'initiatives et d'espaces verts et citoyens, dans le cas du CdP.

Les trois approches employées ont montré le caractère indéterminé des limites de Bavière et du CdP. Celles-ci, en situant les limites considérées pour désigner ces lieux dans leurs évolutions historiques, suggèrent que cette ambivalence précède l'abandon fonctionnel des lieux, leur mise en friche. Ce n'est donc pas uniquement parce que ces espaces sont en friche que leurs limites géographiques sont floues. Historiquement, les limites de ces espaces sont variables selon qui l'on considère, quel moment on considère, quel aspect on considère. La friche n'est qu'une suite de cette histoire et non pas une rupture. Cet état de friche amplifie et révèle d'autant cette indétermination, ce qui explique une certaine insistance de la littérature à en faire des objets à part pour cette raison. Pourtant, ce flou ne semble pas le résultat de l'état de friche, d'une absence de reconnaissance sociale, mais plutôt celui d'une surabondance de sens qui fait se croiser un grand nombre de lectures du lieu différentes, aux géographies distinctes que l'abandon fonctionnel peut souligner, mais qui lui préexistent.

### Degré d'appartenance ressentie des espaces au CDP (n=145)

Pavel Kunysz 2022  
Données: Poteete et al. 2022  
Fond de plan: Ville de Montréal

Q A1 - «Please tell us how each of the 10 locations shown on this image are part of the Champ des Possibles. We are interested in what you think, do not worry about legal boundaries! / Veuillez nous dire dans quelle mesure chacun des 10 lieux représentés ici font partie du Champ des Possibles selon vous. Nous sommes intéressés par vos perceptions; ne vous souciez pas des limites légales!»

En italique: éléments spontanément ajoutés par les répondant.e.s



Fig. 23: Cartographie des degrés d'appartenance ressentie des espaces au Cdp. (2024).

## Troisième préconception : Une friche n'a pas de nom

### - *Nommer un espace, se l'approprier*

Alors que j'échangeais avec une collègue sur ces géographies mouvantes, lui expliquant que, pour certains, la structure du Bernard-Est 77 était associée au Champ, celle-ci m'a répondu : « *Pour moi, c'est impossible qu'il lui appartienne, puisque le Champ est un champ !* ». Les résultats de ce sondage sont pourtant clairs : il existe au moins 93 personnes pour qui cet espace appartient beaucoup ou totalement au CdP. Cette ambiguïté m'amène à considérer la charge sémantique contenue dans les noms des lieux pour saisir la pluralité des imaginaires dont elle témoigne. Je rejoins par là l'attitude du fondateur des études de lieux, Yi-Fu Tuan (1991, p. 684-685), pour qui : « *Il n'est simplement pas possible de comprendre ou d'expliquer les mouvements physiques que produit le lieu sans saisir, tel qu'il est, la parole -l'échange de mots- qui se cache derrière lui* »<sup>61</sup>.

Cette section répond à une autre considération fréquente dans la littérature sur les friches qui se résume dans une citation de l'influent paysagiste James Corner (2001, p.124) : « *nommer [un espace], c'est se l'approprier d'une certaine façon* »<sup>62</sup>. Lopez-Pineiro (2019, p.163) la reprend à son compte pour affirmer que « *les vides urbains ne peuvent pas être dotés d'un nom, puisque les qualifier leur ferait perdre leur ambiguïté et leur indétermination, lesquelles sont des qualités essentielles à leur caractère d'espaces ouvert et alternatif. Nommer un vide urbain fixe les nombreuses sensibilités qu'il incorpore en une image représentationnelle unique. Puisque cette fixation contredit la nature indéterminée et ambiguë du vide, nommer un vide urbain ne peut que transformer un espace ouvert en un espace de l'environnement urbain identifiable et consommable* »<sup>63</sup>. Bavière et le CdP attestent de caractères ambigus et indéterminés bien qu'ils soient l'un comme l'autre dotés d'un nom bien identifié. Cette section explore la façon dont ces cas, dans leur toponymie, permettent de relativiser cette préconception.

### - *De quoi Bavière est-il le nom ?*

En général, « Bavière » désigne un länders allemand, souvent renvoyé à des images d'Épinal de châteaux féériques juchés au sommet de monts blanchis par la neige ou du brouhaha des Oktoberfest et de leur population enivrée. Le particularisme local qui fait de Bavière un hôpital liégeois s'explique par son fondateur et mécène, Ernest de Bavière, membre de l'importante lignée des de Bavière qui occupèrent la fonction de prince-évêque de la principauté de Liège du XVI au XVIIIe S. Les deux lieux ne sont pas sans lien : c'est bien parce que ce futur prince-évêque est né à Munich, dans la famille « de Bavière », et qu'il céda son palais personnel d'Outremeuse en 1602 à une confrérie charitable que, quatre siècles plus tard, cette champêtre région allemande désigne aussi un terrain vague au milieu de Liège. Cette curiosité historique échappe cependant à la majorité des gens qui ne font pas de l'histoire locale leur hobby. Le nom « Bavière », à Liège, possède donc une première ambiguïté ; ce mot désigne deux lieux distincts.

Dans l'hôpital lui-même, dès la création de la faculté de médecine, en 1812, il y avait le Bavière universitaire et le Bavière du Centre Publique d'Aide Sociale, lesquels se partageaient les lieux. Il y avait le Bavière des malades de longue durée, des enfants atteints

de poliomyélites, coincés dans les effrayants « poumons d'acier », les premiers cancéreux diagnostiqués, celui des mourants et de leurs visiteurs, la mort dans l'âme, qui en gardent un souvenir intense. Il y avait aussi celui des miraculés, sauvés par les progrès de la médecine, celui des naissances, des joies et des peines de l'accouchement. Il y avait le Bavière de l'apprentissage et de l'enseignement de la médecine, dont ces patients étaient le sujet et où des milliers de professionnels ont découvert leur métier.

Aujourd'hui « Bavière » désigne autant l'ancien hôpital que son porche encore debout ou encore le quartier qui l'entoure. Bavière, c'est aussi le terminus d'une des lignes d'autobus principales de l'agglomération ainsi qu'une série de projets immobiliers inaboutis, et aujourd'hui un pôle culturel, ou un quartier résidentiel en construction. Pour les militants qui ont mené une lutte patrimoniale pendant des années pour la conservation du bâtiment moderniste de l'institut de stomatologie, Bavière, c'est avant tout ce bâtiment-là, et ce combat spécifique. Pour des artistes ayant habité l'abandon du porche, Bavière n'est même qu'une part restreinte de l'édifice, où ils vécurent, le reste du bâtiment se voyant dénommé « les ruines ». Pour des personnes sans domicile, Bavière signifie le refuge qui leur a sauvé la vie. Ces existences différenciées seront abordées dans le récit suivant.

Si « Bavière » est donc un toponyme fixe, établi et reconnu, il n'en est pas moins multiple, ambigu, indéterminé dans ce qu'il désigne. Ce nom, pour contredire Lopez-Pineiro, ne semble pas se limiter à « *transformer un espace ouvert en un espace de l'environnement urbain identifiable et consommable* », à lui faire perdre toute sa charge d'ambivalence. On peut établir que c'est un nom qui a toujours recouvert des réalités ouvertes et ambivalentes. Ce n'est pas la rupture que jouerait l'émergence de la friche qui prévaut, mais bien une continuité : Bavière a toujours été plus ou moins ambigu. L'abandon de la fonction hospitalière l'a ouvert à d'autres usages et imaginaires, mais elle ne semble pas avoir signé le début de cette ambiguïté. Plutôt, elle a permis un glissement sémantique vers d'autres imaginaires et populations qui viennent s'ajouter aux sens précédents.

### - Pluralité et créativité de l'action de nommer

Il pourrait être objecté que Bavière est un nom préexistant à l'abandon, et que cela diffère de nommer des friches anonymes, comme en parle Lopez-Pineiro. Le CdP est exemplatif de ce cas.

Dans le contexte colonial montréalais, la relation entre l'action de nommer et de s'approprier se dote d'une tension particulière. La critique décoloniale amène en effet certains à contester jusqu'au nom de la ville même, au service de la reconnaissance des peuples autochtones et de l'histoire de leurs génocides matériel et culturel. À « Montréal » seront alors préférés les plus anciens *Tiohtia:ke*, ou *Teionihtiohtia:kon*, traditionnellement sous l'intendance de la nation *Kanien'keha* auxquels s'ajoutent la confédération *Haundenosaunee* et le peuple *Anishinaabeg*, qui nomma *Moonyiang* le territoire aujourd'hui occupé par la ville. À travers ces noms et leurs revendications, c'est une autre histoire de la ville et du pays qui se fait jour, et ce sont d'autres groupes sociaux qui existent, établissant un imaginaire, une mise en ordre des êtres et du monde, différents. À *Teionihtiohtia:kon*, le Mont-Royal n'est pas le symbole central communément admis dans la culture occidentale. Plutôt, le territoire se lit à la lumière d'événements mythifiés qu'exprime sa traduction approximative : « là où le groupe s'est sé-

paré ». Il se lit en filigrane de cette pluralité des noms la multiplicité des groupes sociaux et leurs rapports de force qui renvoient aux génocides colonialistes ayant mené à l'avènement de Montréal en tant que ville occidentale d'importance internationale<sup>64</sup>.

À l'instar du Mile End, dont la toponymie a beaucoup évolué<sup>65</sup>, la cour ferroviaire dont une part deviendra le CdP donne à voir l'ambiguïté à l'œuvre derrière l'action de nommer un lieu. Les plans d'époque renseignent le nom « *Saint-Louis yard* ». Pourtant, les habitants ayant connu le Mile End dans les années 90 relèvent une absence : « *non, il n'y avait pas de nom* », affirme Sylvie, voisine du Champ depuis 1992. Une autre personne fréquentant régulièrement le lieu dira : « [...] *we didn't really have a name for that. Literally everything was the tracks. And then you had to specify where. Oh, well, behind Hotel Tango or by the bridge or behind Saint Viateur, where Saint Viateur ends. [...] It didn't have a name to me* ». <sup>66</sup>

Si l'on suit Lopez-Pineiro, l'absence de nom de ces lieux, leur indétermination, rendait donc le proto-CdP plus ouvert aux usages multiples et à une forme d'espace public différent qu'incarnerait la friche. Le discours de ces personnes sur ce qui devint le Champ amène à relativiser cette importance du nom puisque, rapidement, le langage rattrape ces affirmations. Sylvie dira « [...] *moi puis mes filles, on l'appelait : « Ah, on va-tu au parc des sapins? », parce qu'il y avait des sapins. [...] On appelait ça le terrain vague. [...] « On va-tu au champ? » Bien, c'est ça, le champ en arrière. »* Une autre personne dira « *We called it the dog park. Well, the dog park, that's how we differentiate it. So that's how we got around that one* »<sup>67</sup> ou encore : « [...] *it was just like forest over there. A fucking forest whatever. Yeah, we gave names to bits and like-- «by the tracks», it was known as «by the tracks». «Which part?», the part at the end of St-Viateur or the part by Bernard or [...]* »<sup>68</sup>. Ces extraits montrent l'ambiguïté qui existait précédemment à l'attribution du nom de « Champ des Possibles » sur la cour ferroviaire, renvoyant aux propos de Lopez-Pineiro tout en les contredisant. L'espace de la cour en friche était certes ambivalent, ouvert aux interprétations et à l'inventivité. Mais pour chaque individus ou groupes d'individus concernés, le lieu était doté d'un ou plusieurs noms, du « *parc aux sapins* » au « *parc à chiens* », en passant par « *la track* », « *the rail yard* » ou « *the yard* ».

Il apparaît nécessaire de donner un nom à ces espaces d'attachement pour des raisons pratiques -se situer, indiquer là où l'on se trouve ou où l'on va- mais aussi pour concrétiser ces attachements et ces expériences personnelles. L'activité d'invention du nom est ainsi répandue, sans se faire au détriment de l'indétermination de l'espace en friche. Les propos de cette travailleuse sociale accompagnant des personnes en réinsertion sociale sur le Champ sont éloquentes :

« [...] *je suis partie avec trois jeunes, puis les trois avaient des historiques différents. Il y en avait un que le Champ, il avait un nom, il appelait ça le Champ des Glouglous [rire]. Le Champ des Glouglous, puis ça, ça a beaucoup de sens, parce que Dieu sait qu'il y en a des bouteilles d'alcool puis tout ça. [...] Il y en avait un autre nom, mais je ne me souviens pas, mais c'était dans le sens d'avoir des relations sexuelles. Ouais, un point de rencontre, justement, à cause des boisés, d'avoir des relations sexuelles. [...] Puis le troisième, c'était vraiment pour y dormir. Oui. Donc, c'étaient trois personnes complètement différentes, avec des expériences du Champ différentes aussi.* »<sup>69</sup>

On peut se demander s'il existe des friches sans nom. Dans son ouvrage, Lopez-Pineiro fait figurer des images de 24 vides urbains, distingués par un nom de ville ; Bruxelles, Tokyo, Santiago de Chile ... L'expérience du CdP peut mettre en doute cet anonymat ; ces espaces, dans toute leur diversité ne se voient-ils pas dotés de nombreux noms par leurs usagers reflétant directement les valeurs et habitudes qu'ils y projettent ?

*- Le nom officiel et les autres*

La difficulté vient plutôt de la reconnaissance institutionnelle de ces noms. Cette créativité des acteurs est située à un niveau informel qui ne dépasse pas le cercle de groupes d'habités. Institutionnellement, les villes se dotent de commissions de toponymie composée pour (re)nommer certains espaces et acter ce choix dans les cartes et les récits officiels. En attendant, ces espaces informels possèdent des noms institutionnels génériques. Le CdP sera longtemps connu auprès des administrations comme « Lot #2334609 ». Face aux toponymes précédents, informels, colorés et évocateurs, celui-ci traduit la formalité et une certaine sécheresse des pratiques gestionnaires contemporaines des espaces et l'attente anonyme qu'elles leur imposent.

Fig. 24: Extraits de Lopez-Pineiro S. (2019). A Glossary of Urban Voids. (2024). Photographie. (2023).



Aujourd'hui le nom de « Champ des Possibles » est admis dans le paysage montréalais et largement utilisé, y compris par les organisations institutionnelles. On le retrouve sur les cartes produites par les administrations, et celui-ci nécessite rarement des éclaircissements lorsqu'il est évoqué. Il s'agit alors de se pencher sur sa fabrique.

Sémantiquement, un double sens est compris dans le nom. « Champ » renvoie au lexique agricole, celui des cultures vivrières et rurales, mais aussi à une vaste étendue horizontale (tels les Champs de Mars). Ces deux interprétations renvoient à l'origine agricole de la friche et au terrain vague, vaste et plat. Le « champ », c'est aussi un espace tridimensionnel ou conceptuel possédant ses limites : il y a le hors-champs du cinéma, le champ visuel, lexical ou encore le champ social cher à Bourdieu.

Le « Champ des possibles » joue sur ces trois plans. Il les combine via la réutilisation de l'expression commune désignant un espace de possibilités nombreuses face auquel on est confronté. Dans le cas montréalais, il désigne une indétermination saluée que l'on attribue à l'espace. Ce nom signale, comme l'a fait un panneau, un temps érigé sur le terrain par l'artiste Patsy Van Roost : « *là, tout est encore possible* ». Le nom du CdP renvoie à un idéal de changement sociétal et écologique qui correspond à ce que l'initiative citoyenne des ACdP a tenté de concrétiser à un niveau local. En militant au nom du CdP, ce groupe a fait admettre à la fois une gestion alternative de la présence végétale et animale en ville, minimalement contrôlée au nom du développement de la biodiversité, et une prise en compte d'un groupe citoyen dans les décisions concernant une propriété publique<sup>70</sup>.

Lopez-Pineiro considère d'ailleurs que, au besoin, « *il est probablement idéal de qualifier les vides urbains avec des noms qui parlent de la nature indéterminée du vide, sans devoir référer aux activités qui y prennent place. De cette façon, ces espaces seraient capables de retenir leur indétermination, puisqu'ils ne seraient pas associés à des usages spécifiques identifiables et, conséquemment, leur nom ne ferait que décrire une condition spatiale d'indétermination sans tenter de se l'approprier d'aucune façon*<sup>71</sup> » (Lopez-Pineiro 2019, p. 163). L'usage éclectique fait de son nom montre bien la labilité et l'indétermination derrière le « Champ des Possibles » et semble appuyer l'argumentaire de l'auteur. Cependant, cette indétermination se double d'une certaine consensualité. L'utilisation d'une expression vaste et floue dans ce qu'elle peut désigner, mâtinée d'une légère coloration paysanne, donc « verte » et « proche de la terre », la place dans un éthos émergent de conscientisation écologique avec peu de distinction. En documentant la prise de décision des ACdP, on découvre que le nom du Champ est plutôt un non-choix, une option neutre que le groupe qui a présidé à la fondation de l'organisation fut amené à poser à un moment donné, sans grand enthousiasme. La décision, cependant, n'est pas dépourvue de sens, comme l'explique un des fondateurs des ACdP : « *And the idea was, if it's wild and it's non-formalized, like it's non-programmed, then it gives you more possibilities. Hence the name. It gives you more possibilities to, like, go in there and imagine your own ... your own space, or your own ... artistic-you know- expression there, or your own use of the space.* »<sup>72</sup> Ainsi, dans le cadre du choix du nom de cette friche, indétermination et consensualité vont main dans la main pour éviter d'imposer un sens, une direction, au lieu et ses usagers et les laisser libres de faire ce qu'ils entendent du lieu.

Pourtant, d'autres noms avaient déjà été portés par les premières initiatives de mise en valeur du Champ. Le blog du naturaliste Roger Latour, fondateur des ACdP, permet de retracer la « préhistoire » de l'appellation et de la transformation du Champ. À plusieurs reprises, celui-ci fait part de ses interrogations sur le fait de nommer le lieu. Dès l'ouverture du blog, et la première mention de l'espace, il pose la question "Comment le nommer?". Il utilisait dans ces dossiers "CP-Henry-Julien"<sup>73</sup> tandis que la municipalité le nommait "lot #2334609". Il l'appellera « Maguire Meadow »/« prairie Maguire », en référence au nom de la rue bordant l'ancienne cour ferroviaire au sud. Pendant ce temps, l'artiste Emily-Rose Michaud, également fondatrice des ACdP, établira une installation de land art communautaire sur l'espace qu'elle nommera le « Roerich Garden »/« Jardin Roerich », en référence au symbole qu'elle exploitera pour défendre l'importance du terrain vague<sup>74</sup>. Alliant son intérêt pour la biodiversité de la friche urbaine à l'action de Michaud, Roger Latour renommra ensuite l'espace "Maguire-Roerich". Suite à la décision collégiale de le nommer « Champ des Possibles », courant 2009, celui-ci éditera ses entrées de blogs, renommant le lieu, mais conservant la mention précédente, barrée.

Ces nombreux noms, à la veille de la stabilisation d'une appellation collective, témoignent bien de l'importance que les collectivités donnent à cette activité, et la négociation de sens spatial et culturel qui s'opère. L'opération de Latour sur son blog est évocatrice : plutôt que de conserver les entrées précédentes telles quelles ou de simplement remplacer le nom, celui-ci maintient une certaine d'ambiguïté tout en historicisant ces appellations au profit du « Champ des Possibles », telle une abdication, petite concession de ses habitudes personnelles remémorées à la raison collective.

L'utilisation du qualificatif « des Possibles » par l'initiative du Marché des Possibles donne une autre occasion de considérer ce rapport du Champ et de ses usagers au nom. Un des fondateurs des ACdP raconte : « *Our relationship with them did evolve over time. [...] at the beginning, it was a little stressful, or there was tension because they basically usurped our name without talking to us. They took our name. Some people had a really hard time with that. They thought that was disrespectful. The borough also basically gave them the contract for setting up these social events right beside the field. But they never talked to us, right? So some people in Les Amis found that also a bad sign and bad faith, and they didn't like that. [...] And then also the idea that how much does that event kind of fit with the idea of this wild space, and how much does it help the project or how much does it hurt the project bringing all*



Fig. 25: Blog de Roger Latour. Capture d'écran. (2021).

*these people here at a party in a field and step on plants?»<sup>75</sup>*

Cela donne raison à Corner et Lopez-Pineiro : nommer est, là, vécu comme une opération d'appropriation et une sorte de lutte sociosémantique. Pour autant, la capacité à conserver une indétermination de l'espace ne semble pas dépendante d'une absence de nom, ou d'un nom large et évoquant l'indétermination. Plutôt, l'abondance des noms et leur négociation donnent place à des renégociations collectives de l'espace qui ouvrent à autant d'imaginaires s'ajoutant à ceux précédemment formés. L'indétermination de l'espace ne réside pas dans l'absence de sens qu'on lui imposerait, mais à la reconnaissance de la surabondance de sens multiples qui le peuplent, et des populations dont ces sens sont issus. En cela, refuser de voir les noms déjà en présence, ou même la capacité de population à nommer des espaces, c'est à la fois refuser de voir une activité humaine commune et nécessaire à l'attachement et nier la capacité de création et de réécriture des personnes sur base des cadres préalables qui leur sont accessibles. En somme, si l'on souhaite défendre l'indétermination des friches, ce n'est pas tant que leur nom devrait évoquer celle-ci, mais plutôt que l'action de nommer devrait être ouverte à l'indétermination, au changement et à la pluralité.

La désignation institutionnelle d'un nom au lieu et d'une association chargée de sa co-gestion semble effectivement, à certains moments, participer de l'exclusion de certaines pratiques et populations. La reconnaissance institutionnelle du CdP, de son nom et de l'association s'accompagne d'une institutionnalisation du lieu et de ses pratiques de gestion, pouvant parfois endiguer la souplesse et la diversité des usages et des publics qu'il accueille. Au nom de la protection de la biodiversité, des activités sont contestées, tels les feux de camp. Au nom de la présence d'enfants et d'activités pédagogiques, les pratiques de toxicomanes ou de personne en situation d'itinérance sont mises en cause. L'espace fait en quelque sorte l'objet d'une domestication. Celle-ci est cependant limitée par des moyens financiers et humains réduits, dans le chef des ACdP, mais aussi par un organe d'administration peuplé de voix contrastées cherchant, tant bien que mal, un compromis permettant la conservation et la valorisation des biotopes en présence et le maintien de la diversité des activités humaines sur le Champ.

L'institutionnalisation du Champ et la reconnaissance plus générale de la dynamique citoyenne et écologiste qui l'habite ont aussi attiré d'autres initiatives de nature différente. Celle du Marché des Possibles, commerciale mais à vocation culturelle et familiale. Celle aussi d'Aire Commune, initiative d'espaces de co-working gratuits en plein air sur la parcelle de gravier voisine du Champ, de 2017 à 2019, réputé pour ses événements de soirée rassemblant plusieurs milliers de personnes. Enfin, les administrateurs des ACdP rappellent régulièrement dans leurs entretiens que des groupes divers contactent l'association pour demander des autorisations d'occuper l'espace pour des représentations ou d'autres activités. Ces démarches, et les conflits ouverts avec le MdP et Aire Commune traduisent bien la façon dont les AcdP sont vus et parfois se voient comme des responsables voire des propriétaires du CdP en situation de donner autorisation et avis<sup>76</sup>.

Cette propagation d'initiatives commerciales et ces démarches donnant un rôle de propriétaires aux ACdP peuvent amener à penser la transformation du CdP en « *un espace*

*ouvert en un espace de l'environnement urbain identifiable et consommable* », pour reprendre Lopez-Pineiro. Pour autant, il faut noter que cette perception erronée de la propriété de l'espace se retrouve dans le chef d'autres organismes dans le Champ. Les responsables du MdP expliquent que les mêmes requêtes leur proviennent pour l'utilisation du Champ. Un autre collectif plus informel ayant mené des actions autour du 77 Bernard Est, « Kabane 77 », raconte aussi être contacté régulièrement pour donner des autorisations d'occupation, longtemps après leurs activités et en dehors de toute réalité juridique.

Il faut encore souligner que, malgré une reconnaissance institutionnelle et sociale claire, il reste possible d'ignorer le nom d'un lieu en friche. En l'absence de toute indication sur place, il est courant que des personnes fréquentant le Champ n'en connaissent ni le nom ni l'accord de co-gestion dont il fait l'objet. Quand ils sont interrogés sur l'évaluation des décisions et de la gestion de la friche par les ACdP, des habitants l'expriment bien : « *Quelles décisions ?* », « *Until today I wasn't even aware it was a managed space* » (Poteete et al. 2021, p.20). Cette informatrice relate d'ailleurs sa découverte du nom du Champ, et la dépossession qu'elle en a ressentie :

*« I discovered it in 2018. [...] my boyfriend and I called it The Place. We didn't know it had a name. [...] And then something horrible happened. [...] I found out The Place had a name. And then I stopped going to The Place so much. »<sup>77</sup>*

Même à Bavière, où le nom du lieu est plus stabilisé et répandu, de nouveaux arrivants n'en ont pas toujours connaissance. Ainsi, jeune étudiante française, une informatrice souligne que pendant longtemps, pour elle, Bavière c'était « le petit château ». On le voit, les personnes font preuve d'une certaine créativité face au vide. Développant nécessairement des imaginaires des lieux auxquels ils sont confrontés, qu'ils soient en friche ou non, ils en développent aussi des noms, quand il n'y en a pas un à investir à disposition directe. « *The Place* » ou « *le petit château* » traduisent ainsi des lectures et des usages de l'espace propres à un couple ou à son univers intérieur.

#### *- Des noms pour des groupes précis*

En somme, dans le cadre de Bavière et du CdP, on constate que (1) tout lieu faisant l'objet d'attachements est nommé, en ce compris les friches, (2) un même lieu peut faire l'objet de plusieurs noms, socialement et sémantiquement distincts, (3) un même nom peut véhiculer plusieurs imaginaires sociaux distincts de ce lieu, voire plusieurs lieux distincts, (4) l'institutionnalisation du nom d'un lieu en friche participe à stabiliser partiellement une compréhension de ce lieu, et donc à maîtriser son indétermination, (5) les effets de cette institutionnalisation sont relatifs en comparaison de la variété des réalités d'occupation et de perceptions observées.

Cela poursuit mon intuition que l'indétermination des friches n'est pas un facteur propre à ces vides urbains, mais plutôt une réalité observable à de nombreux moments de la vie d'un lieu. Le temps de friche met en lumière cette indétermination, parce qu'il extrait la lecture du lieu d'un narratif fonctionnaliste gommant usuellement la diversité des imaginaires sociaux de ce lieu. Le danger consiste alors à réifier ce temps de friche comme un état en soi, à pourfendre ou à prolonger, désirable ou non. Car alors un même effacement

intervient sur les imaginaires en présence, issu d'un narratif contre-fonctionnaliste. L'unicité de « L'hôpital de Bavière » ou de la « cour Saint-Louis » dominait leurs compréhensions, laissant peu de place à la reconnaissance des imaginaires et des existences autres bien présentes à travers ces lieux. La friche « Bavière », errance urbanistique détestée, ou le « Champ des Possibles » citoyen et écologique, célébré, n'en laissent pas tant non plus. Pourtant, l'observation fine des discours et des pratiques montre bien la richesse des imaginaires sociaux qui s'y développe, sans référence à ce double narratif de la friche.

Pour dépasser ce métarécit, il faut donc prendre le parti de distinguer des groupes sociaux qui partageraient, au sein de chacun, une même compréhension tant géographique que culturelle des lieux, un même imaginaire social, et les façons dont ces groupes se passent le flambeau du lieu, le transformant au passage. La dernière section montre ainsi comment l'indétermination souvent attribuée aux friches tient parfois d'une négation des attachements déjà présents. Les prochaines pages, extraites d'un travail de collectes d'anecdotes sur les deux lieux, permettront d'introduire ces attachements et leur teneur concrète et sensible.<sup>78</sup>

*Sur les pages suivantes:*

Fig. 26-30: Posters de visualisation des anecdotes de Bavière et du CdP. Photographies. (2023).



chance to grow  
it is my little paradise where I walk  
beautiful trees friends. Actually a name some of the  
favorite!!!  
I walk my dog through here almost every day. I have a ton of wonder  
memories of this space. My best memories involve discovering nature  
in that space.

It is a spot I've visited countless times throughout the years. Always love  
being there. I came to the champ the first time using psychedelics and  
a completely soothing and comforting experience.

I love the Champ - it's become the go-to for my friend group for social  
gatherings, and has been a personal refuge and place of inspiration in  
city.

It use to be very muddy. One day I slept and fall in the mud  
Mixing at the park, making new friends. Drinking beer, throwing the  
frisbee. Good vibes.

the recolt of the christmas trees a few years ago and picked up in the snow  
in the champ. That was great !  
Walking through it for the first time on a warm sunny day around 2014-15  
was amazed by the hidden wildness and loved the communal spirit and  
freedom

I love it so much. It feels like an oasis of calm (I'm not a fan of the dj-  
related events, lol, those are too loud for me). One time, someone  
dropped some glitter near the train tracks. I realize this is terrible  
environment, and I hate that, but, that whole summer  
through le Champ des Possibles, it felt even better  
Also, I introduced a friend to it, and  
walks there every morning  
Long deep conversations

Répondre  
12 sem J'aime Répondre

**Odette Habram**  
Rien de Mawissen et d'autres enfants. Ce jour là, il travaillait à la chaîne le boucher... bon il ne doit pas rester bcp de témoins moi j'ai déjà 86 ans

12 sem J'aime Répondre

**Odette Habram**  
1940 un boucher m'arrache les amygdales sans anesthésie, le tablier plein de sang, on m'avait liée sur un fauteuil de dentiste ! Un vrai boucher il travaillait à la chaîne, un gosse après l'autre ! Et à 86 ans j'ai encore quand j'y pense le goût du sand qui m'étouffe... suis heureuse qu'il soit mort depuis longtemps ça me console dans ma haine

6 sem J'aime Répondre

**Myriam Bauche**  
Dans le temps, lorsqu'on disait d'un liégeois "il est à Bavire", on s'inquiétait, mais si ensuite on disait "il est Robermont", on comprenait !!! Les lieux parlaient d'eux même....

6 sem J'aime Répondre

sais la chapelle de  
ainsi que le porche  
doivent faire

FC

**Ellen Liege**  
j'ai accouché de mes deux enfants 1969

10 J'aime Répondre



**Dominique Lambert**  
La maternité était Boulevard de la constitution à la place de l'academie Grétry

10 J'aime Répondre

**Michèle Smeets**  
Dominique Lambert ou... j'ai les mes stapes au pavillon...

10 J'aime Répondre

**Dominique Lambert**  
Michèle Smeets Emmanuelle est née

10 J'aime Répondre

**Philippe Hochenne**  
se souvient d'un collègue qui...

Nicole F Lefebvre  
Danielle Counasse des appartements  
entre autre

50 sem J'aime Répondre 1

Danielle Counasse  
Nicole F Lefebvre bonne nouvelle  
depuis le temps qu'il est oublié  
j'espère des appartements à la  
portée de tout un chacun merci  
pour l'information

50 sem J'aime Répondre 2

Répondez...

Répondez...



**Vivre À Marchin**

J'ai habité en face de l'entrée de l'age de  
8 ans a 18 ans: le décor de ma  
jeunesse. ..La toile de fond de mon  
enfance et de mon adolescence. Puis on  
a démoli la maison dans laquelle  
j'habitais pour construire un building, en  
1976...

3 a J'aime Répondre

1



## Quatrième préconception

### Une friche n'appartient à personne

Un dernier présupposé concernant les friches met en exergue qu'elles seraient des communs, ce que James Corner renvoie à des espaces « *qui n'appartiennent à la fois à personne et à tout le monde* »<sup>79</sup> (selon Lopez-Pineiro 2019, p. 161). Ces espaces seraient des « *no man's land* » qui défont les systèmes classiques de propriété et permettent aux individus de simplement *être*, sans attentes envers ceux-ci. La friche est en ce sens un espace de déconnexion, de détachement anonyme et lisse.

Les images précédentes représentent des extraits de deux posters composés pour cette thèse, issue de deux sources différentes. Le premier condense 834 anecdotes sur l'hôpital de Bavière publiées spontanément sur le réseau social *Facebook*. Le second rassemble l'ensemble des 56 réponses à la question « *Si vous le voulez bien, partagez avec nous un petit souvenir personnel ou une anecdote sur le Champ des Possibles* » présentée dans un sondage d'usagers et riverains du CdP<sup>80</sup>.

La simple présence de ces anecdotes et leur volume constitue déjà un indice des attachements importants qui habitent ces lieux et contestent ainsi cette interprétation de la friche. À Bavière, sur simple diffusion d'une photographie, des centaines de personnes réagissent et ressentent le besoin de partager leur lien à ce lieu. Dans le CdP, cette question ouverte, à la fin d'un fastidieux questionnaire de 45 minutes, trouve malgré tout des dizaines de répondants volontaires de partager des expériences personnelles. Au cours de l'enquête, la simple évocation de ces lieux, dans des contextes professionnels et personnels, a systématiquement mené des collègues, des amis, des connaissances à me partager spontanément leurs anecdotes, souvenirs et attachements. La masse d'information, et l'empressement avec lesquels les gens la fournissent spontanément sont un marqueur important de la puissance des attachements à l'œuvre quant à ces lieux.

La récurrence de certaines expériences et/ou des espaces matériels convoqués amènent à constater qu'au-delà de l'anecdote personnelle, l'expérience du lieu est partagée. Pourtant, dans la majorité des cas, ces personnes ne se connaissent pas, n'ont probablement jamais été sur place au même moment, ni même nécessairement à la même époque. Par ailleurs, des lignes de fractures nettes se dressent quand on se penche sur le contenu de leurs histoires. Ainsi, on peut être attaché au Champ pour le moment de répit, de calme qu'il procure, pour les rencontres surprenantes, en pleine ville, avec des lapins, ou un picvert ou pour les souvenirs chers de moments passés avec des proches. Mais on peut aussi y être attaché pour les « *social gatherings* » qui y ont eu lieu, les concerts de DJ mémorables, les festivités autour d'un feu. Tous s'accordent pour attribuer une grande valeur à ces lieux, mais ce qui est perçu comme en faisant la valeur varie. Ces groupes sont attachés à des éléments spécifiques qu'ils identifient et défendent comme part de leur expérience ; pour eux, ces lieux sont loin d'être lisses et anonymes et font plutôt l'objet d'un fort sentiment de propriété, fût-elle symbolique.

### - *Des attachements à quoi ?*

Pour mieux comprendre ce rapport d'attachement, on peut faire appel à la littérature sur les représentations sociales. Une théorie importante en leur sein veut qu'une représentation sociale puisse être séparée en deux catégories d'éléments complémentaires la constituant : un noyau et une périphérie. Selon la théorie du noyau central (Moscovici 1961 ; Abric, Tafani 1995 ; Moliner 1994), toute représentation se structure autour d'un noyau qui génère du sens, organise, unifie et stabilise la représentation. Ce noyau est le résultat de la mémoire collective d'un groupe, des systèmes de normes auquel il se réfère, de ses croyances, schèmes de cognitions et déterminismes sociohistoriques. Il est un élément abstrait et consensuel auquel se réfère le groupe pour se convaincre d'une homogénéité face à l'objet dont il est question. En cela, il est relativement indépendant des contextes matériels et sociaux spécifiques aux situations, son rôle étant d'assurer une continuité et une cohérence dans le temps.

La périphérie désigne les éléments de cognitions formant une interface du noyau à la réalité concrète, vécue et quotidienne. En cela, il a fonction de régulation et d'adaptation de la réalité vécue vis-à-vis du noyau central, de façon à assurer la pérennité du noyau et éviter sa remise en question en temps normal. Plus malléable, la périphérie accueille aussi plus de variations dans la représentation que le noyau central auquel il se réfère ; c'est ainsi que des personnes ayant des expériences différentes d'un objet peuvent se concevoir comme parlant de la même chose au sein d'un même groupe social. La question se pose alors : quels sont les éléments centraux et périphériques de Bavière et du CdP ? Qu'est-ce qui relie ces individus aux expériences si différentes ?

La section précédente a déjà établi que ni les dimensions physiques géographiques ni le nom n'étaient, en soi, des constantes parmi les personnes attachées au lieu, quand bien même ils sont récurrents. On peut alors se pencher sur les qualificatifs attribués à ces espaces pour tenter d'en capter les représentations. Dans le cas du CdP, le sondage effectué permet une approche lexicométrique simple fournissant quelques indices. Il a été demandé aux répondants de fournir trois à cinq mots pour décrire le lieu. Les deux nuages de mots suivants fournissent les résultats par langue, la taille des mots étant proportionnellement relative à la fréquence de leur emploi<sup>81</sup>.

La version anglophone de ce questionnaire fait apparaître principalement un descriptif récurrents « nature » (7 mentions sur 25), accompagné de quatre éléments également récurrents, dans une moindre mesure : « community », « wild » (3 mentions chacun), « tree » et « green » (2 mentions). Le reste des éléments sont individuels et plus spécifiques tels « monarch butterfly », ou « skunk home ». On peut trouver dans ces descriptifs cinq champs lexicaux principaux. Trois sont donnés : le champ « communautaire » (communal, common, fun, queer), « sauvages » (wilderness, untouched, rugged) et « naturel » (green, tree, plants, monarch butterfly, winter, ...). À l'analyse fine des descriptifs isolés, on peut détacher deux autres champs : celui de l'exceptionnalité (unique, unordinary, dreamy) et du calme (tranquil, relaxation, zen). Ces cinq champs se croisent par ailleurs dans certains descriptifs. « Respite » renvoie autant au caractère calme qu'exceptionnel du CdP, tout comme « ragweed », « jungle », « lush », « forest » ou « greenfield » renvoient au



Fig. 31: Nuage des qualificatifs associés au CdP. La taille est proportionnelle à la récurrence. (2021).

croisement de ses perceptions en tant qu'espace sauvage et naturel.

La version francophone, plus fournie en réponses, donne des résultats similaires. Les deux descriptifs les plus cités sont « Nature » (27) et « Sauvage » (21). Viennent ensuite « Libre » (13), « Vert » (12) et « Friche » (10) suivis de « liberté », « naturel », « calme » (8) et « communautaire » (7). À ceux-là, s'ajoutent d'autres descriptifs plus particuliers. Si l'on croise les deux corpus, les cinq champs lexicaux de base se confirment et cinq autres s'y ajoutent. On retrouve les champs de la liberté (freedom, jeux libres, libre, hors des cadres, spontané), de la fête (festif, DJ set, Aire Commune, événements), du potentiel (possibilités, espoir), de la créativité (créatif, art) et du lieu de passage (piéton, pedestrian, walk, vélos, passages). Il faut noter que si la majorité des qua-

lificatifs sont soit purement descriptifs, soit laudatifs, quelques-uns sont dépréciatifs (sale, sentiment d'insécurité, trop peu aménagé, réputation surfaite, espace pas optimal).

De là, on peut inférer que des éléments centraux de la représentation sociale du CdP sont son caractère communautaire, naturel, sauvage et libre. Cela renvoie le reste des éléments à la périphérie, soit en tant qu'éléments concrétisant ces catégories (voir un papillon monarque est une expérience du Champ qui concrétise sa représentation en tant qu'espace naturel), soit en tant qu'élément d'adaptation qui sont conçus comme exception vis-à-vis de la représentation collective stabilisée.

On peut aussi se demander ce qui matériellement fait l'objet de la représentation. La cartographie des degrés d'appartenance ressentis des espaces du CdP a déjà fourni des indications. A minima, l'espace qui fait consensus et peut être considéré comme un élément central de la représentation est la prairie arborée longeant l'avenue Henri-Julien. L'observation ethnographique et les entretiens permettent d'affiner cette lecture. La prairie elle-même peut être divisée en sous-espaces qui font l'objet d'usages différents. La majeure partie des fourrés longeant Henri-Julien forment un massif que l'on contourne ou dans lequel certains se réfugient à l'abri des regards. Quelques sentiers sont intensément utilisés par les passants, étudiants et travailleurs comme raccourcis entre les axes du quartier<sup>82</sup>. Une clairière au nord de la prairie constitue un lieu de croisements et de rassemblement régulier qui fait office de centralité, signalée par deux grands ormes et une butte délimitant la zone à l'est, souvent accompagnée d'une table de piquenique et d'un feu de camp. Celle-ci peut être considérée comme un espace physique particulièrement habité par la représentation sociale du CdP. Cette clairière partage ce statut avec un autre lieu, plus iconique encore. Plus au sud de la prairie, un orme de grande taille et au tronc épais s'élève au pied duquel un morceau de poutre métallique fait office d'assise. De façon quasiment constante, une table de piquenique y est installée, le tout articulé par un foyer souvent allumé durant les

beaux jours.

Il me semble que cet orme et ce feu de camp incarnent le CdP pour une vaste partie de ceux qui l'imaginent au même titre que le porche incarne Bavière à Liège. Comme à Bavière, cela peut s'expliquer par plusieurs facteurs. Sa situation dans l'espace, d'abord : comme la façade du porche est un élément fort, tourné vers le boulevard de la Constitution et le centre de la ville, l'orme est particulièrement visible dès que l'on passe à proximité du Champ. Cela s'explique aussi par la mise en scène dont il a fait l'objet. Comme le porche, figurant sur de multiples photographies et cartes postales, l'orme, son feu de camp et sa table de piquenique sont des éléments de narration visuelle du Champ depuis longtemps : ils figureront de façon proéminente dans les Hypothèses d'Amarrage du groupe SYN- sur le site, dans les études de Roger Latour de la biodiversité du lieu tout comme dans les photographies témoignant de l'installation communautaire du Roerich Garden par Emilie-Rose Michaud. Enfin, comme à Bavière, où le porche incarne de nombreux souvenirs et une expérience typique du lieu, celle de l'entrée monumentale dans un espace de soin à part, l'orme et son foyer incarnent une expérience typique du Champ qui combine ces aspects de nature sauvage, de liberté et de communauté. Nombre de personnes évoquent les souvenirs des feux de camp au pied de l'orme, des moments à la fois de partage et de transgression<sup>83</sup>. En contraste, le jour, c'est l'expérience naturelle qui domine, en particulier à la belle saison ; la petite clairière formée par le foyer est alors entourée de hautes herbes et de fleurs sauvages vibrant du son des insectes et, les jours les plus chauds, emplissant l'air d'une moiteur quasi exotique.

On peut donc trouver dans les deux cas des éléments centraux aux imaginaires de ces lieux, non seulement abstraits et relativement consensuels, mais aussi physiques et concrets. Pourtant, comme cela a été évoqué plus tôt, ce repos sur les plus partagés des éléments semble amener une inexorable réduction des imaginaires -variés, habités d'une intensité émotionnelle visible, éclectiques- à une représentation consensuelle qui se repose sur peu de choses. Si l'on reprend les nuages de mots précédents, ce sont des dizaines d'expériences spécifiques, pour certaines très différentes de la représentation englobante, qui sont nécessairement mises à la périphérie, sortes de sous-expérience d'un grand récit commun qui serait lui, plus valide, plus légitime.

Il me semble en réalité qu'il n'y a pas une représentation sociale du lieu et des éléments de périphéries, mais bien plusieurs représentations stabilisées, parfois en concurrence, souvent cohabitant sereinement. La représentation étant un élément constitutif d'un groupe social, cela signifie qu'il n'y a pas une communauté de Bavière ou du CdP, mais bien un grand nombre -limité et identifiable- de communautés attachées à ces lieux, les pensant et se pensant à travers eux et les attachements qu'ils entretiennent. En soi, lorsque l'on parle de Bavière avec une ancienne infirmière, l'abbé de sa chapelle, une personne sans abri ayant occupé les bâtiments, on ne parle pas de la même chose. Et pourtant, on parle bien du même lieu, et chacune de ces expériences participe à la réalisation collective de l'importance de ce lieu.

*- Vers une prise en compte de la pluralité des représentations d'un lieu*

Si l'on reprend l'image du noyau central, il convient donc de considérer une pluralité

de noyaux derrière ce qui, à première vue, pourrait n'être qu'une seule et même représentation du lieu. Et donc de se pencher sur les vécus de chaque groupe spécifique pour en identifier les éléments centraux et périphériques et la structure qui les organisent. Cela n'est cependant possible que dans le cas de groupes sociaux reconnus, et où l'on pourrait composer un panel numériquement représentatifs de membres. Cela signifie alors de mettre de côté les vécus de communautés plus informelles, dont certaines n'ont pas d'existence concrète, mais sont bien imaginées et ressenties comme telles par les personnes qui en font partie. Ainsi, la communauté des personnes sans-abri ayant vécu à Bavière fait-elle l'objet de récits en soi, y compris de la part des personnes concernées, mais leur lien ne repose que sur très peu d'éléments concrètement identifiables, et bien plus souvent sur un imaginaire pensé commun. Il en va de même pour les amoureux des « tracks » de chemin de fer du Mile End, des cruisers anonymes ou des artistes commentant des œuvres anonymes sur le CdP.

Ainsi, à Bavière ou dans le CdP, la friche n'appartient ni « à personne » ni à « tout le monde », contrairement à cette affirmation englobante trouvée dans la littérature. Par les expériences vécues et les projections faites quant à ces espaces, un nombre conséquent, mais limité de communautés concrètes et imaginées éprouvent un sentiment de propriété quant à ces lieux. Cela est d'autant plus vrai que ces communautés font vivre ces lieux dans une certaine mesure, et vivent à travers eux, tantôt symboliquement et affectivement, tantôt matériellement. Le lieu est donc ressenti comme appartenant à des communautés bien précises, dont certaines sont plus identifiables que d'autres.

## Conclusions

Ce chapitre a posé l'hypothèse centrale de cette thèse ; la nécessité de refuser un métarécit de la friche que l'on trouve dans la littérature pour toucher à une lecture de la diversité des lieux en friche.

J'y ai d'abord établi les façons dont la notion de friche a été utilisée dans la littérature récente. Ceci amène à lire la friche comme un métarécit d'une pause dans le développement urbain opposant deux pôles : celui de friches-chance à redévelopper et de friches-laboratoires à sauvegarder.

J'ai ensuite proposé une critique de ce métarécit fonctionnaliste en opposant un ouvrage de référence de cette littérature -The Glossary of Urban Voids de Lopez-Pineiro- aux deux terrains traités dans cette thèse, Bavière et le Champ des Possibles. Cette critique se décline au travers de quatre préconceptions, quatre affirmations courantes portées au sujet de la friche, l'établissant comme (1) un espace « autre », dissocié de la fabrique urbaine usuelle ; (2) un lieu aux frontières indéterminées et indéterminables ; (3) un espace dépourvu de nom et devant le rester pour conserver cette indétermination ; (4) un espace n'appartenant à personne. Cette critique est l'occasion d'introduire les cas d'étude qui seront traités dans la suite de la thèse au travers de leur histoire, de leur géographie et des groupes sociaux qui s'en saisissent. L'étude à la fois des périmètres physiques considérés par différents groupes sociaux impliqués dans ces lieux, des variations de noms utilisés pour les désigner, des qualificatifs qui leur sont attribués et des anecdotes qui leur sont associées a ainsi permis d'explorer différents aspects de la pluralité de ces lieux et de l'in-

détermination qui en résulte tout en étayant la critique.

En somme, j'ai tenté de montrer que beaucoup des caractéristiques attribuées aux friches sont plutôt des intensifications de phénomènes déjà trouvés dans les lieux en général. Dans les deux cas, on trouve que le narratif de la friche opère des effets d'effacement de la diversité des lieux similaire au narratif fonctionnaliste qui le précède. L'investigation située dans des lieux pris comme des lieux -et non comme des friches- permet, par contre, de mieux considérer cette diversité.

Cette diversité n'est pas non plus infinie et peut être étudiée. En lien à la théorie du noyau central, il faut alors s'accorder que les imaginaires sociaux des lieux sont en fait ce qui fait sens pour une communauté donnée. Plutôt qu'un Bavière, il y a plusieurs, autant que de communautés -réelles ou imaginées- qui existent à travers ce lieu. Plus que la mise en friche des lieux, ce qu'il me semble plus riche en enseignements, et le plus proche des vécus des acteurs, c'est donc de se pencher sur le lieu de la friche. Ce qu'il convient de reproduire et d'analyser, c'est la suite des performances collectives des imaginaires de ces lieux qui, friche ou pas friche, se perpétue de décennie en décennie, de siècle en siècle, sans jamais être deux fois la même. Bout à bout, elles exposent des accords et des conflits qui composent et expliquent ces lieux au plus près de la réalité des groupes sociaux.

## Notes du chapitre

- 1 Ou « virsch lant »
- 2 À ce sujet, il faut cependant noter la préexistence d'une longue histoire des friches de lieux religieux, par exemple en France, dès 1789, suivant l'aliénation par l'Assemblée Nationale des propriétés cléricales, ou, lors de la chute de l'Empire romain, la multiplication de l'abandon de monuments (Janin, Andrès 2008).
- 3 Cette prédominance s'explique par l'histoire industrielle des bassins miniers et sidérurgiques de Liège et Charleroi ayant laissé, au cours de leur désindustrialisation, un grand nombre de sites désaffectés.
- 4 Cette étude relève ainsi que, de 1985 à 2015, le rythme d'urbanisation de la CMM a été cinq fois plus important que celui de protection des milieux naturels, concluant que, à ce rythme, plus d'un tiers des milieux naturels restants de la CCM disparaîtraient d'ici 2050.
- 5 L'initiative montréalaise de cartographie participative Lande (2016) a ainsi relevé des dizaines de terrains vacants dépassant un total de 25 km<sup>2</sup>, divisés selon la mobilisation ou non d'acteurs publics et privés, avec un intérêt attesté de la Ville de Montréal pour la valorisation de ces initiatives (Conseil Jeunesse de Montréal 2017).
- 6 Les premières mesures explicites envers la pollution des sols en Wallonie peuvent être retracées à l'introduction des permis d'environnement en 1999. Voir notamment FWB (2018) et UVCW (2021).
- 7 Ces politiques wallonnes et québécoises diffèrent en de nombreux points, notamment en matière de critères d'identification des pollutions, de procédures ou d'ambitions. Ce qui est similaire, ce sont avant tout les conséquences de ces législations : un coût supplémentaire reposant sur les opérateurs et des restrictions envers les usages et les usagers au nom de la protection de la santé publique.
- 8 En 2012, selon Henry (2014).
- 9 Cette lecture a été développée dans une communication orale tenue avec Luca Piddu (Piddu, Kunysz 2021)
- 10 Bachimont (2014) qualifie ces actes de déprises.
- 11 Matriche Joël, "Ce fond lié à Publifn qui a acquis Bavière" in Le Soir, 01/03/2017, p.3

- 12 Cornet Philippe (2018). L'hôpital de Bavière, site idéal du western urbain liégeois. *Le Vif/L'Express*, 28/08/2018. En ligne : <https://www.levif.be/belgique/lhopital-de-baviere-site-ideal-du-western-urbain-liegeois/>
- 13 Kunysz P. (2017). Entretien avec Armand, architecte militant au sein de la plate-forme Dentisterie.be , 03/07/2017.
- 14 Description officielle de Darwin, selon <https://darwin.camp/projet-darwin/une-friche-urbaine-renovee/> . Consulté le 08/04/2021.
- 15 Mullen, Tom (2019). Côte atlantique. Darwin Écosystème, un labo écolo qui réinvente Bordeaux. *Courrier International*, 19/08/2019. En ligne : <https://www.courrierinternational.com/article/cote-atlantique-darwin-ecosysteme-un-labo-ecolo-qui-reinvente-bordeaux>
- 16 Domergue Lisa (2020). L'écosystème Darwin, laboratoire d'initiatives sur la rive droite de Bordeaux. *CareNews*, 29/07/2020. En ligne : <https://www.carenews.com/fr/news/l-ecosysteme-darwin-un-laboratoire-d-initiatives-sur-la-rive-droite-de-bordeaux>
- 17 Voir notamment le texte critique signé "Des opposants à l'incarcération technologique" (2017): *L'écobusiness de Darwin. Leur évolution et la nôtre. Les amis de Barleby*, blog (en ligne : <https://lesamisdebarleby.wordpress.com/2017/09/09/lecobusiness-de-darwin-leur-evolution-et-la-notre/> ). Consulté le 08/04/21
- 18 <https://champdespossibles.org/>
- 19 Extrait d'entretien avec Kelly Vu, coordinatrice des ACDP dans Kunysz Pavel (2019). Eens terrein als common. Twee buren in desprek. in *Fabriquer la Ville, BRAAL: Bruxelles*. pp 25-30
- 20 Chiffres concernant la commune de Liège. Sa région urbaine compte 634 663 habitants. (IWEPS 2023)
- 21 Voir Kunysz (2023c) pour une revue des projets et de leurs circonstances.
- 22 Chiffres concernant la Ville de Montréal. Son aire urbaine comprend 4 291 732 habitants (StatCan 2021)
- 23 Le nombre d'employés du secteur textile à Montréal a diminué entre les années 80 et 2007 à un taux annuel de 3 %. Perdant 4000 emplois sur 2005-2015, ce déclin se stabilisait à 1,7 % en 2018 (Christensen 2020)
- 24 La répartition des comités de quartier de Liège arrête Outremeuse aux rues Strailhe et de Pitteurs (P3). Le plan PEP's de la Ville de Liège, et son tableau de bord de la population consacrent la limite Kennedy-pont Longdoz (P2). Les limites nord sont établies par le fleuve et son canal. Les secteurs de la zone de police dépasse cette limite : Outremeuse est inclus dans le secteur 1 – « Wallonie » Liège-Centre-Outremeuse (P4), en dépendance du commissariat de la Régence, en rive gauche.
- 25 La colonisation française puis anglaise des territoires qui deviendront la ville de Montréal commence au XVIIe S.
- 26 Alors surnommé Mile End Road
- 27 Le Québec, Montréal, Ottawa & Occidental (QMO&OR) est la première ligne majeure de la rive nord du Saint-Laurent. Développée à partir de 1877, elle est rachetée par l'actuel Canadian Pacific Railway en 1882. (Young 1978)
- 28 Ceux-ci sont regroupés dans la ville Saint-Louis puis englobés dans le district Laurier de la Ville de Montréal en 1910.
- 29 À l'ouest, Hutchinson ou l'avenue du Parc servent de référence. La limite sud est fixée par l'avenue Mont-Royal. L'axe reliant les rues de Varennes et Généreux sert de limite à l'aire paysagère Saint-Louis-du-Mile-End de la Ville de Montréal (P2). À l'est, la limite varie de l'avenue Henri-Julien bordant le Champ des Possibles (code postal H2T - P11), au parc Laurier, (district électoral du Mile End - P3), en passant par les axes de l'avenue Saint-Denis et de la rue Resther (aire paysagère SLdME).
- 30 Le nord montréalais ne correspond pas au nord géographique. À Montréal, toutes les directions sont exprimées en rapport à la grille orthogonale de la ville. Ce « nord » correspond à l'implantation nord-ouest de la grille.
- 31 Outremeuse compte 9935 habitants dont 27 % d'étrangers -8 % de plus que la moyenne locale (Ville de Liège, 2015)- dotés d'un revenu médian inférieur à 75 % de la référence régionale (Ville de Liège 2017). Origines majoritaires : France (426 p.), Italie (383), Maroc (307), Espagne (128), RD du Congo (89) et Cameroun (68).

- 32 Le règlement de l'hospice indique ainsi que celui-ci n'accueillera que « ceux-là qui sont vraiment pauvres [...] ». Archives personnelles de A. Joiris, Règles et Statuts de la Maison de Miséricorde, 20 juin 1707.
- 33 ACPAS Lg, Hôpital de Bavière, caisse 2, bte 6, Retranscription de la lettre du Recteur Trasenster à l'Administrateur-Inspecteur Folie [non renseigné], 24/04/1883
- Notons aussi que si un pavillon des malades payants pour l'accueil privatisés de patients bourgeois, avait été considéré à la reconstruction, le Conseil supérieur d'hygiène fera abandonner le projet au profit du pavillon d'ORL (Joiris 2023).
- 34 La Révolution Tranquille désigne la transformation sociopolitique et culturelle du Québec d'une région majoritairement conservatrice et catholique à sa revendication en tant qu'état souverain sécularisé et progressiste, généralement considérée comme commençant avec la mort du Premier Ministre conservateur Maurice Duplessis (1959) et prenant fin avec les événements de la Crise d'Octobre (1970) et la montée du mouvement indépendantiste québécois conservateur.
- 35 Le plan subventionnait jusqu'à 50 % des salaires liés à la production. Il est présenté au gouvernement en 1996 et implicitement déployé au service de Ubisoft le 17 avril 1997. (Mercurie 2007)
- 36 L'équipe d'Ubisoft Montréal est passée de 50 employés en 1997 à près de 4000 en 2022 (Dupuis 2022), soit l'équivalent de près de 12 % de la population du district du Mile End (33 981 habitants selon Ville De Montréal 2016)
- 37 A titre d'exemple, les daylight factories voisines du CdP ont connu, depuis leur reconversion en atelier d'artistes et agences créatives, une augmentation de leur valeur de 375 % en deux ans, passant de 8 à 30 millions de dollars canadiens sur la période 2017-2019 (Mercenier, De Brandt 2020).
- 38 3081 locations court durée sont disponibles dans le PMR, un quart de l'offre montréalaise (Inside AirBNB 2002)
- 39 Le Mile End est près de 3,5 fois plus peuplé qu'Outre-Loire, reflétant partiellement la différence de taille des deux villes ; Montréal est 6 fois plus peuplée que Liège.
- 40 12 575 hab/km<sup>2</sup> en Outre-Loire, 14 986 dans le Mile End.
- 41 Le poids politique respectif de ces villes dans les gouvernements wallons et québécois est également différent, Montréal ayant disposé de formes d'autonomie niées pendant longtemps à Liège dans les politiques wallonnes d'aménagement du territoire.
- 42 Entretien avec Félicie, riveraine d'Outre-Loire, 27/10/2016
- 43 Citons les fêtes du 15 août, les personnages Tchantchès et Nânesse ou les nombreuses initiatives de patrimoine matériel et immatériel qui touchent l'île.
- 44 Georges Simenon (1903-1989) est un romancier belge de reconnaissance internationale, notamment connu pour ses enquêtes policières mettant en scène le personnage du Commissaire Maigret.
- 45 Hullot-Guiot Kim (2021). Liège dans les pas de Simenon. Libération, 12/02/2021. En ligne: [https://www.liberation.fr/lifestyle/voyages/liege-dans-les-pas-de-simenon-20210212\\_UWJLFS7525CTVMZMCP33IE2HGA/](https://www.liberation.fr/lifestyle/voyages/liege-dans-les-pas-de-simenon-20210212_UWJLFS7525CTVMZMCP33IE2HGA/)
- 46 Au XIX<sup>e</sup>, le marchand-tanneur Wauters rapporte que « Le quartier se tenait à part (...). les alliances s'y concentraient et développaient, dans la classe aisée surtout, une parenté que partout on signalait comme un fait inouï, les mœurs y étaient plus primitives. L'accent de son dialecte lui était particuliers » (Wodon 2005, p. 36) et que « Les tanneurs et les paroissiens de Saint-Pholien sont qualifiés de Magnéus d'cow'ris [mangeurs de culotte de boeuf] par leurs voisins et rivaux les tisserands d'Outre-Loire. » (Wodon 2005, p.36). Boussard (2018, p. 73) affirmera encore « Il n'était vrai Outre-Meusien que de Saint-Nicolas Outre-Meuse... » Vos, mon ami, vos n'êtes non d'Jus-dlà Mouëse, m'ont répété les ancien : Vos êtes d'Sint-Foyin ! ».
- 47 Romancier anglo-québécois connu pour sa description de la condition des populations juives canadiennes (1931-2001).
- 48 Walk Montreal (2020). Mordecai's Mile End. Walk Montreal. En Ligne: <https://walkmontreal.com/walks/mordecai-mile-end-le-plateau-and-lots-of-heritage/>
- 49 L'arrondissement du Plateau-Mont-Royal a ainsi lancé en 2021, le plus grand programme de protection et de développement d'ateliers d'artistes du Canada, visant un accès à prix raisonnable à près de 900 artistes, pour

un total de 280 000 pieds carrés situés dans les mégastuctures de Saint-Viateur-Est. <https://raav.org/actuality/la-ville-de-montreal-protège-280-000-pieds-carres-dateliers-dartistes-abordables-dans-le-mile-end/>

- 50 On peut relever des éléments attribués à cette culture : les magasins et restaurants aux origines variées, des lieux spécifiques comme l'échoppe Wilensky, ou les modalités spécifiques des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste dans le Mile End, que Olzabal et Frigault voient comme n'étant ni religieuse, ni souverainiste mais fondateurs d'une identité montréalaise faite du croisement des cultures. Celle-ci s'exprime aussi dans les mets proposés ou dans la musique jouée, du Klezmer au bouzouki en passant par les chanteurs québécois les plus connus.
- 51 En sus d'une rue Simenon, l'île comporte une rue Jean d'Outremerse, et une place Théodore Gobert, tous deux historiens de référence connus pour leurs licences littéraires.
- 52 Notons que la création de ces imaginaires des quartiers se succède historiquement ; les réalités socio-matérielles qui sous-tendent leur fabrique ne se confondent pas. Pourtant, les imaginaires s'accumulent, se superposent et s'interpénètrent. Même si les évolutions démographiques prouvent une diminution de la multiculturalité du Mile End, ou que les usines textiles ont fermées depuis longtemps, le quartier reste largement associé à ces histoires. Même si si les populations d'Outremerse ont changé, si l'hôpital de Bavière a fermé, le quartier demeure associé aux imaginaires développés précédemment autant qu'à ceux plus contemporains.
- 53 Shaffer, Marie-Eve (2014) Une partie du Champ des possibles rasée. *Métro*, 17/10/2014. En ligne: <https://journalmetro.com/actualites/montreal/576777/une-partie-du-champ-des-possibles-rasee/>
- 54 Pour un détail des évolutions architecturales de l'ensemble, voir Joiris, Woos 2023
- 55 Les dates de fondation indiquées sont issues du registre de commerce du SPF Economies.
- 56 Initiative citoyenne d'apiculture urbaine qui prendra une part de ses activités dans le Champ.
- 57 Initiative de pédagogie active qui défendra la création d'une école spécialisée dans le Mile End et utilisera le Cdp pour mener des activités fondées sur l'exploration, l'autonomie et le contact à la nature non contrôlée.
- 58 Initiative culturelle d'événements hebdomadaires festifs et familiaux menée par l'entreprise POP Montréal avec des supports publics. POP Montréal est également responsable du célèbre festival de musique et d'art éponyme.
- 59 Ce sondage (n=145) a été établi sous la direction de Amy Poteete et Nik Luka dans le cadre du programme de recherche « Supporting the possibilities of urban commoning in Montreal's Champ des Possibles » (2020-2023).
- 60 Les catégories « beaucoup » et « complètement » ont été agrégées pour visibiliser les contrastes en présence. Seules les options A à J étaient proposées, les résultats de K à O sont amenés par les répondants. Les lettres renvoient à la friche d'un abattoir (A), l'allée cyclable Saint Viateur (B), la prairie arborée du Champ (C), le sentier arboré de la rue du Laos (D), une étendue de gravier (E), les rails (F), l'allée arborée longeant les rails au sud (G), le parc linéaire cyclopédestre au nord (H), une pelouse arborée dit « triangle park » ou « Marché des Possibles » (I), l'espace de l'entrepôt dit « Bernard-Est 77 », « Kabane 77 » ou « Entrepôt 77 » (J), une cour d'entrepôt grillagée (K), le skatepark Van Horne (L), le parc « sans nom »/« Lhasa de Sela » (M), un parc à chien sous le viaduc (N), un espace en friche dit « allée Alma » (O).
- 61 « It is simply not possible to understand or explain the physical motions that produce place without overhearing, as it were, the speech – the exchange of words- that lies behind them » - Traduction personnelle
- 62 « to name it is to claim it in some way » - Traduction personnelle
- 63 « Urban voids cannot be given a name, as their labeling will make them lose their ambiguity and indeterminacy, which are essential qualities to their character as open and alternative spaces. Naming an urban void fixes the many sensibilities it can embody into a single representational image. Since this fixation contradicts the indeterminate and ambiguous nature of the void, naming an urban void can only transform it from an open space into an easily identifiable and consumable space of the urban environment » - Traduction personnelle
- 64 La prise en compte progressive de ces lectures du territoire se voit notamment dans la pratique courante en Amérique du Nord des « reconnaissances territoriales ». A Montréal, universités, entreprises et organisations intègrent dans leurs communications des prises en compte de l'histoire coloniale et de la non cession par les peuples autochtones des territoires sur lequel se déroulent les activités. Symboliques, ces actions constituent un indice que l'ambiguïté et l'indétermination présentes derrière les noms de lieux dans ces territoires colonialisés est intégrée dans les discours.
- 65 En un siècle, le quartier a souvent changé de nom (Saint-Louis-du-Mile End, Ville Saint-Louis, Plateau

Mont Royal, ...). Richler, dans ses descriptions du quartier, ne mentionne jamais le nom de Mile End. Le chercheur en culture urbaine Will Straw (2021, p. 123) raconte « quand j'ai déménagé à Montréal pour mon troisième cycle, dans les années 1980, nous utilisons rarement le terme Mile End pour décrire le quartier. On parlait plutôt de « se rendre à l'avenue du Parc », en référence à l'artère principale qui ceinture l'ouest du Mile End. On pensait à cet endroit principalement comme celui des restaurants grecs, des bars miteux ou à cocaïne qui, à ce moment-là, accueillaient régulièrement des concerts de groupes punks. » Les entretiens effectués confirment ce constat.

66 Kunysz Pavel (2021). Entretien avec Lynn, musicienne et ancienne usagère du Cdp.

67 Kunysz Pavel (2021). Entretien avec Lynn, musicienne et ancienne usagère du Cdp.

68 Ibid..

69 Kunysz P. (2021). Entretien avec Lucie, accompagnatrice de groupes de réinsertion sociale sur le CDP.

70 Cette initiative et ce nom s'inscrivent au sein de nombreuses tentatives de transition écologique et sociétale. D'autres « Champ des Possibles » existent ; A Liège, ce nom désigne un projet de maraîchage biologique et une fédération d'initiatives socio-culturelles ; En France, il désigne une coopérative agricole d'alimentation biologique paysanne (Montreuil), une ferme urbaine (Rouen) ou un gîte de « tourisme durable » (Occitanie), parmi d'autres.

71 « For this reason, it is probably ideal to label urban voids with names that speak of the indeterminate nature of the void, without having to refer to the activities that take place within them. In this way, the spaces would be able to retain their indeterminacy, as they would not be associated with specific identifiable uses and, consequentially, their names would merely describe a spatial condition of indeterminacy without attempting to claim it in any way. » - Traduction personnelle

72 Poteete A., Kunysz P. (2021). Entretien avec Michael, co-fondateur des ACdP (I).

73 En lien au propriétaire (le Canadian Pacific) et l'avenue Henry-Julien le bordant à l'est

74 Le symbole Roerich (trois cercle pleins contenus dans un anneau) était utilisé durant la seconde guerre mondiale pour signaler les institutions culturelles et des hôpitaux aux bombardiers. Il est un symbole de la lutte pour la protection du patrimoine culturel tel que son créateur, Nicolas Roerich, tenta de la propager à la fin du 19<sup>e</sup> Siècle.

75 Poteete A., Kunysz P. (2021). Entretien avec Michael, co-fondateur des ACdP (II).

76 Le mandat des ACdP accordé par l'arrondissement ne leur fournit pas ce droit. La pollution des sols contrevenant aux maxima fixés par le droit canadien quant à la sécurité des espaces publics, aucune activité n'est autorisée sur le Champ. La situation de fait est nuancée ; les autorités font preuve d'une tolérance quant aux usages en présence.

77 Kunysz P. (2021). Entretien avec Korine, artiste, glâneuse et ancienne usagère du Cdp.

78 Concernant Bavière, ce travail résulte de la collecte de témoignages spontanés effectuée via les réseaux sociaux, en réaction aux photographies de Bavière diffusées de façon spontanées au sein d'un groupe « Souvenirs et mémoire de Liège » depuis 2014 (groupe d'échanges sur l'histoire locale. 13.000 membres en 2023.).

Concernant le CDP, le travail est le résultat d'une question conclusive et ouverte posée aux répondants du sondage mené au sein du programme « Supporting urban commoning in Montréal's Champ des Possibles » demandant de fournir une anecdote concernant le Champ. Celle-ci a résulté en 56 réponses.

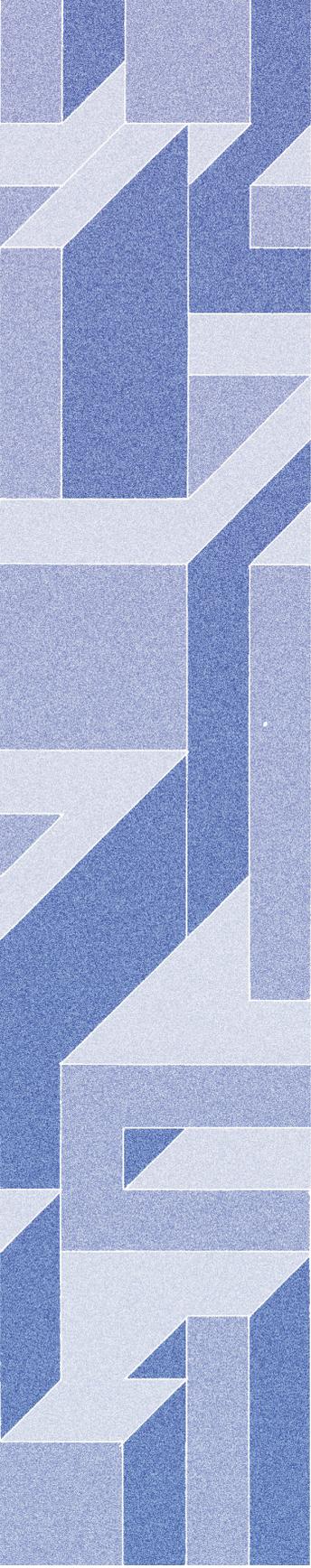
79 Cette vision des communs se détache de nombreuses lectures sur le sujet. Voir notamment Östrom 1990.

80 Données issues du sondage d'habitants et d'usagers du Cdp établi en 2022 dans le cadre du programme « Supporting the possibilities of urban commoning in Montréal's Champ des Possibles » (Poteete et al. 2022)

81 Parmi 147 répondants, 7 se sont abstenus et 25 sont anglophones.

82 A ce titre, le Champ est un endroit particulier puisque les ouvertures informelles régulièrement opérées dans la clôture du chemin de fer le longeant permettent aux piétons et cyclistes de traverser ce qui, dans le reste de la zone, est une frontière nette entre le Mile End et le quartier voisin d'Outremont et occasionne de longs détours.

83 Les feux sauvages sont proscrits dans les espaces publics montréalais



# L'existence en friche

Pavel Kunysz

## Chapitre 2

Comment penser  
les imaginaires des  
lieux en friche?

Aux lieux  
de la friche

Récit à  
dominante  
théorique





## Chapitre 2 Comment penser les imaginaires des lieux en friche?

Si Bavière ou le CdP sont des friches, elles ne sont donc pas que des friches. Leurs noms, leurs histoires, leurs géographies sont porteurs de sens précis pour des groupes sociaux différents qui ne se contentent pas d'un constat d'indétermination ou de vide. Comment, alors, peut-on être autant d'accord sur le fait que Bavière ou le CdP sont des unités territoriales et culturelles importantes sans qu'un accord commun soit établi sur ce qu'est cette unité, et sans que cette situation provoque de conflits visibles ?

La direction que j'ai prise est de considérer que ce qui rassemble ces deux espaces dépasse leur existence matérielle de friches. Plutôt, ce sont leurs existences en tant que lieux géographiquement et culturellement identifiés sans dissensus malgré cette diversité d'imaginaires qui permet de les mettre en dialogue. On peut considérer que ces espaces font l'objet d'un enchantement ; chacun s'y laisse convaincre que la matière est habitée « d'autre chose ». Cette « autre chose » explique que, pour ces personnes, ces lieux ne sont pas de simples espaces. Ils sont dotés d'une réalité supérieure fondée dans des souvenirs, des symboles, des récits, des valeurs partagées et/ou des formes de socialité. La suspension volontaire d'incrédulité que nécessite cet état d'enchantement permet ainsi à une diversité de réalités sociales de ces lieux de coexister sans heurts – ou en tous cas sans heurts directement visibles. La période de friche révèle cette diversité parce qu'elle extrait le lieu d'une vision strictement fonctionnaliste. À ce récit englobant succède une forme d'ambiguïté qui donne d'autant plus de visibilité à la multiplicité des imaginaires de ces lieux. Pourtant, comme cela a été abordé dans le chapitre précédent, cette diversité et cette ambiguïté préexistent bien à cet « abandon ». En cela, Bavière « la friche » comme Bavière « l'hôpital » ne sont que des enchantements spécifiques de ce lieu qui participent à faire exister certains groupes sociaux et pas d'autres<sup>1</sup>.

Considérant cette hypothèse, il s'est agi d'étudier ces friches au-delà de leurs seuls caractères spatiaux et fonctionnels. J'ai pris le parti de traiter ces lieux du point de vue de leur production imaginaire, et de comprendre comment celle-ci interagit avec la production spatiale, conçue comme participant d'une « ingénierie de l'enchantement » de ces lieux. Comment alors aborder les imaginaires des friches ? Comment se saisir d'une matière abstraite, que d'aucun situerait hors du monde matériel et pourrait facilement attribuer à une pure question de point de vue subjectif, variable d'individu en individu ?

Ce chapitre s'attelle à répondre à cette question en explorant la littérature existante. Celui-ci donne des clés théoriques et une exploration conceptuelle qui assoie le propos dans le cadre d'une anthropologie de l'enchantement enrichie d'apports fournis par les études de lieux et des études sur l'imaginaire social. Cela permettra au lecteur de saisir ce que j'entends par enchantement, lieu et imaginaire.

Ce chapitre poursuit mon récit à dominante théorique ; je cherche ici à me doter d'un vocabulaire pour parler des friches, des lieux étudiés et de leurs imaginaires et mieux saisir ce que j'ai observé sur le terrain.

## Le lieu est-il un dispositif d'enchantement ?

### - Dispositifs et dispositions de l'enchantement

Le cadre que j'ai sélectionné pour penser ces lieux en friche est celui de l'anthropologie de l'enchantement qui a permis de me doter d'un vocabulaire, d'une grille de départ pour penser Bavière et le Champ des Possibles au prisme de leurs imaginaires, de leurs narrations, de leurs auteurs, et de leurs rapports sociaux. C'est Yves Winkin qui m'a introduit à cette notion au travers de ses cours d'anthropologie urbaine. L'auteur, qui a largement participé au développement de cette notion dans un nombre croissant de recherches francophones, définit ainsi que « un processus d'enchantement s'enclenche quand un certain dispositif rencontre une certaine disposition. Ce dispositif repose le plus souvent sur un lieu animé par des « ingénieurs de l'enchantement », qui accueillent des participants dont la disposition est résumée par la célèbre formule de Coleridge : « la suspension volontaire de l'incrédulité ». Ces participants lâchent prise en se disant « je sais bien, mais quand même » (Mannoni). Ils ne sont pas dupes : ils ne demandent qu'à être dupés » (Winkin 2023, p. 15). À ce titre, l'anthropologie de l'enchantement m'a paru utile pour nourrir mon enquête sur les lieux en friche en la dotant d'un vocabulaire et d'une compréhension plus large de ce qui se passe dans l'expérience du lieu sur les plans subjectifs et collectifs. Je m'en saisis pour mettre des mots sur les dynamiques concrètes sous-jacentes au caractère insaisissable du lieu tel qu'il a souvent été établi dans la littérature sur le sujet qui sera explorée plus loin.

L'anthropologie de l'enchantement a d'abord largement déployé cette notion dans l'étude des moments d'effervescence du spectacle urbain contemporain. Les parcs Disneyland seront ainsi un premier terrain d'étude central nourrissant les travaux sur l'enchantement. Marc Augé (1992) a souligné à quel point, malgré des apparences enfantines, « Disney » est avant tout destiné à des adultes tout prêts à se laisser porter par une scénographie et des performances enchanteresses ; ils « savent bien » que ce n'est pas Blanche-Neige qui se tient devant eux « mais quand même », ça leur plaît d'y croire. D'autres terrains suivront, menés par Winkin lui-même puis d'autres, du chemin de Saint-Jacques de Compostelle aux colloques de Cerisy en passant par les expériences touristiques, les centres commerciaux<sup>2</sup>, les festivités urbaines telles que Paris Plage (Lallement 2007, 2018), ou les événements sportifs (Clément 2023). Ces différentes expériences sont toutes étudiées comme des dispositifs d'enchantement, car elles combinent ce que Winkin (2023) érige comme trois piliers de l'enchantement : un lieu, un abandon de l'incrédulité et une dénegation.

Par lieu, Winkin entend essentiellement un cadre physique propice à l'enchantement. L'auteur évacue par là une vaste partie de la littérature en géographie et en architecture qui sera explorée plus loin. Pour éviter toute confusion, je parlerai plutôt de cadre matériel, ou de cadre architectural. Ce cadre architectural constitue un dispositif physique particulier, souvent construit, maintenu et contrôlé par ce que Winkin nomme des ingénieurs de l'enchantement. Ces agents professionnels (on parlera des « *imagineers* »<sup>3</sup> de Disneyland, des agences événementielles ou d'urbanisme temporaire de Paris Plage, par exemple) déploient des compétences en planification du temps et de l'espace et en design graphique, architectural, de mobilier et d'ambiances sonores, voire olfactives, pour four-

nir ce cadre physique enchanteur. Seul, ce cadre physique ne suffit cependant pas à générer l'expérience d'enchantement : tous les feux d'artifice de Disney n'empêcheront pas de continuer d'y voir, pour certains, des stratégies capitalistes prédatrices plutôt qu'une forme d'émerveillement. Au dispositif doivent correspondre des dispositions qui constituent les deux autres piliers de l'enchantement.

La première disposition nécessaire aux individus et aux groupes expérimentant l'enchantement, pour Winkin, est un abandon, ou plutôt une « suspension volontaire d'incrédulité » (*willing suspension of disbelief* ou SVI). Cette expression renvoie à la célèbre maxime du poète Coleridge qui, dès son énonciation au 19<sup>e</sup> siècle, a été appliquée au champ de la fiction : le lecteur « entend » les personnages quand bien même il sait qu'ils ne sont que des « créatures de l'imagination », le spectateur fait abstraction du public et du théâtre pour se laisser à croire que, devant lui, Roméo agonise après avoir juré d'aimer Juliette. De même, pour vivre l'enchantement de Disneyland ou Paris Plage, le visiteur doit accepter d'abandonner son cynisme et son esprit critique pour un temps et se laisser émerveiller par les décors artificiels, les acteurs et les simulacres ici de château de conte de fées, là de site balnéaire en pleine capitale.

À cette disposition d'abandon s'ajoute une disposition de dénégation que Winkin (2023) renvoie à une série de formules, à commencer par « *Je sais bien, mais quand même* ». Celle-ci renvoie au titre de l'ouvrage du psychanalyste Octave Mannoni (1964) traitant de la croyance et du déni. Elle renvoie à cette position ambiguë qui a d'abord été étudiée par Mannoni dans les situations de superstition ou de trances où les individus se laissent convaincre que « quelque chose se passe », se laissent « emporter » par une situation, quand bien même ils ne sont pas nécessairement intimement convaincus de la réalité de cette chose ; le cynique Casanova se laisse aller à la superstition un soir d'orage, les Indiens Hopi se convainquent que les esprits sont parmi eux quand bien même ils savent que ceux-ci sont joués par des connaissances grimées lors de rituels spécifiques. D'autres formules évoquent ce phénomène de dénégation, adaptées à différentes situations ; le « *Chacun sait – et ne veut pas savoir* » de Bourdieu (1997) ; le « *as if* » (« comme si ») de Michael Saler (2012) ou encore le « *lâcher prise* ». Chacune permet d'évoquer des expériences d'enchantement légèrement différentes, mais elles ont en commun de mettre en avant que les individus ont conscience du caractère fictionnel de ce qu'ils sont en train de vivre tout en embrassant cette fiction comme réelle pour mieux la vivre<sup>4</sup>.

Si une partie des travaux sur l'enchantement se sont particulièrement attardés sur les dispositifs - les cadres architecturaux qui permettent l'enchantement, et les pratiques des ingénieurs qui les produisent- d'autres études ont plus exploré ces dispositions. Véronique Servais a ainsi initié une série de travaux explorant les dispositions sous-jacentes aux communications interespèces et aux expériences artistiques et poétiques (Servais, Halloy 2013, Susswein 2023). Au sein de ces travaux, le dispositif d'enchantement est plutôt décrit comme un espace intermédiaire de pratiques, en rapport aux travaux de Emmanuel Belin (2002), lui-même inspiré du pédiatre et psychanalyste Donald Winnicott (1975). Au sein de cet espace s'élaborent « *un imaginaire et des dispositions quant à une expérience singulière, en l'occurrence une expérience d'« enchantement », tout en aménageant les conditions de son actualisation* » (Halloy, Servais 2013, p. 258). En suite de l'analyse de Win-

nicott de la condition moderne, ces études des dispositions d'enchantement décrivent ces expériences comme nécessaires pour faire face à la complexité du monde contemporain. Pour Belin, selon Servais (2023, p. 139) « *la réalité extérieure est devenue si complexe que les ressources de l'individu ne suffisent plus à se fabriquer une expérience « qui tienne », intégrée, continue et subjective. Les mots eux-mêmes, outils de médiation par excellence entre le soi et le monde, sont insuffisants. Face au danger toujours présent du vertige (de l'angoisse) devant l'incommensurabilité entre les exigences du réel et les compétences du sujet, les dispositifs d'enchantement sont des environnements aménagés qui travaillent à la fois à la présentation de l'objet et la préparation du sujet et ainsi rendent vraisemblable l'hypothèse de la bienveillance du monde.* » Dans ce sens, se laisser enchanter revient donc à embrasser, au moins temporairement, cette hypothèse de la bienveillance du monde qui nous entoure, rendue d'autant plus nécessaire que notre époque est incertaine et paraît menaçante sous bien des aspects.

En se concentrant sur des dispositions propres à des individus ou des groupes, ces travaux ont par ailleurs permis d'autres auteurs de se saisir de l'enchantement pour aborder des expériences plus ordinaires. Nathalie Zaccai-Reyners, dans une interview menée par Brahy et Bourgeois (2020) explique :

*« C'est depuis des recherches sur l'intercompréhension, en particulier dans des situations asymétriques comme les relations de soin, que j'en suis venue à envisager un registre d'expériences que l'on pourrait rapporter à la notion d'enchantement. Dans le cadre des soins, le poids des attentes parfois incongrues suscitées par des gestes ou des paroles, l'importance des projections articulées autour de la perception d'objets ou d'odeurs m'ont progressivement menée vers une recherche sur la place de l'imagination dans nos interactions quotidiennes. »*

Cette prise en compte de l'imagination dans le quotidien l'a amenée à proposer la lecture d'un enchantement « à bas bruit » ou « ordinaire ». Dans sa thèse récemment défendue et dirigée par Zaccai-Reyners, Marion Hendrickx (2023) s'engage à développer cet enchantement à bas bruit. Cette psychanalyste-sociologue étudie par ce prisme des ateliers-contes thérapeutiques pour comprendre les interactions que ce cadre enchanté permet entre personnel soignant et patients d'un service hospitalier. Peut-on cependant considérer que le cadre doublement singulier d'un service psychiatrique d'un hôpital, et des ateliers-contes qui s'y déroulent (contre des cadres institutionnels peu amènes) tiennent pleinement du champ de l'ordinaire et de l'usuel ? À vrai dire, ces ateliers, s'ils n'ont pas les atours flamboyants d'un festival ou d'un feu d'artifice, ou le caractère extraordinaire de rituels de possession par des esprits ou de communication avec les dauphins, continuent de correspondre à un régime d'exceptionnalité. On pourrait dire que, là où les premiers travaux de Winkin impliquaient des dispositions extraordinaires et des dispositifs extraordinaires, ceux étudiés par Zaccai-Reyners et Hendrickx engagent des dispositions relativement ordinaires, mais des dispositifs tout aussi extraordinaires, toutes proportions gardées.

### - *Les régimes de l'enchantement*

Jean-Michel Baudoin (2023) a développé une autre lecture de l'enchantement au quotidien au travers de l'analyse de centaines de récits d'enchantement livrés par ses étudiants. Dans son analyse inspirée de Michel de Certeau, l'auteur distingue sept « *régimes ordinaires de l'enchantement* ». Pour Baudoin (Baudoin 2023, p. 41), « *Régimes ordinaires de l'enchantement est à entendre dans cette intelligence primordiale des vies minuscules, lesquelles recèlent des trésors pour qui sait les pressentir (car elles sont le plus souvent cachées ou fugitives) et les accueillir* ». L'ordinaire, dans cette analyse, renvoie moins aux pratiques elles-mêmes qu'à la population relativement hétéroclite fournissant les récits de l'enchantement (des étudiants et étudiantes en formation initiale dans un programme de sciences de l'éducation) : « *Pratiques « ordinaires » parce qu'elles ne sont pas au fondement de la réunion de ces personnes, qui viennent se professionnaliser dans le champ de la formation des adultes, et non pas au titre des pratiques qui seront relevées par les carnets d'enchantement.* » (ibid. p. 46) Les quatre premiers types d'enchantement identifiés par Baudoin tracent en fait, à mon sens, une typologie quasi exhaustive de ces expériences spécifiques qui vont m'aider à penser celle des lieux en friches que j'étudie.

Le premier régime est qualifié de « *conventionnel à dimension institutionnelle* ». On y retrouve les expériences les plus facilement identifiables comme tenant d'un enchantement et, incidemment, celles évoquées dans les premiers travaux lancés par Winkin : parcs d'attraction, concerts, feux d'artifice ... Ce sont des expériences cadrées où le travail des ingénieurs de l'enchantement est omniprésent, souvent doté d'une forte dimension culturelle et institutionnelle. Ces expériences correspondent entièrement au régime de l'extraordinaire : le dispositif matériel d'enchantement est exceptionnel (il nécessite un investissement spécifique de personnes et de ressources pour maintenir une altérité vis-à-vis du quotidien, tant spatialement que temporellement) et correspond à des dispositions tout aussi exceptionnelles (les participantes et participants doivent produire un effort spécifique volontaire pour « lâcher prise » ; payer une entrée, refuser le cynisme face aux acteurs, contempler le spectacle ...).

Un second régime « *familier d'accueil et de civilité* » est proposé par Baudoin. Il regroupe des expériences plus communes : l'anniversaire d'un parent, un repas de famille et/ou sa préparation, une soirée avec un ami ou un amant ... L'ensemble de ces expériences impliquent cependant une exceptionnalité dans le quotidien et un investissement -souvent personnel- pour garantir cette exceptionnalité (on s'habille pour sortir, on cuisine un plat singulier avec beaucoup d'application ...). Là, les ingénieurs de l'enchantement sont plus souvent les participants eux-mêmes, et moins des professionnels appliqués. Ils veillent à produire un dispositif exceptionnel et remarquable à leur propre bénéfice et au bénéfice d'autrui. Propres au quotidien, ces expériences engagent cependant des dispositions bien plus ordinaires pour les participants. Ainsi, on « glisse » plus facilement de la banalité du quotidien à la liesse d'une fête entre amis qu'à celle d'un parc d'attractions. On pourrait dire que le coût d'entrée dans l'enchantement est bien plus bas, matériellement bien sûr, mais aussi et surtout psychologiquement. Les situations étudiées par Zaccai-Reyners et Hendrickx me semblent tenir de ce second régime également. Les ateliers-contes en contexte hospitalier, par exemple, engagent bien un dispositif matériel singulièrement

distinct du quotidien des participantes. Elles n'impliquent cependant pas pour celles-ci d'aborder des dispositions singulièrement inhabituelles. C'est même sans doute parce que cette expérience se situe en continuité de leur quotidien hospitalier (entourées de leurs co-résidentes, sur le mode du conte connu et reconnu, dispensé par les employées du service fréquentées régulièrement) qu'elle est aussi efficace pour rebattre les cartes des interactions entre patient et personnel soignant.

Un troisième régime est qualifié « *d'extase à forte intensité* ». Il regroupe les situations d'enchantement éprouvé lors d'un rapprochement physique (un baiser langoureux, un rapport sexuel) ou d'une expérience particulièrement intense (un saut à l'élastique). C'est un régime se reposant fortement sur la corporalité et les sens, mêlant parfois peur et extase, et convoquant une forte intensité sensorielle. À ce titre, on peut considérer que le caractère extraordinaire de l'enchantement repose ici dans les dispositions des participants et participantes. Le dispositif matériel est, lui, généralement banal et peu maîtrisé ; les ingénieurs de l'enchantement sont pour ainsi dire absents et les cadres temporels et spatiaux de l'expérience sont plus diffus que dans les régimes précédents.

Le dernier régime identifié par Baudoin est qualifié de « *furtif à bas bruit* » et correspond le mieux à ce qu'on pourrait qualifier d'enchantement pleinement ordinaire, qui m'intéresse de premier chef pour traiter des lieux. Ces expériences sont celles d'un quotidien sur lequel on pose un « autre » regard : s'émerveiller de voir un père et son enfant jouer dans la rue ou se laisser porter par un morceau de musique surgissant de façon impromptue. Elles constituent une forme de « vacance interne » d'un quotidien parfois redondant, ennuyant ou difficile, qui se fonde sur une « *poétique du minuscule* » (p.54). Là, tout peut potentiellement devenir dispositif, aucune programmation ou maîtrise n'est entièrement possible puisque l'expérience repose sur une forme de spontanéité, de hasard ou de sérendipité. On identifie ainsi mal à la fois les ingénieurs d'un tel enchantement, qui sont plutôt des agents involontaires du hasard, comme les cadres temporels et spatiaux de l'expérience. Mais les dispositions des participantes et participants tiennent également d'une forme de banalité ordinaire ; on glisse de la banalité à l'enchantement et de l'enchantement à la banalité subrepticement, sans heurt ni coût, dans un rapport souvent intime. Cette banalité s'exprime jusque dans la difficulté à qualifier ces expériences d'enchantement ; Baudoin relève ainsi « *une certaine gêne à partager ces moments pourtant vécus et notés, comme si leur banalité, voire leur dimension infantile, était plus difficile à afficher en groupe qu'un bon vieux concert de Metallica ou telle œuvre sublissime de Vivaldi !* » (p.55)

En prenant ces quatre registres<sup>5</sup> proposés par Baudoin à l'aune du couple dispositif-disposition de Winkin et de la distinction ordinaire/extraordinaire amorcée par Zaccà-Reyners, je propose ainsi de poser une typologie sinon exhaustive, en tous cas efficace, des expériences d'enchantement, que l'on peut résumer dans le tableau suivant.

Fig. 32: Tableau des régimes d'enchantement. (2024).

Fig. 33: La forêt des Possibles, CdP. Photographie. (2014).

Fig. 34: Le chapiteau de l'Opéra Royal de Wallonie, Bavière. Photographie. (2009).

Régimes d'enchantement		Dispositions	
		Extraordinaires	Ordinaires
Dispositifs	Extra Ordinaires	Régime conventionnel (à dimension institutionnelle) <i>ex.: parc d'attraction, concert</i>	Régime familial (d'accueil et de civilité) <i>ex.: fête d'anniversaire, atelier-conte</i>
	Ordinaires	Régime d'extase (à forte intensité) <i>ex.: baiser langoureux</i>	Régime (furtif) à bas-bruit <i>ex.: coucher de soleil</i>



On peut se saisir de cette typologie pour aborder l'expérience du lieu comme autant d'enchantements. Dans les anecdotes relevées, plusieurs personnes racontent ainsi comment, pour elles, le Champ des Possibles renvoie aux événements musicaux de grande ampleur qui s'y tenaient un temps : « *Les jeudis Aire Commune étaient incroyables !* ». À Bavière, un collègue évoque avec beaucoup d'emphase l'expérience singulière de fréquenter l'opéra temporairement installé sur le site. Bavière, pour lui, c'est cet extraordinaire moment d'écoute de musique lyrique au milieu d'une friche. Dans ces expériences, le Champ des Possibles et Bavière désignent des enchantements extraordinaires qui correspondent bien au régime conventionnel identifié par Baudoin ; des dispositifs d'une ampleur exceptionnelle (une scène, un bar, un cadre festif dans un cas ; un vaste chapiteau équipé acoustiquement et ses musiciens dans l'autre) sont établis et maintenus par des ingénieurs de l'enchantement et rencontrent des spectateurs se dotant de dispositions particulières pour participer à cet enchantement des lieux ; ils se laissent convaincre que le Champ des Possibles est un espace de fête original et agréable, que Bavière est une scène d'opéra, et paient volontiers le prix (symbolique et économique) de leur enchantement.

D'autres récits des lieux renvoient plutôt au régime d'extase. Une personne explique ainsi « *I came to the Champ the first time using psychedelics and had a completely soothing and comforting experience* ». Dans ce cadre, le cadre matériel du Champ des Possibles -le dispositif- reste ordinaire, il n'est pas changé. Mais les dispositions de la personne sont engagées de façon extraordinaire, de manière particulièrement accrue par l'usage de psychotropes. Hors de tels usages, d'autres aussi attestent d'un enchantement du Champ qui repose sur un dispositif ordinaire, et des dispositions extraordinaires sous la forme, cette fois, d'une attention particulière aux arbres :

*«It is my little paradise where I walk, meditate, meet friends, and hug beautiful trees friends. Actually [I] name some of them. Beatrice is my favorite!»*

Là, ces personnes fréquentant l'espace de l'ancienne cour ferroviaire se laissent convaincre qu'elle est bien plus que cela ; que le Champ est un lieu unique et spécial -que ce soit par le calme et l'apaisement qu'il permet sous psychotropes ou par la proximité à ces amis végétaux- parce qu'ils présentent des attitudes, des dispositions propres à se laisser convaincre de ce récit.

D'autres encore renvoient plutôt à ce registre familier identifié par Baudoin. Au Champ des Possibles, on trouve ainsi plusieurs récits mobilisant des dispositifs sortant de l'ordinaire et activement mis en place par des ingénieurs de l'enchantement qui rencontrent les dispositions communes de simples passants, y trouvant alors une forme d'émerveillement. Plusieurs hivers, un organisme ludo-pédagogique -L'École des Possibles- mettra ainsi en place la « forêt des possibles » sur l'ancienne cour, c'est-à-dire un « bosquet » d'anciens sapins de Noël plantés à même les amas de neige. Là, les passants se laissaient enchanter par cette soudaine résurgence végétale au milieu de ce qui, en hiver, est généralement une étendue gelée, quand bien même ces sapins n'étaient que posés dans la neige, voués à la mort et résultats d'un consumérisme de masse lié aux fêtes hivernales.

De façon plus large, les nombreuses interventions artistiques ponctuelles dans le Champ, généralement anonymes, participent également de ce régime familier de l'enchantement

du lieu. Un passant raconte : *«I walk my dog through here almost every day. My best memories involve discovering natural art in that space»*. Cette rencontre spontanée et non planifiée avec ces œuvres au milieu du quotidien –quoi de plus banal que de promener son chien ?- participe par ces petits et grands dispositifs se détachant de l'ordinaire à construire l'expérience enchantée du Champ comme un lieu spécifique, habité de ce caractère artistique spécifique. On peut lire de la même façon les nombreuses anecdotes liées à Bavière et aux expériences d'enfantement au sein de son service de maternité. Bavière devient le lieu « *où je suis né* » ou « *où j'ai donné naissance à mes enfants* », accompagné d'histoires toutes spécifiques au lieu et à l'époque, de l'interdiction de consoler son enfant en pleurs au « *test de la lapine* »<sup>6</sup>.

Enfin, on trouve également un régime d'enchantements à bas bruit tant dans le Champ qu'à Bavière. Une personne se souvient : *«Walking through it for the first time on a warm sunny day around 2014-15, I was amazed by the hidden wilderness and loved the communal spirit and freedom»*. Le simple contact à l'espace, en combinant des dispositions (celles d'une simple balade) et des dispositifs (la chaleur d'un jour ensoleillé, une végétation luxuriante) des plus ordinaires, génère une expérience d'un espace singulier, un enchantement qui permet à celui ou celle qui l'imagine de l'extraire du tissu urbain pour l'ériger en un lieu particulier et habité d'un caractère identifiable. Dans certains récits, Bavière est aussi une entité du quotidien qui intègre les biographies personnelles, à l'image de cet homme se souvenant *«J'ai habité en face de l'entrée de l'âge de 8 ans à 18 ans: le décor de ma jeunesse... La toile de fond de mon enfance et de mon adolescence»*. Là encore, dispositifs et dispositions ordinaires se rencontrent pour générer une expérience singulière, un enchantement « *à bas bruit* » propre à la conviction que Bavière est un lieu spécifique, sorte de « *hors de l'ordinaire* » qui a formé la toile du fond de l'ordinaire de cette personne.

### - À propos du contre-enchantement

Partant de cette interprétation du lieu comme un enchantement, on pourrait être amené à ne considérer que des expériences vécues positivement. La littérature sur l'enchantement est en effet particulièrement orientée sur des vécus plaisants, ou visant à plaire, comme les nombreux exemples précédents en attestent. Je me détache ici de cette tendance pour généraliser le sujet de l'enchantement à l'ensemble des situations de suspension volontaire de l'incrédulité, qu'elles soient vécues positivement ou négativement par les principaux concernés. Ainsi, la même personne qui mentionnera la « *toile de fond* » qu'a constitué Bavière pour sa jeunesse signalera également la tristesse d'avoir vu sa maison ensuite démolie pour ériger un immeuble. Pour elle, Bavière c'est aussi cette expérience douloureuse de la perte. Un autre déclare, très explicitement : *«Dans le temps, lorsqu'on disait d'un Liégeois «il est à Bavire», on s'inquiétait, mais si ensuite on disait «il est à Robermont», on comprenait!!! Les lieux parlaient d'eux-mêmes...»* En effet, « *aller à Bavière* » (ou *Bavire*, en wallon), renvoyait à une situation médicale grave qui ne pouvait être traitée que dans cet hôpital universitaire, et dont on avait peu de chance de réchapper. « *Robermont* » renvoyait en l'occurrence au cimetière éponyme au sein duquel les dépouilles de ceux qui n'avaient pas cette chance finissaient. Au-delà de ces expériences funestes, de nombreux récits montrent Bavière comme un lieu de pratiques médicales datées parfois douloureuses et en tous cas charriant des souvenirs difficiles, à l'image de cette dame s'excla-

mant : « 1940 assise et liée sur un fauteuil, un homme le tablier plein de sang m'arrache sans aucune anesthésie les amygdales, et pour lui, travail à la chaîne, pas un cri, le sang m'étouffait. Ma joie de me dire souvent... **\*\*il est crevé depuis longtemps ce boucher de Bavière\*\*** ». À 86 ans, celle-ci n'hésite pas à ajouter « je le haïs encore et encore », témoignant des traces imaginaires profondes que cette expérience lui a laissées.

Il y a dans ces récits une forme d'enchantement, ou plutôt de « contre-enchantement »<sup>7</sup>, qui permet à certains et certaines de se convaincre de la réalité et de la singularité de ce lieu au travers d'expériences négatives qui diffèrent bien de celles, joyeuses, des fêtes ou des naissances précédemment abordées. C'est par là que Bavière sera associé à un lieu de morts ; celles de l'hôpital d'abord, mais aussi celles des accidents et de quelques meurtres dont ce lieu a été la scène. La caractérisation de Bavière comme « un squat de toxicomanes » ou un « lieu de deals » correspond autant à des contre-enchantements faisant exister le lieu socialement au travers de récits et d'expériences négatives. Des récits similaires parcourent les descriptions du Champ des possibles ; là, certains craignent les attitudes potentiellement erratiques de personnes en situation d'itinérance, ici la présence de seringues. D'autres encore charrient le récit d'un suicide, ou celui d'un meurtre encore récent<sup>8</sup>. Dans les deux cas, des groupes se convainquent en tous cas que Bavière ou le Champ des Possibles constituent bien des lieux particuliers, spécifiques, et qui dépassent leur simple matérialité au nom d'expériences négatives entendues ou vécues.

En somme, considérer le lieu comme un enchantement me permet de dépasser l'interprétation parfois trop rapide que l'enchantement renverrait nécessairement à des expériences euphoriques. À mon sens, il est tout aussi possible de suspendre volontairement son incrédulité pour se laisser à croire à la douceur du monde qu'à ses plus terribles penchants. Plusieurs auteurs ancrés dans les champs de la phénoménologie des lieux et des place studies se sont d'ailleurs intéressés spécifiquement à ce qu'ils et elles appellent des « lieux de trauma » (*traumatic places*) (Trigg 2012; Duarte, Uglione, Vilaça 2012) et l'expérience particulière de la topophobie (Trigg 2016), montrant bien comment des expériences négatives participent à une construction sensible et sociale de ces lieux et de leurs populations.

Pour filer la métaphore, on peut rappeler que le plus fameux des enchanteurs de fiction était le fils d'une femme pieuse et d'un démon ; cette hybridité de Merlin était utilisée dans les récits médiévaux pour « [...] démontrer que les facettes intrinsèques bonnes et mauvaises de la nature humaine sont constamment en conflit »<sup>9</sup> (Ben-Ezra, p.1). Les enchantements de Merlin, aussi merveilleux soient-ils sous les coups de crayon des animateurs de Disney, ne sont pas moins porteurs d'un pouvoir terrible et, dans certains cas, terrifiant. Dans les mythes originels, Merlin est ainsi aussi prophète de la chute du royaume et plus généralement de l'apocalypse, quand il n'impose pas par la magie sa volonté tout à la fois aux objets, aux animaux et aux êtres humains. Se laisser convaincre -se laisser enchanter- par l'existence d'un lieu ne signifie donc pas forcément ne voir dans le monde qu'il dessine qu'une expérience positive et agréable ; il peut s'exprimer tout autant dans la conviction d'un monde dur, pénible, voire insupportable, et au travers de toutes les déclinaisons qu'il peut exister entre ces deux pôles.

### - *Du lieu de l'enchantement à l'enchantement du lieu*

Pour avancer dans cette compréhension du lieu comme un enchantement, on peut rappeler que la notion de lieu est particulièrement présente dans la littérature sur le sujet. Marion Hendrickx (2023, p. 53) souligne que, selon Winkin, « *l'anthropologie de l'enchantement passe d'abord par une description et une typologie du lieu d'enchantement, c'est-à-dire « un espace-temps circonscrit », très nettement défini, « à l'intérieur duquel l'opération de suspension (...) est très explicite »* (Winkin 2002, p. 179). » Récemment, Winkin décrit encore le lieu comme un pilier central de l'enchantement. Il y distingue cinq types de lieux potentiellement enchanteurs (2023, p. 26) :

« - *Les lieux intentionnellement construits pour produire un enchantement : Disneyland, Club Med, bateaux de croisière ;*

- *Les lieux construits pour répondre à d'autres fonctions, mais potentiellement producteurs d'enchantement : centres commerciaux, casino, gares et aéroports (à la Calatrava), mégamusée (à la Gehry), mégahôtels, mégabibliothèques ... ;*

- *Les lieux recadrés de manière permanente pour apparaître enchanteurs : quartiers historiques (Bahia) et contemporains (Times Square) « lissés » ;*

- *Les lieux recadrés temporairement et spatialement (« il se passe quelque chose ici ») : marchés, braderie, festivals, carnivals, défilés de mode ... ;*

- *Les lieux semi-virtuels (cosplay et jeux de rôle) et virtuels (jeux vidéos, métavers) »*

Cette compréhension du lieu le restreint à un cadre spatial et matériel : le lieu y est un dispositif concret mis en place par les ingénieurs de l'enchantement à l'aide d'architectures iconiques, de spectacles, de musique, etc. C'est-à-dire des éléments hors de soi parmi lesquels on circule. Limiter le lieu à ces aspects ne rend cependant pas compte de l'expérience spécifique que j'essaie ici d'explorer. Jean-Michel Baudoin (2023, p. 49), dans son analyse des carnets d'enchantement de ses étudiants, dépasse d'ailleurs cette lecture strictement matérielle : « [l'enchantement] **a lieu pour de vrai**. La localisation fonctionne comme une revendication de réalité à laquelle les auteurs tiennent absolument, et qui signifie l'engagement intense que l'enchantement a requis chez eux. » Le lieu, pour Baudoin, joue un rôle spécifique dans la « revendication de réalité » de l'expérience enchantée ; il n'est donc pas juste un cadre physique qui permet l'expérience.

La thèse d'Emmanuel Belin va dans le même sens en proposant la notion d'espace potentiel, c'est-à-dire « *des lieux intermédiaires d'illusion où l'expérience [peut] se régénérer, se renouer* » (Belin 2002, p. 203). Pour Véronique Servais (2023, p. 139), la sociologie des espaces potentiels qu'il a proposée au départ de la notion de dispositif d'enchantement « *décale son objet du sujet vers l'expérience, expérience qui prend place non pas dans le sujet, mais dans l'espace potentiel. C'est pourquoi l'environnement matériel fait partie du sujet* ». Pour reprendre Belin (Ibid., p.98), « *Il y a un monde extérieur de la psyché et un monde extérieur des choses, mais il existe également un lieu où l'expérience se constitue, s'unifie, s'organise, et ce lieu n'est ni dedans ni dehors [...] c'est l'espace potentiel* ». Servais (2023, p.139) met en exergue le rôle de l'environnement aménagé dans cet espace potentiel et dans la façon dont celui-ci interagit avec à la fois le sujet, l'individu, et le collectif : « [l'environnement aménagé] offre

*une configuration (de saillances perceptuelles, d'affordances ...) sur laquelle l'expérience peut s'organiser. Et c'est pourquoi d'ailleurs, selon Belin, l'effort d'imagination n'est pas individuel, mais social et intersubjectif. Le dispositif est ce qui maintient la stabilité de l'environnement (et donc du soi) et crée les conditions de la confiance dans le monde extérieur. »*

Si l'on reprend ces développements, on peut considérer que le lieu n'est donc pas un dispositif d'enchantement à proprement parler. Dans le cadre de l'expérience du lieu, le dispositif est bien plutôt cet environnement aménagé, sa face matérielle et spatiale qui ne résume pas cette expérience. Belin généralise la notion d'enchantement aux rapports ordinaires au monde contemporain, lui donnant le rôle de « rendre vraisemblable l'hypothèse de la bienveillance du monde » ou, pour le dire autrement, d'exister sereinement dans un monde complexe et trouble. De là, je propose de voir le lieu comme un enchantement en soi. Cet enchantement est à la fois nécessaire et ordinaire ; il est une façon dont ces espaces potentiels se déploient dans la vie de tout un chacun. On se laisse à croire que Bavière « est » Bavière, c'est-à-dire une entité en soi, identifiable et dissociable du reste du tissu urbain, quand bien même on ne s'accorde ni sur une histoire, ni sur une géographie, ni sur un contenu culturel (des valeurs) fixes et unanimement partagées. Le lieu est un espace potentiel parce qu'il permet à tout un chacun de naviguer la double ambiguïté du réel - celle du monde des objets comme celle du monde de la psyché- comprises dans notre rapport à l'espace, au paysage et au territoire. Le lieu permet alors à des groupes sociaux de s'accorder et d'exister socialement par la façon dont ils font exister ces lieux.

Une difficulté pourrait consister à dissocier l'enchantement du lieu (l'expérience du lieu en soi) des enchantements qui se passent dans le lieu. Le cadre matériel et spatial, le dispositif, qui supporte les enchantements du lieu peut en effet aussi supporter d'autres enchantements, à l'image de cet opéra temporaire à Bavière. Je préfère renverser le problème : toute intervention dans et/ou au sujet du lieu est le lieu ; le lieu est un enchantement-couple d'autres enchantements qui tire sa substance de ce qui s'y déroule et de ce que l'on raconte à son sujet. À ce titre, l'expérience du lieu peut se dérouler au travers de l'ensemble des régimes d'enchantement proposés par Baudoin, et convoque donc des conditions d'enchantements et des ingénieurs de l'enchantement différents selon les cas. Il reste que la persistance sociohistorique d'un lieu témoigne d'un enchantement qui dure. Il peut, à certains moments, être très manifeste et prendre les modalités de l'enchantement conventionnel, par de grandes festivités par exemple. Mais, plus fréquemment, il adopte les modalités de l'enchantement à bas bruit : au quotidien, on *sait* que le lieu est là, que l'on passe devant et qu'il a « toujours » été là. Il peut être une présence rassurante ou oppressante selon les cas, et on en convoque facilement le souvenir dans une conversation, face à d'autres qui accepteront sans peine que ce lieu soit réel. On « glisse » alors dans cet enchantement du lieu subrepticement, sans s'en apercevoir ; on adopte facilement des dispositions réceptives au dispositif d'enchantement, tant ils sont tous deux d'une grande banalité. Ils n'en restent pas moins, si l'on reprend Belin, des espaces potentiels où s'actualise, même marginalement, le soi, le collectif et le rapport au(x) monde(s) en général et qui en assurent la stabilité.

À ce titre, le métarécit de la friche précédemment identifié peut s'interpréter comme un de ces enchantements de lieux parmi d'autre. Il permet à certains groupes de faire valoir

leur existence sociale en faisant exister ces lieux sous certaines formes, à travers certains récits, certaines populations la rencontre de certains dispositifs avec certaines dispositions. Dans certains cas, l'enchantement sera d'un ordre positif -on se convaincra de cette friche-laboratoire, de ce lieu de liberté que serait la friche<sup>10</sup> - dans d'autre il est plus négatif et amène à penser la friche comme un dépôt, un chancre, un problème à régler. Cet enchantement n'est cependant qu'une forme que prend ce lieu parmi une multiplicité d'autres que j'entends explorer.

## Que désigne l'enchantement d'un lieu ?

Une fois ce cadre établi, on peut se demander quelles particularités recouvre cette expérience de l'enchantement du lieu. Si l'expression est neuve, les recherches exploitant la notion de lieu sont nombreuses. J'ai donc cherché à me nourrir d'une part de celles-ci pour enrichir cette anthropologie de l'enchantement des apports des études de lieux telles qu'elles se sont déployées en architecture et en géographie. Qu'entend-on donc par lieu, au-delà d'un terme abondamment polysémique de sens commun?

### *- Le lieu plutôt que l'espace*

Pour commencer, il est utile de distinguer les notions d'espace et de lieu, comme bien d'autres l'ont fait. Le concept de lieu fait l'objet d'une très vaste littérature tant chez les philosophes (Paquot, Younès 2012) que chez les théoriciens de l'art et de l'architecture, les architectes eux-mêmes, mais aussi les géographes et les experts des sciences sociales en général. Une première définition de base est donnée par le géographe Bernard Debarbieux (1993, p.6) qui le décrit comme une "*intersection entre un espace abstrait qui le contient et un objet dont il est l'emplacement*". Le lieu, dans cette acception initiale, anime donc des tensions et des liens entre des plans concrets et abstraits de notre rapport au monde. Cette abstraction le rend, par certains aspects, moins objectivables, plus subjectif et lui donne un caractère pour ainsi dire insaisissable.

On peut sans doute attribuer à ce caractère insaisissable un certain désaveu de ce concept par un grand pan de la littérature moderne. Paquot (2019) relève ainsi la large utilisation faite du « lieu » par le champ de l'architecture avant de progressivement tomber en désuétude dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle au profit du terme d'espace. Pour le philosophe, c'est là la marque d'un glissement qui s'est fait dans le vocabulaire architectural en lien à l'apparition des grandes pratiques modernistes planificatrices initiée par l'émergence de la pensée fonctionnaliste, de l'urbanisme et du concept de zonage. L'espace peut être découpé, cartographié, contrôlé, là où le lieu apparaît plus fugace, multiple, insaisissable. Loin d'être une simple vue de l'esprit, cette tendance s'exprime jusque dans les actes opérationnels. Ainsi, le premier propriétaire privé du triangle de Bavière, Tractebel SA, après son rachat au CPAS de la Ville de Liège en 1990, s'associera l'année suivante avec la société espagnole Galaico au sein d'un même consortium: Espace Bavière SA. Alors que ce lieu de soin, marquant pour des milliers de liégeois y ayant célébré naissances et guérisons, pleuré deuils et maladies longues; que ce lieu présentant une myriade de réalités et de vécus contrastés donc, redevenait plus intensément que jamais un objet de transaction financière, il devint alors espace: un lopin de terre à développer, une unité foncière réduite

à quelques lignes dans un tableur numérique.

La prédominance du terme d'espace dans les recherches et pratiques architecturales contemporaines, et la défaveur de celui de lieu, traduit bien une forme de poursuite d'un mouvement de rationalisation qui a un temps animé le développement du champ en Europe. Celui-ci prendrait donc racine au milieu du XIXe siècle pour se détacher progressivement des Beaux-Arts jusqu'à sa reconnaissance universitaire -et donc scientifique- généralisée au début des années 2000, ouvrant plus largement que jamais la porte à des recherches doctorales en architecture -dont ces quelques lignes. C'est ainsi peut-être au fur et à mesure que les disciplines de l'aménagement se sont détournées des questions esthétiques, dans un refus de l'académisme, pour mieux se tourner vers des réflexions techniques, programmatiques et de planification qu'à petit à petit disparu la référence pourtant historiquement ancrée au lieu. Comme le pointe Jean-Louis Violeau (2005), les années 60 marquent un moment important pour la définition contemporaine de la profession et de la formation architecturale en France, laquelle sera conjointe à des mutations similaires sinon dans tout le champ européen, en tous cas dans sa francophonie. C'est alors que le détachement aux Beaux-Arts déjà amorcé se fait le plus net, par un décret en 1962 puis des textes de loi successifs pavant finalement la voie à l'entrée des sciences humaines et sociales dans les écoles d'architecture. Au cœur des luttes urbaines de mai 68, l'architecture, et les architectes se pensent ainsi politiques et sociaux, dans une rupture affirmée aux préceptes et modèles modernistes, jugés par trop autoritaristes et élitistes, déliés des préoccupations des masses. La critique du modernisme et plus généralement de la modernité s'y déploie avec ses propres mots ; à travers la notion d'espace. Ainsi, au sein de ces mouvements, la figure du penseur marxiste Henry Lefebvre apparaît aujourd'hui comme centrale. Il est interpellant de constater que ce sociologue urbain à l'influence retentissante s'appuie, lui aussi, sur la notion d'espace, et non de lieu. En particulier, le concept de triplicité de l'espace (Lefebvre 1974), maintes fois repris, le présente au travers du conçu, espace abstrait de la planification et de l'ordre, et donc de la domination, du perçu, espace matériel et charnel de nos pratiques, et du vécu, espace de l'imaginaire et du symbole que nous apposons au domaine physique. Cette conjugaison de plans abstraits et concrets favorisant l'appel au ressenti et à l'expérience corporelle et symbolique ne peut qu'évoquer les propos précédents sur le lieu. Pourtant, étrangement, pour un penseur des conséquences nocives du rationalisme moderniste habitant la pensée planologique, Lefebvre traite cette notion de façon ordinaire dans ses écrits, préférant pour ses développements théoriques celle, éminemment moderne, d'espace.

Les héritiers conceptuels de Lefebvre reproduisent un même repos sur l'espace. En géographie critique, Edward Soja (1998) redéveloppera la triplicité pour conceptualiser la trialectique spatiale, fait des *first*, *second* et *thirdspace*. David Harvey s'inscrira pleinement dans cette utilisation de l'espace à l'instar du lieu, tant dans ses travaux sur les *spaces of hope* -des poches de résistances au paradigme néolibéral- que dans sa relecture de Lefebvre (2012). Il en fait d'ailleurs le sujet de son article *Space as a keyword* (2004) où il décline à son tour une triade entre espaces absolu, relatif et relationnel, issu de Lefebvre et du triptyque originel des espaces organique, perceptuel et symbolique du philosophe allemand Ernst Cassirer. Chacun de ces triptyques possède ses propres caractéristiques,

interprétations et raisons d'être, un de leurs débats centraux étant la primauté ou non d'un espace sur un autre, leurs coexistences ou oppositions. Leur argumentaire repose tous, si je me permets cette simplification abusive, sur la coexistence d'un espace physique -perçu par les sens-, d'un espace mental -abstrait, de l'ordre de la mesure et de la maîtrise- et d'un espace social -vécu par le biais d'images et de symboles.

Plus globalement, il faut noter que ces trois pendants de l'espace sont généralement présentés comme coexistants et ne pouvant être fondamentalement dissociés. L'opération de catégorisation amène cependant souvent les auteurs à traiter ces espaces comme relativement distincts. On y comprend l'entremêlement du conçu, du perçu et du vécu sans que l'on puisse véritablement les distinguer les uns des autres. Les théories triptyques de l'espace n'ignorent donc pas les caractères vécus, historiques, mémoriels, identitaires, imaginaires et ressentis des environnements de vie -bref leurs dimensions insaisissables et fluctuantes,- mais elles paraissent les disséquer de façon bien artificielle en catégories parfois trop hermétiques. C'est en tous cas bien par le biais de la notion d'espace, et non de lieu, qu'elles les explorent, les soumettant par là à une conception marquée par des conceptions fonctionnalistes et objectivantes qu'ils entendent dénoncer.

Gaston Bachelard (1957) avait pourtant pointé ce qu'il pouvait exister au-delà de l'espace métré en parlant de sa « poétique ». L'imagination est pour lui centrale au surgissement de ce caractère indéfinissable, peu pris en compte dans les perspectives rationalistes. L'auteur annonce sa position dès sa quatrième de couverture: « *L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu, non pas dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination.* »

Si l'œuvre de Bachelard, en général, a eu une résonance considérable dans bien des champs, notamment par son investigation des rapports entre imaginaire et rationalité scientifique, son ouvrage tardif *Poétique de l'espace*, en aura une toute particulière quant à la considération du lieu et de son caractère imaginaire. Cette référence figure parmi les inspirations de Christian Norberg-Schultz défendant le « *genius loci* » et a participé à la dissémination du terme « *topophilie* » que Yi-Fu Tuan développera dans sa géographie humaniste. Bachelard y investigate la maison, le domicile, et les liens que nous entretenons à ce lieu, sous différentes composantes et échelles: d'un grenier, lieu des mémoires et des trouvailles à l'édifice entier, « *corps de songes* », d'une cave faite de secrets et de peurs à un hardi escalier. Tirant son parti de la phénoménologie heideggerienne, il proposera aux architectes la nécessité de construire des expériences à vivre, intimement et émotionnellement, plutôt que de se reposer sur des préceptes abstraits, marquant à son tour une rupture avec la pensée fonctionnaliste moderniste agitant alors le champ<sup>11</sup>. Il lui préfère ainsi une approche par les images poétiques et littéraires, les exploitant pour évoquer la relation humaine au lieu comme détachée d'une temporalité linéaire et d'une conscience rationnelle et reposant plutôt sur l'imagination, la perception et la mémoire toujours fragmentaires, situées, interprétatives.

Inspirés de ces constats, d'autres penseurs critiques de la modernité se sont emparés du terme de lieu, ou plutôt de son pendant anglophone *place*, pour se distancier de l'espace, du *space*, et de ses connotations rationalistes.

Il faut d'abord relever les différences sémantiques essentielles avec le lieu. Le place anglophone renforce assurément le caractère d'ordonnement du monde que suggère timidement son pendant francophone. C'est évidemment la place publique, lieu concret de la socialité et de la parole politique, que l'on renverra à la mythique agora grecque. Mais l'on parle aussi communément du chez-soi comme « *my place* », utilisé également pour désigner sa place, dans un train ou au cinéma. Par là, le place se confond largement au français et est liée à un ordre social, une position en rapport à d'autres : on « *keep someone in their place* », comme on parle de la « *place of women in society* ». L'insaisissable du place recouvre donc celui du lieu, mais ne s'y résout pas, le premier pouvant être plus facilement ramené à ce que Harvey (2004) décrit comme l'espace relatif, le second à l'espace relationnel<sup>12</sup>. Ces différences étymologiques, quand bien même les termes tendent à recouper des notions similaires, sont à considérer au vu des ruptures existant entre les développements conceptuels relatifs au lieu et au place.

Un des éléments centraux séparant la littérature sur l'espace d'une partie de la littérature sur le lieu repose sur l'identification d'un caractère difficilement descriptible au lieu. Il y aurait un « esprit » ou un « sens » du lieu qui dépasse la pensée purement fonctionnaliste et rationaliste et permet de traiter d'autres rapports au monde que l'on qualifiera, suivant les auteurs, de « sensibles », de « symboliques », « d'imaginaires » ou « d'affectifs », entre autres choses<sup>13</sup>. C'est bien à ce titre que l'utilisation du lieu, et non de l'espace, me paraît pertinente pour étudier la façon dont ces entités sociales et géographiques que sont Bavière et le Champ des Possibles « enchantent » des populations au point de devenir des repères concrets dans leurs géographies et leurs biographies avec lesquels ces personnes entretiennent des rapports d'attachement puissants. Mais quelle acceptation donner à ce caractère si peu descriptible, alors ?

#### *- L'esprit du lieu en architecture : théorie identitaire à double tranchant*

L'une des expressions qui se sont d'abord imposées à moi pour penser ce trait insaisissable du lieu, eu égard à ma formation en architecture, est celle consacrant « esprit du lieu », un « *genius loci* ». Cette référence a en effet longtemps marqué le champ de l'architecture, en lien direct aux travaux influents de l'historien et théoricien de l'architecture Christian Norberg-Schultz. Dans les années 80, l'auteur a fondé une phénoménologie de l'architecture ayant trouvé de nombreux adeptes, sur base d'une relecture de Husserl et Heidegger. Ce projet se voulait en rupture à l'implication précédente de Norberg-Schultz dans le mouvement moderniste et fonctionnaliste et en constituait autant une critique qu'une tentative de dépassement<sup>14</sup>. L'ouvrage célèbre de l'auteur attribue à certaines unités géographiques un génie (*genius loci*) ou un esprit (*spirit of place*) (Norberg-Schultz 1980). Par là, l'auteur entend dissocier l'espace, propre à la fonction psychologique de l'orientation, du lieu, propre à celle d'identification. L'expérience du lieu et son caractère insaisissable reposent ici dans des dispositions matérielles et sensibles particulières: des formes architecturales, des mouvements et récurrences -de verticalité, par exemple-, des topographies particulières, la course du soleil, etc., que l'architecte, en tant que metteur en forme des lieux, se doit de considérer pour mieux les prolonger. Sans cette attention, l'auteur de projet amènerait le risque de détruire non seulement l'identité du lieu, mais l'identité propre de ses habitants, leur capacité d'identification tant symbolique qu'existentielle. L'esprit du

lieu peut donc se lire comme une théorie identitaire : elle lie identités des populations et des lieux dans un même de façon que si l'un se voit modifié, l'autre le sera également. En ce sens, le lieu n'est pas l'espace parce que ce premier est intrinsèquement lié à des attachements socioculturels et historiques puissants qui s'incarnent dans la matière et le paysage.

En tant que théorie identitaire du lieu, le *genius loci* de Norberg-Schultz porte cependant des limites et des risques qui ont souvent été soulignés. Le lieu y est une entité quasi absolue, qui tire ses racines et sa légitimité dans des racines ancestrales et un certain ordre paysager. Dans une filiation de Heidegger, Norberg-Schultz énonce une approche cosmologique de l'architecture et du lieu dans laquelle la situation de l'humain, placé entre la terre et le ciel, est centrale. Le caractère insaisissable du lieu y fait écho à une forme d'ordre supérieur qui a trait au sacré. L'étude de Rome illustrant le propos de Norberg-Schultz est un exemple frappant de cette vision d'un lieu absolu, enraciné dans un passé mythifié. L'auteur (1980, p. 165) affirme ainsi qu'à Palestrina "*la nature elle-même révèle son ordre caché, et ne demande à l'homme que de le rendre plus clairement manifeste par la construction*"<sup>15</sup>, que le Colisée "*unifie la matière primitive, les Ordres anthropomorphiques et les axes cosmiques de la façon la plus simple possible*"<sup>16</sup>, là où le Panthéon "*rend les mêmes significations manifestes en tant que monde "intérieur", exprimant donc que la synthèse romaine n'est pas quelque chose que l'homme a surimposé sur le monde. Elle est inhérente au monde, et si nous pénétrons dans les choses, nous découvrirons la vérité*"<sup>17</sup>.

En somme, un ordre naturel, pour ne pas dire divin, serait là depuis le début des temps dans le génie du lieu et il s'agirait de le respecter pour générer des espaces beaux et adaptés à leurs populations. Défendre le lieu comme cette entité absolue à la fois matérielle et abstraite peut alors revenir à défendre une culture et une population spécifique attachée à ce lieu. Pris dans une pensée aux tendances essentialisantes et spirituelles comme celle de Norberg-Schultz, cette défense peut aboutir rapidement à la conclusion d'un droit naturel, sinon divin, qu'auraient certains styles architecturaux, certaines formes et techniques ancrées territorialement<sup>18</sup>, dans le meilleur des cas, à une propriété du sol à sa population "originelle", dans le pire des cas. On a ainsi souvent vu les mouvements conservateurs et nationalistes de par le monde revendiquer un tel droit du sol à des individus "de souche", jugé lié à un enracinement profond, culturel et historique à une région donnée. La consécration la plus typique de ce type de pensée du lieu se trouve sans doute dans l'idéologie du "sang et du sol" (*Blut und Boden*) centrale à la rhétorique nationale-socialiste allemande<sup>19</sup>.

Un pan des penseurs et acteurs de l'architecture post-modernes a prolongé cette attention aux cultures et géographies locales en prenant acte de ces limites. Les approches dites contextuelles ont vu le jour en filiation de ce souci du lieu comme site matériel, paysager et mémoriel, à l'instar du courant du régionalisme critique<sup>20</sup> (Tzonis et Lefaivre 1981, 2003 ; Frampton 1983) puis, plus récemment du biorégionalisme (Magnaghi 2014; Rollet 2018). Dans cette littérature architecturale, la référence au lieu comme critique de l'espace homogénéisant moderniste, on constate un glissement graduel vers une préférence pour les notions de site, de région puis de biorégion. Celles-ci charrient des considérations plus larges ayant moins trait à des lieux précis, explorables et appréhendables par le corps, qu'à des aires géographiques, paysagères et culturelles plus vastes, pouvant notamment s'assimiler à la notion de bassin de vie ou de territoire d'une population ra-

rement circonscrite. Par là, elles dépassent la démarche ethnographique de lieux précis abordés dans cette thèse.

- *Le Sense of Place en géographie humaniste*

Face aux limites de cette appréciation du « génie du lieu » auquel j'avais été exposé, j'ai cherché à explorer d'autres littératures en quête d'une compréhension du lieu plus capable de rendre compte du caractère « enchanté » socialement construit que je considérais sur le terrain. Le champ de la géographie m'a permis d'y trouver une seconde théorie majeure concernant le lieu, dans une direction largement différente de celle de Norberg-Schultz. Yi-Fu Tuan (1974), Anne Buttimer (1980) et Edward Relph (1976) fondent à la même époque une géographie qu'ils qualifieront d'humaniste et qui fait du lieu un concept central. Prenant pied dans la psychologie constructiviste de Piaget, ces auteurs se sont vus en rupture à une vision positiviste et quantitativiste de la géographie telle qu'ils la connaissaient. Celle-ci était alors jugée détachée des aspects socioculturels et perceptifs des rapports humains au territoire et trop ancrée dans une conception absolue de l'espace. Dans son célèbre livre (1974) puis article (1979), Tuan décrit ainsi un sens du lieu (*a sense of place*) qu'il conviendrait d'explorer pour revenir à une "topophilie", un sentiment liant une personne et un lieu. Il faut comprendre ce sens comme une capacité humaine spécifique (*sense*) plus que comme une signification (*meaning*) qui serait intimement attachée au lieu. Le caractère ineffable de l'expérience humaine de l'environnement que la géographie humaniste entend explorer se situe donc au cœur de l'être humain, l'ego lui-même, et ses sens perceptifs.

Tuan (1979) distingue deux types de lieu porteurs de relations différentes; les symboles publics (*public symbols*) et les champs d'attention (*fields of care*). Le premier serait lié à un haut degré d'imaginabilité, reposant sur une relation essentiellement visuelle et donc des symboles visuels importants. Ce sont les monuments, les architectures iconiques, les grandes places publiques, les cathédrales. En ce sens, ces lieux sont facilement reconnaissables par des étrangers au lieu et à la communauté locale. Ils sont, toujours selon Tuan, des moyens d'organisation de l'espace en centres de sens. À ce titre, cette lecture se rapproche de celle de Michel de Certeau (1990 [1980], p. 172-173) qui voyait également dans le lieu un « *ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence* » et une « *configuration instantanée de positions.* »

Ainsi, Bavière est, a minima, un point de repère dans Liège lié à sa localisation. Son porche par son architecture singulière dans le paysage urbain contemporain et son implantation dans celui-ci -proéminence isolée au cœur d'un vaste carrefour, faisant face à un des axes principaux de l'île d'Outremeuse, le boulevard de la Constitution- joue un rôle évident de symbole public. Son image est ainsi régulièrement utilisée pour parler de Bavière, que ce soit par des groupes militants, des historiens ou les promoteurs immobiliers. Pour autant, selon Tuan, les symboles publics sont avant tout l'incarnation physique de la vie d'une culture: lorsque cette culture s'étiole, le symbole peut difficilement survivre. Ainsi, on pourrait décrire la culture dont Bavière -et son bâtiment porche- fut porteuse comme celle du soin accessible, un hôpital social de la modernité liégeoise précoce. Quarante ans après sa fermeture, le départ, le vieillissement voire les décès de la majorité de ses acteurs

(médecins, religieuses, professeurs comme malades, visiteurs et personnel), la démolition de la plupart de ses bâtiments et une reconnaissance de l'obsolescence de cette culture<sup>21</sup>, Bavière aurait donc dû, dans cette logique, perdre son statut de lieu, simple déchet encombrant sur l'espace public.

C'est par l'interprétation de Bavière comme champs d'attention que Tuan nous permet de sortir de cette impasse. Par contraste, ce type de lieu serait visuellement plus discret, doté d'un faible degré d'imaginabilité, reposant sur une relation affective. Ce sont les bars et cafés, les marchés, le domicile, les quartiers voire les petites villes. Parce qu'ils reposent d'abord sur un réseau de préoccupation interpersonnelle plutôt qu'une présence physique iconique, ils sont difficilement perceptibles et délimitables par l'étranger à la communauté locale. Ils constituent des émotions ancrées dans un corps physique issues d'expériences répétées de l'espace et, en ce sens, peuvent être considérés comme des lieux plus résilients que les symboles publics. Bavière, par la culture du soin accessible qui l'a constitué, a été l'espace de millions d'expériences singulières, vécues de façon répétée, parfois quotidiennes, sur près d'un siècle, voire quatre si l'on considère ses origines. La perte de cette culture et de ses ancrages physiques, la dissolution de cet attachement humain, selon Tuan (1979, p.418), *«peut causer une hausse de l'attachement sentimental aux objets matériels et aux lieux parce qu'ils apparaissent par là les seuls moyens par lesquels les morts peuvent encore parler»*. C'est là, selon le géographe, une tournure morbide que prend le sens du lieu, dépendant exclusivement du souvenir de relations humaines passées. Une façon de penser la persistante existence tant abstraite que physique de Bavière pourrait s'interpréter par ce prisme: c'est la perte, et la menace de perte, qui expliqueraient une cristallisation d'autant plus forte autour de Bavière, et en particuliers de son bâtiment-porche. On retrouve ainsi chez un des premiers architectes ayant travaillé sur la réaffectation du site de Bavière des propos qui font écho à ce rôle de champs d'affection du lieu et de symbole public du porche :

*“Et on a été les premiers à dire, figurez-vous, la pointe, il faut la conserver. Vous allez me dire bah c'est évident. À l'époque pas. À l'époque pas. On se disait «ha non... On veut faire du moderne, on veut faire du...». J'ai dit non. Ce truc-là est tellement dans l'image de la population, il faut le garder. Ça a été une des premières constantes sur laquelle j'ai insisté d'ailleurs, à l'époque...”*

Pierre, architecte responsable du projet “Porte des Enfants” de 1990  
et ancien étudiant de physiologie à Bavière, 14/02/2017

La relation visuelle établie par le symbole public et la relation affective établie par le champ d'attention sont, pour Tuan, souvent coexistantes selon des degrés différents qui qualifient des lieux. Malgré la distance qu'il puisse exister entre, par exemple, l'Arc de Triomphe parisien et une petite ferme recluse, chacun constitue *“un petit monde à sa façon, c'est-à-dire un centre de pouvoir et de sens relatif à ses alentours”*<sup>22</sup> (Tuan 1979 p.412). Bavière, par là, et la décision de conserver son porche, témoigne bien de l'entremêlement de ces deux aspects de la relation au lieu.

Le développement de la géographie humaniste, notamment dans le dialogue entre Tuan et Relph, a fait du place un de ses objets d'étude centraux. Le lieu y est considéré notamment par ses relations à l'identité individuelle et sociale en tant que marqueur d'une appartenance à une communauté et permettant de distinguer des insiders des outsiders.

En effet, si l'on reprend la définition de la culture comme « *tout ce qu'il faut savoir pour être membre* » (Goodenough 1964), souvent reprise par l'initiateur de l'anthropologie de l'enchantement Yves Winkin, savoir identifier des lieux (en tant que *fields of care*) spécifiques constitue bien un élément important pour appartenir à une culture spécifique, aussi microlocale soit-elle. Si cela touche au caractère identitaire de la théorie du *genius loci*, la géographie humaniste se détache de ses penchants essentialistes en considérant le lieu comme un sens humain, et non comme un caractère géomythologique absolu. On notera ainsi que si Tuan (1979) exploite parfois la phénoménologie de Norberg-Schultz pour développer ses propos, d'autres géographes inspirés de ses travaux n'hésiteront pas à vertement critiquer la thèse centrale du *genius loci*, à l'instar de Bernard Debarbieux (1993, p.7) qui, en introduction de son article sur les hauts-lieux lance une incise claire: "*Certains ont cru pouvoir en conclure que quelques lieux étaient dotés d'une puissance propre et s'autorisèrent à parler de «génie des lieux», d'une façon qui n'était pas toujours métaphorique. Cette conception est doublement dangereuse. D'une part, elle tend à légitimer des conceptions plus radicales encore, telles celles de la géobiologie qui prétend expliquer la naissance de hauts lieux spirituels par certaines particularités cosmiques. D'autre part, elle participe d'une anthropomorphisation des lieux que rien ne peut légitimer et qui n'est en rien indispensable à la notion de haut lieu.*" La rupture entre la théorie du *genius loci*, qui a longtemps marqué le champ de l'architecture, et celle du sens du lieu, qui a alimenté le développement d'une autre géographie et des études de lieux est ici on ne peut plus claire

### **Lieu, imagination et imaginaire dans les *Place Studies***

La production de la géographie humaniste autour du lieu générera un vaste engouement de plus en plus interdisciplinaire jusqu'à aujourd'hui. Le sociologue James W. Gibson (2009) décrit ainsi la perte et la redécouverte de la topophilie au travers de différents modes de reconnexion à la nature, de la militance écologiste à l'attention évangéliste pour la Création. Une vaste littérature anglophone s'est également développée autour de la notion de place-making et a ouvert plus généralement un champ dit des *place studies* au sein des humanités environnementales (Case 2017). Ce champ d'études associe des disciplines aussi variées que l'architecture, le paysagisme, la philosophie, la littérature, la géographie ou les sciences de l'éducation pour traiter des lieux, du sens du lieu et de leurs composantes. Ce courant se trouve encore concrétisé en France récemment par la création de la revue *Topophile*, dite « *Lami.e des lieux | La revue des espaces heureux* » en 2018, entre autres portée par Thierry Paquot et Gilles Clément, et visant à "*interroge[r] écologiquement notre rapport au monde, aux espaces et aux lieux, aux environnements bâtis et naturels, elle questionne nos manières de bâtir, d'habiter et de penser afin de demeurer pleinement et justement sur la Terre.*"<sup>23</sup>

Outre cette référence aujourd'hui ancrée dans le cadre des études environnementales, cette considération pour le lieu s'est aussi développée dans le cadre d'une géographie humaniste franco-européenne. Bernard Debarbieux a largement participé au développement de ce pendant francophone en étudiant les espaces de montagnes sous différents aspects. Le géographe va ainsi participer à préciser de nombreux éléments au sein des *place studies*, à commencer par la définition des hauts-lieux, notion par laquelle il m'a été introduit et qui adresse d'autant plus finement le caractère insaisissable trouvé dans

certains lieux que Norberg-Schultz et Tuan avaient tenté de qualifier. Pour l'auteur, si le lieu est essentiellement spatial, rencontre d'un objet physique avec un espace abstrait, le haut-lieu, lui, serait territorial (Debarbieux 1993). Cela signifie que le haut-lieu dispose d'un caractère particulier en ce qu'il concentre en sus des plans physiques et abstraits un ancrage dans un système de valeurs convenu par une communauté, contribuant par là à l'identité sociale d'un groupe. Le haut-lieu est un *“lieu érigé délibérément et collectivement au statut de symbole d'un système de valeurs territoriales. [...] Ainsi défini, le haut lieu est un lieu auquel sont associées des valeurs dont la nature est prédictible soit par les caractères du lieu, soit par les caractéristiques de l'événement fondateur qui particularise le lieu”* (Debarbieux 1993, p.6). Cela dote le haut-lieu d'une capacité de détachement à son contexte spatial plus ou moins forte: le Mont-Blanc, exemple phare de Debarbieux, est une montagne spécifique. Pourtant, le Mont-Blanc est tout autant un symbole, celui de la conquête moderne de la nature par l'Homme, qu'a longtemps permis d'évoquer sa première escalade en 1786, ou celui du tourisme alpin plus contemporain, doté de ses paysages et pratiques fantasmés. La fonction symbolique du haut-lieu se développe ainsi avec des degrés d'indépendance à son contexte tel que l'expriment les nombreuses représentations picturales, touristiques et commerciales tablant sur le nom et ses valeurs, mais exploitant des formes soit de sommets plus dramatiques et esthétiques, soit des formes entièrement différentes.

Bernard Debarbieux s'est tout particulièrement intéressé aux caractères imaginaire et identitaire des lieux et des hauts-lieux. Ses articles ont d'abord développé la notion de lieux et ses interrelations avec celle de territoire (Debarbieux 1995a, b) avant que l'auteur n'ait proposé une synthèse de ses travaux sur l'imaginaire des lieux dans l'ouvrage *L'espace de l'imaginaire* (Debarbieux 2015). Ses travaux sur le Mont-Blanc et sur le Mont-Royal l'amèneront à produire plusieurs constats sur la formation de l'identité montagnarde (Debarbieux 2017) et de l'identité montréalaise (Debarbieux, Marois 1997). Dans son analyse du rapport des Montréalais au Mont-Royal, le géographe fait ainsi appel à la conception mythique de l'espace comme établi par Ernt Cassirer qu'il résume comme suit (Debarbieux 1997, p.177) : *« la représentation des lieux combine, sans en différencier la nature, les significations du site, les formes et les objets qui s'y trouvent et les événements qui s'y sont déroulés. Autrement dit, le site, les formes et les temps qui y sont localisés, parce qu'ils sont conçus comme étant consubstantiels et mutuellement déterminés, sont fusionnés dans une seule et même image du lieu, résolument particulariste.*

*Cette conception mythique de l'espace, que tout oppose à une conception rationnelle et a fortiori scientifique, plus analytique et objective, accompagne la mise en forme par un groupe social d'un espace qui lui est propre, espace historicisé, territorialisé. »*

Debarbieux poursuit donc le travail d'élucidation de ce caractère indéfinissable trouvé dans les lieux tel qu'il avait déjà été énoncé par Bachelard, Norberg-Schultz et Tuan. La conception mythique de l'espace lui permet de faire sens de ces phénomènes de variations spatiales et temporelles précédemment identifiés : le lieu est le résultat d'une opération de condensation de sens, de valeurs, de formes, d'événements et de temps par et pour une population donnée. Ce groupe social y trouve des ressources pour se donner une consistance sociale et territoriale.

Appliqués à Bavière, ces développements permettent d'éclaircir la confusion et la multiplicité se dissimulant derrière ces quelques syllabes. Il faudrait donc pouvoir dissocier Bavière (le haut-lieu), unité territoriale symbolique contribuant à une identité collective, de Bavière (le lieu), unité spatiale de repère géographique, site matériel d'activités. Le haut-lieu Bavière pourrait ainsi renvoyer tour à tour au soin social, à la dialectique de la vie et de la mort, à la modernité précoce liégeoise, à la déchéance urbaine liée à la désindustrialisation, à son renouveau escompté par la métropolisation ou à la lutte pour la sauvegarde du patrimoine moderniste liégeois. Chacun pourrait ainsi se voir doté de marqueurs physiques plus symboliques que d'autres et d'événements fondateurs différents. Le lieu Bavière, quant à lui, désignerait essentiellement le cadre spatial d'activités historiquement situées: le travail d'un personnel soignant, les graffs d'artistes urbains, l'occupation, tantôt licite, tantôt illicite, par un opéra, un théâtre, le mouvement *Occupy*, une communauté d'artistes, des toxicomanes ...

*- Le lieu : un concept contre-moderne, identitaire et insaisissable*

Dans les années 50, Bachelard avait lancé l'interrogation sur ce que l'espace pouvait nous dire de nos relations intimes, symboliques et affectives, mettant en question la structuration des sciences modernes par les approches métrées et une rationalité instrumentale. L'approche géographique lancée par Tuan comme l'approche architecturale de Norberg-Schultz poursuivent ce projet d'élucidation d'un caractère ineffable du lieu. Chacun s'est par ailleurs positionné en rupture des courants de pensée modernistes et positivistes qui marquaient alors leur champ respectif. Cette mission s'articule autour d'un « sens » du lieu pour l'un, d'un « esprit » pour l'autre. Il y aurait ainsi un “je ne sais quoi” qui fait le lieu, appartenant à un ordre abstrait, imaginaire, dépassant les simples sens physiques et la cognition rationnelle. D'un côté, le repos sur la psychologie et une forme de constructivisme ramène cet ineffable du lieu au cœur de l'être humain, entre capacités des sens et appréhension sociosymbolique. La géographie humaniste a développé un pan important de recherches, principalement anglophones, qui permettent de distinguer des symboles publics et des champs d'attention, des lieux et des hauts-lieux, en permettant une compréhension plus fine. De l'autre, l'utilisation de la phénoménologie de Heidegger et Husserl le fait davantage reposer dans la matérialité et sa disposition, dans une filiation aux théories mystiques des lieux sacrés. La phénoménologie architecturale a ainsi renoué avec un caractère spirituel du lieu, ancré dans une histoire sacrée de certains espaces et des extrapolations quant à la disposition matérielle de nos environnements et du rôle des architectes face à ceux-là. Ces considérations ont pu s'associer d'une part à des courants de défenses identitaires essentialistes, d'autre part à des considérations plus larges et interprétatives de caractères locaux (matérialités et techniques constructives, intégration culturelle, paysagère et sociale ...) via l'avènement du régionalisme critique puis du bio-régionalisme en architecture.

Si l'on reprend le vocabulaire de Lefebvre, c'est donc une forme de dialogue entre espace perçu et espace vécu qu'animent différemment ces courants. Pour reprendre les termes de Debarbieux, l'espace fait l'objet d'une conception mythique qu'il convient d'étudier pour considérer les rapports vécus qu'engagent les groupes sociaux avec les lieux.

Ce bref tour d'horizon de deux courants ayant fait du lieu leur objet d'étude montre bien que si ce concept peut être vu comme tenant d'un flou propre au langage commun, il a toutefois fait l'objet de théorisations multiples et spécifiques au sein de différentes disciplines. Celles-ci permettent de mieux voir en quoi penser les friches en tant que lieux permet de dépasser le métarécit du chancre et du laboratoire qui les contraignent, et en quoi consiste pus spécifiquement l'enchantement du lieu que j'étudie.

Premièrement, l'ensemble de ces théories, aussi diverses soient-elles, partent d'une volonté de rupture avec la modernité conçue dans son repos sur des principes rationalistes, positivistes et fonctionnalistes jugés insatisfaisants pour appréhender l'expérience humaine du lieu. À cela est opposé un repos sur la subjectivité, l'imaginaire, l'appréhension sensible (au sens de rapports physiques et physiologiques à l'environnement) et la mémoire, individuelle et collective, dans ses aspects non linéaires et non rationnels. Les défenses du lieu, comme concept, et de lieux, comme réalités tangibles, s'associent donc ici pour considérer les conséquences de la modernité et de son accélération. Le lieu, en tant que concept, anime bien un propos critique sur la modernité et le rationalisme pouvant filer jusqu'à la contestation des rapports de consommation et de domination établis par l'économie capitaliste.

Deuxièmement, ces théories du lieu soulignent un lien fort entre identité des lieux et identités des personnes. Le concept y est empreint d'un rapport profond à des cultures spécifiques de différentes échelles, des collectivités plus ou moins grandes. C'est par là qu'on peut le mieux interpréter les dérives nationalistes liées à certaines de ses interprétations, ancrées dans des considérations pour la tradition et l'histoire conçues linéairement et de façon essentialiste. Mais c'est aussi, dans d'autres cas, un rapport plus dynamique à l'identité que met en jeu l'étude du lieu. Harvey (2004, p.7) met ainsi bien en valeur que ce n'est qu'à travers une pensée de l'espace relationnel, que l'on peut le mieux associer à la notion de lieu, que "*L'on peut commencer à considérer les nombreux aspects de la conscience politique contemporaine*"<sup>24</sup>, notion renvoyée particulièrement aux revendications identitaires liées au genre, aux origines ethniques et aux orientations sexuelles, entre autres. Les travaux de Debarbieux consacrent ainsi bien les lieux et les hauts-lieux comme des moyens importants de territorialisation et de négociation d'identités collectives. Penser les friches comme des lieux entraînent donc à se questionner : qui sont les groupes sociaux territorialisés par les friches ? Quels sont ceux derrière les lieux ou les haut-lieux de ces friches ? Sont-ils les mêmes ?

Enfin, un caractère insaisissable est constamment mis en avant quant au lieu. Que celui-ci soit d'ordre psychologique, physiologique, spirituel ou poétique, le lieu possède un caractère difficilement saisissable, ineffable. Ces courants entendent alors développer le langage pour tenter de rattraper ce manquement de la langue et des outils. Ainsi, il faut constater l'emploi de la description, littéraire, poétique et/ou ethnographique tout comme celui de photographies, de plans et coupes, dans le cadre de la phénoménologie architecturale ou de schémas, cartes et chronologies, dans le cadre de la géographie humaniste. Si le « vague » des friches suscite des questionnements du même ordre, ceux-ci ne sont donc pas limités à ce statut de friche, qui n'est qu'une partie relativement congrue de l'insaisissable de ces lieux. Traiter des friches en lieux, c'est donc aussi questionner

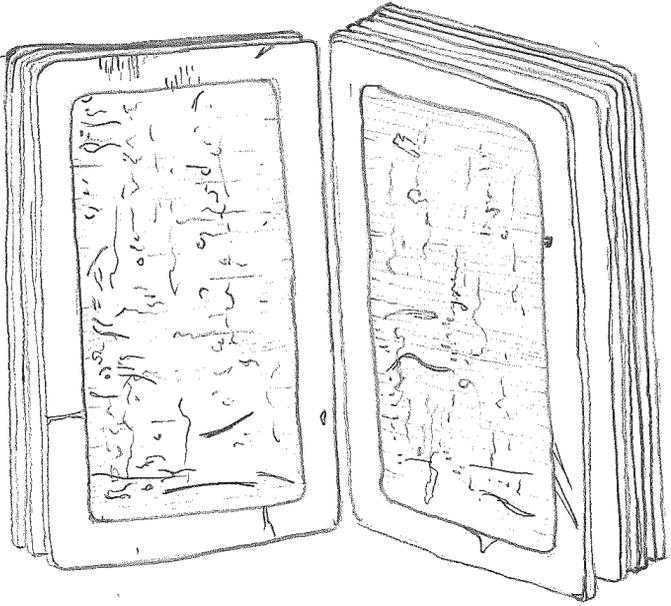
les moyens de restitution de ce caractère insaisissable, comme cela sera abordé dans le chapitre suivant.

*- De la nature dynamique et construite du lieu*

Avant de clore cette investigation sur le concept de lieu, il me semble encore nécessaire de mieux définir quelle est la nature de l'objet étudié. Dans la phénoménologie architecturale, le lieu est une chose en soi, une configuration bénéfique ancrée dans l'histoire et la matière. Chez Tuan, il est un sens humain, une perception personnelle conditionnée par nos schèmes mentaux et nos moyens d'appréhension sensibles du monde. Dans les deux cas, on peut constater une faible prise en compte du caractère dynamique et changeant des contextes sociaux et matériels, individuels et collectifs, dans lequel la relation au lieu intervient pourtant. Le territoire, comme le décrivait André Corboz (1983), résulte pourtant de processus toujours changeants, et ne peut pas être simplement considéré comme une donnée figée. Pour établir le lieu comme une fois que l'on fait -et non une chose qui est- et en particulier comme un enchantement qui est mené par des acteurs précis, il apparaît essentiel de prendre en compte ce caractère dynamique.

De nombreuses recherches poussent à mieux considérer les caractères historique, relationnel et performatif des lieux. Ces recherches ouvrent d'autant plus à considérer une nature socialement construite du lieu, thèse à laquelle invite mon exploitation de l'anthropologie de l'enchantement. Pour mieux saisir ce à quoi je réfère ici, je m'attarderai sur trois lectures contemporaines du lieu qui, chacune, se concentre sur un caractère particulier. Ces auteurs ont par ailleurs la particularité de concrétiser leurs réflexions dans un objet particulier qui fait office de métaphore, permettant de donner une matérialité tangible au concept abstrait et insaisissable de lieu. Les prochaines pages exploitent ces trois objets pour ouvrir à ces réflexions.

## Tablette de cire



*Dimensions inconnues. Plaquettes de cire enserrées dans des cadre de bois assemblés entre eux par la tranche. La cire est gravée de multiples inscriptions peu déchiffrables. Le bois est abîmé.*

*Réalisation: inconnu.*

## Caractère historique

### Le lieu est une accumulation de traces

Dans un essai célèbre, l'historien de l'art de l'architecture André Corboz (1983, p. 18) établit à grand renfort d'exemples que « *le territoire a une forme. Mieux, qu'il est une forme. Laquelle, cela va de soi, n'a pas à être géométrique.* » Dans ce texte, Corboz propose une forme singulière qui sera ensuite souvent réutilisée : le territoire est un palimpseste. Comme les tablettes de cire antique sur lesquelles on retrouve des textes gravés les uns sur les autres, nos espaces de vie sont, dans cette optique, la résultante de la superposition des multiples périodes de réécriture de ces sols. L'objet de la tablette de cire permet à Corboz de mettre en forme sa pensée du lieu et de sa fabrique en une métaphore filée. « *Les habitants d'un territoire ne cessent de raturer et de récrire le vieux grimoire des sols.* » nous dit-il (p.16) avant d'affirmer (p.27) que « *Pour mettre en place de nouveaux équipements, pour exploiter plus rationnellement certaines terres, il est souvent indispensable d'en modifier la substance de façon irréversible. Mais le territoire n'est pas un emballage perdu ni un produit de consommation qui se remplace. Chacun est unique, d'où la nécessité de « recycler », de gratter une fois encore (mais si possible avec le plus grand soin) le vieux texte que les hommes ont inscrit sur l'irremplaçable matériau des sols, afin d'en déposer un nouveau, qui réponde aux nécessités d'aujourd'hui avant d'être abrogé à son tour.* »

Dans cette vision, le territoire, et par extension le lieu résultent de l'accumulation de processus naturels longs (mouvements hydrographiques et géologiques, sédimentation des sols ...) et de processus humains volontaires (constructions et démolitions, aménagements, occupations...). Ainsi, le lieu n'est jamais un objet statique, mais plutôt la superposition de processus historiques s'entremêlant et laissant chacun leur part de traces les un sur les autres. Si l'on paraphrase Corboz, on peut donc considérer qu'on ne peut véritablement aborder un lieu qu'en prenant en compte à la fois la pluralité des processus qu'il croise et la dynamique historique dans laquelle chacun est pris.

Cette pensée rencontre certaines limites dans le cadre de mon travail. D'abord, l'émphase de Corboz sur les traces matérielles a participé à disqualifier les espaces qui avaient été démolis, partiellement ou totalement. Dans cette vision, les friches sont souvent renvoyées à des « déserts », résultat de réécritures trop vives ou rapides : « *Certaines régions, traitées trop brutalement et de façon impropre, présentent aussi des trous, comme un parchemin trop raturé: dans le langage du territoire, ces trous se nomment des déserts* » (Corboz 1983, p.27). On retrouve là une déclinaison du métarécit de la friche que j'essaie ici d'éviter.

Cette pensée du territoire comme palimpseste a été par ailleurs plusieurs fois actualisée, y compris par Corboz lui-même (2001). Elle a participé à la propagation d'autres expressions célèbres dans le champ de l'aménagement. En particulier, celle de « *ville sédimentaire* » et sa maxime « *construire la ville sur la ville* » sont peu à peu devenues des slogans pour de nombreuses agglomérations et leurs concepteurs œuvrant à une hypothétique croissance écologiquement vertueuse. Malgré un certain dévoiement de la pensée de Corboz<sup>25</sup>, cette idée d'une sédimentation du territoire se retrouve jusque dans les propositions de théorisation de ce que serait un champ d'étude sociologique des lieux, autrement dit une « *topologie sociale* » (Bonnin 2010, p.45) : « *[l'espace habité est] un objet épais, un objet*

*profond. Parler d'épaisseur, de feuilletage, en un sens quasi géologique, est une des manières qui nous sont offertes de l'aborder, de le fragmenter, de l'ordonner afin qu'il ne surgisse pas massivement à l'esprit pour l'envahir, le saturer, le paralyser. »*

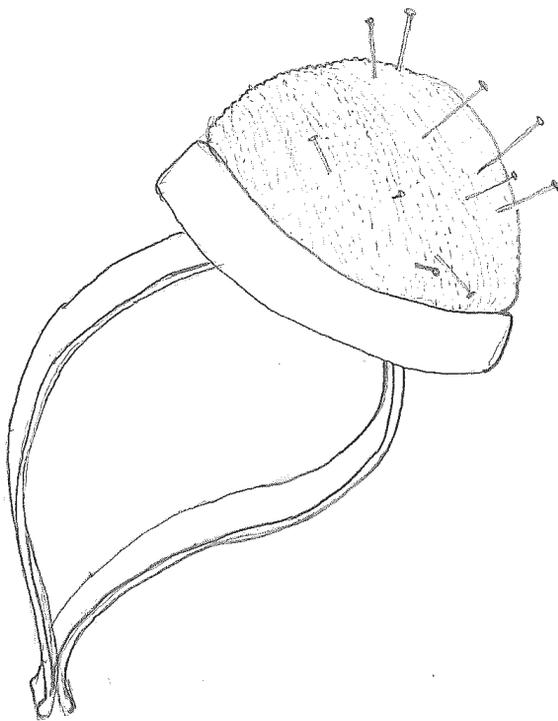
On retrouve cette pensée en strate dans les pratiques d'étude de sites menés par de nombreux architectes, urbanistes, paysagistes ou géographes. Comme Bonnin l'identifie, c'est une manière d'ordonner cet objet épais, complexe et insaisissable pour mieux l'appréhender. La méthode d'appréhension et la nature de l'objet appréhendé (le lieu) s'y confondent donc. En superposant des cartes de viaires anciens, des plans cadastraux, des représentations topographiques et hydrographiques, des modélisations architecturales de différentes époques, on parviendrait à reproduire ce palimpseste d'un territoire, souvent pour mieux y intervenir.

Penser le lieu comme une accumulation de traces devrait impliquer, si l'on suit Corboz, de le penser comme l'imbrication de nombreux processus matériels, sociaux et culturels toujours changeants. L'imaginaire social y est central : « *Cette nécessité d'un rapport collectif vécu entre une surface topographique et la population établie dans ses plis permet de conclure qu'il n'y a pas de territoire sans imaginaire du territoire* » (Corboz 1983, p.17). On peut cependant considérer que la propagation de l'idée de ville sédimentaire dans le champ opérationnel a surtout résumé cette pensée à une interprétation quasi géologique ou archéologique qui minimise le caractère processuel souligné par Corboz. Quand on dit que le lieu est un palimpseste, on résume ainsi souvent cela à considérer que ce lieu est une accumulation de traces matérielles. On peut dès lors aisément les documenter, les renvoyer à des cartes et plans historiques. Pour les architectes, on peut aussi faire ressurgir tel tracé historique pour évoquer un chemin disparu puis retrouvé sur une carte, telle organisation parcellaire que l'on réinterprétera.

En somme, le lieu, ou en tous cas le territoire, chez Corboz, est nécessairement dynamique. C'est un espace socialement et matériellement construit et reconstruit en permanence par la superposition et l'interaction d'une myriade de processus géologiques, hydrologiques, culturels et architecturaux. Chacun de ces processus laisse des traces affectant à la fois ce qui a été laissé par le processus précédent et ce qui est le cadre d'intervention du suivant. Certaines interprétations ont limité cette pensée à une lecture uniquement historique et sédimentaire. La dimension historique est en effet centrale au territoire comme palimpseste ; penser le lieu par cet objet permet de mettre en valeur la nécessité de prendre en compte les temps longs et superposés de tous ces processus. Pourtant, le lieu dépasse très largement la seule accumulation des traces matérielles issues de ces processus ; comprendre un lieu ne peut se limiter à inventorier les différentes « couches » qui le composent.



## Pelote à épingle



*9 cm x 4 cm de diamètre. Surface de tissu violet et strié tendu sur un morceau de mousse bombé, montés sur une structure en plastique blanc. Plusieurs épingles en métal sont fichées dans le dôme.*

*Réalisation: Faden & Nadel Co.,  
ca. 2016*

## Caractère relationnel

### Le lieu est un carrefour d'expériences

L'importante géographe britannique Doreen Massey s'est saisie de la géographie humaniste initiée par Tuan pour la renouveler et l'allier aux lectures politiques et critiques d'une géographie dite radicale. Comme Tuan elle fait du lieu une dimension centrale de son étude. Comme Corboz, elle pense cet objet à travers un caractère nécessairement multiple. Plus que ce dernier, elle insistera cependant sur le caractère immatériel de l'espace, en mettant en avant ses dimensions sociales et relationnelles. Dans une interview accordée à *Social Science Bites*, Massey (2013) déclare ainsi: « *L'espace est la dimension qui nous présente l'existence des autres, l'espace est la dimension de la multiplicité. L'espace est matériel, mais a une dimension immatérielle* »<sup>26</sup>. Au-delà de l'accumulation historique mise en valeur par Corboz, c'est la coexistence à un même moment de réalités sociales différentes qui fait un lieu, au sens de Massey. Dans ce même entretien, la chercheuse donne également une figure à sa vision sous la forme d'une pelote à épingles :

« *Je dirais que l'espace n'est pas une surface plane sur laquelle nous marchons ; Raymond Williams en parlait. Lorsque vous prenez un train qui traverse le paysage – vous ne voyagez pas à travers une surface plate et morte que serait l'espace : vous traversez une myriade d'histoires en train de se dérouler. Plutôt qu'une surface plane, l'espace est plutôt une pelote d'épingles faite d'un million d'histoires : si vous vous arrêtez à un endroit, il y aura une maison avec son histoire [...] Je veux voir l'espace comme une coupe à travers la myriade d'histoires que nous sommes tous en train de vivre à tout moment. Le temps et l'espace en deviennent intimement connectés.* »<sup>27</sup>

Chez Massey, la pelote à épingles donne à voir comment un lieu condense les histoires de personnes et de groupes sociaux différents qui y coexistent. Cette coexistence n'est pas sans friction : Massey étudie avant toute chose les rapports liant espace et pouvoir, dénonçant par ses travaux de nombreux rapports de domination qu'ils sous-tendent. La géographe, comme Lefebvre avant elle ou son contemporain David Harvey, défend que l'espace soit politique de façon inhérente. Penser l'espace implique d'affronter ce qu'elle considère la question politique la plus fondamentale : comment pouvons-nous vivre ensemble ?

Le lieu, chez Massey, est donc un objet relationnel fait de la coexistence de récits multiples en tensions les uns avec les autres. C'est à nouveau une lecture du lieu comme entité dynamique et socialement construite qui complète celle de Corboz. À l'accumulation historique d'une diversité de processus successifs, Massey ajoute la simultanéité d'une diversité d'existences sociales qui compose cette entité. Les relations conflictuelles entre ces groupes sociaux sont alors une dynamique centrale de la fabrique des lieux qui se forment et se déforment à travers eux.

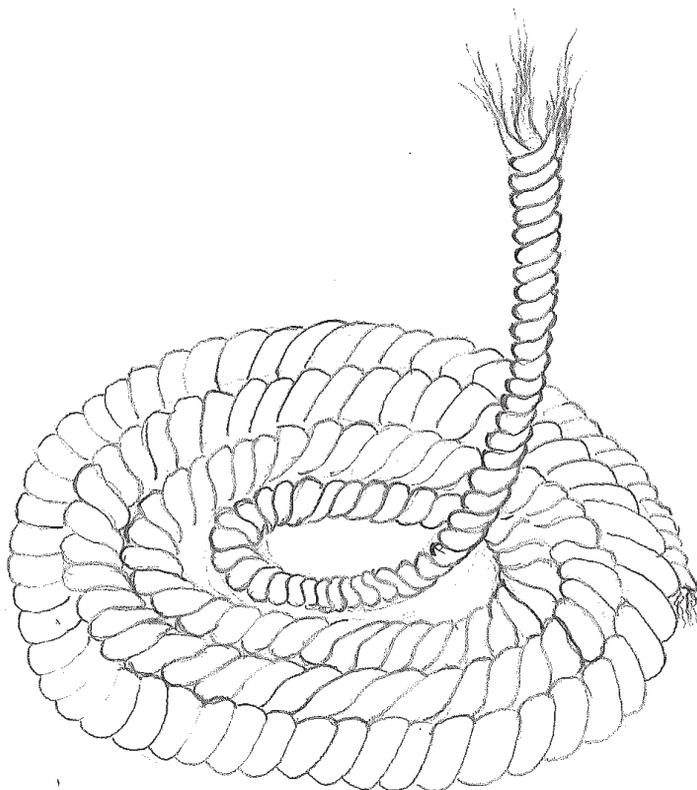
Cette attention aux rapports de domination et à la diversité sociale de l'espace s'exprime tant dans ses travaux sur les rapports de classe et de production (Massey, Catalano 1978 ; Massey 1984, 1995) que dans ceux concentrés sur les dimensions genrées de la domination spatiale (Massey 1994) ou dans ses lectures de la globalisation (2007). Un trait com-

mun de ces travaux est de dénoncer le risque de l'adhésion à un narratif unique, d'une histoire du monde, à toutes ses échelles, singulière et linéaire. Ce narratif, qu'elle identifie dans une foi dans le progrès et le développement est, à son sens, une pensée moderne qui implique de ne croire qu'en l'existence d'un seul futur possible, niant par là la possibilité d'autres existences, notamment non-capitalistes. Cette critique de l'invisibilisation de la diversité sociale inhérente à l'espace se retrouve dans de nombreux travaux féministes et décoloniaux contemporains et rejoint ce que l'auteur Bayo Akomolafe a nommé « *l'incarcération de la voie unique* »<sup>28</sup> (tel que cité par Chuang 2021) ou ce que le philologue soviétique Mikhail Bakhtin (1981) a relevé comme un « *monologisme* », un monopole de l'imagination. Chez Massey, la prise en compte de ce monopole par une élite économique et politique met en valeur à la fois à quel point un lieu est le siège d'une dimension immatérielle importante -celle de la diversité des histoires qui le traversent à tout moment- et la façon dont la fabrique de ce lieu est le résultat de rapports de force puissants et inégaux au sein de cette diversité.

Épouser la vision du lieu comme une pelote à épingles implique donc de considérer la myriade d'histoires existantes quant à un espace sans les réduire à un narratif englobant, à commencer par le narratif moderniste du progrès et du développement. Si, chez Debarbieux, la conception mythique de l'espace permet donc de considérer la façon dont un lieu est un moyen d'exister pour un groupe social donné, Massey nous permet donc de voir d'autant mieux que cette conception mythique est également multiple et politique. Elle amène le présent travail à considérer la diversité des groupes sociaux existant à travers les lieux étudiés tout comme les rapports de force qui les traversent dans ces existences. Si le lieu est un enchantement, ou plutôt une myriade d'enchantements singuliers, ceux-ci se produisent au travers de rapports de force plus ou moins explicite qu'il s'agira d'aborder, à Bavière comme dans le Champ des Possibles.



## Corde tressée



*400 cm x 3 cm de diamètre. Longs fils de jute finement serrés et entremelés formant une tresse allongée et solide. Les extrémités s'effilochent.*

*Réalisation: inconnu.*

## Caractère performatif

### Le lieu est une narration de récits

Une dernière figure que je convoque pour comprendre cette nature dynamique du lieu m'est plus personnelle, bien qu'elle fasse écho à de nombreux écrits me précédant. Dans le mémoire de fin d'étude ayant basé ce travail de thèse, je butais déjà sur cette difficulté à définir ce qu'est un lieu, à saisir cet insaisissable. Inspiré par des conversations avec Yves Winkin, j'avais finalement proposé de voir le lieu comme une corde tressée :

*« Bavière pourrait en fait être pensé comme une corde s'étendant à travers les siècles, unique, continue, et se formant au 17e siècle, lorsque Ernest de Bavière, prince-évêque de la principauté [sic] de Liège, confère son nom à l'hospice récemment créé. Comme toute corde, celle-ci est cependant constituée de fils noués les uns autour des autres, émergeant de et plongeant dans la densité de l'entrelacs, s'exposant tour à tour au regard, le tout formant l'entité. [...] Le lieu existe au travers de l'entremêlement de ces représentations<sup>29</sup>. Il n'est cependant pas un fil puis un autre, il est toutes ces représentations en même temps qui se tiennent toutes ensemble, mais ne se montrent à voir individuellement que par partie aux regards [...] Si les représentations sont les fils de la corde qui composent fondamentalement Bavière, l'espace physique, dans sa réalité, mais aussi dans le souvenir et l'expectative de sa matérialité, peut-il être conçu comme l'espace de friction entre ces fils. L'espace physique est donc ici conçu comme l'interface entre ces représentations, à la fois produit de leurs pressions respectives et lieu de leurs échanges, de leurs interactions. L'espace physique, l'architecture du lieu, est modelé par les mouvements de ces fils, de ces représentations au cours du temps, qui se superposent, s'écartent, apparaissent au plein jour ou disparaissent pour des années. » (Kunysz 2017, p.11-12)*

Il s'agissait alors d'un modèle d'explicitation ; une façon pour moi de mettre des mots sur une matière complexe et fuyante, avec la naïveté et les erreurs de l'étudiant. En posant cet objet à côté de la tablette de cire de Corboz et de la pelote à épingles de Massey, le lieu comme une corde tressée me paraît cependant à réexplorer pour ce que cette forme apporte de complément à la compréhension de ce qu'est un lieu. Ici, l'objet implique une pratique manuelle et sensible explicite : celle du tressage. Peut-être, moins que la corde elle-même, c'est l'action de tresser cette corde qui est le lieu. Dans ce sens, le lieu n'est plus une chose en soi ou un sens humain, mais un récit chaque fois transformé au travers de milliers de performances que sont les enchantements.

On retrouve cette figure du tressage chez plusieurs auteurs proches des théories de la narration. Dans *Architecture et Narrativité* (2016 [1996]), Paul Ricœur s'est exceptionnellement penché sur le champ de l'aménagement et y inscrit la figure de l'*intreccio*<sup>30</sup>, de la tresse. Plus spécifiquement, il identifiait une étape de mise-en-intrigue propre à la configuration d'un récit comme d'une architecture. Au travers de cette mise en intrigue, le récit du quotidien devient littérature par les processus de l'écriture et de la narration qui rassemblent des événements épars pour leur donner une cohérence. *« Cette tresse, cette intrigue, ne permet pas seulement de rassembler des événements, mais aussi des aspects de l'action et, en particulier, des manières de la produire, avec des causes, des raisons d'agir, et aussi des hasards »* (Ricœur 2016 [1996] p.23-24). Ce tressage est, pour Ricœur, une *« synthèse de l'hétérogène »* qui a sa déclinaison spatiale.

L'œuvre architecturale est décrite comme « *un message polyphonique offert à une lecture à la fois englobante et analytique* » (p.25). C'est en jouant de variables relativement indépendantes<sup>31</sup> que les architectes procèdent à cette synthèse de l'hétérogène spatial ; c'est-à-dire qu'ils « tressent » un récit sur base d'éléments dont ils se saisissent, proposent un ordre<sup>32</sup>, une intrigue.

D'autres ont repris cette figure, de façon plus ou moins explicite. Alice Michaud-Lapointe (2018) décrit ainsi l'œuvre autobiographique de Hélène Cixous comme une « *mémoire torsadée* »<sup>33</sup>. Par là, elle entend un processus d'écriture et de narration qui, dans cette synthèse, ouvre à confondre réalité et fiction, à interroger la perméabilité entre le réel et l'imaginaire, le « vrai » (ou tenu vrai) et le « faux » (ou tenu faux). Céline Barrère (2021) développe cette lecture quant à la façon dont Cixous traite des lieux spécifiques. Pour cette chercheuse en urbanisme, la tâche que se donne l'autrice n'est pas de dire le vrai ou le faux, mais bien de délier les espaces-temps de la mémoire. Par la même, elle procède de glissement entre des identités collectives, ses identités propres et les identités des lieux qu'elle parcourt et qui la parcourent.

Nicolas Tixier a également fait appel à cette figure dans ses travaux dans le champ de l'architecture. Son étude de l'analyse de site selon Patrick Geddes le mène à reformuler une première fois la figure du lieu comme palimpseste : « *Les strates d'époques ou de nature différentes ne se recouvrent pas les unes les autres, mais forment conjointement et dans leurs évolutions un tout, un lieu* » (Torres Astaburuaga, Chaudier, Tixier 2016, §37). Mais c'est dans son étude des rapports entre patrimoine et fiction que l'on trouve une référence plus explicite encore. Pour lui, « *Le patrimoine doit ainsi être d'abord vu ici comme un emprunt visant à construire une filiation, une continuation, une fiction où celui-ci n'est pas tant construit sur ce que l'on hérite passivement que ce que l'on choisit sciemment d'hériter. Il s'agit de patiemment et méthodiquement construire les fils narratifs d'une situation donnée. Les fils qui tissent une lecture spécifique et populaire, puisqu'il s'agit de la vie quotidienne de tout un chacun. Des fils rétrospectifs qui, comme les strates, composent notre perception, dessinent des patrimoines et ouvrent leurs propres fictions. Des fils qui tissent un palimpseste d'ambiances pour tout lieu habité* (Marot 2010 ; Gamal Saïd 2014) »<sup>34</sup> (Tixier 2020a p.292).

La figure du lieu comme une corde tressée de fils invite à voir le lieu comme un acte narratif, un récit, qui brouille les frontières usuellement établies entre différents temps, différents espaces, et entre la réalité et la fiction à proprement parler. Cette figure permet d'insister sur la correspondance profonde qu'il y a entre l'acte de tressage (le récit de lieu) et « l'objet » tressé (le lieu) : si l'on arrête de raconter le lieu, celui-ci n'existe plus ; si l'on arrête de tresser, l'absence de tension amène la corde à s'effiloche. Ricœur (2016) avait déjà mis en valeur comment les mots « récit », en littérature et « construction », en architecture, désignent pareillement tant l'acte que le résultat de l'acte. Chaque bâtiment nouveau constitue « *la mémoire pétrifiée de l'édifice se construisant* » (p.25). Tout lieu est donc un récit performé, chaque performance étant unique et particulière, mais participant de ce même récit et, en quelque sorte, l'enchantant.

Dans cette optique, qui opère donc cette « mise en intrigue », ce tressage ? J'avais proposé en 2017 de voir l'architecte comme celui qui noue, ou propose, les nœuds de la corde, des

configurations que pourrait prendre le récit du lieu dans les temps à venir. Ricœur (2016) centrait lui aussi son analyse sur les architectes, en faisant les narrateurs, les « tresseurs » à la fois du construit et de l'habité :

« [...] les fonctions d'habitation sont sans cesse “inventées,” aux deux sens du mot (trouver et créer), en même temps que les opérations de construction inscrites dans la plastique de l'espace architectural. On peut dire que se façonnent en même temps l'acte d'habiter et la construction résultant de l'acte de construire. Le renvoi les unes aux autres des fonctions d'habitation et des formations constructives consiste en un mouvement et une chaîne de mouvements de l'intelligence architecturale investie dans la mobilité du regard qui parcourt l'ouvrage. Du récit à l'édifice, c'est la même intention de cohérence discordante qui habite l'intelligence du narrateur et celle du bâtisseur[...] » (p.25)

Si l'on reconsidère la figure de la pelote à épingles de Doreen Massey, il convient cependant de remettre en question cette lecture trop rapide. Le lieu, pour la géographe, est un objet qui existe par la diversité des récits qui l'habitent. Ces récits sont tous spécifiques, propres à des groupes sociaux particuliers, et entrent en tensions les uns avec les autres. Il n'y a donc pas un, mais des récits du lieu et non pas un, mais des narrateurs. Nicolas Tixier (2020b, p. 52) souligne d'ailleurs la nature collective de ce récit, et son rôle pour l'existence des groupes sociaux qui le pratiquent : « *le récit du lieu est l'acte de narration collective qui fait exister le lieu comme espace de pratiques partagées ou de pratiques potentielles* ». En somme, il n'y a pas que les architectes qui tressent la corde du lieu. Une myriade de groupes sociaux, dont des architectes, s'adonnent à des actes de narration permettant de faire exister des espaces propres à leurs pratiques.

On peut rapprocher cette lecture du lieu à la notion pragmatiste de « plurivers » que redéveloppe notamment Didier Debaïse (2021). Dans une communication récente, le philosophe reprenait une phrase du pragmatiste anglo-américain Williams James (1905): “*L'univers se constitue par le récit des choses terrestres*”. Cette proposition, selon Debaïse, a longtemps été laissée considérée comme triviale, interprétée au sens du classique « *l'univers trouve son sens dans le récit* », un récit exclusivement humain face à des non-humains silencieux et reproduisant les grands partages modernes dénoncés par Bruno Latour. Debaïse propose de reformuler cette phrase en « *l'univers se constitue par des logiques narratives* », chacune différente et singulière, ce qui permet de questionner nos schémas de pensée. Debaïse relève que, dans son chapitre *L'un et le multiple*, James décrit le monde comme rempli de récits singuliers qui s'entremêlent. Le monde est ainsi un immense réseau de récits singuliers où chaque situation est marquée par des récits protéiformes que notre esprit humain peine à faire coïncider complètement. Penser le lieu en corde revient donc également à reproduire cette vision d'un monde « pluriversel » où des groupes sociaux variés procèdent de logiques narratives propres pour faire exister leurs espaces de pratique.

Ce plurivers ne doit cependant pas s'interpréter comme une coexistence sereine d'entités en réseaux poursuivant leurs propres logiques. Massey rappelle bien la façon dont le lieu est espace et produit de conflits sociaux et de rapports de domination. L'acte de narration n'est ainsi pas le même qu'il vienne d'un promoteur immobilier ou d'une « simple » passante. Dans les sociétés occidentales que j'étudie, où le capital économique et la pro-

priété foncière demeurent des outils de pouvoir centraux, le récit du premier supplantera nécessairement le récit de la seconde à bien des niveaux. C'est sans doute à ce titre que l'on peut comprendre pourquoi Ricœur, et moi-même après lui, étions si convaincus du rôle des architectes dans le tressage du lieu. Les architectes occupent un rôle particulier dans ces rapports de pouvoir ; ils sont d'abord au service de ceux possédant ces capitaux économiques et ces titres de propriété. Les plans, coupes, schémas, présentations, les espaces publics et les bâtiments construits sont autant d'actes de narration qui font le lieu en étant financés et agréés par les possédants. En cela, le récit des architectes est un récit légitimé et visible, en tous cas plus visible que d'autres. Il s'agit de la face la plus évidente de la myriade de récits entremêlés qui forment le lieu.

Pourtant, comme Tixier l'a mis en valeur, les actes de narration du lieu font partie du quotidien de tout un chacun, ils sont une condition essentielle pour se constituer un espace de pratique sociale. Dans bien des cas, le récit légitimé du lieu supplante et invisibilise la pluralité réelle des récits, et donc des groupes sociaux en présence. Tixier (2020b, p. 292) pointe que, dans la fabrique du lieu et de ses récits, « *nous extrayons inévitablement certains matériaux et histoires au détriment d'autres de façon à créer des histoires et des projets* »<sup>35</sup>. La narration est une synthèse d'éléments hétérogènes, mais elle est une synthèse partielle dont les éléments sont activement choisis en rapport aux intérêts, aux connaissances et aux projets de chacun. Dans un monde aux rapports de force asymétriques, la pluralité des récits des lieux -et donc la condition d'existence des groupes sociaux porteurs de ces récits- se voit souvent mise de côté du récit légitimé visant essentiellement à rentabiliser les propriétés et faire fructifier un capital.

En définitive, il me semble le plus utile de comprendre le lieu comme un processus collectif d'existence sociale, ou plutôt comme un ensemble de processus concourants au travers desquels différents collectifs parviennent à exister. Ces processus sont des actes concrets (des constructions, des plans, des occupations, des prises de parole, des écrits, des plans budgétaires ...) qui constituent autant de performances particulières d'un ou de récits de ce lieu que je renvoie à la notion d'enchantements de ces lieux. En cela, un lieu fait se croiser une myriade de mondes sociaux et de mémoires « tressés » les uns aux autres.

Malgré cette pluralité, ces processus concourants permettent une pérennité sociale et historique du lieu, une continuité non unifiée, une « *concordance discordante* ». Dans différents processus d'existence des collectifs, un même lieu portera un nom, un espace et un contenu culturel chacun pouvant être dans certains cas différents, dans d'autre similaire, le tout articulé selon une grammaire propre au collectif et aux valeurs que portent ses membres. Comprendre le lieu comme un enchantement permet d'expliquer l'acceptation de ces dissonances : la suspension volontaire d'incrédulité qui caractérise cette expérience amène à « lisser » en quelque sorte ces aspérités.

Ces différents processus d'existence peuvent être en rivalité implicite ou explicite et, par là, susciter l'émergence de nouveaux collectifs et la disparition d'autres, c'est-à-dire faire exister ou faire cesser d'exister autrui. Situé dans des espaces sociopolitiques structurés par des rapports de domination entre des groupes sociaux légitimés par leurs capitaux (culturels, économiques, fonciers), cela amène à considérer la façon dont certains récits

deviennent dominants et largement diffusés quand d'autres sont invisibles, discrets et considérés comme accessoires, si on les considère tout court. C'est-à-dire que le récit du lieu se fait un outil de reproduction des rapports de force en présence dans une société donnée, où se joue une lutte pour l'existence de groupes sociaux précis, la légitimation de certains et le discrédit d'autres.

Dans les cas étudiés, un récit central est celui de la friche. Ce récit est celui d'une pause dans le développement urbain qui opère d'une tension entre d'une part des friches « chancres », pause indésirable, qu'il faudrait redévelopper et intégrer au tissu urbain usuel et des friches « laboratoires », pause désirable, qu'il s'agit de prolonger à tout prix. Ce récit est propre à des groupes sociaux précis et à leurs tensions : des promoteurs immobiliers, des acteurs politiques, des architectes, des associations habitantes, patrimoniales et/ou écologistes. Derrière ce récit dominant, cependant, d'autres existences sociales sont également à décrire, dotées de leurs propres récits, de leurs propres façons d'exister par le lieu et de faire exister ce lieu, et de leurs propres rapports de force.

Si l'on veut parler de lieux au-delà de la friche, il faut donc parler à la fois des pratiques concrètes de narration de ces lieux dans toute leur pluralité et des rapports de force sous-jacente à ces pratiques de narration, en interrogeant auteurs et narrateurs. Cette thèse se donne ce double objectif en explorant ces pratiques de narration dans une première enquête de terrain et leurs rapports de force dans une seconde.

Un point d'ombre demeure cependant dans ce récit théorique. L'anthropologie de l'enchantement comme les différents tenants des *place studies* s'accordent sur l'importance de la dimension collective et sociale de l'expérience. Le vocabulaire manque cependant, à ce stade, pour qualifier cette dimension collective : qui sont les groupes enchantés ? Comment les nommer ? Et quels rapports peut-on considérer entre eux ?

## Imaginaire(s)

Comment, donc, nommer ces groupes sociaux qui existent à travers les lieux, ces personnes prises dans l'enchantement spécifique qui fait de l'espace un lieu ? Cette question a parcouru mon enquête pendant de longs mois. Fallait-il parler de collectif, d'acteurs et d'actants interconnectés dans un réseau, au sens de Bruno Latour ?<sup>36</sup> Ou revenir tout simplement à la notion classique de communauté souvent mise en scène par les pères de la sociologie urbaine, à l'instar de Ferdinand Tönnies ou de Durkheim ?<sup>37</sup> C'est finalement chez les auteurs s'intéressant à l'imaginaire social que j'ai trouvé une notion qui me satisfaisait, soit celle de communauté imaginée (Anderson 1983). L'imaginaire est en effet un élément central tant aux théories du lieu qu'à l'anthropologie de l'enchantement. Considérer l'existence collective à partir de l'activité d'imagination de cette collectivité permet d'insister et d'explorer d'autant mieux le rapport imaginaire que convoque l'expérience enchantée du lieu.

L'imaginaire ne trouve cependant pas toujours une définition claire tant en anthropologie de l'enchantement que dans les *place studies*. On sait que le rapport à la narration du lieu, à son « tressage » engage une production et un rapport imaginaire à la fois chez le narrateur et chez celui qui l'écoute. On sait que l'enchantement engage un « *effort d'ima-*

gination » (Belin 2002) et accorde une place à celui-ci dans les interactions quotidiennes (Zaccai-Reyners selon Brahy et Bourgeois 2020). L'expression « *Je sais bien, mais quand même* » de Mannoni ayant fondé l'intuition de Winkin fut d'ailleurs d'abord le titre d'un chapitre dans un ouvrage de l'auteur intitulé *Clés pour l'imaginaire ou l'Autre Scène* (1969). Étonnamment, l'imaginaire, et en particulier l'imaginaire social, demeure pourtant une forme d'impensé dans ces corpus. Quelques auteurs ayant pensé l'imaginaire permettent alors d'y voir plus clair.

### - *L'institution imaginaire de la société*

Bachelard, quand il propose sa Poétique de l'espace, établit un projet de réhabilitation de la dimension imaginaire du vécu face à un contexte scientifique positiviste qui l'en a exclu. Pour le philosophe, l'imagination est une puissance majeure de la nature humaine, allant jusqu'à dire qu'elle « *augmente les valeurs de la réalité* » (1957, p. 48).

Gilbert Durand (1960) a ensuite bien décrit l'histoire de la disqualification de l'image, de l'imaginaire et de l'imagination dans la littérature scientifique, en grande proximité avec le développement du paradigme positiviste. Trop ambigu, car reposant sur l'interprétation, pour être saisis dans des développements rationalistes cherchant des vérités objectives, ces objets ont longtemps été écartés. Au contraire, pour Durand, toute action humaine, de la plus intuitive à la plus rationalisée, est emprunte d'imaginaire, soit une « *fantastique transcendante* » constitutive de notre existence. Celle-ci est ancrée dans ce qu'il nomme le trajet anthropologique, soit les allers-retours incessants entre nos sens perceptifs et nos cadres culturels. C'est dans ce trajet que se constituent pour lui les images mentales, les fantasmes, les rêveries, les mythes et la création artistique, sans qu'il y ait besoin d'argumenter sur leur véracité ou leur objectivité. Au contraire, les imaginaires seraient un moule affectif préalable aux idées construites, prétraçant les routes de la pensée et de l'action. Durand s'est ainsi attelé à décrire les structures anthropologiques de l'imaginaire, ses logiques propres d'organisation, la façon dont on peut les classifier et les étudier. Il identifie des processus de constellation de l'imaginaire autour d'un noyau archétypique et établit des méthodes d'étude « mythologique » permettant de dégager des récurrences imaginaires, des mythèmes, dans une variété de phénomènes culturels (Durand 1996). Il a aussi proposé le concept de bassin sémantique, lequel régirait la fabrique et le délitement d'un mythe dans le temps, selon six phases<sup>38</sup>.

Le philosophe et psychanalyste Cornélius Castoriadis (1975) a ensuite largement participé à développer la littérature sur l'imaginaire au-delà de cet effort de structuration pour en faire un concept critique fondamental. Dans *L'institution imaginaire de la société*, l'auteur mène d'abord une critique des dérives des théories soviétiques marxistes, en refusant les excuses transcendantales qui voient dans les goulags et l'autoritarisme de ce régime le dévoiement d'une essence idéale de la théorie communiste. Marxiste orthodoxe, Castoriadis défend l'importance du lien entre l'idée -les théories marxistes- et ses effets, les conséquences réelles et tangibles de l'action, et la capacité des sociétés à créer et recréer ce qui les structure. Dans ce cadre, l'imaginaire est décrit comme une « *création ex nihilo* », en rupture avec les interprétations courantes et limitantes de l'imaginaire :

« *Ceux qui parlent d’"imaginaires" en entendant par là le "spéculaire", le reflet ou le "fictif" ne font que répéter, le plus souvent sans le savoir, l’affirmation qui les a à jamais enchaînés à un sous-sol quelconque de la fameuse caverne: il est nécessaire que (ce monde) soit image de quelque chose. L’imaginaire dont je parle n’est pas image de. Il est création incessante et essentiellement indéterminée (social-historique et psychique) de figures/formes/images, à partir desquelles seulement il peut être question de "quelque chose". Ce que nous appelons "réalité" et "rationalité" en sont des œuvres* » (Castoriadis 1975, p.8).

L’imaginaire, par là, n’est pas une chose qu’on manipule, qui se projette ou est projetée dans des objets, mais un processus créatif actif permettant aux choses, aux êtres et aux phénomènes d’exister. Exister est ici à prendre dans son acception première, c’est-à-dire exprimer la présence, ou plutôt la réalité concevable d’une chose, en contraste avec son absence la plus totale, la plus impensable<sup>39</sup>. En ce sens, l’imaginaire est existence première, acte créatif par excellence. C’est par ce prisme que Castoriadis propose une philosophie qui pense à la fois une capacité d’autonomie des individus et des peuples et une responsabilité profonde de ceux-ci dans la création des cadres qui limitent cette autonomie. Comme il le pointe : « [...] rien dans l’univers, dans la structure des lois de l’univers, ne rendait impossible ni n’interdisait la construction de la cathédrale de Reims ni l’institution du goulag. Mais les formes de société, les œuvres, les types d’individus qui surgissent dans l’histoire n’appartiennent pas à une liste, fût-elle infinie, de possibles posés et positifs. Ils sont des créations à partir desquelles de nouveaux possibles, auparavant inexistantes, car privés de sens, apparaissent » (Castoriadis 1996, p. 108-109)

Pour Castoriadis, la dissociation du plaisir des sens et du plaisir de représentation, qu’incarne l’imaginaire en tant que création, est à la fois le propre de l’humain et la raison pour laquelle ce dernier ne peut être compris autrement qu’en société. À vrai dire, « *en tant que proprement biologique, l’espèce humaine s’avère donc une monstruosité, formée de spécimens absolument inaptes à la vie comme tels. Elle aurait probablement disparu, si un autre surgissement n’avait eu lieu au niveau de l’anonyme collectif avec l’auto-crédation de la société comme société instituante* » (Castoriadis 1986, p. 433 selon Caumières 2006). La société est une institution imaginaire: elle n’est humaine que parce qu’elle s’imagine elle-même. Cela permet de lire l’imaginaire non pas comme un phénomène essentiellement psychologique, individuel que l’on partagerait ensuite, mais comme un phénomène essentiellement collectif qui permet l’existence sociale.

C’est à ce titre que l’imaginaire social selon Castoriadis m’a intéressé pour penser les rapports collectifs qui sont pris dans l’enchantement du lieu. L’auteur me permet en effet d’approfondir ma compréhension du lieu comme un enchevêtrement de groupes sociaux, de microsociétés, se convaincant de leur existence comme de l’existence du lieu qu’elles créent. Sa théorie établit une tension constante entre dynamique instituante et société instituée qui est le lieu de l’affrontement, de l’exclusion et de l’invention des façons d’être et de faire société. Penseur d’une redéfinition du socialisme, le philosophe défendra par là un projet de société autonome, c’est-à-dire une société consciente de son auto-crédation et qui se donne la possibilité et les moyens individuels et collectifs de redéfinir constamment ses règles, ses normes, ses institutions. Cette affirmation se trace en opposition à des sociétés anciennes et contemporaines essentiellement hétéronomes. L’hétéronomie im-

plique de nier cette auto-crédation et limiter sa capacité de redéfinition en faisant reposer ses institutions sur un principe extérieur, transcendant (divinités, progrès, lois du marché, sens de l'Histoire ...), ce que Castoriadis nomme la clôture de l'imaginaire institué.

Il faut bien souligner que les propos de Castoriadis se rapportent aux sociétés conçues à des échelles considérables, dans une abstraction philosophique qui dépasse les enquêtes que je mène au sujet de Bavière et du Champ des Possibles. D'autres auteurs se sont inscrits en continuité de cette proposition pour la développer dans des contextes plus concrets, et en particulier dans le contexte des rapports au territoire et aux lieux.

- *Communautés imaginées : passer des nations aux lieux*

Les théories liant construction de l'identité sociale et mémoire collective avaient déjà évoqué comment l'arrière-plan imaginaire d'un groupe lui permet d'exister socialement, de justifier sa présence et ses actions (Halbwachs 1925, Licata, Klein, Gety 2007). L'historien Paul Veyne (1983) proposait de voir dans les mythes une « *imagination constituante* », pratique fondatrice des sociétés grecques étudiées par l'auteur. La même année, dans son célèbre ouvrage *Imagined Communities*, l'historien et politologue Benedict Anderson (1983) insiste sur la façon dont les peuples développent un sentiment collectif d'appartenance et d'identification à des groupes sociaux, et en particulier des nations. Pour lui, la nation est une communauté imaginée, un groupe au sens que « *les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs camarades, ils ne les rencontreront pas, ne les entendront même jamais, pourtant dans les esprits de chacun existe l'image de leur communauté* »<sup>40</sup> (1991, p.6). La communauté imaginée de Anderson est une notion particulièrement utile dans les cas que j'étudie : elle permet de mettre des mots sur ce rapport imaginaire liant des personnes et des êtres dans des récits de lieux et les enchantements dont ils font l'objet.

Pour se saisir de ce potentiel de la notion de communauté imaginée, on peut faire appel aux auteurs ayant réexploré cette notion. Charles Taylor (2002) a fameusement actualisé la lecture d'Anderson en proposant de voir l'imaginaire social comme ce qui permet de donner une orientation collective aux pratiques sociales et à leurs significations pour un groupe donné. Dans *Modern Social Imaginaries*, l'auteur décrit ainsi des « principes de socialités » propres à la modernité, des façons spécifiquement contemporaines de donner du sens aux pratiques collectives. Cependant, pour Taylor, au sens de Debarbieux (2015, p.16), « les imaginaires sociaux non seulement instituent les sociétés, mais sont aussi constitutifs de leur identité collective, notamment parce qu'ils participent de leur « auto-compréhension » (self-understanding). » C'est par les imaginaires sociaux que l'on peut se concevoir en tant que groupe réel et concret, et que l'on pose et accepte des règles plus ou moins tacites régissant la vie collective. Le concept d'imaginaire social exploré par Castoriadis permet donc à Anderson de penser le rapport au patriotisme et au nationalisme, et à Taylor de penser plus largement la constitution des identités collectives contemporaines, tous deux dans des dimensions essentiellement politique et culturelle.

Héritier francophone des *Place Studies*, Bernard Debarbieux s'inspire de ce courant de pensée sur l'imaginaire social pour en développer une lecture spatiale et territoriale. Le géographe introduit son ouvrage *L'espace de l'imaginaire* (2015) en reprenant à la fois

Castoriadis et Taylor. Il y propose la définition de l'imaginaire social que je réutilise dans cette thèse. Pour Debarbieux (2015, p.17), l'imaginaire social est « *un arrière-plan des schèmes de pensée et d'actions partagées au sein d'un collectif. [...] cet imaginaire n'est pas un simple attribut d'une société, mais la condition même de son existence en tant que telle : l'imaginaire participe de l'institution d'une société, et cadre donc les institutions sociales plus spécifiques qui organisent son fonctionnement.* » C'est par l'imaginaire que les populations s'instituent en tant que communautés ou en tant que sociétés<sup>41</sup>.

En somme, tout groupe social n'existe que parce qu'il s' imagine exister ; il est, avant toute chose, une communauté imaginée. L'institution de cette existence sociale s'exprime dans et au travers de cadres spatiaux et matériels allant de la plus petite échelle à la plus vaste. Ce cadre spatial, ce dispositif si l'on reprend le vocabulaire de l'enchantement, est donc pleinement participant de la conviction qu'une communauté existe, tout comme un lieu qui lui correspond. Le lieu peut être vu comme un enchantement parce qu'il est le résultat de multiples processus d'institution imaginaire à la fois de ce lieu et de communautés imaginées instituées à travers ce lieu.

Ces imaginaires de lieux permettent, dans un même temps, de faire exister le groupe social et le lieu lui-même en tant qu'entité de sens et d'organisation pour ce groupe. Ainsi, dans un récit qui sera exploré plus loin, « Bavière » est à la fois un bâtiment, la période à laquelle un groupe d'artistes occupe ce bâtiment et ce groupe lui-même. Ensemble, ces éléments forment ce que l'on peut appeler une communauté imaginée. Dans cette thèse, je m'emploie à étudier ces imaginaires de lieux, à Bavière et dans le Champ des Possibles, et, par là même, je rends compte d'existences et de récits de personnes attachées à ces lieux, qu'elles fassent partie de collectifs formalisés ou non. Les membres des Amis du Champ des Possibles conçoivent ainsi faire partie d'une forme de communauté, laquelle est formalisée en OBNL et existe depuis plusieurs années. Elles et ils entretiennent un lien certain à la fois avec l'espace matériel qu'ils désignent par « Champ des Possibles » et avec les membres passés, aujourd'hui partis, à commencer par les initiateurs iconiques du mouvement Emilie-Rose Michaud et Roger Latour. Quand bien même ils n'ont jamais eu de contact avec ces personnes, et que certains ne fréquentent même pas le Champ, ils et elles entretiennent un lien imaginaire de communauté avec les individus, la matière et les non-humains en général derrière ce qu'ils désignent par « le Champ des Possibles ». On peut considérer que derrière toute communauté concrète existant par et pour le lieu - une organisation, une entreprise, une association, une famille- existe nécessairement une communauté imaginée qui donne sens à cette communauté et leurs actions.

Il faut souligner que, dans cette interprétation, ces communautés imaginées ne sont ni une entité purement abstraite ni une somme d'existences individuelles concrètes. Comme le décrit bien Sébastien Chapel (2008, p. 4-5) : “[chez Castoriadis] *La signification imaginaire sociale n'est pas le composé ou la synthèse de fantasmes privés, aussi prophétiques ou charismatiques soient-ils (de tels fantasmes sont déjà profondément socialisés). Et s'il y a irréductibilité de la représentation sociale à la représentation psychique, c'est parce que l'imaginaire social est ce qui permet au nouveau-né de sortir de la clôture psychique et de la représentation imaginaire radicalement asociale du monde qui est originairement la sienne : c'est l'imaginaire social qui rend possible l'institution de l'individu comme individu social, apte*

*à la vie en société, par la participation à des significations collectives. [...] Le nous par lequel la collectivité se saisit ne renvoie donc ni à une pure connotation, du type fiction juridique et/ou symbolique (« le peuple » en tant qu'institué par un souverain distinct d'une multitude qui l'autorise à agir en son nom) ni à une pure dénotation (car, encore une fois, le nous n'est pas la somme, l'ensemble des individus). Le nous connote les individus en tant qu'il renvoie aux significations imaginaires auxquelles ces derniers participent et qu'ils incarnent de manière différenciée (ce qui fait qu'ils ne sont ni une pure multitude ni un tout indifférencié). Mais cette forme d'identité ne les connote plus nécessairement sous la forme d'une médiation, d'un pouvoir séparé.»*

Dans la littérature sur l'enchantement, les personnes « enchantées » par une situation sont souvent qualifiées de « participants » ; ils et elles participent à l'expérience concrètement, sont physiquement présents et présentes. En liant cette littérature aux notions de lieu, au sens des place studies, et de communauté imaginée, on peut inférer que l'expérience de l'enchantement du lieu s'étend largement au-delà du seul cadre physique. L'enchantement du lieu peut durer au-delà de l'expérience concrète (on a la conviction de la réalité du lieu bien après avoir arpenté l'espace) ; il peut se dérouler au travers de supports entièrement détachés du cadre géographique lié (via un livre, une représentation, une discussion, etc.). Plutôt que de participants, je préfère donc parler « d'imagineurs », c'est-à-dire des personnes porteuses d'imaginaires sociaux du lieu qui, en participant ensemble à l'institution de ce lieu, instituent également une communauté imaginée. Toute personne concernée de près ou de loin par un lieu est un donc un imagineur, une imagineuse de ce lieu ; elle entretient un rapport imaginaire à cet espace qui structure des rapports sociaux et culturels entre soi, le cadre matériel et les autres imagineurs.

### *- Vers une institution imaginaire du lieu*

En somme, je conçois l'enchantement du lieu comme un processus imaginaire d'ordonnement d'une portion du monde générateur d'identité pour soi, pour des communautés imaginées et pour le lieu par lequel elles existent. Ce processus n'est jamais détaché des cadres préalables qui le restreignent et l'inspirent, mais, parce qu'il est créatif, au sens radical de Castoriadis, il a la capacité de s'en détacher plus ou moins fortement, de produire un monde autre. Chaque fois que l'on performe le lieu, on rebat les cartes de ce et ceux qui le font, et de ce et ceux qui ne le font pas. Ce processus d'enchantement repose sur la rencontre de dispositifs concrets avec des dispositions individuelles et collectives plus abstraites qui mènent à une suspension de l'incrédulité ; une croyance agissante qu'un lieu est à la fois de la matière et de l'espace et *autre chose* que de la matière et de l'espace.

Les dispositions d'enchantement du lieu désignent les processus imaginaires par lesquels on conçoit<sup>42</sup> à la fois ce cadre matériel et cet au-delà du matériel ; c'est-à-dire que l'on « sait et l'on ne veut pas savoir » que le lieu est une invention de l'esprit, ce qui en fait une invention agissante dans le monde.

Le dispositif d'enchantement du lieu se conçoit comme le processus matériel de création d'identité visant à instituer cet imaginaire dans le monde physique. Il est une performance de cet imaginaire, forcément réduite, limitée et rationalisée par son inscription dans le monde concret face à l'étendue, la non-cohérence et l'abstraction de l'imaginaire.

L'enchantement d'un lieu peut se déployer au travers de différents régimes, plus ou moins ordinaires ou extraordinaires. Certaines performances d'un lieu peuvent être spectaculaires et très structurées ; un festival, un concert, un spectacle. Celles-ci nécessitent alors des ingénieurs de l'enchantement, des professionnels de l'image, de l'espace et du temps qui construisent et assurent cet enchantement. D'autres sont plus anodines, elles sont alors moins dépendantes de corps professionnels et reposent plutôt sur des situations fortuites, le déplacement de perspective sur son quotidien et/ou des ingénieurs de fortune, plus ou moins conscients de l'ingénierie à laquelle ils participent. Dans tous les cas, ces performances participent à « tresser » le lieu, à assurer sa pérennité à travers le temps malgré que tout ce qui le concerne -ingénieurs et imagineurs, dispositifs et dispositions, imaginaires et communautés imaginées- change constamment.

## **Imaginaires des lieux en friche à l'heure de la société transesthétique**

Il se joue donc dans les lieux la coexistence et la co-participation de différentes communautés imaginées au maintien de ces lieux. La lecture du lieu selon Massey comme produit et espace de la conflictualité sociale pousse à considérer des rapports de force entre ces imagineurs, entre ces communautés imaginées. Dans cette conflictualité, les ingénieurs de l'enchantement recouvrent a priori un rôle important. La lecture de l'entrée des sociétés occidentales contemporaines dans une ère « transesthétique » permet de considérer le rapport de ces ingénieurs aux systèmes de domination économique et culturelle en place.

*- Les ingénieurs de l'enchantement,  
Au service du capitalisme artiste généralisé ?*

Gilles Lipovetsky et Jean Serroy (2013) donnent des clés de lecture utiles pour penser ce rôle culturel, politique et économique des ingénieurs de l'enchantement. Les deux philosophes voient dans les sociétés contemporaines occidentales l'avènement d'une ère transesthétique où domine un capitalisme artiste. Pour les auteurs, les logiques de la société du spectacle décrites par Guy Debord avaient participé à rapprocher les sphères culturelles et esthétiques de la sphère économique, auparavant séparées, voire antagonistes. L'ère transesthétique qui lui succède consacre, elle, la pleine rencontre de ces sphères : « [...] *jamais la dimension spectaculaire n'a eu autant de relief dans autant de domaines de l'offre marchande, culturelle et esthétique. Force est d'en convenir: c'est bien toujours la logique spectaculaire qui gouverne tout un ensemble de productions marchandes. À ceci près que les maîtres mots qui en donnent les clés ne sont plus ceux qu'affectionnait Debord — aliénation, passivité, séparation, falsification, appauvrissement, dépossession —, mais excès, surenchère, créativité, diversité, mélange des genres, second degré, réflexivité. Le capitalisme créatif transesthétique a fait naître la société de l'hyperspectacle qui est en même temps celle de l'entertainment sans frontières* » (p. 272). La nouveauté centrale tient dans le rôle de l'individu qui, pour ainsi dire, devient créateur de son propre spectacle. L'expérience du monde est toujours plus personnalisée pour assurer une consommation d'autant plus insidieuse qu'elle correspond aux goûts et aux attentes de l'individu. Celle-ci s'exprime bien dans les innombrables suggestions régies par les algorithmes apprenant de nos habitudes, des publicités ciblées aux séries que les plates-formes de streaming nous proposent. Quelque

part, on pourrait même dire que la société transesthétique est la société de l'enchantement : une société où les individus acceptent activement de se laisser avoir, sans être vraiment dupe, par des modes de production et de consommation toujours aussi aliénant et destructeurs, mais esthétisés et agréables. Il s'agit là d'une condition nécessaire à vivre sereinement dans nos mondes occidentaux contemporains : confrontés à l'épuisement du vivant, aux conséquences du réchauffement climatique, aux crises sociales, économiques et politiques à répétition, et à l'absence de plus en plus flagrante de solutions structurelles apportées à ces problématiques globales, il s'agit parfois de suspendre son incrédulité pour ne pas sombrer dans un nihilisme incapacitant. On ne peut ainsi que souligner le caractère significatif de l'intérêt des travaux contemporains sur l'enchantement pour les productions de *The Walt Disney Company*, un conglomérat transnational centenaire aux avoirs de plusieurs centaines de milliards de dollars dont les pratiques prédatrices d'investissement touchent virtuellement à l'ensemble des secteurs de production que l'on oublie pourtant facilement au profit de la sympathique souris Mickey.

Serroy et Lipovetsky explorent plusieurs facettes de cet hyperspectacle au travers du design, de la publicité, mais aussi de l'urbanisme. Les auteurs (p.325) démarrent leur chapitre sur ce dernier champ comme suit :

*« Le capitalisme artiste désigne le système économique qui travaille à esthétiser tous les éléments composant et organisant la vie quotidienne: objets, médias, culture, alimentation, apparence individuelle, mais aussi magasins et centres commerciaux, hôtels et restaurants, centres urbains, berges, docks et friches industrielles. Il coïncide avec la généralisation des stratégies de séduction esthétique, avec l'essor de la mise en scène de la ville et des environnements commerciaux. Et tandis que l'univers commercial et urbain est de plus en plus stylisé par des architectes et des designers, se déploie un consommateur lui-même esthétisé dans ses goûts et ses comportements. À cet égard, c'est tout le monde matériel et humain, imaginaire et psychologique de la consommation qui a basculé dans l'ordre transesthétique. Nous voici au stade esthétique de la consommation. »* Là, les architectes et urbanistes « apparaissent parfois comme des sortes de décorateurs de ville qui cherchent à la mettre en scène, à faire de celle-ci un spectacle en soi. [...] On retrouve là, appliquée à l'urbanisation, cette idée que le marketing sensoriel et le retailtainment ont développée au sein des lieux de vente eux-mêmes: l'idée d'un «réenchantement du monde», qui amène à vivre la ville, espace mi-commercial mi-ludique, comme une fête, qu'on consomme avec la passion et le plaisir qui vont avec» (p. 331).

Cette analyse se croise aisément avec les nombreux travaux en anthropologie de l'enchantement traitant du travail de ces ingénieurs dans le cadre des événements urbains, de « Paris-Plage » (Lallement 2007, 2018) au bruxellois « Plaisirs d'Hiver » (Pradel 2010). Ainsi, le régime conventionnel des pratiques d'enchantement que décrivait Baudoïn (2023) se prête aisément au constat de l'hyperspectacularisation de l'espace urbain décrite par Lipovetsky et Serroy. Des espaces auparavant quelconques ou délaissés font l'objet d'un important, mais temporaire investissement esthétique de façon à créer une effervescence et une hausse d'attractivité autour de ces lieux pour cet « homo aestheticus ». Spectacle interactif, ces parenthèses festives dans la ville invitent les individus à prendre part active à la fête en s'asseyant le long de la Seine dans un transat', équipé de son chapeau de paille et de sa serviette de bain, ou en consommant un vin chaud ou une raclette à deux

pas de la Grand'Place. Ainsi, le consommateur parisien ou bruxellois se laisse enchanter par les esthétiques finement développées et joue à être à la mer ou à la montagne. Si ce jeu participe ainsi d'une forme de resynchronisation des temps sociaux à une époque où cette synchronicité s'est raréfiée, tel que le constatent Lallement (2023) comme Pradel (2010), il participe donc autant d'une commodification de l'espace urbain propre à cette esthétisation du monde.

Lipovetski et Serroy parlent bien d'une ère transesthétique généralisée, qui touche à tous les aspects de la vie contemporaine. Ces grands événements ne sont donc que la face la plus visible d'une dynamique plus vaste. Pour reprendre la catégorisation de Baudoin, on peut identifier des formes d'enchantement -et d'ingénierie de l'enchantement- de différentes façons dans le vécu ordinaire, banal et quotidien ; c'est-à-dire non seulement sous le régime conventionnel de ces événements extraordinaires, mais également sous des régimes familiaux, d'extase ou à bas bruit.

*- Se laisser enchanter dans les friches pour croire en un autre monde:  
dupe ou pas dupe ?*

Les ingénieurs de l'enchantement sont donc des acteurs majeurs de l'hyperspectacularisation du monde dans tous ses aspects. Un des objets que Lipovetsky et Serroy convoquent pour étayer leur propos est celui de la friche urbaine. Pour les auteurs, les friches urbaines sont les lieux et les objets d'une consommation esthétisée par les architectes. En retour, cette esthétisation transforme le consommateur, désormais actif dans cette consommation : on vient parfois visiter ces friches comme l'on irait visiter Disneyland, mais le choix de fréquenter ces espaces et de s'y impliquer dote qui plus est d'une certaine aura, d'une esthétique particulière. À Bruxelles comme à Paris, évoquer sa participation à la dernière intervention d'urbanisme tactique aux Grands Voisins ou à Josaphat porte ainsi un écho certain dans les cercles intellectuels et culturels plus et moins aisés. Sous une analyse bourdieusienne, la friche contemporaine devient lieu et outil de distinction pour celles et ceux dotés des codes, manifestant par leur fréquentation et leur implication dans ces lieux un certain capital culturel et symbolique. Ce phénomène est d'autant plus intrigant que la plupart de ces espaces de distinction et leur esthétique sauvage, abandonnée et (post) industrielle étaient encore il y a peu les paysages de celles et ceux privés de ces capitaux ; des vies ouvrières qui y ont perdu la santé, parfois des générations durant, aux vies marginales y trouvant refuge le temps d'un squat.

Ces espaces particuliers seraient en fait les lieux d'une hyperspectacularisation de l'alternative urbaine. Luca Pattaroni (2020) identifie une domestication de la contre-culture à l'œuvre dans les friches culturelles, à l'instar de l'espace lisboète LxF qu'il étudie. La généralisation de ce modèle, de Berlin à Lisbonne, de Bruxelles à Montréal, participerait à une « *alternativisation esthétique des espaces urbains* » (Carmo, Piraud, Pattaroni 2020, p.181-182) : « *Leur esthétique singulière devient de fait l'un des nouveaux cœurs de typification des formes urbaines, c.-à-d. un élément typique et attendu par ceux qui se promènent dans les villes européennes et d'ailleurs. On parlera à ce titre d'alternativisation esthétique, car ce sont les paysages urbains eux-mêmes qui s'infléchissent, se recomposant en intégrant la dimension décorative de ces univers esthétiques alternatifs* ».

Cyniquement, on pourrait en conclure que l'alternative urbaine n'est plus qu'un grand spectacle participatif à destination d'une frange aisée de la population. La mise en scène de la subversion (Le Coguiec 2019) pratiquée par les ingénieurs de l'enchantement dans les friches n'est en cela qu'une déclinaison de plus de la récupération de la critique artiste par l'économie capitaliste qui y trouve à renouveler autant qu'à stabiliser ses systèmes de domination (Boltanski, Chiapello 1999). Les dispositifs mis en place dans et à travers les friches culturelles amènent les participants et participantes à se laisser à croire que, en s'y investissant, on contribue à changer le monde même si, quelque part, « on sait bien » que, au mieux, nos actions portent à peu de conséquences, au pire, elles ne font que renforcer les systèmes de domination en place.

C'est quelque part l'autre face du rôle de « *rendre vraisemblable l'hypothèse de la bienveillance du monde* » que Emmanuel Belin attribuait à l'enchantement et aux espaces potentiels. Dans un monde complexe à saisir, face à des situations de crise à répétition ressenties comme injustes et issues de structures anonymes et oppressives contre lesquelles l'individu se sent démuné, ces espaces permettent de recomposer une croyance dans un monde plus simple et plus juste et dans la participation de l'individu à l'instauration de ce monde. Cela n'efface pas la façon dont une grande part de ces dispositifs d'enchantement sont enchâssés dans une économie culturelle et financière souvent contraire au monde espéré, mais ils permettent de suspendre son attention à ces systèmes plus larges pour recomposer des mondes imaginaires où une alternative à ces systèmes est possible et accessible<sup>43</sup>.

- *Démocratisation de l'ingénierie de l'enchantement*  
*Et conflictualité des imaginaires des lieux*

Ainsi, la société transesthétique n'est pas (que) marquée par l'intensification des logiques d'aliénation consumériste décrites par Debord. Son avènement rebat les cartes de différents rapports sociaux, à commencer par ceux des rapports à l'esthétique, à la consommation culturelle et à la création. Pour ses auteurs, elle préside à une démocratisation des aspirations et des expériences esthétiques. : « *le capitalisme artiste a enrichi les attentes esthétiques des individus, la sensibilité au beau, l'appétit des sensations et expériences nouvelles.* » (p. 345), une nouvelle donne puisque « *la visée d'une vie esthétique était une passion élitiste, aristocratique et bourgeoise associée au luxe, elle est devenue une passion consumériste et démocratique de masse* » (p.347). Dans la société transesthétique, la création et la critique de la création sont des modes d'action courants et démocratisés<sup>44</sup> au plus grand nombre quand, il y a peu, ils étaient réservés à une petite élite culturelle. C'est aussi par ce prisme que l'on peut lire à la fois la multiplication de ces « alternatives urbaines » et la diffusion de leur attrait, des petits groupes militants aux populations plus larges s'attachant qui aux ZAD de Notre-Dame-des-Landes, de la Sablière d'Arlon ou de la Chartreuse (Liège), qui aux espaces culturels de Darwin Eco-Systeme, Plateau Urbain ou la Belle de Mai. La création paysagère, urbanistique et architecturale et leur critique sont ainsi sorties du seul champ des experts choisis et légitimés par les pouvoirs politiques et économiques en place pour être saisis, dans une certaine mesure, par une bien plus vaste population.

Cette démocratisation esthétique et créative signifie que l'ingénierie de l'enchantement n'est plus (si elle ne l'a jamais été) le seul domaine de professionnels aguerris, reconnus et

commandités. D'autres se saisissent spontanément de ce champ pour recréer des mondes et/ou critiquer ceux en présence. Dans le cadre de l'enchantement d'un lieu, tous aménagent les conditions d'existence de communautés imaginées spécifiques. Cependant, certaines communautés imaginées bénéficient des performances retentissantes de leurs imaginaires sociaux organisées par ces ingénieurs de l'enchantement professionnels, formés, financés et légitimés. D'autres assurent plutôt une forme d'auto-enchantement plus discret et doté de moins de supports économiques, médiatiques et/ou politiques, donc aussi plus facilement négligé et oublié. Il en découle une asymétrie déjà dénoncée par Doreen Massey et les risques que celle-ci comporte. Si la seule fabrique des lieux véritablement visible est celle liée aux commandes d'acteurs économiquement et politiquement puissants, elle en devient rapidement la seule légitime et la seule existante, effaçant toute possibilité d'existences à d'autres imaginaires, d'autres communautés imaginées et donc d'autres futurs<sup>45</sup>. Sarah Schulman (2012) a par exemple bien montré comment les communautés queers de Manhattan des années 80 et 90 avaient disparu suite tant à l'épidémie du VIH qu'à l'institutionnalisation de sa lutte. L'autrice, qui évoque une « gentrification des esprits », souligne à quel point cette éradication dépasse la seule présence physique des personnes concernées. Elle s'étend à l'effacement de l'imaginaire de ces populations trouvant des voies alternatives dans l'émergence du néolibéralisme, effacement se faisant au profit de l'hégémonie d'un imaginaire néolibéral conservateur. Ainsi, les milliers d'appartements du downtown new-yorkais vidés de leurs occupants décédés sont devenus une opportunité financière considérable pour les investisseurs et développeurs immobiliers. Le remplissage de ce vide par des populations nanties fait écho au remplacement des imaginaires de luttes et de solidarités des décédé-e-s comme des survivant-e-s par des narratifs inoffensifs pour l'ordre néolibéral patriarcal hétéronormé.

En somme, nous vivons dans une société transesthétique où l'enchantement est devenu une pratique commune se déployant sous des formes tant extraordinaires qu'ordinaires, où la création et la transformation d'imaginaires se sont démocratisées. Les rapports de force préexistants, notamment économiques, ne sont pour autant pas absents de cette société de l'enchantement. Tout au plus, nous acceptons par moment de détourner notre attention de ceux-ci au profit d'une expérience du monde plus paisible, appréhendable, « enchantée », où l'hypothèse de sa bienveillance est rendue vraisemblable, en ce compris dans nombre de pratiques se voulant critiques des systèmes socio-économiques dominants et leur proposant des alternatives. Ce faisant, il est aisé d'oublier les rapports de force à l'œuvre derrière cet enchantement et sa production ; la violence symbolique de l'effacement de communautés imaginées et de leurs imaginaires au profit d'autres ; la violence parfois bien matérielle de l'évincement des personnes participant de ces communautés.

Les friches, en tant que lieux sujets à un narratif dominant clair, mais une diversité de vécus, constituent un terrain propice à étudier ces rapports et à explorer des alternatives quant à la façon de raconter ces communautés imaginées et leurs imaginaires, les lieux qu'elles font exister et leurs récits.

## Conclusions

Ce second chapitre de mon récit à dominante théorique a permis à la fois de me doter d'un cadre et d'un vocabulaire pour penser les imaginaires sociaux des lieux en friche dans le cadre des études concrètes qui suivront, au-delà du métarécit de la friche critiqué dans le premier chapitre.

La compréhension de l'expérience du lieu a d'abord été approchée en la rapprochant des situations d'enchantement. L'anthropologie de l'enchantement décrit cette expérience comme la rencontre en un dispositif, un cadre matériel aménagé, et des dispositions propices, que l'on peut résumer comme une suspension volontaire d'incrédulité. Ainsi, la croyance dans l'existence d'un lieu insaisissable et pourtant bien présent peut être considérée comme un enchantement à proprement parler ; une propension à se plaire à penser que ce lieu existe hors de soi tout en ayant conscience qu'il s'agit d'une fiction. L'exploration des régimes de l'enchantement proposé par Baudoin (2023) a par ailleurs permis de comprendre les déclinaisons que peut prendre cette expérience enchantée du lieu, selon que les dispositions et dispositifs rencontrés pour la faire advenir tiennent de l'extraordinaire ou de l'ordinaire.

Une exploration partielle de la littérature sur le lieu en géographie et en architecture a ensuite permis de mettre en valeur que, tant chez ceux réifiant un « esprit » du lieu que des places étudiées plus fondées sur un « sens » humain du lieu, un caractère insaisissable est attribué au lieu qui le fait dépasser le concept d'espace souvent limité au caractère matériel de l'expérience. Le lieu possède donc une part d'inqualifiable qui en fait la richesse et la complexité, et qui donne sa pertinence à l'explorer à l'aune de l'enchantement. La notion de lieu, par la façon dont elle s'est répandue, a par ailleurs pu être présentée comme à la fois contre-moderne (au sens qu'elle a été un outil de critique de la modernité) et identitaire (au sens qu'elle engage une réflexion sur les identités individuelles et sociales).

À ces prémices, trois figures complémentaires ont permis de comprendre les dimensions historique, relationnelle et performative d'un lieu telles qu'elles ont été conçues dans la littérature. André Corboz voyait ainsi le lieu comme une accumulation d'écritures, à la manière du palimpseste. Doreen Massey, elle, proposait plutôt d'y voir un carrefour d'expériences en tension, convoquant l'image d'une pelote à épingles. D'autres, enfin, ont pu proposer une lecture performative du lieu, qui en devient une opération collective de tressage de récits les uns aux autres que j'ai résumée à l'image d'une corde. Ensemble, ces lectures permettent de penser le caractère socialement et matériellement construit du lieu, à la fois dans une situation donnée et dans le maintien de la pérennité d'un lieu à travers le temps. C'est donc dire que le lieu n'est pas une chose en soi présente dans le monde, mais une expérience sans cesse réitérée.

Cet enchantement du lieu a ensuite été replacé dans le cadre plus large de l'institution imaginaire de la société telle que décrite par Castoriadis (1975). L'intégration du rôle de l'imaginaire social comme processus créatif radical permet ainsi de mettre en valeur comment l'enchantement du lieu peut être une expérience collective où se joue l'existence même de groupes sociaux. Ces groupes sociaux existent socialement et matériellement dans et à travers l'enchantement de ces lieux, constituant autant de communautés imagi-

nées, au sens de Anderson (1983).

Enfin, la prise en compte du contexte contemporain de l'avènement de l'ère transesthétique (Lipovetsky, Serroy 2013) a d'autant permis d'insister sur l'importance du rôle des ingénieurs de l'enchantement dans la reproduction de rapports de force présents. Les auteurs montrent que la pratique créative -et par là l'ingénierie de l'enchantement- se diffuse largement. Il demeure cependant que seuls les imaginaires promulgués par des ingénieurs de l'enchantement professionnels commandités par les pouvoirs économiques et politiques trouvent un rayonnement légitimé, aux dépens de l'effacement d'autres imaginaires sociaux et d'autres communautés imaginées. Les friches urbaines, espaces typiques de développement du rapport transesthétique au monde, peuvent là être vues comme un point de tension particulier dans ces pratiques d'ingénieries de l'enchantement opposant une diversité de vécus sociaux et un narratif dominant, sans que l'effacement de ces récits contrastés en opposition ait souvent fait l'objet de recherches.

En définitive, ce récit théorique amène à penser que le croisement de différentes perspectives géographiques, architecturales, philosophiques et anthropologiques est une source de renouvellement fertile pour penser la transformation des lieux et des populations dans leur dimension imaginaire. Ces croisements ouvrent à de nouvelles investigations à mener à la fois sur la façon de rendre compte de la diversité des imaginaires sociaux de lieux concrets dans la recherche en sciences humaines, et sur la façon dont ces imaginaires apparaissent, disparaissent et se transforment au profit de certaines communautés imaginées, aux dépens d'autres et dans les mains de différents ingénieurs de l'enchantement. Ce bagage théorique, développé en parallèle des enquêtes de terrain suivantes, a nourri ces investigations que cette thèse entame. Sans prétention à fournir des réponses définitives dans ce cadre de pensée nouveau par son hybridité, je tente malgré tout d'ouvrir ces chantiers et de leur donner des éléments de cohérence fondés dans des réalités observées sur le terrain selon des modes qui sont exposés dans le chapitre suivant.

## Notes du chapitre

- 1 Bavière et le CdP se rapprochent des espaces louangés de Bachelard (1957), des lieux auxquels s'attachent des valeurs imaginées qui deviennent dominantes et dont l'existence transcende le plan matériel. Ainsi, « même lorsque ces espaces sont à jamais rayés du présent, étrangers, désormais à toutes les promesses d'avenir, même lorsque l'on a plus de greniers, même lorsque l'on a perdu la mansarde, il restera toujours que l'on a aimé un grenier, qu'on a vécu dans une mansarde » (Bachelard 1957, p. 63). Bachelard s'attarde sur le domicile et ses attachements via des métaphores sur la cave ou le grenier de l'espace primordial de la maison. Portés aux espaces vastes et publics des friches, ses propos gardent leur sens. L'abandon ou la démolition d'un lieu ne signe pas une fin ; la désaffectation (fonctionnelle) n'implique pas nécessairement une dés-affectation (émotionnelle, symbolique).
- 2 Pour une revue complète de ces travaux, consulter Winkin 2023
- 3 L'« imagineering » (contraction de « imagination » et « engineering », soit littéralement « ingénierie de l'imaginaire ») constitue la branche recherche et Développement de The Walt Disney Company en charge de la conception, de la construction et de l'évolution des parcs Disney à l'échelle mondiale. Les « imagineers » sont des architectes, des illustrateurs, des ingénieurs, des écrivains, des graphistes croisant leurs expertises dans ce cadre.
- 4 On pourrait encore rapprocher cette littérature de la notion de mode mineur d'attention développée par Albert Piette (1992, 1996). Le mode mineur de la réalité se caractériserait, selon l'auteur (Piette 1992, p.12) par « la double impossibilité paradoxale de rompre avec la société et en même temps de ne pas rompre », que Catherine Rémy (2015) situe à l'interstice de l'engagement et du désengagement. Piette déploie notamment cette notion en étudiant les rituels festifs wallons, dans une ethnographie proche, mais séparée de l'anthropologie de l'enchantement. Stéphane Tonnellat (2003) a redéployé l'opposition mode majeur/mineur dans le cadre des délaissés urbains. L'approche majeure de ces espaces renverrait à les voir comme un vide et un désordre à domestiquer, l'approche mineure mettant en avant leur capacité à accueillir des activités et des populations qui ne trouvent pas toujours leur place ailleurs dans les villes.
- 5 Trois autres registres sont proposés par Baudoin (2023), que je ne reprends pas explicitement ici. Je considère en effet ceux-ci soit comme transversaux aux quatre premiers, soit assimilables à l'un de ceux-ci. Les régimes « de l'enfance et de complicité » ne sont ainsi mis en exergue que par l'implication des enfants comme « embrayeurs d'enchantement » et, selon les cas, pourraient concerner l'un ou l'autre des régimes précédents. Le régime des « vues sublimes et des moments suspendus » repose avant tout sur le choix de restitution de l'expérience par les étudiants (la photo, ou la description d'une vue). L'enchantement procuré par un paysage particulier, suivant l'expérience spécifique (aménagement de la vue, voyage vers cette vue, expérience dans cette vue, ... qui explique l'enchantement), peut cependant être vu comme tenant d'un des régimes précédents. Enfin, le régime « personnel à fort tropisme singulier » est essentiellement qualifié par la singularité de l'expérience d'enchantement liée à une biographie particulière et un rôle spécifique de cette expérience dans la construction identitaire du participant. Il s'avère donc tout aussi transversal aux autres régimes, ce que Baudoin admet volontiers dans sa description.
- 6 Le test de la lapine, ou test de Friedman, désigne une pratique développée en 1931 par M. Friedman et M. Lapham pour confirmer l'état de grossesse. Le test consistait à injecter les ovaires d'une lapine avec l'urine de la patiente et constater l'ovulation de l'animal après plusieurs jours. Ce test à la fiabilité variable a été utilisé couramment à travers le milieu médical occidental, y compris à Bavière, jusqu'à l'invention des tests immunochromatographiques dans les années 70.
- 7 J'utilise le terme « contre-majesté » à dessein, afin de ne pas confondre ces situations avec celles de désenchantement, lesquelles consisteraient plutôt à reprendre une attitude sceptique et à ne plus considérer le lieu comme singulier, c'est-à-dire sortir de la suspension volontaire d'incrédulité dont il fait l'objet.
- 8 Belga (2021). 35 ans d'emprisonnement requis contre le Liégeois ayant tué un jeune en le poussant d'un immeuble. *L'Avenir*, 02/02/2021. En ligne : <https://www.lavenir.net/regions/liege/liege/2021/02/02/35-ans-demprisonnement-requis-contre-le-liegeois-ayant-tue-un-jeune-en-le-poussant-dun-immeuble-IYXU7CVJVVEWNFF6BPPU4GNWSA/>
- 9 « [...] demonstrates that human nature's intrinsic good and evil facets constantly conflict » - Traduction personnelle
- 10 Il faut signaler que les friches ont parfois été abordées à l'aune de la notion d'enchantement sous une autre lecture. Récemment, une sous-session des rencontres internationales d'urbanisme du réseau APERAU appelait à « ré-enchanter les friches, les lisières et espaces de transition comme espaces ressources » pour mettre en débat « des recherches portant sur les formes émergentes de projet, les initiatives, les collaborations et pratiques d'acteurs

visant une transition socioécologique » (APERAU, UNIL 2023). À Montréal, Kendra Michelle Besanger (2013) voyait dans la friche du Champ des Possibles une source pour fonder une « politics of enchantment ». Ces approches et bien d'autres prennent moins pied dans le courant francophone précédemment décrit que dans les travaux de la philosophe politique Jane Bennett (2001). Suivant, elles contribuent à penser les friches comme le lieu d'un réenchantement du monde par le vivant et d'une repolitisation écologiste fondée dans le contact à la nature sauvage et l'égalité prise en compte des expériences humaines et non humaines. L'actualisation permise par les espaces potentiels implique donc, dans ce cas, également d'autres espèces, des végétaux, des animaux. Dans ces théories, on peut dire que l'expérience d'enchantement du lieu, sous la forme de la friche, participe à reconfigurer des rapports anthropocentrés au monde pour intégrer une conscience du vivant dans son ensemble et fonder un éthos, et potentiellement une prise d'action écologiste.

11 Rappelons que les Congrès Internationaux d'Architecture Moderne, moteur considérable du mouvement qui marquera durablement le paysage occidental, débiteront en 1929 pour prendre fin en 1959, ouvrant la porte au développement du célèbre Team X, porteurs des ambitions structuralistes et brutalistes.

12 Pour mieux comprendre cette affirmation, rappelons que, pour Harvey, l'espace relatif renvoie à Einstein et ses développements, et la situation relative des corps entre eux, quand l'espace relationnel renvoie à Leibniz et son opposition à la conception absolue de l'espace par Newton, pour lui préférer une considération indissociable du processus: "The relational view of space holds there is no such thing as space outside of the processes that define it. Processes do not occur in space but define their own spatial frame. The concept of space is embedded in or internal to process" (Harvey 2004, p.4).

13 On peut noter que Michel de Certeau, dans *L'invention du quotidien* distingue aussi espace et lieu dans une acception cependant différente et sous certains aspects inversée à l'utilisation qui est en fait par d'autres auteurs. Pour de Certeau (1990 [1980], p. 172-173) le lieu est « l'ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence. » Il est une « configuration instantanée de positions. » (ibid.) qui indique une stabilité et une univocité. L'espace, a contrario, est « un croisement de mobiles » (ibid.) : il comporte une dimension temporelle et dynamique que ne possède pas le lieu selon de Certeau. Pour l'auteur, « l'espace est un lieu pratiqué » ; le lieu est donc une base matérielle, un ordonnancement du monde qui, une fois mis en mouvement, devient espace. L'interprétation que je fais du lieu se pose, pour l'essentiel, en faux de cette lecture. L'espace est ainsi pour moi une base matérielle à partir de laquelle le lieu peut exister, mais à laquelle il ne se résume pas.

14 Pour une revue critique du développement de la phénoménologie de l'architecture de Norberg-Schultz, voir Habib F., Khosro Sahha S. M. (2012). Christian Norberg-Schultz and the existential place. *International Journal of Architecture and Urban Development* Vol.1, No.3, Winter 2012.

15 "[...] Nature itself reveals its hidden order, and only asks man to make it more clearly manifest through building"

16 "[...] thus unifies primeval matter, anthropomorphic Orders and cosmic axes in the simplest possible way."

17 "[...] makes the same meanings manifest as an "interior" world, expressing thereby that the Roman synthesis is not something man has superimposed on the world. It is inherent in the world, and if we penetrate into things, we shall discover truth."

18 On pensera notamment aux New Traditional Architecture et New Urbanism, se posant en résistance au modernisme stylistique et plaidant un retour à une pratique architecturale centrée sur le Beau, la tradition et le vernaculaire en opposition à ce qui est identifié comme la laideur du monde urbain et architectural moderne. Ces courants de pensée ont fleuri dans l'après-guerre et se sont développés internationalement jusqu'à aujourd'hui à travers diverses interventions et prises de position, dont les écrits de Leon Krier, son association avec le très vocal roi Charles 3 et l'appui de ce dernier pour la construction de la ville néo-traditionnelle de Poundbury (Grande-Bretagne), jusqu'à la création récente de la Table Ronde de l'Architecture (Bruxelles), du magazine *Laideur Urbaine* (Paris) ou la décision de l'ex-président américain Donald Trump de limiter les bâtiments fédéraux à des styles architecturaux dits « traditionnels ». Voir notamment Kunysz P., Bianchi M., Bolmain T (2023)

19 Pour mieux considérer la proximité du *genius loci* à une idéologie essentialiste voire fasciste, il faut noter les critiques postérieures adressées à Heidegger, un des pères de la phénoménologie et référence centrale de Norberg-Schultz, concernant sa proximité au parti nazi et son assourdissant silence sur celui-ci dans ses écrits (Farias 1989).

20 Cette lecture réunit un spectre d'interventions tel que l'église de Baegsaerd (Utzon 1968, Danemark) ou la Casa Bianchi (Botta 1973, Suisse), elles-mêmes prolongée par les "Ecoles" de Porto, catalanes, du Tessin et des Grisons. Ces interventions sont dites régionalistes au sens qu'elles s'ancrent dans une attention et un retour au local, et donc au lieu, dans ses dimensions paysagères, sociales et culturelles (Ribeiro 2011). Cela peut s'exprimer dans des techniques, des formes, des matériaux utilisés jusqu'à l'implication du rythme et des

- savoir-faire locaux. Le caractère « critique » de ce régionalisme a un double sens. Il dénote d'abord d'une position critique de la modernité ; le repos sur une attention à la localité est une opposition claire aux dogmes modernistes et en particulier au style international homogénéisant. Cette position est aussi critique d'autres régionalismes, traditionalistes ou néo-traditionalistes, qui prônent l'utilisation intransigeante de styles, formes et techniques issues du passé. Le régionalisme critique tel que décrit par ses théoriciens s'emploie donc à engager une attention accrue aux lieux de son intervention tout en pensant cet engagement localiste au présent. À ce titre, le « génie du lieu » des régionalistes critiques n'est pas un caractère ancestral et transcendantal tel qu'identifié par Norberg-Schultz, mais plutôt un ensemble de caractères présents à un instant T dans un lieu L qui nourrit leur production et le rapport au contexte socioculturel et matériel dans lequel ils s'inscrivent.
- 21 Cette obsolescence peut s'acter en particulier par le remplacement de l'hôpital pavillonnaire par deux infrastructures-blocs de part et d'autre de la ville, le CHU Sart-Tilman (Arch. Charles Vandenhove, 1985) et le CHR Citadelle (arch. Henri Montois, 1989)
- 22 "[...] in its own way, a small world, i.e., a centre of power and meaning relative to its environs" Traduction personnelle
- 23 Tiré de la présentation en ligne: <https://topophile.net/la-revue/>
- 24 "[...] that we can start to grapple with many aspects of contemporary political consciousness."
- 25 Corboz se défendait en effet d'une telle interprétation géologique : « Mais le concept archéologique de stratification ne fournit pas encore la métaphore la plus appropriée pour décrire ce phénomène d'accumulation. La plupart des couches sont à la fois très minces et largement lacunaires. Surtout on ne fait pas qu'ajouter : on efface. » (p. 27)
- 26 « Space is the dimension that presents us with the existence of others, space is the dimension of multiplicity. Space is material but has a dimension of immaterial »
- 27 « I would say that space is not a flat surface across which we walk; Raymond Williams talked about this: you're taking a train across the landscape – you're not traveling across a dead flat surface that is space: you're cutting across a myriad of stories going on. So instead of space being this flat surface it's like a pincushion of a million stories: if you stop at any point in that walk there will be a house with a story. [...] . So I want to see space as a cut through the myriad stories in which we are all living at any one moment. Space and time become intimately connected.» - Traduction personnelle
- 28 « Incarceration of a single way » - Traduction personnelle
- 29 J'ai depuis substitué le vocabulaire de la représentation sociale à celui de l'imaginaire social.
- 30 Intreccio désigne en italien tant l'action physique de tresser que ce que l'on nomme en français la trame scénaristique d'une fiction ou d'un récit.
- 31 Ricoeur parle des cellules d'espace, des formes, des masses, des surfaces, mais aussi de la matière.
- 32 Pour Ricoeur, cet ordre est cependant instable : les architectes atteignent une unité suffisante, mais pas absolue. L'auteur multiplie ainsi les figures qui permettent de parler de cette instabilité : la « concordance discordante » ou les « régularités irrégulières » qui font « hésiter l'ordre » (p.25).
- 33 Barrère C. (2021). Enquêter, tisser, intriguer : la mise en récit des lieux de mémoire. Osnabrück par Hélène Cixous et Terezin par Hélène Gaudy. Séminaire Quels outils pour quels récits? Traduire les pratiques et les recherches en architecture et en paysage. 17/02/2021. LACTH, ENSAP Lille.
- 34 « Heritage is thus to be seen here firstly as a loan to build a filiation, a continuation, a fiction where the latter is not so much built on what we passively inherit as on what we choose to willingly inherit. It is about patiently and methodically building the narrative threads of a given situation. The threads that weave a specific and popular reading, as it deals with everyone's daily life. Retro-prospective threads that, like the strata, compose our perception, draw heritages and open fictions in their own right. Threads that weave a palimpsest of ambiances for all inhabited place (Marot, 2010; Gamal Saïd, 2014). »
- 35 « We unavoidably extract certain materials and histories to the detriment of others in order to create stories and projects.»
- 36 Bruno Latour (2004) utilise le mot « collectif » pour désigner un processus à l'œuvre dans la formation du monde social qui rassemble (collecte) des êtres humains et non humains (animaux, végétaux, objets) pour assembler des entités hétérogènes en un tout agissant dans le monde. Une fois éprouvé et stabilisé, ce collectif établit ce que Latour, Callon et Akrich (2006) ont intitulé un « acteur-réseau » dans leur théorie éponyme. Chaque être n'existe socialement qu'à travers une série d'autres êtres qu'il agit et qui le font agir, c'est-à-dire un

réseau sociotechnique hybride fait d'humains, d'animaux, d'objets techniques, d'outils, etc. Cette théorie s'ancre dans ce que l'on a dénommé le tournant ontologique et participe par là à déconstruire l'opposition classique entre nature et société, et entre sciences naturelles et sciences sociales.

37 Tonniès (1887), qui sera ensuite repris par de nombreux sociologues, dont Weber et Durkheim, opposait ainsi la communauté (*gemeinschaft*) à la société (*gesellschaft*). La communauté serait une catégorie de relations sociales rapprochées où les individus se connaissent intimement et se côtoient régulièrement, partageant un ensemble de valeurs propres au groupe. La société serait, à l'opposé, une catégorie de relations sociales structurées par des rapports anonymes et impersonnels et un ensemble de valeurs établie formellement et contractuellement que l'on retrouve typiquement dans les grandes villes. Durkheim (1889) renverra ainsi le premier à une solidarité « mécanique », essentiellement ancrée dans la coexistence subie d'individus à un même endroit (typiquement l'expérience du village rural) tandis que la *gesellschaft* serait structurée par une solidarité « organique », centrée sur le choix et la liberté de choisir à qui l'on s'associe, à quels groupes on appartient. Cette opposition, fondée dans l'avènement des grandes villes industrielles, a largement participé à structurer une compréhension dichotomique des rapports sociaux entre ruralité et urbanité.

38 Ruissellement, partage des eaux, confluence, nom du fleuve, épuisement des deltas

39 L'usage que je fais de l'existence n'est donc pas à confondre avec celui fait par Bruno Latour (2012) dans sa fameuse enquête sur les modes d'existence, qui tire lui-même son utilisation du concept chez Étienne Souriau (1943). Je me rapproche bien plutôt ici de ce que Butler et Worms (2021) qualifient de « vivable », c'est-à-dire une forme de reconnaissance et de prise en compte sociale, pour résumer le propos. Plus à ce sujet dans le chapitre 3 de l'enquête à dominante expressive.

40 « the members of even the smallest nation will never know most of their fellow members, meet them, or even hear of them, yet in the minds of each lives the image of their communion » - traduction personnelle

41 Debarbieux met ainsi en avant le rôle fondamental que joue l'espace dans cette institution imaginaire des groupes sociaux. Il rappelle notamment la façon dont Edward Said (1977) avait relevé comment les penseurs européens ont imaginé et institué la distinction entre un « Occident » et un « Orient » fondateurs de géographies mentales, politiques et culturelles aux conséquences innombrables. On trouve finalement chez Debarbieux un triple rôle de l'espace dans l'institution imaginaire : les imaginaires sociaux puisent dans les cadres spatiaux des éléments pour procéder à l'institution des communautés imaginées ; le cadre spatial accueille la performance de ces imaginaires sociaux, et donc l'institution de ces communautés ; le cadre spatial participe de cette performance au même titre que l'ensemble des participants humains.

42 J'utilise « concevoir » à dessein, pour son double sens ; le sens de « faire quelque chose », « fabriquer », « engendrer » et le sens de « comprendre » « admettre », « saisir par l'esprit ».

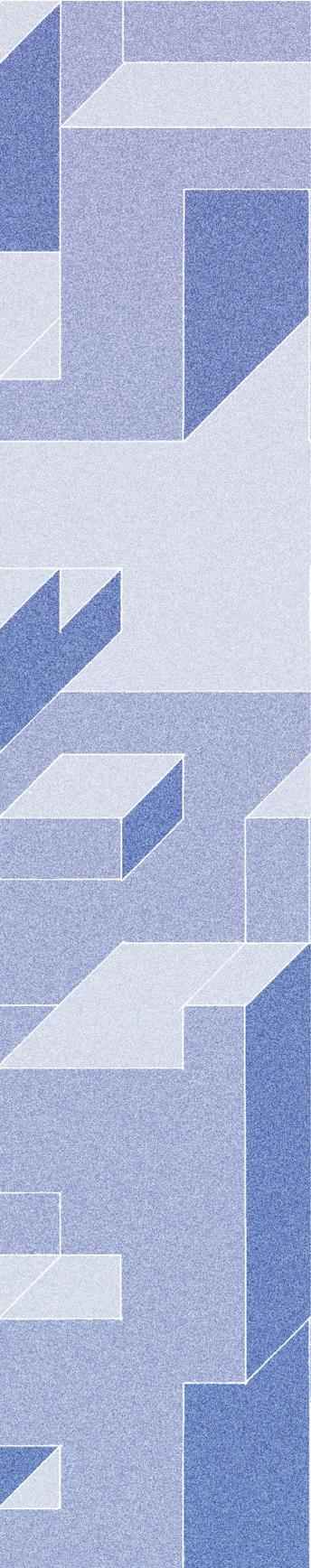
43 Il faut noter que cette dynamique de suspension volontaire de l'incrédulité n'engage pas au même titre tous les individus. Comme le pointe Winkin (2023), les dispositions nécessaires à l'enchantement sont largement corrélatées à des éléments personnels (biographie, personnalité, valeurs, convictions ...) et circonstanciels (que se passe-t-il avant ou après l'enchantement ? Avec qui le partage-t-on?). Si l'enchâssement d'une esthétique d'alternative dans l'économie capitaliste participe de l'enchantement de certains, elle participera bien plutôt du « contre-enchantement » d'autres qui y subiront un mal-être profond et dénonceront éventuellement un dévoilement. Dans tous les cas, il s'agit toutefois de se convaincre de la réalité et de la cohérence de logiques distinctes et simplifiées dans un monde complexe et contingent.

44 Il faut entendre la démocratisation, ici comme chez Lipovetski et Serroy, comme « l'action de mettre un bien à la portée de toutes les classes de la société » (CNRTL 2012), et non dans un sens plus normatif lié à un objectif politique démocratique qui serait à poursuivre. Je n'attribue à la démocratisation dont il est ici question ni une dimension positive ni une dimension négative. Elle constitue une observation : plus de gens s'engagent aujourd'hui qu'auparavant dans un processus de création, quelle que soit son échelle, de la personnalisation de sa page Facebook à aux initiatives de start-up d'innovation en passant par tout ce que l'entre-deux peut comporter (ateliers créatifs d'artisanat, statut d'influenceur sur les réseaux sociaux, développement d'esthétiques personnelles ou d'identités de genre « créatives » (Ehrensaff 2016).

45 On peut relativiser cette affirmation au travers du célèbre adage « pour vivre heureux, vivons cachés » ; de nombreux groupes sociaux, notamment dans les friches, développent des existences sociales « sous le radar » des institutions et de la connaissance du grand public. Anne-claire Vallet (2021) a ainsi bien mis en avant l'importance et les pratiques de « l'invisibilité » sociale pour continuer de vivre et survivre dans les friches pour les personnes sans domicile fixe. Pour autant, dans un contexte de pression accrue sur les friches ici étudiées en vue de leur redéveloppement ou de leur conservation, l'invisibilité sociale mène rapidement à la non-existence sociale et à la non prise en compte (volontaire ou non) dans les réaménagements







# L'existence en friche

Pavel Kunysz

Chapitre 3  
Comment étudier  
les enchantements  
des lieux en friche ?

Aux lieux  
de la friche

Récit à  
dominante  
théorique





## Chapitre 3 Comment étudier les enchantements des lieux en friche ?

Ce chapitre expose les modalités pratiques des récits qui composent cette thèse et les principes transversaux qui les ont structurés.

Une première section explique les modes de production des savoirs sur les imaginaires des lieux étudiés et les ingénieurs de leurs enchantements. Par modes de production de savoirs, j'entends l'ensemble des contextes, positions, méthodes et outils qui structurent et permettent la recherche et ses conclusions<sup>1</sup>. J'y présente d'abord les principes inductifs, itératifs et exploratoires qui ont animé la recherche avant de fournir des informations sur les méthodes concrètes qui ont été exploitées pour collecter des données et sur les populations abordées.

Une seconde section explique les modes de restitution des savoirs collectés selon ces méthodes. J'y présente les principes qui ont permis d'analyser les données collectées et la façon dont les résultats sont présentés dans ce manuscrit. Cette section inclut une réflexion sur le rôle des images (photographie et dessin), du graphisme, de la mise en page et de la narration pour traiter du sujet fuyant des imaginaires sociaux des lieux, et la façon dont j'ai traité cette question.

En somme, ce chapitre fournit les clés méthodologiques de la recherche tout en proposant des innovations de méthodes pour traiter du sujet des imaginaires de lieux.

### Principes généraux et conditions de la recherche

#### *- Une recherche par enquêtes*

Cette recherche se fonde sur un triple travail d'enquête mené, pour sa majeure partie, d'octobre 2019 à mai 2023<sup>2</sup>. Triple, car il peut se concevoir comme trois enquêtes entremêlées, dont les modalités seront présentées dans les prochaines pages : une enquête théorique, une enquête ethnographique traitant des imaginaires sociaux de Bavière et du Champ des Possibles et des pratiques d'ingénierie de l'enchantement affectant ces existences et une enquête expressive, consistant à penser les façons de livrer les récits des communautés imaginées existant par les lieux investigués. Je considère toutefois que tout récit méthodologique est déjà un récit en soi, un montage contrôlé a posteriori. Cette division en trois enquêtes est donc avant tout une fiction, un récit utile à la présentation qui ne reflète pas entièrement les réalités du travail mené au quotidien sur ces quelques années. Ainsi, ces trois enquêtes ont bien été menées en parallèle, s'influençant les unes et les autres et changeant à mesure de la découverte de nouvelles informations, de nouveaux acteurs et de nouveaux concepts. Il ne faut pas les voir comme des méthodes programmées de bout en bout qui ont été appliquées telles qu'elles selon une planification précise et respectée, mais bien comme une tentative de restitution d'un travail mené souvent à tâtons et au gré des occasions et des savoirs accessibles.

Au travers des enquêtes menées dans le cadre de cette thèse, j'ai à la fois exploré et construit mes questions de recherche autant que les quelques tentatives de réponses que le terrain et la littérature existante pouvaient y apporter. Ce sont des enquêtes au sens que je ne sa-

vais pas vraiment ce que j'allais y trouver, ce qui allait en résulter. Je me retrouvais plutôt dans des situations, sur deux terrains concrets -Bavière et le Champ des Possibles- dont je devais faire sens. Enquêter sur des imaginaires de lieux, une matière nécessairement abstraite, marquée de rapports affectifs, sociaux et culturels me semble nécessiter en effet une stratégie de recherche souple qui accueille ce caractère insaisissable. Pour reprendre les mots de Tony Adams, Stacy Holman Jones et Carolyn Ellis au sujet de l'autoethnographie (2015) : *«La vie sociale est désordonnée, incertaine et émotionnelle. Si nous souhaitons enquêter sur la vie sociale, nous devons accepter une méthode de recherche qui, autant que se peut, et que nous le pouvons, reconnaît et s'arrange du désordre et du chaos, de l'incertitude et de l'émotion.»* Par une triple enquête structurée par des principes souples, j'ai tenté de prendre en compte et de tirer le meilleur parti de ce caractère désordonné, incertain et émotionnel de la vie sociale, puisque l'étude des imaginaires sociaux des lieux y invite intensément.

### *- La sérendipité au service de l'enquête sur les lieux*

Ainsi, lorsque j'ai commencé à travailler sur Bavière, en 2016, à l'occasion d'un mémoire de fin d'études en sociologie, j'ai d'abord cherché à avoir une idée de ce dont j'allais parler, au-delà d'une vague intention de traiter du rôle social des architectes. Le premier réflexe a été de consulter les archives de la presse locale en ligne: après 30 années d'abandon, et autant de tentatives de projets urbains, le sujet était devenu une sorte d'arlésienne, et je pensais y trouver des éléments pour reconstituer l'ensemble des rétroactes de façon relativement cohérente. Loin de m'éclairer, cette recherche archivistique n'a qu'amplifié ma confusion. Chaque fois, je découvrais de nouveaux passés, des acteurs clés qui n'avaient jusque là jamais été cités, d'autres qui disparaissaient, des événements, des projets d'architecture, des retournements de situation. Au fur et à mesure, je trouvais des incohérences, des erreurs factuelles parfois, des oublis et omissions et Bavière, pendant ce temps, ne m'apparaissait pas plus clairement, mais, au contraire, toujours plus fourmillant et fuyant.

Un second réflexe a alors été de consulter une experte du sujet, en la personne de Arlette Joiris, seule personne à s'être intéressée de près à l'histoire de Bavière et notamment à ses archives, qu'elle avait explorées de fond en comble. Le récit historique qu'elle reconstituait était certes plus linéaire, mais dès que je plongeai dans les archives historiques qu'elle avait triées, celles du CPAS de Liège, à nouveau, je basculais dans une myriade de fragments de vie, des échanges épistolaires, des plans, des notes de service qui disaient beaucoup de Bavière, mais uniquement par bribes relativement détachées. Certains documents étaient manquants, un échange s'arrêtait soudainement, tandis qu'un contrat de vente ou une annonce surgissait d'un carton sans que rien n'ait pu l'annoncer.

J'ai alors pris le pli de demander à celles et ceux qui savaient. J'ai ainsi mené régulièrement des entretiens avec une grande diversité de personne qui connaissaient Bavière, pour y avoir travaillé, y avoir été hospitalisé, y avoir habité, avoir travaillé sur son réaménagement ... Toujours en commençant par cette question simple, naïve : *« Qu'est-ce que Bavière ? »*

J'espérais, au premier abord, que ces entretiens m'aideraient à compléter le puzzle, à faire sens des bribes que j'avais jusque là collectées. Pourtant, je découvrais encore de nouvelles

histoires, de nouveaux personnages, de nouveaux Bavière. Ils n'étaient pas foncièrement distincts des bribes trouvées jusque là, mais suffisamment pour qu'ils donnent à voir d'autres mondes. Ce que donnaient à voir mes informateur.ices ne correspondait pas vraiment à ces autres récits, ils les complétaient en fait moins qu'ils ne les mettaient en question.

En parallèle, la vie quotidienne m'amenait à discuter de mon sujet de recherche avec des amis, des collègues, de la famille. Très vite, je me suis rendu compte de la puissance du nom « Bavière ». Aussitôt prononcé, les personnes ne pouvaient s'empêcher de me raconter une anecdote vécue ou héritée, des impressions, toujours avec une émotion soutenue, fût-elle amusée, nostalgique ou agacée. Il s'agissait de dénoncer des tractations politiques et financières douteuses, ou de se désoler de l'abandon prolongé d'un site d'exception ; d'évoquer la mort douloureuse d'un parent ou des soins rudimentaires reçus alors ; de se rappeler une occupation improbable sur le terrain en friche, ou d'un fait peu connu. Telle collègue se rappelle de fêtes mémorables dans l'édifice et me en contact avec son amie qui deviendra une informatrice clé ; telle amie m'interpelle pour évoquer avec amusement ses cours de médecine où les professeurs parlaient de Bavière avec tant d'emphase pour décrire les techniques de soin anciennes et leur développement. Chacun et chacune avait en tous cas des choses à dire quant à ce vide. Pourtant, ces choses étaient, encore une fois, toujours différentes. Prenons cette interaction -parmi bien d'autres- que j'ai eue avec deux collègues :

*« Je parlais avec M. et S., du projet de “machine à récits” et encore une fois, placer le mot “Bavière” au milieu de la table n'a pas manqué de provoquer l'évocation.*

*Celle de S., d'abord, qui raconte comment, enfant, il s'est retrouvé face à la crise cardiaque d'un parent. Sa mère l'a envoyé courir à la cabine téléphonique pour appeler les urgences, confus et terrifié. L'ambulance est venue, a emmené ce parent à Bavière, il en est mort.*

*Celle de M. ensuite, qui se rappelle de Bavière comme d'une tente d'opéra incroyable au milieu de la friche. Une expérience magique, surprenante et positive qu'il a vécue à plusieurs reprises en allant à telle ou telle représentation. »*

Extrait de carnet de recherche, 07/03/2022

Pareillement, les réseaux sociaux me fournissaient la même expérience. Régulièrement, sur un groupe d'échange autour de l'histoire de Liège, des personnes postaient des photographies de Bavière, anciennes et récentes. À chaque fois, le même phénomène : des dizaines, sinon des centaines de commentaires spontanés, relatant des anecdotes, des expériences personnelles, un lien intime au lieu et les émotions qu'il suscite.

Parler du même lieu, avec un même toponyme, suscite donc chez deux personnes différentes de par leurs expériences respectives, des imaginaires différents. Ceux-ci n'ont pas de liens foncièrement rationnels : on parle là d'époques, parfois même d'espaces, différents, de contextes qui en de très nombreux points ne peuvent être confondus. Et pourtant, Bavière constitue bien, malgré ces différences évidentes, une expérience collective. Ce fascinant constat a finalement teinté la recherche, au point de la doter d'une forme de stratégie méthodologique au-delà des premières intuitions. Pour comprendre ce « qu'est »

Bavière, puis le Champ des Possibles, il s'est en fait agi, bien souvent, de poser leur nom dans de multiples contextes sociaux et de se tenir alerte quant à ce que cette mention provoquait pour ensuite suivre ces conséquences.

Un premier principe ayant spontanément structuré cette triple enquête est une mise à profit de cette sérendipité, à Liège comme à Montréal. En posant ça et là les mots: "Bavière", "Le Champ des Possibles" dans des conversations courantes, avec des amis, des collègues, des inconnus, soudain, des contacts se font, des souvenirs surgissent, des personnes sont retrouvées et l'enquête se poursuit dans des horizons toujours renouvelés. Cette stratégie de recherche s'apparente à d'autres, à l'image de celle menée par Vinciane Despret (2015) dans *Au Bonheur des Morts*. Dans cet ouvrage, la philosophe explore son sujet -la relation aux personnes décédées- au travers de sa propre biographie familiale et des suggestions de ses connaissances sur le sujet, fussent-elles des œuvres de fiction, des études scientifiques ou des anecdotes. L'autrice part ainsi du principe que l'intérêt n'est pas tant de démêler un hypothétique vrai du faux, le factuel de l'imaginé, mais de rendre compte avec soin et empathie de façon d'être au monde, et avec le monde ; en l'occurrence, de parler des relations que des personnes entretiennent avec les morts sans les ausculter à l'aune de croyances à psychologiser ou à désenchanter. Ma propre démarche peut se voir comme une tentative de naviguer parmi d'innombrables imaginaires de lieux pourtant bien concrets en suscitant leur émergence, pour mieux les collecter, d'une part, et en évitant de trop rationaliser une matière qui est, fondamentalement, du domaine d'un irrationnel dont nous avons besoin pour faire société.

Il s'est donc ainsi souvent agi de me laisser guider et de suivre des pistes ou des intuitions. Il ne s'agit pas d'une attitude passive. J'ai souvent suscité l'interaction ; engager une conversation avec un passant, relancer une personne hésitant à s'exprimer et, tout simplement déposer le nom des lieux dans des conversations diverses et variées. Parfois, cela « prenait ». Une lueur s'allumait dans un regard, des trésors de récits et de contacts m'étaient livrés. D'autres fois, cela ne « prenait » pas. La personne ne savait pas de quoi je parlais, ou ne s'y intéressait pas. Souvent, les réactions étaient finalement entre ces deux cas : on me glissait quelques phrases, avec beaucoup d'emphase, mais la personne n'avait rapidement plus rien à dire de neuf sur le sujet, ou n'en avait plus envie. Ces bribes, mises bout à bout, constituent cependant tout autant des données précieuses pour autant qu'on y prête attention et que l'on souhaite, comme moi, mettre en valeur la diversité des rapports aux lieux.

En somme, au départ d'une question banale, « qu'est-ce que Bavière ? », « qu'est-ce que le Champ des Possibles ? », portée dans différents contextes, j'ai, d'une certaine façon, forcé le destin, créé les conditions de la sérendipité pour mieux suivre les chemins qu'elle m'invitait à prendre et poursuivre mon enquête. Les noms des lieux, dans le contexte de Liège et de Montréal, se sont avérés être un précieux déclencheur de récits et d'interaction, tout comme l'arpentage des lieux qui a suscité de nombreuses rencontres. Ces noms, posés au milieu d'espaces sociaux, ont agi comme des catalyseurs. On pourrait aussi dire qu'ils ont fait vibrer des toiles de réseaux d'interconnaissances souvent insoupçonnés qui ont permis de se saisir de ce qui s'y agite, de contacter celles et ceux auxquels on n'aurait pas pensé, de capter des informations autrement inatteignables.

Il faut toutefois noter que cette stratégie s'est avérée ici particulièrement efficace parce que les lieux étudiés sont particuliers dans leur contexte local. Bavière comme le Champ des Possibles possèdent une forme d'importance culturelle et sociale qui est respectivement reconnue par un grand nombre de Liégeois et de Montréalais. Ils sont, pour reprendre Tuan (1977), des « *champs d'affection* », des lieux connus et reconnus, malgré une certaine banalité, parce qu'ils reposent sur un réseau de préoccupation interpersonnelle plutôt qu'une présence physique iconique. En cela, ils sont difficilement perceptibles et délimitables par l'étranger à la communauté locale et constituent des émotions ancrées dans un corps physique issues d'expériences répétées de l'espace.

C'est à ce titre que le nom de ces lieux est si puissant, si évocateur dans ces villes. Par ailleurs, le fait même que cette stratégie fonctionne sans grand effort, pour ainsi dire spontanément, cela valide le statut particulier de ces lieux, et la pertinence qu'il y a à enquêter sur ceux-ci. Cela signifie que cette stratégie ne serait probablement pas aussi efficace pour des lieux témoignant d'une moins grande importance culturelle et sociale. Il faut également souligner que, malgré cette importance, Bavière comme le Champ des Possibles ne sont pas non plus uniques dans leurs contextes respectifs : de nombreux autres lieux font sont reconnus comme aussi, sinon plus importants pour de nombreuses communautés. On peut évoquer le B7 ou le théâtre Rialto à Montréal, par exemple ; à Liège, la Chartreuse, le Val Benoît ou la Cité administrative, entre bien d'autres exemples. Ainsi, Bavière et le Champ des Possibles sont des cas spécifiques d'une vaste catégorie d'espaces que l'on pourrait nommer des lieux d'attachement.

Ce principe de sérendipité se retrouve bien dans les trois enquêtes menées en parallèle, en ce compris l'enquête théorique. La construction de la compréhension des concepts et du cadre théorique présentés dans le chapitre précédent repose ainsi, certes, sur une recherche systématique de la littérature disponible, mais aussi sur des rencontres fortuites avec des articles, des ouvrages et des conseils de proches, de collègues voire parfois de personnes interviewées. Ces rencontres ont largement participé à construire les perspectives théoriques et empiriques trouvées dans les trois enquêtes. Ce repos sur la sérendipité implique que ces trois enquêtes ne sont en aucun cas exhaustives, mais qu'elles sont également fondamentalement ancrées dans les terrains et le contexte de cette recherche.

Ainsi, les deux cas d'étude ont été traités dans une perspective inductive héritière de la *Grounded Theory Method* (Glaser & Strauss 1967), où le savoir émerge d'itérations successives de récoltes de matériau. Dans ce rapport continu au terrain, les gestes de théorisation sont portés de cas en cas, tout en s'informant de la littérature et en l'interrogeant. Les trois enquêtes figurant dans cette thèse doivent être comprises dans ce rapport itératif : elles ont été construites en parallèle et en interaction les unes avec les autres.

En rapport à la *Grounded Theory Method* telle qu'elle est comprise par Christophe Lejeune (2014), un carnet de recherche a été tenu tout au long de la recherche. Celui-ci regroupe 267 pages d'entrées chronologiques recensant la majorité des apports théoriques et empiriques qui ont marqué l'évolution de la recherche, et la façon dont j'ai fait interagir ceux-ci jour après jour. Ces entrées sont aussi la base de ce manuscrit.

*- Deux lieux dans un dialogue asymétrique et situé*

Étant donné cette direction inductive assumée, un choix de cas d'étude concret a été posé dès la conception du projet de recherche. Au vu du travail préalable réalisé au cours de ma maîtrise en sociologie sur ce terrain, Bavière s'imposait comme un cas central ; le matériau d'entretiens, d'observation et de conceptualisation développé dans ce cadre a pu être réexploité et prolongé dans cette thèse. D'autres terrains ont ensuite été envisagés. Tous devaient être à la fois des friches et des lieux localement importants par leur histoire et leur rôle culturel, tout en témoignant d'une diversité des types de friches souvent convoqués dans la littérature. J'ai également volontairement limité le choix à des cas situés dans l'espace francophone, dans un effort de promouvoir la recherche au sein de cet espace, trop souvent délaissé pour des cas anglophones emblématiques. Un premier choix s'est porté sur le cas de la friche industrielle « Carsid », à Charleroi, la friche culturelle « Darwin Ecosystem », à Bordeaux, et la friche ferroviaire « Champ des Possibles », à Montréal. La taille et les enjeux politiques et économiques de Carsid dépassant largement les autres cas, celle-ci a rapidement été écartée pour recentrer le travail. Les conditions de confinement liées à la crise sanitaire sur 2020-2021 ont par ailleurs empêché tout travail de terrain sur le cas bordelais, le site étant fermé pour la majeure partie de cette période. Le travail s'est donc, en définitive, limité à un traitement plus fin des cas liégeois et montréalais, situé aux deux extrêmes de ce que je lis comme un métarécit de la friche. Le choix du cas montréalais repose également sur une série d'opportunités propices à la recherche ; en particulier un réseau d'interconnaissance déjà établi via un séjour précédent et les ancrages de mon directeur de thèse, et une étude menée parallèlement par Nik Luka (McGill University) et Amy Poteete (Concordia University) sur le Champ des Possibles à laquelle j'ai eu la possibilité de participer.

La dimension itérative de cette recherche a été appliquée entre ces deux terrains eux-mêmes d'une façon à la fois conceptuelle et concrète. Concrètement, j'ai effectué plusieurs allers-retours entre Liège et Montréal, permettant de saisir les contrastes et les continuités entre les deux contextes. Entre 2019 et 2023, quatre séjours, de deux semaines à trois mois consécutifs, ont été menés à Montréal depuis Liège, où je réside. Conceptuellement, les deux cas ont été mis en dialogue, c'est-à-dire que les découvertes, questionnements et errances dans l'un ont chaque fois permis d'informer l'enquête dans l'autre, et inversement. Il s'agit bien d'un dialogue, et non d'une comparaison de cas ; comme cela a été abordé dans le premier chapitre, Bavière et le Champ des Possibles, Liège et Montréal témoignent de nombreuses différences qui rendraient une comparaison systématique difficile. La mise en dialogue, à ce titre, n'est pas une méthode comparative point par point, mais bien plutôt une attitude de recherche fonctionnant par itérations successives entre un point (Bavière) et un contrepoint (le Champ des Possibles) permettant d'enrichir et d'affiner les questionnements de recherche.

Je dois préciser que ce dialogue a, dans ce cas, été asymétrique. Le cas liégeois m'était déjà intimement connu et m'était accessible sur toute la durée de la recherche, se situant à quelques centaines de mètres à peine de mon bureau. Le Champ des Possibles ne m'était, lui, accessible que lors de mes séjours à Montréal et j'ai dû investir plus de ressources pour le comprendre, d'une façon cette fois d'abord plus analytique. Ce n'était pas un lieu

proche de mon quotidien, contrairement à Bavière.

Cette asymétrie a influencé mon approche et ma compréhension des cas et donc les formes qu'a prises ce dialogue. Elle a cependant été bénéfique puisque l'inconnu que représentait le cas montréalais m'a forcé à déployer des questionnements et des stratégies que je n'avais d'abord pas employés dans le cas de Bavière, au sujet duquel j'avais acquis une trop grande familiarité. En retour, cela m'a poussé à redéployer l'enquête à Liège par la suite sur des plans que je n'avais jusqu'alors pas traités. On peut dire que les limitations de temps propres à mes séjours cadrés à Montréal m'ont forcé à condenser la recherche sur ce cas et donc à y structurer plus fortement un investissement quotidien dans l'observation et les entretiens. À Liège, ce même investissement a été plus réparti et diffus à travers les années, au gré des opportunités, des rencontres et des possibilités d'aller sur le terrain hors des temps structurés de la recherche, à l'occasion, par exemple, d'un temps de midi ou d'une promenade du dimanche. De telles occasions se sont également faites à Montréal, mais bien plus rarement.

### *- Un architecte-sociologue au milieu d'une pandémie*

En somme, ce dialogue entre les cas est asymétrique d'abord et surtout en raison d'une réalité banale : on n'habite qu'à un seul endroit. La recherche est effectuée par une personne, un corps et un esprit situé dans un lieu et un contexte particuliers qui conditionnent nécessairement cette recherche, ses modalités et ses résultats. Je considère à ce titre qu'une production objective de savoirs, capable de se détacher de ces circonstances, est impossible. Par là, j'inscris mes travaux dans un courant de recherche dite située, au sens que Donna Haraway (1988) donne à cette expression. Mona Gérardin-Laverge et Anne-Claire Collier (2020, §11) expliquent que, selon la philosophe américaine, une recherche située implique de considérer que "*le savoir est produit par des sujets qui sont construits par leurs conditions de vie, par leur rapport aux normes sociales, par l'époque historique dans laquelle ils les vivent, etc. Cela remet en cause l'idée qu'un savoir neutre, objectif et universel est possible*". Il s'agit donc d'explicitier les positions philosophiques et politiques et les conditions matérielles qui structurent la recherche pour les assumer plutôt que chercher à les dissimuler derrière un discours de neutralité scientifique.

Habiter à Liège et avoir réalisé un premier travail de fin d'études en sociologie sur Bavière, guidé par un directeur de thèse travaillant sur ce terrain constituent donc déjà des éléments positionnant la recherche et expliquant en partie ses directions. Ma double formation en architecture et en sociologie, à l'Université de Liège, a également été déterminante dans l'attitude de recherche que j'ai adoptée. Cette recherche est techniquement une thèse de doctorat en architecture, mais ce parcours, les outils et le regard dont il m'a doté en font nécessairement un travail à cheval entre les disciplines ; ni une thèse en architecture, ni une thèse en sociologie, mais une thèse d'architecte-sociologue.

La sérendipité exploitée dans la recherche implique aussi que ce parcours marque la recherche par les réseaux d'interconnaissance que j'ai développés à la fois dans le champ des sciences sociales et dans le champ de l'aménagement du territoire. Les rencontres et discussions qui ont alimenté mes réflexions sont situées dans ces réseaux, en Belgique et en Europe, d'abord, à Montréal ensuite. C'est notamment par ceux-ci que j'ai participé à

l'été 2019 à un voyage de recherche à Montréal, rencontrant des acteurs du Champ des Possibles et d'Aire Commune, me conduisant plus tard à découvrir puis collaborer avec le programme de recherche « *Sustaining commoning in Montreal's Champ des Possibles* » mené par Amy Poteete et Nik Luka, collaboration qui a ensuite grandement contribué à mon travail de terrain.

À ces réseaux s'ajoutent ceux que j'ai développés dans mes activités professionnelles précédentes et militantes actuelles. Actif depuis 2017 dans les secteurs associatifs du droit à la ville et des luttes LGBTQIA+, j'y ai développé une compréhension concrète et des contacts avec le monde de l'action sociale ainsi qu'avec les sphères politiques et institutionnelles à Liège et en Wallonie<sup>3</sup>. L'ensemble de ces contacts et de ces perspectives ont alimenté la recherche autant qu'ils l'ont dirigé et contraint. Par exemple, mon implication au sein de urbAgora ASBL, association critique des développements urbains actuels à Bavière, explique en partie la progressive absence de réponse à mes sollicitations dans le chef des développeurs du projet. Mais ces investissements expliquent autant la capacité que j'ai déployée à diversifier les types de publics abordés et à avoir des accès facilités et familiers à certains acteurs, dont des représentants des administrations publiques ou des architectes reconnus, entre autres. Cette familiarité s'est par ailleurs avérée être une clé pour toucher au sujet relativement intime des imaginaires de lieux, des attachements que ces acteurs entretenaient aux espaces abordés ; parce que j'étais vu tantôt comme un collègue, un camarade de lutte, un confrère ou un ami, beaucoup d'acteurs, y compris institutionnels, ont livré des récits moins cadrés, voire des confidences. Ma maîtrise-présumée ou réelle- de concepts et d'éléments techniques propres au champ de l'aménagement a également souvent permis de générer des rapports plus horizontaux avec ces acteurs en dégageant les conversations des explications de ces éléments techniques. À l'inverse, mon triple statut d'architecte, de sociologue et de chercheur a parfois pu créer des rapports plus asymétriques et hiérarchisés chez des habitants ou des usagers interrogés. Certains se sont montrés parfois intimidés, voire appréhensifs d'interagir avec un chercheur, a fortiori un chercheur étranger, sur des matières qui appartenaient à leur quotidien parfois le plus banal. Ceux-ci ont dû faire l'objet de traitements spécifiques pour établir un lien de confiance et de familiarité : rassurer sur le fait qu'il n'y a pas de « bonnes » ou de « mauvaises » réponses, témoigner régulièrement de mon intérêt pour le cas et de mon écoute active, « casser » l'image du chercheur surplombant son sujet en adoptant un ton plus familier, glisser des exemples personnels ... Mes investissements associatifs ont là aussi grandement contribué à établir ce lien, me permettant de me situer aux yeux des informateurs hors de la recherche et dans l'action de terrain, à l'exemple de cette informatrice, artiste queer méfiante de la démarche de recherche, qui finira par m'accueillir chez elle pour un long entretien en suite de discussions sur l'investissement dans les mouvements LGBTQIA+.

La positionnalité de cette recherche doit aussi se voir au travers du contexte historique particulier qui l'a marquée. Moins de 6 mois après le début de la recherche, le 15 mars 2020, le gouvernement belge a déclaré la mise en place d'un confinement généralisé de deux semaines en raison de la pandémie du virus COVID-19. Cette situation, reflet de ce qui se passait à travers le globe, s'est ensuite étendue, selon des modalités variables, tout

au long de l'année 2020 puis 2021. La recherche a été profondément affectée par cette situation exceptionnelle.

L'accès aux terrains, d'abord, a été restreint. Le cas bordelais a été écarté, eu égard à la fermeture longue du site et des conditions de confinement sévère en France. Le séjour de terrain à Montréal, prévu de longue date, a été plusieurs fois déplacé jusqu'à ce que le Canada rouvre ses frontières aux ressortissants étrangers. À Liège, l'accès lui-même était difficile et s'est fait, dans certains cas, dans des situations frôlant l'illégalité.

Les informateurs se sont avérés souvent difficiles à contacter, dans des situations techniques parfois complexes. Plusieurs entretiens ont dû se dérouler en visioconférence, ou équipé de masques et de mesures de distanciation peu propices à une interaction familière. L'enregistrement d'un entretien a été perdu en raison d'un problème technique lié à un logiciel défectueux. Certains informateurs sont devenus injoignables, en particulier des acteurs professionnels dont les contacts téléphoniques devenaient inutiles, les bureaux d'agence étant vides.

Les situations observées ont également été touchées par cette situation de crise. Des visites de site prévues, sur le chantier du pôle culturel de Bavière, par exemple, sont devenues impossibles étant donné le contexte réglementaire strict. Celui-ci a cependant aussi livré des opportunités inespérées. Les offices hebdomadaires généralement peu peuplés de la chapelle de Bavière ont connu une recrudescence considérable qui a permis des observations ethnographiques précieuses, ce lieu de culte de la Province de Liège étant un des seuls à résister à l'injonction de fermeture. Le Champ des Possibles a connu une intense recrudescence d'usages informels (promeneurs, camp de personne sans abri, raves ...), en lien à la recherche d'espaces verts et sauvages de proximité par les riverains confinés, causant en retour une végétation moins luxuriante, en lien au piétinement intensifié, ce dans un contexte de démobilitation de l'OBNL Les Amis du Champ des Possibles assurant sa co-gestion.

De façon plus générale, pendant deux années, soit la moitié du temps de la recherche et le plus gros du travail de terrain, ce contexte de pandémie a été générateur d'une forte anxiété et de doutes, interrogeant jusqu'au sens même de mener cette recherche dans une telle situation. Le caractère anxiogène de villes vidées de leurs activités, paysages de quasi fin du monde, et l'incertitude constante quant à l'avenir proche et à long terme ont durablement ralenti le processus de recherche et interrogé ma démarche à de nombreuses reprises. Garder un cap, dans cette situation, a nécessité des formes de détermination et de flexibilité bien particulières.

Enfin, la positionnalité de la recherche est également conditionnée par son contexte professionnel et de financement. L'obtention d'une bourse d'aspirant FNRS de quatre ans a permis de mener cette recherche dans un cadre de grande liberté et de confort certain. Ce financement a permis d'investir mon temps et mon énergie essentiellement dans la recherche et selon des modalités que je me fixais en autonomie. Dans un cadre de précarisation progressive de l'activité de recherche, il s'agit là d'une situation particulièrement privilégiée dont je suis reconnaissant, et qui a permis d'explorer des formes d'enquêtes bien plus libres et exploratoires. Un contexte moins amène n'aurait sans doute pas si

bien accueilli et nourri la créativité à l'œuvre dans cette recherche. Cette liberté doit également se lire en lien avec un contexte d'encadrement assuré par Eric Le Coq et Rachel Brahy qui ont largement encouragé cette créativité.

De façon plus disciplinaire, et malgré que ma démarche soit bien celle d'un architecte-sociologue, on peut également situer cette recherche dans le champ spécifique de la recherche en architecture. Jean-Pierre Chupin (2014) a proposé un utile compas théorique à cette fin, basé sur l'étude des grands travaux théoriques en architecture ainsi que de nombreuses thèses contemporaines.

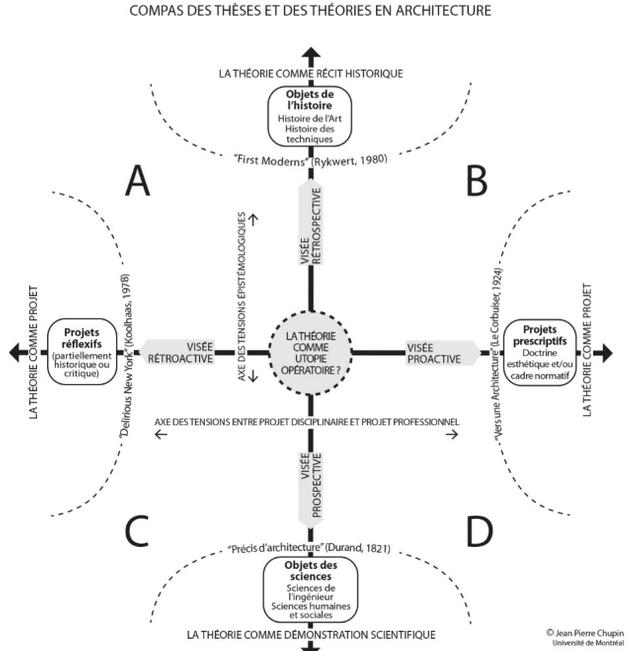


Fig. 38: Compas théorique des thèses en architecture. Chupin (2014).

L'axe horizontal articule les tensions existantes entre des théories proposant des projets pour la profession (dite visée proactive) ou pour la discipline (dite visée rétroactive). Cette recherche doit essentiellement se voir dans une visée de projet rétroactif ; j'y établis une lecture de faits et de réflexions constatés sans que mon objectif principal soit de prescrire des attitudes professionnelles particulières.

L'axe vertical articule les tensions entre des épistémologies à visée rétrospective, posant la théorie comme un récit historique, et des épistémologies à visée prospective, l'exploitant comme une démonstration scientifique. Ma démarche procède en partie d'une production de récit historique ; le récit à dominante expressif, et son repos sur une stratégie narrative-descriptive, en particulier, ont pour objectif premier de faire vivre les récits de différentes populations et de recenser une pluralité de réalités historique en exploitant les imaginaires sociaux des lieux. Cependant, la recherche se situe bien dans une visée épistémologique prospective ; je m'y emploie à proposer des façons de penser et d'étudier ces imaginaires sociaux et les pratiques d'enchantement qui les affectent dans une perspective cherchant à contribuer à l'avancement de connaissances scientifiques.

En somme, cette recherche se fonde dans une perspective inductive, située et transdisciplinaire de façon à étudier les imaginaires sociaux des lieux et les pratiques qui les affectent via un regard attaché au terrain et à ses circonstances, et permettre de diversifier les récits sur les espaces en friche étudiés au-delà des narratifs englobants les affectant. Cette attitude de recherche lui donne nécessairement un caractère exploratoire et parcelaire ; je ne prétends pas à une quelconque exhaustivité. Elle permet par contre de proposer d'autres formes de pensée de la fabrique du territoire, à l'interaction de l'architecture et des sciences sociales.

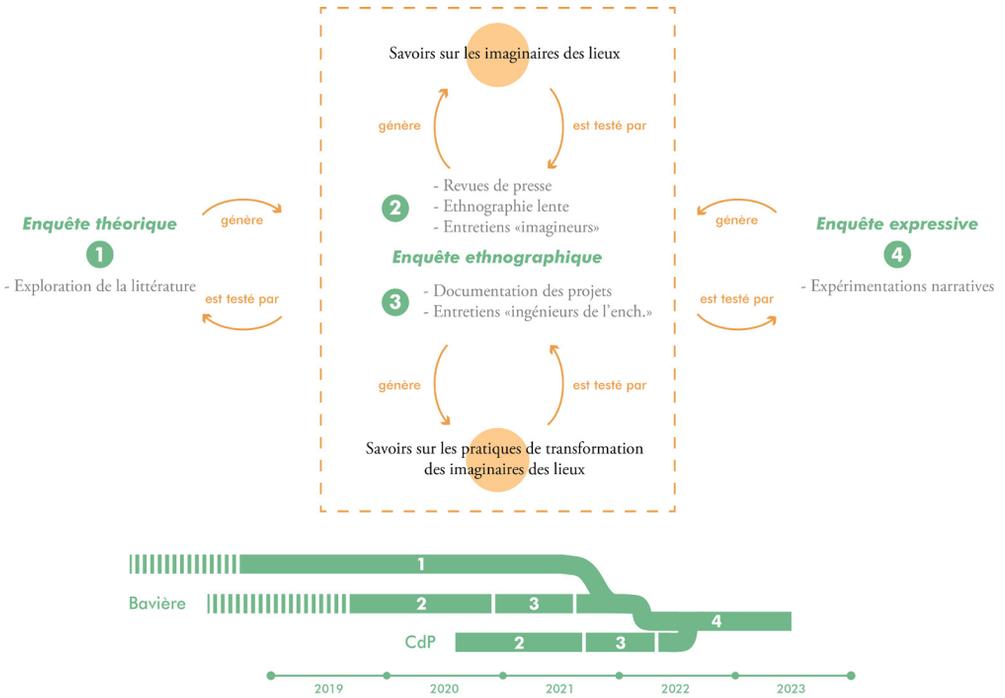


Fig. 39: Schéma du processus de recherche. (2024).

## Outils et méthodes de collecte

Pour le bien de la présentation, on peut diviser la recherche en trois enquêtes différentes, mais interagissantes qui ont contribué à produire trois récits distincts. Ensemble, ces enquêtes traitent de deux objets transversaux aux cas de Bavière et du CdP : les imaginaires sociaux de ces lieux d'une part, et les pratiques de transformation de ces imaginaires de l'autre. Les investigations de ces objets se fondent dans une série de ressources, d'outils et de démarches qui sont résumées dans le schéma suivant.

### - Modalités de l'enquête théorique

La première enquête est théorique : elle constitue une investigation dans la littérature, les concepts et les auteurs. Ses modalités sont simples et usuelles. Je l'ai effectuée en lisant, en annotant, en résumant des passages d'articles et d'ouvrages dont les résultats ont été présentés précédemment. Je l'affirme comme une enquête en soi, car il s'est bien agi de suivre ces concepts, ces auteurs, de page en page, de référence en référence, pour essayer d'en établir un sens et une cohérence. La lecture qui en résulte est propre à mon parcours de chercheur-enquêteur dans ce cadre ; elle reflète ce parcours et les positions qui l'ont fondé, et ne reflète pas -ou en tous cas pas entièrement- ce que ces auteurs ont « vraiment » dit, écrit pensé.

En cela, il ne s'agit pas d'établir un quelconque « état de l'art » ou d'une revue de la littérature qui serait extensive et exhaustive. Bien plutôt, cette enquête m'a donné une compréhension et un vocabulaire propre pour aborder les phénomènes abordés sur le terrain.

### *- Modalités des enquêtes ethnographiques*

Les deux enquêtes centrales à ce travail sont de nature ethnographique. Les outils utilisés pour traiter des imaginaires de lieux et de leurs pratiques de transformation sont similaires, mais ont été adaptés aux populations impliquées dans ces deux objets. J'identifie d'une part les « imagineurs », c'est-à-dire les populations « enchantées » par le lieu que j'ai interrogées pour les attachements et les imaginaires qu'elles ont développés quant au lieu. Ce sont des personnes habitant des alentours, des usagers et usagères du lieu, actuels ou passés, des personnes ayant occupé ces lieux ou y ayant travaillé. D'autre part, j'identifie les « ingénieurs de l'enchantement », c'est-à-dire des personnes s'employant, généralement dans un cadre professionnel, à transformer ces lieux et leurs imaginaires. Ce sont des architectes, des urbanistes et des paysagistes, des artistes, des activistes, des graphistes, des professionnels du marketing ou de l'événementiel.

Cette démarche ethnographique visait à établir d'une part un portrait des imaginaires des lieux étudiés selon les imagineurs, et d'autre part une typologie des pratiques de transformation de ces imaginaires, basée sur les approches de ces ingénieurs de l'enchantement. Les portraits des imaginaires ont été établis via une méthode de récolte de matériau croisant ethnographie lente appliquée à l'espace et utilisation sociohistorique d'archives.

#### *Revue de presse, littérature grise et archives*

En amont du travail de terrain, une revue de presse a été établie pour chacun des cas visant à en établir une première compréhension. Concernant Bavière, la première revue de presse établie à l'occasion de mon mémoire de fin d'études (Kunysz 2017) a été affinée et complétée à l'occasion d'une analyse historique spécifique (Kunysz 2023b). 180 références ont finalement été retenues sur plus de 900 traitées, distribuées de 1989 à 2021 majoritairement dans les journaux *Le Soir*, *La Libre* et minoritairement dans les médias RTBF.be, *La Meuse* et quelques autres sources spécifiques<sup>4</sup>. Concernant le Champ des Possibles, une vingtaine de références distribuées de 2010 à 2021 ont été relevées dans les médias *24H* et *Méto*<sup>5</sup> en sus de plusieurs articles relevés ponctuellement dans le quotidien *Le Devoir*<sup>6</sup>. Ces revues de presse ont permis de tracer une première compréhension de la diversité des acteurs impliqués dans chaque cas et de l'histoire de ces sites.

Dans le cas de Bavière, cette compréhension a été complétée par le dépouillement de plusieurs fonds d'archives. J'avais déjà traité d'octobre 2016 à mars 2017 une partie des archives du CPAS<sup>7</sup> de Liège consacrées aux acquisitions et transformations successives de l'hôpital de Bavière de 1860 à 1987, à l'occasion de mon mémoire de fin d'études. Ce dépouillement a été complété par une recherche dans les archives concernant plus particulièrement la chapelle de Bavière à l'automne 2020. Un dernier dépouillement a été effectué au sein des archives audiovisuelles de la SONUMA<sup>8</sup>, éclairant la période contemporaine du site par les journaux et émissions télévisées ayant évoqué le site à travers 17 séquences de quelques secondes à une dizaine de minutes.

Dans le cas du Champ des Possibles, des démarches envers les fonds d'archives du Canadian Pacific, ancien propriétaire du site, ont été entamées, sans résultat probant. Le fonds, initialement conservé par la compagnie de chemin de fer, a récemment été confié

au *Canadian Railway Museum*. Les employés désormais chargés de l'accès à ces fonds n'étant pas usé à leur contenu, et la politique institutionnelle d'accès étant sensiblement plus restreinte qu'auparavant, tant dû au changement d'institution responsable, qu'aux conditions sanitaires, il n'a été possible d'avoir accès qu'à un nombre très restreint de documents (1 plan).

Pour autant, de nombreux documents d'archives mixtes et de littérature grise collectée au cours de l'enquête ont permis de compléter la compréhension initiale de l'évolution des imaginaires sociaux du CdP dans les dernières décennies.

### *Observation flottante et observation participante*

Au-delà des opportunités occasionnelles qui se sont présentées tout au long de la recherche, trois mois de récolte de données ont été spécifiquement consacrés par terrain. Sur base de la compréhension établie via les revues de presse et les archives, les terrains ont d'abord été abordés par deux formes d'observation.

Bavière et le Champ des Possibles ont d'abord été explorés par observation flottante, chacun sur une trentaine de jours non consécutifs. L'ethnologue urbaine Colette Pétonnet (1982, p.39), dans un article fondateur de cette méthode qu'elle appliquait alors à l'étude du cimetière du Père-Lachaise, indique que l'observation flottante « consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser « flotter » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes. » Les deux lieux ont été arpentés de cette manière à intervalle régulier, à différentes heures de la journée et différents moments de l'année. En effet, ma volonté de capter les imaginaires sociaux des lieux au-delà des préconçus usuels appliqués aux friches impliquait de se laisser errer au gré des opportunités des rencontres, du hasard et du quotidien des terrains. En cela, je rejoins les propos de Pétonnet (ibid., p. 38) qui soulignait : « *Une multitude d'inconnus ne suscite pas traditionnellement l'intérêt de l'ethnologue. Or, des lieux de passage sans destination particulière, des espaces publics dépourvus d'obligation sont à coup sûr un phénomène urbain. Là se situe un dilemme que le chercheur devra affronter sans guide et sans modèle. Rechercher la cohérence des liens entre les êtres évacuerait en effet le phénomène, proprement urbain, de la rencontre [...]* ». C'est donc d'abord « sans guide et sans modèle », sinon celui de l'observation flottante, que j'ai exploré Bavière et le Champ des Possibles. Cela a permis à la fois des prises de photographies, des dessins faits à la volée, des prises de notes et des descriptions ethnographiques, mais aussi des rencontres et des discussions menant parfois à des entretiens plus longs.

Des périodes d'observation participante ont également été possibles dans les deux cas en lien à des collaborations spécifiques. Dans le cas de Bavière, un stage au sein de l'association urbAgora courant 2017, concentré sur l'animation de la plate-forme de vigilance citoyenne Baviere.be avait déjà permis de mener des observations dans l'action et de tisser des contacts auprès des personnes impliquées ayant mené à des entretiens. Ce stage a abouti à un emploi dans la structure, de 2017 à 2019, puis à mon engagement en tant qu'administrateur et ensuite président de l'association dans les années qui ont suivi.

Baviere.be a eu une existence de courte durée sur cette période, mais mon implication a toutefois largement contribué à me doter d'un réseau d'informateurs et d'une compréhension fine des circonstances et des acteurs impliqués dans l'aménagement du territoire liégeois et wallon, en particulier concernant Bavière.

Dans le cas du Champ des Possibles, mes premiers contacts à Montréal m'ont permis de découvrir puis de collaborer avec le programme de recherche « *Sustaining the possibilities of urban commoning in Montreal's Champ des Possibles* » mené par Amy Poteete (Concordia University) et Nik Luka (McGill university) sur la période 2020-2022. Parmi les multiples opportunités que cette collaboration a fournies, j'ai notamment pu participer de façon systématique aux réunions bimensuelles de concertation entre l'équipe de recherche et les représentants de l'OBNL Les Amis du Champ des Possibles. Là aussi, cette implication a permis de me doter d'une meilleure compréhension des circonstances de l'OBNL et du Champ des Possibles en général et de saisir, plus d'une année durant, l'actualité changeante du lieu et ses réseaux d'acteurs. Cette implication a également mené à de nombreux entretiens et observations.

#### *Entretiens compréhensifs spatialisés*

Le matériau central produit et exploité dans cette enquête ethnographique est un matériau d'entretiens avec une diversité d'acteurs. La méthode d'entretien adoptée combine une démarche compréhensive, au sens de Jean-Claude Kauffman (2016 [1996]), et une spatialisation par l'usage de fond de plan et d'activité de dessin.

Kauffman (ibid.) décrit l'entretien compréhensif comme une méthode et une posture de recherche fondée sur une relation compréhensive au terrain et aux interlocuteurs. Cette méthode implique un engagement actif envers les personnes et leurs systèmes de pensée ; au-delà d'une collecte de données, l'entretien doit donc se voir comme une relation humaine et un échange dans lesquels le chercheur reçoit en quelque sorte autant qu'il investit. L'entretien compréhensif amène à créer des liens de relative familiarité avec l'interlocuteur. Il s'agit de rire avec la personne, de manifester son écoute et sa compréhension des propos, de poser des questions de relance qui en témoignent. En cela, elle correspond bien aux engagements inductifs de cette recherche, et la nécessité de familiarité et d'intimité que nécessite d'entrer sur le terrain des imaginaires sociaux et des attachements aux lieux entretenus par autrui.

L'entretien compréhensif implique par ailleurs de ne pas aborder ses interlocuteurs avec une liste de questions prédéfinies, fixes et systématiques, mais plutôt en étant muni d'une grille d'entretien souple et adaptable aux situations et aux propos. Pour chaque entretien, une grille a été préparée en relation aux questions de recherche et adaptée au profil de la personne interrogée<sup>9</sup>. Cette grille a donc largement évolué au cours de la recherche, en fonction de l'évolution des connaissances du terrain, des questions de recherche, et des informateurs. Les grands axes qui ont systématiquement structuré cette grille, et donc les entretiens sont (1) une présentation générale de soi et du lieu abordé (Bavière ou CdP), souvent abordée par les questions « *Pouvez-vous vous présenter brièvement, ainsi que votre relation à Bavièrelle CdP ?* », « *Qu'est-ce que c'est Bavièrelle CdP, pour vous ?* » ou « *est-ce que X [un bâtiment, un événement] fait partie de Bavièrelle CdP, pour vous ?* » ; (2) une expo-

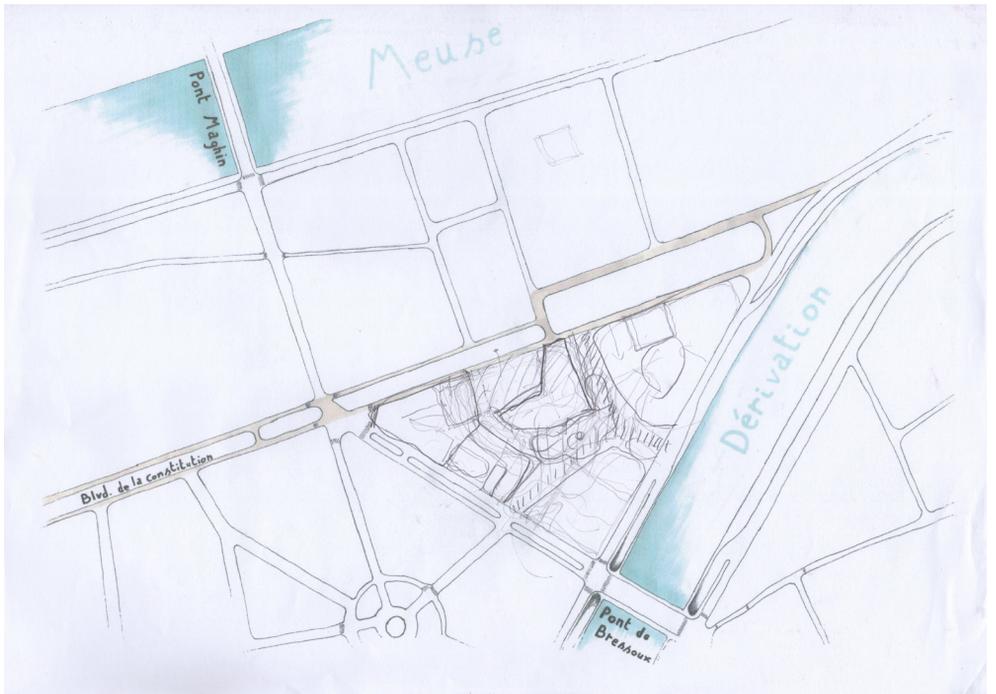
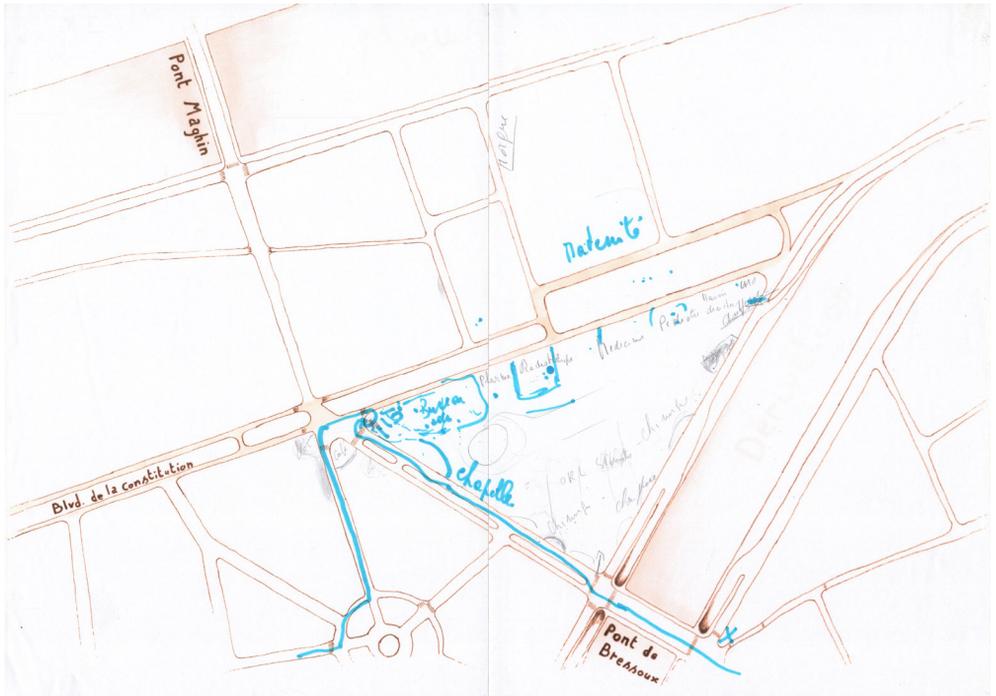
ration plus détaillée des pratiques du lieu étudié entretenues par l'informateur, adaptée en fonction du vécu et de la biographie de la personne ; (3) un questionnement tantôt général, tantôt plus spécifique sur la cohabitation et les conflits que ces personnes ont constatés ou vécus vis-à-vis du site, de son histoire et de ses usages avec d'autres groupes occupant, utilisant ou racontant le lieu étudié ; (4) une évaluation de la situation actuelle du lieu, de leur rapport à celui-ci et des projets dont ils font l'objet, selon leur connaissance de ceux-ci. Concernant les ingénieurs de l'enchantement, cette grille a été réutilisée et adaptée pour inclure le récit de leur investissement dans les lieux et de leurs pratiques professionnelles. Selon les cas, les entretiens ont également été guidés pour adopter la relation de ces ingénieurs à certains groupes sociaux et certains imaginaires qu'ils ont rencontrés ou non dans leur pratique professionnelle des lieux.

Ces entretiens compréhensifs abordant des lieux spécifiques dans leur dimension imaginaire, il m'importait d'être certain de saisir de quels espaces, de quelles géographies les informateurs parlaient. Pour ce faire, j'ai abordé deux stratégies de spatialisation des entretiens. Lorsque cela était possible, les entretiens ont tenu place sur les lieux mêmes, à un endroit choisi par les interlocuteurs. Dans le cas de Bavière, plusieurs entretiens ont pris place en déambulant autour et à travers le lieu abordé. Dans le cas du CdP, sauf exception, les entretiens sur site ont plutôt eu lieu de façon fixe, assis sur un banc, dans le lieu. Dans la majorité des cas, pour des questions de temps ou de confort, les informateurs ont cependant préféré me recevoir dans un espace intérieur ; un café, leur espace professionnel ou leur domicile.

Dans ces nombreux cas, la seconde stratégie de spatialisation a consisté à présenter aux informateurs des fonds de plan dessiné par mes soins, sur base de vue aérienne des lieux étudiés. Ce dispositif s'inspire des procédés par cartes mentales tel que développés par Kevin Lynch (1960) puis au travers d'initiatives successives au sein de la géographie de la perception, aujourd'hui exploités dans une variété de contextes de recherche (Gueben-Vénière 2011, Avry 2012). Contrairement aux méthodes où le dessin est laissé entièrement libre, ce dispositif se présente comme la copie d'un plan simplifié du quartier, dessiné à la main sur base d'une représentation géographique sur lequel l'interlocuteur est laissé libre d'inscrire des éléments à l'aide de matériel fourni (stylo bille, feutre, crayons ...<sup>10</sup>). L'évocation des imaginaires du lieu et des vécus des personnes en est plus facilement spatialement située. Ainsi, même lorsque les personnes ne souhaitent pas dessiner, le plan devient une référence commune, un support à la parole pour saisir plus concrètement ce qui est évoqué, à quoi cela s'attache. Il évoque par ailleurs très bien le caractère temporel non linéaire et dynamique du rapport au lieu. Il peut s'y superposer des périodes historiquement différentes du lieu, comme dans la carte de Grégoire, architecte auteur du projet urbain actuel, où coexistent dans un même trait le futur planifié de Bavière et des éléments alors destinés à disparaître, comme le bâtiment de la dentisterie. De même, le processus se fait révélateur de rapports semi-conscients à l'espace et à la mémoire, comme dans la carte de Jany, ancienne employée administrative de l'hôpital où, chemin faisant, elle constate avoir situé part des pavillons figurant dans ses souvenirs à l'inverse de leur situation géographique factuelle, amenant la carte à faire se côtoyer le "vrai" de l'emplacement géographique du "faux" de l'imaginé, et du négocié<sup>11</sup>.

Fig. 40: Carte d'entretien avec Jany, ancienne employée de l'hôpital de Bavière, 2016

Fig. 41: Carte d'entretien avec Grégoire, architecte responsable du projet d'aménagement du site de Bavière, 2016



Le rapport initial au dessin, et surtout au dessin en plan, souligne par contre ici une dissociation entre les personnes. D'une part, les architectes, habitués à ce type d'exercice et aux conventions du dessin architectural, y appliquent ces conventions instinctivement. Les personnes moins rodées déploient une plus grande variété de formes d'expression par le croquis, le schéma ou l'écriture de mots-clés. C'est finalement dans cet entre-deux, et dans la confrontation des cartes entre elles, qu'apparaît au mieux ce caractère insaisissable de Bavière et la pluralité des univers de sens qui l'anime sans jamais les résumer. On y perçoit ainsi bien la variation de périmètres, d'éléments et de caractères pris en compte ou non pour évoquer le lieu. Dans les deux cas, le dispositif devient par ailleurs un moment graphique d'échanges entre le chercheur et les personnes exprimant leurs vécus, les traits comme les paroles se mêlant dans un dialogue.

Il faut par ailleurs noter que le caractère construit et relativement restrictif de ce dispositif montre rapidement ses limites et pousse à le réinventer en fonction des situations. Les premiers entretiens menés avec ce dispositif ont montré l'importance de multiplier les échelles de plan pour permettre d'autres degrés de précision, à la demande des informateurs. Des supports ont donc été déclinés à l'échelle du quartier et de la ville, lesquelles avaient été précédemment évoquées. Les entretiens suivants ont montré que la déclinaison d'échelle aurait dû être poussée dans le sens inverse, c'est-à-dire à l'échelle de la parcelle, voire des bâtiments. En effet, l'expérience du lieu des personnes alors interrogées (l'abbé de la chapelle, des occupants temporaires du porche de l'hôpital) s'exprimait moins facilement aux échelles susmentionnées. En définitive, la plupart des personnes interrogées se sont saisies exclusivement de la carte à l'échelle la plus petite. Par ailleurs, il faut encore noter que ce dispositif d'évocation implique aussi de pouvoir dessiner, c'est-à-dire d'en avoir la possibilité physique. À plusieurs reprises, le contexte d'entretien se prêtait ainsi difficilement à la manipulation d'une carte en format A3, a fortiori à ses déclinaisons d'échelles. Des logements étroits avec des tables trop petites, une sacristie à la table trop haute ou des entretiens par vidéoconférences sont autant de contingences qui compliquent l'utilisation de ce dispositif. De même, un pouce cassé tel que rencontré dans un cas, ou toute autre incapacitation rend le protocole fastidieux, tout en rappelant malgré tout le rôle de support de parole que ces cartes peuvent représenter.

### *Recrutement et profils*

Cinquante-cinq entretiens semi-directifs, d'une longueur variant entre 40 et 130 minutes, ont été menés auprès de cinquante-deux personnes aux profils diversifiés en termes de rapport aux lieux concernés. Un critère central de distinction est celui que j'ai opéré entre, d'une part, la population des « imagineurs », c'est-à-dire des personnes entretenant un attachement au lieu, des imaginaires spécifiques, et de l'autre côté des ingénieurs de l'enchantement -on pourrait dire des ingénieurs de l'imaginaire, ou des « imaginieurs »- qui constituent une catégorie de personnes cherchant, par leurs pratiques professionnelles ou artistiques (photographie, installations, performances, marketing, graphisme, conception architecturale ou urbanistique) à ouvertement changer le sens social du lieu concerné. Ces deux catégories se recoupent évidemment -un ingénieur de l'enchantement est nécessairement un imagineur- mais permettent de traiter séparément de deux pratiques sociales différentes des lieux.

Type	Alias	Âge	Genre	Profession	Lien au lieu	Date d'entretien
Bavière	L'abbé	80's	M	L'abbé	Abbé de la chapelle de Bavière	04-12-20
	Cathy et Gary	40's	F/M	Artistes	Occupants temp. du porche	21-11-20
	Tiphaine	60's	F	Enseignante retraitée	Riveraine, activiste locale	27-06-17
	Jany	70's	F	Retraitée	Employée administrative de l'hôpital	21-11-16
	Félicie	70's	F	Retraitée	Riveraine	27-10-16 + 02-11-16
	Kaelig	26	F	Étudiante	Riveraine, étudiante en architecture	18-12-16 + 11-03-17
	Sonya	26	F	Étudiante	Étudiante en médecine	27-06-17 + 27-06-17
	<i>Evelyne Tysbaert</i>	70's	F	Psychiatre	Ex-docteur à bavière	04-09-21
	Extra	30's	M	Artiste	Graffeur sur le site	30-01-20
	<i>Michel Pinon</i>	60's	M	/	Occupation illicite du site	25-05-22
Ingénieurs de l'enchantement	<i>François Schreuer</i>	39	M	Coordinateur associatif	Activiste et politicien local	09-07-18
	Armand	60's	M	Architecte	Activiste local	03-07-17
	Arnaud	40's	M	Architecte	Resp. du projet de pôle culturel	15-06-17 + 18-08-21
	Grégoire	40's	M	Architecte	Resp. du projet de quartier	13-03-17
	Yann	40's	M	Directeur marketing	Commanditaire de {Baviè}RE	09-11-21
	Simon	30's	M	Graphiste	Resp. de {Baviè}RE	27-10-21
	Paul	50's	M	Urbaniste	Conseiller en aménagement	13-03-17
	Cyrille	40's	M	Architecte	Resp. d'un projet abandonné	17-08-21
	Ariane	60's	F	Architecte-urbaniste	Resp. d'un projet abandonné	09-08-21
	Pascal	60's	M	Architecte	Resp. d'un projet abandonné	14-02-17
Cdp	Sophie et Clément	30/60	F/M	Attachés politiques	Attachés député prov. à la culture	08-06-17
	Béatrice	40's	F	Responsable culturelle	Dir. du pôle culturel	17-04-20
	James	64	M	Urbaniste retraité	Riverain, admin. des ACdP	28-09-21
	Slavomir	48	M	Architecte, professeur	Ex-riverain (88-98)	12-10-21
	Aleksy et Eliza	60	M/F	Artistes visuels	Ex-riverains (94-19) et usagers	15-10-21
	Lynn	46	NB	Artiste, musicien.ne	Ex-riverain.e (00's) et usager.e	18-10-21
	<i>Clayton Bailey</i>	67	M	Professeur, photographe	Riverain (09-...), ex-volontaire ACdP	18-10-21
	Esio	42	M	Promeneurs de chien	Cruising et promenades canines	19-10-21
	Sylvie	64	F	Retraitée	Riv. (92-...), opposée aux ACdP	20-10-21
	Lucie	38	F	Chargée de projet	Riv. (00-...), réinsertion sociale	22-10-21
Ingénieurs de l'enchantement	<i>Jen Reimer</i>	38	F	Artiste, musicienne	Riv. (09-...), installation sur le CdP	22-10-21
	Danny	39	M	Motion designer	Travailleur local, usager	03-11-21
	Korine	36	F	Artiste	Ex-usagère, opposante aux ACdP	30-11-21
	Simon	82	M	Rembourreur retraité	Riverain (1941-...)	14-11-21
	Patrice	30's	M	Architecte	Resp. de l'occupation transit. K77	10-11-21
	Mathieu	30's	M	Architecte	PFE «Ecole des Possibles»	02-11-21
	<u>Catherine</u>	30's	F	Architecte paysagiste	Ex-Coordo. ACdP	05-11-21
	Etienne	48	M	Directeur opérationnel	Ex-riv. (73-90), resp. MdP, Pop Mtl	27-10-21
	Aline et Judith	39/36	F/F	Artistes	Activistes pour K77	29-10-21
	Matilde	30's	F	Resp. événementielle	Fondatrice Aire Commune	1-11-21
Ingénieurs de l'enchantement	<u>Kate</u>	20's	F	Étudiante	Ex-coordo. ACdP	4-11-21
	<u>Roy</u>	40's	M	Politicien	Conseiller d'arrondissement	10-11-21
	Michael	40's	M	Biologiste	Ex-prési. ACdP	6/11/21 + 26/11/21
	<i>Emily Rose-Michaud</i>	40's	F	Artiste	Fondatrice ACdP	11-11-21
	Colin	30's	M	Conseiller pol.	Prési. ACdP	16-11-21
	Sally	50's	F	Architecte, historienne	Membre de Mile End Mem.	19-01-22
	Noémie et Carine	70's	F/F	Retraitée	Fondatrices Mile End Mem.	14-02-22
	<u>Amir</u>	30's	M	Design environnemental	Admin. ACdP	21-02-22
	<u>Finn</u>	40's	M	Photographe	Fondateur ACdP	04-03-22
	<u>Miriam</u>	40's	F	Politicienne	Conseillère d'arrondissement	12-04-22

		Entretiens	Personnes
<b>Bavière</b>	Imagineurs	13	10
	Ingénieurs	13	11
<b>CdP</b>	Imagineurs	12	13
	Ingénieurs	17	18
<b>Totaux</b>	Imagineurs	25	23
	Ingénieurs	29	29
		55	52

Fig. 43: Synthèse du nombre d'entretiens menés.

Onze entretiens avec les ingénieurs de l'enchantement du Champ des Possibles ont par ailleurs été menés en collaboration avec Amy Poteete et Nik Luka et leur programme de recherche « *Sustaining the possibilities of urban commoning in Montreal's Champ des Possibles* » (soulignés dans le tableau récapitulatif). Ces entretiens ont fait l'objet d'un protocole légèrement différent visant à éviter de solliciter les mêmes informateurs au même moment sur des questions largement similaires<sup>12</sup>. Des grilles d'entretien spécifiques ont été établies en croisant nos objectifs de recherche, et les entretiens ont systématiquement été menés en binôme de chercheurs, souvent en visioconférence. Ces circonstances ont également impliqué de ne pas utiliser le dispositif de spatialisation par la carte durant ces entretiens.

Il faut souligner que ces personnes interrogées ne constituent pas un échantillon statistiquement représentatif d'une population. Plutôt, chaque entretien a été l'occasion de toucher à un univers de sens spécifique propre à une ou des communautés imaginées au travers des lieux étudiés. Les expériences et parcours de vie évoqués dans chacun de ces entretiens font échos à d'autres et, en ce sens, fournissent une fenêtre sur un ensemble de réalités qui dépassent le seul cas individuel. Pour autant, elles demeurent des expériences singulières et propres aux personnes et aux groupes abordés. Cela découle directement du positionnement inductif et exploratoire de la recherche. Il correspond également à une volonté d'adapter la méthode de recherche au matériau, abstrait, fuyant et peu délimitable des imaginaires sociaux, et non l'inverse qui serait de nature à mutiler la nature fuyante de ces imaginaires.

Le recrutement des imagineurs a lui aussi reposé sur la stratégie de recherche par sérendipité développée au sein de la recherche. Ainsi, plutôt que de définir strictement à l'avance des catégories d'acteurs à interroger, il s'est agi de se laisser surprendre par les découvertes du terrain, par ces nombreuses discussions informelles, ces informations toujours nouvelles, et de les suivre à la trace. Une collègue me mettra sur la piste d'un improbable squat artistique et lieu de chamanisme, oublié de tous ; un conférencier, à Bruxelles, me remettra spontanément en contact avec une personne sans abri ayant vécu près de 30 ans à Bavière et dont j'avais perdu toute trace et moyen de contacter ; un proche m'emmènera

à la rencontre d'un de ses amis *cruisers*<sup>13</sup> sur le Champ des Possibles. De telles rencontres, non planifiables, car improbables, n'aurait sans doute pas pu avoir lieu sous une stratégie de recherche plus traditionnelle. Cette forme d'enquête flottante accorde donc sa juste place à la spontanéité du terrain nécessairement mouvant, instable et surprenant que sont les imaginaires des lieux.

Cela vaut par ailleurs pour des échelles plus vastes. Ainsi, la publication d'un ouvrage sur Bavière amènera le petit-fils de l'architecte responsable de la démolition du site à me contacter, celle d'une interview sur le Champ des Possibles me conduira à intégrer une équipe de recherche sur le sujet à Montréal, sur la proposition de la coordinatrice associative concernée, permettant par la suite de mener en commun de nombreux entretiens.

Cette stratégie a trait au sujet même de cette thèse. C'est-à-dire qu'elle n'a été rendue possible que parce que des attachements forts et multiples existent quant à ces lieux, qu'un rien suscite quand bien même ils sont souvent ignorés ou minorés. Il y a une force dans ces lieux qui mettent en mouvement et en relation les acteurs sociaux, les habitants d'une ville ou d'un quartier, heureux peut-être de sauver la mémoire de ces lieux à la fois pour tous, pour eux, pour leur famille, pour une communauté locale qui les chérit et souffre de les voir menacés. C'est ainsi que, par le croisement entre, d'une part, une certaine pugnacité personnelle à identifier et suivre les pistes qui s'ouvraient à moi, sans trop les discriminer, et, d'autre part, l'enthousiasme à s'exprimer sur le sujet de la part des personnes concernées, j'ai pu mener ces nombreux entretiens aux nombreuses ramifications qui fondent cette thèse.

La stratégie de recrutement s'est aussi déclinée sur les réseaux sociaux en ligne où j'ai sporadiquement posté des demandes d'informations ou d'informateurs plus précis sur ma page personnelle et des pages publiques rassemblant des personnes férues d'histoire locale ou investie dans leur quartier. Cela a particulièrement été nécessaire dans le Mile End, où mon réseau social personnel était moins étendu et moins diversifié. Afin d'élargir mon recrutement, j'ai par exemple posté un message sur le groupe Facebook "Le Babillard du Mile End" demandant le contact de personnes ayant habité le Mile End dans les années 70, ou y ayant habité depuis les années 70, avec la possibilité laissée d'autres personnes attachées au lieu de me contacter. Le post a rencontré un certain enthousiasme, qui s'exprime bien dans le commentaire d'une riveraine: "*Super intéressant, votre projet ! Bravo! Je vous souhaite bon succès et j'encourage des initiatives telles que celles-ci, de faire revivre l'histoire, fouiller dedans et la faire connaître aux habitants, j'espère qu'on pourra y avoir accès, car je trouve cela fascinant !*", manifestant une fois de plus l'intérêt et l'attachement que certain.e.s portent à leur lieu de vie et leur histoire. D'autres ont conseillé des voies déjà identifiées (Comité des citoyens du Mile End, Amis du Champ des Possibles). Enfin, des contacts précis ont été amenés ; un couple d'artistes anciens usagers du site, un riverain octogénaire ...

Le recrutement des ingénieurs de l'enchantement a fait l'objet d'un travail de prise de contact plus fin, les populations concernées -essentiellement des acteurs professionnels- étant moins vastes et plus identifiables. Dans les deux cas, l'ensemble des chargés de projets de réaménagement ayant travaillé sur le site (avec ou sans résultat concret) ont

été contactés. Cette démarche a trouvé peu de réponses et quelques refus. Le contexte sanitaire peut jouer dans cette absence de réponse, mais celle-ci peut aussi être interprétée à l'aune de l'oubli (disparition d'archives, absence de mémoire du projet), du refus de se remémorer (frustration d'un projet interrompu, d'un concours perdu) voire d'une éventuelle méfiance face au chercheur, dans le cas de Bavière, comme cela a été évoqué.

Dans les deux cas, plus d'une dizaine d'entretiens ont toutefois pu être menés auprès de personnes impliquées professionnellement dans la transformation imaginaire des lieux concernés. Certains sont des architectes, paysagistes ou urbanistes ayant occupé des responsabilités de chargés de projet public ou privé sur les sites. D'autres sont des acteurs culturels ayant organisé et conçu des événements sur les sites avec la volonté de les changer. D'autres encore sont des acteurs militants, associatifs ou indépendants, ayant œuvré à faire changer les visions portées sur les sites par des élus politiques et/ou des riverains et usagers.

Enfin, si tirer avantage d'une forme de sérendipité a ses avantages, cela rencontre aussi certaines limites propres, qui éclairent tout autant sur l'objet de la recherche. Une de ces limites se voit dans la façon dont certaines fenêtres d'opportunités se ferment à jamais, suivant l'attention qu'on leur donne, en particulier dans le contexte de lieux anciens, dont les porteurs de certains souvenirs et imaginaires tendent à disparaître. Chaque interaction, chaque entretien est en effet chronophage de par sa préparation et son caractère inattendu et impose de prioriser certains avant d'autres

Il faut ici noter que, depuis ma première recherche sur Bavière, à partir de 2016, plusieurs informateurs et informatrices sont décédés. Certains, comme Félicie, ont pu être approchés avant ce moment fatidique. Cela n'a pas été possible pour d'autres. Apprenant un nouveau décès, je notais ainsi dans mon carnet, à ce sujet :

*« Le papa de Rebecca est décédé aujourd'hui. Une opportunité de continuité avec Bavière se clôt soudainement. J'aurais pu l'interviewer, mais j'ai laissé passer cette chance de sauver sa mémoire du lieu. Il y a comme une course dernière la mort qui se joue dans mon travail. Évelyne, Félicie, le maire, Madeleine, et maintenant le père de Rebecca... Vu le rapport de Bavière à la mort, se pose toujours plus la question de ce qui se passe quant meurt un lieu de mort, quand meurent les personnes qui ont la mémoire de ce lieu de mort. »*

Extrait de carnet de recherche, 22/02/2022

Cette course et ces opportunités, certaines saisies, d'autres manquées, conditionnent les récits véhiculés dans cette recherche. Elle éclaire aussi les conditions dans lesquelles une partie des populations que j'ai interrogées, et de celles que je n'ai pas pu interroger, existent. À Montréal, malgré des efforts démultipliés<sup>14</sup>, aucun ancien employé de la cour ferroviaire du Mile End, ancêtre du Champ des Possibles, n'a ainsi été trouvé. Leur âge avancé (une telle personne serait âgée au grand minimum de 65 ans, pour un employé ayant travaillé à 18 ans lors de la fermeture de la cour), l'espérance de vie limitée des cheminots et la gentrification galopante du Mile End depuis les années 90 sont tous des facteurs qui participent à ce que cette population ait pour ainsi dire disparu au point de ne pas en trouver de témoin aisément. Cet exemple montre à quel point les récits collectés auprès des imagineurs sont donc circonstanciels tout en participant d'une tentative de sauvegarde et de diffusion de ces imaginaires dans un contexte où nombre d'entre eux sont menacés de disparition.

*Traiter les données en écrivant*

En rapport à la tradition inductive et itérative dans laquelle cette recherche s'inscrit, le traitement des données collectées sur le terrain s'est déroulé en continu, au fur et à mesure des avancées des enquêtes théoriques, ethnographiques et expressives. Il s'est agi en général de trouver les mots et la structure justes pour parler de ces imaginaires de lieux et de ceux qui travaillent à leur enchantement. Plusieurs phases d'écriture et de réécriture ont été nécessaires pour aboutir à un apport cohérent et satisfaisant. Un grand nombre d'entrées du carnet de recherche qui a été tenu de 2019 à 2023 consistent ainsi en des bribes d'essais d'écriture et de théorisation. Certaines ont été écartées, d'autres reprises dans ce manuscrit, en partie ou en totalité.

Sur base de celles-ci, d'autres textes ont été produits dans différents cadres, testant la solidité et la cohérence des propos ainsi construits. Ceux-ci font partie des expérimentations narratives qui seront abordées dans la section consacrée à l'enquête expressive. Il en a en tous cas résulté deux apports centraux. D'une part, l'écriture a mené à la proposition d'un portrait des imaginaires de Bavière et du Champ des Possibles. De celui-ci, j'ai inféré une typologie des rapports imaginaires aux lieux. D'autre part, le matériau ethnographique collecté quant aux pratiques des ingénieurs de l'enchantement de ces lieux a permis l'écriture d'un portrait de ces pratiques. De celui-ci, j'ai pu inférer des rôles que prennent différents architectes quant à cette tâche d'ingénierie de l'enchantement des lieux.

Dans tous les cas, l'écriture a joué un rôle actif dans le traitement des données et la conceptualisation des apports de cette thèse. Ce traitement concerne le fond ouvertement exprimé dans la thèse et qui est exposé tout au long de ce manuscrit. Mais il concerne également la forme : le style d'écriture, les formats d'expression littéraire et graphique ont fait également l'objet d'une réflexion connexe, une enquête expressive à proprement parler.

*- Modalités de l'enquête expressive*

Un troisième type d'enquête portant sur les modes de restitution des imaginaires sociaux s'est déroulé en parallèle des enquêtes théoriques et ethnographiques, qui a tout autant contribué à ce travail. Je qualifie cette enquête d'expressive<sup>15</sup>, car elle repose dans la recherche des meilleurs modes d'expression pour donner à voir et à sentir les vécus sensibles et collectifs qui ont été collectés sur le terrain. En cela, cette étude touche au domaine de la recherche-crédation au sens que des dispositifs narratifs ont été conçus et ajustés tout au long des enquêtes pour aboutir à ce manuscrit de thèse, qui constitue lui-même un dispositif narratif.

*Ineffables imaginaires des lieux*

Comme l'exploration de la littérature l'a mis en valeur précédemment, un lieu et, a fortiori ses imaginaires sociaux, possèdent un caractère insaisissable. Celui-ci constitue un obstacle de taille dans la réalisation d'une étude scientifique sur le sujet : comment exprimer cet insaisissable ? Comment donner à voir une matière profondément abstraite, fluctuante et qui résiste à la description ?

Cette difficulté à exprimer et décrire un lieu s'exprime régulièrement dans les propos des imagineurs interrogés. D'abord dans la façon même dont ces personnes abordent l'entretien : à peine commencé, nombreuses seront ainsi celles affirmant n'avoir rien à dire sur le sujet, affirmation ensuite suivie d'échanges excédant aisément 40 à 60 minutes. Cette difficulté s'exprime souvent de façon littérale dans les propos, comme ici une riveraine évoquant Bavière<sup>16</sup>:

*Pour l'instant... Est-ce que Bavière c'est quelque chose à l'heure actuelle? Je ne sais pas trop, enfin en tous cas si c'est quelque chose, c'est indéfini.*

Ce constat se double par endroit d'un a priori d'incompétence, voire d'une forme de détresse:

*Je ne sais pas ce qu'il y a là... Ça, c'est l'hôpital... Alors, quoi? Je ne sais plus. Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je ne sais pas quoi te dire. Je ne sais pas. Je ne sais pas! Moi je n'en connais pas plus que ça! Je ne sais pas pourquoi Léa [NDT Voisine de Félicie nous ayant mis en contact] m'a demandé ça! Je connais Bavière, je connais l'hôpital et puis voilà, à part ça, on venait au tram, on allait à l'hôpital et puis voilà, on partait!*

Félicie, riveraine senior ayant fréquenté Bavière lors de décès familiaux, 27/10/2016

La citation est à la page 3 d'un entretien en comptant 19.

Cet insaisissable du lieu anime donc une tension entre un objet difficile à cerner et une incapacité ressentie comme personnelle à s'exprimer quant à celui-ci. À ce titre, les personnes ayant connu ou connaissant le lieu de façon rapprochée de par leur profession, que ce soit en tant que personnel de l'hôpital ou en tant qu'acteurs de projets de transformations (architectes, chargés de projet, directeur marketing), ou par un investissement personnel (activisme) témoignent moins de ce sentiment d'illégitimité et d'incapacité personnelle pour en parler. Par là, ils définissent aussi plus facilement ce qui "est" Bavière, et ce qui "n'est pas" Bavière: situées dans un cadre d'action, la définition du lieu et la

motivation de l'exclusion, ou de l'inclusion de tel ou tel élément se déroulent plus instinctivement. Pour autant, une forme d'ambiguïté insaisissable du lieu s'y manifeste toujours:

*J: Tiens. Alors voilà, maternité hein, je vais mettre. J'ai vu sur Facebook, il y en a qui disaient qu'ils étaient nés à Bavière. Et il y a qui disaient «bah écoutez, non, la maternité n'était pas à Bavière, elle était en face.» Ce qui était vrai. Mais il me semble me souvenir que les grands prématurés étaient à Bavière...*

*P: C'est possible... Mais ils ne naissaient pas à Bavière?*

*J: Ils ne naissaient pas à Bavière non.*

*P: Mais justement, pour vous, la maternité, c'est Bavière ou c'est pas Bavière?*

*J: Bah, la maternité faisait partie... Enfin, pour moi, pour moi ça faisait partie d'un tout... À mon avis, pour moi ce n'était pas dans Bavière hein, c'était à côté, mais... À mon avis, quand il y avait des enfants qui devaient être opérés, des histoires pareilles, ils allaient là. Quoique j'ai connu des cas où il y a des enfants qui étaient nés à la maternité, des cas très graves du cœur, qui étaient envoyés alors à Saint-Luc. Mais sinon, je suppose que... Il y avait que la rue à traverser quoi.*

*P: Ça fonctionnait ensemble...*

*J: Ça fonctionnait ensemble, c'était aussi, ça appartenait aussi à la commission d'assistance publique à ce moment-là. D'ailleurs moi, quand je suis partie à l'administration centrale, place Saint-Jacques, ben j'ai fait les dossiers de... j'étais à la comptabilité hein, je faisais la facturation de la maternité, puis j'ai fait la facturation à l'hôpital des Anglais, et de Bavière aussi. Donc voilà.*

*P: Vous avez dit que c'était à côté de Bavière, mais ça fonctionnait avec. Donc pour vous Bavière c'est quoi? Ça s'arrête au...*

*J: Hm, le Bavière, réellement, pour moi, le Bavière c'est le triangle hein.*

Entretien avec Jany, ancienne employée administrative  
à l'hôpital de Bavière, 12/11/2016

Même un architecte ayant travaillé sur le site dès les années 80, après avoir établi le nombre d'analyses et de projets détaillé sur lequel il a pu travailler et prendre du recul, ceux-ci ayant été abandonnés, affirmera: *«C'est difficile à vous en dire quelque chose de... De monolithique ou de cohérent»*<sup>17</sup>. Cette affirmation se mêle en réalité avec une expérience vécue profonde de l'hôpital, cette personne ayant par ailleurs étudié et pratiqué la physiologie en son sein pendant quelques années.

Au vu des affirmations des personnes concernées, il n'y a cependant pas de doute quant à l'importance et l'identification que recouvre Bavière en général, et le bâtiment-porche en particulier. Bavière constitue ainsi *«un marqueur important pour le quartier et dans l'imaginaire collectif»*, *«un truc un peu iconique»* voire *«un patrimoine... émotionnel»*<sup>18</sup> porteur d'un caractère *«profondément liégeois»*<sup>19</sup> et même d'une *«image de la ville»*<sup>20</sup>.

*“Oui, c’est-à-dire que ça fait partie de l’esprit liégeois, oui, c’est vrai, c’est vrai. Et alors moi qui y ai travaillé, c’était, ça reflétait vraiment l’esprit liégeois. Purement liégeois. Je trouve qu’un hôpital comme ça, ça ne doit pas se trouver deux fois dans... je ne dirais même pas en Belgique, même au monde! Ça doit être très particulier. Pour moi c’est quelque chose de très particulières Bavière.”*

Juliette, ancienne employée administrative à l’hôpital de Bavière 12/11/2016

Ces propos croisent les développements de la géographie humaniste quant aux champs d’attention, aux symboles publics et aux hauts-lieux dont Bavière est porteur. Il s’agit donc là d’un lieu considérable si l’on veut comprendre la ville de Liège, ses habitants et leurs relations, et la façon dont l’action architecturale les transforme. Pourtant, à investir la diversité des récits faits quant à Bavière, j’ai constaté moi-même une incapacité grandissante à m’en saisir pleinement et les exprimer de façon cohérente. Je ne savais plus dire. Les façons de parler de Bavière se chevauchent, se contredisent, s’enchainent dans des reconfigurations constantes, d’acteurs en acteur, mais également au sein des discours de mêmes personnes, constamment multiples et disparates. Tant et si bien que retrouver un fil de restitution du matériau était devenu un exercice de plus en plus complexe, sinon impossible. Face à cette situation, une détresse similaire à celle qui peut à l’occasion s’emparer des interlocuteurs finit par me paralyser également: comment développer des outils de captation et de restitution pertinents, une narration juste et non pas écrasante de la diversité constatée ?

Le philosophe Vincent Béguin (2013) explique une dissociation qui m’a été utile entre indicible et ineffable. À Partir de la pensée néo-platonicienne de Damascius et de ses traductions, Béguin met en valeur leur opposition subtile, mais importante. L’indicible renvoie, littéralement, à ce qui ne peut être dit, c’est-à-dire à une insuffisance du langage pour considérer certaines expériences. L’ineffable, quant à lui, renvoie au caractère d’expériences qui dépassent l’entendement, qui ne pourraient jamais être complètement racontées. Le sens de l’ineffable serait donc *“d’abord celui d’une fuite ou d’un retrait, dont le langage n’est que la manifestation et donc l’instrument de dévoilement privilégié, et pas tant d’une seule impossibilité de dire”* (Béguin 2013, p.563). L’indicible se confond avec la recherche de la détermination et de la volonté de nommer les choses, désignant un horizon poursuivi -quand bien même serait-il vain- de développer le langage pour dire ce que l’on n’arrive pas à dire. L’indicible établit un constat négatif des limites du langage. L’ineffable, lui, amène à une acceptation plus sereine de ce qui va au-delà du langage, car relevant d’expériences ne pouvant tenir dans les cadres rigides et imparfaits de celui-ci, des principes fuyant le domaine de l’exprimable. Pour Béguin, l’ineffable amène à comprendre les limites de la construction sociale de nos structures de communication verbales et écrites. Pour autant, l’auteur relève que, chez Damascius, le constat de l’ineffable ne s’oppose pas à des tentatives d’évocations ; au contraire, il ne peut exister qu’à travers eux<sup>21</sup>. Béguin (2013, p.569) illustre ainsi son propos via un texte de Vladimir Jankélévitch concernant la musique:

*“C’est la nuit noire de la mort qui est l’indicible, parce qu’elle est ténèbre impénétrable et désespérant non-être, et parce qu’un mur infranchissable nous barre de son mystère : est indicible, à cet égard, ce dont il n’y a absolument rien à dire, et qui rend l’homme muet en accablant sa raison et en médusant son discours. Et l’ineffable, tout à l’inverse, est inexprimable parce qu’il y a sur lui infiniment, interminablement à dire : tel est l’insondable mystère de Dieu, tel l’inépuisable mystère de l’amour, qui est mystère poétique par excellence ; car si l’indicible, glaçant toute poésie, ressemble à un sortilège hypnotique, l’ineffable, grâce à ses propriétés fertilisantes et inspirantes, agit plutôt comme un enchantement, et il diffère de l’indicible autant que l’enchantement de l’envoûtement ; la perplexité même qu’il provoque est comme l’embarras de Socrate, une féconde aporie. [...] L’ineffable déclenche en l’homme un état de verve. Sur l’ineffable il y a de quoi parler et chanter jusqu’à la consommation des siècles... [...] Avec les promesses incluses dans l’ineffable c’est l’espérance d’un vaste avenir qui nous est donnée.”*<sup>22</sup>

Face à la démultiplication des récits concernant le lieu Bavière, le penser ineffable autorise donc non pas à baisser les bras et se contenter de ce constat, mais à développer des dispositifs acceptant foncièrement les limites du langage et la non-exhaustivité de l’expérience transmise. C’est dans ce sens que je me suis employé à développer non pas des dispositifs d’explicitation, mais des dispositifs d’évocation. Les expérimentations narratives menées tout au long de cette thèse sont donc marquées par une volonté de reconnaître mon incapacité à dire les lieux et leurs imaginaires sans renoncer à transmettre quelque chose de cet ineffable.

Gaston Bachelard a bien abordé cet ineffable du lieu. Dans un très beau passage, l’auteur montre à quel point l’évocation poétique se doit d’être au centre du travail de topo-analyse qu’il propose du logis (Bachelard 1957, p. 66-67) :

*« Ces valeurs d’abri sont si simples, si profondément enracinées dans l’inconscient qu’on les retrouve plutôt par une simple évocation que par une description minutieuse. [...] La maison première et oniriquement définitive doit garder sa pénombre. Elle relève de la littérature en profondeur, c’est à dire de la poésie, et non pas de la littérature disserte qui a besoin du roman des autres pour analyser l’intimité. Tout ce que je dois dire de la maison de mon enfance, c’est tout juste ce qu’il faut pour me mettre moi-même en situation d’onirisme, pour me mettre au seuil d’une rêverie où je vais me reposer dans mon passé. Alors, je puis espérer que ma page contiendra quelques sonorités vraies, je veux dire une voix si lointaine en moi-même qu’elle sera la voix que tous entendent quand ils écoutent à fond de mémoire, à la limite de la mémoire, au-delà peut-être de la mémoire dans le champ de l’immémorial. On ne communique aux autres qu’une orientation vers le secret sans jamais pouvoir dire objectivement le secret. Le secret n’a jamais une totale objectivité. Dans cette voie, on oriente l’onirisme, on ne l’accomplit pas. [...] Pour évoquer les valeurs d’intimité, il faut, paradoxalement, induire le lecteur en état de lecture suspendue. C’est au moment où les yeux du lecteur quittent le livre que l’évocation de la chambre peut devenir un seuil d’onirisme pour autrui. Alors quand c’est un poète qui parle, l’âme du lecteur retentit, elle connaît ce retentissement qui, comme l’expose Minkowski, rend à l’être l’énergie d’une origine. »* (p.66-67)

L'approche que j'ai développée dans ces expérimentations narratives tient de cette évocation dont parle Bachelard. L'évocation serait une réponse non pas à l'indicible, mais à l'ineffable du monde. Cela signifie accepter que certaines choses -peut-être toutes, en réalité- ne puissent effectivement être dites, décrites ou expliquées. On ne peut les dire, mais on peut les raconter, tenter d'en faire ressentir l'expérience à autrui. Ainsi, un roman, un film, un tableau n'est pas une description ou une explication de la réalité. Pourtant, ces œuvres apportent, à leur manière, des expériences intérieures qui contribuent à saisir le monde autrement, qui se fondent sur l'évocation de caractères ineffables des réalités vécues qui ne peuvent être captées ni par la description ni par l'explication.

### *Expérimentations narratives*

Cette enquête expressive s'est déclinée en plusieurs expérimentations narratives quant aux modes de restitution des imaginaires des lieux, à l'occasion d'opportunités et d'intuitions s'étant présentées au cours de la recherche. Celles-ci sont présentées chronologiquement.

Premièrement, un processus exploratoire de conception de cartes postales de Bavière a été mené dans le but d'exploiter un riche matériau iconographique de terrain et de convier la force d'évocation des images à ces portraits d'imaginaires. Cette expérimentation a finalement fait l'objet d'un article indépendant de cette thèse (Kunysz 2022a) tant son propos la dépasse, mais a toutefois nourri la reprise en main du matériau de terrain concernant Bavière développé dans mon travail de mémoire en sociologie. Elle a également amorcé la réflexion sur le rôle de l'image qui figure dans cette thèse.

Deuxièmement, j'ai eu l'occasion de contribuer à un ouvrage de référence sur l'histoire de l'hôpital de Bavière. En quarante pages, j'y retrace en alternance d'une part l'histoire de la fermeture du site, des projets urbains qui l'ont touché et des circonstances de leurs échecs -l'histoire de la friche-chancre- et d'autre part l'histoire vécue, mais souvent méconnue, des communautés qui ont continué de faire exister Bavière, par le squat, l'urbex, l'occupation temporaire ou l'activisme (Kunysz 2023b). Cette expérimentation narrative repose donc sur une alternance entre le récit officiel de l'histoire urbanistique et des « contraposto », des pas de côté permettant de nuancer celle-ci et les constats trop rapides de vide ou d'abandon. Cette expérimentation a largement participé à affiner ma compréhension du cas et a amorcé l'utilisation de modes d'écriture moins linéaires.

Troisièmement, une collaboration a été menée avec l'artiste Olivier Patris (Diagonal Market, Liège) autour de la création d'une cabine à récits et de la restitution des imaginaires de Bavière par le biais de l'histoire contée et de l'anecdote. Ce dispositif « Allô Bavière ! » a été exposé une première fois dans le cadre du festival « La BD, rencontres internationales de la bande dessinée », à Liège, les 23 et 24 avril 2022. Il a permis de sérier et de retravailler les récits transmis par les informateurs quant à Bavière, et d'amorcer une réflexion sur le format que ceux-ci peuvent prendre à l'oral et à l'écrit pour susciter l'évocation.

Ces expérimentations d'histoires contées ont ensuite mené à d'autres expériences de communication dans des contextes scientifiques. Lors du colloque *L'enchantement qui revient* (Cerisy-la-Salle, 6-13/07/2021), j'ai utilisé la figure des esprits et des fantômes de l'hôpital

abandonné pour livrer un récit évocateur de la pluralité des imaginaires sociaux des lieux et des pratiques « d'exorcisme » qui les affectent. Plus tard, à l'occasion de la clôture d'un séminaire doctoral de socioanthropologie de la présence (prof. Nathalie Zaccà-Reyners et Rachel Brahy, Bruxelles, 14/02-28/03/2022) et du colloque *Pratiques sensibles. De l'enquête à la diffusion* (Liège, 29-30/03/2022), j'ai réexploré ces récits à partir de trois objets (un miroir ; une aîse ; une voile), devenant les points de départ pour évoquer poétiquement les imaginaires sociaux des lieux selon trois communautés imaginées.

Ces dernières expérimentations narratives ont été déterminantes pour la forme qu'a prise la thèse et son écriture. Un prototype de portrait des imaginaires de Bavière et du Champ des Possibles a d'abord été dressé en mai 2023 sur base des expérimentations de récit par les objets. La partie suivante de cette thèse en est le résultat direct, tout comme le repos récurrent sur les objets présents tout au long du manuscrit.

La place de l'image sous forme de photographie et de dessins a par ailleurs occupé une place grandissante dans la constitution de ce portrait. Pour Castoriadis (1975, p.8), l'imaginaire n'est pas « image de », puisqu'il est (re)création permanente et fluctuante de la société. Pour autant, l'évocation de ces imaginaires gagne à être faite au travers des interactions spécifiques qui peuvent se tisser entre un texte de nature poétique et des images intrigantes. En multipliant ces médiums, je m'emploie à ne pas fixer une description, une image de ces imaginaires, mais à générer un certain doute qui se déroule entre les médiums et permet au lecteur de générer un monde intérieur propre en lien aux imaginaires évoqués. Dans le portrait de Bavière et du Champ des Possibles, les objets sont des fenêtres vers les mondes imaginaires des communautés imaginées que j'ai rencontrées. Ces objets font l'objet d'une description objectivante, d'un dessin à la main et d'un récit biographique et poétique. Celles-ci correspondent sans correspondre ; elles sont des « concordances discordantes » qui font « hésiter l'ordre », pour reprendre Ricoeur (2016 [1996]). Le lecteur attentif relèvera des différences entre une description et un dessin, se posera des questions sur la véracité d'un récit en rapport à l'objet. Ces écarts sont l'occasion d'activer le rapport au caractère ineffable de ces imaginaires de lieux et de bien situer le propos dans l'évocation, et non dans l'explication ou l'explicitation.

Cette logique se décline par ailleurs à travers le montage plus général du manuscrit. Celui-ci a fait l'objet d'une réflexion sur sa structure, sa mise en page, son rythme et sa capacité d'évocation en lien au sujet des imaginaires de lieux.

Deux sources d'inspiration sont à citer qui ont alimenté cette démarche. D'une part, *Some haunted spaces in Singapore* de Marcel Jäggi et Charlotte Malterre-Barthe (2018) a fourni une base pour penser la place du récit, de l'anecdote et de l'image pour convoquer les réalités matérielles et sociales de pratiques abstraites voire occultes ; dans leur cas, la place des fantômes dans la très technologique Singapour. D'autre part, le travail de Susanna Shannon d'illustration et de mise en page de la première édition de *Paris ville invisible* (Latour, Hermant 1998) a inspiré le montage de ce manuscrit en guidant la façon dont les interactions images/textes, le repos sur des objets du quotidien et la rythmique de mise en page entre densité du texte et accalmie de pages blanches ou illustrées appuient le propos. Dans ce manuscrit, les régimes d'écriture s'alternent pour se prêter au propos.

Ainsi, le récit à dominante théorique fait l'objet d'un régime d'écriture académique relativement conventionnel. Le portrait des imaginaires des lieux qui suit dans la seconde partie de cette thèse aborde un régime d'écriture plus littéraire et évocateur des vécus des personnes rencontrées. Enfin, le récit à dominante ethnographique traitant des pratiques d'ingénierie de l'enchantement de ces lieux opère des allers-retours entre ces deux régimes d'écriture pour proposer une lecture analytique de ces pratiques.

L'oralité est un élément particulièrement présent dans plusieurs de ces expérimentations qui n'a pas trouvé sa place dans ce manuscrit. Le fait de prononcer des mots, voire de déclamer et donc, pour le spectateur, d'écouter constitue en effet une pratique bien distincte de celle de l'écriture et de la lecture. Dans les différentes communications scientifiques faites sur le sujet, tout comme dans « Allô Bavière », la place de la voix (son rythme, son ton, son contexte de réception) a une place essentielle dans le dispositif d'évocation des imaginaires. En particuliers, ma voix, parce que j'ai rencontré et écouté ces personnes, que j'ai vécu de façon empathique leurs récits et leurs émotions, que j'ai collecté ou relevé ces objets dont je parle, ma voix occupe un rôle qui, dans ces moments, a traduit des émotions et un effet de réalité auxquelles les audiences ont souvent été sensibles et leur à donner à vivre ces objets et imaginer ces situations<sup>23</sup>.

Étant donné la nature écrite d'un manuscrit de thèse, cette oralité trouve peu de place dans celui-ci. Mais, comme Collette Pétonnet (1982, p.46) le relevait à la fin de son observation flottante du Père-Lachaise, « *y a-t-il dans la communauté scientifique un lieu pour raconter ?* ». Celle-ci soulignait que l'écrit ne permet en effet pas toujours de bien transmettre ces rencontres fortuites qu'elle observait. Le champ des sciences sociales et humaines a largement évolué en quarante ans, et ces quelques expérimentations faites dans des cadres scientifiques témoignent qu'il existe bien, parfois, à certains endroits, des lieux pour raconter. Pour autant, dans des cadres plus formels -tels que la présentation d'une thèse de doctorat- les conventions demeurent difficiles à franchir à la fois pour assumer et faire reconnaître que raconter puisse être une activité scientifique en soi.

#### *L'objet comme support à un portrait narratif-descriptif*

Au travers de tout le manuscrit, et en particulier dans la partie suivante, les objets jouent un rôle central. Je motive ici ce choix qui est à la fois narratif, poétique et épistémologique et la résultante principale de cette enquête expressive.

Une part importante de la littérature scientifique sur les imaginaires, ou les représentations sociales, s'est attelée à les disséquer froidement pour en établir la structure, les conditions de production, des sens cachés ou des conséquences<sup>24</sup>. Ces apports significatifs évacuent généralement la part poétique et à proprement parler imaginaire -c'est à dire créatrice de sens, d'inattendu et d'imprévisible- de ce dont ils parlent. Le caractère ineffable des imaginaires de lieux est ainsi souvent évacué de ces approches.

D'autres approches, inscrites dans ou inspirées des champs de la création artistique et littéraire ont plus centré leur pratique sur l'évocation de cet ineffable. De nombreux travaux font montre d'une capacité à convoquer les imaginaires au moyen d'un récit, éventuellement biographique, et d'images, le tout tentant de faire ressentir à un lecteur

les cadres de pensée et d'action dans lesquels l'auteur ou un personnage est pris. Ces travaux littéraires, et un nombre croissant de travaux scientifiques, s'emparent de cette façon de traiter l'imaginaire, sans nécessairement la nommer. Je pense à *La place* de l'autrice Annie Ernaux, *Retour à Reims* du sociologue Didier Eribon ou les *Vies imaginaires*, trois biographies fictives sous la plume de Jean Echenoz, *Ravel* (2006), *Courir* (2008) et *Des Éclairs* (2010). Malgré des propos et styles littéraires différents, ces auteurs manipulent le récit pour invoquer des imaginaires liés à des lieux mêlant matérialité, structures sociales, (auto)biographie et ressentis.

Ces travaux, dont je m'inspire en partie, peuvent être renvoyés à une approche dite narrative-descriptive. Yi-Fu Tuan, dans sa participation à la fondation des études de lieux, a lui-même souvent pris en compte le caractère poétique et imaginaire des lieux, et la façon dont le langage peut l'exprimer. Il consacre en 1991 un article proposant une telle approche narrative-descriptive des lieux. Pour l'auteur « *Dans l'approche narrative-descriptive, la question du comment et pourquoi le langage est effectif est sous-entendu ou informellement tissée dans la présentation, mais pas explicitement formulée ou développée. Les façons de faire lieu dans différentes situations -de la façon dont des pionniers nomment des objets, aux conversations informelles de tout foyer, à l'impact des textes écrits- sont mis en lumière et constituent le but principal de l'article, plutôt que les explications causales, qui varient suivant chaque type de comportement linguistique et chaque situation.* »<sup>25</sup> (Tuan 1991, p.684). À côté d'approches linguistiques ou sociopolitiques, « [...] *cette] approche culturelle, qui se base sur des techniques narratives et descriptives qui, dans leurs fondements, sont intuitivement comprises et utilisées par tous les humains racontant des histoires, a le mérite d'être plus inclusive et proche des complexités de l'expérience concrète, bien qu'elle soit moins analytiquement pénétrante.* »<sup>26</sup> (Ibid., p. 695). En somme, il s'agit de montrer, de faire ressentir par un récit, plutôt que de tenter -vainement, puisque la réalité désignée est ineffable- de tout dire ou de tout décrire.

En ce sens, l'approche narrative-descriptive m'est apparue comme utile pour rendre compte de la pluralité des imaginaires des lieux. J'y ai trouvé une façon plus juste de parler des friches parcourues, de ces lieux que l'on m'a racontés. Toutefois, comment se diriger dans la masse d'information accumulée? Comment guider le lecteur, à travers les septante heures d'entretiens et dizaines d'heures d'observation effectuées, les centaines d'articles de presse, les livres d'histoire, les commentaires sur les réseaux sociaux, les images et objets prêtés, donnés ou trouvés, les énervements des uns et les soulagements des autres, les espoirs, les attentes, les déceptions, les anecdotes et souvenirs heureux ou douloureux, les mémoires défaillantes, les fantasmes d'avenir et de passé ?

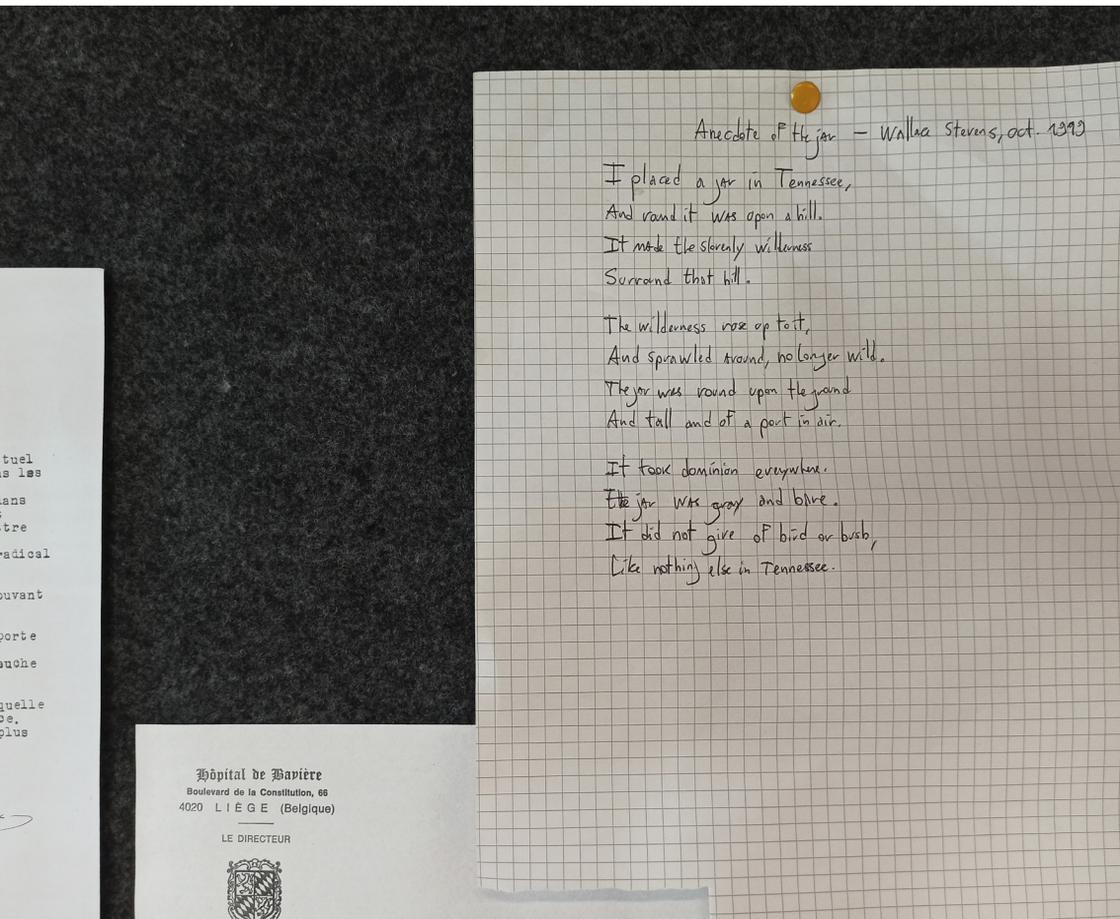
La méthode selon laquelle j'ai construit le portrait des imaginaires de lieux qui suivra part des objets rencontrés et évoqués par les acteurs au cours de l'enquête. Des objets matériels, concrets, de taille, de nature et de statut très différents. Certains sont fabriqués par les acteurs eux-mêmes, d'autres récupérés sur le lieu; certains ne sont pas plus gros que le poing, d'autres sont des bâtiments entiers; certains me concernent directement -que je les ai moi-même récupérés ou que quelqu'un me les ait confiés-, certains sont distincts de mon expérience directe (qu'ils m'aient été racontés, ou que j'en aie appris l'existence par divers moyens); certains sont en ma possession tandis que je n'ai même jamais posé les

yeux sur d'autres. Ils n'ont pas substantiellement une même valeur, de façon absolue ou accordée par un acteur autre que moi-même. Il s'agit bien d'un dispositif d'investigation et de restitution des lieux au travers de multiples objets qui peuvent donner accès à la variété de ce que ce lieu représente pour les acteurs, dans une approche qui se veut respectueuse de leurs subjectivités autant que de la mienne. À ce titre, les récits qui suivent se veulent dans une certaine mesure enchanteurs et invitent le lecteur à suspendre son incrédulité, de la même façon que les personnes qui s'y expriment se laissent à croire, à des degrés différents, à la magie des lieux concernés, à leurs esprits, leur âme ou leur mémoire.

Plusieurs recherches et notions, que peu de choses relient a priori, permettent de mieux comprendre en quoi les objets peuvent être un support intéressant de restitution des lieux: le lieu selon Yi-Fu Tuan en 1979, et les objets du quotidien, tels que les comprennent les anthropologues Véronique Dassié (2010) et Pierre-Joseph Laurent (2019).

D'une part, quand Tuan publie en 1979 son article séminal décrivant le "place" -le lieu- comme un élément central de l'expérience humaine, il inclut dans ses outils de démonstrations un poème, *Anecdote of the jar*, de Wallace Stevens (1918).

Fig. 44: Reproduction calligraphiée de Wallace Stevens, "Anecdote of the Jar" in Harmonium (1918). Photographie (2022).



Un simple pot posé sur une colline, par les interactions qu'il engage avec l'environnement en présence, la personne qui l'a déposé, et ses observateurs, crée une poésie singulière, une histoire et une géographie spécifiques. Un espace anonyme est transformé en un lieu anthropologique et "*un seul objet inanimé, inutile en soi, peut apparaître comme le centre d'un monde*"<sup>28</sup> (Tuan 1979, p.415). Tout se passe comme si le bocal devenait ce "centre d'un monde", une création que l'auteur dit strictement humaine, mais qui engage tout et tous.

Ce qui m'intéresse ici est de deux ordres. D'une part, Tuan, un chercheur accompli, recourt à la poésie pour parler du rôle de la présence dans la création du lieu. Il ne s'agit pas d'une simple illustration, mais d'un outil à part entière dans son argumentaire scientifique. L'art littéraire comme moyen d'appréhension d'un phénomène, donc. D'autre part, l'objet, inerte, est ici tout à la fois la source de la poésie et son sujet. Le pot est un point de départ pour évoquer son agentivité et les relations qu'il entretient avec d'autres pour former le lieu.

Ceci ne dit cependant que peu de choses sur la façon dont peuvent s'articuler des récits variés et contradictoires quant à ces objets. De même, reste en suspens la question de la place des personnes dans ces mondes et les relations qu'elles entretiennent: la personne qui a créé le pot de ses mains et celle qui l'abandonne, la personne qui l'observe et celles qui voudraient peut-être enlever cet affreux déchet de cette colline verdoyante, ou au contraire celle souhaitant le conserver là comme un témoignage poétique de la cohabitation humaine avec la nature et, pourquoi pas, en faire un élément d'identité et de patrimoine. La philologue américaine Jacqueline Brogan (1994) relève d'ailleurs de nombreuses interprétations du poème de Stevens. Il serait tour à tour une interrogation de l'impérialisme industriel, acte de domination de l'Homme sur la Nature, une représentation de la domination masculine sur le paysage naturel féminin ou encore une évocation de l'acte créatif. D'autres y voient la mise en ordre qu'opère le poète, l'art et l'imagination sur une réalité anarchique (Buttel 1967) ou encore la revendication d'une tradition culturelle proprement américaine, détachée du vieux continent (Vendler 1984). Si l'on s'applique à penser cette création du lieu via des objets concrets, habitant notre monde physique, alors cette diversification d'interprétations littéraires dépasse l'exercice intellectuel: s'y expriment des tensions, des rapports de pouvoir, des moments d'intimité personnelle ou d'exaltation collective. Somme toute, c'est une pluralité de points de vue bien différents qui coexistent quant à un lieu qu'il s'agit d'articuler à l'endroit d'objets pourtant bien uniques et singuliers.

Une piste pour aller plus loin en ce sens peut se trouver dans les travaux des anthropologues s'intéressant aux objets. Pierre-Joseph Laurent (2019), dans *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui* (p. 47-50) montre comme son attention aux "*objets précieux de la vie quotidienne*" lui a permis d'accéder et d'interpréter un ensemble d'éléments symboliques et imaginaires, dont ceux induits par la mémoire autobiographique. Ces objets qu'il trouve dans les domiciles capverdiens peuvent, pour lui, être considérés comme des "*nœuds d'imaginaires*". Il utilise cette notion "*dans le sens où un ensemble de croyances fondent l'identité et la cohérence de projets de vie individuels et collectifs et fait en sorte que ces projets apparaissent légitimes, de même que l'ordre hiérarchique qu'ils sous-tendent. Il est question d'un élément fondamental de l'ordre social*"<sup>29</sup> (p.47). Ces nœuds d'imaginaire,

pour lui, sont un accès à ce qui fait sens pour ces familles capverdiennes. Ces objets seraient en effet une part importante de l'identité du groupe familial et de ses membres. Pour lui, en participant à la permanence d'un sujet et son identification à son histoire, ces objets, répartis dans l'espace familial, constituent une "*mnémothèque de la vie quotidienne*"<sup>30</sup> et "*des soutiens à l'imaginaire*" parce qu'ils connectent "la mémoire du passé avec la vie quotidienne et les promesses contenues dans le futur" (p.48). Pour autant, Laurent souligne que cela n'est le cas que si le chercheur fait parler les objets à travers les personnes pour qui ils sont importants. Les nœuds imaginaires ne se dévoilent au sens de l'auteur qu'au travers de la narration que peuvent en faire les informateurs.

Un ou plusieurs objets spécifiques peuvent être donc saisis par l'ethnographe "*pour ouvrir une porte et découvrir un autre monde*" (Laurent 2019, p.61). Dans le contexte français, Véronique Dassié a spécifiquement étudié ces objets que l'on accumule dans son chez soi, souvent inutiles, mais précieux tant on ne souhaite pas s'en séparer. À son sens, dans leur pluralité et leur dispersion dans l'espace, ces objets constituent un autoportrait: "*les objets dispersés autour de soi révèlent à la personne ce qu'elle est, la matérialisent à travers un bilan aléatoire, mais toujours réactualisable de son existence. Leur présence autour de soi ne vise donc pas une reconstitution d'un parcours, mais renvoie à une personnalité, à un caractère, à un tempérament, à un statut social, à des appartenances culturelles, bref à une complexité de l'être malléable, mais intemporel*" (Dassié 2020, p. 59). L'autoportrait auquel fait référence Dassié n'est pas seulement "*la transcription fidèle et visuelle de la composante physique d'une individualité, il est aussi manière d'accéder à une forme de vérité de la personne*" (ibid.).

Voilà donc trois chercheurs intervenant dans des espaces théoriques et culturels distincts -un géographe sino-américain évoquant le Tennessee, un ethnographe belge étudiant les domiciles capverdiens et une anthropologue s'intéressant à la conservation domestique des Français- qui pointent vers une direction similaire: les objets sont une voie d'accès à d'autres mondes, tant pour le chercheur qui les investigate, que pour les personnes qui conservent ces objets. Par le pot sur la colline de Stevens, Tuan nous dit même que ces objets peuvent devenir le centre d'un monde créé par ces personnes. De là, j'ai émis l'hypothèse que l'ensemble des interactions avec les objets attachés à un lieu, que l'on parle de conservation, de destruction, de création, de transformation ou de simple observation de ces objets, peut m'informer à la fois sur ces personnes et sur les lieux concernés; surtout, sur les liens qui les unissent, multiples, changeants, parfois contradictoires.

Ces objets, en tant que "nœuds d'imaginaires", pour reprendre l'expression de Laurent, permettent de ramener cette masse abstraite et volatile des imaginaires sociaux des lieux à leur concrétude et leur matérialité. La multiplicité des objets disposés dans le chapitre suivant constitue un autoportrait du lieu et de ses acteurs: ils sont des dispositifs pour restituer ces lieux d'une façon non linéaire, enchantée, en l'occurrence en constituant des points de départ, de croisement et de fin d'une multiplicité de récits divergents. Ces récits convoquent des façons de mettre en ordre le monde à travers des espaces et des noms de lieux semblables et pourtant différents, animant à l'occasion des conflits de valeurs, des tensions sociales voire de véritables luttes pour -ou contre- certaines personnes, certaines populations, certaines activités.

En même temps, parce que je les fais parler, c'est ma subjectivité de chercheur et le déroulé de mon enquête qui s'y exprime. Ces récits ne sont ni objectifs ni exhaustifs; ces objets n'ont pas une valeur fixe. Ils sont par contre, ensemble, une évocation relativement fidèle de comment deux lieux, deux friches, et leurs communautés microlocales, locales et internationales, d'un doctorant en architecture à des militants anarchistes, d'une simple passante à une entreprise immobilière, co-existent. C'est-à-dire que ces récits racontent autant comment ces lieux existent, et parfois cessent d'exister, à travers les paroles et actions d'une variété d'acteurs que la façon dont ces communautés imaginées existent, et parfois cessent d'exister, en tant que groupe, à travers ces lieux.

En somme, j'utilise ces objets pour évoquer un autoportrait d'un lieu en tant qu'être « malléable, mais intemporel » (Dassié 2020). Les récits qui suivront sont donc plus de l'ordre du fragment : ce sont des fenêtres qui chacune donne à voir des mondes, des façons de penser ces lieux, qui, ensemble, cherchent à rendre compte d'une part de sa complexité sans l'épuiser. Par leur matérialité, ils permettent d'ancrer cette complexité abstraite dans un rapport physique qui anime les sens, de participer à une histoire sensible (Corbin, Mazurel 2022) de ces lieux. Ces récits sont des performances de ces lieux, des dispositifs tentant de reproduire les enchantements du lieu tels qu'ils existent pour des groupes sociaux et tels que ces groupes sociaux existent à travers eux en tant que communauté imaginée.

Mon intérêt de construire ce portrait au travers de récits qui sont autant d'entrées dans différentes communautés imaginées est double. Cette construction déhiérarchise des communautés concrètes, dotées de moyens de communication et de reconnaissance institutionnelle, face à des communautés plus informelles, partiellement ou exclusivement imaginées. Elle permet aussi de considérer plus facilement dans ces communautés un ensemble d'êtres non humains. Dans ces récits, un bâtiment, un lapin, une plante a tout autant de sens et de place que d'autres êtres humains ou une organisation. Ils font, ensemble, partie d'une communauté imaginée du lieu qui fait ce lieu et se fait à travers cette fabrique imaginaire du lieu. Le choix des récits, pour une partie, se base aussi sur une volonté de faire exister des communautés imaginées et concrètes, souvent écartée des discours et, par là, progressivement détruite dans les mémoires et dans les faits, jusque dans leurs individus.

Ainsi, un même lieu peut-il exister et à travers des communautés de nature très différente. En ce sens, le lieu m'apparaît comme une histoire sans cesse renégociée par des actes et des récits visant à faire exister des communautés faites de personnes, d'objets, d'animaux, de végétaux, de bâtiments. Il n'en participe donc pas moins de la réalité, malgré un caractère imaginaire et somme toute fictionnel. Comme le suggère Bernard Debarbieux (2015, P. 244) au sujet de la Little Italy new-yorkaise : « *Si simulacre il y a, il ne faut pas prendre le retour au concept, ni ici, ni chez Jean Baudrillard d'où il provient, pour l'expression d'une perte de signification. Il faut plutôt y voir la manifestation de la propension croissante des imaginaires sociaux contemporains à composer avec des fictions et des artefacts qui font advenir les lieux dont ces sociétés ou ces groupes ont besoin pour être ce qu'elles prétendent être.* »

## Conclusions

Ce chapitre a posé les bases méthodologiques de ce travail en tentant de révéler le « faire » de la recherche.

D'une part, j'y ai exposé les principes transversaux qui ont traversé cette étude. Ceux-ci sont d'abord héritiers d'une tradition inductive et itérative de la recherche inspirée de la méthode par théorisation ancrée. La recherche peut aussi se comprendre comme ayant été menée sur le mode de l'enquête, dans une démarche exploratoire et à tâtons où le chercheur tente d'abord de faire sens des phénomènes qui se présentent à lui sur le terrain plutôt que de les saisir directement par le prisme des théories préétablies. Plus précisément, j'ai également proposé de comprendre ma méthode d'enquête comme reposant sur une forme de sérendipité que permet à la fois l'engagement avec les terrains, ma situation dans ceux-ci et la nature même des lieux étudiés, socialement et culturellement importants dans leur localité respective. Ces lieux, Bavière et le Champ des Possibles ont donc fait l'objet d'un travail de collecte fin et de mise en dialogue. La recherche, plus généralement, s'entend comme située dans un contexte précis qui est marqué à la fois par ces terrains, par le contexte historique et géographique d'une pandémie mondiale et par mon parcours en tant qu'architecte-sociologue engagé et financé par la Fondation Nationale pour la Recherche Scientifique.

Les modalités concrètes de la recherche ont ensuite été exposées selon trois enquêtes concourantes, interreliées ayant contribué à fonder les trois récits fondant cette thèse ; une enquête théorique, une enquête ethnographique et une enquête expressive. L'exploration de la littérature, d'un matériau de terrain collecté et de modalités de restitution expressives et narratives a ainsi permis de produire des contributions sur les imaginaires sociaux de Bavière et du CdP et les pratiques d'enchantement dont ces lieux font l'objet.

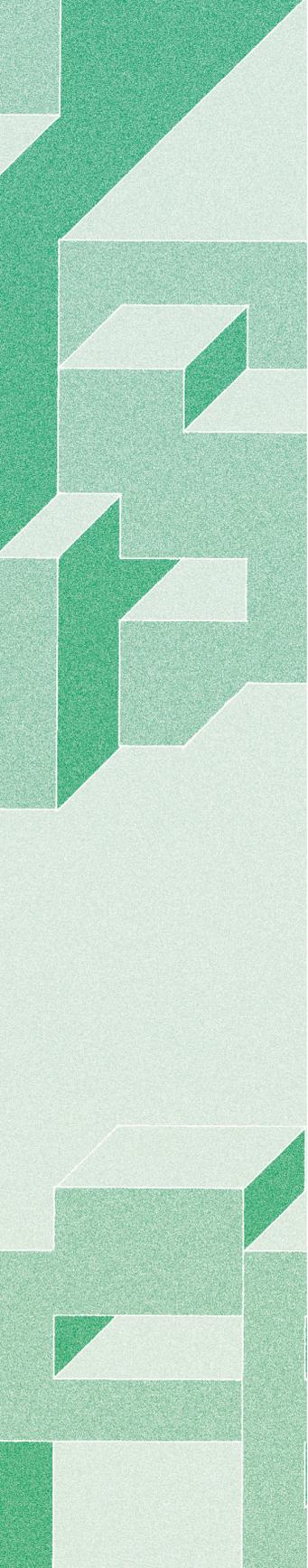
## Notes du chapitre

- 1 Pour mieux comprendre la notion de mode de production de savoirs et les nombreux enjeux épistémologiques et ontologiques qui la traversent, on peut notamment consulter Gibbons et al. (1994), qui proposait de voir l'émergence d'un nouveau mode de production de la connaissance scientifique plus marquée par l'intervention d'acteurs non scientifiques (entreprises, organismes militants, experts de terrain, habitants ...), sa réactualisation par Albert et Bernard (2000) dans le contexte de la sociologie québécoise ainsi que les nombreux ouvrages de référence retraçant l'histoire des épistémologies scientifiques, à l'instar de Jacquemain et Frère (2008)
- 2 Une partie du matériau exploité a cependant été développé à l'occasion d'une première recherche menée sur la période 2016-2017 (Kunysz 2019a). De plus, l'écriture et la mise en forme de ce manuscrit étant ici conçue comme partie intégrante du processus de recherche, sous forme de ce que j'appelle des expérimentations narratives, on peut considérer que l'enquête ne s'arrêtera vraiment qu'au dépôt final de ce manuscrit.
- 3 Au long de la recherche, j'ai ainsi assuré la présidence de urbAgora ASBL, la vice-présidence de la Commission Consultative en Aménagement du Territoire et en Mobilité de la Ville de Liège et la co-présidence de Prisme, fédération des associations LGBTQIA+ de Wallonie.
- 4 Le Soir et La Libre constituent les deux journaux quotidiens les plus anciens et les plus importants en Belgique francophone. La Meuse est le quotidien régional de référence pour la province de Liège. La RTBF (Radiotélévision belge de la communauté française) est le principal média d'information audiovisuelle public en Belgique francophone. Son site web RTBF.be relaie son suivi de l'actualité.
- 5 24H et Journal Metro constituent deux des médias d'information quotidienne les plus importants de Montréal.
- 6 Le Devoir est un des journaux quotidiens francophones les plus importants et les plus anciens du Québec.
- 7 Le CPAS (centre public d'action sociale) est l'organisme de la Ville de Liège en charge de la gestion des institutions publiques d'aide sociale, dont les hôpitaux publics. À ce titre, le CPAS de Liège a longtemps été propriétaire du site de Bavière.
- 8 La SONUMA (Société de numérisation et de commercialisation des archives audiovisuelles) est l'institution d'archives audiovisuelles de la RTBF.
- 9 Étant donné leur volume, les grilles et retranscriptions d'entretien ne sont pas transmises, mais pourront éventuellement être obtenues sur demande.
- 10 À ce titre, deux aspects méthodologiques apparaissent importants à mentionner. D'une part, le caractère de la base graphique, elle-même dessinée sans intention esthétique ni réaliste particulière vise à adoucir le seuil ressenti face à la pratique graphique, à "oser" plus facilement inscrire des choses sur une représentation qui aurait pu sinon être pensée "immaculée", que l'on ne devrait "salir". D'autre part, une certaine diversification du matériel d'écriture vise à permettre de développer une variété de vocabulaire graphique (distinction par la couleur, épaisseur de trait ...), mais participe aussi à adoucir le seuil. Un léger trait de crayon à papier pourra, pour certaines personnes, être plus accessible et/ou moins engageant, car ressenti comme moins définitif, qu'un feutre épais, par exemple.
- 11 Le processus repose ainsi sur un certain nombre de phrases d'encouragement et d'incitation au dessin de la part du chercheur, et certaines précisions (situation géographique de tel élément, etc.) demandées, censées motiver la main.
- 12 Des informations plus précises sur ces entretiens et cette collaboration peuvent être trouvées en annexe.
- 13 En argot gay, le cruising, aussi surnommé « drague », désigne l'activité -généralement illicite- de recherche d'interactions sexuelles consenties et souvent anonymes dans l'espace public. Par extension, le cruising est pratiqué par des cruisers, généralement des hommes homosexuels. Voir notamment Lefebvre-Morasse H., Tardif G. (2023) Cruising au terrain vague : spatialisation des résistances et oppressions de l'érotisme. Les Mondes du terrain vague. 1-4/06/2023, UQAM, Montréal. Le Bot A. (2020). Lieux de drague. Revue mensuelle TROU NOIR, voyage dans la dissidence sexuelle. En ligne: <http://www.trounoir.org/?Lieux-de-drague>
- 14 Contact aux associations syndicales et professionnelles, recherche au sein de réseaux interpersonnels et locaux, avis de recherche en ligne.
- 15 Roberto Frega (2010) a déjà développé cette notion dans son étude des travaux du romancier John Maxwell Coetzee, la situant comme une méthode propre à un courant d'idée perfectionniste considérant qu'une part

de l'expérience du monde est nécessairement irréductible à la rationalisation (en opposition à un pragmatisme cherchant à livrer une description fidèle de cette expérience, sur un mode naturaliste).

- 16 Entretien avec Kaelig, architecte junior, riveraine directe du triangle de Bavière, 18/12/2016
- 17 Entretien avec Pascal, architecte-urbaniste, 14/02/2017
- 18 Ibid. 16
- 19 Entretien avec Jany, ancienne employée administrative à l'hôpital de Bavière 12/11/2016
- 20 Ibid. 17
- 21 Il a ainsi pu être reproché à l'emploi de l'ineffabilité de constituer une forme de renoncement, face à l'intensité de situations dévastatrices telle que les camps de concentration nazis (De Montleau 2010) ou l'expérience esthétique des oeuvres d'art (Chauviré 1999). L'acceptation que je fais ici conteste cette interprétation.
- 22 Vladimir Jankélévitch, *La Musique et l'Ineffable*, Paris, Seuil, 1983, pp. 92-93.
- 23 Je remercie Martin Givors d'avoir attiré mon attention sur ce point.
- 24 Je me réfère ici notamment aux travaux de Gustave Durand sur les structures anthropologiques de l'imaginaire (1990, 1996) et ceux contribuant à la littérature abondante sur les représentations sociales et leur structure (Moscovici 1961, 1989 ; Jodelet 1989 ; Moliner 1994 ; Abric, Tafani 1995).
- 25 « In the narrative-descriptive approach, the question of how and why language is effective is implied or informally woven into the presentation, but not explicitly formulated or developed. Ways of making place in different situations -from the naming of objects by pioneers, to informal conversation in any home, to the impact of written texts- are highlighted and constitute the paper's principal purpose, rather than causal explanations, which must vary with each type of linguistic behavior and each situation. » - traduction personnelle
- 26 « [...] the cultural approach, which draws on narrative and descriptive techniques that in their fundamentals are intuitively understood and employed by all story-telling humans, has the merit of being more inclusive and faithful to the complexities of actual experience, but it is less analytically penetrating » - traduction personnelle
- 27 « J'ai posé un pot au Tennessee, Rond comme il était, sur cette colline.  
Soudain il fit l'étendue sauvage anarchique  
entourer cette colline.  
La nature sauvage s'en éprit,  
Et s'étendit tout autour, alors domestiquée.  
Le pot, une sphère à même la terre,  
Si haut, son port dans les airs.  
Il établit son territoire partout.  
Le pot était gris et nu.  
Il ne porta ni oiseau ni buisson,  
Comme nulle autre au Tennessee»  
Traduction personnelle
- 28 "A single inanimate object, useless in itself, can appear to be the focus of a world"
- 29 Laurent renvoie cette compréhension de l'imaginaire à L'énigme du don, de Godelier (1996).
- 30 On pourrait rapprocher cette notion de « mnémothèque de la vie quotidienne » à celle développée très concrètement par Patrick Bouchain avec le « grenier du siècle » du Lieu Unique (Nantes, 1999). Cette installation architecturale a célébré le passage au 21<sup>e</sup> siècle en enfermant 11.855 objets apportés par tout un chacun dans une paroi du Lieu Unique, avec l'objectif d'ouvrir ce mausolée inviolable lors du passage au 22<sup>e</sup> siècle. Voir notamment [https://www.lemonde.fr/archives/article/1999/10/01/le-grenier-du-siecle\\_3570608\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1999/10/01/le-grenier-du-siecle_3570608_1819218.html)  
Je remercie Rachel Brahy de m'avoir soufflé ce rapprochement.





# L'existence en friche

Pavel Kunysz

Chapitre 1  
Bavière, Liège

**Imaginer  
des lieux pour  
exister  
collectivement**

**Récit  
à dominante  
expressive**





*J'en étais venu à détester la tendance littéraire de ceux qui s'escriment à « capturer la réalité » en décrivant comment la lumière d'une ampoule Osram de 60 watts visée dans un lustre poussiéreux tombe sur la robe grise d'une femme rousse d'âge mûr en créant une ombre bleu foncé dans le creux des plis. Pourquoi ne disait-on rien de ce qui comptait vraiment ?*

Bergsveinn Birgisson (2023). Déperdition de la chaleur humaine. Paris : Actes Sud. p.12

*Your handwriting. The way you walk. Which China pattern you choose. It's all giving you away. Everything you do shows your hand.*

*Everything is a self-portrait. Everything is a diary.*

Chuck Palahniuk, Diary (2003).

*C'est bien moins pour vous, mon ami, qui n'avez pas vu ces lieux, ou qui, les eussiez-vous visités, ne pouvez maintenant ressentir mes impressions et mes couleurs, que je les parcours avec ces détails, dont j'ai besoin de m'excuser. N'allez pas plus essayer de vous les représenter d'après cela; laissez flotter l'image en vous; passez légèrement; la moindre idée vous en sera suffisante.*

Saint Beuve décrivant le domaine de Canaan, selon Bachelard (1957), p.64



# Imaginer des lieux pour exister collectivement

## Récit à dominante expressive

Ce récit présente l'enquête de terrain en ce qui concerne les « imagineurs » des deux lieux étudiés, c'est-à-dire les personnes imaginant ces lieux, entretenant une relation de nature variée avec ceux-ci et, par ces relations, faisant exister des communautés imaginées. En cela, j'y explore des dispositions variées amenant des personnes à s'attacher à une portion d'espace, à Liège ou Montréal, et se laisser à croire qu'il y a autre chose — un lieu. Il s'agit donc d'une exploration d'enchantements différenciés de Bavière et du Champ des Possibles.

Les deux premiers chapitres s'emploient à présenter un portrait, ou plutôt un autoportrait collectif, au sens de Véronique Dassié (2020), de ces deux lieux au travers de la façon dont différents collectifs participent à faire exister ces lieux. Ces pages présentent une histoire sociale plurielle de ces lieux, des populations qui les ont faits, et surtout des imaginaires sociaux par lesquels ces populations et ces lieux existent et ont existé, se font et se défont de façon dynamique et en interrelations. Ce chapitre présente ces existences dans une démarche narrative-descriptive de chaque terrain à travers différents objets servant à la fois comme point de départ pour évoquer cette pluralité d'imaginaires sociaux et de nœuds narratifs et factuels pour en évoquer les entrelacements. Cela vise à tisser un récit fournissant au lecteur un aperçu non linéaire des nombreuses façons interconnectées, complexes et dynamiques dont ces lieux existent socialement. En cela, ce chapitre constitue à proprement parler le portrait de ces lieux qui est ensuite exploité.

Un troisième chapitre propose une lecture transversale de ces existences, en lien à la littérature précédemment exposée et selon trois modes idéaux-typiques considérant des existences sensibles (le lieu), des existences symboliques (le haut-lieu) et des existences stratégiques (la friche). Cette lecture se veut autant une typologie des rapports sociaux aux lieux d'attachement abandonnés qu'une typologie de la structuration de collectifs sociaux au travers de ces lieux qui permet de considérer les tensions et alliances pouvant émerger entre différents groupes dans la négociation du futur de ces lieux et de son enchantement.



# Chapitre 1

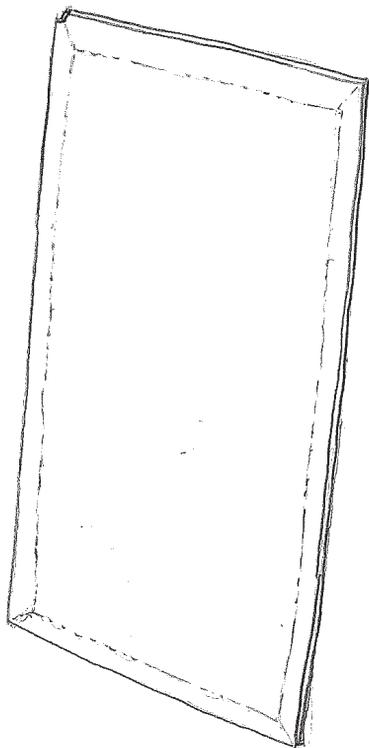
## Bavière, Liège

*Il y a dans les mythes contemporains ceux qui, les disant, les écoutant, les répétant, les font (les renforcent, les imposent, finissent pas les tuer à force de les redire). Il y a ceux qui, venus trop tard pour les faire, y croient (encore). Il y a aussi ceux qui, n'y croyant plus, essaient de les défaire. Enfin, il y a ceux qui font tout cela en même temps. Ceux-là, ce sont les Liégeois.*

Jan Baetens In L. Demoulin, J.-M. Klinkenberg (2016).  
Petites mythologies liégeoises. Liège : Tetras Lyre, P. 7



## Miroir



*69x129, rectangle en verre poli réfléchissant aux quatre bords biseautés. La surface réfléchissante est piquée à plusieurs endroits et le verre plusieurs fois griffé. Le coin supérieur droit est ébréché.*

*Réalisation: ca. 1940?*

En 2016, je connaissais à peine Bavière. J'avais été étudiant à la faculté d'architecture, à deux pas de là. On nous en parlait à l'occasion dans les cours, c'était un terrain en attente d'un grand projet urbain. Je passais devant sans trop y payer attention. Concours de circonstances: j'ai finalement fait mon mémoire de sociologie sur le sujet. Je découvre alors la diversité des vécus de ce lieu. En particulier, je découvre une lutte menée par des associations et collectifs d'artistes, entre 2012 et 2018, pour la conservation du bâtiment de l'ancien institut de dentisterie. Ils y défendent la création d'un centre d'art contemporain, et sa valeur comme un patrimoine architectural précieux, mais ignoré.

J'ai par la suite travaillé pour l'association derrière ce mouvement, et ce dossier marquera une partie de ma vie professionnelle. Le bâtiment est toutefois démoli en 2018 sur décision du bourgmestre et du chef de la police. L'endroit est jugé dangereux suite aux activités illicites qui s'y déroulaient (squats, deals, viols, meurtre).

Je trouve ce miroir peu avant cette démolition, posé par un inconnu devant la dentisterie. Je prends la décision de le ramener chez moi, fastidieusement. Depuis, il trône sur ma cheminée. D'une certaine façon, j'essaie de sauver un morceau de Bavière. Non seulement celui d'un hôpital, mais aussi celui d'une lutte patrimoniale et culturelle, et d'un abandon prolongé. Le miroir en lui-même m'est peu utile: ses griffes et ses traces d'usure le rendent peu utilisable. Mais la démolition de l'institut de dentisterie et le réaménagement de Bavière autour du pôle culturel provincial l'ont rendu précieux. Il dit la disparition d'un monde, du lieu qu'a été Bavière pour des militants, pour moi, et pour des occupants du bâtiment aujourd'hui démoli.

En y contemplant mon reflet, je vois les milliers de patients et de docteurs y ayant posé le regard. J'y vois les rages de dents, les extractions douloureuses, la crainte sourde des enfants, et de certains adultes. Sa surface reflète les mots durs d'expériences marquantes. Le miroir est un point d'accès à ces expériences, il les rend concrètes et palpables là où, sur place, il n'y a plus rien. Les pavillons érigés près d'un siècle et demi plus tôt ont disparu depuis longtemps, et les éclats de tristesse à la mort d'un proche ou de joies à sa survie miraculeuses peuplant les couloirs se sont tus. Dans ce miroir se perçoivent cependant encore les silhouettes d'infirmières s'affairant à installer des alèses fraîchement repassées sur les lits des dortoirs, celles de professeurs impressionnants rugissant dans les allées, celles aussi des générations d'étudiants carabins apprenant le soin sous leur mandarinat et se perdant dans le dédale des pavillons et de leurs souterrains.

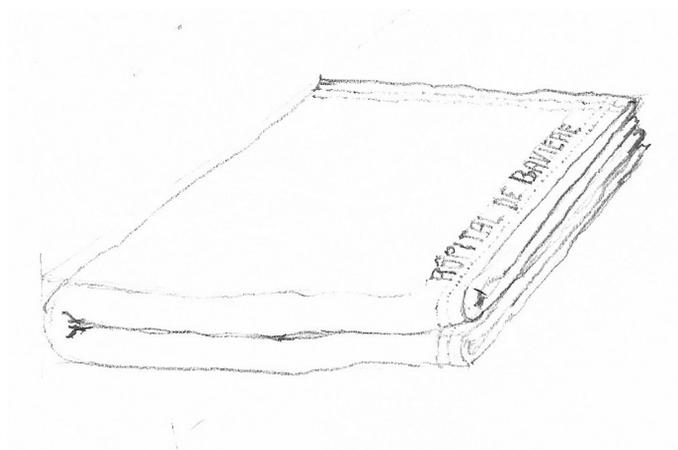
Pourtant, je ne sais pas si ce miroir a un jour orné les murs de la dentisterie. C'est sa présence en un lieu et son aspect qui m'ont convaincu qu'il fait partie de son histoire. Sa taille, ses bords biseautés, ses griffes et fêlures m'ont de suite évoqué un imaginaire de cet ancien institut médical, de son abandon et des luttes dont il a fait l'objet. C'était une évidence. Quelques années avant, j'aurais à peine porté attention à ce miroir, je ne connaissais pas Bavière, encore moins la dentisterie. Je l'aurais sûrement vu comme un détritrus déposé là. Ça aurait été une évidence.

Un inconnu n'a pas posé un pot au Tennessee, mais un miroir à Bavière et cela a créé un monde duquel je fais à présent partie. Ce miroir, sur ma cheminée, est la trace tangible de transformations. Celles du lieu depuis son avènement, mais aussi celles de mon identité

au contact de ce lieu, tout comme. D'un étudiant en architecture, à un chercheur enquêtant sur Bavière, en passant par un travailleur associatif interrogeant le futur qui est dévolu à ce lieu. Paradoxe: cette preuve ne repose peut-être sur aucune donnée factuelle. Ce miroir n'a sans doute rien à voir avec l'histoire de l'hôpital. C'est la force de l'imaginaire: il nous force à une suspension volontaire de notre incrédulité, de notre jugement, pour nous permettre d'agir et de nous situer dans le monde par delà les partitionnements classiques entre réalité et fiction, histoire et mythe. Ces imaginaires transforment le monde autour de nous -les objets, les lieux- autant qu'ils nous transforment, dans notre identité, et dans nos relations à ces objets et ces lieux. Ils nous les font sentir différemment.



## Alèse



*Dimensions inconnues. coton tissé blanc, épais, brodé d'une mention "Linen service" sur le côté. Rêche au toucher.*

*Réalisation: ca. 1980*



Jany<sup>1</sup> était assistante administrative à l'hôpital de Bavière. Bavière, c'est son premier emploi, et la rencontre de son mari aussi. Elle y découvre un lieu qu'elle décrit comme "*une petite ville*" où se succédaient découvertes scientifiques et drames familiaux, où se croisaient les étudiants, les docteurs, les infirmières, les sœurs soignantes, les malades et ceux qui venaient les visiter. Depuis le 17<sup>e</sup> siècle, des milliers de familles liégeoises porteront, ensemble, à Bavière, la joie d'y voir un être sauvé, ou y naître, mais surtout la douleur d'y perdre un proche.

Bavière est en effet un hôpital érigé d'abord pour servir à sa population la plus large, et aussi la plus précaire, au cœur de la ville : « al[l]er à Bavire » est dès le 18<sup>e</sup> un synonyme local de se rendre à l'hôpital et la source de plusieurs expressions populaires (Xhayet 2018). Jusque dans les années 80, on y recense encore 4000 usagers quotidiens (Liebens 1988). Mais « *descendre à Bavière* » deviendra aussi peu à peu l'annonce d'une mort imminente chez les familles plus aisées des plateaux de la vallée liégeoise. L'hôpital est en effet partagé entre le Centre d'Action Publique de la Ville et l'Université. Les professeurs émérites y traitent les cas les plus rares, les plus expérimentaux comme les cancers, les poliomyélites, les premières greffes, dont on succombe plus souvent qu'on en guérit. Quand l'hôpital ferme ses portes, en 1987, la vie de Jany, du quartier et de la ville est chamboulée. La construction de nouveaux hôpitaux modernes occasionne l'abandon des anciens locaux. Depuis déjà longtemps, ils sont dits vétustes, trop étroits, dépassés.

Jany n'est plus jamais retourné à Bavière malgré son affection pour le lieu. Pourtant, elle insiste pour me montrer cette alèse de lit, récupérée à l'hôpital. Elle ne peut pas l'utiliser: sa taille est adaptée à des lits d'hôpitaux non standards, ces lits en acier qui se succédaient en rangs serrés dans les dortoirs. Elle la conserve pourtant, au côté d'autres objets issus de Bavière : un meuble de bibliothèque ou des essuies de vaisselle brodés "CPAS de Liège".

J'ai rencontré Jany en 2016, avec l'aide d'un ami : c'est sa grande tante. J'avais peu porté attention à cette alèse. Je n'en ai pas pris de photo. J'ai à peine pu en reconstituer une description. Jany n'a pas non plus proposé de me donner cet objet inutile, mais si précieux. Pour Véronique Dassié (2020), les objets d'affection sont notamment liés à une histoire familiale et sa transmission. Il y a de ça ici: c'est le mari de Jany, décédé, qui lui a ramené ces objets. Bavière, c'était leur lieu à tous les deux, où ils travaillaient et se rejoignaient à la pause déjeuner. C'est aussi un peu ce qui a pu inspirer sa fille à pratiquer l'orthopédie, puis à épouser un anesthésiste.

Je perçois un autre rapport vis-à-vis cette alèse, d'un ordre plus collectif. Nombre sont ceux qui ont récupéré des objets de Bavière, à l'instar du mari de Jany l'a fait ou de moi-même. Certains relatent même le « *pillage* » de l'hôpital suivant sa fermeture, en 1987. Des mois durant, des camions de brocanteurs et ferrailleurs en quête de bonnes affaires stationnent le long du triangle de l'hôpital et le dépouillent, avec ou sans autorisation. Ils ne seront pas seuls: riverains et anciens usagers profitent de ce mouvement pour récupérer qui de la literie, qui du mobilier, qui des caisses d'archives, pour conserver un peu de Bavière chez eux avant sa disparition, ce qui manifeste bien tout l'attachement qui a pu être porté à cette institution. D'où ce témoignage d'un marchand chineur: "*J'y ai passé deux mois et demi à venir tous les jours fouiner [...] L'ambiance du lieu était assez étrange :*

*c'était comme s'il y avait eu une guerre et que tout le monde était parti précipitamment. Une ville fantôme."*

Comme le rapporte le journaliste, un jour, l'homme découvre des bocalux contenant poumons et foies immergés dans le formol. « *Avec les noms étiquetés des propriétaires. On m'a parlé de gens intéressés par ce genre de choses, mais je n'en ai pas voulu. Je n'allais pas à Bavière la nuit, parce qu'il y avait déjà pas mal de squatteurs, de camés : même la journée, après quelques semaines, c'était usant d'y aller [...]. Tout ça a fini par mener à la saturation évidemment, avec l'impression d'une expérience unique, malgré ou à cause d'une organisation pour le moins chaotique de la gestion de Bavière.* »<sup>2</sup> Jany et son mari, comme d'autres, ont tenté de sauver un peu de Bavière, un peu d'un lieu caractérisé de "magique" ou de "unique" pour les Liégeois. Un lieu qui, pour eux, est également celui de la fondation de leur famille.

L'alsè de Jany est aussi l'occasion, pour elle, de convoquer l'histoire d'une autre famille, plus large, mais aussi peu connue. Celle du personnel de Bavière, tant infirmier qu'administratif ou d'intendance. Au-delà des grands professeurs d'université ou des secrétaires générales du CPAS dont l'histoire a déjà été faite, des centaines de personnes, des centaines d'inconnus et d'inconnues travaillaient dans cette institution. Loin de l'image contemporaine des hôpitaux définancés, aux objectifs de rentabilité accrus et au personnel aliéné, Jany relaie un monde « bon enfant », permissif et presque familial. À Bavière, l'on sourcillait à peine à la vue d'une employée déployer son transat à l'ombre de la statue ornant l'allée centrale de l'hôpital ou, à défaut, dans les locaux d'archives. C'était le bon vieux temps, mais malgré tout spécifique à Bavière : « *Dans notre bureau, il y en avait un qui habitait en face... Il allait laver ses carreaux pendant le service ! [...] on pouvait sortir hein, on était pas en prison. [...] à l'administration centrale, on aurait jamais osé faire ça hein ! Mais on savait que ça se passait à Bavière par exemple [rires].* »<sup>3</sup>

Le personnel se réservait des surnoms affectueux ou moqueur les uns aux autres, se racontait des histoires, vraies ou non autour des grandes figures universitaires qu'ils et elles côtoyaient. Tout, sinon beaucoup des services d'intendances étaient assurés sur place, du pelage des pommes de terre au repassage du linge, par les journalières et les journaliers. Certains se rappellent ainsi avec affection de tel ou tel poste, aujourd'hui disparu et incongru, à l'image de cet homme évoquant sa voisine:



**Françoise**

Que de souvenirs ! J'ai eu comme voisine la "tartinière" (c'est le terme qu'elle utilisait pour définir son boulot). Tôt le matin et dès 15h30, elle allait beurrer les tartines des patients.

1 a J'aime Répondre

Jardinier, concierges et portiers se relayaient jour et nuit pour faire vivre ce triangle des Bermudes où tout arrivait, dans une ambiance profondément liégeoise, c'est-à-dire un climat chaleureux, cabotin, et un peu « tchantchès ». C'est aussi pour sauver ce Bavière-là que certaines et certains garnissent de ces objets leurs intérieurs. Ils leur permettent de convoquer à volonté cette expérience collective bien après que l'hôpital ait fermé et la plupart de ses bâtiments aient été abattus.

Le nœud d'imaginaires que constitue cette alèse permet donc à Jany, de conserver un peu de son passé, une occasion de se remémorer avec nostalgie une autre époque, où elle prenait le tram pour venir à l'hôpital, puis la voiture, où elle pointait ses heures sur une vieille horloge mécanique, où elle découvrait petit à petit le monde du travail et des soins avec ses jeunes yeux. C'est un rapport affectif biographique puissant à Bavière. Mais cette alèse lui permet aussi de conserver ce « petit mythe liégeois » qu'elle partage avec tant d'autres, et qui perdure depuis des siècles. Ici, elle m'est un support pour évoquer brièvement ces existences autres, et leurs réalités spécifiques. En cela, l'alèse me permet de me rendre compte que Bavière existe à travers Jany, et Jany à travers Bavière, sur deux modes d'imaginaires. Bavière est d'abord un lieu sensible, où Jany comme l'alèse font partie d'un monde concret, mais merveilleux, fait d'anecdotes rocambolesques, du côtoiement de la mort certaine de milliers de malades, dépêchés en dernier recours dans cet hôpital universitaire, de moments festifs, entre époux et entre collègues. Les caractéristiques physiques de l'alèse deviennent un véhicule pour porter cet imaginaire de Bavière en tant qu'hôpital vécu: ses dimensions sont adaptées aux lits des dortoirs aujourd'hui désuets; sa solide facture permet de nombreux lavages et l'accueil des corps dans leurs états critiques. Dans ce lieu sensible se mêlent des rapports de proximité, et des communautés qu'ils tracent (une famille, des services hospitaliers), à la fois physiques et affectifs.

Jany n'a donc pas posé un pot au Tennessee, mais une alèse sur une table dans le Brabant wallon. Sa présence devient le centre d'un monde, disparu, mais à nouveau là. En contraste, son absence aux côtés de ce texte, une simple page blanche -ou presque- devient un support pour transmettre à la fois une brève histoire de ce lieu, un rapport biographique et collectif, sensible et symbolique, à Bavière, et leur disparition progressive des mémoires.



## Tête



*Dimensions inconnues. Morceau de statue en pierre de taille représentant le visage de la Sainte Vierge. Des marques de fractures sont présentes à sa base.*

*Réalisation: ca. 1885*

Michel est né à Bavière dans les années 70. De toutes les personnes que j'ai rencontrées, c'est probablement lui qui a su me décrire l'hôpital dans le plus de détails, et avec un attachement sans faille. Chaque détour, chaque cave, chaque détail de moulure ou de châssis, rien ne lui a échappé. L'émotion dans sa voix dit déjà beaucoup, et il ne cesse de le répéter : « *Sans Bavière, je n'aurais peut-être pas été ici, et je ne serais peut-être déjà plus là depuis longtemps.* »

À 17 ans à peine, Michel a entamé ce qu'il appelle une descente aux enfers. Son addiction à l'héroïne, à la cocaïne et à d'autres substances l'amène finalement à la rue. Il ne trouvera un nouveau domicile fixe qu'en 2021, peu avant que je ne le rencontre. Très vite, il retournera sur son lieu de naissance, fraîchement fermé, et y vivra par périodes intermittentes pendant près de 30 ans. Il habitera un temps dans les anciennes maisons des directeurs, changeant de bâtisse au fur et à mesure de leur déliquescence et de leur pillage, puis après quelques années en centres psychiatriques et en prison, dans l'ancien institut de dentisterie, après sa fermeture en 2001. Il finira cette vie itinérante par quelques années de squat du porche avant de, récemment, réussir à finalement trouver un logement, à quelques centaines de mètres à peine de l'ancien hôpital.

Pour Michel, Bavière, c'était son chez-soi, son petit hôtel personnel, un endroit de vie important : « *Sans Bavière, je n'aurais jamais rien eu. Ouais, toute ma vie est basée là-dessus. C'est ma maison, ça représente tout ce que j'ai fait dans ma vie, je suis passé par là.* » L'abandon des bâtiments de l'hôpital est tout relatif, si l'on considère son expérience : « *c'était l'endroit où j'allais dormir et j'allais manger, et je me lavais, où je recevais les copains, les copines, où on allait manger, boire et fumer, où j'ai ramené des gens pour dormir une nuit ou deux et qui habitaient autre part, et qui ne savaient pas retourner chez eux, que je leur donnais des couvertures pour dormir une nuit là-bas.* » Cette vie, il en prenait soin, convaincu que le respect du lieu était un respect de lui-même. Au milieu de ce squat, les chambres qu'il se désignait étaient nettoyées et repeintes, entretenues pour lui assurer une vie, ou plutôt une survie, dotée d'un minimum de dignité.

Les conditions de vie y étaient en effet sommaires. L'hiver, le froid intense allait jusqu'à faire geler les thermos de café que quelques voisins lui apportaient parfois. Les rats, abondants, pouvaient lui servir de repas. Les bulles à verre proches lui permettaient, comme tant d'autres aujourd'hui encore, de récupérer des bouteilles consignées, d'accumuler quelques euros. Le danger du monde de la rue est, pour lui, constant : « *Ceux qui vivent dans la rue, ils y vivent avec une épée de Damoclès sur la tête, que ce soit pour eux ou pour les autres, pour la police, pour la justice, pour n'importe, pour manger, pour boire, pour dormir. Dans la rue, c'est un monde, celui qui tombe dedans, tu tombes dans un trou de 20 mètres.* »

Malgré quatre tentatives de suicide, Michel continue cependant de souligner que Bavière joue pour beaucoup dans sa survie. Incapable de se payer un loyer, craignant les refuges, l'ancien hôpital a constitué une des rares options salvatrices à Liège : « *sans ça, moi, j'aurais dormi en dessous des ponts, il y en a combien qui dorment même dans les maisons d'accueil, et puis, ils se battent, le lendemain, on les retrouve avec un couteau dans le dos ou dans le ventre. Moi, j'ai quand même eu Bavière pour m'en sortir. Ça a été un bon tremplin*

*pour moi quand même, même si ça a été la galère. »*

Si Michel est certainement l'occupant de plus longue date, il y était cependant rarement seul. C'est toute une communauté qui y vivait et, dans une certaine mesure, y vit toujours, à l'ombre de la friche, permettant à des dizaines de personnes de travailler ou de se loger, tant bien que mal. De nombreuses personnes étrangères sans-papier, Marocaines ou Tunisiennes notamment partageront avec lui cet espace. C'est aussi un climat de solidarité dans la précarité qui est décrit où l'un prêterait sa couverture à l'autre les soirs de grands froids, où des vêtements, des souliers en état, sont échangés pour se rendre à un rendez-vous aux services sociaux.

Mais à côté des squatteurs, avec ou sans papier, des prostituées ou des auteurs de petite délinquance cohabitent aussi d'autres réalités inspirant la peur et le danger. Michel se rappelle les overdoses et les viols, les trafics de drogue et les dépouillements de portefeuilles volés. Bavière est un univers de survie, avec la violence que cela comporte, un point de chute pour le monde de la rue.

J'ai moi-même régulièrement croisé ce « monde de la rue » en explorant Bavière. En novembre 2022, au moment du second incendie du porche, j'apprenais encore qu'ils n'étaient pas moins de 30 à y survivre. Un an avant, au détour d'un couloir du bâtiment, je tombais nez à nez avec deux yeux me fixant, la personne sursautant autant que moi. Il s'agissait d'un homme sans-papier squattant l'endroit, qui m'informait que deux autres personnes résidaient à l'étage. Il répéta plusieurs fois à quel point je lui avais fait peur, un sentiment partagé. À la rencontre de cette personne, je ne me sentais soudain plus dans un endroit abandonné, mais chez quelqu'un, un sentiment d'empiéter sur une propriété — non pas celle, légale, d'un grand groupe financier, mais celle, d'usage, de personnes — et de briser une forme d'intimité, à la manière dont on pénétrerait chez quelqu'un. D'urbexer de fortune, j'étais presque devenu cambrioleur et, tel un malfaiteur pris sur le fait, je suis reparti bien vite.

Les personnes occupant l'endroit vivent en effet avec la possibilité constante d'un contrôle, d'une descente de police. Michel avait développé une connaissance fine du terrain, précisément pour se défaire de ce risque. Le moindre recoin, la moindre cave était une opportunité de se cacher, à l'exemple de ce jour où il fut expulsé de la dentisterie : « *j'étais dans une buse entre deux plafonds, dans une petite buse, les policiers, ils sont passés trois, quatre fois devant moi, ils ne m'ont jamais vu. C'est parce que j'ai allumé une cigarette — après 20 minutes, j'en avais marre d'être là, et j'ai allumé une cigarette, qu'il y en a un qui a entendu clic clic du briquet.* » Ceux-là, comme Michel, savent se faire discrets, dissimuler leur



présence. Ils entrent dans le porche par un panneau détaché de la porte d'entrée ou, plus subtilement, par une porte de fortune, découpée dans une barrière à l'arrière du bâtiment qui la rend pour ainsi dire invisible. Cela évite les incessantes barricades que le propriétaire ou la police ne se lassent d'installer dès qu'une entrée trop évidente est créée. J'ai expérimenté cette discrétion accrue dans mon contact avec Michel. Un ami m'avait parlé de lui, mais il me faudra plus d'une demi-douzaine de contacts et près d'un an et demi d'attente pour réussir à obtenir un entretien avec lui. Se déplaçant régulièrement, étant souvent victime de vols de son téléphone, seul moyen de communication, Michel est longtemps resté un fantôme de cette enquête.

Pendant, le porche n'a pas toujours été laissé à ces occupations spontanées. Pendant longtemps, il faisait office de bureaux de fortune, ou d'habitat temporaire pour des artistes. C'est dans ce cadre qu'une enceinte sera construite, protégeant le bâtiment et sa cour arrière. Un camarade de Michel, aventureux, tentera ainsi de sauter ce mur le séparant certainement de vivres, d'une chaleur, peut-être de biens qu'il pourrait revendre. Pris dans les barbelés surmontant la paroi, il tombera au sol, ensanglanté. Immobilisé, il attendra longtemps la venue d'une ambulance au milieu de la friche de Bavière.

Malgré le respect qu'il portait à ces lieux, Michel avait besoin d'argent, pour se nourrir, pour fumer, pour alimenter ses addictions. Comme d'autres, il a ainsi régulièrement récupéré là des ferrailles, ici des carreaux, là encore une porte ou du matériel qu'il revendait ensuite. Derrière l'agenda économique, il y avait aussi un agenda symbolique : « une fenêtre qui vient de Bavière, c'est l'âme de Bavière, c'est aussi ça qui doit vivre. Ce n'est pas mort. Tant qu'elles sont là, ce n'est pas mort. » Tel son cousin récupérant des barrières en fer forgé pour orner son jardin, ou un autre carrelant sa cuisine des plinthes en pierre bleue du porche, il s'agit aussi donc de pouvoir dire que cela a existé, que cela existe encore toujours, car « tant qu'il y a des gens comme moi, pour dire : « Bavière, tu montes l'escalier, tu t'en vas dans telle pièce. » ou « Moi, j'ai dormi à Bavière. », rien que déjà ça, ça peut bien faire vivre Bavière. Donc, ça ne sera pas mort. Ça ne sera jamais mort. Moi, je ne serai plus là, il y aura quelqu'un d'autre pour le dire. Tant qu'il y a encore quelques trucs qui existent de Bavière, autant les mettre en lumière, les rallumer, les remettre en état. »

C'est dans cette optique que, lors des démolitions de l'hôpital, Michel se dirigea vers une fontaine qui ornait les cours extérieures. La vasque, ornée d'une croix chrétienne et d'un caducée, était surmontée d'une statue de la Sainte Vierge en pierre de taille. Menacée de disparition, l'homme tenta de desceller l'effigie, se retrouvant finalement avec sa tête, cassée, entre les mains. Depuis, il la conserve, malgré ses itinérances et les contraintes de sa situation.

Michel me raconte cette histoire avec verve. Pour lui, son action vise à conserver un tant soit peu « *l'âme de Bavière* », à véhiculer une histoire collective. Celle des naissances et des morts, mais aussi celle de la communauté informelle qui a survécu grâce à ce lieu depuis des décennies et qui ont su, pour part, trouver un nouvel élan grâce au répit qu'il leur a permis. Comme il l'affirme : « ici, c'est quand même l'histoire de Liège, c'est de l'Histoire. Il y a eu de la vie, il y a eu de l'amour, et ils veulent le démolir. Et moi je le dis : « Sans ça, j'aurais dormi sur un pont ou j'aurais dormi sur un banc, j'aurais pu prendre un coup

de couteau ou n'importe. », c'est quand même là que ça m'a sauvé. » Attaché à cet objet, il souhaiterait, un jour, le remettre à une initiative qui mettrait Bavière et ses histoires à l'honneur. Attendant ce jour, il la gardera précieusement.

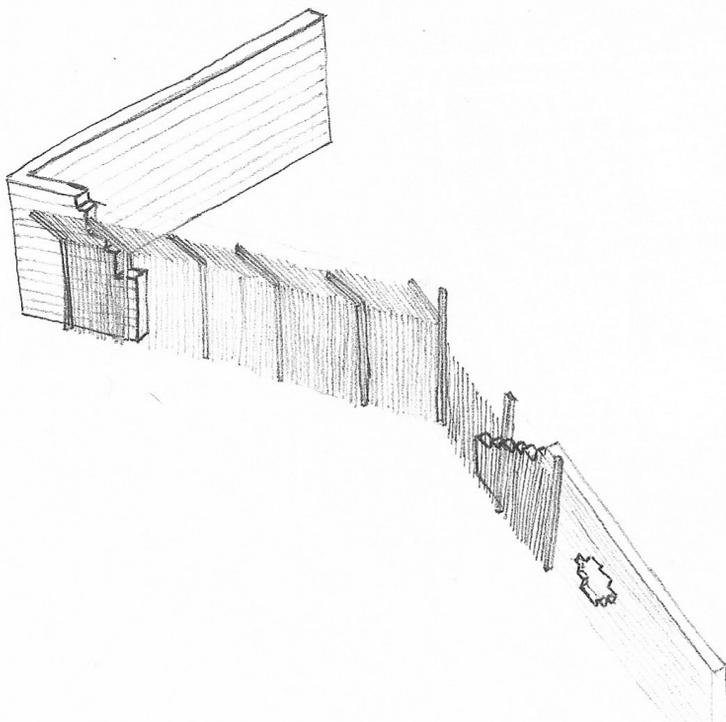
Michel n'a pas posé un pot au Tennessee, mais la tête d'une statue, attendant son heure au fond d'un garage. Par là, il entend véhiculer des mondes, celui d'un hôpital dans lequel il est né et celui d'un site abandonné qui l'a sauvé. Dans ses propos, parfois, Bavière et Michel, Michel et Bavière ne font presque qu'un. Mal en point, son corps meurtri par 30 années de vagabondage et de toxicomanie, il termine par dire : « *Je vois un médecin d'ici la fin du mois, j'espère qu'il pourra m'aider. S'il ne m'aide pas, c'est fini, quoi.* » Et, dans un même souffle, il ajoute « *J'espère que, comme on dit, avec Bavière, que ça pourra changer aussi, qu'on pourrait le remettre en route, [...] On peut au moins garder ce qui reste en partie et on en fait un petit musée ? [...] Il faudrait qu'on en fasse quelque chose quand même. Il ne sert à rien. Il est en train de pourrir. Ça amène les bêtes. Ça emmerde tout le monde. Même les gens âgés qui habitent ici, ils se promènent devant, ils regardent un peu le bâtiment, ils passent devant, ils voient, c'est sale, ça amène plein de crasse. C'est sale, alors qu'on pourra en faire quelque chose de bien quand même.* »

Pour Michel, le fait d'exister à travers le lieu prend une réalité viscérale, sa vie y étant très littéralement liée. En sauvant ce morceau de statue, il espère qu'un jour, d'autres gens connaissent son histoire et s'y reconnaissent, puissent affirmer :

« *Grâce à Bavière, j'ai existé et j'ai vécu.* »



## Mur



40400 cm x 240 cm x 20 cm. Mur de parpaings renforcé par des tenants métalliques équidistants surmonté de fil barbelé. La surface est recouverte de nombreuses couches de peinture et marquée de plusieurs fissures. Quelques blocs sont manquants en son milieu, une partie est manquante et remplacée par un grillage métallique vert.

Réalisation: ca. 1991

Extra<sup>4</sup> est un street artist à la réputation montante à Liège. Du haut de sa trentaine d'années, il a orné de nombreux murs et façades de la ville de ses œuvres colorées. Celles-ci représentent tantôt des typographies déconstruites, travaillées graphiquement dans le jeu des profondeurs et des couleurs, tantôt des portraits féminins aux visages défiants ou moqueurs. Il pratique régulièrement un street art vandale, fait spontanément et illégalement, mais l'essentiel de son travail se fait aujourd'hui sur commande de privés ou d'autorités publiques. Nombre de ses fresques sont ainsi le résultat de politiques spécifiques de la Ville, de la Province ou de l'Université de Liège, quand ce ne sont pas des petits commerçants lui demandant de décorer leur devanture.

Extra commence son apprentissage artistique en 2003 à l'Institut Saint-Luc, à quelques pas de Bavière. Il y développe des compétences graphiques, et un intérêt pour le street art qu'il développera rapidement hors les murs. Les livres de référence, les amis qu'il se fait sur place et ce qu'il décrit comme un instinct créatif l'ont amené dans cette voie. À l'époque, il se lève tous les matins tôt, prend plusieurs bus qu'il *pète*<sup>5</sup>, armé de son feutre noir, jusqu'à leur terminus. C'est avant tout une pulsion qu'il développe dans toute la ville, sur des chemins qu'il identifie alors à l'avance, semant ses tags le long de sa route. Cela implique aussi, petit à petit, de prendre des risques, de donner de sa personne : ne pas dormir des nuits pour peindre dans des endroits interdits, se casser le pied dans une fuite incertaine, jusqu'à la blessure qui lui valut une broche dans la jambe, l'empêchant à présent de se mouvoir suffisamment souplement pour prendre ces mêmes risques. Dans ce cadre, il en viendra rapidement à faire des plus grandes pièces sur des murs, dans des terrains, c'est-à-dire des espaces abandonnés, loin des regards et du contrôle policier. Bavière constitue un terrain idéal. Proche de Saint-Luc, on franchit alors aisément les barrières rouillées et mal en point qui font l'enceinte du terrain depuis des années pour atteindre un long mur d'enceinte. Pour Extra, et pour une vaste communauté de street artists liégeois, Bavière, c'est d'abord ce mur où des centaines de pièces ont été peintes, les unes sur les autres. Marcel Conradt, assistant parlementaire au parlement européen, alors conseiller communal, ira jusqu'à publier en 2011 un ouvrage sur l'intense vie artistique de ce mur. *Mur en Liège, mur en vie, mur assassiné !* recense ainsi des dizaines de photographies des œuvres tantôt communes, tantôt banales, s'étant succédé sur la paroi des années durant. Conradt y relate aussi les relations variant de la Ville à ces pratiques. Pendant un temps, le mur sera en effet reconnu comme lieu d'expression libre, rendant parfaitement légale la pratique du street art sur le lieu. Par la suite, les autorités communales reviendront cependant sur leur décision et, cycliquement, feront recouvrir le mur d'une épaisse peinture grise, action qui provoquera l'intitulé de l'ouvrage.

Le statut légal ou nom de ces pratiques importe peu à Extra. Son Bavière appartient à un monde fait d'interdits qui sont bravés et qui alimentent son travail : « *Si c'est interdit d'aller là, faut que fasses le meilleur graff possible. Pour que les gens qui viennent dans l'interdit se disent « putain y ont tué quoi »* ». Dans ce cadre, le changement de statut administratif du mur n'est pas un enjeu, ces pratiques ayant commencé bien avant cela et ayant continué malgré les interventions publiques. Pour lui, le graffiti est avant tout une activité de don envers les autres ; il s'agit d'embellir un espace perçu négativement et qu'au milieu de l'abandon, celles et ceux qui l'explorent puissent découvrir un instant de beauté.

Selon Extra, le graffiti est une école de la rue, un apprentissage qui se fait avec d'autres. Bavière, dans ce cadre-là, joue un rôle particulier. À l'abri des regards, il permet à des débutants de s'essayer, et aux plus expérimentés d'établir des pièces plus détaillées ou plus monumentales qu'ailleurs. Bavière, pour la communauté de graffeurs liégeois est avant tout un hall/wall of fame, un des rares espaces où ils peuvent pratiquer et développer leur art dans une sécurité relative. En cela, c'est aussi un lien de tensions. Tensions entre ceux qui graffent vraiment et les autres, qui amènent qui une copine, qui un ami pour les impressionner sans prendre de risques. Tensions entre ceux qui connaissent les codes, reconnaissent quand ils ont le statut suffisant pour *toyer*<sup>6</sup> l'œuvre d'un autre, et ceux qui dépassent ces limites, et s'exposent à des réactions parfois violentes. Tensions enfin entre les artistes et les forces de l'ordre, parfois peu amène envers ces pratiques. Extra rapporte ainsi les arrestations longues et parfois humiliantes dont il a pu faire l'objet, jusqu'à des peines d'emprisonnements sévères remises à d'autres graffeurs, au sujet desquelles il s'indigne et qui lui ont fait changer de regard sur le système judiciaire.

Bavière, dans le langage des graffeurs, s'étend aussi à d'autres espaces. Extra lui-même a obtenu une commande pour peindre les façades du hall omnisport proche. La dentisterie, ou plutôt « *Sango* », du nom du gigantesque graffiti qui l'ornait, sera également un haut-lieu du Bavière du street art.

Le mur d'enceinte reste pour Extra un lieu particulier, qu'il rapporte à d'autres expériences dont il se rappelle avec nostalgie, passant des heures à me montrer des photographies. Des sessions mémorables, drôles et touchantes entre amis, dont certains sont depuis décédés, ou ont viré dans des expériences extrêmes, à l'image de ce graffeur parti en Thaïlande, attiré par la consommation de crack et la possibilité de relations avec des personnes mineures. Des moments de partage avec des anciennes compagnes, à qui il apprenait son art. Ce Bavière-là lui semble cependant lointain, au moment de notre discussion en 2020. Les chantiers ont commencé, et la sécurité a été augmentée, rendant difficile tout accès.

D'autres reviendront plus tard, le cadre s'étant relâché, et perpétueront cet imaginaire spécifique de Bavière. L'écroulement d'une partie du mur suite à des empilements de gravats du chantier, et son remplacement par une grille me fera croire à la fin de ces pratiques. Le lendemain, les pans restants trouvaient une nouvelle fresque. Plus encore, la façade de la chapelle que protégeait la paroi, rendue visible par ce grillage, somme toute peu efficace, se voyait, pour la première fois, devenir un support de création.

Extra n'a pas posé un pot dans le Tennessee, mais un mur, via des photographies, dans son salon. Les couches successives de peinture qui le recouvrent racontent ces générations de graffeurs, leurs joies et leurs conflits. Ce mur fait entrer Bavière dans un monde d'illégalité et de débrouillardise qui s'accompagne ici de la créativité et de la recherche d'expression d'artistes transgressifs. Surtout, Bavière renvoie là à l'apprentissage de ces pratiques et à la passation d'un savoir-faire informel, une école de la rue d'un art souvent peu reconnu.

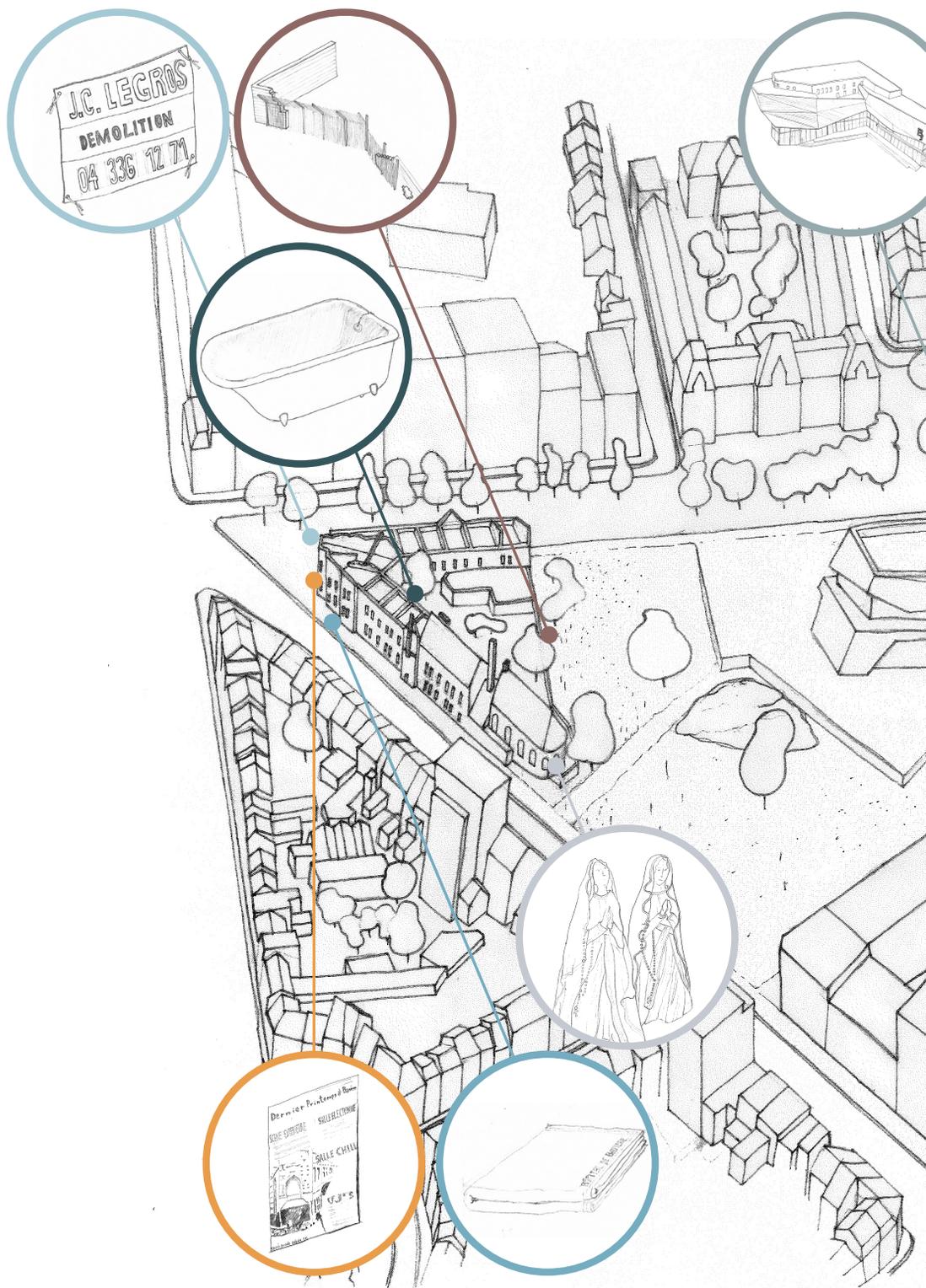
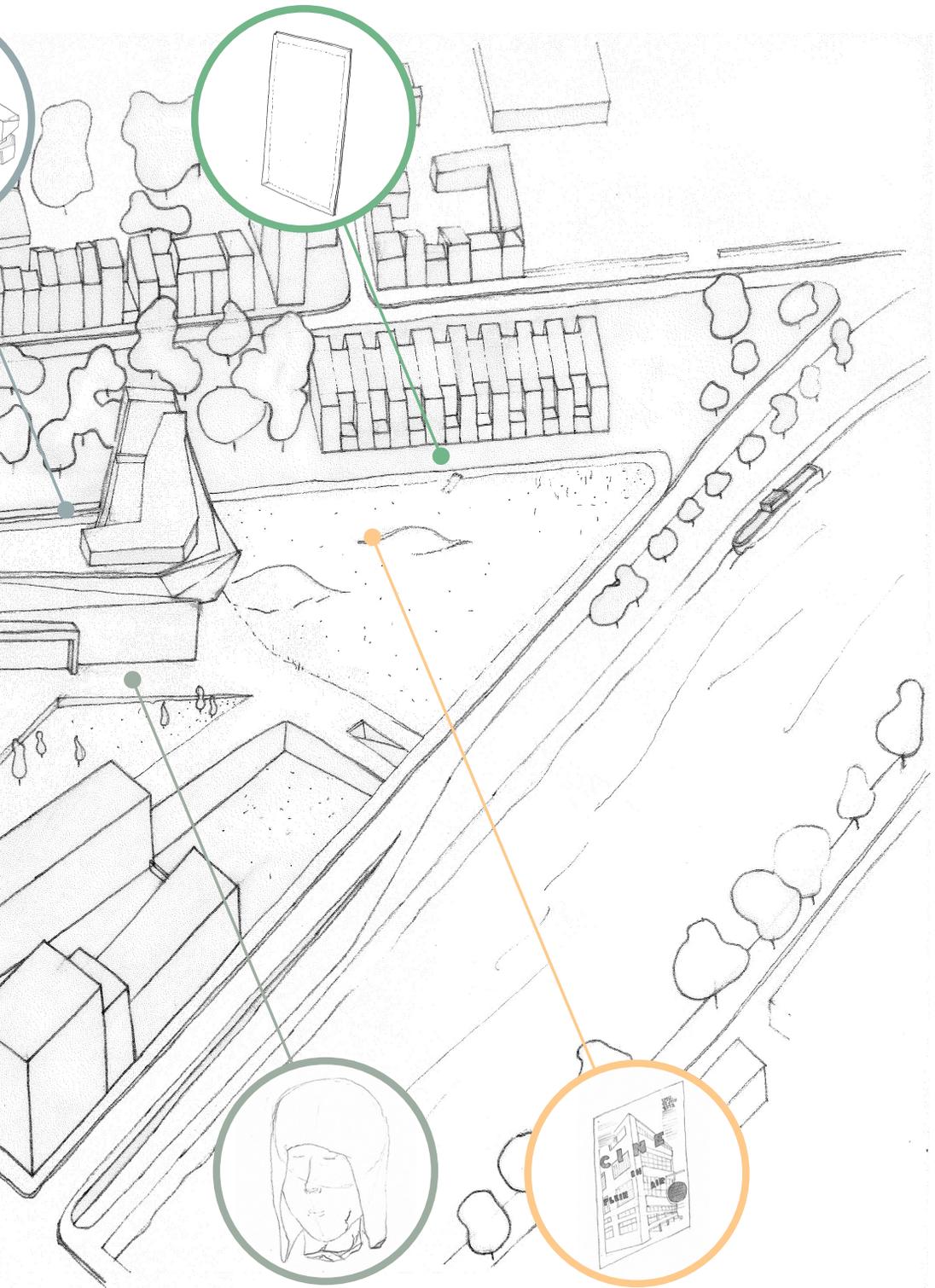


Fig. 53 : Portait synthétique des objets de Bavière racontés. Axonométrie. (2023).  
Les couleurs correspondent au schéma de synthèse des pages 318-319



LE CONTACT DE DÉJANÉ  
DE LA DÉJANÉRIE - BAVOISE

www.dejane.be

À l'honneur de la déjane, l'association  
américain de l'architecture  
moderne à Liège, qui propose  
à la déjane, pour tout monde  
pour découvrir les maisons et la  
culture.

**VEN,  
15 JUIN  
2012**

à partir de  
20 heures,  
RIPY au bout du  
Boulevard de la  
Constitution

sur site ou au 0434 21 21 21

**APÉRO EN  
MUSIQUE**

(DJ set par Derek Sein -  
Electro/New Wave)

**LIVE  
SOUNDTRACK**  
par Derek Sein

(aka Le Tril Norvégien et  
ses phobes magiques)

(DJ :

DÉMOLITION

D'UN MUR

(FERRIS LUMIÈRE, 1895)

MYSTERY OF THE

LEAPING FISH

(JOHN EVERSON, 1916)

VORMITAGSSPIEL

GRAND RICHTER, 1928)

**CINÉ**

**EN**

**PLEIN**

**AIR**

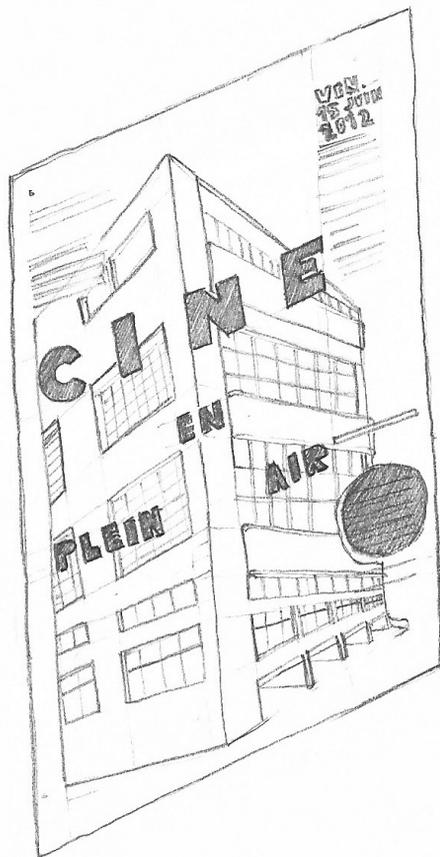
AFTER PARTY  
À LA PÊCHE LA  
LEGA À PARTIR DE  
00:30  
AVEC GEISTER ET  
DEREK SEIN  
(DJ)

**PRIX LIBRE !**

Plus d'infos : [dejane.be](http://dejane.be)

www.dejane.be - 0434 21 21 21 - info@dejane.be - SPICE - Parcours Outre-Meuse - ... pour l'instant! Rejoignez-nous!

## Affiche



29,7 cm x 42 cm. Impression risographique représentant un bâtiment en ruines en teintes d'orange lumineux. Une inscription bleue indique « Ciné en plein air » au centre. Un texte bleu donne une date et un programme d'activité. Le papier est épais, texturé et mat.

Réalisation: 2012, NN Studio

François a 40 ans. Depuis son enfance, il se passionne pour sa ville et les projets qui la transforment. Depuis, il s'investit et milite pour la qualité de ces projets, et qu'ils assurent une vie digne à tous ses habitants. Il s'est entouré de personnes aux idéaux proches constituant petit à petit un réseau de personnes mobilisées pour un meilleur aménagement de Liège. Avec eux, il a régulièrement fondé des collectifs, des groupes de travail ou de pression, ainsi qu'une association, urbAgora, puis une coopérative politique locale.

Bavière a longtemps été un impensé pour François. Enfant, il habitait la rive gauche, il n'a pas de souvenir particulier de l'hôpital ni de ses démolitions. Le porche, pour lui, n'est qu'un énième bâtiment néo-classique, avec pour intérêt principal d'être encore debout, et aménageable.

C'est pourtant sous son impulsion que plusieurs associations liégeoises vont se rassembler au sein du collectif de défense de la dentisterie, lorsque le premier avis de démolition du bâtiment sera déposé, en 2012. Pendant des mois, ces acteurs culturels, ces architectes, ces enseignants, ces artistes, ces défenseurs du patrimoine développeront un discours public visant à dénoncer la démolition annoncée de l'ancien institut de stomatologie de Bavière. À leurs yeux, le bâtiment est un témoignage d'une architecture moderniste liégeoise en disparition à protéger. Ses grandes baies vitrées, ses détails sculptés ou en fer forgé, comme ses jeux de brique jaunes méritent d'être sauvés des coups de grue. Plus encore, son état et ses volumes généreux le rendent envisageable pour de nombreuses fonctions et, d'abord, pour un centre d'art contemporain dont manque la ville. Ils y défendront longtemps l'idée d'un « phare eurégional » de création artistique contemporaine.

L'affiche que me montre François transmet toute l'émulation, toute l'énergie développée. Son graphisme soigné, développé par une agence locale réputée, tout comme son programme, à la fois réflexif et festif, alternant projections, DJ sets et conférences dans une occupation spontanée du bâtiment, traduisent bien tout l'espoir et la vivacité de cette lutte qui fit se croiser de nombreux acteurs auparavant déconnectés.

Victorieuse dans un premier temps, la mobilisation assurera un sursis au bâtiment. Celui-ci sera toutefois de courte durée puisqu'un second permis de démolition sera remis en 2018. Partout fleuriront des panneaux de démolition verts et jaunes, annonciateurs d'une fin imminente. Ce permis sera exécuté rapidement malgré une seconde mobilisation très médiatique, basée sur une grève de la faim d'un des membres du collectif jusqu'à sa menace d'une immolation par le feu.

Entre-temps, François avait participé à la constitution d'autres collectifs au nom de Bavière. En 2014, ce sont 120 personnalités nationales et internationales des mondes culturels, artistiques et universitaires qu'il réunit dans une pétition pour la constitution d'un concours d'architecture pour le futur pôle culturel provincial à Bavière. Deux ans plus tard, c'est une plate-forme de vigilance citoyenne sur le projet urbanistique dans son ensemble qu'il impulse. Celle-ci mobilisera les citoyens du quartier et obtiendra, tant bien que mal, des améliorations marginales du futur ensemble : là, un petit espace public, ici l'abaissement de quelques étages d'un immeuble, là encore la disparition d'un mur aveugle. De telles décisions se situaient bien loin de nos aspirations à des qualités spatiales manifestes, à des logements accessibles et diversifiés ou encore à de vastes espaces

verts dont le quartier était en demande criante. C'est dans ce cadre de l'espoir et de la déception que je rencontrerai François, étant moi-même d'abord stagiaire au sein de cette plate-forme, avant de devenir son employé puis, plus tard, son ami.

Pour François, Bavière, c'est avant tout « le dernier grand site disponible en centre-ville et donc.... Le lieu qui va dire ce que c'est que notre génération entend par fabriquer la ville ». C'est une opportunité de refaire et repenser la ville dans Liège, là où, pour lui, on ne l'a plus fait à cette échelle depuis les années 60, faute de moyens et faute d'ambitions.

Pourtant, François en parle avec lassitude et désarroi. Bavière, c'est aussi une série d'espoirs déçus et d'opportunités manquées. À son sens, c'est le lieu où retentissent deux sentiments d'échec pour la ville qu'il a à cœur. Un échec urbanistique, là où il perçoit un plan d'urbanisation sans qualité ni ambition, et essentiellement basé sur des calculs financiers. Un échec pour le milieu associatif aussi, qui, s'il a su se fédérer, n'a jamais trouvé à se faire entendre, a systématiquement été balayé dans ses nombreuses mobilisations, sans trouver le soutien public escompté.

Les affiches qui s'empilent dans les placards de François sont autant de portes vers ces collectifs investis, structurés et dont une énergie considérable a été déployée pour des causes qui ne trouveront pas écho et qui, petit à petit, se sont délités, faute de rencontrer une écoute, un appui. Elles traduisent des ambitions, trop grandes, mal amenées, ou peut-être mal écoutées, mais en tous cas déçues pour un Bavière qui s'adressait à toute la ville, pour d'autres raisons que son histoire hospitalière passée.

François n'a pas posé un pot au Tennessee, mais une affiche, aux quatre coins de la ville. À travers elle, c'est un Bavière de combat politique citoyen, urbanistique et patrimonial qui s'esquisse, de déceptions ressenties envers des décisions politiques et économiques et d'un sentiment d'échec face à un enjeu d'important, qui a manqué d'être reconnu, une fois de plus.

**J.C. LEGROS**

**DEMOLITION**

**04 336 12 71**

**WCOX**

800 823 324

## Panneau



59,4 cm x 89,1 cm. Impression numérique de trois bandes horizontales colorées. En lettres blanches capitales sur fond vert « J.C. LEGROS » et un numéro de téléphone. En lettres noires sur fond jaune « DEMOLITIONS ». Le papier est brillant et fixé aux quatre coins par des colliers en plastique noir serrés.

Réalisation: 2012 ?, J.C. Legros.

Yves a passé ses soixante ans. Au fil des années, il a consolidé sa réputation de gestionnaire d'entreprises et de projets immobiliers féroce et efficace. C'est sans doute pour ça qu'il recevra en 2011 un appel lui proposant de prendre les rênes d'un consortium d'investisseurs visant la promotion du site de Bavière. Certes, le site est grand, et pourrait facilement être rentable vu sa position proche du centre-ville et en bord de Meuse. Cependant, d'autres avant lui s'y sont cassé les dents. Lorsque le consortium rachètera le terrain, ce sera déjà sa troisième vente, faisant toujours monter son prix sans apporter de plus-value, sans compter les coûts de dépollution qui sont devenus bien réels depuis qu'est passé ce fichu décret Sols. Mais cela reste possible : en faisant attention et avec des partenaires fiables, ce serait être possible d'en tirer une marge de bénéfices très convenable. On prévoira 400 à 500 logements, pour un retour d'investissement de 200 millions<sup>7</sup>. Bavière, pour Yves, c'est d'abord un investissement, une stratégie calibrée pour que l'ensemble coûte peu, et rapporte beaucoup, permettant le développement de sa société. C'est aussi, comme il le répétera souvent, un projet ambitieux, la plus grande construction privée de logements à Liège depuis 1900<sup>8</sup> qui assoira d'autant sa réputation d'entrepreneur efficace et audacieux.

Yves a donc pris la tête du consortium, une véritable gymnastique mentale et financière : au fil des années, son montage est devenu toujours plus complexe, avec ses trois « Foncières de Bavière », A, B et C, et sa quatrième société, Bavière Développement. À cela, il faut encore ajouter les investissements croisés dans ces quatre entités puisque sa propre société, UrBa Liège, est certes actionnaire majoritaire, mais à côté d'autres entreprises importantes des milieux de la construction et de la promotion belge. Dès les débuts, ce montage-là a été compliqué. L'un des partenaires les plus importants s'est retiré, il fallait trouver une solution. Heureusement, les contacts de Yves ont payé : un fonds de pension de sociétés intercommunales liégeoises allait pouvoir prendre la place. Dans le même temps, il avait trouvé les assurances dont il avait besoin pour lancer le projet sereinement : la Ville était demandeuse d'y investir pour racheter une crèche, un commissariat, une maison de repos et un hall omnisport que la société bâtirait pour elle. L'Université et la Province seraient d'ailleurs intéressées d'en faire de même, l'une pour sa faculté, d'architecture puis de dentisterie, l'autre pour sa haute école. Cerise sur le gâteau, La Province, actionnaire majoritaire du fonds de pension investissant dans le projet, rachèterait également à prix intéressant une partie du terrain pour y construire une bibliothèque. Il ne resterait alors plus qu'à compléter tout cela par les logements promis, amortis par toutes ces assurances publiques.

Bavière se complique cependant rapidement pour Yves. Le fonds de pension qui finance le projet sera scruté de près : une affaire de détournement de fonds a éclaté fin 2016 dans les intercommunales qui renfluent ses caisses, et nombreux sont les responsables impliqués dans le projet qui se voient poursuivis et devront se retirer. Les promesses publiques se font aussi plus maigres : la Ville décide de construire son commissariat ailleurs et reporte ad vitam æternam la reconstruction de son hall sportif, l'Université se retire finalement du projet et la Province suspend son projet d'école.

Malgré ces retournements de situation qui rendent l'équilibre financier du projet, et les perspectives de rentabilité, toujours plus précaires, Yves garde le cap et trouve à faire des économies. Protéger les bâtiments restants, la dentisterie et le porche, des incursions est compliqué, et cher. Malgré des mobilisations, il finira par réussir à faire admettre, à la

fois à ses architectes et à la Ville, qu'il vaut mieux démolir l'institut de stomatologie, lui faisant gagner des mètres carrés, et le coût d'une rénovation. Quand la toiture du porche prendra feu, il se saisira de l'occasion : peut-être les dégâts seraient suffisamment importants pour justifier sa démolition. Les études, cependant, le contrediront, le laissant avec ce vieil édifice sur les bras, que l'Université avait décidé de ne pas occuper, finalement. Il devra même déboursier encore des sommes pour stabiliser ce qu'il restait de sa toiture. Il engagera pour ce faire une entreprise, J.C. Legros Démolition, qui en profitera pour parer le bâtiment de ses panneaux publicitaires. Le message a d'ailleurs bien été compris : ils sont nombreux, maintenant, celles et ceux convaincus que le bâtiment est destiné à la démolition suite à ce simple panneau. Le prochain incendie, peut-être, sera le bon, et permettra d'éviter de devoir déboursier encore des sommes pour une rénovation. Il faut dire qu'il n'y a plus grand-chose dans ce bâtiment, depuis qu'il l'a racheté : du grabuge, surtout, des SDF, et tant de flyers, d'affiches, de traces des occupations et des projets passés. Beaucoup de bruit pour rien.

Pire encore pour Yves, les appartements qu'il est en train de construire eux-mêmes ne se vendent que très lentement. Les concurrents sont féroces : ils vendent de l'écologique, de l'espace publique, des appartements plus grands, plus beaux, pour le même prix ; ils n'ont pas les mêmes problèmes que lui. D'autres avaient tenté de faire ça à Bavière avant lui, avec un concours d'urbanisme, des ambitions irréalistes, avec des grandes places et des parcs, des centaines et des centaines de logements. Ils avaient même commencé à creuser, mais on a bien vu ce que ça a donné, avec la crise économique de 2009. Heureusement qu'il est là pour éviter de faire les mêmes erreurs. Peut-être, quand le pôle culturel aura ouvert, trouvera-t-il plus d'acheteurs ? En attendant, il attend, s'occupe de ses autres projets immobiliers. Vu la hausse des prix des matériaux de construction et de l'énergie, vu la dégringolade du pouvoir d'achat, il va falloir attendre un moment avant de pouvoir y repenser. Peut-être devra-t-il revendre le terrain par morceau, au plus offrant, ça lui enlèverait une épine du pied.

Je n'ai jamais rencontré personnellement Yves, il n'a jamais répondu à mes sollicitations. Sans doute était-il trop occupé. Pourtant, je l'ai croisé et entendu souvent. Dans des journaux, dans des conférences de presse, dans des réunions d'information publique. Son attitude et sa voix sont imposantes, ses arguments péremptoires, ce n'est certainement pas quelqu'un avec n'importe qui peut négocier. Yves n'a pas posé un pot dans le Tennessee, mais un panneau d'une entreprise de démolition, sur le porche de Bavière. À travers ce panneau, se donnent à voir tous les attermoissements d'un Bavière économique, fait d'investissements fonciers, de prises de risques et de garanties, de recherche d'une marge de bénéfice suffisante. Bavière, là, est un jeu d'équations et de tableurs, des séries de lignes de chiffres, de coûts et de revenus, de nombre d'appartements et de mètres carrés. C'est aussi un jeu d'interconnaissance, d'échanges de services politiques et économiques à l'échelle d'une ville, d'une région voire d'un pays dans lequel Bavière joue un rôle parmi d'autres, devenu décevant. Ce Bavière est sans doute devenu un problème, une bévue qu'il va falloir corriger pour s'en sortir dignement, un déficit qu'il va falloir combler pour Yves. Il en va de son image d'investisseur diligent et de gestionnaire efficace, il en va des centaines d'employés qu'il emploie, et des actionnaires qui scrutent ses décisions.

DE BAVIERE

Caro et Fact666 présentent  
**Dernier Printemps à Baviere**

Vendredi 21/03/08 de 17h à midi  
Espace bavère bvd de la constitution

SCENE EXTERIEURE    SALLE ELECTRONIQUE

**LE PRINCE HARRY  
KITTY MAHAALBAF  
LE COMMANDO FÊTE  
AND MANY GUESTS**

**NELL  
LEVIATHAN (LIVE)  
ACID ANGEL (LIVE)  
BIOXYD  
PARA-NOID ET NE-  
VROSA (LIVE)  
SHORE  
M.E.R.S.  
DJOSS  
FACTOR X**



SALLE CHILL - OUT

**TOUTHANJAMOUL ATZICMU**

**PAINTBOX (LIVE)**

**DJOSS**

**VLE ET SON ORCHESTRE**

**ADESS**

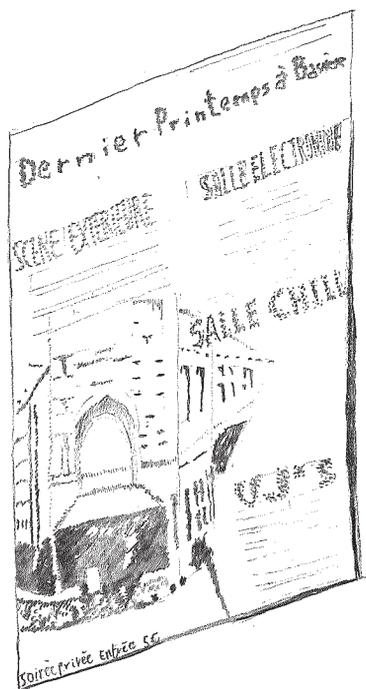
**WPS**

**LOBOTOMIK THERAPY  
COLLECTIF DIGITAL  
BAL MUSETTE**

**JONGLERIE DE FEU  
RESTAURANT VEGAN (JON-  
RUELLE)  
PEINTURE EN LIVE**

Soirée privée Entrée : 5 €

## Flyer



10 cm x 14cm, Quart de feuille de papier machine de format A4 imprimé, noir et blanc. Titré « Caro et Fact666 présentent Dernier Printemps à Bavière » et listant des noms de musiciens dans cinq salles. Dans un coin : « Soirée privée Entrée : 5€ ». Typographies variées. La composition s'articule autour d'une photographie au contraste saturé d'un bâtiment d'entrée monumental. Le papier est percé d'un trou de punaise sur son bord supérieur. Tache de café sur le bord gauche, un morceau légèrement déchiré au dos.

Réalisation : Caro, Fact666, 2008.

Cathy<sup>9</sup> a occupé Bavière avec des amis artistes, dès 2004. C'est l'archétype de l'hôpital abandonné, et la liberté d'un contrat d'occupation précaire qui l'a amenée là. Le loyer est bas, les locaux vastes et dotés d'un cachet certain, ses tâches simples : y vivre pour empêcher les incursions illicites et rapporter à la société de gardiennage le moindre problème (dégâts des eaux, effondrements ...) qui s'en occupera, le propriétaire n'ayant pas encore de projet établi pour le bâtiment. Cathy n'a aucun souvenir personnel préalable lié au lieu. Elle en a cependant développé puisque jour après jour, elle fera du lieu son logis, son atelier de création aussi, ainsi qu'un espace de détente et de fête, avec ses nombreux amis. Bavière est pour cette petite communauté un improbable lieu de quotidien marqué par ses grands espaces vides, appropriables à volonté.

Cathy me montre des photographies. Des éclats de rire et des gens affairés s'y affichent, dans un cadrage incertain, dans des couleurs passées et surexposées. Bavière était un lieu où l'on créait, seul ou ensemble, en récupérant les quelques images et statuettes christiques laissées par les anciennes sœurs soignantes ; où l'on dansait au son du hang ou du didgeridoo ; où se baladaient des chats, des chiens, toutes sortes d'animaux. Leurs silhouettes sombres, en contre-jour, se détachent, marquées par deux yeux brillants reflétant un flash d'appareil photo. Ce n'est pas sans évoquer ces esprits avec lesquels Cathy cohabitait. Comme elle l'affirme : *« Fallait pas avoir peur des fantômes là-bas. Il y avait une énergie sombre, quand on est arrivé, qui était... assez effrayante »*. Un spectre -farceur ou vengeur- la giflera ainsi alors qu'elle s'endormait dans la cour. Des ombres noires campaïent aussi dans les combles, empêchant les vivants de pénétrer plus loin, négociant un partage spatial. Il y avait la partie des vivants, « Bavière » et celles des autres, « *les ruines* ». Plus encore, l'apparition d'une nonne, le doigt tendu vers une aile du bâtiment poussera Cathy et sa sœur à se renseigner et découvrir que s'y tenait le couvent de l'hôpital.

Les dizaines de clichés comportent d'autres images singulières : les mêmes visages sont désormais enduits d'une peinture rouge, des hommes en tenues amples s'éventent réciproquement à l'aide de longues plumes, d'autres personnes sont assises en cercle. Cathy organisait mensuellement à Bavière des séances d'inspiration chamanique où l'application d'achiote<sup>10</sup> et la prise de psychotropes -ayahuasca ou champignons hallucinogènes- étaient centrales. Cet état de conscience altérée visait à faciliter un dépassement de soi vers l'autre et vers le monde, à se soigner l'esprit en entrant en connexion notamment avec son environnement, Bavière. Cela, Cathy le faisait aussi à travers d'autres petits rituels comme l'enfouissement de pierres dans le sol de la lande derrière le bâtiment, ou l'enlacement d'un arbre vénérable, resté debout après les démolitions de l'hôpital. L'émotion est palpable quand Cathy évoque ce Bavière :

*« Moi, j'aurais passé ma vie à Bavière. J'ai senti que j'étais... que ce lieu, c'était... c'était sacré, c'était magique, je ne sais pas comment expliquer... »*

Elle et son ancien colocataire d'alors se rappellent des frasques et des conflits de cohabitation, des anecdotes cocasses qui ont traversé ces lieux, sur un ton à la fois doux et amer :

*“ G: Oui, ça incitait les gens à faire des trucs un peu fous en fait. Un pote qui vient de Paris... et on va à la Batte, et il achète un canard vivant. Ha bah oui, lui, il repart à Paris tranquille.*

*C: Et nous laisse le canard.*

*G: Nous, on se tape un canard... moi je creuse un trou, dans la cour. On met une baignoire[...]*

*C: On se lavait dedans...*

*G: J'ai mis deux ou trois poissons, le canard, et canard allait dans la baignoire. C'était génial. Et*

*puis, Cathy était pas contente parce que... c'était pas cool pour le canard quoi. Et bon, personne n'osait le... le manger quoi. Fallait quand même passer à l'abattage. Et puis, le chien s'en est chargé. Un jour, le chien l'a mangé.*

*C: [rire] Il l'a croqué, il l'a même pas mangé!*

*G: Caro a dit: «il l'a libéré». [rire]*

*C: [rire] Il l'a libéré. Bah oui, le canard il se tapait la tête sur le miroir toute la journée. Pauvre bête. Je crois que Luna a... a saisi qu'il fallait s'en occuper quoi [rire].”*

Cathy et Gauthier, habitant du porche sous occupation précaire de 2004 à 2008, 21/11/2020

Tout cela prend brutalement fin en 2008 quand la société de gardiennage gérant les locaux leur signifie la fin de l'occupation. Un nouveau quartier doit naître sur cette grande friche, le bâtiment sera rénové, tout le monde doit partir. Ce départ est l'occasion, pour Cathy et ses amis, d'organiser une dernière grande fête dans le bâtiment. Lors de ce “Dernier printemps à Bavière”, le 21 mars 2008, plus de 500 personnes ont usé les planchers de leurs pas de danse, faisant résonner une dernière fois les hautes salles du bâtiment des clameurs de la foule. Peu après, l'arbre affectionné par Cathy se fait foudroyer, un signe à partir duquel elle part, sans lutter, mais non sans regret.

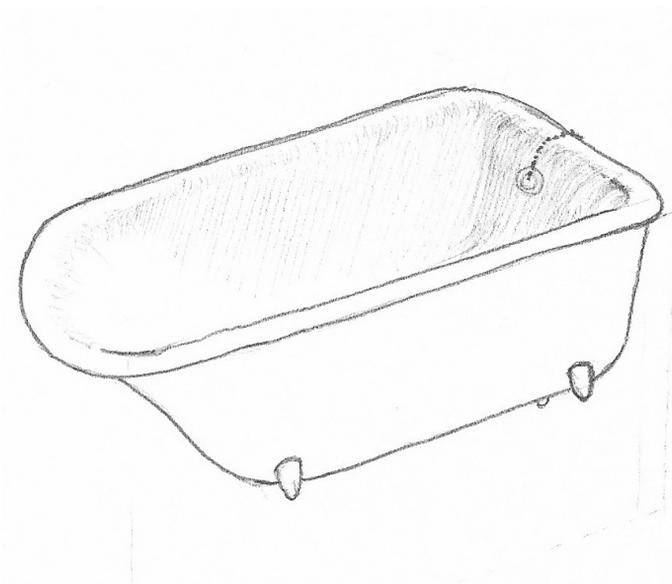
Marqueur s'il en est d'une relation fusionnelle, Cathy gagnera, auprès de ses amis, le sobriquet de « Madame Bavière ». Elle exprime comme Jany, Michel et bien d'autres une intense nostalgie. La sienne porte sur une époque révolue, presque un âge d'or fait de liberté, d'insouciance, de feux de joie dans la cour et d'une piscine gonflable sur les toits. Comme Jany aussi, Cathy a emporté avec elles des objets ; quelques archives, de nombreux bocaux. Une histoire personnelle mouvementée, celle d'une jeune femme artiste précaire amenée à faire de nombreux déménagements, la forcera cependant à se déposséder petit à petit de ceux-ci. Elle m'en confie malgré tout quelques-uns, dont ce flyer. Cathy garde auprès d'elles ces derniers artefacts, elle reste proche de ce Bavière. La petite communauté qui s'est ainsi formée s'est également dissipée, mais les colocataires se voient encore, à l'occasion, évoquent ce Bavière, cette période spéciale de leur vie. Mais elle n'y retourne plus : les effets de l'abandon et de la déliquescence sont trop douloureux, les derniers bocaux sont remplis de l'urine de ceux qui dorment là, ses fresques se confondent désormais avec les graffitis.

La facilité avec laquelle j'aurais pu passer à côté de cette autre existence de Bavière me frappe. En 2020, le regard d'une collègue s'allume lorsque je mentionne le nom de l'ancien hôpital. Elle me raconte ses souvenirs de soirées mémorables, de rituels chamaniques avec les gens qui y vivaient. Une période récente, et pourtant déjà oubliée. C'est ce qui me presse à rencontrer Cathy, son amie. Et de me rendre compte de toute la distance, et de toutes les similarités qui la relient à Jany, et aux autres.

Cathy n'a pas posé un pot au Tennessee, mais un flyer, que j'ai punaisé au mur de mon bureau. Il m'ouvre à un monde, un nouveau Bavière, une communauté que je n'aurais pas attendue. L'impression et le graphisme, en noir et blanc, faits avec les moyens à disposition sur du papier d'imprimerie découpé grossièrement, renvoient à un monde créatif où précarité relative rime avec liberté d'action, dans un climat doucement altermondialiste, qui s'accommode des conditions d'une entreprise de location dont le souci est d'éviter la déliquescence du bâtiment, sa perte de valeur, et l'incursion d'indésirables, de « tox's » et des dégâts qu'ils causeraient.



## Baignoire



*60 cm x 180cm x 50 cm, vasque oblongue émaillée aux bords arrondis. Un bord est recouvert d'un silicone noir, une paroi est percé d'un opercule métallique. L'objet est enfoncé dans la terre et partiellement rempli d'une accumulation de boues et de feuilles.*

*Réalisation : 2007-20*

Jérémy a une trentaine d'années. Je le croise en 2020 alors que je m'approche, incertain, du porche, cherchant une entrée et craignant de déranger quelqu'un, ou de me mettre en danger. Il me fait sursauter, je ne m'attendais pas à trouver là un jeune DJ promenant son chien. Il me salue, s'en va et revient quelques minutes plus tard, sans son chien, mais armé d'un appareil photo et d'une lampe torche. Jérémy fait de l'urbex, il photographie des bâtiments abandonnés aux quatre coins de la Belgique. Il connaît tous les spots, est connu pour ses clichés et le site web qu'il modère sur le sujet, mais, dans la tradition de son domaine, ne révélera jamais où ils ont été pris. Il s'agit de conserver le secret des lieux, d'éviter qu'ils soient trop visités, auquel cas ils perdraient leur valeur ; c'est leur abandon qui les rend si particuliers et attractifs.

Je suis Jérémy dans son exploration. Il avait d'abord hésité à revenir, craignant de tomber sur des « *tox*' » agressifs, mais, à deux, cela lui paraissait plus envisageable.

Mal équipé pour l'opération, j'eus du mal à enjamber la fenêtre arrière, seul accès au bâtiment. Jeremy, habitué, criait "Bonjour, je suis pas là pour faire chier, je suis juste venu prendre des photos". Nous avançons de pièce en pièce, Jeremy prenant ici et là des photos, moi des notes. Le sol était jonché de débris du bâtiment, de traces d'occupation, les murs recouverts de graff de grande taille. Jeremy et moi échangeons quelques mots à l'occasion. Devant les escaliers, il me dit éviter les étages, de peur qu'ils s'effondrent, ou de rencontrer quelqu'un. Les parties du bâtiment avaient visiblement été scellées par des blocs dont certains avaient été descellés, permettant des accès. L'urbex devient là un exercice dans la contorsion et la compression des corps, entre ces vastes espaces chaotiques et ces minuscules accès, souvent au niveau du sol. Au premier passage, je suis surpris de voir le sol jonché de flyers promotionnels et les murs d'une pancarte portant le nom du projet immobilier précédent. Au second, nous rencontrons une personne vivant là. L'interaction est somme toute calme, et sans enjeu, mais nous préférons en rester là, et sortir du bâtiment.

Jérémy, sur le retour, prendra encore quelques photos, dont celle de cette baignoire, qu'il me remettra ensuite. Il tentera ensuite de pénétrer dans la chapelle adjacente, via une porte dérobée. Mais je lui confirme qu'elle est toujours en utilisation, que des messes et un abbé y ont toujours résidence. Il s'en doutait : il avait aperçu des habits de curé par une fenêtre cassée, des objets de culte à l'air précieux, des décorations de bronze, beaucoup de choses qui laissaient à supposer qu'il y avait bien quelqu'un pour les protéger. Mais n'aurait pas pensé que quelqu'un y vivait toujours. Je remarquais aussi avec quelle assurance Jeremy marchait dans cette lande qui me faisait si peur avant, et notais l'importance de cette assurance dans l'absence de suspicion qu'un regard extérieur pourrait porter, ainsi que l'habitude qu'il devait avoir.

Quand Jérémy prend cette baignoire enterrée en photo, il en ignore l'histoire, tout comme moi ; je ne rencontrerai Cathy que quelques mois plus tard. Pour lui, ce n'est qu'un signe parmi d'autres qui témoignent de l'abandon, qui étonne voire qui détonne, un sujet de photographie qui ne manquera pas d'attirer l'attention. Bavière, pour Jérémy et pour la communauté des urbexers, est avant tout un sujet esthétique et un terrain de jeu. Celui-ci est toutefois conçu comme dangereux et peu abordable. Plusieurs m'ont

ainsi dit se refuser d'aller là-bas, de peur d'y faire des mauvaises rencontres. D'autres, par contre, n'hésitent pas à mettre en récit ce danger présumé et, par là, se mettent eux-mêmes en scène. Une autre membre de cette communauté de pratiques a ainsi réalisé une vidéo postée en ligne, qu'elle nomme *Exploring Abandoned Hospital Baviere - People are living inside!*. À la fin de la vidéo (15'47"), la caméra s'attarde sur un trou de serrure en gros plan, affichant le texte "*if you look closely, you can see somebody through the hole*", une forme humaine étant vaguement perceptible malgré les soubresauts de l'objectif. Quelque part, cette mise en narration enlève l'agentivité des personnes vivant à Bavière: d'individus en marge de la société normée, sans domicile légal, sans sécurité essentielle, ils en deviennent là une présence presque surnaturelle, visant à faire frémir le spectateur et à augmenter l'audimat, comme l'en atteste l'emploi de cette séquence courte et floue pour titrer la vidéo de façon sensationnaliste. La mise en scène même renvoie aux codes des films de chasseurs de fantômes: caméra qui tremble, chuchotement et craquements de plancher, traces d'une présence mise de plus en plus en avant (déchets, matelas, nourriture, excréments ...) jusqu'à l'apparition, furtive et crainte, d'une silhouette désincarnée. Bavière devient là un stéréotype de l'hôpital abandonné de films d'épouvante, et ses protagonistes essentiellement des faire-valoir.

Au travers de leur travail, à Bavière et ailleurs, les urbexers gagnent une réputation, des compétences, rarement une rémunération. Ils en développent aussi une appréciation du risque et du silence d'un bâtiment en ruine, des trouvailles inattendues qu'on peut y faire. Ils coopèrent peu, gardant chacun jalousement le secret des lieux, mais communiquent beaucoup, font montre de leurs découvertes, de leur dernier cliché.

Jérémy n'a pas posé un pot dans le Tennessee, mais pris une photo d'une baignoire, dans la cour arrière du porche. Par là, il ouvre un monde où l'abandon et son esthétique sont premiers, une rare esthétique à protéger et à documenter. La situation, singulière, de la baignoire enfouie dans la terre, comme l'accumulation de feuilles mortes dans sa vasque évoquent le temps qui passe et l'histoire, inconnue, d'une chose laissée derrière qui trouvera vite le sens de tous les sites d'urbex, de toutes les friches, de tous les délaissés. Par cette esthétique, des photographes existent et se reconnaissent, font montre de leur talent, de leur audace et de leur capacité à dénicher les coins inconnus, ou inaccessibles. Ils y développent les imaginaires qui les mettent en scène dans cet abandon, qu'ils apposent à la matière, et à ceux qui l'occupent.



## Statuettes



*25 cm x 7cm, représentations en porcelaine bleue, blanche et dorée de la Vierge Marie priant. L'ouvrage est délicat, mais recouvert d'une fine couche de poussières. Les deux objets sont déposés dans le coin d'une pièce aux murs délabrés et fissurés.*

*Réalisation : inconnu.*

L'abbé a investi la chapelle abandonnée dès 1990, peu avant les vastes opérations de démolition. Dans cet espace auparavant réservé aux Sœurs augustines de Bavière, il a amené une petite communauté traditionaliste, à laquelle les portes des églises se fermaient toujours un peu plus. Deux fois par semaine, il officie des messes murmurées, en latin, au soleil levant, selon les rites tridentins. Le dimanche, sa messe est chantée à l'orgue et le sermon donné depuis une imposante chaire de vérité. Bavière, pour lui, est presque une paroisse, dotée de ses fidèles dévots qui viennent se recueillir, ou se confesser auprès de lui, quant ce n'est pas l'abbé qui va au chevet des malades leur porter l'eucharistie.

Dans la chapelle, l'abbé porte chaque geste avec minutie, de droite à gauche; chaque mot a son poids, tout comme chaque objet: les cierges sont ainsi de préférence hauts et fins, les volutes de fumée et les gouttes de cire s'exprimant dans des jeux de lumière et d'ombre qu'il met en scène, poussant un projecteur un plus par ici ou par là.

Mais c'est le son qui est la mesure principale de cette communauté: celui des prières murmurées au petit matin, des souliers sur les marches de pierre de l'autel ou de l'orgue grave le dimanche. Évoquant les longs pèlerinages nocturnes qu'il effectue, chaque semaine, vers un sanctuaire à plusieurs heures de là, il me confie : « Pour être vraiment heureux, j'ai besoin de longs moments de silence. Toute une heure, comme ça, avec pas une seule voiture et beaucoup de calme et... Puis le fait d'entendre sonner l'heure aux clochers de certaines églises. Il m'arrive de courir pour ne pas rater ça quoi. Ça paraît ridicule, mais... Dans ma famille, on a toujours aimé la musique. » Il a l'oreille fine, et un rictus se trace sur son visage quand un organiste fait un faux pas, qu'un cantique est mal chanté. Ses frères étaient eux-mêmes musiciens, et l'ont beaucoup inspiré. Depuis, l'abbé n'avait plus eu beaucoup de contacts avec eux ; l'aîné, également abbé, avait été excommunié, refusant la modernisation de l'Église. Le cadet était devenu un célèbre organiste et chef d'orchestre avant que tous deux ne décèdent, séparément, dans un accident de la route. Cette attention pour la musique, c'est aussi une façon de se reconnecter à cette famille perdue, jusqu'à son grand-père qui, agriculteur, avait déjà passé sa passion musicale à ses petits-fils.

Son attachement pour les rites catholiques, la musique liturgique et la chapelle de Bavière impliquent sa propre personne et ses biens. Son argent d'abord, qu'il a investi à grands frais dans la réparation des orgues, ou le rafraîchissement des peintures, déjà rongées par l'humidité. La chapelle se détériore en effet, petit à petit. Si l'on tend l'oreille, les jours de pluie, on entend parfois l'eau qui ruisselle, torrentielle, dans son entrée condamnée. Ces averses s'infiltrent dans les coins des plafonds, font cloquer les dorures et tomber les enduits. Tout cela contraste avec la grandeur de l'autel, baroque, enluminé et magnifié par la montée du soleil perçant les anciens vitraux aux petites heures, aux murmures de l'abbé.

Mais l'abbé consacre aussi son temps à Bavière, pour tenter de convaincre les musées locaux de rapatrier les cuivres d'origine, les chandeliers ou les statues, dont cette statuette de la Sainte Vierge, cherchant à assurer le culte dans la dignité. Son corps enfin: la nuit, l'abbé se retire dans les sous-sols de la chapelle, où il dort quelques heures dans un froid et une frugalité certaine que ses quelque 86 ans semblent ignorer. Il devient -littéralement- le seul cœur battant de la chapelle, aussi la seule présence en cas de problème: incendie, cambriolage, vandalisme.

Philologue et ancien professeur de langue, l'abbé évoque James Joyce, "l'odeur des pierres sacrées" et la mission, répétée par le Pape François, de "ne pas laisser un monde trop abîmé aux générations futures". Cela, il l'interprète aussi comme la nécessité de prolonger la possibilité de ce lieu de culte pour un hypothétique futur regain de foi. Ce Bavière de la chapelle est aussi celui rendu célèbre par Simenon, dont les services en tant qu'enfants de chœur sont gravés jusque dans un panneau à son entrée. Mais plus encore, elle incarne la passation de Bavière de génération de génération : reconstruite sur le modèle de l'oratoire de l'hôpital originel, elle en conserve toujours le mobilier et les ornements du 17<sup>e</sup> siècle. D'aucuns d'ailleurs transmettent encore le mythe selon lequel elle aurait été acheminée, brique par brique, jusqu'au site actuel.

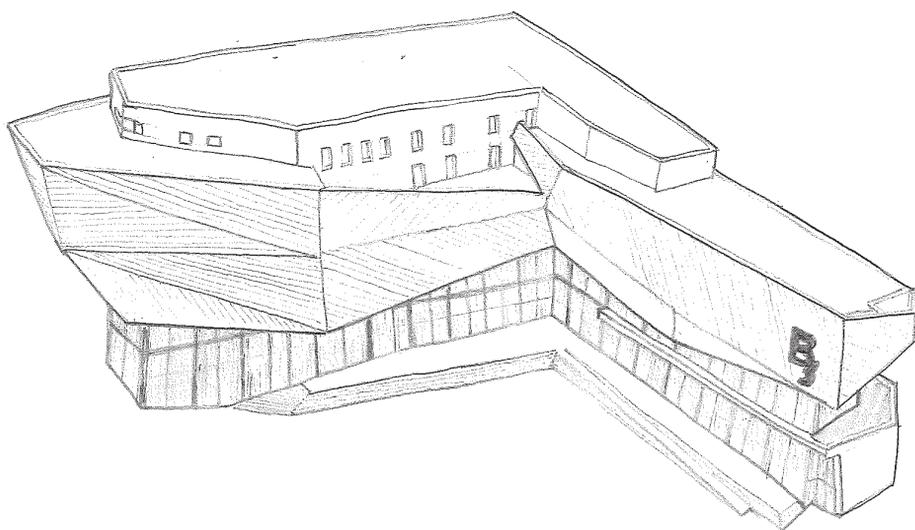
Loin de l'adoration intransigeante qui condamna son frère, l'abbé voit dans sa foi et dans son attachement à Bavière une chose nécessaire, mais sans transcendance : "c'est plus du côté de notre perception, de nos habitudes que les choses... présentent un caractère sacré que de manière objective. Mais de nouveau, il est humain d'avoir l'impression... que... la matière a quelque chose de sacré. Je me rappelle d'un petit bout de phrase de mon auteur, James Joyce, où il parle de l'odeur que répandent les pierres, «the smell of sacred stones». Alors... C'est l'imagination, évidemment, mais il est humain d'être sensible à ça." Il emploie cette conviction pour faire abstraction des morceaux de plafond qui s'effondrent, du bruit des grues qui peuplent les alentours, ou des projets urbanistiques allants et venants, promettant souvent de reconvertir son lieu de culte tantôt en bureaux, tantôt en espace culturel. Les années passant, il a ainsi assisté aux démolitions et aux creusements de fondations et, à présent, à l'édification d'une bibliothèque.

En attendant, il poursuit ses messes, pour ceux qui restent. On m'a souvent parlé de l'abbé, il est connu dans le quartier, vêtu de sa soutane, coiffé de sa barrette et circulant à vélo. Certains pensent même qu'il a toujours été là, qu'il est resté après le départ des Sœurs. J'ai assisté plusieurs fois à ses offices, en compagnie parfois de deux, parfois de quatre personnes. Un jour de Toussaint, le public était pourtant abondant. C'était le confinement, les lieux de culte étaient fermés, mais l'abbé résistait, fidèle à lui-même. Là se donnait à voir une communauté que l'on croise peu et que l'abbé attire, un peu malgré lui. Ceux-là se plaignent beaucoup de l'état du monde et de la foi chrétienne, et certains, les plus reclus, ne manquaient pas de me lancer des regards courroucés. Bavière, pour eux, est une sorte d'île, de havre rare pour se retrouver et poursuivre leur foi comme ils l'entendent, et pour échanger leur grief. L'abbé, affable, les écoute, officie, et fait vivre sa paroisse tant bien que mal.

L'abbé n'a pas posé un pot au Tennessee, mais une statuette de la Sainte-Vierge, dans sa chapelle. Par là, il ouvre un monde de foi au milieu de l'abandon, de vie au milieu d'une friche et de contrastes étonnants. Le culte traditionaliste y côtoie une distance polie à la foi aveugle, l'Ulysse de James Joyce y est posée sur la Bible et la musique et l'amour du geste y règnent en maître, au milieu de l'effondrement des enduits et des infiltrations d'humidité toujours plus importantes. Posée à côté des fissures d'un plafond, cette statue participe du Bavière d'un monde qui s'éteint et en même temps résiste, du soubresaut d'une flamme de conviction sacrée dans un monde sécularisé.



## Bibliothèque



*49 m x 53m x 25m x 72m x 79,4m.  
Édifice coudé en structure de béton recouvert de parois vitrées et de pare-soleil métalliques. La volumétrie est expressive aux étages et sobre à rue. Une façade s'avance vers la rue à l'avant tandis qu'une vaste baie s'ouvre à l'arrière. La vue est prise de l'arrière du bâtiment.*

*Réalisation : Services techniques de la Province de Liège, 2019-23.*

Sophie a 40 ans, elle est responsable de projets pour la députation à la culture, à la Province de Liège. Bavière, c'est son plus gros projet. C'est aussi un projet dont elle a hérité ; quand je la rencontre, c'est avec son prédécesseur, Bernard, qui était à l'origine du projet et à ses commandes jusque 2016.

Pour eux, Bavière est d'abord un projet long et fastidieux qui portait un autre nom, celui des Chiroux, c'est-à-dire de la bibliothèque provinciale, la plus grande de Wallonie. Dans les années 2000, la nécessité de sa refonte se fait sentir : les bâtiments, conçus dans les années 60, sont vétustes et conviennent mal au fonctionnement d'une bibliothèque moderne. Après de multiples tentatives infructueuses de trouver des fonds pour sa rénovation, complexe et coûteuse, une autre option est choisie, il faudra construire un nouveau bâtiment.

Pour Bernard, Bavière s'est rapidement imposée puisque c'est « *un chancre urbain à l'entrée de ville qui est pitoyable, depuis très très longtemps* », un « *no-man's land* ». Dans ce cadre, il ne s'agissait pas de s'encombrer d'un nouveau bâtiment à rénover, comme la dentisterie ou le porche, mais bien de profiter d'un « *terrain vierge* » permettant une « *audace* » architecturale, significatrice d'un nouveau programme public d'envergure. Pour Bernard et Sophie, Bavière sera par contre un « *outil performant et moderne* », une intégration nouvelle du centre de ressources des Chiroux dans un ensemble plus large, ajouté d'une pépinière d'entreprises et d'un « *exploratoire des possibles* ». Ces deux visions se chevauchent et s'expriment bien dans les rapports entre Sophie, reprenant les rênes du projet, et Bernard, sur le départ :

« *PK : Mais du coup, pour le moment, à l'instant, Bavière, le nom Bavière, ça vous évoque quoi, ça représente quoi pour vous ?*

*B : un chancre.*

*S : Un beau projet, et beaucoup de travail ! »*

Sophie se projette dans ce futur Bavière qui nourrit ses espoirs : « *Je me dis tiens, c'est dans cinq ans, mon fils aura douze ans, il va venir à la bibliothèque, il va venir me rejoindre si je travaille dans le quartier [...] ça va peut-être être mon lieu de travail pour 25 ans et je m'en réjouis* ». Bavière, là, s'amorce comme la nouvelle vie d'une institution culturelle, une refonte importante qui concerne des centaines de travailleurs et de travailleuses, et les milliers d'usagers des bibliothèques. Au centre de ce Bavière se retrouve la notion d'écriture, et d'un accès populaire à la lecture et à la création, que renforce d'autant la situation du bâtiment en Outremeuse, au sujet de laquelle Sophie et Bernard doivent régulièrement essayer des critiques, le passage en rive droite impliquant des changements d'habitudes et de visions de la ville pour beaucoup. Bavière sera en tous cas un troisième lieu, en référence à la théorie de Ray Oldenburg (1989), aujourd'hui largement usitée dans les milieux culturels, c'est-à-dire un lieu de vie, de rencontres et de découvertes en dehors des cadres familiaux ou professionnels.

Pourtant, Bavière est aussi pour Sophie, et pour d'autres responsables, un projet hérité, dans lequel elle a à présent rôle d'exécution, mais a eu peu de capacité de décision jusque récemment. Le site a été décidé avant elle, la position et la forme du bâtiment aussi, tout

comme la programmation du pôle culturel. Pour un nombre certain de personnes en charge du développement de Bavière en tant que projet culturel comme l'actuelle directrice des bibliothèques ou le député provincial, arrivés au milieu du guet de ce projet suite au départ de leurs prédécesseurs, Bavière est un projet important dont beaucoup d'options se sont déjà refermées, qu'ils doivent mener à bien sans beaucoup de marges de manœuvre, presque un sacerdoce dans certains cas. C'est aussi un univers de contraintes et de dates butoirs strictes à respecter qui est décrit, où les budgets européens imposent d'aller vite, de ne pas remettre en question ces options prises. Un concours d'architecture aurait pris trop de temps, une relocalisation du projet ailleurs sur le site aurait été intéressante, mais impliquait encore de perdre des mois de travail, autant d'options qui sont considérées, un instant, dans le processus, mais nécessairement rejetées.

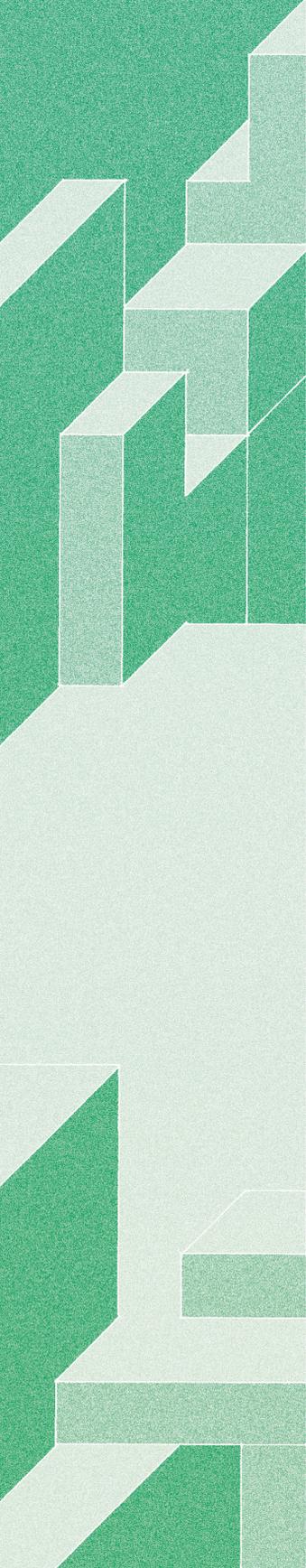
Le contexte, cependant, est jugé propice, malgré sa distance au centre-ville. Le quartier est « culturel », avec le voisinage de l'académie de musique, d'écoles d'arts, d'associations et, au-delà du pont, du quartier Nord, rempli d'artistes. Son folklore local, et la multiculturalité de sa population est aussi évoqué par Sophie comme des parts entières de ce projet, qui vont le colorer et lui donner son identité future, tout comme des axes de travail pour pousser une population populaire locale à fréquenter le lieu. La définition de cette identité lui pose cependant question : la Province peut-elle « s'approprier » le nom de Bavière ? Peut-elle faire cohabiter cette identité jugée ancienne avec celle, devenue proprement iconique, des Chiroux ? La question, toujours en suspens, est un sujet de travail important : *« Il y a deux problématiques en réalité : il y a le nom et l'image.[...] L'image, c'est à dire le bâtiment, c'est-à-dire son esthétique... Tout ça peut influencer sur le logo, sur le nom... Alors, comment prendre sur tous ces éléments ? Ou alors est-ce que c'est le bon élément ? Est-ce que c'est la future architecture qui va séduire et qui va prendre le pas et qui va donner un nom, comme ça arrive souvent ? Est-ce que c'est le terreau ? Est-ce que c'est le folklore ? Est-ce que c'est la vie estudiantine ? Est-ce que c'est l'Histoire ? Enfin, il y a beaucoup de paramètres »*

Sophie et Bernard n'ont pas posé un pot dans le Tennessee, mais une bibliothèque, au milieu d'un chancre. Ils y développent un imaginaire d'un quartier culturel, articulé par un nouvel outil provincial qu'ils participent à construire, tout en étant soumis à des choix et des orientations précédentes sur lesquels ils n'ont pas prises. Par là, c'est un autre monde qui s'ouvre, où des communautés de centaines de travailleurs culturels, d'artistes, des milliers de lecteurs et d'usagers, et l'ensemble des habitants d'Outremeuse trouvent une place qui leur est attribuée.

## Notes du chapitre

- 1 Nom d'emprunt
- 2 Cornet P. (2018). L'hôpital de Bavière, site idéal du western urbain liégeois. *Le Vif/L'Express*, 09/08/2018.
- 3 Entretien avec Jany, 12/11/2016, p. 33
- 4 Le surnom est remplacé par souci d'anonymisation
- 5 C'est-à-dire laisser des tags sur le mobilier et les parois, des messages ou des signatures stylisées, dans ce cas.
- 6 « Toyer » est ici une expression pour désigner l'acte de recouvrir le graffiti d'un artiste par une autre fresque.
- 7 Bodeux P. (2012). Le site de Bavière racheté. *Le Soir*, 28/01/2012.
- 8 Bodeux P. (2016). Un plan-masse pour urbaniser Bavière. *Le Soir*, 15/04/2016.
- 9 Nom d'emprunt.
- 10 L'achiote, ou roucou, est un arbuste originaire d'Amérique du Sud et de Caraïbes dont les graines sont utilisées pour produire une peinture corporelle utilisée lors de différents rituels autochtones. L'achiote est également utilisée pour ses propriétés curatives dans les médecines traditionnelles mexicaines, guyanaises ou caribéennes.





# L'existence en friche

Pavel Kunysz

## Chapitre 2

Champ des Possibles,  
Montréal

Imaginer  
des lieux pour  
exister  
collectivement

Récit  
à dominante  
expressive



*Aux yeux d'un étranger de la classe moyenne, les rues, il faut bien l'admettre, auraient semblé aussi sordides les unes que les autres. À tous les carrefours, un tabac, une épicerie et une petite fruiterie. Partout, des escaliers extérieurs en colimaçon, les uns en bois, les autres en métal, rouillés et dangereux. Ici, une minuscule pelouse entretenue avec un soin jaloux ; là, un vilain carré de mauvaises herbes. Une succession sans fin de balcons chéris à la peinture écaillée, parfois entrecoupés de terrains vagues. Mais, ainsi que le savaient les garçons, d'une rue à l'autre, entre Saint-Dominique et l'avenue du parc, il existait de subtiles différences de niveaux de vie. Chaque appartement sans eau chaude était unique. Dans cette maison était né le fabuleux Jerry Dingleman. Quelques portes plus loin habitait Duddy Ash qui, à chacune des élections, brigait un poste de conseiller municipal en défendant un programme composé d'un seul article : combattre l'attribution des contraventions pour excès de vitesse provoquées par l'antisémitisme des policiers provinciaux. Les magasins étaient tous différents, eux aussi ; chez Best Fruit, la balance était truquée ; chez Smiley, on ne faisait pas crédit.*

Mordecai Richler (1959).

L'apprentissage de Duddy Kravitz. p. 21

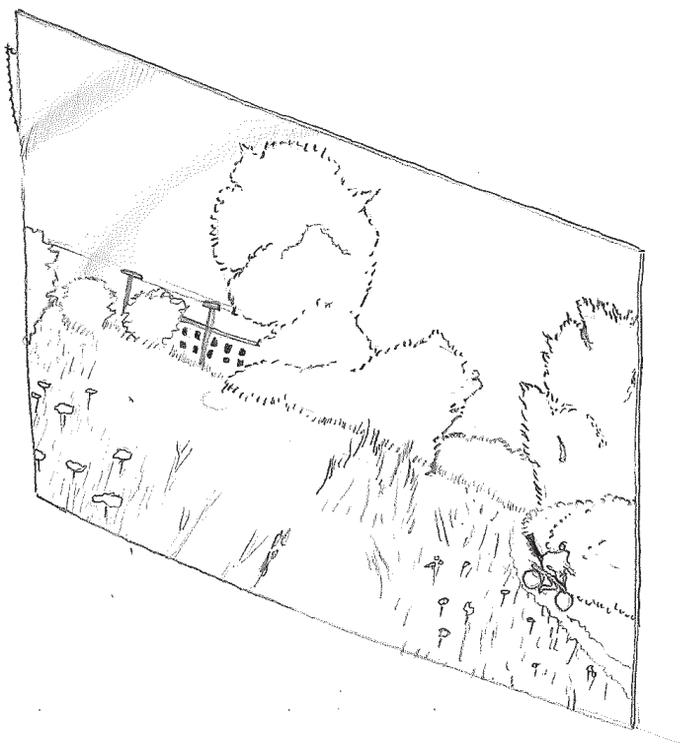


# Chapitre 2

# Champ des Possibles, Montréal



## Carte postale



*20 cm x 7,5 cm. Pièce de papier renforcé imprimé de taille standard. Sur sa face avant, un paysage flou et en couleurs d'une lande fleurie. Sur sa face arrière, une adresse typographiée « Pavel Kunysz - 4545 rue drolet », un timbre représentant un coquelicot et un tampon d'affranchissement.*

Réalisation :2021, Clayton Bailey

Clayton a 67 ans, il est anglophone. Né au sein d'une famille d'agriculteurs, dans un village reculé, il est aujourd'hui un vidéaste internationalement reconnu, professeur dans une école d'art, et photographe à ses heures perdues. Il est arrivé à Montréal pour ses études, qu'il a payées en travaillant dans une pépinière, parfois dans des cultures. Pendant un temps, Clayton vivait dans le Plateau, mais, en 2009, il déménage, dérangé par la gentrification du quartier : « *the houses started looking like Armani suits* »<sup>1</sup>.

Depuis son nouveau quartier d'Outremont, il voit émerger des mesures toujours plus contraignantes envers les voitures, depuis le changement de majorité politique. Clayton commence à marcher beaucoup plus, par facilité. Ses trajets empruntent des itinéraires réguliers, à commencer par celui qui suit les tracés de chemins de fer du Mile End. C'est ainsi qu'il découvre le corridor ferroviaire, ses nombreux espaces, et son ambiance si particulière. Là, il suffit en effet d'emprunter une des nombreuses brèches créées dans la clôture métallique qui longe la piste cyclable. On se retrouve alors dans un espace comme suspendu. La végétation encadre trois voies de chemin de fer qu'on sentirait presque encore vibrer du passage du dernier train, quelques heures avant. La sensation de danger et d'interdit est prégnante ; l'espace est aussi transgressif qu'il est serein. Beaucoup utilisent les brèches dans la clôture pour traverser cette frontière entre les quartiers. Ils enjambent les rails sans y penser, ou avec un vélo ou une poussette encombrante dans les bras. D'autres, comme Clayton, suivent le tracé, profitent de cet espace reculé et l'explorent. Pour certains, cette transgressivité, et l'histoire ferroviaire de ces lieux sont d'une importance capitale : « *I love the railroad; for all the things it is and was. I work on one side and live on the other. I see it as a moral obligation to cross the tracks wherever I find an opening.* »<sup>2</sup>

Fasciné par cette expérience, Clayton entreprendra un travail photographique autour de cet espace du chemin de fer du Canadian Pacific à travers le Mile End. Sans savoir exactement quel serait son objectif, il s'emploie à documenter les traces humaines, contemplant les pas dans la neige, l'hiver, les lignes de désirs se traçant au milieu des hautes herbes, l'été. Dès 2011, il fixera 12 localisations qu'il prendra régulièrement en photo. « *Position 9* » renvoie ainsi au milieu d'une vaste prairie, photographiée à proximité d'un grand érable. C'est un espace de respiration dans le long corridor dont il est la continuité directe. Semaine après semaine, Clayton y revient, immortalisant ce paysage particulier selon les mêmes angles, et les trois mêmes objectifs, en fonction des saisons et conditions différentes. C'est par sa présence régulière qu'il finira par rencontrer la coordinatrice des Amis du Champ des Possibles, apprendre le nom de cet espace et s'impliquer dans l'association.

À l'époque, celle-ci cherche des personnes pour veiller à l'entretien du lieu, effectuer des tâches physiques ou récurrentes ; arracher certaines plantes invasives, planter de nouveaux arbres, baliser les sentiers ... Clayton intégrera les « patrouilles vertes » grâce à ses connaissances horticoles et son besoin de travailler la terre. Il y fait partie d'un petit groupe où se croisent un entomologiste, un botaniste, des habitants du quartier, dont ma collègue. C'est elle qui me présentera Clayton, m'évoquant son travail photographique, et sa passion pour le corridor ferroviaire. Nous échangerons longuement, dans un café à proximité du Champ, puis en nous promenant le long des voies. Quelques semaines plus tard, je recevrai par surprise cette carte postale, reproduction de la « position 9 ».

En m'envoyant cette carte, Clayton me transmet ses imaginaires du CdP, les fige un instant. Il m'amène dans l'univers qu'il a découvert et construit, où la « position 9 » fait partie d'un vaste terrain de jeu ferroviaire. Il y croise des individus de tous horizons, arpentant ses espaces pour leurs propres raisons. Certains le font pour emprunter un raccourci. D'autres parce qu'ils sont fascinés par un sentiment d'interdit, au risque d'amendes de centaines de dollars. D'autres encore pour emporter avec eux un morceau de l'histoire ferroviaire locale, une coque de métal rouillée, une selle de rail abîmée. Il y a aussi ceux qui aiment profiter du calme et de la sérénité, leur permettant de créer, ou de pratiquer, à l'image de cet homme s'y entraînant à souffler d'immenses bulles de savon, la nuit, loin des regards et de l'agitation des enfants qu'il rencontre habituellement. Il documente ces vies croisées, les photographie, leur donne la parole. Pour lui, ces espaces ferroviaires sont *« une œuvre publique collective utilisant les grillages galvanizé [sic] qui bordent les voies de chemin de fer. Les principaux acteurs de la fabrication et de la transformation de ces sculptures sont les travailleurs du Canadian Pacifique, qui réparent les barrières à l'intérieur, les entrepreneurs, qui les réparent à l'extérieur, les équipes de la ville de Montréal, qui entretiennent les pistes cyclables qui les bordent, ainsi que les piétons, la myriade d'individus et les groupes qui coupent, plient, déchirent et enlèvent les clôtures. »*<sup>3</sup> Les passages ainsi créés sont, à son sens des « [...] icônes, consacrés et semblables à un temple, faisant partie du quotidien de ceux qui les fréquentent. [...] maintenant sacrés, ils représentent ce pouvoir de transformation. Ainsi satisfaisant un, ou une multitude de besoins sociaux, idéologiques et émotionnels pour une grande partie de ses usagers informels. »

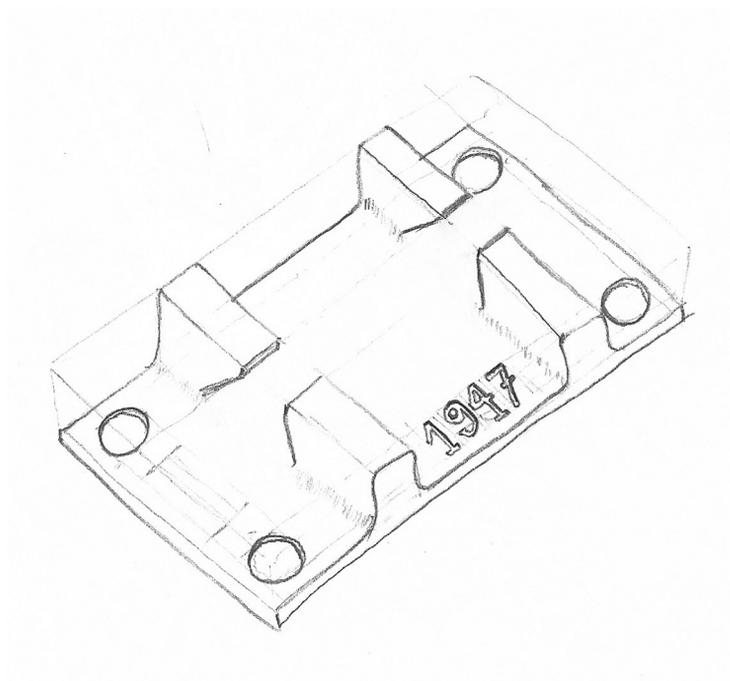
Cette carte ouvre aussi la porte à son propre engagement pour le CdP, où il mit à disposition sa force de travail pour un lieu « vivant », doté d'une « énergie » liée au rail, mais également distincte de celui-ci, en particulier depuis qu'une clôture l'a séparé du corridor ferroviaire. Il y ressent la beauté d'une reprise naturelle, et d'une subversion : *« the most beautiful places are the ones that are used against their original purpose »*. Le lieu est permissif et créatif : des enfants peuvent jeter des cailloux, ramasser des choses, en casser, sans conséquence. C'est un lieu pour relâcher des tensions, tester des choses. Clayton décrit aussi le Champ par son abandon, et ce qu'il permet à des personnes de prétendre : prétendre d'être dans la nature, prétendre à un retour à la terre en la creusant, prétendre d'être des activistes anarchistes en découpant les clôtures du Canadian Pacific. S'impliquer dans les patrouilles, c'était pour lui-même une façon de se vider la tête, de mettre la main à la pâte à un moment où il a senti qu'il pouvait être utile.

Depuis, le contexte a changé, les Patrouilles n'existent plus, les personnes actives dans les Amis ne sont plus les mêmes, d'autres priorités et d'autres façons de se structurer ont fait surface. Clayton a transféré son énergie vers un autre espace communautaire, le « parc aux gorilles », non loin de là. Sa pratique artistique demeure. Que ce soit avec une pelle entre les mains, remuant la terre, ou son appareil diligemment réglé pour documenter l'évolution de l'appropriation des rials du Canadian Pacific, Clayton voit dans ses actions une façon de « s'humaniser », d'exister, en tant qu'être humain, aux côtés d'autres formant, ensemble, des petites communautés.

Clayton n'a pas posé un pot au Tennessee, mais une carte postale, dans ma boîte aux lettres. Celle-ci devient le centre de mondes où le travail de la terre permet de s'extraire des tâches administratives trop lourdes d'un emploi académique, et où un chemin de fer devient un espace d'appropriation, de revendication sociale et d'exploration fabuleuse et contemplative.



## Selle de rail



*Dimensions inconnues, forme inconnue,  
Pièce de métal polie par l'usage, gravée  
d'une mention « 1915 »*

*Réalisation : 1915*

Aleksy et Eliza<sup>4</sup> ont déménagé au Canada depuis la Pologne dans les années 80, avant d'arriver à Montréal, dans le quartier du Mile End, en 1994 et s'y développer un espace événementiel informel. C'est la vivacité culturelle et artistique du quartier et un logement peu cher et en surabondance qui les attire là. Mais c'est aussi la proximité aux espaces ferroviaires abandonnés qu'ils fréquentaient déjà, à deux pas de là, qui motivera le choix de leur logement.

« *I don't know if I could have lived so long in Montreal without this space* », me confie Eliza. Tous les jours, elle se rend au moins une heure pour marcher le long des rails et dans ces cours ferroviaires désertées, dont la plus grande dépasse un kilomètre de long pour la moitié de large. Elle y promène ses chiens, comme beaucoup d'autres, y médite ou fait du yoga. La nuit venue, elle organise avec son compagnon et ses amis des feux de joie et des soirées où l'on boit beaucoup, surtout après les concerts et performances auxquels ils participent et parfois organisent dans tout le quartier.

Aleksy et Eliza décrivent un espace vide, grand et sauvage. "*It was nobody's*": seule une petite communauté d'habités, artistes et marginaux qui finiront par se connaître et se reconnaître, utilisait ces espaces. "*It was our own private wilderness*", "*our private garden*" faite de hautes herbes pouvant monter au-delà de la hauteur d'un homme, habitée de lapins, de putois, d'oies, de renards, de bécasseaux, parfois même de coyotes. À cela s'ajoutaient les mares artificielles résultant de l'activité de l'homme, et les méandres de ruisseaux lorsqu'il pleuvait. C'est un espace aussi extrêmement changeant en fonction des saisons, où Eliza observait le spectacle des cycles naturels. Ainsi, l'hiver recouvrait de son manteau de neige les hectares à perte de vue, offrant une vision impressionnante en plein milieu urbain. Pour elle, c'est un espace qui emmène "*dans une autre dimension*", "*somewhere else*", une rupture avec le monde qui l'entoure porteur d'une "*forme de magie*". Cela s'exprime très bien par les photos des piles de neige qu'elle montre, évocatrices de paysages alpins pourtant lointains.

« *La track* » ou « *the yards* », c'est un lieu de liberté et de spontanéité pour le couple et toute une communauté d'artistes et de marginaux qui s'y retrouvent, s'y côtoient, apprennent à s'y connaître et s'y reconnaître. Chacun est libre d'y lâcher la laisse de son chien, d'y chanter à plein poumon, d'y faire ces feux et soirées, ces performances ou de petites installations, de traverser les rails voire simplement d'y être. Beaucoup m'ont raconté l'attrait de l'illégalité d'être sur les rails. Cela a cependant un coût : le risque de recevoir une amende de la police privée du Canadian Pacific, le propriétaire de ces espaces ferroviaires où passent encore quelques trains, ou de devoir fuir la police d'Outremont, le quartier adjacent.

Au cours de leurs balades, Aleksy et Eliza prennent de nombreuses photos, et récupèrent une grande quantité d'objets, des « *track-related things* » comme cette selle de rail, des morceaux d'aiguilleurs ou de locomotives anciennes. Le couple à l'habitude de se saisir d'objets inutilisés dans les rues : le loft dans lequel ils me reçoivent en est rempli. Un mur est recouvert de valises anciennes empilées, des multiples luminaires chromés aux allures rétro futuristes trônent au milieu de pièces d'art et de mobilier éclectiques. Ils conservent ces objets-là, dans leur cave, un stock, leur ancien logement du Mile End... Au point que

je ne verrai jamais ces « *track-related things* » : ils n'arrivent pas à les retrouver quand ils m'en parlent. Pourtant, ces pièces sont importantes pour le couple. Aleksy leur attribue une valeur historique : ces pièces, car elles sont belles et anciennes. Ces rails, ce sont parmi les plus anciens du Canada. La simple date « 1915 » gravées dans le métal est mentionnée par Aleksy avec passion : c'est une partie du Mile End, un patrimoine en soi.

Clayton aussi me racontait la façon dont l'histoire du Canadian Pacific était l'histoire du Canada, un outil de colonisation devenu outil d'industrialisation et de communication, et presque un état dans l'état, possédant ses propres forces de l'ordre, ses propres territoires, et ses propres règles. Ces objets renvoient ainsi aux dizaines de milliers d'ouvriers, issus des classes populaires et de l'immigration. Ce sont 15 000 ouvriers chinois qui participeront à poser les rails du Canadian Pacific, dont 600 décéderont de ces conditions de travail.

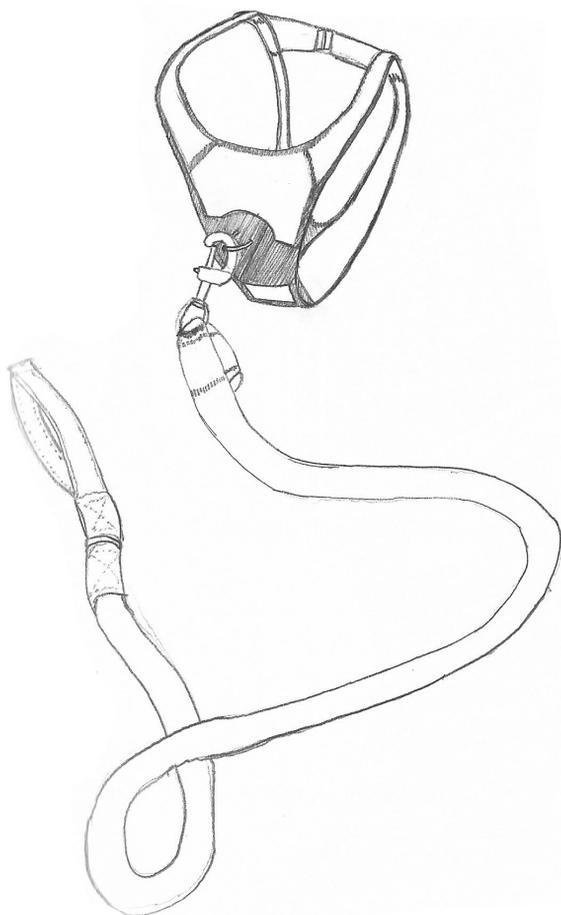
Mais ces objets ont aussi une valeur pour Aleksy et Eliza parce qu'ils charrient une partie de leur vie, faite de créativité, de spontanéité et de liberté permises par ces espaces ferroviaires : « *This is ours, we spent so much time there!* ». Une traduction claire de ce sentiment de proximité affective se voit dans l'enterrement par le couple de leurs chiens, de leurs chats et de leur lézard le long du rail. Chaque année, à l'occasion de la Toussaint, Eliza visite ces tombes pour s'y recueillir, faisant du rail un lieu de rituel et de sacré pour un instant.

« *But now, it's over* », me dit Eliza à propos des rails et du Mile End en général. Après l'installation d'Ubisoft dans le Mile End, en 1997, de nombreux investisseurs se sont tournés vers le quartier pour acheter ses bâtiments en piètre état, augmentant rapidement les loyers. De plus en plus de lieux de création et d'événements ont fermé, par manque de moyens, ou forcé par des arguments sécuritaires ou légaux, dont l'espace événementiel de Aleksy et Eliza. Les cours ferroviaires ont aussi fait l'objet de développements : l'une deviendra un supermarché de bricolage, une autre, la plus grande – la gare de triage d'Outremont – fera l'objet d'un vaste plan de réaménagement pour la création de l'important campus MIL de l'Université de Montréal et ses nombreux complexes d'appartements. La track, dans sa plus grande partie, sera démontée, son vaste espace d'exploration limité à deux rails de chemin de fer scindant le Mile End et Outremont en deux. À peine en subsiste-t-il un reliquat, ce que l'on appelle aujourd'hui le Champ des Possibles.

Eliza et Aleksy n'ont pas posé un pot au Tennessee, mais une selle de rail dans leur grenier. Par là ils accumulent les mondes d'une nostalgie personnelle, faite d'une liberté artistique et sociale perdue, et ceux d'une histoire sociale et industrielle fondatrice de leur pays d'accueil. Comme chez Clayton, ce n'est pas un Champ des Possibles qui se donne à voir, mais une vaste continuité d'espaces habités et singuliers dont il fait partie, qui permettent et ont permis à ces communautés d'exister.



## Laisse



*120 cm linéaire. Corde de nylon tressée bleue et blanche. Une extrémité est reliée à une poignée en cuir, l'autre à une attache métallique.*

*Réalisation : ca. 2010*

Esio a 42 ans. Né en Grèce, il a déménagé à Montréal à 18 ans, pour y faire des études et s'y installer définitivement. Lorsque je le rencontre, il vit de son activité de son activité de promeneurs de chiens, qu'il récupère chez différents clients dans le Mile End. Il a en effet emménagé sur le Plateau en 2005, avant de déménager dans le Mile End en 2014, à quelques centaines de mètres du Champ des Possibles.

Esio découvre le lieu peu après son arrivée dans le Mile End. Il fréquente régulièrement cette partie du quartier : il y a beaucoup de magasins, parfois des événements. Il se rappelle en particulier de moments festifs et familiaux organisés par Ubisoft qui avaient attiré son attention, un peu avant les périodes de confinement. Mais c'est à travers son activité professionnelle qu'il fréquentera un temps l'espace. Le Champ est un lieu agréable, un « espace naturel séparé de la bourgeoisie du Plateau » où les compagnons canins trouvent à s'amuser, à renifler les plantes ou chasser les oiseaux et les insectes. Une grande communauté informelle de propriétaires et de promeneurs de chiens utilise le Champ régulièrement pour ces qualités, depuis déjà longtemps. Un enjeu, dans ce contexte, est celui de la laisse. L'espace est permissif, Esio décrit des activités variées, socialement marginales, jusqu'à la découpe des clôtures du chemin de fer, qui lui font résumer une attitude associée au Champ de « *fuck les règles* ». En lien, des personnes libèrent régulièrement leur compagnon de leur laisse dans cet espace. Ce type de comportements est condamné par Esio, et par de nombreuses autres personnes, y compris les Amis du Champ de Possibles. Au-delà de son interdiction formelle, sur le territoire de la Ville de Montréal, promener son chien sans laisse expose les enfants et les autres chiens à un danger potentiel, et en tous cas un stress intense pour les parents et les propriétaires, sans compter les risques encourus par l'animal lui-même. Ceux qui s'y adonnent, par contre, voient précisément le Champ comme l'espace parfait pour entraîner leur chien à cette liberté, et lui en faire profiter ; calme, relativement reculé et peu fréquenté, le lieu est idéal pour ce type d'activité. Par ces conflits, et parce qu'il n'y pense plus autant, Esio me signale ne plus avoir été sur le Champ depuis un moment pour y promener ses chiens.

Esio fréquente également le Champ occasionnellement de nuit. Là, il y développe des pratiques sexuelles, anonymes ou non, du cruising. Ses premières expériences dans le Champ datent de 2014, avec son ex-compagnon. Passé minuit, motivé par la consommation de stupéfiants, ce dernier veut lui montrer « *une place qu'il venait de découvrir et voulait me montrer* ». Les buissons offrent une couverture idéale et les bruits des occasionnels passants augmentent l'excitation du moment, sa sensation d'interdit. Plusieurs fois, ils se déplaceront, alternant entre le Champ et les rails, profitant des brèches dans la clôture. La nuit d'été autorisait des vêtements légers, à enlever facilement, et encourageaient d'autres dans des activités similaires. Les deux croiseront le long du rail plusieurs fois se cachant dans les buissons, sans que cela les intéresse cette fois. C'est le fait d'être nus, *high*, et de profiter de l'un de l'autre dans un contexte « *risqué* » qui les intéressait.

Un élément crucial de cette pratique du Champ est la discrétion et la rapidité ; il ne faut pas rester trop longtemps au même endroit ni être trop bruyant, pour éviter de se faire attraper. Clayton relaie ainsi également le témoignage d'un autre cruiser : « *Sometimes sex is better on the tracks. Trouble came along, but it wasn't a train. There were seven of them blocking our access to the gap in the fence we came through. Had to zip up quickly. One of*

*us cleared the chain-link with a clean jump but I got snagged on the way down and have a permanent set of side rails to remember that day.<sup>5</sup>*»

Esio reviendra régulièrement, la nuit, dans le Champ, motivé par cette « liberté de baiser en extérieur ». Les recoins que le lieu offre, l'obscurité, la distance aux habitations et le faible risque de se faire arrêter par la police offrent un contexte idéal et les partenaires anonymes sont nombreux. La végétation forme un « *abri de verdure* » et de paix, à l'opposé du Village, quartier gay désormais marqué par l'omniprésence des forces de police, contrôlant personnes sans-abris et trafic de drogues. Pour Esio, l'espace rend cette pratique spéciale. Il racontera ainsi des expériences avec un autre homme lors d'un automne où, plusieurs fois, ils arpenterent le Champ et les rails, s'échangeant des fellations à différents endroits. Il le reverra, plus tard, chez lui : « *Mais c'était beaucoup moins bien, il est plus cochon dehors* ». L'homme, devenu plus *vanilla*, avait perdu tout son intérêt sexuel aux yeux de Esio. Le contexte du Champ et des rails était indissociable du plaisir de l'activité.

Esio ira jusqu'à suggérer que les rails, par leur matérialité, leur lourdeur et leur association à un univers mental ouvrier et viril pourraient contribuer à inspirer ces pratiques et l'attrait du lieu. Il pointera ainsi que le cruising se concentre toujours à proximité des rails, et jamais au sud du site, par exemple, même avant son réaménagement. Près des rails, l'ombre d'un container, la possibilité de passer d'un côté ou de l'autre de la clôture, la densité des fourrés participent en tous cas à cette expérience. Ces conditions ne sont cependant pas exclusives. Au contraire, cette compréhension du Champ le fait entrer dans une catégorie d'espaces à Montréal, comme le parc Lafontaine où « *il y a toujours des gars pour se joindre à l'action* ».

Pour lui, ses pratiques sexuelles, son activité professionnelle et la fréquentation du Champ par de nombreuses familles n'entrent pas en conflit. L'heure joue alors un rôle central. Il lui semble possible de partager l'espace spontanément, sans qu'un groupe dérange l'autre, les uns le pratiquant plutôt le jour, les autres la nuit. Par ailleurs, les cruisers se font déjà aussi discrets que possible, ce qui participe à ce partage: il ne s'agit pas de s'exhiber à des personnes non consentantes, et encore moins à des enfants.

Esio n'a pas posé un pot au Tennessee, mais une laisse, autour du cou d'un chien. Cet objet, dans ses mains, m'ouvre à des mondes du Champ des Possibles encore différents. Ceux d'une communauté de promeneurs de chiens, d'abord, avec leurs propres règles, leurs propres inquiétudes et considérations. Ceux aussi d'un groupe de pratiques illicites, mais discrètes du cruising, où les corps se frôlent et s'échauffent en plein air, dans les fourrés et près du lourd acier des rails du chemin de fer. Ceux enfin de la nostalgie d'un couple qui s'est fait et défait et, ensemble, leur a permis de dépasser des tabous, et exploré des fantasmes, en dépit des règles et des normes en place. Il y a là un attachement qui dépasse les pratiques en tant que telles. Esio clôturera l'entretien en affirmant qu'en parler lui a donné envie d'y retourner. Son ancien partenaire sexuel, cochon en extérieur, venait d'ailleurs de lui envoyer un message. Plus tard, il m'enverra régulièrement des photos des chiens qu'il y promène désormais presque tous les jours.

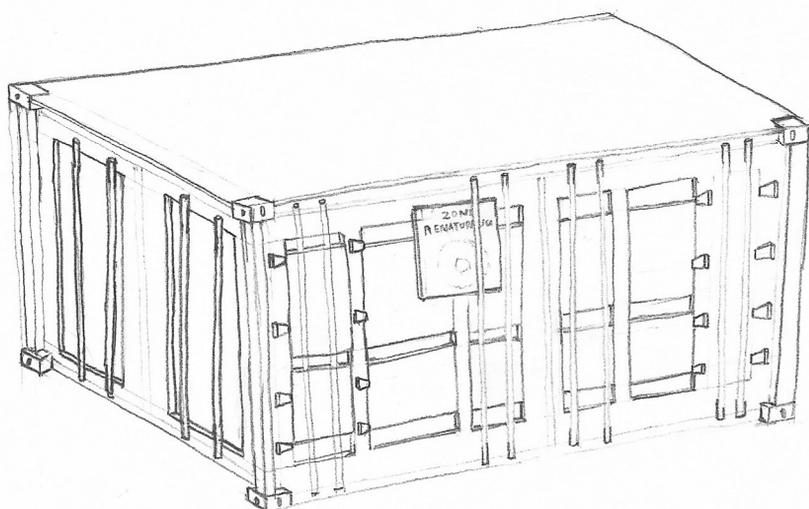
ZONE EN  
RENATURALISATION

check wikileaks  
for raw data  
on Pandora Papers  
not ici) that  
is funded by  
billionaires

Pas de prospérité pour le 1%  
et de l'austerité pour le 99%  
M. LEGAULT-TRUDEAU!  
Allez chercher l'argent, voié  
du peuple, dans les  
paradis fiscaux!!!  
Pandora Papers  
Panama Papers  
-etc...

No major U.S. allies +billionaires  
involved in massive tax evasion  
were hurt or revealed in  
the Pandora Papers  
(only the U.S. empires'  
enemies)

## Container



610 cm x 244 cm x 262 cm. Habitable composé de parois métalliques tenues par une structure poteaux-poutres. Le container s'ouvre par sa plus grande face via un système de verrous et de leviers. Un panneau est coincé entre la structure d'ouverture qui lit « ZONE EN RENATURALISATION » accompagné d'un logo. Les parois sont recouvertes de graffitis et de messages politiques référant l'affaire des « Pandora Papers ».

Réalisation : ca. 2010

Jessica<sup>6</sup> est une Québécoise anglophone, elle a une trentaine d'années. Pendant ses études, elle travaillait dans un magasin d'alimentation biologique de la rue Saint-Viateur. C'est comme ça qu'elle a rencontré un groupe de personnes s'investissant autour du Jardin Roerich. À travers eux, elle entendra parler du Champ des Possibles, sans jamais y aller : « *c'était vraiment comme une légende urbaine pour moi* ».

C'est à partir de sa première grossesse, en 2013, que Jessica va fréquenter l'espace, alors qu'elle ne vit qu'à une dizaine de minutes de là. Elle va y découvrir les Amis du Champ des Possibles et une initiative qui lui parle beaucoup : l'École des Possibles. Il s'agit de créer un établissement scolaire différent, basé sur une pédagogie active, la responsabilisation des enfants et une liberté d'action. Le projet, inspiré par l'atmosphère du Champ et le succès de sa mobilisation, est ambitieux et prendra du temps, les enfants de Jessica auront largement dépassé l'âge d'admission le temps qu'elle ouvre ses portes. Avec quelques autres personnes mobilisées, elle fonde alors le Lion et la Souris, une association d'activités de jour et de jeu libre pour enfants. Son fils, puis son autre enfant ensuite, fréquenteront assidûment ces activités au côté de dizaines d'autres.

Le Champ, pour Jessica, c'est d'abord un espace de jeu et d'aventure fantastique. Les enfants y imaginent des gnomes et des sorcières, se perdent dans ce qu'ils nomment « *la jungle* », quelques sumacs verdoyants, escaladent « *la colline* », une butte de terre au milieu du Champ ou prennent plaisir à grimper, toujours plus agilement, sur un pommier vieillissant. L'espace est pour elle parfait pour y développer toute sa conviction envers le jeu libre et ses contributions au développement des enfants. Laisser ses fils jouer sans contrainte, explorer et expérimenter leurs limites, et les défis qu'ils souhaitaient se poser lui a paru un outil essentiel pour acquérir une confiance personnelle et des capacités d'autonomie tout en étant heureux et épanouis. Pour les enfants eux-mêmes, le Champ est une fête : « *Ils savent que quand on s'y rend, ils vont avoir du temps, beaucoup de temps pour jouer. Ils ont de l'espace. En ville, il y a de l'espace, mais le Champ des Possibles, c'est vraiment un espace qui est particulier, qui est vaste, qu'il y a des cachettes, qu'il y a de la végétation. Puis les enfants, ils aiment ça, qu'ils ne sont plus limités dans ce qu'ils peuvent faire.* »

Le Lion et la Souris et ses différents participants voient ainsi dans le Champ un espace de liberté : « *you can do anything there, actually. Like, you really can.* » Cette liberté est un outil précieux pour mettre en autonomie de jeunes enfants trop souvent encadrés, qui, pour Jessica, leur permet d'accéder à une forme d'autoactualisation : « *And so no matter who you are or what your outlook is, or your skill set is, or anything, there is a way for you to feel like .... like « se réaliser », to feel like self-actualizing, «This is my place and I can be myself here.»* » Par là, les enfants se découvrent et découvrent le lieu, nomment ses espaces, en créent et en négocient des règles et les transmettent à leurs congénères.

Cette expérience est d'autant accrue par la composition des usagers du Lion et la Souris. Beaucoup de ces enfants n'ont pas de jardins, et en tous cas jamais aussi vastes. Beaucoup, également, n'expérimentent pas le monde avec les mêmes yeux que la plupart, de par des neurodivergences, des hypersensibilités ou d'autres particularités. Le Champ, en tant qu'espace extérieur et que lieu de contact à la nature, véhicule ainsi pour ces enfants urbains en recherche d'expériences sensibles un sentiment de bien-être, un contact à une

végétation non maîtrisée et la possibilité d'interagir avec elle : « *It's like for kids who need something more tactile, who need to be allowed to touch, who need to ... That is really ... magical that you can have a deep nature experience. an experience without fear of overstepping* ». Le Champ devient ainsi petit à petit une sorte de jardin secret que ces enfants explorent en compagnie des animateurs du Lion et la Souris.

La différence entre un risque et un danger est au centre de cette liberté laissée aux enfants. Le jeu libre dans le Champ leur permet d'évaluer par eux-mêmes les risques, et de les prendre s'ils s'en sentent capables, d'explorer un fourré obscur, de s'agripper à des branches, de parler à des inconnus. Le danger, par contre, est l'univers des adultes, qui s'occupent de juger si une chose est dangereuse, si elle peut blesser durablement, et d'établir des limites ou des façons d'éliminer ce danger. En ce sens, des contrôles sont effectués en amont des séances de jeu par les adultes. Ils ramassent et se débarrassent des éventuels bris de vert, seringues, ou de tout autre élément jugé dangereux. Les enfants eux-mêmes sont habitués à détecter ces dangers et à prévenir des adultes face à ceux-ci. Souvent, ils crieront alors « *not from nature! Not from nature!* », avertissant les responsables d'un danger à gérer. Pour Jessica, cela démontre encore une fois la capacité du Champ à confronter ses enfants à des situations qu'ils ne vivraient pas ailleurs, et à être autonomes face à celles-ci. Malgré tout, c'est aussi un espace qui lui demande plus d'énergie; il faut prévoir de se munir d'un sac pour les déchets, inspecter le site régulièrement, réaliser en fait une partie de l'entretien qui est usuellement déjà effectué dans les autres parcs.

Un an après la fondation du Lion et la Souris, ceux-ci vont bénéficier de leur bon contact avec Les Amis du Champ des Possibles, et d'un retournement de situation. Des destructions illégales de la végétation par le Canadian Pacific vont amener à l'association des fonds compensatoires inespérés, lesquels seront investis dans des plantations et un matériel de base, le plus important se présentant sous la forme d'un container. Depuis, celui-ci est essentiellement utilisé par l'association pour enfants : ceux-ci grimpent dessus et en font une plate-forme, l'utilisent comme point de rendez-vous et surtout comme lieu d'entreposage du matériel de jeu. Peu conventionnel, ce matériel se compose d'éléments éclectiques : un pneu, une échelle, des planches, des tissus, du carton. Ce sont des « *lose parts* », des pièces libres dont peuvent se saisir les enfants pour qu'ils « *puissent vraiment encore plus intervenir dans leur environnement au Champ des Possibles.* »

Cela fait partie d'une autre particularité du Champ pour Jessica et son association : non seulement celui-ci offre un matériel de jeu déjà présent, des herbes, des roches, des petites structures, mais ces matériaux changent avec le temps, évoluent, chaque jour amenant des éléments qui apparaissent, d'autres qui disparaissent. Des œuvres sont créées en pleine nuit, des cabines électriques repeintes tandis que des bancs partent en fumée; les restes d'un feu de camp sont aperçus un matin, pendant que des plantes flétrissent et d'autres fleurissent. « *The change, the introduction of new things, the loss of new things... is part of what makes natural environments so interesting ... especially for play.* » Ces changements sont vus comme la trace des populations avec lesquelles les enfants partagent le Champ, qu'ils croisent parfois, et avec qui ils interagissent au travers de ces objets. Ces éléments changeants surprennent les enfants, les font réagir et stimulent leur imagination. Jessica décrit cela comme une intervention environnementale, un principe classique des terrains

d'aventures en jeu libre, mais qui se fait, ici, de façon spontanée, sans préparation de la part des encadrants.

Les enfants du Lion et la Souris, à travers ces expériences, sont aussi amenés à manifester leur présence sur le Champ, à laisser des traces de leurs jeux, notamment via les « *lose parts* » du container. L'un construira une cabane qui, un jour, sera occupée par une personne itinérante. Un autre installera des petites pyramides de pierres dans une clairière qui, avec le temps, s'effondreront. Par là, ils sont confrontés à une capacité d'agir sur les lieux, une appartenance, et une cohabitation avec d'autres. Non pas une appropriation, ou un sentiment de propriété, mais plutôt un sentiment de « *I'm part of this and I have the right to be a part of it, and the adults around me will not stop me.* » Pour Jessica, le Champ leur permet de pouvoir fréquenter un espace qu'ils peuvent modifier, en réalisant qu'ils peuvent avoir un impact sur celui-ci et, par là, s'autoaffirmer, «se réaliser». Le Champ est ainsi un lieu transformateur pour ces enfants, depuis la façon dont ils perçoivent l'espace public à la façon dont ils se perçoivent eux-mêmes et leurs limites personnelles : « *And, I mean, I see in my kids this feeling of, like, «Well, of course I should be allowed to. My body tells me I'm capable. I'm not hurting anyone.» And like, they just have this feeling of care towards the world and the spaces they're in.* »

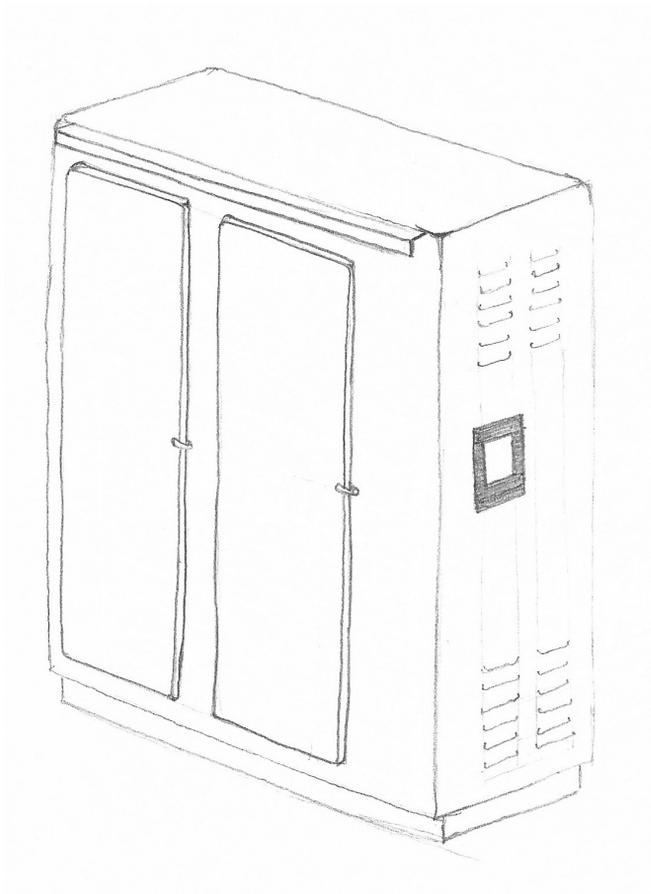
Mais le Champ est également transformateur pour les parents. Jessica insiste à quel point, depuis qu'elle a déménagé au sud de Montréal, l'espace lui manque autant qu'à ses enfants. Comme d'autres, la gentrification du Mile End l'a poussé à occuper des quartiers moins chers. Cette expérience pousse cependant ceux-là à tenter de la reproduire. Certains pousseront ainsi le Lion et la Souris à développer d'autres activités d'aventures dans un espace vert de Montréal plus classique, le parc Jarry. D'autres, comme elle, changeront leur regard sur des espaces plus proches de leur domicile : « *Puis d'avoir fréquenté le Champ des Possibles puis d'avoir... connu un modèle d'appropriation de friches ferroviaires, ça nous a permis de découvrir un endroit comme ça dans notre quartier puis de se dire que c'était possible de le fréquenter.* » Depuis, Jessica et ses enfants investissent « *la forêt magique* », un autre espace prompt à accueillir l'aventure et le jeu libre, faisant du Champ le point de départ d'une dynamique s'étendant de quartier en quartier.

Jessica n'a pas posé un pot au Tennessee, mais un container à l'orée du Champ des Possibles. Celui-ci devient le centre d'un monde conjuguant enfance et liberté, où l'autonomie des plus petits par le jeu et le contact à la nature est une condition essentielle à leur développement et à leur épanouissement. Ce monde transforme ces enfants et leurs parents, les amenant à apprécier de nouvelles idées, entre risques et dangers, et des populations, des pratiques, et un partage qu'ils n'auraient autrement pas rencontré.





## Cabine électrique



*126 cm x 103 cm x 42 cm. Habitable composé de parois métalliques sur un socle en béton. L'ensemble a été repeint plusieurs fois et comporte plusieurs graffitis.*

*Réalisation :*

*HydroQuébec, date inconnue*

Lucie a 38 ans, elle est Québécoise francophone. Je la remarque un jour sur le Champ; elle est entourée de trois hommes à l'air patibulaire. Elle leur distribue de l'argent, ouvre la cabine à proximité, y farfouille, puis le groupe se sépare. Elle m'expliquera qu'elle accompagne des groupes de réinsertion socioprofessionnelle au sein de l'association Dîners Saint-Louis.

Pour elle, le Champ « *a toujours fait partie du paysage* ». Plus jeune, elle s'y rendait pour faire des feux avec des amis, ou visiter des artistes dans leurs ateliers voisins. Elle déménage dans le Mile End au début des années 2000 et y emmène régulièrement ses enfants, surtout l'hiver. Le lieu est un véritable terrain de jeu où les amas résultant du déneigement des rues adjacentes deviennent des pistes de luge et de glissades. Une de ses amies l'invitera également à se joindre aux activités de l'École des Possibles. Ses enfants garderont ainsi des souvenirs forts des concours de bonhommes de neige, de construction d'igloos ou de la « forêt des Possibles », où le collectif recréait un boisé inattendu à partir de sapins de Noël replanté dans l'épaisseur de la neige.

Le Champ est aujourd'hui « *une autre histoire* » qu'elle associe à des consommations de drogues et d'alcool. Mère d'adolescents, elle leur conseille d'éviter l'endroit en soirée. Cette conception est liée à son expérience de ramassage de seringues sur le Champ, rare, mais significative ainsi qu'aux histoires de fête et de consommation sur place que certains des jeunes avec lesquels elle travaille lui racontent. Lucie est en effet chargée de projet pour Dîner Saint-Louis depuis 2018. À travers son travail, elle s'emploie à offrir une source de revenus alternative, sécuritaire et rapidement accessible permettant de compléter ou de remplacer des activités plus illicites (*deal*, prostitution, ...). L'enjeu est également de développer avec ces jeunes une réalisation de leurs compétences et de leurs aspirations, tout en redéveloppant des aptitudes sociales de base nécessaire au monde de l'emploi traditionnel (ponctualité, respect de chacun, communication ...).

C'est dans ce cadre que Lucie se rend sur le CdP avec des jeunes, pour le nettoyer et l'entretenir, comme elle le fait dans d'autres espaces publics de Montréal. Pendant trois heures, le groupe récolte les déchets qui s'y accumulent et s'emploie à rendre l'espace plus agréable et moins dangereux, tout en échangeant autour du lieu, de la vie de chacune et chacun, et des perspectives qui peuvent s'ouvrir. Le Champ des Possibles est cependant différent des autres espaces arpentés, selon Lucie. Pour elle, il se démarque par son caractère libre et mystérieux. Elle lie notamment ce mystère à la vie nocturne du lieu, dont elle observe les traces : les restes de feux de camp, les bouteilles, les condoms, les paquets de cigarettes qu'elle ramasse sont autant d'indices d'une vie active et secrète, que Lucie évoque sans négativité et plutôt au constat d'une vie qui l'habite en marge, qu'elle soit faite de sexualité dans les lieux publics, d'itinérance ou de prise de drogues.

Pour Lucie, le Champ est une opportunité à conserver. Il est unique, pour sa diversité d'espèces, ses activités et son mythe nocturne. Mais surtout, il est apprécié des intervenants, car calme, vert et ouvert. Souvent, les personnes qu'elle accompagne connaissent le lieu, pour l'avoir fréquenté de nuit. Ils le découvrent alors comme un lieu de réinsertion sociale, où ils s'ouvrent plus facilement, prennent plus de responsabilités et se confrontent parfois à leurs propres addictions. Un jeune lui avouera un jour qu'il a conservé une bouteille de vodka pleine trouvée dans le Champ. Un autre, au contraire, videra sur place une bouteille d'alcool de son propre chef, sans tenter de la boire ou la dissimuler, rendant Lucie fière de lui. D'autres produits comme la cocaïne sont souvent trouvés, et jetés par des personnes parfois en situation d'assuétude, donnant un rôle transformateur au Champ. Le Champ de Lucie est un lieu de réinsertion apprécié, et

permettant plus d'interactions avec les jeunes dans un cadre moins formel que les locaux de Dîners Saint Louis et un contexte moins expéditif que dans d'autres petits espaces verts où les intervenants se déplacent beaucoup plus.

Une demi-journée de nettoyage se déroule toujours de la même façon. Le groupe marche jusqu'au Champ ensemble. Sur place, ils récupèrent des outils, pinces et sacs poubelles dans le "bangar", l'ancienne cabine électrique vidée et transformée en armoire et mise à disposition par les Amis. Ils se mettent ensuite au travail, toujours en groupe rapproché de façon à éviter toute consommation. Suivant les journées et les participants, le Champ peut être nettoyé entièrement sur ce temps, ou seulement en partie. Cela dépend de la motivation des personnes et des problèmes qui les touchent à ce moment, pouvant nécessiter de longues discussions avec Lucie: la tâche de nettoyage est moins importante que le rôle de support social.

En plus du simple nettoyage, le groupe peut à l'occasion se donner la tâche de la coupe des ormes de Sibérie, espèce envahissante proscrite par les Amis. Cette tâche est particulièrement appréciée des jeunes hommes, qui composent l'essentiel des utilisateurs de Dîner Saint Louis, car elle est vue comme plus physique et moins dégradante. Ce moment est aussi l'occasion d'expliquer d'abord aux jeunes puis à certains passants pouvant critiquer l'arrachage d'arbres, la raison de ces opérations, et le but de biodiversification du Champ. Le Champ devient là support pour un apprentissage écologique des espèces et systèmes interspécifiques.

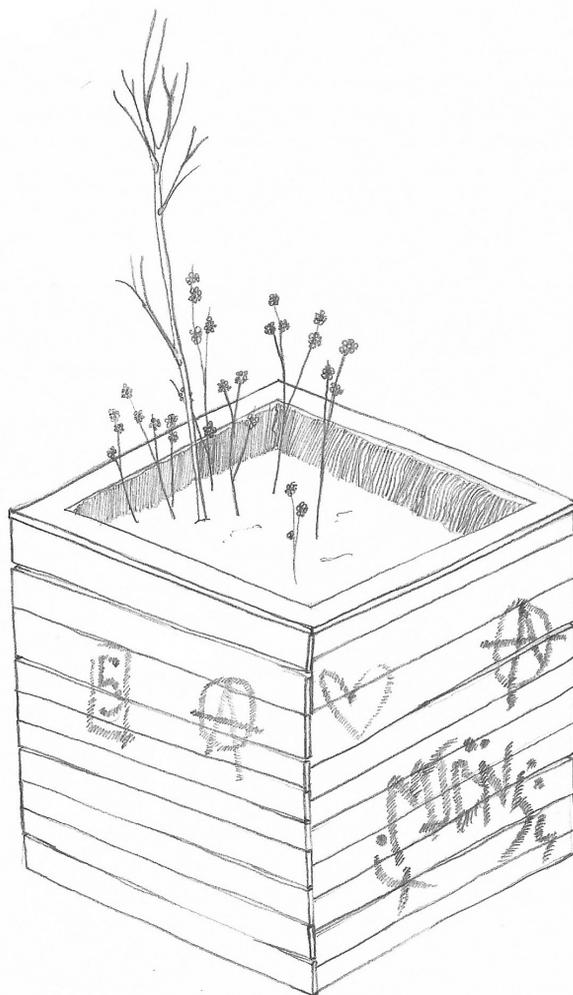
Une dernière tâche que se donne Lucie est de ne pas toucher aux campements et possessions d'itinérants sur le Champ. Que leur présence soit légale ou pas, elle veut respecter ce qui est construit, peut-être une maison de fortune, et se mettre en sécurité du point de vue hygiénique et physique, en ne s'exposant pas à la potentielle colère d'une personne sans abri. Les installations artistiques ou spontanées, comme des bacs à fleurs, sont aussi respectées, sans qu'elles ne soient le sujet d'un même travail de sensibilisation que les plantes. Elles peuvent cependant servir de sujet de conversation dans le groupe, et faire réagir. Ainsi, Lucie, qui se décrit comme amatrice d'art, voit aussi le Champ comme un lieu d'inspiration dont l'art est partie prenante.

Ces tâches et le choix de l'espace ont d'abord été établis avec une ancienne coordinatrice des Amis. Celle-ci leur donnait différentes directions quant à quoi faire, y compris exceptionnellement, distribuer des flyers ou des affiches dans le quartier, remettre des pancartes, déplacer des éléments. Les Amis leur fournissaient aussi du matériel (sacs poubelles, outils de jardinage ...). Depuis le départ de celle-ci, ce n'est plus le cas. Lucie se débrouille à partir des connaissances et indications que cette dernière lui a laissées. Sans nouvelle ni réponse des Amis, elle se dit laissée à elle-même. Pour autant, elle souligne l'importance de continuer: "*on voit la différence!*"

Lucie n'a pas posé un pot au Tennessee, mais s'est saisie d'une cabine électrique désaffectée, aux abords du Champ. Quand elle l'ouvre, aux récits d'existences marginales et nocturnes se mêlent ceux d'une initiative de réinsertion sociale atypique, qui tire parti du calme et de l'étendue du lieu. S'y mêlent les histoires d'une mère et de ses enfants explorant un terrain de jeu hivernal, des souvenirs de glissades et de batailles de boules de neige. La cabine, dissimulée derrière sa banalité, est le centre d'un monde où se chevauchent ces récits pour Lucie et les communautés imaginées de sa famille biologique et de sa famille professionnelle, de ses enfants et des jeunes qu'elle accompagne. Elle voit comme le Champ les change, elle y comprise, et comment ils changent eux-mêmes avec le lieu, alors même qu'elle n'y voit plus les ACDP, ses défenseurs.



## Bac à fleurs



50 cm x 50 cm x 60 cm. Caisse en latte de bois non apprêtée. L'intérieur est couvert d'une membrane noire, de terre et de plantes sur le point de flétrir. Les côtés sont couverts de tags et de symboles tracés au feutre.

Réalisation : riverains, 2013

Sylvie est Québécoise francophone, elle a 64 ans. Après une carrière dans une pépinière de Montréal, elle est aujourd'hui à la retraite et occupe le même appartement depuis 1992. Sa terrasse donne directement sur un des murs du Carmel, « des voisines bien tranquilles », le cloître la séparant donc du Champ des Possibles.

Le CdP est d'abord un espace près de chez elle, où elle emmenait ses filles jouer. Elle se décrit comme une observatrice de toutes les années, elle qui y passe quotidiennement avec son chien, observe l'évolution de la nature. Elle y prend aussi de nombreuses photos.

Lorsqu'elle emménage dans son appartement, la parcelle est encore propriété du Canadian Pacific, et celui-ci fait tondre le terrain deux fois par année. Le site est donc maintenu à un état de prairie. Sylvie et ses enfants guettent d'ailleurs ces tontes, qui leur permettent d'aller profiter plus facilement du lieu, d'aller sur le terrain vague pour s'y promener, faire de l'équilibre sur les pierres, y reconnaître les quelques espèces d'arbres en présence aussi, comme le pommier, aujourd'hui mort, sur Henri-Julien, ou des insectes, qui abondent dans les fourrés. Cela lui permet également de faire plus attention à ses enfants et à ce sur quoi ils tombent: de nombreux héroïnomanes arpentent alors le quartier, délaissant des seringues usagées sur le sol et dans les hautes herbes. Le Champs se voit là comme un espace dangereux, pour les enfants notamment, et un dépotoir, où l'on trouve carcasses de voitures, morceaux de métaux, pneus ... jusqu'à ce qu'elle y découvre même, un jour, un homme d'une septantaine d'années en costume pendu par une corde à un arbre, la choquant beaucoup. Sylvie décrit un site qui dépasse largement l'actuel, s'étendant jusqu'à l'actuel jardin communautaire: tout était "vacant", y compris la rue du Laos, où seule était installée une compagnie de fabricant de produits ménagers. Cet espace en a aussi fait, pour elle et pour le groupe de propriétaires de chiens qu'elle fréquente, un lieu idéal pour la promenade, un point de départ récurrent pour se promener dans le quartier.

Dès l'achat du terrain par l'arrondissement, en 2006, Sylvie voit un esprit plus artistique s'emparer du lieu. S'y déroulent des happenings, des concerts, des installations, dont une "*plantation que l'on pouvait voir du ciel*", le Roerich Garden. Toutes sortes d'objets apparaissent, qu'elle apprécie beaucoup : un grand podium triangulaire, mais aussi des bacs à fleurs. D'autres plantent des arbres, développent des plantations, des jardins, des sculptures. Sylvie décrit cela comme autant d'initiatives individuelles qui font le lieu et le rendent vivant.

Sylvie en parle avec d'autant plus d'affection que, pour elle, les Amis du Champ des Possibles se sont approprié l'espace et ont évincé beaucoup de ces éléments. Malgré des opérations annuelles de ramassage des déchets, qu'elle apprécie, elle décrit un organe autoritaire, posant des panneaux d'interdiction de passage, barrant des chemins établis depuis des décennies, détruisant des installations, dont des sculptures, le podium, ou les bacs à fleurs, arrachant des arbres sains, comme des pins ou des cèdres, car non indigènes, poussant au départ des ruches d'abeilles placées par une association. Ceux-ci s'accompagnent d'autres initiatives que Sylvie juge ridicules, comme des visites guidées, soit historiques soit biologiques. Pour elle, le Champ n'est finalement qu'une friche parmi tant d'autres, qui ne comporte pas plus de biodiversité qu'ailleurs, ni d'intérêt historique particulier. Détruire des bacs à fleurs en parfait état, des initiatives spontanées de ci-

toyens, en défense d'une soi-disant valeur du lieu lui paraît alarmant et incompréhensible. Des activités spontanées survivent cependant, comme cette dame, en plein automne, vendant à faible coût du café chauffé sur un feu, éventuellement ajouté de liqueur. Elle apprécie aussi toutes sortes d'événements se déroulant sur le Champ, citant notamment Aire Commune, une initiative qu'elle juge joyeuse et festive: contrairement à d'autres voisins, le bruit de la musique ne la dérange pas, même si la réverbération avec les bâtiments amène le son assez loin.

L'opposition de Sylvie, et d'autres à travers elle, repose dans la compréhension du Champ comme faisant partie d'un univers végétal, avec sa logique et son intelligence propres que les humains ne pourraient saisir. Les ACDP agissent, pour elle, en "*maitre de ce terrain*" or "*un humain ne peut pas être maitre du végétal*". Le fait d'arracher des arbres sains l'attriste fortement: "*tant qu'ils sont vivants, en forme, pourquoi ?*". De façon générale, elle défend un non-interventionnisme correspondant à un respect de la logique naturelle: "*S'il y a un groupe de conifères qui résiste, il acidifie les sols à cet endroit, il y a rien qui pousse en dessous, c'est comme ça que c'est censé être, c'est naturel.*" Elle remet aussi largement en question les analyses des biologistes et scientifiques assistant les ACDP, critiquant le sur-emploi du terme biodiversité et l'assurance, voire l'arrogance dont ils lui semblent parfois faire preuve, excluant d'office les savoirs et volontés d'autres personnes et surévaluant la valeur du Champ. Sylvie, en fait, défend une forme de banalité du Champ, qui ne doit pas être montré en exemple ou en lieu important, car son attrait vient du fait que peu de personnes l'utilisent, qu'il est calme et serein.

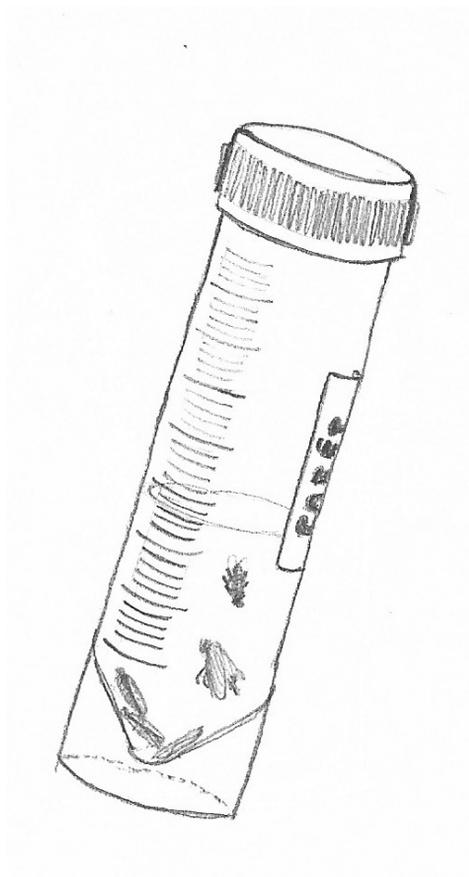
Pendant longtemps, Sylvie fera entendre sa voix, interpellant des bénévoles ou la coordinatrice des ACDP. Elle se refusera cependant toujours d'intégrer les Amis, craignant pour sa liberté: "*dans un organisme, t'es plus une personne, t'es un membre d'un groupement, tu dois suivre les règles*". À force d'usure, et de vieillir, Sylvie dit qu'aujourd'hui, elle n'a plus beaucoup d'intérêt pour le Champ, dans une sorte de fatalisme. Elle ne s'y sent plus non plus à sa place: trop vieille, elle le voit comme un espace de jeunes, à l'image du quartier peuplé d'étudiants, de jeunes professionnels et de très nombreuses jeunes familles que le Mile End est devenu.

Sylvie dira de cette apathie "*j'suis contente de réaliser que je n'y tiens pas plus que ça, je n'ai pas envie de me battre*". On aurait "*fait toute une histoire pour un bout de terrain en friche*", comme s'il s'agissait d'une chose rare et unique. Le sondage l'a aussi aidé à réaliser qu'elle n'y faisait pas grand-chose. Quelques mois plus tard, alors que je la recontactais pour quelques questions supplémentaires, celle-ci me répondait d'ailleurs n'avoir plus envie de parler du lieu.

Sylvie n'a pas posé un pot au Tennessee, mais défendu un bac à fleurs, près de chez elle. Par là, elle en fait le centre d'un monde où le Champ des Possibles est lieu de conflits quant à ses usages et son devenir, un espace où la liberté a disparu au profit d'une prise de contrôle par un petit groupe. On peut voir dans les feuilles mortes de ces plantations l'assèchement de son émerveillement et de son attachement pour le lieu, dans la présence révolue de cette installation spontanée des actes de destruction vécus douloureusement par certains, au profit du respect d'une biodiversité contestée.



## Insectes



*2,3 cm x 9,7 cm. Trois tubes en plastiques clairs refermés par un bouchon vissé rouge. Les tubes sont étiquetés. À l'intérieur, des insectes flottent dans un liquide jaune transparent. On reconnait entre autres des mouches et des abeilles.*

*Réalisation : 2021*

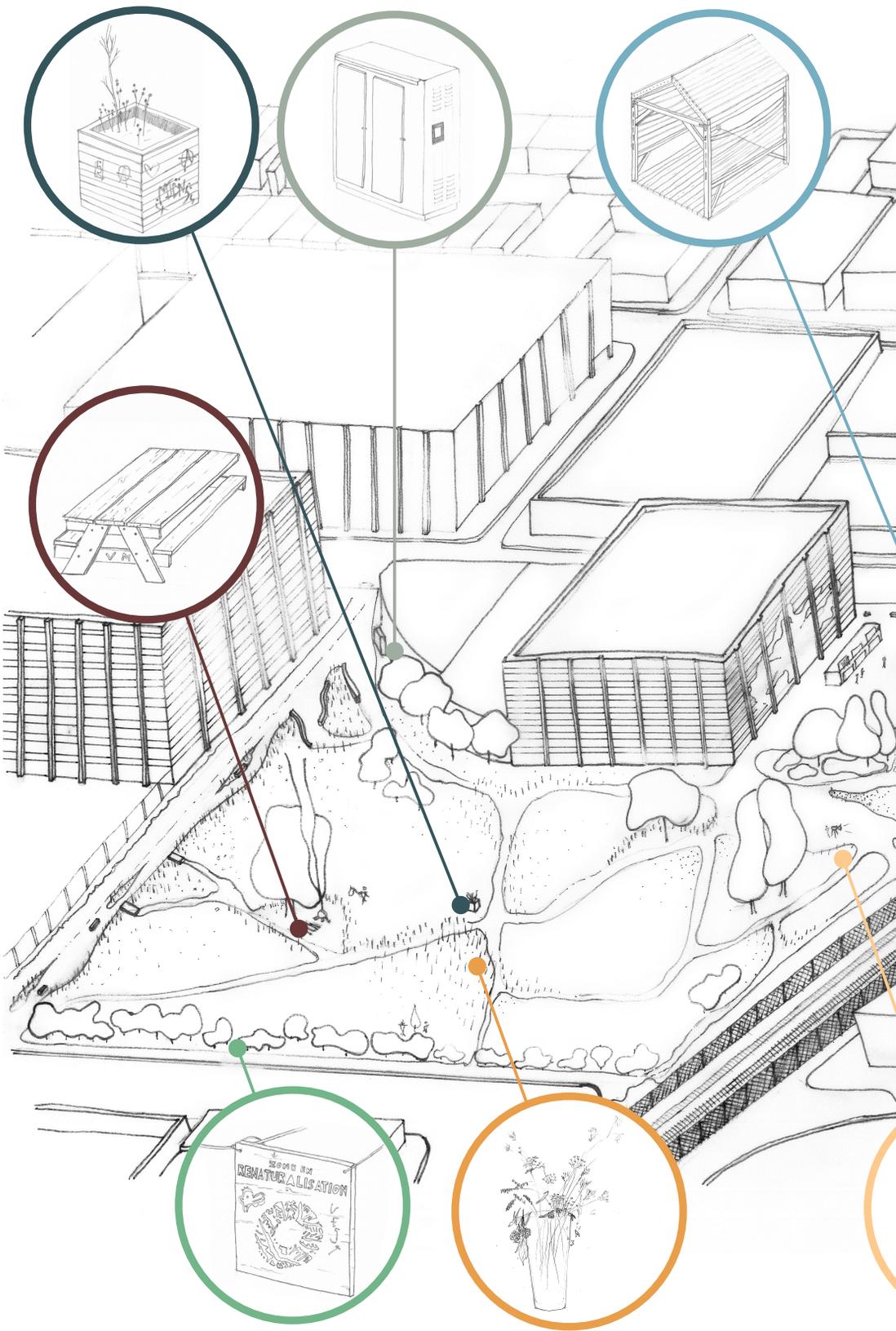
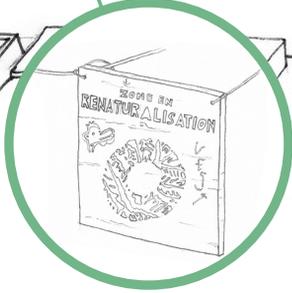
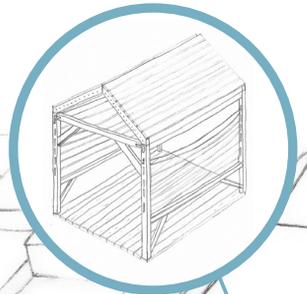
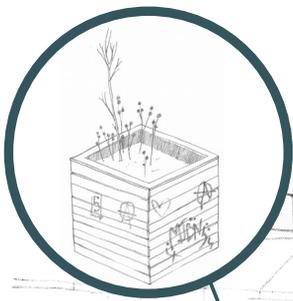
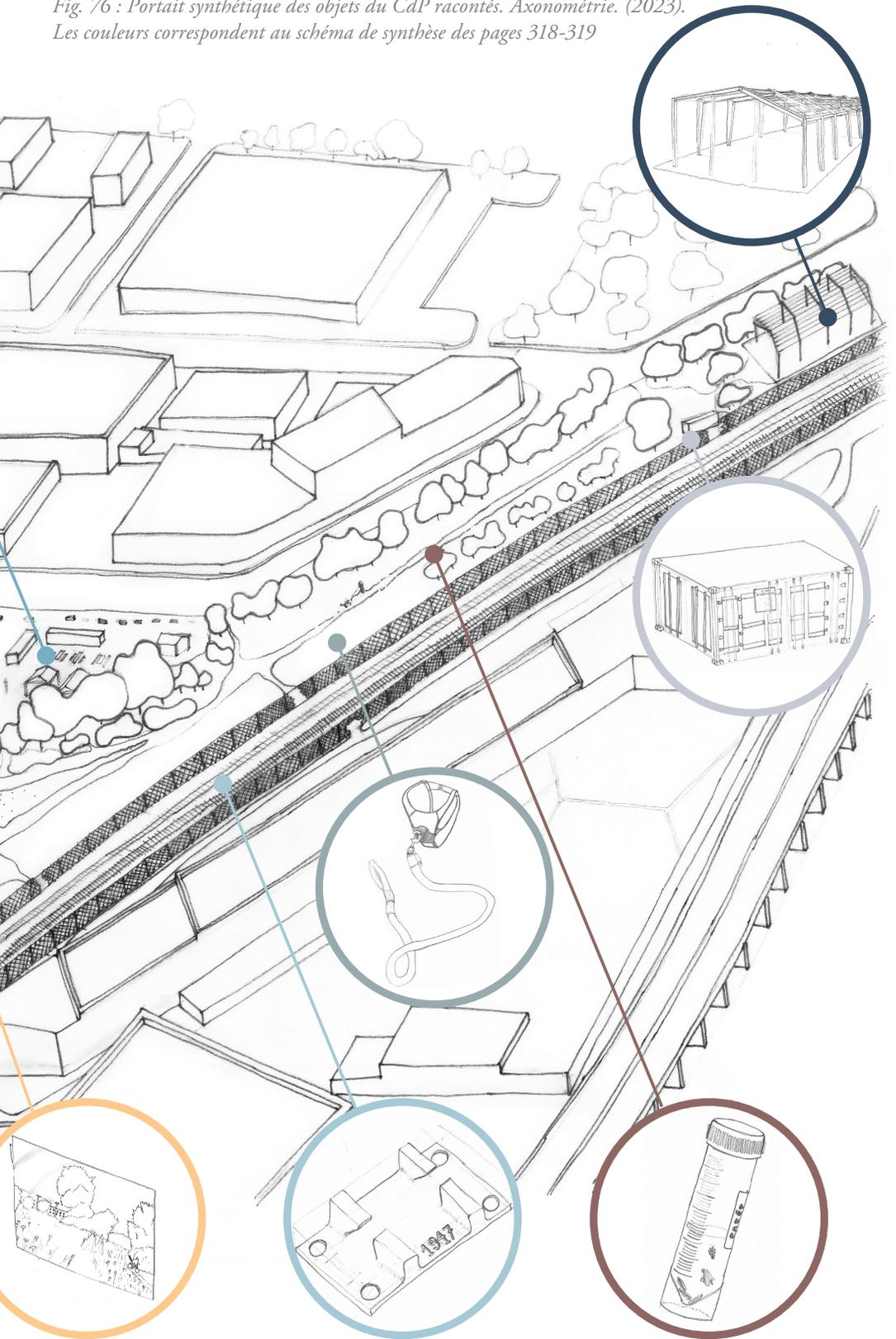


Fig. 76 : Portait synthétique des objets du CdP racontés. Axonomie. (2023).  
Les couleurs correspondent au schéma de synthèse des pages 318-319



Sacha a une vingtaine d'années, il est québécois francophone. Biologiste en formation, il mène des recensements biologiques à différents endroits de Montréal. Sacha connaît peu le Champ. Il se rappelle surtout de grandes *partys* organisées par Aire Commune avant les confinements, mais il n'avait jamais remarqué l'espace vert à l'arrière. Je le rencontre le week-end du *bioblitz*, le recensement annuel des espèces biologiques du CdP commandé par les Amis; spécialisé en entomologie, il passera deux jours à installer des pièges à insectes et à les relever.

Ma collègue et moi accompagnerons ces experts. Le matin, tôt, une ornithologue nous explique que c'est l'heure d'activité des oiseaux. Nous avançons dans les chemins l'oreille tendue, dans le silence, aux aguets du chant ou du mouvement. Celle-ci est armée d'un carnet où elle recense les espèces et d'un appareil photo à objectif de précision pour capturer leur image. Elle les reconnaît à l'oreille, en comparant leur chant ou en les imitant pour m'expliquer: le chant des juncos, comme des mitraillettes ou les "*pi! pi!*" comme des lasers, du jaie bleu. Au Printemps, c'est presque une cacophonie de chants qu'elle rencontre; elle sait isoler mentalement ces mélodies. Cela l'aide, dans le Champ, à oublier le ronron de la soufflerie d'un immeuble, ou le bruit des voitures. Elle pointe les comportements et les plumages: la mésange est curieuse et vient nous voir, puis s'en va, ne nous jugeant pas très intéressants. Notre guide nous explique les chemins de migration des juncos, et le CdP comme un arrêt dans celui-ci. C'est l'occasion de considérer, à voix basse, la végétation et ses interactions avec la faune. L'orme de Sibérie fréquent dans le Champ, dense et sans fruit, est peu adapté aux oiseaux, mais plus aux rongeurs qui eux-mêmes servent de nourriture aux prédateurs, tels les faucons. La plante est invasive, mais non dangereuse, contrairement au nerprun que les Amis sont parvenus à faire disparaître, un exploit selon l'ornithologue: "*c'est la première fois que je vois un groupe qui y arrive*".

Plus tard, une botaniste nous en dit plus. Le Champ est une friche, lieu d'espèces de succession; elles poussent vite, mais nécessitent beaucoup de luminosité. Mauvaises compétitrices, elles se font remplacer par d'autres espèces plus lentes. Le Champ est un lieu éclectique, « *on trouve un peu n'importe quoi* », des espèces ornementales, exotiques, emportées par le vent, les oiseaux, le charroi des wagons ou des passants venant y planter leurs envies. La forme et la disposition des feuilles, des fleurs, des tiges et des fruits lui donnent des indices pour poser un diagnostic, avec un vocabulaire spécifique, des feuilles composées aux cotylédons. Elles nomment les espèces et les interactions biologiques ou humaines: l'asclépiade attire les papillons monarques, le sumac vénéneux sert à la cuisine, les peupliers y sont les plus anciens, seuls rescapés de l'époque des fauchages récurrents. Ceux-ci se distinguent par individu aussi, chacun est unique. Le peuplier au sud est plus feuillu, celui au nord est dégarni, signe peut être d'une sécheresse des sols.

Croisant un orme, notre botaniste nous explique que ce fut un arbre important pour Montréal: il était planté dans toutes les allées, tous les parcs. Suite à la maladie hollandaise, ils ont été remplacés par des frênes, souffrant aujourd'hui, auxquels on a fait succéder des ginkgos biloba, uniquement mâles, la femelle produisant des fruits nauséabonds, montrant toute la problématique de l'absence de diversification des espèces dans les milieux urbains. À côté, des personnes cueillent des fleurs, font des bouquets, ramassent des plantes médicinales ou culinaires.

Nous croisons Sacha armé d'un filet à papillons. La botaniste l'interpelle, il répond "*mais moi je suis là pour les insectes, pas les plantes!*" Plus tard, il reviendra: "*J'ai vu le lapin!*". Je le suis pendant les heures chaudes. La végétation est dense et vrombit des insectes l'habitant. Sacha

déambule, se penche, inspecte en silence. Ça intrigue des passants, mène à la conversation et des explications. Une promeneuse s'exclame « *Je passais souvent par ici quand j'étais à l'école, mais là, je capote, ça a fait comme un boum!* ». Sacha rappelle la mise à l'arrêt des ruches, quelques années plus tôt : abeilles à miel, elles étaient trop performantes face aux indigènes, ne trouvant plus à se nourrir. Il nous pointe les avantages et inconvénients des camouflages et de la dissimulation pour les espèces; celles qui peuvent se permettre d'être voyantes, car dangereuses pour les prédateurs, celles qui imitent ces couleurs, ces formes pour profiter de la même protection.

Sacha dépose des pièges, des récipients d'eau savonneuse. Certains sont « *creusés* », le récipient est placé dans un trou et amène les rampants à y tomber. En matière réfléchissante, en plein soleil, ils attirent aussi les volants qui y plongent. D'autres sont « *jaunes* » ou en tous cas colorés, et visent à attirer les pollinisateurs. Sacha place ses pièges dans trois milieux végétaux qu'il distingue; « *la forêt* », « *le champ* » et « *le chemin* ». Il place des drapeaux pour les retrouver puis géolocalise ses réalisations une à une. Plus tard, il transvase le contenu des pièges, dans des éprouvettes étiquetées remplies de lave-glace, pour la préservation. Les seuls individus qu'il ne collecte pas sont les lombrics et les cloportes: ce ne sont pas des insectes, et il y en a partout de toute façon. Sacha analysera ensuite les individus aux binoculaires, dans un labo de son campus, pour en dresser l'inventaire et créer une carte de la collecte, et participer à l'inventaire.

En collectant ces pièges, il sera très excité à la présence d'une guêpe chasseuse de 3 cm de long, noire et à l'air menaçant: il ne s'attendait pas à trouver un tel spécimen. Sur le chemin du retour, il réfléchit aux biais de son dispositif : les pièges creusés sont moins attractifs que les colorés, et puis il a été « *fainéant* », les pièges creusés le plus profondément ont rapporté plus que les autres. Il note aussi la disparité de l'abondance suivant les milieux. Les milieux ouverts et accessibles comme « *le chemin* » ouvrent à plus de biomasse tandis que les fourrés sont moins productifs dans ces pièges. Des pièges pour les insectes volants auraient pu être placés dans ces milieux. Cette disparité, il me la montre en comparant les trois fioles. Alors que je prends une photo, c'est l'occasion pour des enfants passant par là de s'étonner: "*Ho my god, c'est quoi? Beurk!*"

Sacha n'a pas posé un pot au Tennessee, mais récolté des insectes, dans le Champ. Ces tubes en plastique ouvrent un monde de catégorisations précises, de nomenclatures des espèces, d'analyse des caractères des individus, mâle, femelle, animal, végétal. Dans ce Champ, l'entomologiste ne se prononce pas sur les plantes, l'ornithologue voit l'espace par l'œil des oiseaux. Par leurs notes, leurs tubes, leurs enregistrements, ils établissent des cartographies du lieu, qu'ils séparent en biotopes. En aboutira, plus tard, une mise à jour de l'inventaire des espèces du Champ, un outil de plus pour les Amis pour défendre l'importance du lieu auprès des autorités. Les tubes de Sacha sont le centre d'un monde de transactions de services, où un organisme de recensement naturel est employé par une association de protection d'un espace vert ; où la nature se catégorise et se sous-catégorise pour l'analyse, sa mise en inventaire, et sa comparaison à d'autres espaces. C'est un monde d'étude et de pédagogie des milieux naturels.

Ces tubes sont aussi un point d'accès à un monde où une botaniste demande à un chat errant « *tu ne manges pas les oiseaux d'accord?* » ou souhaite « *bonne chance!* » à une pousse affrontant l'épidémie de grippe du frêne. Là, les protocoles scientifiques sont presque des alibis pour profiter d'un contact avec les espèces, où se promener dans le Champ à leur recherche est un travail rémunéré, mais surtout un plaisir non dissimulé, où l'on accepte que sa « *fainéantise* » soit un biais et où le repérage des espèces se fait au fil d'une discussion.



## Bouquet



*Environ 50 cm par 30 de diamètre.  
Ensemble de plantes séchées (dont  
trèfle, églantier, coton) rassemblées  
dans un vase. Couleurs multiples  
(rouge, vert, jaune, marron, blanc,  
violet, bleu) et textures variées (pi-  
quant, doux, rêche, sec). Le vase est  
serré délicatement par deux mains aux  
ongles vernis de rouge.*

*Réalisation : 2021*

Après avoir partagé sa vie entre l'Afrique du Sud et Montréal, Korine, anglophone, emménage finalement dans le quartier d'Outremont en 2018. Durant des années, elle se promène le long d'un parc linéaire aménagé à côté des rails, jusqu'au jour où elle découvre un trou dans une clôture qu'elle franchit : « *And then I came into le Champ, and I had the exact same experience that everyone else has when they come to le Champ. It feels completely private. It feels undiscovered. It feels like your own. Everybody has that. This is for me. Look, I've got goosebumps. Everyone feels that when they walk in. It's an intensely private experience. It's kind of like when your pet dies. No one can understand what it feels like. Even if you've had your own cat die, you just don't know the heartbreak that someone's going through when they're having it die. You just, you can't when you're not there. And I called it The Place* ».

« *The Place* » est, pour le couple, un espace magique, unique : « *I was completely enchanted* ». L'endroit est désert, Korine a l'impression de pénétrer dans un espace intime, sorte de Alice transportée aux pays des merveilles postindustrielles. Il y pousse une flore luxuriante, sans contrôle, au sein de laquelle des petites sculptures et du mobilier y apparaissent et disparaissent, d'un jour à l'autre. Il y règne un calme surprenant, au beau milieu d'un quartier vibrant d'énergie, où les jours d'été les buissons sont habités du bruit des cigales ou des bourdons et du chant des oiseaux.

Korine est une artiste d'une trentaine d'années. Souvent, elle peint. Elle veut documenter cette expérience ; « *The Place* » lui inspire une approche. Elle se rend compte que cette végétation incroyable, ces centaines de fleurs et de couleurs spontanées, ne sont pas stables : chaque année, au Printemps, certaines espèces survivent, d'autres meurent, d'autres encore apparaissent. Elle décide alors de récolter ces fleurs, d'en faire des bouquets, régulièrement, qu'elle scanne numériquement, une série qu'elle nomme *Bloom and doom* que l'on pourrait traduire par « fleurs et ruines ».

Cette tentative de documenter ces années qui passent s'inscrivent aussi dans une pratique plus personnelle de la part de Korine. D'une part, une fois ces bouquets encore frais scannés, elle les fait sécher, et les conserve en grand nombre dans son domicile, au plus près d'elle. C'est ainsi que je prendrai cette photographie dans sa cuisine. Mais une part importante de sa vie est aussi consacrée à arpenter les rues de Montréal, la track et les espaces résiduels en général, pour récupérer gratuitement des fruits et des plantes alimentaires, des objets, des vêtements, des supports de création, tous autrement considérés comme des déchets. Elle et son compagnon vivent et existent presque littéralement grâce à ces objets et denrées qu'ils glanent. Je le découvre clairement lorsqu'elle m'emmène un jour arpenter la track dans la neige de novembre. Les bottes d'hiver de son compagnon, comme une grande partie de leurs habits, ont été récupérés, ici et là. Au cours de notre promenade et discussion, elle ramasse branchages et fleurs mortes qu'elle entremêle petit à petit : cela fera une parfaite couronne de Noël pour sa porte. Elle me montre aussi là où elles récupèrent telles baies, tels légumes dans tels bacs potagers libres. Longtemps, pendant ces promenades le long du chemin de fer, Korine et son compagnon se mettront un point d'honneur à se rendre à *the Place*.

Mais la magie ressentie prit fin en 2014 : « *And then something horrible happened. I saw that someone had set up signs around The Place saying « zone de renaturalisation .» And it*

*was just a sign. And there was no website. There was nothing like that. And then I found out The Place had a name. And then I stopped going to The Place so much.* » *The Place*, devenue le Champ des Possibles, avait perdu son caractère, Korine se sentait dépossédée et déçue. Ce qu'elle croyait merveilleux et spontané se trouve gâché quand elle apprend que l'espace est de plus en plus planifié et condamné à être au moins partiellement structuré par un plan d'assainissement. Elle s'y rendra d'ailleurs moins, explorant d'autres endroits où elle pourra retrouver cette magie, et collecter des bouquets de fleurs.

Pour Korine, et pour d'autres, le Champ est en opposition avec l'idée même que Les Amis puissent gérer l'espace : « *A place like Champ des Possibles is a place where you could do whatever the fuck you want. You can make a fire. You can have sex. You can burn something. It doesn't matter. It's an unloved piece of land. It is a wild piece of land in the true meaning of the word. When I think of wild, I don't think of national parks and soaring eagles. Something truly wild is a place where you can do whatever the fuck you want [...] But as soon as it began to feel managed, one, it lost the privacy factor. And two, it's because of that perceived management of the site or the naming of it, even, hated the name. Don't like the name at all. I felt like it no longer reflected what it used to reflect inside me and why I connected with it.* » Le simple fait de nommer l'espace est la source d'un sentiment de perte et d'irritation. *The Place* était un nom secret, incompréhensible et incommunicable hors du cercle de son couple qui, soudain, devint exclu, sans importance face à un nom officiel, « le Champ des Possibles ». Cela renvoie en fait au caractère central que Korine attribue à *The Place* : il est « *rambunctious* », c'est à dire remuant, agité, impertinent, exubérant et incontrôlable, comme une fratrie d'enfants en pleine dispute ou la végétation d'une jungle tropicale. En regard, les panneaux « zone de renaturalisation » coupent court, pour Korine, à cette lecture et la soumettent au contrôle et un apaisement non désiré.

Korine n'a pas posé un pot au Tennessee, mais un bouquet de fleurs séchées dans son intérieur. Celles-ci deviennent le centre d'un monde d'émerveillement face à un lieu magique, inconnu et intime. À travers celui-ci, un couple a vécu, a glané, a trouvé un sens nouveau à Montréal, au Mile End et à la place d'une nature sauvage dans ces espaces. L'assèchement des fleurs trahit la déception et la perte de cet attachement face à la prise de responsabilité d'une association pour l'espace. Il est devenu l'espace de quelques-uns, d'un groupe qui en a pris la charge, et lui a donné un nom.

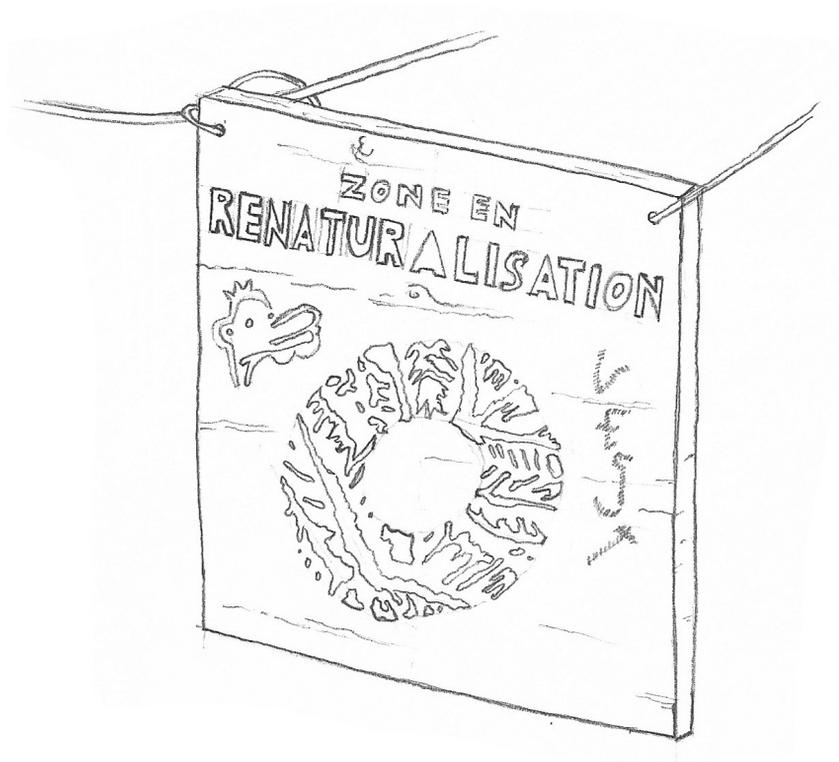
NE EN  
ALISATION

ZONE EN  
RENATURALISATION

RENAT



## Panneau



*Environ 50 cm par 50. Pièce carrée de bois aggloméré, percée en deux coins et suspendue par un câble à des piquets métalliques. Le panneau est peint à la bombe blanche et au pochoir « Zone en renaturation » et un logo. Par dessus, des graffitis noirs indéchiffrables. Le panneau est attaqué à plusieurs endroits par l'humidité.*

*Réalisation : 2014*

Catherine est Québécoise francophone, a une trentaine d'années. Elle a grandi dans le Plateau Mont-Royal et fait sa scolarité dans un établissement proche du Mile End. Toute son adolescence, elle passera à côté de ce qui deviendra le Champ, sans jamais le remarquer. Formée en design environnemental, elle commence à entendre parler du Champ des Possibles en 2012 au travers de formations l'intéressant à l'architecture du paysage. Ce n'est cependant qu'à partir de 2013 qu'elle découvrira le Champ suite à un ancien camarade devenu président des ACDP, avant de devenir elle-même coordinatrice de l'association en 2014.

Habitée au milieu du design, corporatif et commercial, Catherine est d'abord désorientée par le Champ : « *j'ai vraiment été surprise et j'ai trouvé ça super cool [...] j'ai découvert une autre couche du quartier. [...] je me rappelle, j'avais mis comme une robe toute blanche puis là, je me sentais un peu mal d'être trop propre [rire][...] je vois ça spécial. Je vois ça comme alternatif, puis j'aimais vraiment ça. Je me disais : « Ah, Okay. Qu'est-ce qui se passe ici? C'est vraiment ... atypique [rire]. »*

C'est un espace « *spécial* », « *alternatif* » et « *atypique* » mené par des acteurs associatifs et militants écologistes qu'elle connaît alors mal, avec leurs propres systèmes de relations. Après un temps d'implication bénévole, Catherine acceptera le poste de coordinatrice de l'association qui lui est proposé, venant en complément de la maîtrise en paysagisme qu'elle commence alors.

De façon générale, le Champ est pour Catherine un lieu d'apprentissage et de développement de ses connaissances et de ses pratiques : « *Là j'ai découvert un projet, découvert un écosystème, découvert un arrondissement, découvert une profession* ». À travers ses contacts avec les administrations publiques, les associations du quartier et les habitants, son poste dans le Champ lui fournira de nombreuses opportunités de questionner ses apprentissages et d'y intégrer une conscience des usagers des sites, l'amenant à affirmer que le geste de design doit les impliquer, que le point de vue du concepteur ne peut être unique. En marge de son emploi, elle développera ainsi des programmes de participation citoyenne pour le réaménagement du viaduc Van Horne, ou celui des espaces entourant le Champ, « *des projets qui sont devenus un peu des... Des extensions du Champ des Possibles [...] Ce n'était pas un projet des ACDP, mais c'est à travers mon mandat avec le Champ que je l'ai fait.* » Ce sont précisément ces expériences qui l'amèneront à obtenir ensuite un poste dans des organisations de participation citoyenne dotées de plus de moyens, et d'une plus grande portée. Lorsque je la rencontre, Catherine a arrêté de travailler pour les Amis depuis plusieurs années. Après avoir participé à des études sur diverses mobilisations pour les espaces verts, le Champ lui paraît un cas relativement atypique, caractérisé par un investissement long, qualifié et expérimental des Amis, a contrario de groupes plus éphémères et vocaux ou de collectifs se préoccupant de l'état de parcs existants. Le Champ est donc devenu, pour elle, une instance parmi d'autres à analyser et comparer, de son point de vue de spécialiste des aménagements paysagers et des mobilisations citoyennes.

À sa découverte du Champ, son imaginaire se situait ailleurs. Tant le caractère postindustriel du lieu que la découverte d'un nouveau milieu, au sein d'un quartier qu'elle pensait connaître étaient centraux à son appréhension du lieu. Rapidement, la vie Caroline a été « *orientée vers le Champ des Possibles pendant comme cinq, six ans de ma vie* ». Elle en fera son emploi et le sujet de sa maîtrise, visant à déployer une approche paysagère de la dépollution du site. Elle deviendra la personne de référence du Champ, et sa militante la plus visible et la plus active pour les riverains, les associations proches, les administrations et personnalités politiques, sa propre

organisation jusqu'aux organes professionnels et académiques face auxquels elle présentera le Champ des Possibles dans plusieurs colloques.

Là, le Champ était une histoire de « *protection d'un espace vert* », « *son intention, c'était de préserver la biodiversité et s'assurer au profit des citoyens qu'ils puissent, de tout horizon, avoir un contact avec cette biodiversité-là.* » Cette mission est victorieuse pour Catherine : l'espace avait déjà été reconnu comme protégé avant son arrivée, et sa biodiversité n'a fait que se développer depuis.

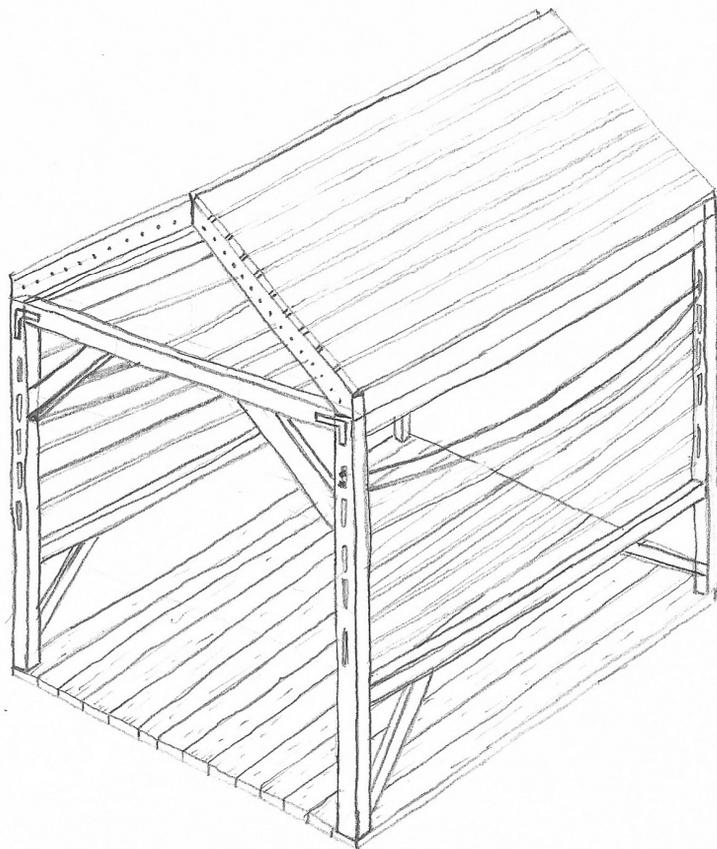
Catherine a saisi sa mission avec l'intention de porter cette protection plus loin grâce à un esprit « *visionnaire et proactif* ». Profitant de fonds obtenus, elle fera acheter un container à l'association, réaffectera une vieille cabine électrique en armoire, tous aux couleurs des Amis. Avec l'aide de bénévoles, en particulier des « *patrouilles vertes* » qu'elle mettra en place, elle balisera les sentiers pour limiter le piétinement des plantes et fera installer des panneaux « *zone en renaturalisation* » afin d'informer les passants. Toujours soucieuse de limiter l'impact de l'activité humaine sur le lieu, Catherine fera démonter des structures, un podium, des bacs à fleurs jusqu'à évoquer la possible démolition d'une autre cabine électrique désaffectée dans laquelle une personne itinérante avait élu résidence. Longtemps, elle luttera contre la création de feux de camp et ses risques, contre le dépôt de déchets aussi, ainsi que contre les espèces invasives. Pour elle, « *on ne peut pas préserver la biodiversité dans un contexte urbain sans en prendre soin ensuite. À partir du moment où tu choisis de protéger un espace, tu ne peux pas juste le laisser aller. Dans le contexte urbain, on ne peut pas, parce qu'il va y avoir du, du vandalisme, il va y avoir des espèces envahissantes [...] parce qu'un espace public, c'est vivant. Ce n'est pas juste une superficie sur une carte, ce n'est pas juste une couleur ou un élément dans une légende. C'est aussi un élément qui évolue avec la société.* » Son positionnement le plus fort et le plus efficace sera cependant à l'encontre d'Aire Commune, des stations de travail que l'organisation installait près du Champ et des événements *afterworks* qu'elle y organisait. Avec l'aide d'associations riveraines, Catherine interpellera ainsi les autorités politiques qui mettront des freins, puis une fin à ces activités.

En définitive, pour Catherine, le Champ des Possibles est à la fois une mobilisation citoyenne exemplaire et particulière, qui a inspiré d'autres initiatives à Montréal et un biocorridor, un espace de biodiversité articulant d'autres espaces et permet une complémentarité d'usages. C'est aussi un lieu de tensions et de frustrations pour elle : de nature impatiente, elle accepte mal les lenteurs administratives des décisions de décontamination des sols qui perdurent depuis 2014, ou les hésitations de son conseil d'administration. Gagnant en expérience et en liberté au cours des années, elle soulignera qu'elle est passée de l'écoute attentive d'une vision à son incarnation pleine et entière sous tous les aspects, au détriment d'une prise de décision collective. La situation a finalement amené à son départ, douloureux, mais ressenti comme nécessaire.

Catherine n'a pas posé un pot au Tennessee, mais une pancarte en abord des chemins du Champ. Par là, elle a ouvert un monde où la conservation de sa biodiversité est centrale et où l'activité humaine doit être restreinte. Cette pancarte est au centre d'un monde d'apprentissages professionnels et de construction d'un savoir de la militance écocitoyenne et de ses limites. La rigidité des câbles d'acier tenant ce panneau, comme le dessin travaillé de son logo témoignent de l'investissement farouche de sa personne et de ses compétences dans un projet collectif dont elle s'est saisie et qu'elle a tenté d'étendre au-delà de ses ambitions premières. De même, les graffitis le recouvrant indiquent les tensions et les contestations qu'elle a affrontées, au nom de sa conviction pour le Champ.



## Station de travail



*Environ 250 cm par 350cm par 220cm. Armature de montants en bois clair vissés formant un habitacle comprenant deux bancs et une table. Un tissu imperméable est tendu sur les montants supérieurs.*

*Réalisation : 2019, Îlot 84.*

Mathilde est Québécoise francophone, elle a une trentaine d'années. Habitée de la vie montréalaise, elle a longtemps travaillé dans le secteur de l'événementiel en tant qu'indépendante. En 2015, elle décide de fonder son propre organisme, Ilot 84, visant à proposer des projets événementiels originaux. La structure est une OBNL, la volonté étant de pouvoir trouver des financeurs publics prêts à subsidier de telles initiatives.

Encore travailleuse dans le Mile End, elle passe à travers le Champ, comme beaucoup d'autres, sans trop y prêter attention. C'est un raccourci utile depuis la station de métro Rosemont jusqu'au cœur du quartier. Elle fréquente alors beaucoup les espaces de co-working et les cafés du quartier. Les nombreux travailleurs indépendants du Mile End les prennent d'assaut. Constatant cette popularité, Mathilde et ses partenaires d'Ilot 84 vont chercher à proposer des espaces de travail extérieurs et gratuits, de préférence à un endroit où ils pourront apporter une nouvelle vitalité. Un seul espace retiendra finalement leur attention : une vaste surface de graviers à l'entrée du Champ des Possibles. C'est un site alors dépourvu d'usages, sinon quelques travailleurs proches y prenant leurs pauses déjeuner, assis sur les quelques blocs de béton disposés autour du site.

Après des contacts positifs avec l'arrondissement, un accord est obtenu pour un projet-pilote d'un mois en 2017. Un nom est trouvé, Aire Commune, et un concept de base est décrit : proposer des espaces accessibles à toutes et tous pour travailler et se délasser dans l'espace public en ayant accès à des aménités (sanitaires, eau potable, connexion internet). Cet essai sera un succès et attirera 10 000 personnes sur les lieux, amenant sa mise en place durant l'ensemble des étés 2018 et 2019. Leur popularité dépassera toutes les attentes, comptant plus de 2000 usagers par semaine et devenant un des espaces les plus courus des jeunes montréalais. La présence du Champ des Possibles est un atout majeur pour Mathilde. Il fournit d'abord un contexte végétal au lieu et évite d'impacter des voisins, puisqu'il est désert. L'esthétique de l'installation s'en inspirera d'ailleurs toujours plus, l'intersection de caractères industriels et végétaux étant jugée « *vraiment cool* » et compatible avec l'inspiration des « *beer garden européens* » et d'un « *look and feel estival, épuré et convivial* ». Ilot 84 développe cette esthétique sur base de containers aménagés, facilement déplaçables, de mobilier en bois et en particulier de stations de travail simples et légères qui deviendront vite une icône d'Aire Commune.

En effet, la popularité de l'initiative amènera d'autres arrondissements à collaborer avec Ilot 87. En 2019, ils proposent les espaces *GreenHaus* à Ahuntsic-Cartierville, *Nouvelle Vague* dans le vieux port de Montréal ainsi que d'autres espaces estivaux le long de la section piétonne de la rue Sainte-Catherine. En 2021 et 2022, malgré un ralentissement imposé par les conditions sanitaires de 2020, Ilot 87 continuera ses développements, ses stations de travail étaient à présent disséminées dans tout Le Plateau-Mont-Royal, remplaçant temporairement des places de parking le long d'axes importants telle l'avenue Mont-Royal.

C'est dans un de ces habitacles que je rencontre Mathilde la première fois, en 2019. Un de mes amis est responsable des bars d'Aire Commune et m'a donné son contact. Son intention est claire : proposer des espaces gratuits, équipés et conviviaux dans des espaces délaissés. Son action est complémentaire, voire en prolongement du Champ des Possibles,

elle fournit des lieux pour s'asseoir et se reposer donc manque le Champ, à l'exception des quelques tables de piquenique apparaissant et disparaissant erratiquement, elle consciencitise les travailleurs du quartier à la présence de cet espace et lui donne de la visibilité, elle fournit des services là où il en manque.

Pourtant, Aire Commune, entendue dans le Champ des Possibles, se verra suspendue pour l'année 2020 puis les suivantes, avant même que l'épidémie de COVID-19 n'intervienne. En effet, le financement des infrastructures était assuré d'une part par des fonds publics fournis par l'arrondissement, mais d'autre part par les rentrées des bars installés et actifs en fin de journée. D'abord pensés comme des événements calmes et raisonnablement lucratifs, les *afterworks* d'Aire Commune étaient devenus des soirées incontournables rassemblant des milliers de jeunes travailleurs de toute l'île pour y faire la fête au son des DJ les plus réputés du moment. Ilot 84 est dépassé et met en place, tant bien que mal, des dispositifs pour limiter l'impact de cette sur popularité. En réaction des nuisances causées (pollution sonore, dépôts de détritrus, « pipis sauvages », piétinements), les Amis du Champ des Possibles organisent une table ronde avec différentes associations riveraines et leurs contacts politiques et administratifs à l'arrondissement. Celle-ci résultera en des limitations de l'activité d'Aire Commune, d'abord, puis une suspension en 2020 se prolongeant jusqu'à aujourd'hui.

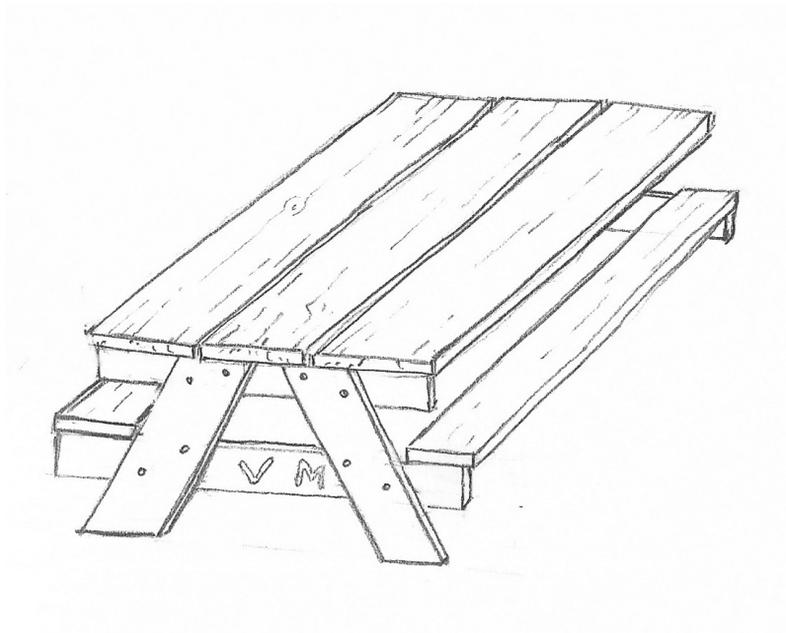
Malgré des efforts établis pour protéger et visibiliser les valeurs écologiques du Champ et le prolonger, Aire Commune s'est finalement trouvé en conflit ouvert avec les ACDP, confirmant une réputation conservatrice de la zone dans le secteur événementiel montréalais que trahit ce qu'un collègue lança à Mathilde au début de son activité : « *Bonne chance avec le Champ des Impossibles !* »

En définitive, d'un espace près du Champ, Aire Commune est devenue une marque à proprement parler. Durant les confinements successifs de 2020, Ilot 87 fera ainsi la vente de matériel de bureau « Aire Commune ». Les nombreux événements depuis mis en place sont systématiquement labellisés « *produits par les créateurs d'Aire Commune* » ou directement nommés en fonction, tels les « *5@7 Aire Commune* » de l'espace Louvain ou les brunches « *Aire Commune X CathCart* ». Cette labellisation devient d'autant évidente si l'on prend cette publication sur les réseaux sociaux de l'organisme, humoristique, mais dirigiste : « *On ne DIT PAS : « LLLLLLl'aire commune ». Pas de « L' ». On dit « Aire Commune »/ « aller à Aire Commune ». C'est l'heure de se débarrasser de ce déterminant indésirable, tous ensemble* »<sup>7</sup>. Là semble s'exprimer toute l'étendue que peut signifier, pour certains collectifs, exister à travers un lieu et le faire exister, selon ses propres intentions et valeurs.

Mathilde n'a pas posé un pot au Tennessee, mais une station de travail, sur un terrain de gravier aux abords du Champ. C'est l'histoire de son ascension professionnelle, et celle d'un organisme événementiel qui s'y ouvrent, de sa popularisation et des conflits que provoque sa structure commerciale. Là, le Champ devient un appui esthétique et ambiantiel, mais aussi ce par quoi sonne le glas. Il en demeure que, point de départ d'une organisation employant aujourd'hui des dizaines de personnes dans des sites à travers tout Montréal, Aire commune a bien vécu, et continue de vivre à travers ce lieu pour certains.



## Table de pic-nique



162 cm par 180cm par 72cm.  
Structure de bois composée de deux  
sièges et d'une table. Une partie  
est peinte en vert de façon rudi-  
mentaire, une autre en blanc, le  
reste étant laissé nu. Gravé sur  
son côté « ARR. P. MT. ROYAL »

Réalisation : ca. 2014, Arrondisse-  
ment Plateau-Mont-Royal

Etienne a 49 ans, il est québécois francophone. Né dans le Mile End, il y a vécu jusqu'au début des années 90. Enfant, il allait souvent jouer sur la track avant de revenir, jeune adulte y faire des photographies puis, plus tard, des événements jusqu'à établir, non loin de là, un festival culturel reconnu, Pop Montréal, et un événement plus local, le Marché des Possibles.

Ses premiers souvenirs remontent aux années 70, quand il jouait sur les rails avec ses amis. Il se rappelle du caractère ouvrier, multiculturel et pauvre d'un quartier reposant sur son industrie textile. La cour ferroviaire Saint-Louis s'étend alors jusqu'à Casgrain, immense terrain de jeu, mais surtout *terrain de jeu urbain sale*. Avec ses camarades, il l'explore pour y faire « *de mauvais coups* », il saute des trains en marche, embête l'aiguilleur s'y ennuyant ferme, escalade les carcasses rouillées qu'y laisse la cour à scrap proche, récupère les crânes des bêtes trouvées dans les poubelles de l'abattoir voisin. Les enfants les font bouillir, en font des sortes de trophées morbides. C'est là une enfance non surveillée, où ils étaient laissés libres à eux-mêmes, les parents étant trop occupés, ou peu inquiets, que pour s'attarder sur les activités de leur progéniture.

Plus tard, il y embrassera une fille pour la première fois, puis y développera son sens artistique : la réclusion du lieu du lieu assure une intimité, son « *côté trash* » est source d'inspiration. De façon générale, Etienne décrit cet espace comme « un lieu en dehors des lois », où l'on peut toujours aller « *pour faire les 400 coups* », ce qui inclut faire des graffs, se battre avec des amis -ou des ennemis- dans une certaine forme de violence qu'il renvoie au quartier d'alors et sa pauvreté.

En 2006, en compagnie d'amis, Etienne crée des soirées clandestines non loin de là, les *Bridge bunkers*, des événements musicaux en plein air dans un esprit « *ghetto* ». Quelques années plus tard, il gagnera un rôle plus important au sein de Pop Montréal, un festival artistique et culturel à travers toute la ville bénéficiant d'une reconnaissance internationale, l'amenant à devoir restreindre ce type d'activités. Cela lui apportera cependant des contacts politiques qui lui permettront de développer de nouveaux projets en lien à ce qui était devenu le Champ des Possibles. Ainsi, en 2014, Etienne lance le *Marché des Possibles*, une buvette événementielle « *à l'européenne* » en face du Champ, et un des premiers projets montréalais de revitalisation culturelle dans des espaces délaissés. Celui-ci s'inscrit dans une collaboration de Pop Montréal avec une nouvelle élue de l'arrondissement Plateau-Mont-Royal. Profitant de l'élan citoyen du Champ des Possibles, un projet d'ensemble pour la zone, « l'agora des possibles » est lancé visant à intégrer les différents délaissés ferroviaires du secteur Saint-Viateur-Est dans une continuité.

Le Marché des Possibles est le premier élément de cette stratégie. Il participera d'une domestication d'un espace anonyme proche du Champ, le « parc sans nom », ou « *triangle park* » par certains. Par là, Etienne fait installer du mobilier en collaboration avec l'arrondissement. Certains sont fixes : de grandes estrades et banquettes construites sur place. D'autres sont de simples bancs de pique-nique fournis par l'arrondissement. Ceux-là vont provoquer un phénomène intrigant. Régulièrement, une partie de ces tables seront déplacées, généralement de nuit, jusque dans le Champ des Possibles. Elles y deviendront les seuls sièges, particulièrement utilisés par des personnes venues s'y asseoir un instant, y prendre un repas, discuter avec un ami, ou y faire une sieste. Pendant les événements qu'il organise, Etienne décrit une sorte de lutte presque humoristique. Pour assurer la tenue de ses festivités, il est amené à, chaque semaine, ramener les bancs sur place pour que, le jour suivant, ceux-ci retournent dans le Champ.

Pendant mon séjour à Montréal, j'ai suivi ces bancs sans connaître leur histoire. Les restrictions

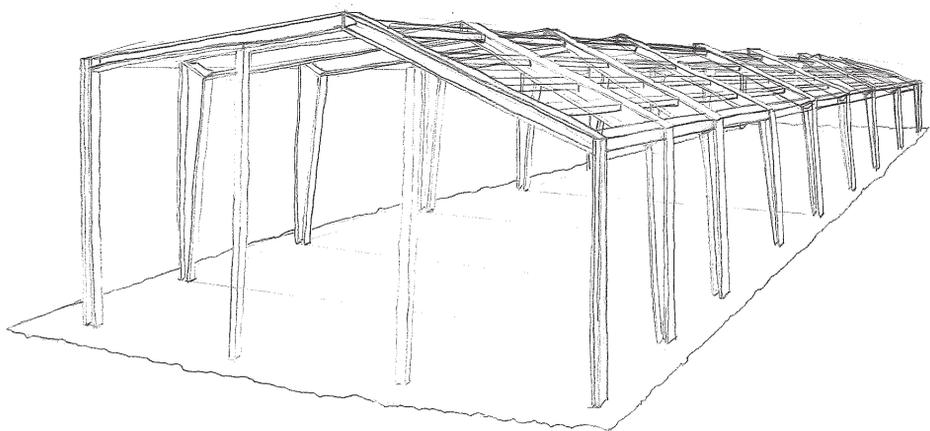
sanitaires empêchant la tenue du Marché, trois de ces tables restaient en permanence sur le Champ, et j'ai pu observer leurs déplacements. Anonymes au début, j'ai rapidement su les identifier : l'un avait une planche cassée à un endroit, l'autre un graffiti particulièrement coloré, un autre encore une trace de peinture distinctive. Ces bancs qui vont et viennent sont une part en soi de l'expérience du CdP pour certains. Ils apparaissent, disparaissent et se déplacent sans que jamais l'on n'aperçoive qui que ce soit le faire. Ils sont également utilisés pour toutes sortes d'usages. Un jour, on les trouvera près d'un feu de camp. Un autre dans une clairière ou à côté d'un arbre, une autre fois encore au cœur d'un fourré. Une des personnes vivant dans le Champ un été, en fait son abri de fortune, posé en équilibre sur des montants, tendu d'une bâche refermant l'habitable. À la fin de l'automne, une autre personne ira jusqu'à mettre le feu à un des bancs, laissant ses décombres fumants aux abords d'un sentier. Plus loin, de nouveaux bancs entraient déjà sur le Champ, prêts à les remplacer. C'est dans ce cadre que, pour son nouveau projet, l'Entrepôt 77, Etienne a insisté à créer des tables et des sièges vissés au sol. L'ensemble de ce mobilier est, en quelque sorte, une trace de la présence de Pop Montréal, un legs aux habitants sur fonds publics au-delà des seuls événements éphémères.

L'Entrepôt 77 est un projet d'extension du Marché des Possibles rendu possible par l'incendie du hangar bordant le CdP. Etienne lorgnait sur l'édifice depuis longtemps : son esthétique postindustrielle, conjuguant la ville et la nature, évoquant un « *Berlin industriel* », lui inspirait une scène en plein air manquant cruellement au Marché. Un groupe militant avait tenté de s'en saisir; Etienne décrit leurs actions comme agressives, réfractaire, « *voulant y aller à l'européenne, façon squat* », soit occuper l'espace sans autorisation, mettant les autorités devant le fait accompli. L'incendie mettra fin à ces revendications et, via ses contacts politiques, lui permettra de développer son projet de scène ouverte dans la structure métallique restante. Il faudra sécuriser l'espace, le mettre aux normes d'accueil du public. Un nettoyage est effectué, débarrassant l'espace de végétaux envahissants, de débris et de sculptures spontanées parfois dangereuses, faites de morceaux de verre. Etienne développe aussi une réflexion sur ce « *grubage urbain* » « *contre lequel on ne peut pas se battre* ». Dans le cadre de Pop Montréal, Etienne laissera intentionnellement trainer des containers blancs et des panneaux de contre-plaqué, attendant que des graffeurs viennent les peindre spontanément. En découle une esthétique du festival à moindres frais : « *ils ne le savent pas, mais ils nous ont beaucoup aidés* ». Pour autant, « *on laisse les barbouilles, mais on veut quand même quelque chose d'esthétique* ». Les contenus jugés offensants sont ainsi recouverts d'une murale peinte par un tiers. L'Entrepôt 77 se retrouve ainsi orné de lampions, dotés d'un mobilier invitant, parfois peuplé d'une foule amatrice de spectacles musicaux calmes et envoûtants. À terme, Etienne y a même des ambitions : collaborer plus avec les Amis, le Lion et la Souris, créer des événements familiaux et faire aboutir cette agora des Possibles. Surtout, faire de l'Entrepôt la première salle événementielle énergétiquement indépendante du Canada.

Etienne n'a pas posé un pot au Tennessee, mais des tables de pique-nique dans un parc sans nom. Elles voyagent à travers le Champ et transmettent une magie qui fascine ceux qui y paient attention. Les bancs sont le centre du monde anonyme d'individus agissant dans le secret de la nuit, et du monde événementiel culturel et commercial de Pop Montréal. Le nom de l'arrondissement, gravé dans leurs flancs, parle d'une mise en forme institutionnelle, mais la mobilité de ces tables, les graffitis et dégâts qui les ornent, évoquent un autre CdP refusant la soumission à toute autorité. Le Champ est pour Etienne, un monde de légères frustrations et un sujet humoristique, mais surtout un espace intime, lié à son évolution professionnelle et personnelle.



## Structure métallique



*2000 cm par 5000cm par 600cm.  
Structure d'acier rouillé composée  
de 9 portants sur lequel reposent  
des pannes métalliques. L'ensemble  
est ancré dans une dalle de béton.*

*Réalisation : 1959*

Aline et Judith ont 35 et 39 ans. Toutes deux Québécoises francophones, elles sont habituées du Mile End depuis plus de dix ans. Elles fréquentent d'abord le quartier par intérêt pour l'intense effervescence culturelle et artistique qu'elles y trouvent. En particulier, elles s'investissent dans des collectifs s'intéressant à la photographie, au cinéma et à leurs pratiques analogiques dans un monde digital : *Double Négatif*<sup>8</sup>, *Hors Champ*, *Épopée*, *Action Indirecte*<sup>9</sup> ... C'est ainsi qu'en 2012, de premières projections sont menées dans le Champ des Possibles. Ceci préfigure la formation du collectif Kabane 77, où Aline et Judith s'investiront fortement, puis sa constitution sous forme d'OBNL, en 2014. Le collectif vise à défendre la reconversion de l'entrepôt alors abandonné situé au 77 rue Bernard en lieu de création artistique au loyer raisonnable et figé. Cette ambition est une réaction directe à l'évolution du marché immobilier montréalais, et en particulier du Mile End, où les ateliers de création, auparavant nombreux, gratuits ou peu chers devenaient rares et inaccessibles pour beaucoup, y compris dans le cadre de projets dotés de subventions publiques. Le projet est coloré d'une approche cinématographique, de projection et de traitement analogique de l'image, et fondé sur des pratiques d'occupation sauvage ou semi-sauvage contestant les décisions -ou non-décisions- des propriétaires privés et publics impactant le marché immobilier du Mile End.

L'entrepôt lui-même était peu accueillant. L'intérieur est étouffant, sans possibilité d'aération. Des déchets s'accumulent dans l'endroit et seules quelques personnes osent véritablement y entrer, essentiellement des personnes itinérantes cherchant un endroit où dormir. Les premières tâches du collectif viseront à « libérer l'espace de son incapacité à accueillir ». Ce « ménage » se développera en particulier à partir de 2016, date de publication d'un avis de démolition du bâtiment par l'arrondissement, en vue d'y établir une cour de voiries. De façon à prouver les potentiels du site, Aline, Judith et leurs partenaires se mettent au travail. Les espaces avant et arrière du bâtiment sont nettoyés des déchets y ayant été entreposés. La façade de l'édifice est ornée de fresques et d'une indication « KABANE 77 LIBERATE IMAGO ». Du mobilier est construit, offrant des sièges, des tables, une balançoire. Des événements sont menés autour du site : performances artistiques, projections, ateliers, souvent accompagnés de buffets gratuits. L'intérieur du bâtiment fait également l'objet de nettoyages.

Judith et Aline me soulignent que c'est la reconnaissance de l'action des Amis du Champ des Possibles, en 2014, qui a impulsé le premier élan au collectif : si un groupe citoyen pouvait faire changer le statu quo dans le contexte du Mile End, leurs revendications pourraient aussi être entendues. Comme les ACDP, Kabane 77 est bien organisé. Dans la philosophie du collectif, ces événements sont documentés, filmés et font l'objet de courts-métrages qui participent ensuite de l'émulation et de la diffusion de leurs revendications. Surtout, c'est à travers un bulletin imprimé, les *Cahiers des Impossibles* que l'association va communiquer à partir de 2017, de façon toujours anonyme. S'y dévoilent pendant deux ans et 19 numéros, à un rythme inconstant, les espoirs du collectif, sa poésie et ses actions, ses partenariats ainsi que ses déboires et ses frustrations.

Le collectif est pluriel, fondé sur des principes d'horizontalité et de refus des hiérarchies. Il s'extrait des usages communs des autorités publiques, refuse de fournir un plan d'affaires, de donner une direction ou un narratif unique à ce lieu qui se voulait perpétuellement commun et négocié. Cette attitude est cependant mal reçue par ces autorités. Rapidement, Kabane 77 sera qualifié de « fauteurs de trouble, anarchiste et sans rigueur » dans la presse et par certains

élus, dépeignant des squatteurs sans vergogne occupant sans autorisation une propriété privée, y organisant des événements dangereux pour le public. Bien que démontrant l'erreur de ces propos -les événements étaient toujours extérieurs, souvent sur le Champ, des autorisations étaient demandées, des propositions étaient avancées- Judith et Aline rappellent que les administrations et les élus « nous prenaient pour des poètes », refusaient d'entendre leurs positions ou d'y donner du crédit.

L'association ne bénéficiait pas non plus du soutien d'autres acteurs proches, à commencer par les Amis du Champ des Possibles. L'arrondissement et la coordinatrice des ACDP envisageait plutôt l'entrepôt comme un espace ouvert, un pavillon de parc pouvant accueillir une patinoire l'hiver, de l'agriculture urbaine ou des événements. Pour Judith et Aline, « *Les Amis planifiaient un futur sans nous inclure* », leur projet nécessitant des espaces intérieurs, dotés de murs et d'un toit dont l'arrondissement, comme les ACDP, refusaient de voir les possibilités.

En réaction aux contestations, une entreprise d'urbanisme transitionnel fut finalement engagée en 2018 pour mener des actions sur le site. Le collectif s'y engage à reculons : le mandat de l'entreprise est de « connecter des personnes sans espace à des espaces sans personne. Nous ne sommes donc personne », ressentant là encore une invisibilisation et un déni. Peu après, un incendie dont la cause ne put être identifiée éclate, Judith et Aline sont appelées en urgence : « *Kabane brûle !* »

Choqué et désorienté, le collectif verra alors le démantèlement de l'habitable, laissant ses seuls ossements d'acier, risibles, pour eux, sans un toit pour s'abriter, sans des murs pour projeter. Rapidement, un nouveau bulletin sera publié, affirmant encore « Nous ne sommes personne, peut-être, mais nous sommes là. Nous ne sommes pas une entreprise, pas des citoyens. Des exemplaires, nous n'avons pas de plan d'affaire, pas de plan de carrière, nous voulons simplement vivre, réfléchir et inventer, ensemble. Et nous ne cesserons pas. » Des bulletins seront publiés jusqu'en juin 2019, quelques actions seront encore menées. Sans toit, cependant, la kabane a peu à peu pris l'eau.

Judith et Aline n'ont pas posé un pot au Tennessee, mais repeint un hangar aux abords du Champ des Possibles. Sa structure métallique, encore debout, ouvre à un monde de militance radicale, refusant de compromettre ses idéaux d'un espace libre, mais fermé et d'une gestion collective. Elle laisse entrevoir entre ses pannes les tensions implicites entre des organismes communautaires qui, de prime abord, étaient possédés par des valeurs communes, et plus encore entre un collectif et une autorité publique. Son incendie, tantôt attribué aux Amis, tantôt au collectif, tantôt encore à l'arrondissement, finalement aux « squatteurs » traduit les conflits d'imaginaires se construisant chez les uns et les autres, entre un Kabane 77 anarchosquatteurs et des activités de projections en plein air, des ACDP autoritaristes et leurs difficultés à communiquer avec l'arrondissement, des autorités politiques fermées et leurs planifications budgétaires. Les longues pannes rouillées projetant leurs ombres sur l'épaisse dalle de béton donnent à voir un Champ des Impossibles, un monde où la mobilisation citoyenne ne paie pas, et où ses activistes perdent peu à peu espoir, désabusés.



## Récits manquants

Les récits ici transmis quant à Bavière et le CdP ne sont pas exhaustifs. Bien d'autres communautés imaginées existent à travers ces lieux et les font exister. Les raisons de cette non-exhaustivité sont plurielles.

Tout exercice d'écriture impose d'abord, pas ses contraintes matérielles et conceptuelles, une cruelle opération de sélection et de mise de côtés. Il y a des récits qui, parce qu'ils s'approchent de ceux déjà transmis, parce que leur narration serait trop fastidieuse ou parcellaire sont volontairement écartés. Des éléments de ceux-ci subsistent, ici et là, dans les récits sauvés, dans l'espoir que leur portée demeure malgré tout. D'autres récits manquants le sont par autolimitation de ce travail aux processus imaginaires humains. De nombreux groupes d'oiseaux, d'animaux, de végétaux prospèrent dans ces lieux et les pensent, à leur manière. Des travaux comme ceux de Vinciane Despret (2019) ou Baptiste Morizot (2021) montrent à quel point les espèces animales ont des socialités et des territorialités propres qui convoquent tout autant des phénomènes de création imaginaire, d'institution de la société qu'ils habitent. Nul doute que les juncos du Champ des Possibles, ou les frênes et bouleaux à Bavière ont leurs histoires à raconter, des mémoires et imaginaires de ces lieux qui leur permettent d'exister localement. Dans cette étude, le non-humain participe, agit au sein des communautés imaginées et des cadres hérités que celles-ci transforment. Il n'est cependant pas central ; la création qui me préoccupe est d'abord humaine. Il y aurait autant à dire sur les imaginaires de ces espèces. Cependant, se plonger dans l'institution imaginaire animale ou végétale relève de compétences qui dépassent de loin cet auteur et d'enjeux au-delà de cette thèse<sup>10</sup>.

Enfin, il y a des récits qui n'ont pu être dits, car ils n'ont pu être entendus. Certains par défaut d'enquête : il y a ceux qui ne répondent pas malgré les appels, celles que l'on n'arrive pas à joindre. Beaucoup n'ont pu être entendus, car leur existence par ce lieu a pris fin. Les travailleuses des industries textiles du Mile End sont parties depuis longtemps, tout comme les travailleurs de la cour ferroviaire Saint-Louis. À Bavière, le départ d'un cafetier ou d'un funérarium, reliquats d'une époque révolue, ferme la porte à la possibilité d'un jour les entendre. Surtout, les décès, successifs ferment l'accès à ces mémoires particulières, à ces imaginaires et à ces communautés que ces individus portaient. D'une militante à un maieur, d'un docteur à une commerçante, cette enquête est parfois arrivée trop tard pour collecter leurs récits et sauver un bout de leurs existences par ces lieux.

Les pages suivantes, blanches, font écho à ces récits manquants, à celles et ceux qui n'ont pu être contacté.e.s, à ces communautés animales rendues silencieuses, à la mémoire de ces morts et aux limites de cette enquête qui n'a pas su leur donner une voix.









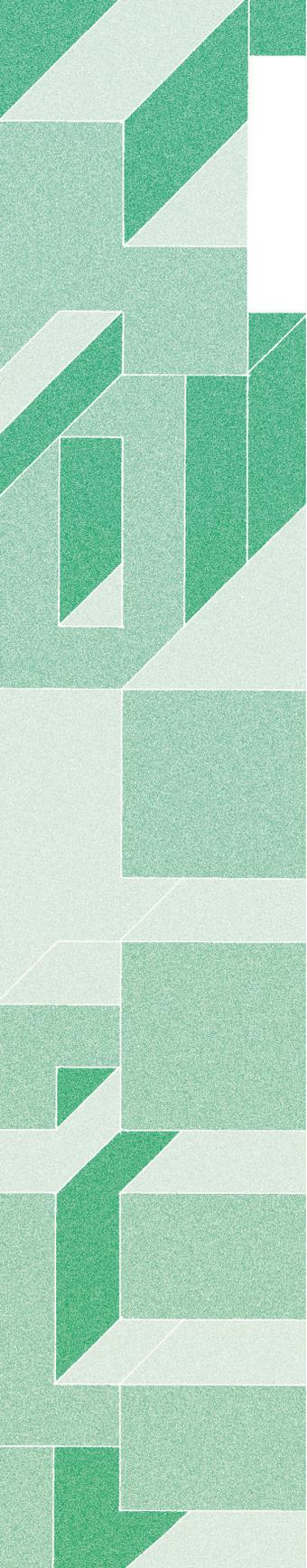


## Notes du chapitre

- 1 « Les maisons commençaient à ressembler à des costumes Armani » - traduction personnelle
- 2 Commentaire récolté par Clayton Bailey (xxx). En ligne :
- 3 Bailey Clayton (2012). TRAVERSE 10 années. En ligne: <https://www.cptraversecp.com/706350-le-projet>
- 4 Noms d'emprunt
- 5 « Parfois, le sexe est meilleur sur le chemin de fer. Les ennuis sont arrivés, mais ce n'était pas le train. Ils étaient sept à bloquer l'accès aux trous dans le grillage qu'on avait empruntés. On a dû remonter nos braguettes rapidement. L'un de nous a sauté la barrière d'un seul bond, mais je me suis fait chopper en redescendant, et j'ai une trace de rails sur le côté à vie pour m'en rappeler » - traduction personnelle
- 6 Le récit de Jessica est tiré d'un entretien mené par Amy Poteete et Nik Luka en janvier 2020 avec 5 personnes investies dans l'organisation de pédagogie active Le Lion et la Souris. Le profil de ces personnes est diversifié en termes de genre et d'origines linguistiques. L'entretien s'est cependant déroulé principalement en anglais.
- 7 Aire Commune, 31 août 2019, Facebook
- 8 Se définit comme "Founded in 2004, Double Negative is a Montreal-based group of moving-image artists dedicated to the creation and exhibition of experimental and avant-garde cinema. Through its sustained grassroots efforts and DIY approaches to revitalize the independent filmmaking scene, Double Negative occupies a unique position in the local and national artistic communities. Besides organizing various screening events, members of the collective maintain individual artistic practices ranging from film and video to live projection performance and installation. Double Negative situates film in the wider context of contemporary art practices and actively promotes cross-disciplinary imagination to redefine the importance of the tradition of film art." <https://www.facebook.com/DoubleNegativeCollective/>
- 9 Se définit comme "collectif multidisciplinaire dont la composition variable est constituée d'écrivain.e.s, cinéastes, artistes, musicien.n.es ou sans définition, rassemblé.e.s pour explorer des gestes qui connectent art et politique." <https://www.facebook.com/ACTION-INDIRECTE-164603864074415/>
- 10 Castoriadis (1975) sépare un « être-vivant » comme premier niveau du pour-soi qui se distingue des niveaux de « l'être-psyche » et de « l'être-social-historique », qui fonde une critique de la pensée de l'autonomie du vivant. Pour l'auteur, selon Poirier (2004, P. 129-130) « l'emploi du terme « autonomie » pour qualifier le mode d'être spécifique au vivant reviendrait à penser d'une part que celui-ci pose les lois d'organisation de son monde en toute lucidité, d'autre part qu'il est capable de s'ouvrir à l'altérité et susceptible de remettre ses propres lois en question. Or tout dans la logique de l'être vivant montre l'inverse : d'abord le vivant créé son monde aveuglément, et non en sachant ce qu'il fait ; ensuite cette autocréation s'effectue dans la clôture, rien d'autre ne peut y entrer qu'à la condition d'être absorbé et donc éliminé en tant qu'altérité. ». Ces positions pourraient être nuancées au vu des travaux récents en éthologie, notamment.







# L'existence en friche

Pavel Kunysz

## Chapitre 3

Typologie des existences  
dans les espaces délaissés

**Imaginer  
des lieux pour  
exister  
collectivement**

**Récit  
à dominante  
expressive**





### Portraits de lieux

Les récits qui se sont succédé dans les pages précédentes ont été conçus comme des portraits de Bavière et du Champ des Possibles. Je tente d'y rendre compte de la pluralité des imaginaires sociaux qui habitent ces lieux sans les figer, mais sans perdre de vue les réalités proprement matérielles et sociales que ces imaginaires engagent. Pour déplacer le propos de Véronique Dassié (2020, p.59) dans le contexte des études de lieux, ces portraits renvoient à « *une personnalité, à un caractère, à un tempérament, à un statut social, à des appartenances culturelles, bref à une complexité de l'être malléable mais intemporel* ».

Il faut d'abord souligner que ces récits ne sont en rien exhaustifs. Ce portrait, dynamique, n'est pas fini. Chaque récit est partiel, une fenêtre sur des mondes différents eux-mêmes en mutation constante. Mis côte à côte, ces récits peuvent sembler contradictoires ou inconstants. Certains éléments entrent en conflits. La lectrice peut être déroutée en tentant de recomposer intérieurement un récit unique, cohérent et englobant. Ces portraits ont été construits contre cette tentation. Ces récits ne sont pas proprement parler historiques. Ils sont des entrées dans les imaginaires sociaux multiples qui habitent ces lieux. Issus de groupes différents, pris dans des circonstances et des espace-temps différents, ces récits se fondent sur des préconçus variables, ne parlent pas nécessairement de la même chose ou portent des regards contradictoires sur la réalité et l'histoire de cette chose. Chacun de ces récits est une performance du lieu lié à un imaginaire spécifique du lieu qui n'a pas valeur de transcription objective d'une réalité. Le mode narratif-descriptif vise à exprimer ce repos sur la subjectivité, à commencer par la mienne : ces récits sont sélectionnés, retravaillés et mis en scène par un auteur, moi-même, qui par là fait exister des lieux et des groupes. Cette mise en scène est également la mienne, en tant que chercheur engagé dans un travail de thèse de doctorat. La difficulté pour un.e lectrice de faire entièrement correspondre ces récits, d'en recréer une histoire cohérente de bout en bout est un outil narratif que j'exploite, et permet de toucher à la variété de ces imaginaires sociaux, mais aussi à la difficulté de considérer leur coexistence par les différents acteurs sociaux qui a été constatée sur le terrain.

Pour autant, ces récits ont été conçus avec une notion de continuité. Ils parlent de lieux les-mêmes et différents à la fois ; de Bavière ou du CdP et en même temps de toutes les façons dont ils sont Bavière ou le Champ. Un ordre chronologique aurait été détrimentaire à cette vision, ré-imposant un narratif englobant, celui de l'Histoire, sur cette diversité d'imaginaires. Les objets physiques relient ces récits et font en sorte que ceux-ci ne soient pas des instances déconnectées les unes des autres mais des performances ayant trait à une même chose. Chaque récit commence par un objet et sa description matérielle, factuelle, témoignant de son existence concrète dans le monde. Chaque récit introduit d'autres objets dans l'exploration des imaginaires sociaux, des sensibilités et des histoires qu'ouvrent ce premier objet. Ceux-là deviennent le point de départ du récit suivant. Comme un jeu de piste, le lecteur peut remonter le fil des histoires, concevoir des échos entre ces récits, sans que les relations causales ou historiques entre elles

ne soient nécessairement connues ou exprimées par les acteurs qui les concernent, ou même existantes hors de la construction narrative. Cette façon d'écrire la continuité des lieux s'ancre dans une interprétation des objets en tant que nœuds d'imaginaires, au sens de Laurent (2019). Les items convoqués sont des points de croisement entre les mondes pluriels qu'ils ouvrent et permettent tant de toucher à ces mondes que de lier les uns aux autres.

## **Exister par le lieu : l'imaginaire de qui ?**

Un autre élément central de la construction de ces récits consiste dans les groupes sociaux qui s'y expriment, font exister ces lieux et existent à travers eux. Travailler concrètement sur la masse abstraite que représentent les imaginaires et les lieux est une tâche par moment vertigineuse. Un lieu peut être le coin de rue ou une ville, un lopin de terre ou une planète toute entière. Tuan (1997) pointe la richesse de cette labilité du lieu en remarquant la clairvoyance des enfants qui, dans leurs jeux, lorsqu'ils apprennent à écrire leur adresse, n'hésitent pas à ajouter à leur code postal non seulement leur ville ou leur pays, mais aussi un continent, leur planète, leur galaxie, et l'univers tout entier. De même, l'imaginaire, parce que, au sens de Castoriadis (1975), il est fonction créative par définition, pourrait faire feu de tout bois et, en s'embrasant, s'emparer de tout élément, amener à répudier toute possibilité de cohérence et remettre en question toute capacité à activement décrire des situations.

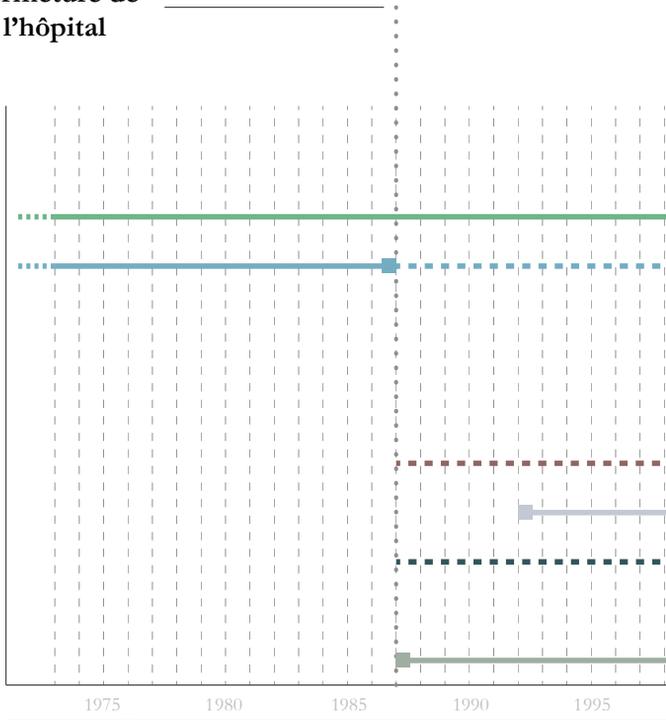
L'approche socio-anthropologique permet de limiter l'expansion incessante que les concepts de lieu et d'imaginaire amènent. Chaque récit est écrit sur base d'entretiens, d'observations et de documents de manière à reconstituer une évocation des imaginaires sociaux d'un ou de plusieurs groupes s'imaginant à travers ceux-ci. Schématiquement, on peut dire qu'un objet correspond à un récit et que un récit correspond à au moins un groupe social pensant le lieu concerné à sa façon. Le point de vue individuel est employé comme une façon d'atteindre à l'imaginaire du groupe auxquels ses individus se réfèrent, que ces communautés imaginées soient factuelles et organisées, ou uniquement abstraites et informelles.

Les pages centrales de ces deux chapitres donnent à voir une synthèse par le truchement des objets, qui sont situés sur une axonométrie simplifiée des sites étudiés. Le graphique suivant réexploite ces objets et les couleurs de ces axonométries pour résumer visuellement ces communautés imaginées, leur existence sociale et leurs situations dans l'espace et dans le temps. Cette synthèse se fait aussi par l'explicitation de ma propre rencontre avec ces groupes, permettant de situer l'ordre chronologique de ma découverte de ces groupes, au-delà de l'ordre narratif établi dans les récits précédents. Les étiquettes derrière lesquelles les communautés imaginées sont ramassées sont issues des caractérisations des personnes interrogées quand cela est possible. « Bavière Développement » ou « Dentisterie.be » constituent ainsi des communautés imaginées clairement identifiées derrière un label mobilisable. Dans les cas moins formels, j'ai moi-même imposé des étiquettes visant à refléter les caractérisations faites par les personnes qui en parlent, avec les limites d'une telle simplification. Les « hétérotopistes », les « glaneurs » ou les « graffeurs » doivent se comprendre localement : il s'agit de groupes spécifiques de personnes unies dans chacun des cas par un imaginaire et des pratiques du Champ ou de Bavière communs. Je ne désigne ainsi pas par là l'ensemble des glaneurs, ou des graffeurs à Liège, Montréal ou dans le monde.

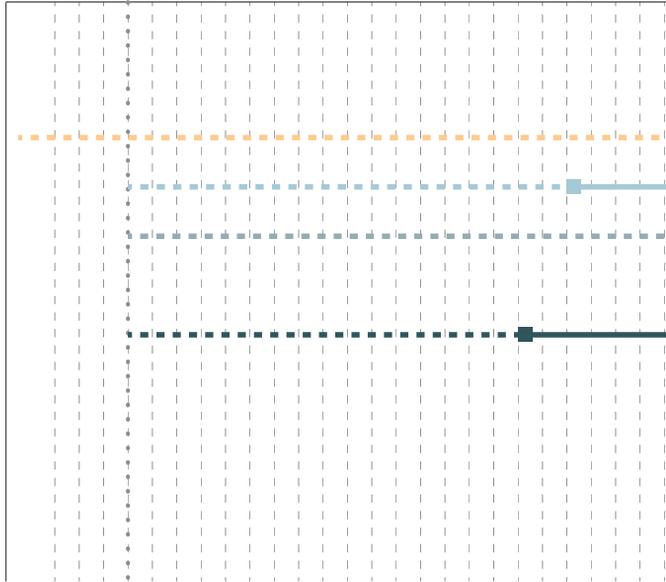
# Fermeture de l'hôpital

- Existence par le lieu personnellement vécu par l'informateurice
- Existence collective par le lieu constatée
- Moment de rencontre de la recherche avec le collectif
- Etiquette ex-nihilo

## Bavière



## Champ des Possibles



# Fermeture de la cour

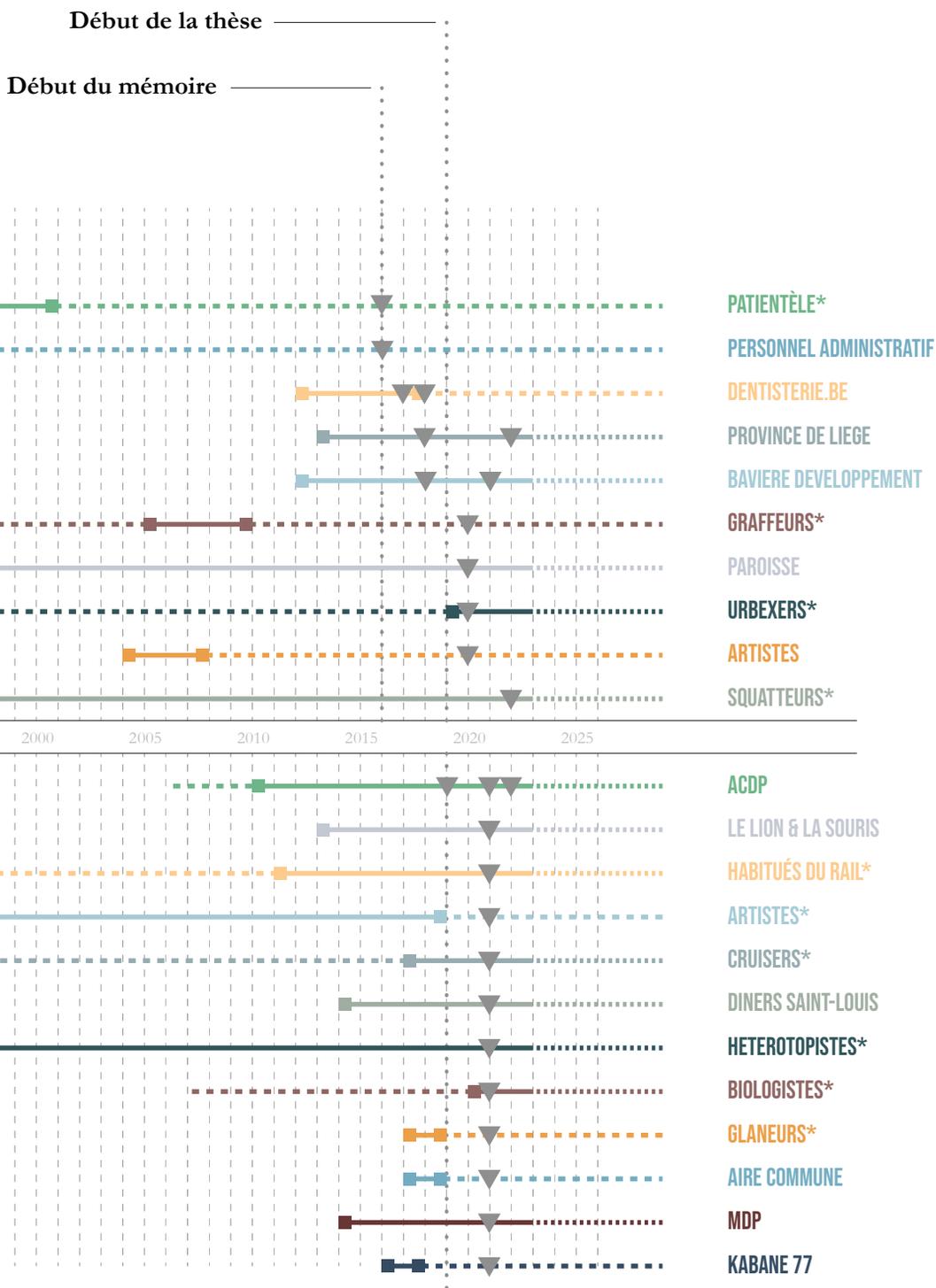


Fig. 88: Schéma synthétique des communautés imaginées rencontrées .

## Quatre types de relations aux espaces délaissés

Ce chapitre met en dialogue ces récits pour en dégager des éléments plus généraux quant à l'institution imaginaire des lieux dans le contexte des friches urbaines. Les portraits précédents amènent à identifier des types de rapport imaginaire à ces espaces témoignant des façons dont les communautés imaginées existent à travers leurs performances spécifiques de ces lieux, comment elles participent des enchantements du lieu.

Je présente d'abord la façon dont se distinguent ces types de rapport par les attachements ou détachements qu'ils convoquent. Un critère important pour distinguer ces types est ainsi la distance ou la proximité consacrées dans les imaginaires entre les êtres mobilisés dans ces communautés imaginées, tant d'un point de vue physique que affectif.

Je distingue ensuite les quatre types considérés. D'abord l'**existence en lieu** à proprement parler, qui est ancrée dans des attachements sensibles à l'espace, à la fois matériels et affectifs, s'exprimant dans une fréquentation de l'espace, des réseaux interpersonnels serrés autour de celui-ci, de ses matérialités et de son utilisation. Ensuite, cette section établit une **existence en friche**, ancrée dans un attachement à la matière et sa répartition concrète et un détachement affectif -dans un but stratégique ou analytique- permettant d'inscrire les lieux étudiés dans des échelles de comparaison abstraites, qu'elles soient nationales, internationales ou globales. Cette existence en friche renvoie au métarécit de la friche dont j'ai fait la critique dans le récit précédent, et que cette typologie poursuit. Ainsi, à l'inverse, je situe une **existence en haut-lieu**, en suite de Debarbieux (1993), laquelle se centre sur des attachements affectifs revendiqués entre les êtres de ces communautés, mais un certain détachement à leurs réalités matérielles. Cette existence en haut-lieu se voit ainsi la mieux identifiée à l'échelle locale et pourtant déjà étendue et abstraite de la communauté imaginée d'une ville ou d'un quartier. Un dernier rapport, celui à l'espace à proprement parler, marqué par des détachements autant matériels qu'affectifs, est brièvement évoqué. Il permet de penser l'expérience du non-rapport à un lieu, celui de l'**espace** devant lequel on passe sans le voir.

L'identification de ces types d'existence collective permet enfin de considérer les rapports que des communautés d'ordre différent entretiennent entre elles. Comment des communautés imaginées en viennent à disparaître, être invisibilisées ou oubliées quand d'autres apparaissent ou dominent les narratifs communs à Bavière ou au Champ des Possibles ? La lecture des récits précédents par cette appréciation d'existences en friche, en lieu et en haut-lieu permet de mettre en valeur la dominance de certains imaginaires sur d'autres et les conflits et violences à la fois matérielles et symboliques que ces situations génèrent.

Il convient de préciser dès à présent que ces types de rapports imaginaires ne sont pas absolus. Les situations observées sur le terrain manifestent des tendances fluides qui dépassent les catégorisations. En tant que telles, ces types d'existences doivent donc être entendues comme des idéaux-types, des polarités conceptuelles autour desquelles j'organise le réel pour mieux saisir une forme d'institution imaginaire des lieux, cet enchantement dont ils sont porteurs.

Ce chapitre est construit sur base des récits précédents et d'autres complémentaires, qui mêlent

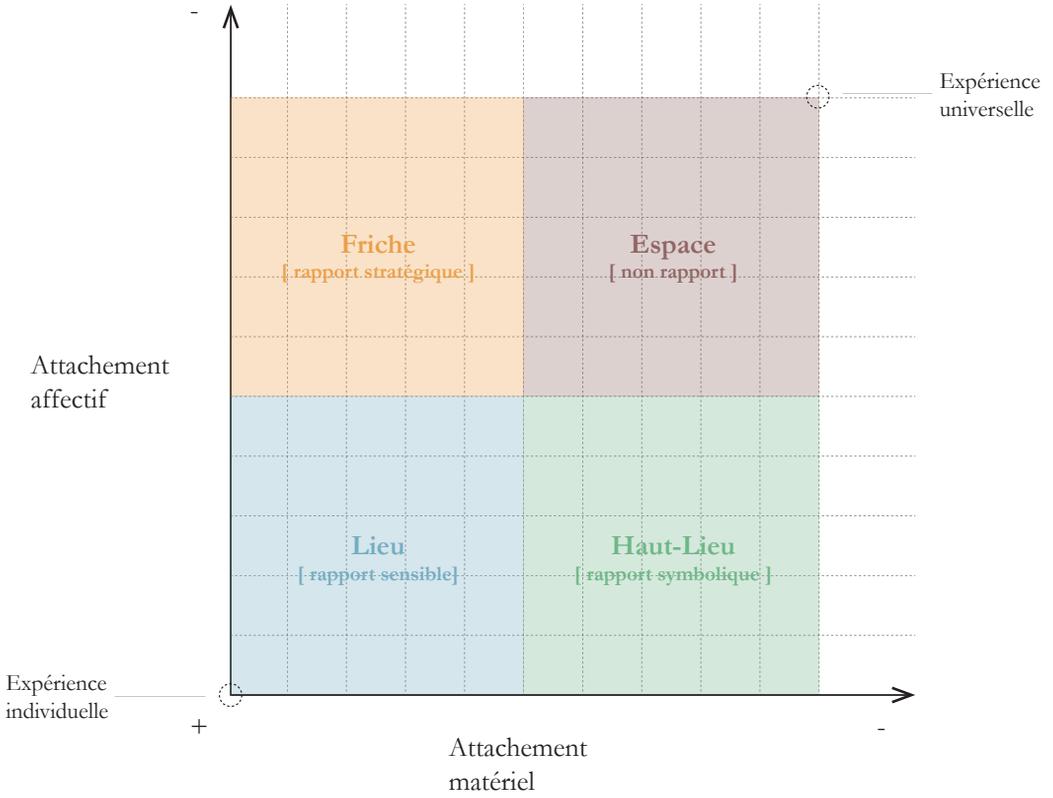


Fig. 89: Représentation de l'espace des relations imaginaires aux lieux. Schéma.

les modes de narration et contribuent à penser le caractère in-fini du lieu dans sa fabrique imaginaire : de nouveaux vécus peuvent toujours renouveler la lecture d'un lieu.

## **Exister collectivement par l'enchantement d'un lieu**

Avant de décrire plus en avant cet espace des types de relations au lieu, quelques préalables sont à établir. Il convient d'abord de souligner que mes communautés imaginées qui ont été recensées dans les récits précédents ne sont pas les seules en présence sur les lieux. Leurs expériences et histoires respectives, résumées en quelques pages, ne sont pas non plus exhaustives. Ces récits et la synthèse qui en est faite témoignent cependant de la richesse de la palette des expériences sociales de ces deux lieux et du nombre de groupes existant parfois en parallèle, parfois en tension, à travers eux.

La difficulté d'explorer concrètement l'abstraction de l'imaginaire et du lieu peut donc être dépassée en se posant la question « l'imaginaire de qui ? » et ne pas renvoyer cette notion à son abstraction, comme cela est parfois fait. Au contraire, les imaginaires des lieux ici évoqués sont très concrets. Ils sont faits d'espoirs et de déceptions, de conditions matérielles, de proximités sociales, d'implications personnelles et de mobilisations collectives.

La façon dont j'ai construit les récits précédents est aussi marquée par une dernière considération sur cette fabrique collective du lieu. Dans ces pages, des objets sont déposés, délaissés, détournés, enlevés, remplacés par les personnes et les communautés. Les milieux physiques et matériels évoqués sont remémorés, parfois arpentés, voire altérés, et, par là, font exister ces communautés et ces lieux. Une façon de penser ces actes ici utilisée s'inscrit dans la continuité des théories de Castoriadis sur l'institution imaginaire de la société. Si l'on considère les communautés imaginées comme autant de microsociétés, on peut en fait considérer une institution imaginaire du lieu. Dans cette logique, chaque récit est l'occasion de considérer les formes héritées -les objets, les mémoires, les structures- dont se saisissent les personnes pour fonder leurs imaginaires qui, en retour, guident les actes qu'ils et elles posent dans le monde pour faire exister un lieu et les communautés imaginées qui les concernent. Ces actes produisent à leur tour des mémoires, des objets ou l'altération des cadres matériels qui sont ensuite utilisés par d'autres dans leurs propres imaginaires du lieu.

Ainsi, si un lieu comme le Champ des Possibles ou Bavière est une entité reconnue et possédant une forme de continuité historique, elle ne l'est que parce qu'il y a des groupes sociaux s'emparant de cadres hérités pour poser des actes au nom d'imaginaires chaque fois réinventés. Pour le dire plus simplement, dans ce cadre, le lieu n'est pas une chose en soi, mais un acte, ou plutôt une série d'actes posés fournissant à chaque fois aux personnes suivantes une matière dont ils pourront se saisir, au gré des conditions de production de leurs imaginaires. Si l'on reprend Nicolas Poirier dans sa lecture de Castoriadis (2004, P.129) : «le monde est et, en même temps, ne pourrait être ainsi si le vivant ne disposait à l'origine d'une faculté pour le créer tel et ainsi – l'imagination radicale ». C'est par cette fonction créative radicale que nous refaisons le lieu à chaque acte, à chaque performance du lieu, propre à chaque espace-temps et à chaque communauté imaginée ainsi instituée. Pour reprendre la métaphore de la corde exposée dans le récit à dominante théorique, c'est l'action de nouer, d'enchevêtrer des fils, des imaginaires et des cadres matériels,

les uns avec les autres qui fait l'enchantement du lieu, le prolonge performance après performance, acte après acte. Cet acte d'enchevêtrement renouvelle sans cesse le sens du lieu tout en permettant de se convaincre d'une forme de continuité. Plus encore, si l'on considère cette corde ancrée d'une part dans l'histoire -dans des circonstances spécifiques au 17<sup>e</sup> siècle liégeois et épiscopal dans le cadre de Bavière, dans celles du développement industriel et ferroviaire nord-américain du 19<sup>e</sup> dans celui du Champ- il faut considérer que la seule chose qui tend cette corde et ne la laisse pas retomber, s'effiloche dans les noirceurs de l'histoire oubliée est la tension de cet acte de nouage. Les femmes et les hommes se relayant les uns et les autres dans de petites actions quotidiennes et de grandes décisions se passent en quelque sorte en permanence les fils de ces cordes pour assurer la pérennisation de l'enchantement du lieu dont ils sont les garants et les sujets. Le lieu est une performance collective historiquement partagée, une œuvre imaginaire et matérielle constamment reformée par des individus au nom de communautés imaginées existant au travers de cette œuvre.

Partant concrètement des communautés imaginant le Champ et Bavière, les récits précédents exposent leur diversité et leur irréductibilité à une seule lecture du monde. Ce sont des mondes particuliers et microsociaux qui s'y exposent animés par leurs propres valeurs et principes. Si l'on reprend Castoriadis, le monde social n'est cependant pas qu'un agrégat de microgroupes ultra-fragmentés et relativement imperméables. Des transversalités dans les attitudes imaginaires exprimées dans les récits précédents sont à relever. Elles permettent à la fois de saisir certaines polarités et des tensions qui structurent le monde social, en reflet de certains mécanismes de domination ancrés. Le chapitre suivant s'attelle à explorer ces transversalités. Je m'y emploie à distinguer des constantes dans les façons d'exister à travers ces lieux, des polarités autour desquels certains imaginaires se rassemblent et non d'autres.

#### *- Les attachements matériels et affectifs comme critères distinctifs*

Pour mieux saisir ce que cette existence collective recouvre, il faut également saisir ce que j'entends ici par attachement. Une communauté existe au sens que des attachements réciproques existent entre les êtres qui la composent. Ces attachements sont proprement ce qui les « *fait être* », pour reprendre Bruno Latour (1996, 2000) qui a largement participé à renouveler l'intérêt pour le concept d'attachement. J'utilise ce terme à double escent. L'attachement désigne d'une part un lien : les êtres sont attachés entre eux, ils font partie d'un ensemble qui les unit et les contraint à une forme de dépendance réciproque. Mais l'attachement désigne aussi un processus d'attention portée à l'égard de. S'attacher à quelque chose ou à quelqu'un renvoie à donner une importance particulière à cet être, à investir ce signe d'une valeur qui le distingue du reste du monde, pour la personne qui s'attache. C'est dans ce double sens, de l'attachement-lien et de l'attachement-attention, que je considère la constitution des communautés imaginées au travers des lieux.

Dans le cadre des quelques communautés imaginées existant à travers les lieux et les faisant exister ici relevées, deux formes d'attachements peuvent être distinguées : les attachements matériels et les attachements affectifs. Pour l'individu imaginant matériellement, cela signifie constituer une communauté imaginée en prêtant une attention particulière

à la matière, au caractère physique des choses, des gens et de leur situation dans l'espace. La proximité physique est un facteur souvent considéré comme prérequis pour qu'il y ait communauté. Tuan (1997, p.49) relevait que « *la proximité physique est au moins aussi efficace que le sang pour consolider des liens. Les gens vivant le plus près de nous, que nous leur soyons liés par le sang ou pas, sont nos « oncles » et « tantes », « frères » et « soeurs »* »<sup>1</sup>. Une communauté imaginée fondée sur une telle attention à la matérialité peut exister jusqu'au sens le plus frugal du terme : la présence (ou l'absence) physique des objets, des gens, des ressources, leurs formes et dispositions conditionnent parfois les chances de vie ou de mort des individus concernés. Michel, à Bavière, explicite cela très clairement. Son Bavière est celui d'une survie où la présence de quatre murs et un toit, protégeant des intempéries ou celle des rats dont il se nourrissait sont constitutifs des imaginaires qui ont conduit à ses actions et à celles de toute une communauté de personnes sans domicile fixe. Les attachements liant les êtres dans ces imaginaires (les rats, les murs, les personnes) sont fondés sur une proximité physique, une attention accrue aux aspects matériels du lieu. La capacité de Michel à décrire plus précisément que qui que ce soit les moulures et méandres des édifices atteste d'autant de cette attention.

Si l'on reprend le vocabulaire de l'anthropologie de l'enchantement, on pourrait dire que s'attacher matériellement à un lieu revient à s'attacher particulièrement au dispositif qui permet l'enchantement de ce lieu. L'attention est portée vers ce dispositif matériel et spatial qui sous-tend l'expérience enchantée. Parce que cette attention est déterminante de l'expérience d'enchantement, elle oriente celle-ci, c'est-à-dire qu'elle fait en sorte que ce lieu précis, pour cette communauté précise, soit important et distinct par sa matérialité.

Pourtant, Michel n'a pas arraché la tête d'une statue à Bavière au seul nom des attachements matériels qui liaient son corps aux murs de briques du porche, ou sa solidarité avec ses camarades de survie. Son acte renvoie tout autant à un imaginaire fondé sur des attachements affectifs. Michel attribue aussi une importance à cet objet en rapport aux liens symboliques et émotionnels que la tête entretient avec lui-même et l'ensemble des Liégeois. Les attachements affectifs tiennent en effet d'une proximité émotionnelle plus abstraite. Ils fondent des communautés imaginées via un partage d'idées, de valeurs et d'émotions, sans qu'évoquer une proximité physique soit nécessaire pour la penser et penser le lieu. Cela rejoint ce que Tuan (1979) distinguait comme des « *champs d'attention* », un cas où la relation au lieu repose sur une relation affective, un réseau de préoccupation interpersonnelle plutôt que la présence physique. Dans ce cas, l'attention est donc prioritairement portée sur les dispositions des imagineurs qui permettent l'enchantement du lieu ; le dispositif n'a qu'un rôle secondaire. C'est le rapport affectif, la capacité à reconnaître celui-ci et à s'y ouvrir qui fait en sorte que le lieu soit particulier, distinct, une entité spécifique en soi, et une communauté imaginée à travers lui.

Si Michel atteste bien d'une attention à la fois matérielle et affective aux êtres dans l'institution de ses imaginaires de Bavière, on peut alors considérer des situations extrêmes. Que désigneraient, dans l'institution imaginaire du lieu, des communautés imaginées principalement matériellement -dont l'enchantement existe prioritairement via les dispositifs- ou d'autres principalement affectivement -dont l'enchantement existe prioritairement par les dispositions ? Ces deux types d'attachements et leur intensité dans les expériences imagi-

naires étudiées peuvent être une base pour distinguer des modes d'institution imaginaire différents, correspondant à des communautés imaginées différentes. Celles-ci forment trois catégories-types auxquelles je renvoie les expériences de l'existence en lieu, en haut-lieu et en friche.

Avant de les explorer, un mot peut être dit de ces situations où les attachements matériels comme affectifs sont absents, ou du moins peu prévalents. Il y a de nombreux espaces que l'on ne considère même pas, des angles morts de la pensée. Le rond-point ou l'accotement autoroutier en sont de bons exemples, sorte de rebuts spatiaux de l'entreprise infrastructurale moderniste. En ce cas, on pourrait être tenté de les renvoyer à la notion de non-lieu, notoirement développé par Marc Augé (1992). Au sens de l'anthropologue, ces espaces sont dépourvus de sens identitaire, historique ou relationnel, des vides à proprement parler.

La proposition de Augé a, depuis sa publication, fait l'objet de plusieurs critiques visant un concept trop normatif excluant la pluralité des vécus sociaux<sup>2</sup>. L'aire d'autoroute où l'on croiera distraitemment une famille pique-niquer sur le chemin des vacances le long de la route du soleil comme l'aéroport au sujet duquel on se souviendra des adieux déchirants à un amant parti au loin ne semblent en effet pas moins porteurs des attachements que j'évoquais. Marco Lazzari et Marcella Quarantino (2010) ont montré combien le centre commercial, figure du non-lieu pour Augé, est bel et bien un lieu de socialité essentiel pour la jeunesse italienne. Michel Lussault (2017) a aussi souligné comment, plutôt que des non-lieux, les aéroports, parmi d'autres exemples, étaient plutôt des « hyper-lieux », c'est-à-dire des espaces de relations d'autant plus intenses et rapides qui ne pouvaient pas être limités à un constat de vide. Quant au rond-point, les rôles stratégiques, symboliques et politiques qu'ils ont occupés dans de nombreuses révoltes populaires du Printemps arabe aux gilets jaunes français (Weizman 2015, 2019) font également voler en éclat cette attribution. Marc Augé reviendra d'ailleurs lui-même sur sa notion en 2010, précisant que « *dans la réalité, il n'existe, au sens absolu du terme, ni lieu ni non-lieu. Le couple lieu/non-lieu est un instrument de mesure du degré de socialité et de symbolisation d'un espace donné [...] des lieux (des lieux de rencontre et d'échange) peuvent se constituer dans ce qui pour d'autres reste plutôt un non-lieu.* » En somme, si l'on reprend le modèle d'institution imaginaire du lieu esquissé, des espaces entièrement vides d'attachements matériels et affectifs sont bien improbables et ne le sont en tous cas pas nécessairement pour tous, si l'on considère la pluralité des vécus. L'accotement autoroutier pourra ne pas faire pas l'objet d'attachement quelconque pour l'automobiliste le dépassant sans y prêter attention, mais il y aurait bien à dire des espèces végétales qui y poussent, des grimpeurs-élagueurs qui limitent leur croissance, parfois dans des conditions dangereuses, ou des lapins que l'enfant attentif voit sautiller depuis la fenêtre d'un véhicule sur la route des vacances. En définitive, c'est peut-être simplement d'espace qu'il faut parler dans ce cas : de matière dépourvue d'attachements spécifiques, une matière que l'on parcourt sans y penser. Il s'agit de l'angle mort de notre quotidien, de l'anodin auquel on ne prête pas attention, l'objet de détachements quasi totaux<sup>3</sup>.

Incidentement, il s'agit peut-être de ce qui s'approche le plus d'une expérience proprement universelle. Les attachements matériels et affectifs conditionnent nécessairement notre expérience du monde à quelques localismes, à quelques ressentis intérieurs ou conditions

matérielles extérieures liées à des situations spécifiques. Ces expériences ne peuvent donc être partagées telles quelles avec tous et toutes. Une part spécifique à une personne ou une communauté de personnes demeure. L'existence par l'espace, distante, détachée à la fois affectivement et matériellement, serait par contre ce qui se rapprocherait le plus d'une expérience spatiale imaginaire entièrement compréhensible et transférable de situation en situation, de culture en culture, de personne en personne. Quoi de plus commun, en effet, que la situation d'inattention, que le rapport à un espace que l'on ne voit même plus et qui est pourtant bien là ? Celle-là peut être traduite dans toutes les langues du monde, elle est une expérience proprement mondiale, universelle. À l'inverse, l'expérience du monde la moins transférable, la plus personnelle est sans doute l'exacerbation la plus appuyée du lieu en tant qu'expérience individuelle d'attachement affectif et matériel. Lorsque je suis profondément attaché matériellement et affectivement à un lieu, il peut arriver un point auquel cette expérience ne peut plus être connue ni de mes proches, ni des personnes qui vivent l'endroit à mes côtés. L'expérience est trop particulière, trop spécifique à mon vécu, que pour vraiment être entièrement assimilable à celle d'un autre. Si j'évoque le sol de la cuisine de mon enfance, cela ne renverra le lecteur à rien, ou sinon à pas grand-chose de précis, matériellement ou affectivement. J'aurais beau décrire à grand renfort de détails l'alternance des carreaux jaunes, rouges et blancs, les moulures surannées des portes de meubles contreplaqués d'imitation ancienne ou leurs poignées en métal patiné, je n'aurai ni transmis ni partagé cette expérience. J'aurais beau expliquer la joie, enfant, de jouer là avec mes chiens aujourd'hui disparus, ou l'anticipation du repas que préparait un être cher, ces souvenirs sont les miens, individuels et, au moins pour part, uniques et non partageables. Ce coin de cuisine en est un lieu d'existence important pour moi, et pour moi seul, un impensé spatial pour tous les autres.

Entre ces deux pôles extrêmes -celui d'une expérience intense, mais fondamentalement individuelle et celui d'une expérience à ce point détachée qu'elle peut être universelle- l'ensemble des expériences imaginaires collectives des lieux se déclinent, selon leurs attachements ou détachements matériels et affectifs<sup>4</sup>.

#### *- Existences en lieu, en haut-lieu et en friche*

Les objets convoqués dans les récits précédents ouvrent un espace utile pour considérer ces différents attachements. Les raisons de les conserver ou non, d'en produire ou d'en manipuler sont autant de portes d'entrée pour identifier les imaginaires du lieu qui animent ces personnes, les communautés imaginées à travers elles, et ce qui les distingue.

Prenons l'alèse conservée par Jany, ancienne employée administrative de l'hôpital de Bavière. Comme pour Michel, dans des circonstances bien différentes, l'acte de sauver cet objet, de le conserver et de l'utiliser pour parler du lieu renvoie à au moins deux imaginaires relativement distincts. Conserver cette alèse, pour Jany, c'est d'une part conserver un peu de son passé, une occasion de se remémorer avec nostalgie une autre époque, où elle prenait le tram pour venir à l'hôpital, puis la voiture, où elle pointait ses heures sur une vieille horloge mécanique, où elle découvrait petit à petit le monde du travail et des soins avec ses jeunes yeux, où elle a rencontré son mari aussi. C'est un rapport affectif biographique puissant à Bavière où la matérialité et les détails sont essentiels. Les caractéristiques matérielles

de l'alèse sont un véhicule pour porter cet imaginaire de Bavière en tant qu'hôpital vécu: ses dimensions sont adaptées aux lits des dortoirs aujourd'hui désuets, sa solide facture permet de nombreux lavages et l'accueil des corps dans leurs états critiques. Ici, l'enchantement du lieu mêle des rapports d'attachements, et des communautés qu'ils tracent (une famille, des services hospitaliers), à la fois physiques et affectifs. La matière est porteuse d'affect et inversement, les affects pour Bavière s'expriment par une attention à la matière sans que l'un et l'autre soit vraiment dissociables. En ce sens, Bavière est, pour Jany et les communautés imaginées que sont sa famille ou ses collègues, d'abord un lieu sensible. Jany comme l'alèse y font partie d'un monde concret, fait d'anecdotes rocambolesques, du côtoiement de la mort de milliers de malades, dépêchés en dernier recours dans cet hôpital universitaire, de moments festifs, entre époux et entre collègues.

Cette attention à la matière explique aussi une distinction importante faite entre ce qui est dit appartenir au passé et ce qui est encore vivant, ou au moins survivant. L'imaginaire que partage Jany quand elle évoque ce lieu vécu est explicitement révolu ; il n'existe plus et n'existera plus. Factuellement, matériellement, ce Bavière n'est plus puisqu'il a été démantelé. À la fermeture de l'hôpital, les différents corps médicaux et administratifs ont été répartis dans différentes institutions à travers la ville. Les nombreux bâtiments ont été démolis les uns après les autres. Il en reste des traces, à la fois matérielles et mémorielles, qui permettent de faire vivre à nouveau ces communautés imaginées, mais essentiellement sur le mode de la nostalgie.

Un autre Bavière, lui, survit, pour Jany. Cette alèse lui permet aussi de conserver ce « petit mythe liégeois » qu'elle partage avec tant d'autres, et qui perdure depuis des siècles. Là, c'est une pensée que je qualifierai de symbolique qui est à l'œuvre pour tisser des liens entre les choses. La matérialité de l'alèse n'est plus un support pour évoquer celui-là. Par contre, la broderie du nom de l'hôpital et d'une année permet d'affirmer la filiation de l'objet au lieu et sa valeur pour continuer à le faire vivre. Ainsi, Bavière est aussi un haut-lieu symbolique. J'emprunte cette notion à Bernard Debarbieux (1993) qui évoque la façon dont la montagne du Mont-Blanc est souvent renvoyée à cet ordre symbolique et résumé à ses plus simples caractères matériels. C'est la forme, la couleur et la hauteur de la montagne qui sont convoquées pour en parler comme d'un haut-lieu de la conquête naturelle ou du tourisme alpin et ce sont celles-ci qu'on retrouve déclinées et schématisées sur les nombreux supports commerciaux qui ont trait à la montagne. Les moindres crevasses intimes du mont, ses chemins escarpés, sa faune et sa flore particulières et la présence physique de ses éléments et des personnes ne sont pas ce qui importe pour parler de ces communautés de touristes ou de scientifiques qui s'imaginent à travers le Mont-Blanc sur un mode symbolique.

On retrouve quelque chose de l'ordre de ce haut-lieu chez ces personnes affirmant que Bavière, « c'est » Liège, ou son quartier iconique d'Outremeuse. C'est-à-dire que c'est un élément important pour parler de l'expérience collective liégeoise et faire exister le quartier, ou la ville en ce qu'il permet de transmettre une série de valeurs (la convivialité, l'informalité ...) et de mythes (l'importance d'un Prince-Évêque fondateur, une modernité sociale). On retrouve un discours similaire concernant le Champ des Possibles. Pour certains, il est le Mile End, ou même Montréal, il incarne tantôt une fronde créative et écocitoyenne, tantôt une diversité de cultures et d'usages peu courants :

« *Yeah. Because you'll see-- if you wait here, you'll see a woman come from that office building dressed completely in Armani with high heels and an umbrella and everything. And she's probably an executive and she'll cross the tracks.[...] And go through the whole-- cut by the anarchist who smokes pot. And they all agree. [...] They all share a Montreal quality [...] and the person tapping on that piece of plywood where-- there's some kind of--it captures something about the spirit of Montreal, I think* »

Clayton, photographe et habitué du Champ des Possibles

Ce mode symbolique d'imaginaires repose moins sur une proximité physique. Les membres de la communauté qui existe à travers ces imaginaires ne se fréquentent pas, ils n'ont pas nécessairement besoin d'avoir fréquenté physiquement l'espace de Bavière pour en parler. Cette communauté imaginée symboliquement n'inclut que peu d'éléments matériels : la forme triangulaire de la parcelle, l'allure générale d'un bâtiment d'entrée à Bavière, une clôture souvent découpée ou une végétation foisonnante dans le Champ. Ils témoignent cependant d'une proximité affective forte. Quand Jany me montre l'alèse, sous ce mode, peu importe sa forme, son état, sa taille, sa texture : c'est son appartenance à un morceau de Liège, et la façon dont celui-ci la relie à tous les Liégeois -dont elle s'est séparée en déménageant- qui prévalent.

On peut souligner que cette existence en haut-lieu, parce qu'elle repose sur peu d'éléments tangibles, peut parfois prendre la forme d'une nostalgie exacerbée et/ou se reposer sur certains clichés. Bavière, haut-lieu enchanté, prend parfois dans ces récits des atours d'image d'Épinal, d'un âge d'or révolu où tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le Champ des Possibles peut être présenté comme le récit inspirant d'une conquête écosociale où l'alliance d'habitants, d'artiste et de la biodiversité locale ont triomphé de la prédation immobilière. Cela est aussi vrai si l'on considère la face plus négative de processus que j'ai nommé le contre-enchantement (cf. chapitre 2 du récit à dominante théorique). On trouve par exemple dans les récits négatifs de Bavière les figures récurrentes des « tox's » et de la prostitution qui cristallisent des imaginaires d'un lieu dangereux et effrayant. Les réalités historiques, matérielles et sociales peuvent largement nuancer et contester ces récits. Pour autant ces imaginaires détachés du terrain existent et agissent autant que d'autres parce que l'existence par le haut-lieu permet une distance à ces réalités. On peut dire que ce type de relation au lieu se repose tout particulièrement sur la conception mythique de l'espace que Debarbieux (1997, p. 177) emprunte à Cassirer (1972) ; « *le site, les formes et les temps qui y sont situés [...] sont fusionnés dans une seule et même image du lieu.* »

Il faut cependant bien noter que si, dans le cas de cette construction imaginaire d'un haut-lieu symbolique, ce sont les attachements affectifs qui prévalent, les attachements matériels ne sont pas strictement absents. Ainsi, Michel conserve la tête d'une statue, ou Jany son alèse, dans l'espoir de faire survivre ce Bavière commun à tous les Liégeois, de conserver des supports physiques pour en parler. L'incarnation d'un haut-lieu symbolique à Bavière porte en particulier dans beaucoup de discours sur le porche de l'hôpital encore debout. Si celui-ci venait à être finalement démoli, la capacité à faire exister ce Bavière symbolique en serait d'autant affectée. Pour autant, ce n'est pas le détail du bâtiment ou de sa façade, les expériences factuelles qui sont utilisées pour parler de ce Bavière-là. L'attention matérielle

qui y est portée est assez minimale, contrairement au Bavière-lieu sensible décrit juste avant.

De l'autre côté de l'Atlantique, Aleksy et Eliza conservent aussi des objets pour faire perdurer un peu de cette proximité physique et affective qu'ils entretiennent avec les espaces ferroviaires du Champ des Possibles, à l'instar de Jany ou Michel. La selle de rail qu'ils ont conservé se fait nœud d'imaginaires : s'y croisent des représentations portant une communauté sensible de personnes, d'animaux et d'objets, se rencontrant et interagissant. Mais des imaginaires d'une communauté plus abstraite s'y ajoute, celle du Mile End comme un quartier et de Montréal comme une ville, où le Champ joue un rôle de symbole d'une certaine montréalité contemporaine, voire de cette « culture proprement mailendaise » (Olazabal, Frigault 2000), au même titre que d'autres initiatives sur l'île.

Les fleurs ramassées par Korine sont une autre instance où ces aspects symboliques sont moins présents, en faisant une instance typique d'un imaginaire sensible de lieu. En effet, l'attention matérielle est ici telle que, à l'instar de Michel à Bavière, elle concerne jusqu'au corps et sa survivance à proprement parler contre la faim, contre le froid, dans les activités de glaneries de Korine et son compagnon. Mais, tout aussi important dans ce cas, l'attention affective en fait aussi un imaginaire poétique puissant de ce « The Place » où la surprise de la découverte, l'apaisement et l'intimité procurés par le lieu jouent des rôles majeurs. Les deux sont par ailleurs intrinsèquement liés puisque la moindre altération physique humaine, la présence d'un panneau « zone de revégétalisation » va entraîner, pour Korine, la fin de cet imaginaire, la rupture des liens matériels et affectifs qui composaient, pour elle, cette communauté imaginée.

L'expérience de Sacha, biologiste chargé de la collecte d'insectes dans le Champ, permet d'aborder cette troisième forme d'existence que je nomme en friche. Sacha s'attache avant tout aux aspects matériels du lieu qu'il explore, conformément aux méthodes scientifiques classiques qu'il déploie. Ses pièges sont détaillés jusque dans leurs formes leur matière ou leur couleur, et il me décrit avec moult détails la taille d'une guêpe ou les élytres d'un coléoptère. Ses imaginaires écologiques consacrent un Champ analysable, objectivable et catégorisable. Le lieu est divisé en zones distinctes, représentatives de biotopes différents, de milieux végétaux qu'il distingue par une attention accrue à leur morphologie. Par ces attachements matériels, et son détachement affectif, Sacha fait exister le Champ comme un objet de recherche et sa discipline comme une communauté imaginée par la mise en relation des corps des insectes capturés, de ces morphologies végétales, de ses pièges et de lui-même. L'existence en friche ici évoquée n'est cependant pas limitée à cette forme de pratique scientifique. Lorsque Yves, promoteur immobilier de Bavière, fait poser un panneau « Démolition » sur le porche de l'hôpital, ou lorsque l'arrondissement Plateau-Mont-Royal rachète le terrain et impose des formes de gestion, ceux-ci témoignent d'une même logique imaginaire. L'affect importe peu pour faire exister la société Bavière Développement ou l'arrondissement PMR. Ce sont plutôt les mètres carrés de terrain pouvant être revendus, les masses de terres polluées à déplacer, ou la difficulté à rénover des bâtiments ou construire sur ces terrains, exprimés économiquement, qui les préoccupent. Catherine, ancienne coordinatrice du Champ des Possibles, lorsqu'elle pose des panneaux « zone de renaturalisation » et balise les sentiers du Champ en fait de même : ce qui l'importe dans ce moment-là, dans cet imaginaire particulier qui motive son action, c'est le

maintien et le développement d'une forme matérielle particulière, celle de la flore et de la faune, sans que ses attachements affectifs y soient particulièrement prévalents.

Cela n'est cependant pas dire que Yves, Caroline ou Sacha n'entretiennent jamais d'attachements affectifs à ces lieux, qu'ils ne participent jamais de communautés imaginées symboliquement ou sensiblement. Plutôt, il s'agit de dire que ces performances des lieux spécifiques instituent des imaginaires fondés sur des attachements essentiellement matériels, même si d'autres, postérieures ou antérieures, pourraient se fonder sur des modes plus symboliques ou sensibles. Ma propre expérience me permet de constater les entremêlements de ces types d'imaginaires. Je me rends la première fois à Montréal à l'été 2019, dans le cadre d'un voyage de recherche, avec quelques amis bruxellois. Nous explorons alors quelques cas de « communs urbains », des initiatives communautaires, relativement spontanées, où des groupes se rassemblent autour d'espaces et d'enjeux qu'ils entendent défendre. Ce sont des immeubles industriels dont on souhaite conserver l'activité artistique face à la pression immobilière, des friches dont on défend la biodiversité, des ateliers de production collaborative aussi. Parmi ceux-là, nous découvrons le Champ des Possibles et la coordinatrice de l'association qui en a la garde, Les Amis du Champ des Possibles. J'y apprend l'histoire, presque un mythe, de la rencontre de l'artiste Emily Rose Michaud et du naturaliste Roger Latour à l'origine du mouvement citoyen qui fondera l'association, empêchera l'urbanisation de la zone et obtiendra sa gestion et sa protection. Pendant que la coordinatrice nous raconte cette histoire, nous marchons dans les hautes herbes et croisons des ruches, des enfants, de hautes tiges luxuriantes, une installation -presque un autel à une quelconque divinité du lieu- au détour d'un buisson.

Le soir venu, l'ambiance est toute autre. Des centaines de personnes entre vingt et trente ans se rassemblent sur un terrain jouxtant le Champ des Possibles. Dans un décor très *hype*, ils viennent de tout Montréal pour boire un verre et danser au son des DJ qui envahit l'atmosphère. Je découvre Aire Commune et son ambition de créer du commun par le biais du co-working en plein air, et de ces afterworks devenus très populaires. La coordinatrice des Amis n'aime pas cette initiative : ce sont des gens qui viennent d'ailleurs, ne connaissent pas le Champ et donc n'en prennent pas soin. Ils y laissent des déchets, y urinent, font du bruit, n'ont pas d'attachement pour lui.

En 2021, je passe trois mois à explorer ce CdP. Le vent de novembre est froid, je me réfugie pour prendre des notes dans un café. « Le Falco » est situé au rez-de-chaussée de l'immeuble qui jouxte Aire Commune et le Champ. C'est un très grand immeuble de béton, part d'une série de plusieurs blocs identiques qui dénotent dans le paysage urbain montréalais, plutôt fait de petites maisons résidentielles de quelques étages. Une bonne partie de cette partie du Mile End -le secteur Saint Viateur Est- est marqué par ce contraste, et ils dominent tout particulièrement le Champ des Possibles de leur hauteur, de leurs ombres portées, jusqu'au son de leur soufflerie, que l'on entend constamment en s'y baladant.

J'ai fait un peu plus tôt un entretien avec Slavomir, un homme d'origines yougoslaves qui a bien connu ces immeubles dans les années 80 et 90. Sa mère travaillait dans ces usines textiles, aux côtés d'autres femmes grecques, italiennes, portugaises, bangladaises, pakistanaïses et indiennes dans ce qu'il décrit comme un « univers de pénibilité ». Le travail

est difficile, les horaires longs, sans pause et les rémunérations basses. Mais c'est aussi un univers fait d'entraide, de solidarité et de débrouille que Slavomir et son père représentent bien, complétant le salaire maternel en réparant et revendant des meubles trouvés dans la rue. En dehors des entrées et sorties des usines, tôt le matin et tard le soir, Saint Viateur Est est vide, un « canyon » parfait pour des jeux d'enfants, loin de la surveillance des adultes. Le vaste terrain derrière les usines constitue une opportunité : on ne peut être vu. D'autres m'ont raconté comment ils avaient profité de cette liberté juvénile en sautant des trains en marche, en se faisant des trophées des crânes d'animaux jetés derrière l'abattoir proche, en embêtant un aiguilleur puis, plus tard, en y faisant l'expérience d'un premier baiser dérobé, d'une première fête entre amis ou en faisant un feu de joie de leurs cahiers d'école.

Ce seront cependant les dernières années de l'ère industrielle du Mile End. La configuration était déjà obsolète : on avait construit ces ensembles autour d'une longue cour ferroviaire, qui desservait des dizaines d'entreprises directement, alimentait tout un quartier, jusqu'à l'avènement du transport par camion. C'est le démantèlement des rails qui avait peu à peu autorisé les nouveaux usages de jeux et de découvertes. Cela se suivra cependant rapidement de la fermeture des usines, au profit de concurrents asiatiques, les derniers résistants montréalais, comme l'entreprise Gildan, se relocalisant en périphérie. La mère de Slavomir, comme tant d'autres, se retrouve sans emploi. Peu après que le géant français Ubisoft s'installe dans une de ces anciennes entreprises textiles, en 1997, les loyers explosent, amenant ses parents de à déménager.

Le café « Le Falco » est assez branché : esthétique industrielle, murs de blocs de ciments nus, mobilier contemporain ... Autour de moi, il y a tous ces travailleurs qu'Aire Commune cherche à attirer. Des graphistes, des programmeurs, des illustrateurs qui travaillent tous dans le secteur du jeu vidéo ou de l'animation 3D, à en juger par leur conversation. Ils s'y réunissent pour partager un repas, discuter business, ou de leur carrière dans un de ces nombreux immeubles reconvertis.

Quelqu'un m'a raconté que l'existence du café était liée au CdP. « Le Falco », parce que Latour et ses comparses y auraient aperçu des faucons, vision rare dans un milieu urbain reprise à titre de logo par le café. C'est là que se tiendra l'assemblée générale fondatrice des Amis du Champ des Possibles, en 2010. En consultant le registre des entreprises de Montréal, je ne m'étonne pas d'y voir la date de création du café, peu avant. C'est tout un mouvement citoyen qui s'était formé pour défendre ce Champ des Possibles y compris, certainement, les propriétaires du Falco et une partie de ces travailleurs de l'image numérique.

En quittant le café, je prends cette carte de visite, sur le comptoir. Pour l'œil extérieur, elle ne dit rien du Champ des Possibles, c'est un simple morceau de papier. Peut-être l'adresse, voisine du Champ, trahit une vague relation, mais rien de plus. Il y a un rapport imaginaire spatial, détaché tant affectivement que matériellement, à l'objet. Je la récupère pourtant, car elle devient, pour moi, l'occasion d'évoquer cet entrelacement complexe d'imaginaires d'un lieu : d'un arrière d'usines issu d'un « univers à la Zola », comme le décrit Slavomir, à un espace digne de protection environnementale et communautaire, avec pour symbole un faucon, en passant par un espace de délasserment pour celles et ceux qui ont finalement remplacé ces ouvrières venues du monde entier et leurs familles. Cette

## Carte de visite



9 cm x 5 cm, rectangle de papier rigide blanc. La face avant est imprimée d'une figure faite d'un œil proéminent et d'un bec pointu, reproduction d'un dessin à main levée hachurée grossièrement en noir. L'inscription « Le Falco » reproduit cette esthétique, suivi de coordonnées dans une typographie plus mécanique.

La face arrière présente des instructions de réalisation d'un café filtre. En bas à droite, la figure noire est répétée en plus petit. Les bords sont cornés, le papier légèrement déformé et taché en plusieurs endroits.

Réalisation : 2010 ?

carte de visite devient une interface entre ces mondes, un nœud d'imaginaires que je noue moi-même par ces lignes, et qui permet de penser les relations entre ces imaginaires, et entre les communautés dont ils sont issus.

En cela, cette carte me permet d'explorer mes propres rapports au Champ des Possibles. J'explore par mon corps cet espace, que j'ai vécu au quotidien : j'y ai vu la végétation s'élever et s'affaisser au fil des saisons, ses couleurs, ses sons et ses odeurs changer, ses populations varier. J'y ai développé un certain attachement, des relations avec des personnes et des groupes et des imaginaires proprement ancrés dans cette réalité physique, sociale et sensorielle. Il est devenu un lieu sensible pour moi, et je me force à en garder des traces.

Pourtant, ce qui m'a tout autant poussé à conserver cette carte est d'un ordre plus stratégique. L'écriture d'une thèse me pousse à collecter des supports pour investiguer mes questionnements sur les imaginaires des lieux en friche, et le Champ des Possibles s'est imposé comme un de ceux-là, sans que j'y aie d'attachement préalable. Il s'agit dans ce sens d'un objet d'étude, où mon attention s'est d'abord portée sur ses caractères physiques et matériels. Ce rapport s'inscrit dans une communauté académique unissant le Champ à moi-même et d'autres chercheurs avec qui je collabore. Conserver cette carte de visite, c'était un réflexe stratégique de documentation du lieu comme une friche parmi tant d'autres. J'étais matériellement attaché et affectivement détaché. De même, la communauté que j'ai ainsi stratégiquement imaginée autour de l'espace en tant que friche l'est avant tout par des attachements matériels, et très marginalement affectifs.

Cette carte, comme le Falco, n'ont pourtant pas grand-chose de commun avec le Champ. Ils ne sont pas physiquement liés, les échanges d'un espace à l'autre sont rares et négligeables, et peu mentionnés. Les faucons eux-mêmes sont rarement aperçus sur le Champ, mais souvent rapportés dans les discours de l'association ou des usagers qui la connaissent. L'utilisation du faucon, et de nombreux liens qui se dévoilent derrière ce que l'on entend par « Champ des Possibles », est de l'ordre du symbolique : ce n'est plus cette proximité physique qui compte, mais une proximité affective qui unit certains groupes, au détriment d'autres, autour d'une compréhension du lieu, sans qu'une proximité physique, matérielle ne soit nécessaire. Le meilleur exemple de ce type de rapport réside d'ailleurs dans un des membres les plus actifs des Amis. Atteint de troubles moteurs, il peut difficilement arpenter le terrain accidenté, parfois boueux, du Champ, il n'a que peu de possibilités de cultiver une proximité physique avec celui-ci. Son activisme dans l'association, mais aussi au sein du mouvement écologiste, est cependant la trace de sa proximité affective forte au Champ, et ce qu'il peut charrier à un niveau politique plus large. C'est donc aussi dans ce qu'il transmet de ce haut-lieu symbolique qu'est le Champ qu'il m'intéressait de conserver cette carte.

Les imaginaires du Champ -les miens comme ceux des autres- s'entremêlent donc via cette carte sans se confondre. Elle devient un point d'intersection entre des rapports imaginaires sensibles, symboliques et stratégiques qui permettent l'existence du Champ et des communautés différentes qui le font exister.

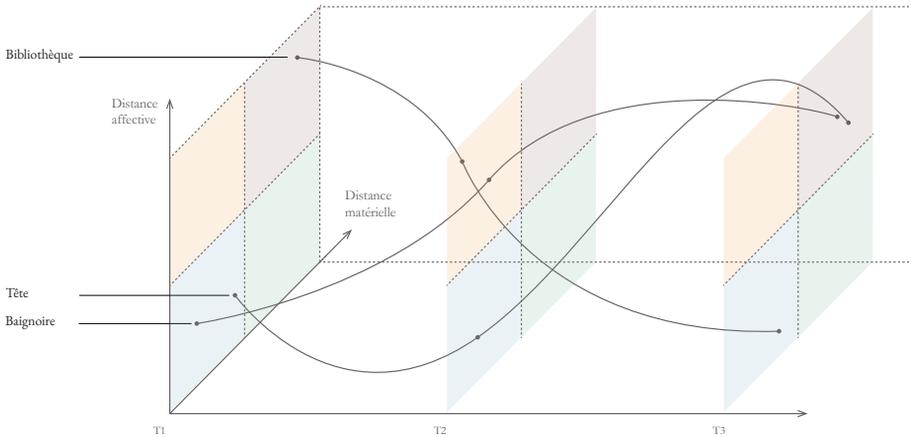


Fig. 91: Trajectoire de trois objets dans l'espace-temps imaginaire de Bavière. Schéma. (2024).

## Les imaginaires en mouvement

Le mode d'écriture des récits du chapitre précédent permet d'aller plus loin que de relever ces trois types d'existence par le lieu. Dans ces pages, les objets sont des interfaces entre différents imaginaires, différents récits des lieux dans lesquels ils revêtent des rôles différents. En suivant la place qui leur est accordée dans différentes communautés imaginées, ils permettent de saisir un caractère profondément dynamique de cette fabrique imaginaire du lieu.

Ainsi, à Bavière, on peut par exemple suivre les trajectoires de trois objets : la tête recueillie par Michel, la baignoire prise en photo par Jérémy et la bibliothèque que Sophie fait construire. À l'origine de sa conception, la tête de la statue est un élément à part entière du site hospitalier, une petite partie d'un lieu vécu sensiblement que raconte notamment Jany. Quand Michel récupère cette tête alors que les bâtiments hospitaliers font l'objet de démolitions, il le fait au titre d'un lieu vécu sensiblement à deux égards, celui de l'hôpital dans lequel il est né et celui du lieu dans lequel il a trouvé refuge. Ses attachements matériels et affectifs à l'objet sont d'autant plus intenses que la tête constitue un vestige relativement unique de ce qui a été démoli alors qu'avant cet acte de sauvegarde, l'objet n'était qu'une partie infime du lieu sensible imaginé par la patientèle ou les corps hospitaliers. Pourtant, aujourd'hui, pour beaucoup, et notamment pour celles et ceux portant les imaginaires des projets de transformation de Bavière, la tête de la fontaine ne revêt plus aucune forme d'importance. Cachée au fond d'un garage quelconque, elle n'a plus d'existence, n'a plus de rapport au lieu pour ces nouveaux imagineurs.

Un parcours similaire peut être suivi si l'on considère la baignoire dans laquelle la petite communauté d'artistes de Cathy prenait des bains, ou gardait son canard. Là encore, l'objet a une place importante pour parler de Bavière comme d'un lieu vécu sensiblement, où Cathy et ses compagnons entretenaient des attachements tant matériels qu'affectifs avec ce et ceux qui les entouraient. Quand Jérémy, des années plus tard, photographie la baignoire, enterrée aux abords du porche et remplie d'humus et de feuilles mortes, il

le fait dans un sens bien différent. L'imaginaire qui guide son action est centré sur des attachements matériels ; il tente de capturer une esthétique de l'abandon que cet objet du quotidien perdu au milieu d'une ruine permet de véhiculer. Sans attachement affectif particulier à Bavière en général ou à la baignoire en particulier, c'est l'aspect matériel de l'espace auquel il prête attention. Élément central d'une existence en lieu pour Cathy et les siens, l'objet devient un véhicule pour l'existence en friche de Jeremy et de sa communauté d'habitues de l'urbex, qui placent alors Bavière non plus comme un lieu singulier, mais comme une friche parmi d'autres à explorer ou comparer à d'autres. Pour autant, la baignoire ne revêt pas plus d'importance que la tête sauvée par Michel pour les imagineurs des projets de transformation de Bavière. Tout comme elle, elle se retrouve détachée de tout lien à Bavière dans ces nouveaux imaginaires, un détritit dont il faudra se débarrasser parmi tant d'autres quand le temps sera venu.

Ces nouveaux imaginaires peuvent être véhiculés par de nouveaux objets qui eux-mêmes connaissent des trajectoires évoluant dans le temps. Ainsi, la bibliothèque développée par la Province de Liège fut d'abord un impensé, sans lien particulier avec Bavière. Le projet de remplacement visait d'abord d'autres espaces à Liège. En définitive, le choix de Bavière s'est essentiellement fait sur des critères matériels : le lieu est choisi pour sa surface, sa situation dans la ville, son nombre limité de contraintes de construction. À son ouverture, le bâtiment deviendra petit à petit un lieu habité et vécu dans lequel un Bavière différent se développera, qui en portera encore informellement le nom, ou pas, selon les usages qui persisteront. Il n'en restera pas moins « la bibliothèque qui a été construite sur l'ancien hôpital de Bavière » et, en cela, poursuit son héritage sous une forme tout autre.

C'est une façon de se représenter l'enchevêtrement de la corde du lieu dont je file encore la métaphore. Ainsi la matière circule dans les espaces-temps et est à la fois un véhicule d'imaginaires passés et est prise dans de nouvelles façons de penser le lieu. En suivant ces objets, on peut suivre quelques-uns des centaines d'actes qui, les uns après les autres, participent à la fabrique collective du lieu, imaginaire et tangible, matérielle et affective. Ensemble, les trajectoires de ces objets dans les différents imaginaires de Bavière nous parlent de cette capacité particulière du lieu à persister tout en changeant en permanence, à cet enchantement pérenne dont il est porteur. Celle-ci découle de notre capacité imaginaire de récréation de ce lieu et des rapports d'attachements qui l'animent, et donc des existences sociales qu'il supporte ou non. Jany et les corps professionnels de l'hôpital, Michel et la communauté de personnes sans-abri, Cathy et les artistes ayant occupé le porche ou Sophie et l'ensemble des acteurs animé par la construction du pôle culturel de Bavière ont tous participé, à leur façon, à pérenniser Bavière comme un espace particulier dans la ville de Liège, tout comme Bavière a participé à maintenir leur communauté imaginée en vie. Ce faisant, ils l'ont transformé, chacun en fonction de leurs aspirations et des circonstances dans lesquelles ils étaient pris. Si institution imaginaire du lieu il y a, il faut donc bien la considérer comme un processus dynamique dans lequel le lieu est une œuvre collective sans cesse réimaginée.

Si l'on accepte que des communautés de personnes et d'êtres existent socialement à travers le lieu, ce caractère dynamique permet de se questionner sur les tensions qui peuvent se placer derrière une co-existence imaginaire. Les trajectoires qui ont été discutées ci-

avant sont celles des objets. Mais derrière ces objets se situent chaque fois des existences sensibles, profondes et durables. Il y a, pour Cathy ou pour Michel, une blessure à voir ces traces des lieux qu'ils ont connus être réappropriées et déplacées dans de nouveaux imaginaires, de types différents, hors des réseaux d'attachements matériels et affectifs dans lesquels ils les situaient. En quelque sorte, c'est un peu d'eux et des communautés imaginées qu'ils portaient qui se voit déraciné et transformé en autre chose, occasionnant une certaine forme de violence silencieuse et souvent inconnue de la part de leurs auteurs. Quand Jérémy photographie la baignoire de Cathy et en utilise l'esthétique pour faire exister son travail d'urbex, il ignore tout du passé de l'objet. Quand Cathy et les siens se retrouvent face à ce cliché, c'est une part d'eux-mêmes qui se voit reléguée au statut de simple curiosité, d'une relique parmi tant d'autres d'une époque passée. Certains expriment même très vivement cette vision. Ainsi, alors que j'enquêtai au sein de la chapelle de l'hôpital, un jour de messe, une dame est venue me saisir alors que je photographiais un coin de plafonnage particulièrement affecté par l'humidité, après l'office. Elle s'adressait sèchement à moi, réprimandant mon geste et affirmant : « *Les gens, les gens viennent ici, prennent des photos et puis le lieu n'est plus intact* ».

Sa réaction est intrigante. Elle traduit bien, à mon sens, cette crainte de voir un lieu -ici la chapelle de Bavière- passer d'une existence sensible particulière, celle d'un lieu de culte sacré, ancré dans des rites anciens, à une existence bien plus détachée affectivement et symboliquement. Photographier la chapelle, comme je le faisais, c'était la traiter comme un simple objet matériel, à restaurer, à contempler ou à abattre. C'était l'extraire, d'une certaine façon, de cette vie sensible déjà menacée par l'âge avancé de l'abbé, le décrépissement de l'édifice et les rangs toujours plus clairsemés des dévots.

Le cas le plus manifeste de ces blessures vient cependant des actes bien plus vastes portés par les projets de réaménagement du site, porteurs alors d'une violence institutionnelle plus silencieuse encore. En effet, un effort stratégique est fourni par une diversité d'acteurs sociaux (Bavière Développement, la Province de Liège ...) pour requalifier le site de l'ancien hôpital et y accueillir le pôle culturel provincial et un nouveau quartier de logements et de services. Dans le cadre d'une telle action, les existences sociales de nombreuses communautés imaginées comme celles portées par Jany, Michel, Cathy ou l'Abbé, sont essentiellement ignorées, mises de côté. Dans les imaginaires de ces porteurs de projets, ces existences ne sont pas centrales à Bavière, elles n'y entretiennent que des attachements ténus, contrairement au nouveau pôle ou aux caractéristiques physiques et économiques du terrain, qui sont, elles, importantes pour leur conception de Bavière. Dans cette nouvelle version de Bavière, ces personnes, leurs souvenirs et les êtres qui ont composé ces communautés, n'ont pas leur place. Plutôt, un narratif est construit autour d'un quartier de logement mixte et d'un pôle d'économie numérique, en lien avec d'autres institutions culturelles du quartier. Le reste appartient à un passé simplifié et archivé, quand bien même les communautés précédemment évoquées existent toujours. Portée par des acteurs puissants économiquement, juridiquement et symboliquement -l'état et un conglomérat immobilier- cette dynamique d'effacement et de simplification est vécue de façon particulièrement violente par les personnes concernées, qu'illustre bien cette riveraine âgée s'exclamant, face à d'autres démolitions : « *On a saccagé la ville, on a saccagé mes souvenirs* ».

Ce mouvement de simplification peut être rapproché de ce que Sarah Schulman (2012) a dénommé une gentrification des esprits. Dans son ouvrage éponyme, sous-titré en anglais « témoin d'un imaginaire perdu »<sup>5</sup>, l'auteurice étudie conjointement l'évolution de la gentrification résidentielle new-yorkaise désormais bien connue et celle de la mémoire de la crise du SIDA dans la ville dans les années 80 et 90. Pour elle, la mise à l'écart physique des couches populaires, à commencer par les personnes lesbiennes pauvres et racialisées impliquées dans ces luttes, s'accompagne d'une mise à l'écart imaginaire de ces populations dans les esprits et dans les récits qui sont aujourd'hui faits, y compris dans les cercles militants. La gentrification des esprits peut être une façon de dénommer ce passage que j'identifie d'imaginaires sensibles d'un lieu vécu à celui de simples éléments de l'espace détaché de l'institution que représente Bavière, aujourd'hui réinvestie par des acteurs puissants. Les imaginaires des lieux sont donc non seulement un terrain de négociation dynamique, mais aussi un espace structuré socialement par des rapports de pouvoir résultant en des séries de violences implicites entre différentes communautés.

## **Violences dans la fabrique imaginaire du lieu**

Il convient ainsi de considérer que, dans les sociétés occidentales dans lesquelles s'inscrivent les lieux ici étudiés, les différents types d'imaginaires ne sont pas valorisés de la même façon dans la fabrique et la gestion de ces territoires. Il faut prendre en compte les circonstances et les effets de ces asymétries. Les deux friches étudiées étant toutes les deux en proie à des projets d'aménagement de leur espace, sous forme de quartier d'habitation dans un cas et sous forme d'espace vert dans l'autre, elles constituent des circonstances utiles à cette analyse. Surtout, elles permettent de saisir les portées concrètes et parfois vitales de cette lutte des imaginaires.

Les premières semaines de mon retour à Montréal, je vais tous les jours ou presque sur le Champ des Possibles. Je documente beaucoup de choses et d'activités, je prends des contacts, je m'impregne du lieu et de son ambiance. Il y a beaucoup à voir, même si le terrain s'arpeute plus rapidement que Bavière. Je relève le changement quasi quotidien des graffitis, sur le mur arrondi du bâtiment longeant le Champ, les déchets qui s'accumulent puis disparaissent, les quelques pièces de mobilier -un banc, trois tables de pique-nique- qui se déplacent, les restes de feux de bois qui se multiplient dans les clairières, les nombreuses interventions artistiques qui marquent le site : deux caméléons blancs gigantesques escaladent un pylône électrique, une clôture de chemin de fer est tressée de tissus et d'objets du quotidien, des tricots colorés recouvrent des souches. Un objet en particulier attire mon attention : un matelas, adossé à un des rares arbres de grande taille qui trônent au milieu du Champ. Au début, c'est un déchet parmi d'autres, une canette vide ou un sac plastique de plus, d'une taille toutefois conséquente. Au fil de mes incursions dans le Champ, je vois ses mouvements. Il est parfois adossé différemment, parfois posé à même le sol. Quand bien même les autres déchets disparaissent, celui-là reste là.

Un matin, je me rends plus tôt que d'habitude sur le Champ. Quand j'arrive, le lieu est désert, je me balade. Un homme dort sur le matelas, son vélo posé contre l'arbre, à quelques pas d'un foyer maintenant éteint. Un itinérant, comme on dit ici, un sans-abri, aurait-on dit en Belgique.

## Matelas

200 cm x 140 cm, parallélépipède aux coins arrondis composé de mousse agglomérée recouverte d'une épaisse couche de tissu blanc. La mousse est maintenue par d'épaisses couture bordant les faces principales et des coutures en croisillons le long des faces latérales. La face visible est marquée de taches noires et de morceaux de branchages sur une grande partie de sa surface.

Réalisation : inconnu.



Je croiserai encore cet homme à plusieurs reprises, sans jamais trop oser le déranger : sa vie me semblait suffisamment complexe sans que je vienne l'embêter avec mes questions. Sans compter que, comme d'autres personnes à Bavière, il aurait pu me prendre pour un membre des forces de l'ordre, un investigateur quelconque cherchant à le déloger, comme le trahissait les quelques regards et courtes salutations que nous avons pu échangé durant ces semaines. L'homme au chapeau, comme je le surnommerai, semble revenir tard le soir, souvent au-delà de 23 heures. Il transporte souvent de gros sacs à vélo -quelques-unes de ses possessions, des bouteilles vides dont il entend certainement récupérer la consigne- mais stocke aussi quelques petites choses au creux de l'arbre. Chaque matin, il redresse son matelas, l'adosse à ce peuplier avant de prendre la route. Il a fait de celui-ci son refuge, presque un deux-pièces au milieu du Champ. À l'avant de l'arbre, dans une petite clairière, il y a un feu de camp, une table de piquenique, un morceau de poutre métallique, parfois une chaise pliable, comme un salon. De l'autre côté, abrité des regards par les fourrés, c'est sa chambre : il y range le matelas, son vélo aussi, quand il ne l'utilise pas. Je croiserai son chemin régulièrement pendant un mois, avant qu'il ne disparaisse à la mi-octobre, son matelas, son fauteuil, son vélo et ses objets avec lui. Sans doute l'arrivée du froid l'aura amené à se reloger, ou peut-être aura-t-il été emmené par un service social, de police, un ami. Je n'aurai jamais la réponse.

C'est au travers de cette expérience que mon intuition qui s'est confirmée. Cela faisait déjà quelque temps que je considérais cette notion d'existence à travers les lieux. Il me semblait clair que lorsque Jany ou Cathy évoquaient Bavière, elles parlaient d'une façon dont Bavière et elles-mêmes avaient pu exister dans le monde, ce de façon sensible, matérielle, qui marquent les imaginaires qu'elles me transmettent. Je l'ai évoqué également avec Korine : cette existence par le lieu sensible peut même être considérée de l'ordre de l'existence du corps en tant que tel, une source de nourriture. Dans le cas de l'homme au chapeau, cela devient une évidence. Celui-ci existe littéralement, pour une partie de l'année, au travers du Champ des Possibles. Il y dort, l'aménage, y trouve une source de revenus (les bouteilles consignées, que beaucoup rassemblent à son attention), une source de chaleur, en est un résident temporaire. Il y *vit* au sens propre. Le jeu du hasard voulait que je finisse dans l'avion pour Montréal le dialogue entre Judith Butler et Frederic Worms (2021), *Le vivable et l'invivable*<sup>6</sup>. C'est peut-être de cela qu'il s'agit : ces imaginaires sensibles sont une trace d'un lieu qui a permis une existence vivable pour certaines personnes, certains groupes, leur a permis d'exister en tant qu'individu et communautés à part entière en leur offrant la possibilité d'une identité et d'un corps, et de remplir leurs besoins. Frederic Worms (P. 21) propose cette définition d'un critère d'une vie vivable ou non en ce « [qu'] elle permet ou ne permet pas, conditionne ou détruit, l'émergence d'un « soi » chez tel ou tel vivant en relation avec les autres ». L'invivable peut donc à la fois être l'expérience de la mort, en ce que des besoins proprement vitaux ne sont plus remplis, mais aussi d'un « pire que la mort »<sup>7</sup>, c'est-à-dire une négation du soi, de l'existence sociale. Dans le cas de ceux que l'on appelle les « itinérants », les « sans-abris » et surtout les « SDF », en oubliant soigneusement de les qualifier de « personnes », cette menace de la mort du corps, et la réalité de cette mort sociale est frappante. Au contraire, le Champ, dans ce cas, me semble avoir donné la possibilité d'une vie vivable à l'homme au chapeau. J'irais même jusqu'à supposer qu'il lui a un peu permis de « plus que simplement vivre »,

c'est à dire, toujours pour Worms, d'être le sujet social et créatif de sa vie. En effet, il choisit son espace de vie, l'aménage et l'entretient, et va jusqu'à le défendre lorsqu'il me lance des regards courroucés exprimant un intense sentiment de territorialité. Il y trouve une forme d'autonomie qu'il fonde dans des attachements tant matériels qu'affectifs au lieu.

L'homme au chapeau n'est pas seul dans son cas : l'un dormira sur un carton, dans d'autres fourrés, un autre se fera une cabane d'une table de piquenique retournée, et couverte d'une toile, un dernier s'endormira dans une cabine électrique désaffectée. Tous ceux-là produisent des imaginaires du Champ où ils ont leur place, ne serait-ce que minime et agissent en fonction en aménageant, dormant, occupant. En retour, ils se voient faire partie des imaginaires d'autres acteurs, d'autres communautés. Plusieurs personnes soucieuses du Champ, membres des Amis ou non, me confient que dans leurs actions de nettoyage, ils et elles ne touchent jamais aux installations de ces personnes, voire les mettent en contact avec des services d'aide sociale, si le besoin s'en fait sentir. A contrario, d'autres ne trouvent pas de place pour eux dans leurs imaginaires du Champ, et souhaitent les en évincer. Fut ainsi un temps où certains, parmi les Amis, auraient souhaité se débarrasser de cette cabine électrique, et de ces hommes au chapeau, pour éviter d'éventuels déchets, d'éventuels dangers, et garantir un autre futur au site dans sa dépollution et son réaménagement. Récemment encore, en juillet 2023, les ACDP invitaient leurs membres à les rejoindre équipés de gants et de bottes pour déloger les campements d'itinérants en présence, et préserver le milieu écologique qui les préoccupe. Si le Champ existe au travers de multiples imaginaires et multiples communautés, il y a donc aussi des rapports de force entre ces imaginaires et ces communautés qui amènent à questionner les vies vivables à travers lui, ou non.

Lorsque je suis rentré à Liège, fin 2021, je me suis à nouveau rendu à Bavière. La vaste lande était devenue un chantier bien entamé. Le nouveau quartier prenait peu à peu forme : les hauts pans de béton, de parpaings et de poutres métalliques s'élevaient, les fossés profonds accumulaient l'eau et la boue, les tas de matériaux annonçaient l'arrivée prochaine des immeubles rutilants. Depuis y ont ouvert la bibliothèque provinciale, une pépinière d'entreprises, des appartements, une crèche.

Tandis que je longeais les travaux, je constatais que l'immeuble le plus iconique du site -le porche de l'ancien hôpital et sa chapelle accolée- restait, lui, dans son état de délabrement progressif. Depuis que sa toiture a brûlé, rien n'a été fait pour le conserver, il s'écroule petit à petit à mesure que les nouvelles constructions grandissent. Ce n'est sans doute qu'une question de temps avant qu'il ne soit rénové, ou finalement abattu pour y édifier autre chose. Entre ce bâtiment et le chantier, on a comme aménagé un écart, un petit passage qui, a priori, ne mène de la rue à nulle part, simplement au mur d'enceinte du porche. Là, il y a un grand arbre, singulier et vénérable et, au sol, un matelas, que je prenais finalement en photo. Un autre homme à chapeau y dort peut-être, peut-être Bavière lui rend-il à son tour l'existence plus vivable.

Voir ce même objet, et ce même contexte, dans ces deux espaces distants de 5623km, issus de circonstances culturelles et historiques différentes, les a soudain rapprochés. Et de me rappeler la première phrase que j'avais inscrite à son sujet, des mois plus tôt, sur le Champ : « *Quelle place pour lui dans le réaménagement ?* ». Ce n'est sans doute pas par

hasard si j'ai enfin rencontré Michel quelques mois plus tard. Lui-même affirme explicitement que Bavière lui a « *sauvé la vie* », le lieu lui a permis une existence vivable, voire « *plus que vivable* ». Les rats qu'ils consommaient comme le froid que ses murs pourfendaient lui ont permis d'éviter d'autres affres de la rue, il a pu y développer une socialité et une expertise des lieux dont attestent ses nombreuses anecdotes.

Le cas de l'homme au chapeau, et des personnes sans domicile fixe en général, constitue une forme exemplative particulièrement parlante de cette existence par le lieu. Mais je pense que Bavière ou le Champ ont pu également, toutes mesures gardées, permettre une vie « *plus que vivable* » à Jany, Cathy, Eliza, Korine et bien d'autres, c'est-à-dire une vie locale animée par des imaginaires sociaux d'un lieu structuré par des attachements physiques et affectifs. Elles avaient une place dans des communautés fondamentalement ancrées dans ce lieu : une famille et un service administratif hospitalier, un groupe d'amis squatteurs, un cercle d'artistes marginaux, un couple créatif et économe. Mais ces existences peuvent être menacées et amenées à se transformer, comme leurs récits l'ont montré. Un hôpital ferme, un contrat d'occupation précaire se clôturé, un espace sauvage est domestiqué. De la même façon que les hommes au chapeau ne pourront bientôt plus vivre à travers Bavière, ces communautés ont du cesser de vivre à travers leurs lieux d'attachement. Cependant, ces lieux continuent d'exister sans eux et dans leur propos on retrouve la nostalgie et la tristesse à la fois de cette perte, et de cette existence qui perdure. Pour reprendre une dernière fois Worms : « *quand je ne peux plus vivre une expérience, c'est analogue à la mort, car la vie continue sans que « je » puisse la vivre* » (Worms, Butler, 2021 p. 23). La mort du lieu qu'ils ont connu, et à travers eux leurs communautés imaginées, correspond à une mort sociale qu'ils ont endurée d'autant plus difficilement que d'autres existences, d'autres imaginaires dont ils ne font pas partie apparaissent, perdurent. Ce sont d'autres Bavière, d'autres CdP, et d'autres communautés qui les remplacent.

Double sentence : les lieux qu'ils ont connus, chéris, et au sein desquels ils ont développé des attachements affectifs et matériels forts disparaissent au profit de nouveaux, mais ces existences passées voient aussi leur récit évincé ou diminué au sein des nouveaux imaginaires en présence. Ce matelas permet de questionner le rapport de ces différents ordres d'imaginaires dans le réaménagement de ces espaces, ancrés dans des formes stratégiques et prenant peu en considération ces vécus sensibles. Les imaginaires sensibles de Bavière comme du Champ des Possibles traduisent ainsi l'expérience d'une vie rendue vivable, pour ceux qui dorment là et pour d'autres. Comme cela a été montré, d'autres communautés existent par ces lieux : des quartiers, des villes, des associations, des entreprises, des institutions, des partis politiques. Les modes imaginaires par lesquels ceux-ci existent ne sont cependant pas les mêmes. Bavière comme le Champ des Possibles y sont plus souvent des hauts-lieux, dont on se préoccupe peu des réalités matérielles ; ou des friches, pour et par lesquelles on établit des stratégies globales basées sur ces réalités physiques, mais avec une distance marquée aux affects que peuvent inspirer ces lieux. Ce sont des communautés qui existent symboliquement et stratégiquement à travers eux, et les font exister sur ces modes, mais relativement peu de façon sensible. À ce titre, il ne s'agit plus des communautés sensibles dont la transformation des imaginaires du lieu pourrait menacer le caractère vivable ou non de leur vie. Plutôt, il s'agit de communautés d'ordre symbolique

ou stratégique. Les transformations des imaginaires sociaux de ces lieux peuvent autant affecter leurs existences, mais de façon moins vitale. La faillite du projet immobilier pour Bavière amènerait certes la firme Bavière Développement à la fermeture, et les êtres qui composent la communauté imaginée qui la sous-tend endurent probablement des conséquences matérielles, essentiellement économiques. Affectivement, ce délitement de l'imaginaire n'aurait cependant probablement pas d'impact particulier. Inversement, la démolition du porche de Bavière compromettrait la pérennité d'un Bavière symbolique, à l'image de Liège ou Outremeuse, et serait une perte affective considérable pour ceux qui l'imaginent ainsi, mais les êtres faisant partie de cette communauté imaginée n'en ressentiraient pas d'effets matériels dans leur chair. À la rigueur, la matérialité d'une photographie, d'une maquette, d'une alèse serait encore suffisante pour maintenir un semblant de cette communauté en vie.

## Conclusion

En définitive, il s'agit donc de considérer que si un lieu peut être habité de nombreux récits, de nombreux imaginaires et de nombreuses communautés existant à travers lui, ceux-ci ne se confondent pas, n'ont pas tous la même nature ni la même prévalence dans les actes de transformation qui peuvent affecter ces territoires. Une façon de considérer ces disparités dans les imaginaires est de considérer la nature des attachements qui y sont convoqués, les aspects auxquels une attention est portée pour assurer l'enchantement de ces lieux. J'ai distingué des attachements matériels, reposant primordialement sur des dispositifs, et des attachements affectifs, reposant primordialement sur des dispositions, étant plus ou moins prévalent selon les cas. Sur base de cette distinction, trois formes de l'institution imaginaire de ces lieux ont été identifiées. L'une se fonde sur un rapport sensible, c'est-à-dire que les êtres convoqués dans la construction imaginaire du lieu font l'objet d'attachements tant affectifs que matériels. Le plus commun de l'expérience vécue, ce rapport a été qualifié d'existence en lieu. Un second rapport est symbolique : les êtres composant les communautés imaginées le sont sur base d'attachements d'abord affectifs. C'est ce que j'ai nommé l'existence en haut-lieu. Enfin, un dernier rapport est stratégique : les communautés sont imaginées avec une attention matérielle accrue aux êtres, mais sans attachements affectifs particuliers. Ce rapport est qualifié d'expérience en friche.

En édifiant cette typologie et en ajoutant, aux côtés de concepts plus classiques (lieu, haut-lieu, espace) celui de friche, je prends ici acte du passage de la notion de friche de son statut longtemps émergent à celui de notion stabilisée dans les discours communs et scientifiques. Ainsi, je tente d'inscrire le métarécit de la friche, dans ses capacités et ses limites, au même niveau que ces autres grandes notions de façon à contrer la réification de la friche comme un objet « autre » ou en dehors du monde social et réaffirmer la présence de ce type d'expérience aux côtés des autres expériences du monde.

Les objets convoqués dans les récits ont été utilisés pour donner un aperçu des transformations successives du lieu et de ses imaginaires. En les suivant, on peut constater qu'un même lieu est sans cesse renégocié et que l'institution imaginaire du lieu est un processus fondamentalement dynamique et collectif. Pour autant, les acteurs participants de ce pro-

cessus ne le sont pas tous au même titre ni ne sont remémorés de la même façon. Certains sont mis en avant quand d'autres connaissent une mise à l'écart. L'institution imaginaire du lieu se déroule au sein des structures sociales et des rapports de domination en place. On constate que les groupes sociaux posant des actes conséquents le font d'abord sur base d'imaginaires stratégiques, éventuellement symboliques, mais jamais sensibles. Les communautés sensibles sont reléguées et soumises à des phénomènes d'invisibilisation et d'écartement mettant à mal leurs existences par ces lieux.

En cela, cette analyse ouvre à considérer comment exactement les acteurs impliqués dans les transformations de ces lieux abordent ce travail imaginaire. Ceci sera abordé dans le dernier récit de ce travail, visant cette fois à investiguer les modes et effets du travail de ces ingénieurs de l'enchantement du lieu, ces acteurs investis dans la transformation de ces lieux et de leurs imaginaires.

## Notes du chapitre

- 1 « Physical proximity is at least as effective as blood in cementing ties. People who live closest to us, whether related by blood or not, are our « uncles » and « aunts », « brothers » and « sisters. » - traduction personnelle.  
  
Le commentaire prend particulièrement sens dans le contexte des cultures asiatiques, dans lequel Tuan ancre son analyse, mais peut être largement étendu, que ce soit aux cultures arabes, où ce même usage de « frères » ou « tantes » est commun, mais aussi dans le contexte des communautés religieuses chrétiennes, où les membres se fréquentant sont autant des « frères » et des « soeurs », sinon les « fils » et les « filles » de l'officiant. Le langage courant consacre aussi, pour une partie de la population, l'utilisation de « bro' » ou « frérot » qui procède des mêmes logiques de fraternité d'usage.
- 2 Voir notamment Debarbieux 1993, Kunysz 2017b, Fournel 2021.
- 3 On rejoint alors là ces « choses qui sont sans importance », « non pertinents au déroulement significatif de l'interaction et non partagés par l'ensemble des participants » que Albert Piette (1996, p.145) entendait étudier à travers son ethnographie des modes mineurs de l'action.
- 4 Il faut entendre cette tentative de modélisation comme située dans des cas observables et dépendants des êtres considérés. Ainsi, l'existence en lieu, en haut-lieu et en friche sont bien des expériences temporellement et socialement restreintes à des groupes et des situations amenées à évoluer et qui peuvent être remises en question, concernant les mêmes objets ou les mêmes contextes spatiaux par d'autres groupes et d'autres situations.
- 5 « Witness to a lost imagination »
- 6 Je remercie Eric Le Coguiec de m'avoir conseillé cette lecture.
- 7 Notion que Worms renvoie à Adorno et Lyotard.







# L'existence en friche

Pavel Kunysz

## Chapitre 1

La transformation des  
imaginaires des lieux  
en pratiques

**Praticiens de  
l'enchantement  
des friches  
urbaines**

**Récit  
à dominante  
ethnographique**



*Voir, rendre lisible est un préalable nécessaire, mais ne peut se substituer à une sorte de « nécessité intérieure ». La mise en évidence des traces ne suffit pas. S'en contenter en effet équivaldrait à faire de la restauration. Mais leur détournement, leur inversion, leur distorsion relève de l'invention.*

Michel Desvigne, Natures Intermédiaires, 2008

# Praticiens de l'enchantement des friches urbaines

## Récit à dominante ethnographique

Comme établi dans le chapitre précédent, l'institution imaginaire du lieu est un processus dynamique, collectif et vecteur de violences symboliques et matérielles entre les groupes sociaux. Pour mieux saisir ce processus, on peut alors s'attarder sur les pratiques actives de transformation imaginaire des lieux. Dans le cadre du Champ des Possibles et de Bavière, plusieurs acteurs créatifs -des architectes, des artistes, des activistes, des professionnels du marketing, de la communication ou du secteur événementiel- posent des actes conscients et réfléchis dans le but explicite de changer les imaginaires sociaux des lieux qui les concernent. Ceux-ci l'expriment de différentes façons, certains évoquant une « identité », une « mentalité » ou une « image » à créer ou à modifier, d'autres cherchant à sauvegarder une « empreinte génétique » ou un « esprit ». J'englobe ces attitudes sous la notion d'un travail des imaginaires du lieu qui est opéré. Ces professionnels issus de différentes sphères d'activités seront désignés de façon générale sous le terme « d'ingénieurs de l'enchantement » (Winkin 2002) qui habite le lieu. Un ingénieur de l'enchantement du lieu est donc un technicien et artiste des imaginaires habitant un milieu qui manipule la matière, les symboles et les sens qui font le lieu pour les populations passées présentes et à venir. Appliqué aux lieux, cette ingénierie se décline au-delà du seul régime conventionnel de l'enchantement par la fête ou l'événement spectaculaire tel que cela a été distingué dans le récit à dominante théorique via les apports de Baudoin (2023). Si de tels dispositifs participent des enchantements des lieux étudiés, les ingénieurs relevés dans ces cas procèdent aussi souvent d'enchantements plus communs, quotidiens et donc moins remarquables au premier abord qui se rapprochent des régimes à bas-bruit et d'extase. Ce travail d'ingénierie porte ainsi sur les imaginaires sociaux d'un lieu, les « façons de voir » un espace, dans l'espoir de les transformer sur le long terme. Comme identifié plus tôt, les mouvements d'imaginaires desquels procède ce travail ne sont pas anodins ; ils charrient avec eux des opérations de visibilisation et d'invisibilisation de certains groupes sociaux au profit d'autres. Tous n'ont cependant pas les mêmes circonstances ni les mêmes effets sur ces communautés imaginées et leurs attachements.

Le premier chapitre investigate ces pratiques de travail des imaginaires pour mieux saisir le rôle que celles-ci prennent dans la fabrique imaginaire du lieu. Le matériau de terrain est d'abord exploré sous quatre mouvements principaux de ce travail des imaginaires en rapport à la façon dont il se saisit des imaginaires sociaux en présence. Ainsi, certaines pratiques tendent à rétrécir les imaginaires sociaux, à simplifier et réduire à quelques éléments les attachements faisant un lieu pour des communautés. D'autres, au contraire, tendent à les élargir, à participer à une démultiplication des attachements contenus derrière un lieu. D'autres encore peuvent être placés derrière un mouvement général de remplacement : plutôt qu'agrandir ou réduire, ils mettent fin à ce et ceux qui est concerné par le lieu au profit d'autres communautés. D'autres enfin, à l'opposé, peuvent être pensés dans un mouvement de prolongement des attachements en place, des tentatives de pérennisation voire de sauvegarde de ce qui est en place. Ces quatre mouvements sont exposés deux à deux au travers des pratiques constatées sur les deux terrains.

Le second chapitre poursuit une description plus précise de quatre figures-types des architectes quant à ce travail des imaginaires des lieux qui sont à leur tour explorées au travers des pratiques de terrain. Ces pratiques sont dissociées entre des mouvements de reconversion, de fétichisation, de banalisation et de « reconversion » avec les lieux, habités de leurs propres enjeux pour les architectes et pour les populations concernées.

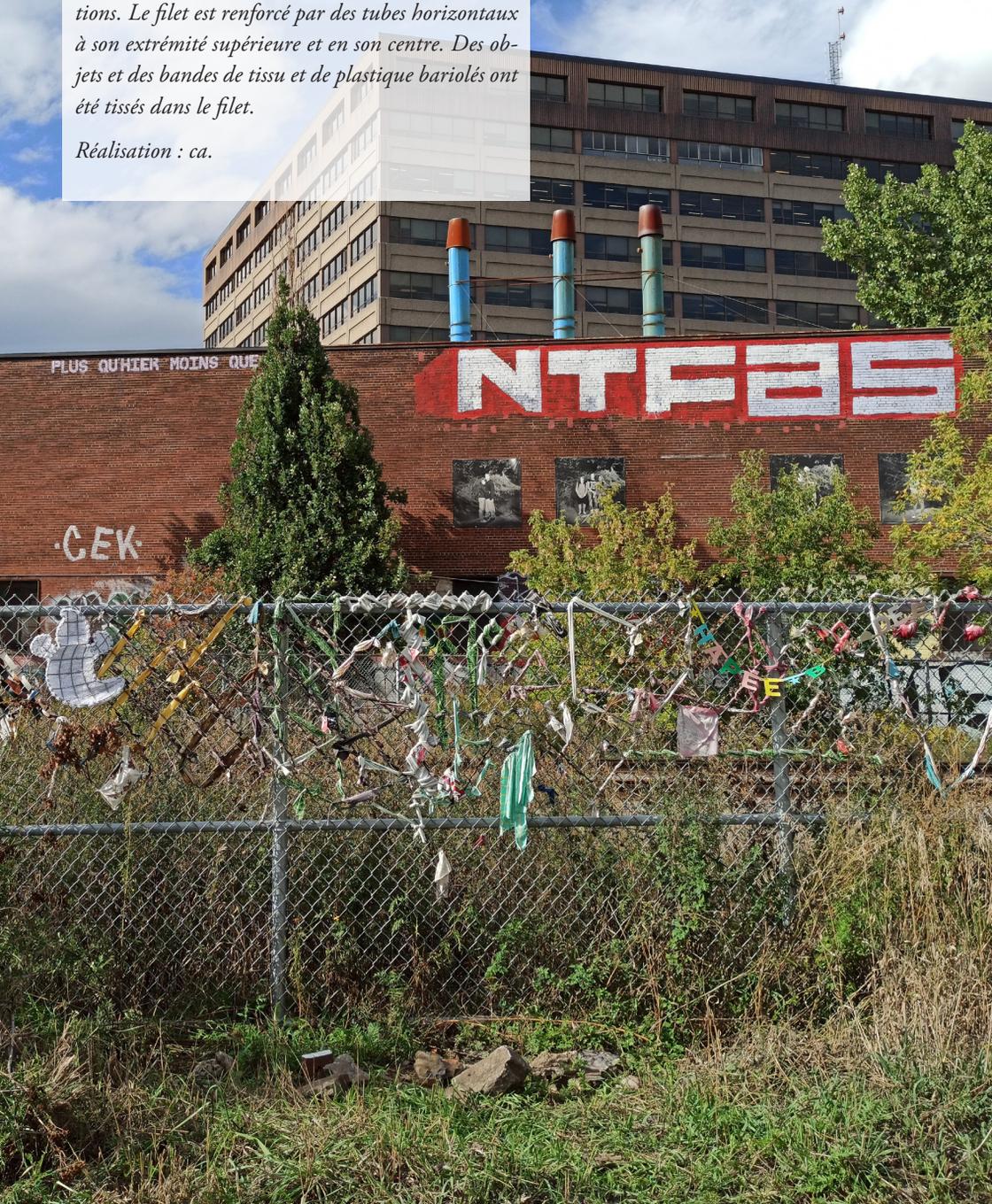
Comme précédemment, les objets ponctuent ces réflexions, donnant un accès tangible à ces pratiques imaginaires. La nuance tient ici à ce que ces objets sont tous consciemment conçus par leurs auteurs et autrices en vue de changer les imaginaires des lieux, dans des démarches actives d'un travail imaginaire. Par ailleurs, ce récit fait le lien entre les deux précédents. L'exploration des pratiques de transformation des imaginaires de lieux dans le cadre du réaménagement des friches permet ainsi d'amener un contrepoint aux pré-conçus sur les friches explorées dans le récit à dominante théorique en utilisant les bases des imaginaires des lieux établis dans le récit à dominante expressive.

## Clôture

82 pouces de haut pour plusieurs kilomètres linéaires.

Fil de métal épais, entremêlé industriellement pour former un filet solide fixé sur des tubes en acier. Les tubes verticaux sont ancrés dans le sol par des fondations. Le filet est renforcé par des tubes horizontaux à son extrémité supérieure et en son centre. Des objets et des bandes de tissu et de plastique bariolés ont été tissés dans le filet.

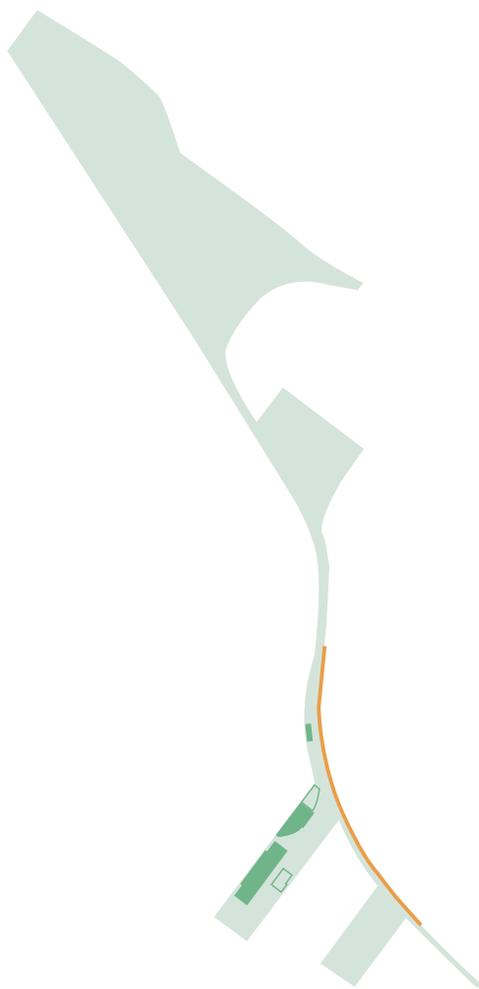
Réalisation : ca.



## Élargir et réduire les imaginaires

Pour explorer les pratiques des ingénieurs de l'enchantement<sup>1</sup> des lieux, je me suis concentré sur quatre pratiques spécifiques des imaginaires de Bavière et du CdP telles qu'elles ont émergé de ma rencontre à ces professionnels. Délimiter et raconter un lieu, d'abord, apparaissent comme des pratiques importantes pour ces ingénieurs de l'enchantement qui permettent, au travers de quelques exemples spécifiques, d'établir un premier mouvement entre réduction et élargissement des imaginaires des lieux en place. Deux autres pratiques, nommer un lieu et l'occuper seront ensuite abordées pour traiter d'un second mouvement.

Si l'on se rend à Bavière ou au CdP, on peut y voir, comme dans d'autres friches, de hautes clôtures métalliques limitant les mouvements. L'édification de barrières, mais aussi les actes -souvent illicites- de franchissement de celles-ci, permettent de considérer un premier mouvement d'agrandissement et de réduction qu'opèrent les ingénieurs de l'enchantement des lieux envers les imaginaires. Dans le CdP, l'édification de clôtures a marqué un premier mouvement de réduction manifeste des imaginaires. Les personnes ayant fréquenté le lieu dans les années 80 se rappellent un vaste continuum d'espaces abandonnés interconnectés liés au chemin de fer du Canadian Pacific. Un ensemble qui, auparavant, était une série de cours ferroviaires. Lorsque je rencontre Aleksei et sa compagne, leur premier mot au sujet de la carte schématique du CdP que je leur tends seront qu'elle est bien trop petite pour véritablement parler de leur expérience. Aujourd'hui, le CdP ne désigne plus qu'une partie réduite de ce lieu plus vaste au travers duquel existaient les communautés d'artistes auxquelles ils participaient. Rapidement après l'achat des terrains de la cour CP Saint-Louis par l'arrondissement PMR, de hautes barrières grillagées seront construites le long du terrain, matérialisant la frontière entre les terrains du propriétaire public et les voies ferrées encore en activité. Un tel acte est issu d'un imaginaire stratégique ; l'espace est séparé en lots fonciers visant une exploitation la plus rationnelle possible. Cet acte charrie une limitation littérale des attachements matériels, mais aussi affectifs, possibles quant aux lieux. Physiquement, ces clôtures limitent le CdP, elles créent un élément clair de démarcation indiquant où commence la friche et où s'arrête le chemin de fer. Les imaginaires porteront ensuite sur une portion plus réduite de l'espace. Les photos suivantes, prises à une vingtaine d'années d'écart, montrent l'effet visuel et spatial de ces clôtures sur l'identification et le vécu de l'espace, et sur les imaginaires ainsi rendus matériellement plus réduits. Pendant longtemps, le chemin de fer était une partie intégrante du lieu qui devint le CdP. Une fois ces clôtures édifiées, il en devint distinct, sous tous ses aspects, qu'ils soient juridiques, matériels ou affectifs. Cette réduction relègue au passé les imaginaires préalables ancrés dans ce continuum d'espaces ferroviaires et limite ce qu'il en restait à une portion de l'ancienne cour. Le Canadian Pacific a posé des clôtures au CdP et, par là, a ouvert un monde, différent du précédent, plus restreint sous certains aspects. Il guide les actes et les imaginaires pour amener à considérer le lieu sous une forme qui n'était pas celle connue et vécue jusqu'alors et vient limiter ce qui auparavant était plus vaste et plus ambigu.

*Le Champ des Possibles selon...**Les anciens ouvriers**Les artistes du Mile End**Les premiers ACdP**Les ACdP actuels*



*Sur la page de gauche*

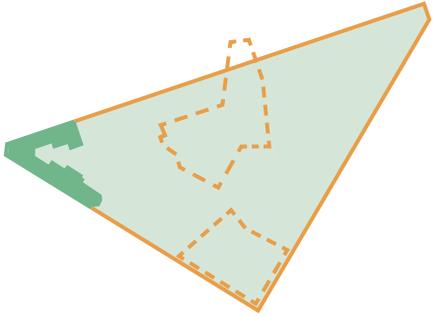
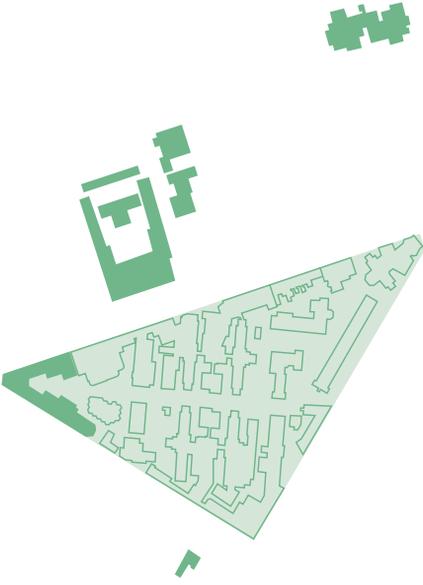
Fig. 94: Représentation de la réduction imaginaire de l'étendue du CdP. Cartographie. (2023).

*Sur la page de droite*

Fig. 95: Vue du CdP, le long de la voie ferrée. Photographie. (ca. 2001).

Fig. 96: Vue du CdP, le long de la voie ferrée. Photographie. (2021).

*Bavière selon...*



*L'ancien personnel hospitalier*

*Les chargés de projet*



*Les riverains*

*Les occupants temporaires*



*Sur la page de gauche*

Fig. 97: Représentation de la réduction imaginaire de l'étendue de Bavière. Cartographie. (2023).

*Sur la page de droite*

Fig. 98: Vue de Bavière vers le porche, le long de son axe. Photographie. (1988).  
Fig. 99: Vue Bavière vers le porche, le long de la clôture. Photographie. (2022).

## Passerelle

*200 cm x 75 cm x 4 cm*

*Structure métallique composée d'une partie ajourée fixée sur une structure transversale. L'ensemble est ancré à chaque extrémité dans une fondation de béton. Des plantes environnantes poussent à travers les jours.*

*Réalisation : Vlan Paysage 2014*



Cette dynamique de réduction qu'occasionnent les clôtures peut également être observée à Bavière. Si l'on parle souvent du « triangle de Bavière », l'espace véritablement considéré par celles et ceux qui fréquentaient et imaginent toujours l'hôpital était bien plus vaste, s'étendant sur une constellation de sites connexes répartis dans le quartier. Après la vente du site et la démolition de la plupart des bâtiments de la parcelle triangulaire, des clôtures seront rapidement posées sur son pourtour. L'imaginaire est stratégique : il matérialise une situation juridique, s'attache à répartir l'espace physique sans considération affective. Bavière est une friche à délimiter et rendre inaccessible, pour des raisons légales et de sécurité. En édifiant ces clôtures, l'espace matériel à partir duquel les imaginaires possibles de Bavière peuvent se développer est réduit à une portion limitée. La présence de ces clôtures, souvent opaques, a dérobé aux yeux et à l'usage le site, en faisant un tout relativement inaccessible. Cette inaccessibilité n'a pas mis fin à des imaginaires de Bavière et à des pratiques liées, elle les a simplement réduits, limités à un périmètre identifiable auparavant bien plus flou.

Les actes de réduction des imaginaires de lieux peuvent ainsi être véhiculés par des objets très identifiables. La clôture en est un exemple manifeste dans le cadre de friches où ces dispositifs sont fréquents. Cet objet limite et circonscrit matériellement, ayant des conséquences sur les façons dont les personnes vivent et imaginent l'espace. Ces actes permettent aussi d'affiner ces imaginaires, d'identifier plus facilement ce dont on parle quand on évoque Bavière ou le Champ.

D'autres objets et actes plus complexes participent autant de ce mouvement. Une des victoires des ACdP fut d'obtenir l'abandon des plans d'extension de l'axe automobile Saint-Viateur-Est à travers le Champ. La nouvelle majorité politique fit acter l'aménagement d'un axe cyclopiéton prenant en compte la reconnaissance du Champ comme espace naturel et communautaire. Cette réalisation due au bureau d'architectes-paysagistes Vlan a reconfiguré une part du Champ aujourd'hui conçue comme un abord de celui-ci. Cet axe n'était auparavant qu'un chemin de terre semblable aux autres « lignes de désirs » marquant la géographie du Champ. Plutôt qu'une limite, il était une continuité qui permettait à certains de considérer pour le lieu un espace plus vaste. Quand les artistes Jen Reimer et Max Stein déploient leur installation *Sounding the City*<sup>2</sup> sur le Champ, ils le font par-delà ce chemin, profitant des parois métalliques d'un bâtiment industriel aujourd'hui démolí, sans dissocier cet espace de celui que l'on considère couramment comme le Champ des Possibles. Les participants de l'initiative Pouvoir aux Pousses de Michaud parcouraient également ces espaces sans dissociation. Roger Latour également, dans ses travaux sur le futur du Champ, est assez explicite sur cette continuité. Héritée de l'étendue plus vaste encore de l'ancienne cour ferroviaire, la continuité matérielle de cet espace semblait évidente pour ses usagers et faisait partie de leurs imaginaires.

L'intervention de Vlan, commanditée par l'arrondissement, vient à son tour limiter cet espace matériel à partir duquel les imaginaires sociaux peuvent se construire. La réalisation, très structurée, minérale et programmée, se distingue manifestement de l'espace luxuriant, végétal et informel du Champ. Les passerelles posées par Vlan entre la piste cyclable et le Champ signalent distinctement le passage d'une chose à une autre. En tant que ponts, elles relient, mais elles distinguent tout autant ce qui est le Champ de ce qui

ne l'est pas. Elles marquent une rupture matérielle et symbolique qui s'infiltrer petit à petit dans les imaginaires et définit d'autant le lieu. Comme les clôtures du Canadian Pacific au nord, l'intervention de Vlan limite le Champ et ses imaginaires au sud. En cela, la piste cyclable et ses passerelles participent d'un certain brouillage, voire d'un oubli des mémoires précédentes du lieu ; celles d'un (plus) vaste terrain vague parcouru et défendu par des riverains, mais aussi celles d'une cour ferroviaire plus vaste encore, infrastructure industrielle centrale au quartier pendant des décennies dont plus rien ne permet de percevoir les contours.

Cette réduction des imaginaires n'est pas que matérielle, elle agit également sur les mémoires, ou en tous cas la capacité de se souvenir et de s'imaginer le lieu et son histoire. Réduire les imaginaires, cela signifie aussi diminuer les liens d'attachements en présence. Malgré le travail paysager de Vlan, la piste cyclopédestre crée une rupture dans les continuités écologiques. En lien s'est également déployée une rupture importante des liens sociaux au sein des Amis ; l'un des fondateurs, Roger Latour, quittera l'association peu après le développement du projet. Celui-ci, grand défenseur de ces continuités écologiques et ayant développé de nombreuses réflexions sur des dispositifs d'aménagement les prenant en compte dans le Champ, se détachera de l'organisation et de l'espace, qu'il arpenterait pourtant depuis une décennie. Le dispositif de Vlan correspondait mal aux imaginaires écologistes qu'il portait sur le Champ qui s'en trouvaient réduits, trahis par cette intervention<sup>3</sup>. De façon générale, le projet de Vlan provoquera de nombreuses discussions au sein du collectif citoyen. À une réduction matérielle du lieu au sein des imaginaires s'ajoute donc une réduction affective et sociale du réseau d'êtres qui le supportent, le font exister, et existent à travers lui.

En abordant ces pratiques de réduction, on en vient rapidement à traiter de la question des limites matérielles du lieu. Leur étude montre bien que les friches, à Bavière ou dans le Champ des Possibles, possèdent bien des frontières relativement identifiables, pour autant qu'on se concentre sur les groupes de personnes pensant et fréquentant ces lieux. Cela va donc bien à l'encontre d'un des préconçus habitant la littérature sur les friches précédemment identifiés à travers Lopez-Pineiro (2019). Si l'on aborde ces espaces comme des lieux vécus par différentes communautés, il apparaît que les limites sont un enjeu important pour celles-ci et la façon dont elles existent à travers le lieu. L'enjeu ne se résume pas à considérer que la présence ou non de ces limites fait ou défait la friche, ses imaginaires propres et ses pratiques informelles. Plutôt le choix de ces limites, de leur matérialité, de leur emplacement et le moment où celles-ci sont posées dans l'histoire du site va orienter les imaginaires du lieu et les vécus de celui-ci, et donc les pratiques futures. Ici, les clôtures ou les aménagements urbains de Vlan réduisent ces imaginaires possibles, les limitent. Pourtant, malgré, et parfois grâce à celles-ci, de nombreuses pratiques informelles continuent de voir le jour : des activistes continuent de défendre et développer la biodiversité du Champ, des artistes continuent d'y développer leurs installations et performances, des personnes sans domicile fixe continuent d'y élire résidence. À Bavière, les clôtures ont limité les capacités d'appropriation et d'imagination du site, mais, de la même façon, ont permis de conserver une forme de cohérence du site dans les esprits, malgré les démolitions, et ont laissé, derrière les palissades, de nombreuses pratiques se

développer, qu'elles soient de graff, d'urbex, de squats ou de simples promenades.

Ces limites ne sont donc pas toujours uniquement porteuses de mouvement de réduction. Celles-ci n'annulent pas toute capacité de récréation du lieu et des communautés en présence. Parfois, elles participent au contraire d'un mouvement d'agrandissement des imaginaires. Elles permettent alors aux communautés imaginées de développer de nouveaux attachements supplémentaires. En particulier, les clôtures, à Liège comme à Montréal, instruisent la reconnaissance d'une forme d'interdit et d'inconnu, lui-même source de nombreux comportements vis-à-vis du lieu.

Pour beaucoup, ces comportements sont ceux d'un évitement ou d'une suspicion. À Bavère en particulier, où le site est cerné de barrières et où celles-ci ont longtemps été opaques, on retrouve dans les propos des imagineurs une forme de crainte de l'inconnu, de ce qui pourrait s'y trouver : les « tox' », des immondices, des dangers de tout ordre dont il faut se tenir à distance. Une jeune riveraine passant devant une ouverture de fortune dans la clôture en plein entretien évoque ainsi sa peur des chiens sauvages pour justifier de ne pas le franchir et continuer son chemin le long des barrières, quand bien même aucun indice d'une présence canine ne laissait supposer ce risque. De façon générale, on voit comment les imaginaires ici s'agrandissent en accumulant de nouvelles significations à celles préexistantes : d'un hôpital, le lieu devient hôpital abandonné, occupé sinon hanté, un espace dangereux à éviter.

Mais les clôtures sont aussi des supports pour ajouter au lieu, ouvrir des imaginaires supplémentaires à ceux en présence. Dans le CdP, les clôtures du Canadian Pacific font l'objet de différentes interventions évocatrices. Dans un cas, différents objets relativement banals (guirlandes festives, sacs en plastique, morceaux de tissus ...) sont tricotés à la clôture, créant un nouveau paysage dans le Champ. Ces interventions minimales, anonymes, que l'on peut associer à des pratiques artistiques furtives (Loubier 1997, 2001, Le Coguic 2023) sont récurrentes dans le Champ et tendent à prolonger les imaginaires du lieu comme un espace de création spontanée et libre. Les clôtures, objets par définition de limitation de l'espace, peuvent donc également, dans certains cas, jouer ce rôle d'élargissement des imaginaires du lieu. On pourrait dire que, assumant une fonction d'agrandissement pour certains, un rôle de réduction pour d'autres, les clôtures sont des « *objets-frontières* » au sens de Star et Griesemer (1989), c'est-à-dire un objet servant d'interface entre des mondes sociaux différents. Les auteurs décrivent l'objet-frontière comme « *suffisamment plastique pour s'adapter aux besoins locaux et aux contraintes des divers groupes qui l'utilisent, tout en étant suffisamment robuste pour maintenir une identité commune d'un site à l'autre* » (Star, Griesemer, 1989, p. 393). Il n'y a pas de doute que la clôture soit une clôture au CdP. Les rôles qu'elle occupe pour les artistes qui fréquentaient l'espace auparavant et pour ceux qui l'utilisent comme support d'interventions furtives s'opposent cependant : dans un cas, elles restreignent les possibilités d'existences et les imaginaires sociaux du premier groupe, dans l'autre elles étendent ceux du second groupe et viennent agrandir, paradoxalement, le CdP.

### *Entrer dans un autre monde : percées, porches et autres seuils*

Pour d'autres, l'interdit que convoque une palissade est désirable et stimulant et pousse plutôt au franchissement. Les pratiquants de l'urbex, les graffeurs, les cruisers apprécient ainsi à la fois la quiétude que garantissent ces palissades, la sécurité de pouvoir mener des pratiques illicites sans s'exposer trop directement aux risques d'être remarqué et le sentiment de liberté voire d'effraction que procure la présence sur un espace rendu difficile d'accès.

À Montréal comme à Liège, les clôtures sont régulièrement découpées, des passages sont créés de façon à traverser et pénétrer sur le lieu et élargissent aussi, par là, les imaginaires. Dans le Champ en particulier, cette pratique revêt un aspect communautaire puissant. « *Tous les gens du quartier savent où se trouvent les pincés coupantes* », affirmait ainsi une habitante en 2019. Au-delà de cette hyperbole, il existe en tous cas un petit nombre d'individus locaux motivés par la cause de ce franchissement des voies ferrées n'hésitant pas à découper ces barrières dès que le Canadian Pacific fait fermer ces passages interdits. De très nombreuses personnes profitent et apprécient ces passages, comme l'immortalise Clayton Bailey<sup>4</sup> dans son travail photographique. Ces percements de la clôture ajoutent aux significations préexistantes du Champ : il devient le lieu où l'on traverse les rails, un raccourci bien pratique entre la station de métro Rosemont et le quartier du Mile End. C'est d'ailleurs pour beaucoup le contexte du premier contact au lieu, à l'image de Danny, employé d'une entreprise de cinéma d'animation qui y passe chaque jour, matin et soir. Pourtant, même dans ce contexte utilitaire, ce premier contact provoque d'autres rapports : « [...] *c'est même une place que je repasse proche, même des fois quand je n'ai pas besoin, genre, je suis en BIXI et puis, je vais faire un détour, juste pour passer, juste pour regarder qu'est-ce qui se passe au Champ des Possibles.* ». Au point que le jeune homme y développe des pratiques spécifiques -y tester un drone volant par exemple, à l'occasion duquel je le rencontre « [...] *parce qu'un drone, ça fait du bruit, ça fait peur. En fait, il faut aussi faire attention aux gens avec. Fait qu'ici, je pense qu'il y avait une opportunité de faire ça tranquille. C'était aussi parce que j'étais curieux de le voir vu de haut, puis de pratiquer à éviter les arbres, tout ça. En fait, je ne sais pas trop où j'aurais pu aller ailleurs pour faire ça. Comme pour d'autres trucs que je parlais, c'est comme une place qui a des opportunités uniques.* » Le développement de cet imaginaire du lieu va ainsi jusqu'à y poser des projets futurs : « [...] *l'été, à un moment donné, ça va être mes collègues et puis moi qui vont venir faire un feu ici, c'est à peu près certain. Ça va finir par arriver avec le temps. Puis là, je pense que la contravention vaudrait le coup si jamais ça arrive [rire].* »

Si l'installation des clôtures a donc participé à réduire les imaginaires, leur percement, au contraire, a aussi permis dans certains cas leur élargissement, la création de nouveaux attachements, de nouvelles existences à travers le Champ. Il ne s'agit pas d'un retour à une situation initiale, mais bien d'imaginaires renouvelés : c'est parce que les clôtures ont été posées puis qu'elles ont été percées que se développe à présent une communauté imaginée de personnes traversant les rails et entretenant ces percées, unies par cet imaginaire particulier du Champ.

Les percées dans les clôtures sont l'occasion, à Liège comme à Montréal, de découvrir et

d'apprécier les lieux par un franchissement qui leur donne un caractère mystérieux, secret et intime. Une des personnes interrogées à Bavière, se trouvant face à la même percée que la précédente, laquelle était effrayée par les chiens, tient ainsi ces propos alors qu'elle découvre le lieu pour la première fois, après en avoir entendu parler dans ses cours de médecine :

« Ici la grille, elle est ouverte et heu... Il y a des déchets, avec quelqu'un qui a mis le feu à ces déchets. Un petit sentier... ça me donne des envies d'exploration là. [...] Allez, on explore! J'ai bien fait de mettre des baskets. Alors. Déjà ça j'aime bien ça. Que le... Il y a des graffitis sur les murs, j'ai l'impression que les gens se réapproprient les endroits un peu délaissés par la ville [...] Bon, il y a des déchets et tout, je dis pas, mais... À mon avis ça doit être un petit squat pour certaines personnes, mais, je sais pas... j'aime bien l'ambiance. Et derrière nous il y a un grand grand terrain hein! Avec des hautes herbes qui font ma taille presque. Et on ne voit même pas où ça s'arrête. Il y a des papillons, et un peu de nature. Il y a une tour là, je sais pas ce que c'est. Ça fait partie du... ? Avec quelqu'un qui est assis sur une chaise, au sommet de la tour. C'est particulier. Je n'avais jamais vu ça. Je suis heureuse de savoir qu'il y a ça à Liège. [rires] [...] c'est chouette. Ça fait artistique. Mais artistique caché. On était dans la rue, ça faisait plutôt quartier résidentiel et ici on a passé la grille, on est rentré sur le terrain, et il y a plein de choses cachées qui s'offrent à nous. »

À Montréal, Korine offre un récit plus intense encore d'une même découverte soudaine et merveilleuse, alors qu'elle franchit une des percées des clôtures du Champ des Possibles :

« I went through the hole and I kind of lost my mind when I went through the hole. [...] it was like going into Alice in Wonderland's world. And that's in the railway. Not just in le Champ, but in the railway. [...] And I came in here and the noise, that's the first thing that hits you when you step through that hole is, «Chi, chi, chi, chi, chi, chi, chi, chi, chi, chi, chi,» like the sound of the cicadas, the birds, the huge bumble bees, just these insects. It's just this. And the smell is different too. And it's just across this fence. [...] And then I came into le Champ, and I had the exact same experience that everyone else has when they come to le Champ. [...] It feels completely private. It feels undiscovered. It feels like your own. Everybody has that. This is for me. Look, I've got goosebumps. Everyone feels that when they walk in. It's an intensely private experience. It's kind of like when your pet dies. No one can understand what it feels like. »

Ainsi les limites des friches étudiées sont aussi des seuils, des interfaces qui vont caractériser l'expérience vécue du lieu, sa découverte, et les imaginaires qui vont pouvoir se développer à partir de cette expérience. Découvrir le Champ des Possibles par son côté sud, en empruntant le chemin et les passerelles dessinées par Vlan Paysages, ou par son côté nord et ses percées dans les clôtures, après avoir enjambé des rails de chemin de fer encore utilisés, conditionne des expériences du Champ bien différentes et des imaginaires tout aussi différents, qui n'entraîneront pas nécessairement les mêmes attachements matériels ou affectifs au lieu. À ce titre, les limites des lieux jouent un rôle important dans l'élargissement ou le rétrécissement de leurs imaginaires. Les formes de ces barrières, leur matérialité, leur histoire vont influencer l'appréhension du lieu, son vécu et ses imaginaires. L'expérience du franchissement va être particulièrement déterminante dans la transmission de ces imaginaires de personne en personne également. Dans les récits que

les personnes m'ont faits, la découverte du lieu et en particulier le moment du franchissement tiennent ainsi souvent un rôle central pour raconter ce qu'est ce lieu, ce qu'il signifie pour eux. Il est un point de départ et une cristallisation des imaginaires qu'ils cherchent alors à transmettre.

Dans les deux cas, des architectures iconiques peuvent participer de cette expérience du seuil. Dans le cas de Bavière, le seul bâtiment vestige de l'hôpital est précisément un porche, c'est-à-dire une entrée monumentale qui donnait auparavant accès à l'allée centrale du site hospitalier. Celle-ci est régulièrement qualifiée « d'impressionnante » par les imagineurs, qui font le récit d'une découverte, celle d'un monde à part, une « petite ville » animée autour des soins médicaux :

« [...] c'était l'entrée, le porche, les deux tours [...] le porche était quand même assez long hein. Et puis ici, à gauche, il y avait donc les concierges. [...] Alors il y avait une barrière qui se soulevait, qui laissait passer les ambulances, les voitures, etc. Alors ici de chaque côté, il y avait un petit trottoir, c'était assez grand quand même. Et alors, nous, les administratifs on entrait près des concierges et il y avait... [rires] à ce moment-là c'était une antiquité hein! C'était une horloge, une grande horloge, il y avait un ruban en papier, alors on tournait avec une manette pour faire dérouler ce ruban-là et on signait. [...] C'est vraiment... archaïque hein! [rires] [...] entrer dans un hôpital comme ça, c'était vraiment impressionnant... à l'époque. [...] Voir les malades, les infirmiers, tous les gens [...] qui faisaient diligence pour soigner les gens, ça faisait tout un monde particulier hein. Tout ce qui était mis en œuvre c'était pour les patients quoi. Et pour ça, il fallait les médecins, les pharmaciens, les gens du bureau... Il fallait... l'entretien, parce qu'il y avait un jardinier, il y avait tout ça. »

Dans le cas du CdP, la structure métallique d'un ancien entrepôt fait aujourd'hui aussi office de porche, à l'extrémité ouest du site. Ceci rejoint les intentions de l'arrondissement PMR et de l'ancienne coordinatrice des ACDP lorsque ceux-ci négociaient, ensemble, le futur du quartier dans une logique intégrée de « *corridor écologique* » et « *d'agora des possibles* » reliant les différents délaissés issus de l'activité ferroviaire. Dans ce cadre, Catherine, la coordinatrice défendait l'idée de faire du bâtiment un « *pavillon de parc* », une structure ouverte et appropriable participant à l'extension du Champ dans ces espaces. Cela fait bien partie d'une stratégie plus large, tel qu'elle l'exprime : « *Quand on regarde ce qu'on a fait en 2015 puis après, on regarde ce qu'on a fait en 2017 avec les abords de la voie ferrée, on a comme agrandi [emph. Sur « agrandi »] le discours et le visuel qui allaient avec, et le nombre d'organisations impliquées. Donc, on a ouvert [emph. sur « ouvert »] les limites du site.* »

Depuis l'incendie de l'ancien entrepôt, l'organisme Pop Montréal a aménagé ce qu'il en reste sommairement, avec quelques bancs fixés au sol et une scène. Cette vaste étendue de béton, ses portiques métalliques y projetant leurs ombres rythmées et surtout les nombreuses interventions artistiques -les fresques sur les piliers, sur le sol, les répétitions occasionnelles de musiciens, de danseurs ou de jongleurs, les concerts, les performances voire les projections qui y ont parfois lieu- créent une séquence d'entrée singulière au Champ qui marque les esprits de cette ambiance créative, culturelle et spontanée. Avant son incendie et son aménagement par Pop Montréal, c'est en longeant l'édifice de tôles

rouillées que l'on pouvait accéder au Champ. La structure pouvait tour à tour avoir ses côtés menaçants d'une présence inconnue à l'intérieur, mais aussi d'une certaine forme de militance, par les actions du collectif Kabane 77, qui y menait des interventions, y affichait ses revendications et menait des ateliers avec les habitants. En cela, les actions tant de Pop Montréal que de Kabane 77 sur l'entrepôt du 77 Bernard peuvent ainsi être vues comme agrandissant les imaginaires du Champ en ce qu'elles amènent des connotations supplémentaires au lieu, de nouveaux attachements possibles, ou en renforcent des existants.



*De haut en bas et de gauche à droite:*

Fig. 101: Porche de Bavière. (ca. 1900).

Fig. 102: Entrée dérobée à Bavière. (2022).

Fig. 103: Entrée aménagée à Bavière. (2022).

Fig. 104: Porte forcée à Bavière. (2022).

Fig. 105: Mur troué à Bavière. (2022).

---

Fig. 106: Ligne de désir, CdP. (2021).

Fig. 107: Entrée nord-est, CdP. (2021).

Fig. 108: Passerelle Vlan, CdP. (2022).

Fig. 109: Clôture forcée, CdP. (2022).

Fig. 110: Entrée par la Kabane 77. (2021).

Fig. 111: Entrée aménagée par Pop Mtl. (2021).





Bâche

REDÉCOUVREZ  
VOTRE QUARTIER  
REPLI D'HISTOIRE

{BAVIÈRE}

RECONSTRUIRE. RECONNECTER. REVIVRE.



UrBa

*Env. 450 cm x 600 cm. Toile de tissu synthétique beige et blanc imprimé et tendu sur une armature métallique. L'ouvrage renseigne « REDÉCOUVREZ VOTRE QUARTIER REPLI D'HISTOIRE. {BAVIÈ}RE. RECONSTRUIRE. RECONNECTER. REVIVRE » suivi de la photographie d'une jeune femme équipée de jumelle et à l'air étonné, puis de trois logos : BPI, Thomas&Piron, UrBaLiège.*

Réalisation : In Fine, 2018

J.C. LEGRAS

DEMOLITION

04 336 12 71

*Raconter le lieu, (re)faire l'Histoire*

On peut également saisir ces mouvements d'élargissement et de réduction des imaginaires au sein d'autres pratiques qui s'orientent, elles, autour de l'histoire et de la mémoire des lieux. Lorsqu'on se rendait à Bavière, un autre objet particulier pouvait attirer l'attention. Une vaste bâche, tendue par-dessus la façade du porche, annonçait « *{Baviè}RE – Reconstruire. Reconnecter. Revivre* ». Cet outil promotionnel a depuis fait l'objet de dégradations, ne laissant que son cadre vide. Cette bâche, posée à Bavière aux côtés d'autres dispositifs publicitaires, ouvre un monde aux passants. Elle a proposé des imaginaires et une histoire du site choisis avec soin. Comme les clôtures, cette bâche est un objet pensé, dessiné et construit dans le but d'influer sur les pratiques et les imaginaires du lieu. Elle est le fruit du travail de professionnels de l'image et de la narration.

À Bavière, un travail actif de mise en mémoire est opéré par plusieurs acteurs, de façons différentes. Bavière Développement a commandé un travail conséquent d'identité graphique du lieu et du projet de quartier à la société de communication In Fine, auteur de cette bâche. Ce travail se décline sous différents médiums : pancartes, prospectus, site web, vidéos ... Ces performances du lieu peuvent être analysées à travers leurs effets de réduction et d'élargissement.

Les vidéos développées par In Fine scénarise un certain rapport à l'histoire. L'une d'elles, longue d'une minute trente, s'ouvre sur une série d'images fixes, en noir et blanc des bâtiments de Bavière, sur fond de bruits de battements de cœur ensuite interrompu par un encéphalogramme à plat et sa tonalité stridente. La séquence représente un site vide, liant la mort à l'abandon. Elle figure cet état via des photographies du bâtiment-porte et de la dentisterie, s'attardant particulièrement sur celle-ci et ses intérieurs "graffés" ainsi que sur la chapelle. Dans la seconde partie de la vidéo, l'encéphalogramme reprend son rythme: le site revit. Cette affirmation se fait par une série d'images étrangères au site servant d'arrière-plan à des mots. "*REnaître*" d'abord, sur fond d'images de pousses vertes en train de germer puis les pieds d'un nourrisson. "*REdécouvrir*" sur fond d'une conversation dans les rangs d'une bibliothèque, suivi d'un aperçu d'une image de synthèse d'une rue intérieure du site. "*REconnecter*" sur fond d'un fils embrassant son père puis d'une tableée de convives. "*REbouger*" sur fond de jeunes gens souriants roulant à vélo, puis d'un autre rendu digital, d'un des immeubles d'appartements." *REconstruire*" sur fond d'une vidéo de la construction du pôle des savoirs, pris dans le ballet des grues de chantier. "*REsentir*" sur fond du gros plan d'une jeune fille riant sous la pluie, laissant la place au mouvement et aux lumières colorées d'un manège de foire dans la nuit. "*REvivre*" sur fond d'un groupe de jeunes gens les bras levés, sous un soleil couchant. La vidéo continue sur d'autres images du projet puis du cortège des géants d'Outremeuse, lors des festivités du 15 août, avant de se terminer en annonçant "*REconstruire. Reconnecter. Revivre. {Baviè}RE*".

*Sur la page suivante*

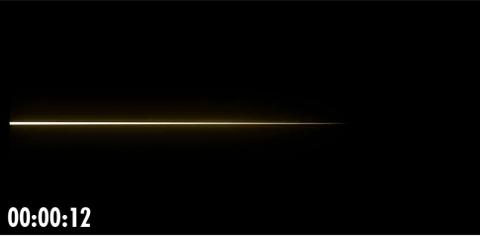
Fig. 113: Vidéo promotionnelle {Baviè}RE. Captures d'écran. (2018).



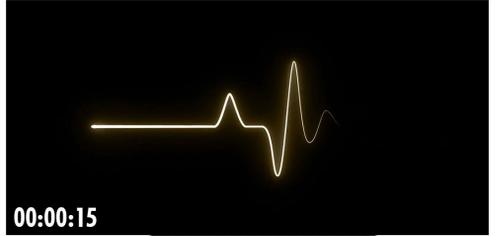
00:00:01



00:00:03



00:00:12



00:00:15



00:00:12



00:00:30



00:00:32



00:00:44



00:00:48



00:01:05



00:01:09



00:01:16

Cette vidéo utilise des mémoires et objets du lieu (la notion d'hôpital, des photos d'urbex, la chapelle toujours en activité) et les décontextualise pour servir la construction d'autres imaginaires ; celui d'un lieu vide, abandonné et moribond face à un renouveau présenté comme possible et souhaitable. Ce scénario de la résurrection du site contribue à disqualifier nombre de vécus de Bavière en les invisibilisant pour mieux asseoir une image positive de ce que le client de In Fine, Bavière Développement, projette sur le site et ainsi participer à de meilleures ventes des appartements encore à construire. Dans ce cadre, les passés du site ne sont pas traités de façon sensible, mais plutôt avec un certain détachement à leurs matérialités. C'est le symbole d'un passé qui importe à In Fine et Bavière Développement pour profiter des attachements émotionnels précédents et les associer à leur projet de promotion immobilière. Comme le souligne Simon, chargé du projet au sein d'In Fine, au sujet de l'identité graphique à laquelle il a contribué, ce qui les a intéressés : « [...] *c'était pas forcément niveau architecture, c'était plutôt l'âme de ce site. [...] Le logo n'a pas été construit non plus uniquement sur l'architecture. C'était plutôt sur l'histoire. On ne s'est pas inspiré de l'architecture des bâtiments. On a regardé plein de vidéos de l'époque, des vieux bâtiments, etc. Je ne suis pas architecte, je ne sais pas quel style c'était, mais on ne s'est pas inspiré de l'ancienne architecture. J'ai pris une typographie plutôt traditionnelle et plutôt datée.* » Sans attention matérielle particulière, pour l'architecture du site, sa matérialité, ou ses vécus, c'est sur le caractère symbolique des lieux que se reporte la réflexion.

Ce processus renvoie à une forme de domestication du site et des acteurs, à la manière dont Pattaroni (2020) l'identifie concernant la contre-culture lisboète. Là, ce n'est pas l'esthétique alternative qui est exploitée pour générer attractivité et profit, mais celle du lieu historique et de son abandon. La vidéo utilise un effet de contraste (noir-blanc/couleurs; images fixes/mouvement; immeubles dégradés/neufs) construit sur une présentation stéréotypée d'un site mort et repoussoir pour construire une nouvelle identité à l'ensemble de Bavière. Celle-ci est fondée sur l'absence des objets précédents (qu'ils soient inclus dans le projet ou non), des simulations de ceux en devenir (le pôle, les bâtiments de promotion) dont des éléments encore non confirmés (le hall sportif) et de représentations artificielles et importées (des images de stocks photo) cherchant à évoquer avec un optimisme strict des valeurs d'échanges, de partage, de renouveau et de vitalité. Il y a là une forme d'assignation à des êtres qui n'ont pas l'occasion de contester cette assignation, ni même parfois d'en prendre connaissance. À cela s'ajoute l'invisibilisation de vécus, d'imaginaires et de pratiques qui relève soit de l'ignorance de celles-ci, soit de leur mise à l'écart volontaire et sans considération qui détermine ce qui est et sera légitime dans le nouveau Bavière. Ainsi, la dentisterie en a fait les frais en la matière de sa démolition, tandis que le porche et surtout la chapelle -et ses activités religieuses, patrimoniales et sociales- sont pour ainsi dire oubliées, sorte de toile de fond bien obligatoire au développement d'un nouveau lieu qui tient à garder son nom historique, et se revendique de faire "*Redécouvrir un quartier rempli d'histoire*".

La vaste bâche publicitaire ayant été rendue sur la façade du porche de l'hôpital est iconique de ce processus. Le logo et le slogan du projet, « {BAVIÈ}RE – RECONSTRUIRE. RECONNECTER. REVIVRE » s'accompagnent de l'annonce de cette redécouverte de l'histoire du quartier. Bavière est ici résumé à un quartier qui aurait une histoire importante, mais anonyme, un passé que le promoteur immobilier se donnerait la tâche de

ressusciter, comme en témoigne la multiplication des « *Re* ». Au-delà d'une pratique de communication courante dans le milieu immobilier<sup>5</sup>, l'utilisation du nom historique du site et l'émphase sur le « *re* » marquent une césure. Bavière a eu une existence qui s'est arrêtée, le projet va lui en fournir une nouvelle. C'est alors aussi l'occasion d'archiver cette histoire et les mémoires qui y sont attachées dans un lointain passé désincarné.

Ce processus fait l'objet d'un travail d'ingénierie des imaginaires développé par l'équipe de In Fine, professionnels de la communication et de l'image. Simon affirme ainsi « *on pourrait reprocher à ce logo d'avoir une typographie avec des sérifs, des empattements, etc. C'est une volonté de faire ça. C'est un peu... la parenthèse, c'était aussi un peu le côté littéraire quand on parlait du Barbou qui revenait, il y avait la culture de ce site qui revenait. C'est un peu le côté historique aussi. On veut garder ce côté histoire du site et pas venir avec une typo hyper moderne, à la mode qui, dans un an, serait démodée. C'était aussi montrer par le logo que... On n'avait pas oublié le passé et qu'on avait reconstruit dessus [...] Il y avait de ça va quand même, garder l'histoire.* »

Le choix de typographie est un exemple central qu'il convoque pour traiter de ce rapport à l'histoire. En utilisant une police à empattements et les symboles désuets d'accolades « { } », l'effort est concentré sur la transmission d'une forme de passé et d'un rapport au domaine littéraire. C'est à la fois une référence voulue à l'ancienneté de l'hôpital et à l'arrivée d'une bibliothèque sur le site. Le responsable marketing de Bavière Développement salue d'ailleurs cette référence : « *on est vraiment tombé sous le charme de la présentation d'In Fine qui nous a présenté une vidéo, qui est d'ailleurs sur le site internet, qui démarre sur un battement de cœur et qui retrace l'historique du site. Le site abandonné. Et puis l'idée, à un moment donné, qu'on est parti de Bavière pour faire revivre, renaître, reconstruire, réinventer. [...] ce qui m'a beaucoup plu aussi, dans la recherche graphique, c'est cet aspect assez assez traditionnel du logo. Il y a même un petit côté qui me faisait penser aux princes de Liège, au Palais des Princes évêques.* »

Si ce travail des imaginaires procède d'une certaine réduction de l'histoire du site à quelques éléments symboliques répondant notamment aux impératifs du marketing de logements, il faut souligner que ses auteurs, comme souvent dans le cas de Bavière, sont intimement liés au lieu. Au sein du concours pour l'obtention du marché d'identité graphique lancé par Bavière Développement, cela est même considéré comme un avantage :

« *Comme on connaissait Liège, on s'est dit, on sait comment ça va, comment les gens à Liège sont et c'était une force pour nous par rapport à nos concurrents à ce moment-là. Les autres agences, qui, elles, étaient de Bruxelles et allaient sûrement aller sur Wikipédia, taper "Bavière" et regarder les infos, quoi. [...] Finalement, c'est vrai qu'il y avait déjà des gens de l'agence qui avaient des parents qui avaient travaillé à l'époque dans ce Bavière ou qui étaient nés là, qui avaient déjà une connaissance par rapport à ça. On en a parlé dans l'agence, tout le monde disait « oui, mes parents sont nés là, mon grand-père a travaillé là » [...] On est partis et on est allé sur le site, un peu se promener dans les rues, voir les bâtiments et essayer de voir les choses. [...] C'est une force pour nous parce que là, on est sur place. On est les seuls à pouvoir voir ça, et on a vraiment évité de faire ce que, à mon avis, les autres ont fait. [C'est-à-dire] prendre une vue d'en haut du ciel, voir la forme que ça faisait.* » L'agence de communication s'est impliquée pour exploiter ce rapport sensible. En se déplaçant sur site, en menant des entretiens avec des riverains ou en faisant appel à leurs expériences propres, In Fine visait

initialement à développer ce rapport fin au site et le transmettre dans ce travail de l'identité du lieu. Si la proximité matérielle et affective est donc un moteur voire un avantage dans le cadre de la compétition, la réalisation finale se voit relativement dépourvue de cette attention aux situations vécues. C'est le haut-lieu symbolique Bavière qui est valorisé et transmis, en ce qu'il peut charrier d'affect par son rapport au passé, gommant aux passages de nombreux vécus derrière le narratif d'un lieu devenu vide, mort et inhabité.

La motivation principale qui se détache derrière ce passage de vécus sensibles à un produit promotionnel exclusivement symbolique est à trouver dans l'économie du projet de Bavière Développement dans son ensemble. L'identité de Bavière ici développée l'est explicitement dans le cadre d'une promotion commerciale d'appartements dont la vente assurera la rentabilité du projet pour ses financeurs et le développement de phases ultérieures. Elles-mêmes font partie d'une économie plus générale alimentant les entreprises et actionnaires du consortium immobilier, au même titre que de nombreux autres projets urbains en Belgique et à l'étranger. La pression pour que cette première opération soit un succès financier est donc importante, et repose notamment sur l'efficacité d'une communication attractive pour les acheteurs potentiels. Ceux-ci, « *la cible* », comme le nomme Simon, sont d'abord des personnes vieillissantes, capables d'investir une somme conséquente pour pouvoir habiter en ville, à proximité de services accessibles facilement : commerces, établissements de soin, lieux culturels. L'image d'un quartier intergénérationnel articulé par un pôle culturel moderne, mais ancré dans un passé ancien est calibrée pour répondre aux attentes attribuées à cette catégorie de la population. Cette stratégie repose par ailleurs elle-même sur le montage programmatique et économique du projet ayant fait, et faisant encore à l'heure actuelle, l'objet de nombreuses négociations entre investisseurs privés et publics<sup>6</sup>. Pour faire face à un coût d'urbanisation conséquent, dans un contexte de la vente immobilière liégeoise relativement peu attractive en comparaison aux autres grandes villes belges, Bavière Développement a réuni sur le site des projets d'immeubles d'appartements, de logements étudiants et de résidence-service pour personnes âgées en sus des projets publics du pôle culturel, d'une haute école provinciale, d'une faculté de dentisterie<sup>7</sup> et d'un centre sportif communal. Pour reprendre les propos de l'administrateur-délégué du consortium lors de la première présentation publique du projet, en 2016, « *on pourra être né, vivre et mourir à Bavière* ».

Le travail des imaginaires effectués par In Fine est donc bien au service d'une stratégie économique claire et, en ce sens, est symboliquement et budgétairement cadrée. Symboliquement parce que ce travail de l'identité du site doit contenir des éléments narratifs spécifiques censés répondre à un objectif d'attractivité auprès de publics précis et donc correspondre à ce que l'employeur de l'agence de communication, Bavière Développement, estime être attractif pour cette catégorie de la population. Budgétairement parce que ce travail des imaginaires ne peut se dérouler qu'à travers un nombre limité d'actes quantifiés par leur coût et limitant donc les possibilités de l'agence.

Ainsi, même si Simon et ses collègues possèdent des vécus sensibles de Bavière et des attachements forts, les travaux développés via {Baviè}RE ne permettent pas de les véhiculer. Les dispositifs mis en place véhiculent un imaginaire désincarné, symbolique, d'un haut-lieu ancien, détaché matériellement des réalités vécues sur le terrain. D'autres pro-

positions de In Fine allaient pourtant dans un sens différent. Dans les premières esquisses de l'agence, les immeubles d'appartements devaient être nommés en relation aux vues -de la vallée, des alignements de façades- depuis les appartements ; des interactions du projet avec les riverains étaient suscitées via un périodique et un dispositif monumental. Ces propositions diffèrent au sens qu'elles reposent -minimalement- sur un rapport situé et vécu du site. Elles opèrent d'un mouvement d'agrandissement des imaginaires, de ce que signifie Bavière et son histoire, là où les opérations précédemment évoquées procèdent d'un rétrécissement, d'une simplification à quelques éléments symboliques. Trop coûteuses et logistiquement complexes, ces dernières propositions de In Fine ont cependant systématiquement été abandonnées par le commanditaire.

D'autres acteurs ont mené un travail des imaginaires de Bavière pouvant relever de ce mouvement d'agrandissement exploitant l'histoire du lieu. Dans le cadre du développement du pôle culturel provincial, un programme d'activités culturelles « Bavière en Route » a été développé entre 2016 et 2022. Celui-ci, financé par le cabinet du député provincial à la culture, recouvre une variété de propositions et de formats tenus par des acteurs culturels locaux, ayant connu des degrés variables de publicisation et de reconnaissance par le public liégeois. Tous s'articulent autour d'un objectif commun : préparer la population à l'arrivée d'une infrastructure culturelle d'envergure dans le quartier d'Outremeuse. Comme le soulignent les attachés du cabinet politique concerné, « *Si on ne prépare pas l'arrivée d'un monument sur le site avec des outils particuliers, bah je pense qu'on aura pas du tout l'adhésion d'une population. Et l'idée c'est de se dire qu'il va y avoir un outil culturel créatif et de développement économique qui va se poser là et le rêve c'est que le jour où on l'inaugure, les 9000 habitants d'Outremeuse soient sur la place et fassent la fête.* ». Le but poursuivi est explicite ; il s'agit de travailler les imaginaires sociaux en présence de Bavière et du quartier pour faire intégrer aux habitants des changements dans leur représentation et leurs habitudes de fréquentation de ces espaces. En ce sens, le programme Bavière en Route ne diffère a priori pas particulièrement des actes posés par Bavière Développement avec l'aide de In Fine. La volonté est d'abord promotionnelle, cherchant à valoriser un projet particulier auprès d'un public cible, ici les riverains d'Outremeuse. Là aussi, les vécus complexes et pluriels et les rapports différenciés à l'histoire de Bavière sont parfois ramassés à quelques éléments symboliques. Les affiches des cycles de conférences organisés sous l'appellation Bavière en Route mettent en scène les personnages folkloriques Tchantchès et Nanèsse, symboles iconiques de l'île Outremeuse. Le contenu même de ces conférences se concentre aussi sur l'histoire culturelle et patrimoniale de l'île dont les références à Bavière se sont faites de plus en plus ténues au cours des éditions.

Bavière y est conçu comme un contenu symbolique, désincarné et limité utilisé pour charrier de nouvelles acceptations et convaincre d'une certaine façon des populations d'en intégrer de nouveaux imaginaires. Que, historiquement, l'hôpital de Bavière ait entretenu un rapport identitairement ambigu avec le quartier, et un rapport inexistant avec ses figures folkloriques n'est pas conçu comme important, puisque l'objectif est de retravailler ces représentations du lieu pour faire accepter l'arrivée d'une infrastructure culturelle qui, elle, a vocation à entretenir un certain rapport avec ces éléments.



Fig. 114: Conférences «Bavière en Route», Cycle 1. Affiche. (2018).  
 Fig. 115: Conférences «Bavière en Route», Cycle 2. Affiche. (2019).  
 Fig. 116: Conférences «Bavière en Route», Cycle 2-2. Affiche. (2019).

## Voile



150x 290 x 350, triangle de polyester blanc tissé tendu par des cordes de polyester tressées, des fixations en plastique noire et un tuteur en bois cousu dans l'ourlet inférieur. Le tuteur est cassé, le bas de la voile porte une marque de brûlure.

Une face vierge, une face sérigraphiée à l'acrylique de symboles abstraits oranges, de dessins noirs et de l'inscription "Welcome to\_Bavière. Une île". Plus bas: "RECIPROCITY DESIGN.LIEGE". Le tissu est lisse mais chiffonné, la peinture rugueuse.

Réalisation: ESA Saint Luc, 2019

D'autres actes posés dans le cadre de Bavière en Route témoignent plutôt d'un mouvement d'agrandissement du rapport imaginaire via l'histoire du lieu. J'en considère ici deux issues de pratiques artistiques qui permettent de mieux comprendre ce mouvement.

J'avais pris connaissance de la première au cours d'un entretien précédent. Une enseignante en design social de l'ESA Saint-Luc avait collaboré avec le programme provincial pour proposer des courses de char à voile. Ce n'est que lorsque j'ai rencontré son instigatrice par hasard que j'ai pu mesurer la portée de l'intention. Marie Sion s'emploie avec ses étudiants à développer des projets au service de communautés locales, stratégie pédagogique qu'elle a déployée quand elle a été contactée pour participer à Bavière en Route. Pendant un an, Marie et ses étudiants mènent des ateliers avec les habitants. Ils leur parlent de la disparition de l'énergie du quartier suivant la fermeture de l'hôpital, de cette partie d'Outremeuse meurtrie par ce vide. Marie et ses étudiants proposent la création d'un événement annuel: une course de chars à voile sur le boulevard longeant le terrain. Il s'y affronterait des équipes de commerçants, de riverains et d'associations du quartier. Ils conçoivent les chars et leurs voiles, avec les riverains. Bavière n'est plus un hôpital: c'est un quartier vivant, festif, habité. Quand je rencontre Marie en 2021, celle-ci est contrariée: l'événement n'a jamais eu lieu. Le projet a été intégré dans une exposition internationale et les commissaires, de célèbres designers, ont préféré exposer les voiles sur des mâts. Marie a baissé les bras, et ses archives s'accumulent dans une armoire. Elle me donne une voile et des carnets de dessin et d'histoires des habitants. *"Peut-être qu'il est encore possible d'en faire quelque chose?"*, me dit-elle.

La voile de Marie, comme les objets précédents, a été créée pour transformer Bavière. Le sens social du lieu est changé: on ne parle plus d'un hôpital et de son abandon, mais d'un quartier et de ses habitants. La voile met derrière un nom illustre un nouvel imaginaire de fête néo-folklorique et une référence à l'insularité du quartier d'Outremeuse. La forme de la voile rappelle la forme triangulaire du terrain de l'ancien hôpital. Ses dessins de vague, de bateau et sa fonction quasi nautique font redécouvrir Outremeuse comme une île, et Bavière comme un quartier en bord d'eau. Les récits fictifs et les dessins des habitants reproduits expriment cette volonté d'une identité forte, insulaire, et de retrouver un contact à l'eau empêché par le trafic automobile. Cette proposition me semble agrandir les imaginaires de Bavière, en intégrant à la fois les interprétations passées, présentes et prospectives des habitants du quartier. Le travail des imaginaires devient une négociation permise par une œuvre collective. La voile est le véhicule et le résultat d'une transformation de ce que signifie ce lieu d'attachement pour une population. Cette transformation porte sur les symboles de Bavière, ses périmètres et ce(ux) qu'il est attendu d'y retrouver. Ce processus pourrait être vu comme une forme de deuil du lieu disparu, et de co-création de son futur. L'histoire de Bavière est réouverte, réexplorée et permet une expansion de ses imaginaires par l'investissement qu'en font les habitants mobilisés.



Cabine téléphonique

Allô

BAVIÈRE!



1 2 3  
4 5 6  
7 8 9  
0

80 cm x 80 cm x 240 cm

*Cabine de métal brossé assemblée par des rivets et dotée d'une porte de 50 cm de large. Les panneaux de verre ont été remplacés par du plexiglass. Un combiné téléphonique bleu cyan est fixé sur une paroi orange marquant le fond de l'habitacle.*

*Réalisation : Diagonale Market, 2022*

Ce mouvement d'agrandissement peut être considéré si l'on prend une autre initiative lancée dans le cadre de Bavière en Route. Je rencontre l'artiste liégeois Olivier Patris en 2021, après avoir découvert l'amorce de son travail via un appel à participation à des ateliers d'écriture sur l'histoire de Bavière. Celui-ci conçoit alors ce qu'il appelle une « *machine à récits* ». Plus précisément, il s'agit d'une ancienne cabine téléphonique *Belgacom*<sup>8</sup> dans laquelle des auditeurs peuvent écouter des récits variés concernant Bavière. Ces récits proviennent de trois corpus principaux. L'un constitue les résultats d'ateliers d'écriture menés sur base de documents d'archives concernant Bavière collectés par la Province de Liège. Le second consiste en quelques compositions originales d'auteurs indépendants invités par Olivier Patris à évoquer Bavière. Le dernier, résultat de notre rencontre, est une sélection d'anecdotes concernant Bavière issues d'entretiens et d'archives collectées au sein du présent travail de thèse. Ensemble, ces textes abordent une pluralité des facettes de Bavière tel que le lieu a été et est vécu et imaginé par des individus et des groupes différents. À cette pluralité de contenu s'ajoute une pluralité de voix : les enregistrements des textes sont faits en partie par une comédienne professionnelle, en partie par des informateurs et autrices recontactés pour l'occasion, en partie encore par moi-même. Les textes se voient donc affectés par la tonalité des voix et jeux d'interprétation différenciés par des expériences de vie et des relations à Bavière différentes. Enfin s'ajoute l'expérience in situ des auditeurs. La cabine téléphonique Belgacom est en soi un objet iconique évoquant un passé révolu pour la plupart des Belges. Ces modèles, un jour répandu à travers tout le pays, ont été définitivement retirés de l'espace public en 2015, après leur extinction progressive<sup>9</sup>. L'expérience sensorielle, et en particulier auditive, de décrocher un lourd combiné téléphonique pour entendre conter au creux de son oreille un récit particulier, dans le cocon de verre formé par la cabine, peut quant à elle renvoyer à une forme d'intimité et de familiarité associée aux histoires racontées en famille ou entre amis, au coin du feu ou à l'abri d'un duvet. Elle renvoie aussi à des expériences vécues quant à Bavière. À l'évocation de l'hôpital, un collègue se rappelle ainsi comment, enfant, il assistait à une crise cardiaque d'un proche et, tremblant, agité, il fut sommé d'appeler les urgences à la cabine téléphonique la plus proche. Cette expérience, et celle qui suivit d'un trajet traumatisant en ambulance jusqu'à l'hôpital de Bavière, et du destin incertain d'un proche, n'est pas sans évoquer bien d'autres vécus liégeois. Le dispositif mis en place par Olivier Patris exploite donc plusieurs stratégies croisées pour stimuler les affects et faire entrer auditeurs, auteurs, comédiens en relation avec une histoire démultipliée de Bavière.

Le dispositif a été mis en place une première fois dans le cadre des « Rencontres de la BD » organisée par la Province en 2022 à Liège. La réception du public fournit des indices précieux pour saisir les effets de ce travail d'agrandissement des imaginaires par l'histoire. Les réactions sont souvent fortes, parfois émues. Sortant de la cabine, un homme a les larmes aux yeux. Le récit le renvoie à la perte de son frère à l'hôpital, des décennies auparavant. Une autre est choquée, elle découvre des facettes inconnues du site. Olivier lui-même redoute certains récits ; comment un enfant recevra-t-il l'histoire de cette personne sans-abri gisant ensanglantée après avoir tenté de franchir des fils barbelés barrant la friche ?

C'est là, à mon sens, une trace que la cabine d'Olivier joue un rôle particulier dans ce

travail des imaginaires. Partant d'expériences vécues singulières et fortes -dans la matière des archives ou de vécus propres- les récits exposés entrent en résonance avec d'autres récits, viennent bousculer des imaginaires préalables sans tenter de les remplacer ni de les réduire. Plutôt ils s'y additionnent, les réouvrent et, ce faisant, agrandissent les imaginaires sociaux de Bavière. Les textes eux-mêmes sont des moments de vie singuliers, des récits poétiques, des épisodes ouverts à l'interprétation. Ils n'ont pas valeur de récit historique unifiant, mais plutôt participent à affirmer une pluralisation de l'histoire du site, accueillant aisément d'autres récits, d'autres vécus, sans jamais placer un point final à ce qui fait ou non partie du site. En cela, les imaginaires de Cathy et de sa communauté d'artistes, de Michel et de la communauté de sans-abri ayant trouvé refuge à Bavière ou des centaines d'employés et de familles attachées à l'hôpital trouvent autant leur place dans ces récits sans effacement mutuel.

La voile de Marie comme la cabine d'Olivier relèvent d'un travail actif des imaginaires sociaux du lieu qui participe d'un mouvement d'élargissement des imaginaires. Celui-ci est diamétralement opposé au mouvement de réduction déjà évoqué. Plutôt que de restreindre le nombre d'êtres et de mémoires participant des imaginaires proposés et d'imposer cette réduction dans un récit unifiant fondé sur quelques éléments symboliques, il ouvre la construction de ces imaginaires à une pluralité d'acteurs, entraînant des êtres et des mémoires renouvelés au sein d'imaginaires du lieu fondés dans des vécus sensibles forts, à la fois matériellement et affectivement ancrés. Contrairement aux pratiques de réduction, celles-ci charrient une pensée complexe, multiple et ambiguë du lieu qui peut entrer en résonance avec des imaginaires du lieu développés par un grand nombre de groupes sociaux. Par là, ces pratiques se prêtent cependant moins aux stratégies de développement de l'attractivité du site qui guident les pratiques de réduction de In Fine ou Bavière en Route. À l'instar des propositions de l'agence de communication rejetées par Bavière Développement, l'événement proposé par Marie ou l'initiative Allô Bavière reposent sur des dispositifs plus complexes et coûteux. Quand bien même les deux dispositifs se situent dans un contexte de financement non-marchand, celui de la subsidiation publique, cela amène les deux initiatives à perdre en portée. Les chariots à voile de Marie ne seront jamais mis en circulation et ses voiles ont été reléguées au fond d'une armoire, après avoir été exploitées dans une exposition ponctuelle. La cabine de Olivier n'a connu à l'heure actuel qu'un seul événement public malgré plusieurs sollicitations, les administrations en charge jugeant le dispositif trop encombrant et complexe à déplacer pour justifier sa présence dans divers événements. En somme, les pratiques de réduction des imaginaires de lieux semblent donc plus adaptées à un contexte où l'argument économique est prévalent, contrairement aux pratiques d'agrandissement nécessitant visiblement des ressources plus étendues pour prendre place.

Selon qu'elles constituent des agrandissements ou des réductions, ces pratiques de transformation des imaginaires de Bavière mettent en valeur l'histoire du lieu sous différentes formes. Cela amène à reconsidérer l'affirmation courante que les friches seraient des

Fig. 119: Personne utilisant la cabine «Allô Bavière». Photographie. (2022).

Fig. 120: Texte annoté durant l'enregistrement de «Allô Bavière». Photographie. (2021).

Texte de Philippe Cloes. Annotations de Tatiana Gerkens.



① Boiteuse artère, Bavière  
 Première couche des petites âmes ouvrières  
 Tabac, buvettes et tabliers, ou jarretière ?  
 Nous savons que rien ne dure sous le merlin À RECALEN

② Madame sera en cache-poussière  
 Madame sera en colère  
 Il sera bleu/outremer À RECALEN  
 Il sera couché par terre

① Rassis, derniers à nous extraire des bancs de chez Toussaint  
 Nous nous éparpillons sous les parpaings, Bavière,  
 Buons vite à tes prochains  
 Nous savons que rien ne dure sous le merlin

① À gorges rauques, rions bien  
 À nos avants, à mes arrières  
 Buons vite, Bavière,  
 Nous savons que rien ne dure sous le merlin À RECALEN

② Expectorons, raclons, Bavière  
 À grosses toux minières  
 Nous sommes toujours à nous refaire  
 Nous savons que rien ne dure sous le merlin

4" [ ② Une prière, un bris de verre dans un des petits carreaux de plomb  
 Chapelle, moellons, scalpel, pigûres sans rappel

② Bave, Bavière, fièrement, quelques pavés  
 À l'attention des poules aux oeufs lourds  
 ① Harangue seringueuses, herbes folles, sex gourds

② Vermeille Bavière, peu à peu s'enterne sans pluriel  
 Un reste de dieu figé dans un des petits carrés de plomb

② Avant que Madame n'y enterne une fois, la dernière, À RECALEN  
 Son être, son bel et déchû  
 Avant que Madame n'y reprenne une fois, la dernière,  
 Bavière dans ses bras

espaces « autres », ignorés du plus grand nombre, une parenthèse suspendue dans le temps et le tissu urbain, comme le souligne Sergio Lopez-Pineiro (2019). Au contraire, les pratiques de Marie Sion ou Olivier Patris mettent bien l'accent sur l'appartenance plus large du lieu à son tissu urbain et social et aux nombreux liens qui les unissent matériellement et affectivement. En refaisant chaque fois à leur façon l'histoire du lieu, ces pratiques montrent à quel point la friche n'est pas un lieu à part, suspendu, mais une part active de celui-ci, au même titre que bien d'autres lieux, et en lien avec ceux-ci. Les pratiques de réduction menées par In Fine mettent, a contrario, l'accent sur cette suspension, en attribuant au projet urbain de Bavière Développement la capacité de ressusciter le lieu et son activité perdue. Cela souligne la façon dont l'argument de la friche comme espace « autre », à part du tissu urbain par son abandon désirable ou indésirable, est bien une construction ancrée dans certains vécus spécifiques, et avec certains objectifs cadrés permettant la mise en valeur de certains groupes sociaux et en en invisibilisant d'autres. C'est en montrant Bavière comme vide et abandonné depuis des décennies que Bavière Développement peut défendre la légitimité de son projet, quitte à mettre de côté le rôle de refuge pour des personnes précarisées, pour une communauté religieuse marginale ou de lieu de développement de pratiques artistiques informelles.

Travailler les imaginaires sociaux d'un lieu peut donc signifier tantôt réduire ces imaginaires, et faire des attachements au lieu une utilisation stratégique, et souvent mercantile, tantôt les agrandir et ouvrir ce lieu à une pluralité de récits et d'attachements qui n'auraient pas nécessairement eu droit de cité avant l'intervention menée. Dans tous les cas, ces pratiques manifestent une attention active aux questions de l'identité, de la signification et plus généralement des imaginaires des lieux lors de leur transformation. L'histoire du lieu, la façon de la raconter et de l'utiliser est un appui de ce travail, comme le démontrent les pratiques de In Fine ou Bavière en Route. La délimitation physique du lieu par des barrières et clôtures, leur édification et leur percement sont un enjeu qui permet de renégocier ce qu'est le lieu aux yeux des populations.

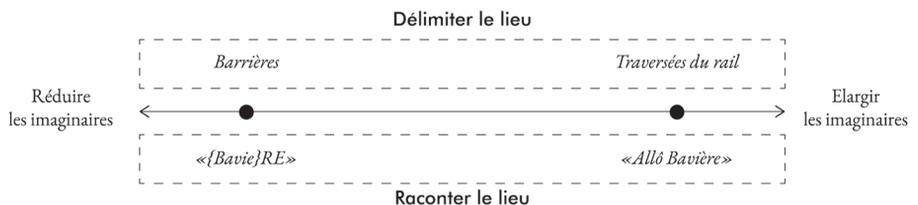


Fig. 121: Mouvements de réduction/élargissement des imaginaires de lieux. Schéma. (2024)

## Prolonger et remplacer les imaginaires

D'autres actes se saisissent des imaginaires sociaux du lieu préexistant en les prolongeant, ou en les remplaçant. Cela affecte la capacité d'existence des communautés imaginées à travers ces lieux. À Bavière comme au CdP, le travail de l'enchantement des lieux parle de ces mouvements contraires. Le traitement des limites et de l'histoire, déjà considéré, peut s'intégrer dans ces mouvements. Je profiterai cependant de ce deuxième axe du travail des imaginaires pour considérer d'autres aspects : le travail des noms et de l'occupation.

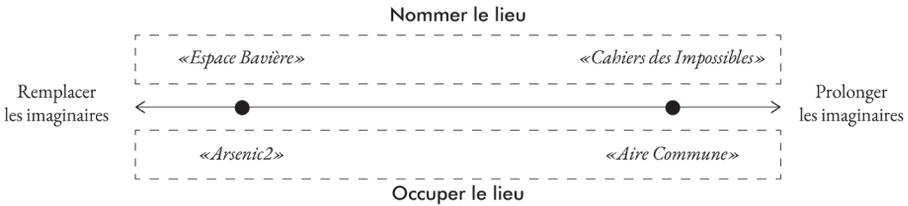


Fig. 122: Mouvements de remplacement/prolongement des imaginaires de lieux. Schéma. (2024).

### - La dénomination comme enjeu du travail des imaginaires

La toponymie est un champ important pour évoquer l'identité des espaces et leur perception imaginaire. Cette importance est reconnue par les ingénieurs de l'enchantement rencontrés. Le responsable marketing de Bavière Développement affirme « On est très vite tombé sur une conclusion tout à fait évidente. On va certainement pas changer le nom du site. Ailleurs, ça reste quelque chose de connu. On ne va certainement pas appeler ça d'une autre manière. Ça n'aurait aucun sens. » Conserver le nom apparaît comme une évidence pour prolonger des réalités préexistantes, même si les traces matérielles de ces réalités sont limitées dans le projet porté. Bavière Développement est à l'origine de la démolition de l'institut de stomatologie, un des derniers bâtiments de l'hôpital. Il s'agit aussi du seul propriétaire n'ayant pas mis en place de pratique de préservation du porche, résultant en son décrépissement progressif, des incendies successifs qui ont eu raison de sa charpente monumentale et menant à sa probable démolition future. Préserver un nom ne signifie donc pas nécessairement prolonger ce à quoi ce nom renvoyait.

C'est lors de leur première revente, en 1991, que l'entreprise acquéreuse a procédé au chantier de démolition de la quasi-totalité des bâtiments hospitaliers. Voilà un effacement littéral des supports matériels des vécus de l'hôpital populaire. Pourtant, cette société sera aussi celle qui a consacré des éléments pérennes dans le reste de l'histoire du site : la conservation du porche, et celle du nom du site. Espace Bavière SA fera inscrire son nom sur le porche. Le sigle, encore présent aujourd'hui a pérennisé la toponymie, quand même son contenu matériel se voyait oblitéré. Les informateurs les plus jeunes et les moins ancrés dans le contexte local reconnaissent souvent « Bavière » comme désignant le porche parce que ce nom est inscrit sur sa façade. Par cette action, la société Espace Bavière s'est aussi donné la possibilité d'exister à travers le lieu. En se dotant d'une présence manifeste dans l'espace public, d'abord. Mais aussi en occupant l'espace du porche ; l'entreprise, après des opérations sommaires de rénovation, a établi un temps ses bureaux dans le bâtiment. Administrativement, la société conservera son siège social à l'adresse du porche jusqu'en 2019, soit 13 années après la revente du site.

Sigle



Environ 300 cm par 40 cm.

Lettrage de plastique fort découpé pour former la mention « ESPACE BAVIERE » en typographie Frankfurter Medium. Les lettres sont blanches aux bords épais orange, fixées sur une double règle métallique. Les couleurs sont délavées et le support sali.

Réalisation : Espace Bavière SA, 1991

Quand bien même le toponyme est donc conservé, les imaginaires sociaux qu'il véhicule ne sont donc pas les mêmes. Ce n'est plus d'un établissement hospitalier populaire dont on parle, mais d'une société de promotion immobilière. On ne parle plus de « Hôpital de Bavière », mais bien de « Espace Bavière ». En posant ce sigle sur la façade, la société a procédé à une resignification du lieu, porté en même temps sur un plan matériel -le site est rasé- et un plan imaginaire. La catégorisation « Espace » traduit la neutralisation du contenu sémantique précédent. En réduisant Bavière à ses dimensions spatiales, le sigle participe d'une mise à l'écart des attachements affectifs préalables pour ne conserver du lieu que quelques éléments mesurables et objectivables. L'attention est là avant tout matérielle, ne considérant du lieu que son contenu physique, que l'on conserve ou que l'on démolit. Espace Bavière SA a ainsi existé -et fait exister le lieu- en friche, pour reprendre les distinctions faites dans le chapitre précédent. Ce sigle participe d'un remplacement des imaginaires du lieu. Il met fin à une pensée de Bavière préalable pour en imposer une nouvelle, fondée sur cette société privée et ses objectifs particuliers. Elle le fait et l'affirme notamment au travers d'un outil précis, celui de nommer de lieu.

À Bavière, cet enjeu de la dénomination a été également saisi par d'autres ingénieurs de son enchantement. Bavière Développement, au travers des propositions de In Fine, a ainsi investi des ressources dans la consolidation du nom Bavière et ce qu'il signifie. Le choix typographique a participé à construire l'image d'un quartier doté d'un passé neutralisé. C'est en réalité un dispositif très similaire qui a été développé pour ériger la bache précédemment abordée, au point que celle-ci recouvre littéralement le sigle « Espace Bavière ». L'acte est, là encore, celui d'une tentative de mise en oubli du passé. Si l'histoire de l'hôpital est un appui pour Bavière Développement, l'existence même du propriétaire précédent, Espace Bavière, est effacée, remplacée par cette nouvelle identité.

La bache, de moindre facture, fixée sur un cadre métallique, fera cependant l'objet de dégradations, qu'elles soient volontaires ou dues aux intempéries. Derrière se révèle alors cette identité ancienne, le sigle toujours présent. Entre un {Baviè}RE déchiré et un Espace Bavière défraîchi, ces traces physiques des opérations de dénomination tendent finalement non plus à véhiculer l'un ou l'autre imaginaire construit par leurs ingénieurs, mais un troisième, celui de l'abandon à long terme du lieu et de la difficulté rencontrés par les acteurs économiques à s'en saisir.

Le cabinet du député provincial à la culture a également nourri des interrogations fortes et des stratégies quant au nom du lieu. Les chargés du projet relèvent ainsi dès 2016 que le partage de l'identité du site est une thématique épineuse : « *Il y a quand même la problématique du mot «Bavière» qui n'est pas... notre propriété à nous seul donc il va y avoir d'autres acteurs sur le triangle. Comment se partage-t-on entre guillemets le mot Bavière? a-t-il son utilité ?* »

Dans les nouveaux projets de transformation du site, la dénomination « Bavière » est manipulée par les deux entités s'étant partagé la propriété foncière du site : le consortium de promotion immobilière et la Province de Liège. « *Alors nous on a une autre problématique qui est celle du nom des Chiroux<sup>10</sup> [...] C'est un travail à approfondir. L'image, le logo, le nom...* » rappelle Sophie, responsable au cabinet provincial.

Évoquant d'autres infrastructures culturelles visitées en Europe, les attachés du cabinet attirent l'attention sur plusieurs composantes que possèdent les noms qu'ils jugent appropriés à cette fonction. La sonorité, d'abord : « *le nom tombe dans l'oreille aisément et se retient aisément. Il y a une sorte de poétique qui tient au mot qui fonctionne bien, je trouve.* » La capacité d'appropriation y est par ailleurs étroitement liée : « [...] *on se dit qu'il va falloir trouver quelque chose, qui fait en sorte que les habitants puissent... Enfin, et les personnes qui vont fréquenter le lieu... Se disent « je ne vais pas forcément à Bavière, et je ne vais plus aux Chiroux. Je vais... Pfff... je vais là, c'est là que je vais.»* ». Vient ensuite une préoccupation pour l'image que le nom renvoie : « *Il faut que ce soit à la fois professionnel donc dans, que ce soit un public international, que ce soit proche...* »

En définitive, les chargés de projet défendent une certaine lucidité quant à la limite que ce travail des imaginaires par le nom peut opérer : « *Parfois on peut inventer des choses et se rendre compte que c'est détourné dans les trois semaines qui suivent et que le citoyen a fait mieux que nous en plusieurs mois de réflexion, mais... [...] l'image c'est-à-dire le bâtiment, c'est-à-dire son esthétique heu... tout ça peut influencer sur le logo, sur le nom... Alors, comment prendre sur tous les éléments? Ou alors est-ce que c'est le bon élément? Est-ce que c'est la future architecture qui va séduire et qui va prendre le pas et qui va donner un nom, comme ça arrive souvent? Est-ce que c'est le terreau? Est-ce que c'est le folklore? Est-ce que c'est la vie étudiante? Est-ce que c'est l'histoire ?* »

La stratégie des chargés de projet pour faire face à ce défi de la dénomination et viser l'appropriation du public s'est reposée sur un appel public à idées. Cet appel, diffusé dans la presse grand public fin 2021<sup>11</sup>, a résulté en un total de 238 propositions qui ont été soumises à un comité d'avis composé de professionnels des secteurs de la communication et du graphisme et de personnes en charge du projet de pôle culturel. En amont, quelques critères de base ont également été posés lors de la diffusion de l'appel par la Province :

« [...] *les références littérales à la Culture et aux bibliothèques doivent être gommées afin de respecter la volonté globale du partenaire européen qui finance la majeure partie du projet. Plusieurs pistes ont été creusées lors de différentes sessions de travail et renvoient vers différents aspects du projet*

*La dimension géographique : le site de Bavière, le quartier d'Outremeuse*

*La dimension historique*

*La forme du bâtiment (une aile, un boomerang...)*

*Les missions du pôle (écriture et numérique)*

*Un cahier des charges est établi à l'avance pour guider la réflexion :*

- *Le nom devait être simple et descriptif*
- *Il devait pouvoir englober l'ensemble des activités du pôle de manière large*
- *Éviter les concepts vite datés*
- *Préférence pour un acronyme*
- *Pas de référence au mot « Chiroux ». »<sup>12</sup>*

Les propositions ont été classées en sept catégories, tantôt linguistiques, tantôt thématiques, avant d'être soumises au comité : « wallon liégeois » (13), « anglais » (15),

« culture » (22), « personnalité » (31), « Bavière » (25), « acronyme » (22) et « divers » (110). Les références au passé du site, du quartier, de la ville ou de la Région wallonne sont nombreuses, qu'elles soient dans l'usage d'expressions locales (« Bétchète », « Lî sâveûr »), dans l'appel à des personnalités marquantes (« Pôle culturel Amélie Nothomb », « Pôle culturel Jules Maigret », « Madeleine Bourdouxhe ») ou dans des références expresses à ce passé (« Pôle Porquin », « Prés Saint-Denis »). De nombreuses autres sont fondées sur la géographie ou l'architecture, faisant référence à l'allure du bâtiment, souvent comparé à un bateau (« Le Bateau Livre », « le Paquebot », « L'arche en île », « la Proue », ...) ou un boomerang (« Le boomerang de la culture », « le BOOME », ...), à sa proximité au cours d'eau de la Dérivation (« The River of Diversity », ...) ou à son adresse postale (« 1 place des arts », « BVR-1 »). Enfin, au-delà d'un grand nombre d'acronymes plus ou moins explicites (« MIX », « BARC », « TCHANTEC », ...), se distinguent aussi quelques propositions fondées sur l'idée d'une renaissance du site (« Revivance », « New start »). Il faut également remarquer, dans ces 238 propositions, pas une seule ne fait référence à des thématiques médicales, de soin, de naissance, de mort ou d'accueil, pourtant centrales dans de nombreux propos évoquant Bavière. Le mouvement de glissement, de remplacement, d'un imaginaire précédent vers un autre se manifeste donc également au travers de ce travail des imaginaires fondé sur un appel public inspiré de démarche de participation citoyenne. Malgré le grand nombre de propositions, les témoignages de membre du comité de sélection attestent d'une certaine insatisfaction quant à la qualité et la pertinence des possibilités parmi lesquelles ils et elles devaient choisir. La mise à l'écart d'une majorité d'entre elles peut s'expliquer, selon les membres du comité de sélection rencontrés, tantôt par des références trop passéistes (« Bavîre », « Djudla », ...) ou trop obscures (« Espace Jean Haust », « The wings of the meeting », « Le Poturtos », ...) qu'elles convoquaient, tantôt par un lien ténu, voire absent, avec le projet visé (« Le centre Simenon », « Le Compostellinage », « Le Stella », « Méta », ... ) et/ou par des sonorités inconfortables (« Bavourang », « VerLitch », « Bavièroux », ...).

Le choix final évoque la tension qu'il existe dans ce travail imaginaire du nom entre le mouvement de prolongation et de remplacement des imaginaires préexistants du lieu. En janvier 2023, la Province de Liège annonce que le pôle culturel sera désormais nommé « B3 »<sup>13</sup>. « B » pour « Bavière », « une référence historique pour un outil tourné vers l'avenir » ; « 3 » à la fois en relation au tiers-lieu que cet espace culturel souhaite constituer et pour les trois pôles qui le composent (centre de ressources, exploratoire des possibles, pépinière d'entreprises et de projets culturels et créatifs). Le député provincial à la Culture Luc Gillard affirme ainsi que « l'ambition architecturale du B3 lui permet d'incarner la réhabilitation de tout un quartier tandis que ses objectifs constitueront les fondements des apprentissages et des échanges de différentes formes de savoirs. Le B3 deviendra bientôt familier aux Liégeois, car il rassemble en une simple appellation facile à retenir et à utiliser, un ancrage local et une perspective de rencontres et de découvertes. »

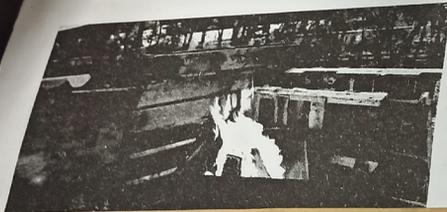
Si la référence à la dénomination passée de Bavière est donc conservée, elle l'est par une simple abréviation, un clin d'œil visant à faire la place à la nouvelle affectation culturelle et créative. Le choix du nom, si l'on se base sur l'affirmation du député Gillard, s'explique par la facilité à le retenir et à l'utiliser (l'appropriation et la sonorité qu'évoquaient ses at-

## Cahiers

10,8 cm x 14 cm (15 exemplaires)

Affiches de papier imprimé en risographie de 28 cm x 43,2 cm pliées deux fois en longueur, une fois en largeur. Toutes sont de papier et d'encre différents. Titrées « les cahiers des impossibles. ORGANE DE LIAISON DE KABANE77 » suivi d'un numéro et de la période de publication et entouré d'un liseré de feuilles stylisées.

Réalisation : Kabane77, 2017-2019



Achévé d'imprimer à la veille des fêtes avec un désir ardent de raviver le feu avec les cadeaux des enfants.

KABANE77  
77, rue Bernard Est  
Montréal, H2T 1A4  
kabane77cinema@gmail.com

tachés en 2016), l'ancrage local, par la référence historique, et l'introduction de ce nouvel outil culturel, à la fois « *tourné vers l'avenir* » et « *perspective de rencontres et de découvertes* ». Au-delà de ces motivations, il faut constater que « B3 » constitue un nom relativement impersonnel qui peut notamment évoquer des nomenclatures infrastructurelles usuelles. On notera ainsi que, à Liège, le « B3 » désigne déjà le Pavillon des Urbanistes de l'Université, tandis que le « B9 » désigne couramment un hangar événementiel bien connu de l'ESA Saint-Luc, à quelques centaines de mètres du pôle culturel. Un travail des imaginaires sociaux du lieu est donc amplement mobilisé via les activités de dénomination, qu'elles se manifestent par des enseignes, l'appel à des experts de la communication ou des consultations publiques. À Bavière, la majorité semblent opérer d'un mouvement de remplacement des imaginaires précédents, mettant à l'écart des vécus antérieurs au profit de nouveaux imaginaires forgés pour les projets officiels, qu'il s'agisse d'un pôle culturel ou d'un quartier d'habitation.

D'autres activités de dénomination tendent au contraire à prolonger et entrer en dialogue avec les imaginaires du lieu préexistants. Contrairement à Bavière, le nom « Champ des Possibles » apparaît rarement physiquement sur le site. Historiquement, l'OBNL Les Amis du Champ des Possibles a en effet été assez réservée quant à la mise en place de pancartes et, de façon plus générale, d'interventions matérielles trop manifestes de leur présence sur le site. Ses administratrices associent souvent de tels actes à des traces d'appropriation contraires à leur volonté d'un site libre, naturel et ouvert à tous. Cette philosophie s'ancre dans une logique d'intervention minimale et, plus généralement, de l'adage du « *leave only footprints* »<sup>14</sup> souvent cité. Les usagers du site n'ont ainsi pas toujours conscience du nom institutionnel consacré au lieu ou l'apprennent en tous cas dans un second temps, au contact d'autres personnes ou d'informations disponibles dans la presse ou en ligne. Cette situation atteste d'un travail des imaginaires par le nom plus subtil que les cas précédents. Différents cas peuvent cependant être considérés quant au Champ des Possibles.

De 2014 à 2019, le collectif Kabane 77 se mobilise pour défendre l'occupation d'un bâtiment industriel désaffecté en marge du Champ des Possibles. L'objectif est de faire admettre aux autorités locales, propriétaires du bâtiment, la mise à disposition du bâtiment pour des activités artistiques tournées vers l'image analogique. La mobilisation prend pied dans une suite chronologique directe de l'accord de cogestion entre l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal et l'OBNL Les Amis du Champ des Possibles, au printemps 2013. Dans ce contexte a priori favorable à l'action habitante, notamment dû à un renouvellement de la majorité politique locale fondée sur l'implication citoyenne<sup>15</sup>, l'espoir nourri par Kabane 77 est cependant vite douché. Le collectif fait face à des réticences de la part des autorités politiques locales, et une absence de soutien de la part des Amis du Champ des Possibles, devenu un interlocuteur central pour ce qui concerne cette partie du quartier. Face à cette situation, Kabane 77 mettra en place un outil : une brochure intitulée « Les Cahiers des impossibles ». Dans ceux-ci, le collectif fait figurer les actualités de leurs actions et de leurs interactions avec les autorités aux côtés de leurs revendications et de textes poétiques. Ces 19 cahiers à la publication irrégulière entre 2017 et 2019 étaient diffusés dans le quartier et lus par de nombreux riverains, ainsi que par les agents de l'administration qui y prenaient des nouvelles de leurs actions.

Si le contenu de ces cahiers dresse un portrait important du Mile End et de cette lutte sur la période concernée, c'est encore le travail du nom qui m'intéresse. « *Les Cahiers des Impossibles* » font référence à l'engouement du quartier, aux alentours de 2014, pour des initiatives fondées en suite du Champ des Possibles (« école des possibles », « igloo des possibles », « marché des possibles » ...). Dans un milieu autant rempli de « possibles », le choix de ce nom constituait à la fois un pied de nez et une interrogation de l'impossible que constituait la Kabane pour l'arrondissement et ses voisins du Champ. En choisissant ce nom, le collectif n'entretient cependant pas un mouvement de remplacement des imaginaires du CdP. Leur but et leurs effets ne consistent pas à réécrire l'identité du lieu tel qu'elle s'est établie précédemment dans les actions des ACdP et de bien d'autres. Plutôt, ces cahiers prolongent le sens du CdP en dotant le lieu d'une extension, la Kabane 77. Ces revendications d'occupation et de valorisation par l'action citoyenne poursuivent les imaginaires établis au travers de la constitution du Champ. Ce faisant, les Cahiers des Impossibles soulignent, ne serait-ce que par leur nom, la tension qu'occasionne la non-prise en compte de ces revendications, de leur existence et de l'existence même du collectif K77 dans les plans négociés en commun par l'arrondissement et Les Amis. Une des membres du collectif relate ainsi : « *Les Amis planifiaient un futur sans nous inclure* ». Le collectif, se revendiquant d'une structure décisionnelle horizontale d'inspiration anarchiste, est rapidement disqualifié par les organes politiques et citoyens locaux. Une autre membre affirme : « *on sentait que la réception était surtout biaisée de leur part [...] on sentait très bien qu'ils nous prenaient pour— je ne sais pas moi, n'importe quel préjugé, genre : « Ce sont des anarchistes, ce sont des gens qui veulent juste faire du trouble, ce sont des gens qui n'ont pas nécessairement la rigueur de travail ou la rigueur de pensée pour développer une idée à la— » il y avait beaucoup cette espèce de jugement là senti, déjà d'une part, dans le fait que des fois ils nous évitaient ou la conversation était redirigée ailleurs.* » Au-delà des projections des uns sur les autres, les intentions tant de l'arrondissement que des ACdP à l'égard du bâtiment étaient bien opposées à celle de K77. Le maire du Plateau-Mont-Royal souhaitait une reconversion de la structure, dépouillée de son toit et de ses parois, en un espace événementiel et sportif, pouvant servir de patinoire extérieure l'hiver venu. La coordinatrice des Amis défendait un scénario similaire : « *je disais déjà [depuis longtemps] que la structure pouvait devenir un pavillon de parc, j'étais comme : « Enlevez l'enveloppe dégueulasse des années 80 là, puis laissez, laissez ça ouvert, ça va être magnifique. »* » La structure aurait alors permis la prolongation du Champ par un espace culturel et de rencontre extérieur structuré par le squelette du bâtiment.

L'incendie accidentel du bâtiment en 2018, puis sa démolition partielle mettront fin aux revendications de Kabane 77, et à la publication des cahiers<sup>16</sup>. Détaché matériellement du site, le groupe reste attaché affectivement au lieu. Le collectif lui-même, d'abord, continue d'exister sous une autre forme :

« *J : Il y a encore un noyau de Kabane. On est encore [rire] sept, peut-être? Il y a quelque chose qui perdure en dehors du lieu. [...] On se réunit, on va en vacances [rire].*

*A-M : Un groupe d'amis avec des valeurs partagées. [...] puis ce n'est pas rien ! [...] Qui existe à cause de Kabane. Qui continue à exister à cause de Kabane. »*

Comme dans le cas de Cathy à Bavière, la communauté imaginée au travers du lieu perdure encore malgré l'impossibilité d'y maintenir une présence physique. Ceux-ci se voient, se connaissent et se fréquentent grâce et au nom du lieu et continuent de le faire socialement exister d'une certaine façon.

D'autres s'emploient à faire oublier l'histoire du collectif. Depuis l'incendie, la structure métallique de l'édifice a été maintenue et sa gestion confiée à l'organisme POP Montréal, connu pour l'organisation d'un célèbre festival musical et culturel éponyme et des événements familiaux Marché des Possibles en marge du Champ. Les activités de POP Montréal sur le site font écho aux intentions premières de l'arrondissement pour l'entrepôt désaffecté (organisation de petits concerts, expositions temporaires ...). L'organisme prenait cependant en compte -minimalement- la mobilisation précédente dans ses premières moutures de l'occupation en conservant le nom créé par le collectif. Pour les autorités publiques, cette référence, pourtant exclusivement symbolique, devait être abandonnée, comme le relate Etienne, responsable du projet chez POP Montréal : « dans mes communications avec l'Arrondissement, je l'appelais Kabane 77, parce que c'était ça. Ils étaient comme : *« Non, tu n'utilises plus jamais ce nom-là. »* C'est comme : *« Non, non, non, tu peux l'appeler 77 B [NDA En référence à l'adresse, 77 avenue Bernard], tu peux l'appeler whatever, ce que tu veux, mais tu ne l'appelles pas Kabane 77. »* » Un constat encore répété dans les propos de Patrice, architecte engagé dans la reconversion du bâtiment : « Puis, même au sein de l'arrondissement, il paraît qu'il y avait une omerta. Ils ne pouvaient pas appeler le bâtiment Kabane 77, il fallait qu'ils l'appellent le 77 Bernard, parce qu'appeler— puis, c'est très drôle, parce que dès qu'on a commencé à discuter avec l'arrondissement, ils n'arrêtaient pas de parler du projet puis des gens impliqués, mais sans jamais les nommer, parce que la grosse crainte, c'était de leur donner le go alors qu'ils étaient rentrés illégalement. » Si nommer permet de faire exister, alors éviter de nommer, ou renommer, permet d'effacer et de remplacer.

Le chargé de projet de POP Montréal explique ce refus catégorique de l'emploi du nom comme une volonté de l'Arrondissement de se distancier du passé conflictuel avec la mobilisation. Elle participe en tous cas à remplacer les imaginaires construits autour de Kabane 77 par de nouveaux, sous le label « Entrepôt 77 » promu par l'arrondissement PMR.

Le cas de Kabane 77 expose l'importance de l'enjeu de la dénomination dans le travail des imaginaires sociaux des lieux. Activement et consciemment, des acteurs professionnels ou militants se saisissent des noms pour orienter les significations et les attachements sous-jacents aux espaces concernés. Certains, comme dans le cas des Cahiers des Impossibles, prolongent des imaginaires précédents en cherchant à y inscrire de nouveaux objets, de nouveaux acteurs, de nouvelles idées. D'autres, comme dans le cas d'Entrepôt 77, participent à un mouvement de remplacement d'imaginaires préalables et contribuent à l'effacement de certaines existences, au profit d'autres communautés imaginées. Dans les deux cas, ces acteurs investissent des ressources temporelles et financières dans la transformation imaginaire du lieu, ici par le biais de son nom, ce qui peut présider à des affrontements symboliques significatifs. De tels conflits mettent en lumière l'importance des noms de lieux dans les friches. Là où Lopez-Pineiro et Corner voient une indétermination d'espaces abandonnés portés par une absence de nom, on constate plutôt ici un surinvestissement de cet enjeu de la dénomination par les acteurs sociaux qui permet tantôt d'ouvrir, tantôt de refermer le lieu et ses imaginaires à d'autres acteurs.

*- Occupations : enjeux de propriété et d'appropriation*

Ce travail des noms amène à considérer ces rapports conflictuels et leur aboutissement au travers du spectre de la propriété. Qui, en définitive, a le droit de nommer définitivement le lieu, de l'investir matériellement et affectivement, de lui établir des frontières et des seuils ? Pour Lopez-Pineiro, la friche est un lieu sans propriétaire visible ou affirmé, un espace qui appartient à toutes et à personne en même temps. Comme amené dans les chapitres précédentes, les imagineurs ne sont cependant pas une masse anonyme. Ils se répartissent en groupes sociaux différents et identifiables qui éprouvent les uns et les autres des attachements, et une forme de sentiment de propriété quant aux espaces considérés, en lien à leurs expériences et les projections qu'ils font sur le lieu. Le lieu n'appartient donc pas à « tout le monde et à personne », mais bien, pour les concernés, à un nombre de groupes identifiables et mobilisés par leurs actions dans l'espace et leur pensée de celui-ci.

Parmi les acteurs de la transformation imaginaire des lieux, certains se saisissent plus spécifiquement de cet enjeu de la propriété pour tantôt prolonger des imaginaires préexistants, tantôt les remplacer. Après la manipulation des frontières et des seuils, de l'histoire du lieu et de son nom, c'est finalement dans les formes d'occupation de celui-ci que l'on peut constater certaines tentatives de s'approprier l'espace par et pour différents acteurs.

Un des premiers actes posés par la Province de Liège dans le cadre de Bavière en Route est l'accueil du centre scénique itinérant Arsenic2 sur le site de l'ancien hôpital en 2017 pendant un an. Arsenic2 est une troupe liégeoise professionnelle de l'investissement des friches par leurs spectacles qui amènent des publics à fréquenter ces espaces, d'une part, mais aussi par les infrastructures iconiques qu'ils déploient à cette fin d'autre part. Celles-ci se constituent de caravanes rouges facilement identifiables, de quelques sculptures de grande hauteur et surtout d'un chapiteau monumental. Par ses couleurs vives et sa forme, le chapiteau évoque les infrastructures des cirques, ou des festivals de musique, comme le remarquent certains informateurs. Surtout, il inscrit à Bavière, par une occupation remarquable -visible, monumentale, à proximité de la voie publique- la nouvelle propriété de la Province de Liège, et son projet d'y établir une fonction culturelle.

Cela s'exprime symboliquement, mais également spatialement. Le chapiteau est installé à l'emplacement futur du pôle culturel, sur la portion de terrain revendue à la Province de Liège et désormais cadastré. Il concrétise une première fois cette répartition jusque là essentiellement administrative de l'espace du triangle de Bavière. En affirmant cette propriété, cette occupation prolonge et confirme les initiatives prises par la Province de Liège en concertation avec Bavière Développement. Le dispositif occupe une place particulière dans l'évolution des imaginaires sociaux de Bavière : il est empreint d'une symbolique de l'activité culturelle que son propriétaire, la Province, compte attribuer au terrain et faire intégrer au public dans les années qui suivent. Mais cet acte amène également à négocier les attachements entre les êtres qui composent cet imaginaire culturel de Bavière. Situé en face de l'académie de musique Grétry, il préfigure le pôle culturel qui lui fera face, et la place publique qui unira les deux dans le nouveau projet urbain. Il prolonge également, pour un temps, les imaginaires de la friche de Bavière. À plusieurs reprises depuis la fermeture de l'hôpital, le terrain vague a été utilisé pour accueillir différents chapiteaux, de

cirques et de représentations diverses. En particulier, l'Opéra Royal de Wallonie y établira un pavillon temporaire monumental pour la durée des rénovations de ses infrastructures, de 2009 à 2012. L'occupation de la Province de Liège via le chapiteau Arsenic2 poursuit donc des imaginaires préétablis de Bavière tout en servant leur transformation pour y intégrer l'arrivée d'une infrastructure culturelle pérenne. En ce sens, l'occupation du site par ce dispositif joue une fonction d'enrôlement des acteurs sociaux aux projets de la Province et de Bavière Développement. Cela est particulièrement visible lorsque ces derniers utilisent en juin 2017 le chapiteau pour y tenir la réunion d'information publique liée au dépôt de la demande des permis d'urbanisme nécessaires. Le chapiteau sert à la fois à domestiquer le site et les acteurs locaux en leur donnant un rôle dans la constitution de cet imaginaire de Bavière et de la communauté imaginée par Bavière Développement et la Province. La réunion elle-même se déroule, à l'image du chapiteau, comme un spectacle : les porteurs du projet sur scène, illuminés, le public de riverains à l'ombre, sur les gradins. Un très long temps est consacré à la présentation des différentes perspectives architecturales, urbanistiques et culturelles de ce partenariat privé-public, sur le ton de l'évidence, quand les interventions du public, pourtant nombreux, sont limitées dans le temps et leur contenu par un médiateur. Le dispositif de la réunion publique d'information et les réactions des riverains, pourtant une disposition légalement comprise et circonscrite dans le code de la démocratie locale est ainsi détourné et affecté par le travail des imaginaires de lieu mené au travers de l'occupation du chapiteau Arsenic2.

Cette tentative, accueillie tantôt positivement, tantôt négativement, engage les imaginaires sociaux des habitants. Une riveraine, critique des projets, multiplie les références au cirque et au spectacle dans son entretien, à la veille de la réunion en question : « *Plus d'un an après, on va avoir une deuxième réunion d'information, à mon avis, qui sera une chose festive, il me semble. [...] même s'il y a un monsieur Loyal à l'entrée, ce n'est pas ça qui attirera la plupart des gens. [...] on sera noyée dans une masse, comment on dit, des supporters peut-être ! Des pouvoirs publics, du spectacle ! [...] Peut-être qu'ils vont se mettre au milieu, comme les dompteurs tu vois !* » La portée de ce travail d'enchantement n'atteint donc pas nécessairement son but d'enrôlement positif chez tous ; il ne convainc pas tout le monde. Pour autant, il enrôle bien les imagineurs dans un narratif particulier avec lequel ceux-ci entrent en dialogue, fût-il critique. La publicité relativement minime des intentions et du rôle du dispositif par la Province amène d'autres riverains à se questionner, sans trouver de réponse. Une voisine du site, relève au sujet du chapiteau : « *Il y a toujours le cirque mystérieux... Que je n'ai toujours pas percé le mystère de qu'est-ce qu'ils faisaient. Ni d'où était l'entrée. Mais... C'est dommage parce qu'il y a l'air de se passer quelque chose, mais c'est pas fort communiqué par les gens du quartier, du coup ça reste un peu inaccessible...* ». Le travail des imaginaires du lieu, même quand il se situe dans un mouvement de prolongement d'expériences précédentes, peut donc échouer à toucher les publics qu'il vise, qu'ils soient réfractaires aux buts poursuivis, ou qu'ils en ignorent la tenue. Il demeure qu'il les amène à dialoguer avec des sens, des figures, des formes nouvelles de ce lieu qu'ils connaissaient autrement jusque là.

# Chapiteau

1600 cm x 3200 cm

*Toile de tissu synthétique rouge et bordeaux tendue asymétriquement par des câbles sur une structure métallique de quatre piliers équidistants. L'ensemble est ancré au sol et stabilisé par un réseau de câbles métalliques.*

Réalisation : HMMH sarl/Arsenic2, 2009



Les pratiques d'occupation qui visent à affirmer une réappropriation peuvent aussi participer d'un mouvement de remplacement des imaginaires préétablis. Le chapiteau de Arsenic2, s'il prolonge des imaginaires culturels et festifs précédents, participe au remplacement des imaginaires du lieu hospitalier de soin ou de mort souvent attribué à Bavière, comme à ceux de lieu de refuge et de dangers qu'il a pu constituer pour d'autres. Dans le Champ des Possibles, ces pratiques d'occupation participant du remplacement des imaginaires sont ainsi parfois l'objet de vives tensions. De 2017 à 2019, l'organisation événementielle Îlot 84 obtient un accord avec l'arrondissement Plateau-Mont-Royal pour occuper cycliquement un vaste espace de graviers en abord du Champ des Possibles résultant de démolitions préalables. L'initiative, intitulée Aire Commune, consiste en l'installation de mobiliers éphémères (bancs, fauteuils, abris, table de travail) et de services (bornes wi-fi, sanitaires mobiles) afin de proposer durant les mois d'été des espaces de travail extérieurs gratuits à la vaste population d'indépendants et d'employés du Mile End. Pour soutenir l'équilibre économique de l'opération, le site est également doté de bars ouverts les soirées de fins de semaine, à l'occasion d'événements musicaux. Aire Commune deviendra rapidement un lieu prisé des sorties branchées montréalaises, amenant jusqu'à 2000 personnes par semaine sur le site, dont la grande majorité au cours de ces événements festifs.

Pour la directrice d'Îlot 84, le terrain est distinct du Champ : il fait bien partie de l'ancien ensemble ferroviaire, et est la propriété de l'arrondissement, mais n'est pas soumis à l'accord de co-gestion avec les ACDP. Pourtant, ces activités sont rapidement devenues l'origine de conflits entre Îlot 84 et l'association quant à la façon dont celles-ci seraient compatibles ou non avec ce qu'est le Champ. Les ACDP dénoncent à l'époque le piétinement intensif de la végétation, les nuisances occasionnées par les comportements de la foule, dont des individus utilisent alors le Champ pour jeter gobelets et canettes, ou se soulager, ainsi que la pollution sonore détrimentaire à la faune comme au voisinage. Îlot 84, au travers de ses années d'occupation et sous l'impulsion de l'arrondissement et d'un comité local mené par les ACDP, mettra en place des mesures pour atténuer ces impacts (limitation des accès au Champ, nettoyages quotidiens, panneaux d'information). Quand la directrice de l'organisme événementiel est interrogée sur le sujet, elle met d'ailleurs en avant des collaborations ou intentions de collaboration avec les ACDP : utilisation des infrastructures d'Aire Commune par les usagers du Champ, végétalisation temporaire partielle du site par des espèces indigènes dès 2019, services de communication large pour l'association et ses activités ...

Cette situation permet de souligner les oppositions qui peuvent exister entre les ingénieurs de l'enchantement qui manipulent des imaginaires du Champ des Possibles pour le faire exister d'une certaine façon, et exister à travers lui. D'un côté, le lieu, pour Îlot 84, est idéal pour le projet, et pour développer leur structure: une vaste surface aménageable (20 000 pieds carrés) située dans un territoire dense et mixte, proche des lieux de travail des populations visées, doté de végétation comme frontière naturelle, et sans voisin direct pouvant être impacté par des nuisances sonores. Sur ces quelques années, et sur base du modèle de cette occupation, l'OBNL a d'ailleurs trouvé une réputation et des soutiens lui permettant de développer des activités plus largement dans l'île<sup>17</sup>, d'exister à proprement

parler ; c'est ainsi sous le nom d'Aire Commune que la structure visibilise à présent ses activités, quand bien même l'occupation éponyme s'est arrêtée en 2019<sup>18</sup>. De l'autre, les ACDP y voient un projet entièrement à l'opposé de ce qu'ils perçoivent comme les valeurs du Champ des Possibles, c'est-à-dire un lieu de calme, de communauté, de gratuité, de contact et de respect envers les milieux naturels végétaux et animaux. Ce projet de protection de la biodiversité urbaine dans le Champ est central à l'association et un des buts originels de son existence qui, elle aussi, a trouvé dans le lieu un moyen de développer une reconnaissance et une légitimité, comme en atteste l'accord de co-gestion du Champ dressé avec l'arrondissement.

En occupant une partie adjacente du Champ des Possibles tel qu'il est reconnu par les ACDP, Aire Commune y a construit progressivement son existence, y a développé et propagé une identité du lieu relativement inextricable de sa propre activité. Cette situation est vécue comme une forme d'appropriation par une série de personnes, à commencer par les ACDP. Pour Kate, ancienne coordinatrice de l'association, « *Aire Commune, pour moi, c'était comme... Ils vendaient... l'idée populaire citoyenne [the grassroot idea] de... genre... « c'est un espace gratuit et on en fait un espace pour tout le monde, mais... On vend... De l'internet Fizz et des boissons sponsorisées », vous voyez ?* »<sup>19</sup>.

En ce sens, l'initiative d'occupation d'Îlot 84 est perçue comme vectrice de remplacement des imaginaires du lieu construits et propagés par les ACDP. L'organisme événementiel fait usage de pratiques d'appropriations physiques de l'espace qui sont le sujet de lutte de propriété entre des collectifs, quand bien même la propriété foncière des espaces concernés appartient à un seul et même acteur, l'arrondissement PMR. Ces conflits concernent les usages, mais aussi le sens même de ce qu'est le lieu : un terrain vague au milieu d'un quartier *hype* ou une réserve de biodiversité urbaine protégée par une communauté locale.

Ces occupations font l'objet d'un investissement matériel et symbolique important poursuivant le travail des imaginaires. Mathilde, directrice d'Îlot 84, explique : « *L'espace est divisé en zones (principales/salles de réunions/zone ludique (pétanque ...)) aménagées de façon à créer "un effet de site" [...] où que tu sois, tu es entouré.* » Cet « effet de site » est opposé à ce que Mathilde appelle un effet « salle vide ». La construction d'Aire Commune se repose ainsi sur des références de « beer gardens européens » et se veut dotée d'un « *look and feel* » estival, épuré et convivial. L'installation elle-même, structurée autour de plusieurs containers métalliques aménagés, est dite « *brute* », visant à « *laisser la ville parler* », c'est-à-dire laisser une possibilité d'appropriation graphique aux artistes graffeurs du quartier qui recouvrent les surfaces de leurs œuvres. Ces graffs spontanés contribuent ainsi à l'esthétique recherchée par Îlot 84 ; Mathilde explique que ceux-ci sont toujours conservés tels quels, à l'exception des interventions portant des messages haineux (propos racistes, homophobes ...).

Etienne décrit une stratégie similaire quant aux graffitis dans le cadre de sa mise en place de concerts au sein du projet Entrepôt 77. Pour lui, « *Tous ces petits grabuges urbains [les graffitis], ça attire beaucoup, c'est un lieu qui— mais tu ne peux pas te battre— tu ne peux pas te battre contre ça. L'Entrepôt 77, c'est beaucoup mieux de le laisser aller, puis d'utiliser ça à ton avantage, dans le fond, que d'essayer de combattre ça, puis de le rendre propre.* » Il souligne « *J'ai même utilisé ça à mon avantage cette année, parce que je voulais avoir, dans la*

*continuité, un peu, du lieu, pour le décor de mon festival. J'ai fait exprès, j'ai mis, un soir, des panneaux de plywood, du 8x4, un peu partout. Je savais très bien que le lendemain matin, il serait rempli de graffitis. C'était parfait, parce que c'était exactement le résultat que je voulais, parce que je pouvais utiliser ça comme trame de fond [...] Puis, ils ne le savent pas, mais ils m'ont beaucoup aidé [rire]. Ils se pensaient vraiment smart, puis malins, mais finalement, ils sont tombés un peu dans le panneau. »<sup>20</sup>*

Ces occupants développent donc des stratégies précises visant à mettre en scène le lieu, ses usages et ses usagers en concordance avec leurs propres imaginaires soutenant leur structure et leurs activités. Si ces occupations ne manquent pas de provoquer des conflits d'usages, elles s'appliquent en tous cas à prolonger, dans une certaine mesure, des imaginaires existants. Cela est fait au service de leurs propres intentions, mais également dans une volonté d'intégrer et interagir avec des populations et pratiques locales, de s'inscrire dans une prolongation d'imaginaires sociaux préexistants. Îlot 84 (Aire Commune) comme Pop Montréal (Marché des Possibles, Entrepôt 77) exploitent des pratiques existantes du Champ et des représentations produites par les mobilisations précédentes (celles d'un lieu communautaire, artistique, centré sur une conscience écologique ...) et les combinent à leurs propres intentions pour faire exister leurs initiatives spatialement, socialement et économiquement. Ces prolongations s'expriment aussi dans des tentatives de reconfigurations des attachements en place ; Îlot 84 et Pop Montréal invitent les ACDP à leurs événements, mettent en place des dispositifs d'information sur les buts et activités de l'association, s'y associent à l'occasion pour mener des actions communes, dans leurs propres termes. En cela, ils invitent les ACDP dans les mondes ainsi créés autant qu'ils s'invitent dans celui de l'association, amenant des réactions et des changements de position de chacun.

Les pratiques d'occupation au même titre que celles de dénomination sont donc investies par des acteurs professionnels et militants dans le cadre d'un travail des imaginaires sociaux des lieux. Donner des noms, comme faire acte de propriété ou d'appropriation apparaît participer tantôt d'un mouvement de remplacement des imaginaires en place, tantôt d'un mouvement de prolongement de ceux-ci. Les sens, les pratiques et les acteurs concernés par le lieu s'en voient affectés. Certains sont relégués et mis à l'écart, physiquement et/ou symboliquement. D'autres luttent contre ces pratiques, dans lesquelles ils voient parfois une forme de réappropriation du travail qu'ils ont déjà investi dans ces lieux. Dans ce travail des imaginaires, les réseaux d'attachement en place sont tantôt remplacés, dans un effacement ou une mise au passé pure et simple, tantôt renégociés. Sont alors revalorisés ou dévalorisés les êtres humains et non humains participant de ces réseaux, sous des modalités que ces êtres n'ont pas nécessairement choisies ou acceptées. Comme lorsque Benedict Anderson (1983) conceptualise les communautés imaginées dans le cadre de la création des nationalismes, ce sont bien des acteurs extérieurs (la presse, pour Anderson, des graphistes, agents événementiels, culturels, économiques ou politiques ici) qui mènent un travail de construction, de transformation et de stabilisation des identités qui affectent les populations. Ces identités, à l'instar de la Nation étudiée par Anderson, sont à la fois une entité territoriale -les lieux Bavière et Champ des Possibles- et une entité sociale, des communautés au travers desquels les individus vivent et existent.

## Notes du chapitre

- 1 Le terme met volontairement en tension la légèreté de l'enchantement avec la dureté technocratique de la notion d'ingénierie, visant à révéler un travail professionnel, technique et planifié derrière des situations aux airs spontanés et « magiques ». La formule « ingénieur de l'enchantement » peut faire débat, notamment auprès d'une série d'acteurs créatifs se situant généralement en faux des pratiques d'ingénierie au sens propre. Au cours de la recherche, j'ai exploité les termes de « imaginieurs » ou de praticiens de l'enchantement en cherchant à prendre en compte ces nuances. Par souci de simplification du langage et de raccord à la théorie, j'ai finalement opté pour la notion d'ingénieur de l'enchantement proposée par Winkin, et reprise par les auteurs et autrices qui l'ont suivi au sein de son anthropologie de l'enchantement pour ce qu'elle permet de pointer dans les pratiques professionnelles que partagent, parfois malgré eux, artistes, architectes, graphistes, agents événementiels et de marketing.
- 2 Pour plus d'informations, consulter la documentation du projet *Sounding the City* (Montréal 2015-2016) sur <https://soundingthecity.com/001>
- 3 Roger Latour a refusé un entretien quant au Champ. Les propos collectés dans d'autres entretiens, sur son propre blog ainsi que dans l'ouvrage qu'il a publié (Latour 2016) corroborent cependant cette interprétation.
- 4 L'entièreté du projet, toujours en cours, de documentation des usages de la voie ferrée du Mile End de Clayton Bailey est consultable sur <https://www.cptraversecp.com/>
- 5 Au sujet de l'omniprésence du « re » dans les projets urbains, voir notamment l'analyse de Alexandre Lansmans (2021) sur la propagation des termes « régénération » et « revitalisation » dans la fabrique urbaine.
- 6 Voir notamment Kunysz P. (2023b). Bavière en Projet, in Joiris A. (dir.) *L'histoire de Bavière*. Liège : Éditions de la Province de Liège. ; Kunysz P. (2023c). Le pôle culturel provincial ouvre-t-il au milieu d'une friche. Liège : urbAgora. En ligne : <https://urbagora.be/interventions/notes-de-travail/le-pole-culturel-provincial-ouvre-t-il-au-milieu-d-une-friche.html>
- 7 Le projet, annoncé en 2016 et visant la réhabilitation du porche de Bavière, a cependant été retiré par l'Université depuis plusieurs années. À ce jour, aucun remplacement n'est connu.
- 8 Entreprise publique de télécommunication belge jusque 2014, aujourd'hui nommée Proximus.
- 9 Voir Giot E.X. (2013). Il ne reste plus que 3834 cabines téléphoniques (liste complète). *L'Avenir*, 01/10/2013.
- 10 Surnom de l'ancienne bibliothèque provinciale. Celui-ci lui a été attribué en référence à la rue des Chiroux détruite dans les années 60 pour laisser place au complexe culturel. « Chiroux » (ou tchirou) désigne, en wallon, la bergeronnette grise, ou hirondelle des fenêtres. Par extension, le terme désignait, à Liège, dès le XVIIe S. les volontaires issus de la bourgeoisie veillant à faire respecter les lois et le prestige du Prince-Evêque, eu égard à leur habit distinctif -un costume noir à bas de chausse blanches- les faisant ressembler à des hirondelles. La faction des Chiroux a historiquement été opposée à celle des Grignoux (les « grincheux »), groupe populaire et révolutionnaire. Cette opposition a encore été ressuscitée par une association culturelle locale de cinéma -Les Grignoux- ayant choisi ce nom en défiance de la culture institutionnelle promue par la bibliothèque et le centre culturel des Chiroux.
- 11 Sudinfo (2021). Trouvez-lui un nom ! Sudinfo,30/11/2021. En ligne : <https://www.sudinfo.be/art/876712/article/2021-11-30/trouvez-lui-un-nom>
- 12 Province de Liège (2021). Bavière: quel nom pour le nouveau bâtiment construit par la Province de Liège? 19/11/2021. En ligne : <https://www.provincedeliege.be/ft/evenement/135/17495>
- 13 Dagonnier E. (2023).B3 : le nouveau nom du bâtiment du pôle des savoirs à Liège – Bavière. RTBF, 17/01/2023. En ligne: <https://www.rtf.be/article/b3-le-nouveau-nom-du-batiment-du-pole-des-savoirs-a-liege-baviere-11137868>
- 14 « Take only pictures [et/ou « only memories »], leave only footprints » est un adage répandu dans les cercles anglophones animé par un éthos de conservation écologique et/ou paysagère. L'adage est, suivant les sources, attribuées au Chief Seattle du peuple natif américain Duwamish, au 19e siècle, ou au plus récent club de spéléologie Baltimore Grotto. On le retrouve couramment dans les parcs nationaux américains, australiens ou néo-zélandais et dans la bouche de nombreux guides touristiques et militants écologistes.
- 15 L'arrondissement Plateau-Mont-Royal verra en 2009 la prise de la mairie par la liste Projet Montréal,

laquelle obtiendra à nouveau l'entièreté des sièges du conseil d'arrondissement lors des élections de 2013. Le parti, aujourd'hui à la tête de la mairie de la Ville de Montréal, fondera notamment sa popularité dans le recrutement de plusieurs personnalités de la société civile locale, à l'instar de Richard Ryan, activiste au sein du Comité Citoyen du Mile End, ou Marie Sterlin, autrice et militante contre la gentrification, pour Le Plateau-Mont-Royal

16 Le collectif réutilisera d'ailleurs le symbole Roerich mis en valeur par Emily-Rose Michaud lors de la fondation des ACDP dans son numéro 14 dénonçant l'incendie.

17 Mentionnons, pour l'arrondissement du downtown montréalais Ahuntsic-Cartierville en 2019, les espaces temporaires « Nouvelle Vague » (Vieux-Port) ou « Green Haüs » (Esplanade/Louvain) et les installations éphémères de la rue Sainte-Catherine ou dès 2021, les stations de travail de rue disséminée à travers Le Plateau-Mont-Royal.

18 « Aire commune rassemble une communauté de gens curieux, spontanés, et ayant une soif de connecter avec d'autres esprits vifs. [...] Bien plus qu'un lieu, Aire commune est une marque rassembleuse qui rallie une communauté montréalaise engagée, portée par une vision commune : celle de travailler autrement. [...] Premier espace de coworking et d'événements en plein air à voir le jour au Canada en 2017, Aire commune est le projet phare de l'organisme Îlot 84 et dépasse désormais les frontières du Mile End. » <https://airecommune.com/> consulté le 30/03/2023

19 « Aire Commune, to me, was like ... they're selling... the grassroot idea of... like... «it's a free space and we're making it a space for everyone but... we're selling... Fizz internet and... sponsored drinks.» You know? » Kate, ancienne coordinatrice et administratrice des ACDP, 4 novembre 2021

20 À noter que ce type de détournement peut être relevé dans de nombreux autres as d'entreprises culturelles urbaines. Rachel Brahy, Luca Pattaroni et A. Hoffman (2023) relèvent ainsi les nombreux détournements, tantôt commerciaux, tantôt militants, de la ligne verte du Voyage à Nantes, un parcours culturel et touristique de la ville française, et les réceptions différenciées de ces détournements. Quand les détournements commerciaux sont acceptés, voire célébrés par les organisateurs, les détournements menés dans des buts activistes (attirer l'attention vers des enjeux de mal-logement, ou de précarité par exemple) sont condamnés et rapidement effacés.







# L'existence en friche

Pavel Kunysz

## Chapitre 2

Les architectes en friche

Praticiens de  
l'enchantement  
des friches  
urbaines

Récit  
à dominante  
ethnographique







Fig. 126: Représentation de l'espace des pratiques architecturales de transformation des imaginaires de Bavière et du CdP. Schéma.

Il y a donc un travail actif des imaginaires des lieux menés par des acteurs variés, des ingénieurs des enchantements que sont ces lieux : graphistes, professionnels de la communication, du marketing et de l'événementiel, artistes, activistes, etc. Jusqu'à présent, j'ai pris le parti de ne pas parler spécifiquement des places qu'occupent les architectes dans ces différents mouvements de transformation des imaginaires sociaux. Lors de mon enquête, malgré qu'ils en aient été un des points de focales, ceux-ci sont en effet restés relativement en retrait. Beaucoup restaient peu joignables, voire peu intéressés par la thématique de la recherche. De façon générale, il m'a aussi fallu constater que le travail des identités des lieux, pour ceux que j'interrogeais, n'était pas une priorité, en comparaison des très nombreuses autres tâches qui incombent aux concepteurs contemporains. Pourtant, cela ne signifie pas que les architectes ne se saisissent pas de ce travail, sous différentes modalités. Cette section est l'occasion d'explorer les rôles des architectes dans ce travail des imaginaires sociaux des lieux.

Pour ce faire, j'explorerai un espace de représentation des pratiques de transformation des imaginaires des lieux fondé sur les mouvements de réduction/élargissement et de prolongation/remplacement précédemment abordés.

Les exemples qui ont été explorés plus tôt sont porteurs des deux mouvements identifiés de façon conjointe. L'opération de marketing « {Baviè}RE » simplifie et limite les imaginaires de l'ancien hôpital en manipulant son nom et son histoire, mais elle tend toutefois à les prolonger, à faire perdurer l'existence de « Bavière » comme un lieu, une entité sociale identifiée par tous et toutes. En se concentrant sur quelques éléments sélectionnés pour ce faire, on peut considérer que de mouvement de prolongation-réduction des imaginaires repose sur une sorte de « fétichisation » qui sera explorée plus loin.

Les clôtures ayant participé à la réduction imaginaire de Bavière ou du Champ des Possibles peuvent aussi être lues comme porteuses d'un mouvement de remplacement. Leur installation signale clairement une rupture, une délimitation tant temporelle -entre un avant et un après ces barrières- que spatiale -entre des unités d'espace et de fonction désormais distinguées. On peut trouver un même double mouvement de réduction-remplacement dans la dénomination « Espace Bavière », qui a accompagné l'installation des clôtures sur le site liégeois. Cette opération ne fait pas que réduire l'ancien hôpital à des dimensions spatiales et exploitables, elle participe activement au remplacement de ses imaginaires, au passage d'une compréhension d'un lieu vécu -l'hôpital de Bavière et tout ce qu'il signifiait pour nombre de personnes- à celle d'une friche à aménager. En cela, ce mouvement de réduction-remplacement est assimilable à ce que je nommerai une « banalisation » du lieu.

Si l'on considère le chapiteau d'Arsenic2 à Bavière, on peut également saisir que le mouvement de remplacement des imaginaires déjà considéré se double d'un mouvement d'élargissement. Le chapiteau remplace des compréhensions précédentes du lieu, mais il les inclut dans un univers de sens plus large, à savoir celui des lieux culturels de l'île d'Outremeuse. Il intègre Bavière dans un réseau d'espaces et d'acteurs contribuant au

secteur de l'apprentissage culturel, de la production artistique et du spectacle. Ce remplacement-élargissement peut renvoyer à une pratique courante de l'aménagement, la reconversion. Reconvertir un lieu peut ainsi désigner, du point de vue de ses imaginaires sociaux, une façon d'effectuer un remplacement de ceux-ci qui ouvre de nouveaux mondes plus larges pour ce lieu, au détriment d'existences préalables.

Enfin, les Cahiers des Impossibles, comme l'installation Allô Bavière participent tout autant à prolonger des imaginaires préexistants, en se fondant dans des groupes, des objets et des façons de penser le lieu préalablement établi, mais elles élargissent également ces imaginaires des lieux. Dans le cas des Cahiers, cet élargissement se fonde sur de nouvelles propositions, une forme de défiance d'une pensée préétablie de ce qu'est le Champ des Possibles. Dans le cas de Allô Bavière, cet élargissement est basé dans une pluralisation des récits établis, en démultipliant les histoires personnelles, réelles, romancées et fictives sur le lieu et en brouillant les limites entre ces différentes formes de récits. Ces opérations de prolongation-élargissement entretiennent des liens forts avec les communautés et les imaginaires en présence ; contrairement aux autres initiatives évoquées, elles ne sont pas (que) l'œuvre d'un auteur identifié, mais plutôt des formes de production collective mettant en dialogue des acteurs et des imaginaires diversifiés, dont une part est déjà investie dans les lieux. En raison de ce rapport dialogique, les opérations tenant de ce prolongement-élargissement pourraient être qualifiées d'initiatives de « reconversion »<sup>1</sup>.

Ces quatre catégories-types de travail des imaginaires de lieux permettent d'interroger les activités des architectes impliqués dans les deux sites étudiés. Comment un architecte peut-il donc faire œuvre de reconversion, de banalisation, de fétichisation ou de reconversion ? Quel(s) rôle(s) prend-il dans cette ingénierie de l'enchantement du lieu ?

## L'architecte qui reconvertit

Le terme « reconversion » est souvent usité par les concepteurs pour parler de leur travail, en particulier dans le cadre des projets d'aménagements des friches. Le moteur de recherche Google Scholar recense ainsi plus de 5860 références bibliographiques comprenant l'expression « reconversion des friches », dont une vaste majorité issue d'ouvrages et articles des champs de l'aménagement (architecture, urbanisme, paysagisme, etc.). « Reconvertir », selon la définition du CNRTL, signifie « Transformer, faire revenir à l'état antérieur » voire « adapter à des conditions nouvelles ». Dans le cadre des politiques territoriales, « La conversion ou la reconversion est la transformation des activités d'un territoire en vue de son adaptation à un nouvel environnement économique, technologique, géopolitique, social et culturel » (MCD 2020) . L'expression a notamment été consacrée par les politiques françaises des « zones de conversion » de 1967, visant les espaces miniers en déshérence, puis celle des « pôles de conversion » de 1984 visant plus généralement les territoires touchés par la désindustrialisation.

Dans ses travaux issus de son mémoire de fin d'études en Conservation et Restauration du Patrimoine culturel immobilier, Gwenaëlle Rasseneur (2011) souligne que « le rôle de l'architecte de la reconversion est d'anticiper une situation qui sera en tirant parti de l'objet plutôt que le remplacer et en faire quelque chose parce qu'il mérite un nouveau regard. » Si l'on conserve l'objet architectural (dans le cas de Rasseneur, deux bâtiments

résiduels d'un charbonnage), c'est donc comme vecteur d'un « nouveau regard », de nouveaux imaginaires sociaux portés par de nouvelles populations. En l'occurrence, si les traces matérielles d'occupations précédentes sont minimales, comme cela est le cas dans de nombreuses friches y compris à Bavière et dans le Champ des Possibles, seul ce nouveau regard finit par importer. Le terrain est une friche, une table rase à occuper ; les imaginaires sociaux qu'il continue de porter, par ses occupations précédentes ou par des populations qui ont pris pied dans le lieu dans son abandon fonctionnel, ne représentent pas un substrat utile au travail de reconversion.

Un exemple-type d'une pratique d'architecte qui reconvertit peut se voir à Bavière dans le cas de la construction du pôle culturel B3. Ce projet est confié aux services internes de la Province de Liège avec pour vocation d'établir sur une portion de terrain du triangle de l'ancien hôpital une infrastructure culturelle reprenant l'important centre de documentation de la province de Liège dit « Les Chiroux », une pépinière d'entreprises « tournée vers les projets culturels et créatifs » et un « exploratoire des possibles »<sup>2</sup>. Le cadre donné aux architectes du pôle est, des dires des attachés au cabinet provincial à la culture en charge du projet, celui d'un espace d'expression libéré de contraintes. Ce cadre de liberté que permettrait la friche visait à permettre à la fois une ouverture et une luminosité des espaces et une audace dans le dessin architectural. Quand les attachés sont interrogés sur le refus d'investir un des bâtiments résiduels de l'hôpital (le porche ou la dentisterie), leur réponse est claire « Quand tu entres dans un bâtiment moderne [...] tu as une perception d'un volume, à l'intérieur. Avec des espaces qui communiquent et qui font en sorte que tu es dans un travail de reliance plutôt que dans un travail de séparation. Prendre la dentisterie, c'était être par nature dans un bâtiment haut et cloisonné. Donc il eut fallu de nouveau retravailler à l'extérieur, à côté. [...] Le fait de prendre un terrain vierge permettait une audace... Ou... Ou... Ou un dessin architectural qui aurait été plus contraint par la dentisterie. »<sup>3</sup>

Les architectes de la Province sont amenés à concevoir le projet dans cette perspective de conversion du site, d'un vide urbain délaissé à une fonction culturelle. Ils sont porteurs de nouveaux imaginaires jusqu'à présent étrangers à Bavière et qui président à son futur. Ils remplacent les acceptations précédentes de ce lieu, y compris celles développées pendant la période d'abandon, par de nouvelles. Quand ces architectes s'expriment sur le projet, c'est au travers de concepts étrangers au site tel qu'il était connu par d'autres jusque là : un plan-masse dessiné par les bureaux d'urbanisme du promoteur privé, une division parcellaire imposée, des perspectives recherchées, des gabarits et des programmes à respecter. Ainsi, André, architecte en charge du projet, explique :

« Au début, on a hérité d'un plan masse... qui était peut-être discutable, mais qui... qui était déjà là sur la table. Nous on a pas eu trop trop le choix par rapport à l'emplacement, en tous cas de la parcelle sur laquelle on devait construire la bibliothèque. D'une manière générale, voilà, ils avaient développé un terrain, je ne sais pas comment, mais... voilà, une drôle de forme, devant la maternité en tous cas. Et dès les premières esquisses, je pense, il y avait la volonté de retrouver un grand parvis devant la maternité et également d'avoir un bâtiment en T, ici [montre sur la maquette] très orthogonal, un peu comme le reste, et qui délimitait en tous cas un espace également intérieur quoi, qui venait en perspec-

tive de plusieurs places déjà présentes sur le site et qui venait un peu comme ça clôturer la perspective haussmannienne. Donc nous, notre point de départ c'est ça. Les gabarits également, qu'on devait respecter. Et, on nous a demandé simplement de développer, avec un programme déjà assez bien développé à ce moment-là ... »

À ces contraintes imposées, André et ses collègues ajoutent leurs propres intentions créatives. Ils composent de nouveaux imaginaires du lieu en continuité ou en contraste d'éléments préalables, toujours sans référence à ce qu'a pu être Bavière jusque là. Parmi ceux-ci, on retrouve une recherche de distinction au projet privé, une expression de la fonction culturelle et des liens visuels ou spatiaux à des axes et éléments remarquables du paysage :

« Alors, très vite, nous on a eu envie de casser un peu l'orthogonalité qui était proposée par Assar [NDA : auteur du projet privé entourant le pôle], avec principalement du logement. Et comme on venait un peu avec une autre fonction, on voulait un peu l'éclater. Et jouer sur la diagonale, également, de façon à retrouver quelque chose de plus dynamique dans la fin du boulevard de la Constitution, essayer de retrouver des fuyantes plus vers la Dérivation. Et au départ en fait, on nous avait circonscrits à cette limite-ci [pointe la limite du boulevard] et donc le bâtiment était comme ça [déplace la maquette du bâtiment vers l'intérieur d'îlot]. Et on avait également l'envie d'aller chercher des vues sur la Dérivation, pour retrouver une connexion avec l'eau qui est quand même une partie intégrante d'Outremeuse quoi. »

André justifie d'abord l'expression architecturale développée, puis celle de son emplacement sur le site, qui a évolué : « Ensuite, très vite, le bâtiment a glissé comme ceci. Un, pour aérer la place et retrouver quelque chose d'un peu plus conséquent quoi. Et ne pas se limiter à la parcelle qu'on nous avait donnée. [...] Et finalement, pour retrouver une visibilité un peu plus adéquate au bâtiment quoi, en termes de perspective par rapport au boulevard quoi. » L'expression architecturale comme l'implantation sont des éléments centraux pour penser le rôle qu'occupent les architectes de la Province dans le travail de conversion des imaginaires sociaux de Bavière. Ces outils leur permettent d'établir une pensée nouvelle du lieu guidant leurs actions dans un cadre où le commanditaire a recherché à garantir une absence de contraintes sur un site pensé comme une page blanche.

Rapidement, le pôle culturel est aussi présenté sous sa triple fonction de centre de ressources, de pépinières d'entreprises et de « laboratoire des possibles », trois « pôles » articulé par une « agora », un espace ouvert central connecté à la place publique adjacente au bâtiment. Plus généralement, le projet se voit aussi influencé par la volonté du cabinet provincial à la culture de moderniser le modèle classique de la bibliothèque, notamment au travers du concept de « tiers-lieu » et d'un pôle « tourné vers l'écriture et le Numérique »<sup>4</sup>. Les architectes sont peu à peu confrontés à la difficulté de définir plus concrètement ce que signifient ces différents qualificatifs. Si, pour ce qui est du centre de documentation, ceux-ci peuvent se baser sur l'expertise et les volontés de l'équipe préexistante des Chiroux, c'est toutefois l'usage de références extérieures qui contribuera surtout à stabiliser le projet. André explique :

« On a visité beaucoup de bibliothèques pour voir comment tournaient aujourd'hui les bibliothèques. Et ça c'est plus pour développer l'espace euh... l'espace intérieur. Enfin, on

rentre maintenant dans le bâtiment. On a fait également pour les pépinières, parce que moi je ne savais pas personnellement ce qu'était une pépinière, enfin personne en fait. On a effectivement été voir plusieurs bâtiments, mais plus se pencher sur la façon de fonctionner des nouveaux... troisièmes lieux pour les bibliothèques. Et alors dans une pépinière, comment se passe l'incubateur, l'accélérateur, l'hôtel d'entreprises, la couveuse, enfin... Plusieurs étapes, c'était ça qui devait un peu régler spatialement comment on allait appréhender tout ça dans le bâtiment.»

L'enjeu des imaginaires sociaux de Bavière n'est donc pas central au travail de reconversion d'André et ses collègues. Leur tâche se conçoit plutôt dans une forme de mise en matière et en espace des intentions des commanditaires, et dans une maîtrise de la planification économique et temporelle de cette mise en matière. Cet aspect se conçoit d'autant plus dans les phases d'exécution du projet. Un second entretien avec André, supervisant alors la construction du bâtiment, l'amène à se concentrer sur des aspects techniques de mise en conformité du projet initial avec les normes en rigueur :

« Les grands enjeux du dossier d'exécution, ça a été quand même la conformité à l'arrêté royal fixant les normes de base incendie. C'est complexe comme bâtiment. En grande partie, c'était dû au programme qui voulait une distribution concentrique des espaces alors qu'on a un terrain en L. ça a été vraiment le gros souci, le gros travail au niveau de l'étude. »

Travailler les imaginaires de Bavière, dans ce cadre architectural, revient à spécifier toujours plus comment matériellement peuvent se concrétiser les concepts précédents, importés de l'extérieur du site. Les normes, notamment anti-incendie, sont, dans ce cadre, à la fois une contrainte et une aide pour cadrer cette matérialisation. Ainsi, « l'agora », idée centrale de ce nouveau Bavière, devient un « atrium », pour correspondre aux prescrits légaux définissant ce type d'espace :

« [...] comme on était avec un terrain en L, on a pu faire se superposer finalement les services. Ça a entraîné un atrium suivant la définition de l'arrêté royal, assez complexe, c'est-à-dire qu'un atrium dans l'arrêté royal, c'est un atrium basique comme dans une surface commerciale sur deux ou trois niveaux. C'est-à-dire que tu as un rez-de-chaussée avec des surfaces principales et puis tu as des galeries supérieures avec des balcons, un peu comme ici à l'université. [...] [L]'évacuation se fait directement perpendiculairement aux galeries, vers l'extérieur. Toutes les fumées sont évacuées vers les espèces de lanterneau [...] qui sont en toiture et qui surplombent les galeries. »

L'architecte de la conversion plie l'espace projeté pour le faire correspondre aux contraintes des normes : l'agora trouve une stabilisation de son imaginaire dans les normes définissant les atriums. Cependant, les architectes de la Province et leurs associés déploient également des efforts de créativité pour plier les normes et les faire correspondre à l'espace projeté. :

« Le problème chez nous, c'est que l'on n'avait pas de lanterneau puisque les deux derniers niveaux sont des bureaux et ça a été très complexe à mettre au point avec des bureaux d'études. On a dû aller rechercher des normes américaines pour pouvoir établir une note de désenfumage acceptable par les pompiers. Ça a été vraiment très compliqué. Avec des

systèmes dont je ne connaissais même pas, parce que pour utiliser la norme américaine, il fallait mettre en place des zones de protection. [...] devant les cages d'escaliers. Ça a bien foutu quelques espaces en l'air.»

Un rapport dialectique s'instaure entre ces normes et les intentions créatives des architectes, elles-mêmes particulièrement motivées par les programmes et concepts initiés par la Province. Ces différents imaginaires du lieu à construire s'entremêlent pour peu à peu aboutir à des compromis pouvant bénéficier d'un permis de construire, et donc de la matérialisation recherchée.

L'agora est un exemple parmi d'autres du travail minutieux et fastidieux mené par ces architectes. D'autres éléments pourraient être analysés de la sorte ; normes anti-incendies, de stabilité, de protection de l'environnement, etc. Ces éléments ont été centraux au travail d'André pendant de longs mois : « Il y a eu le sprinklage. Il y a eu la conformité par rapport au faux plafond. Il y a eu la conformité par rapport à la double peau. Ça a été le grand enjeu. Ça, c'est des choses qui nous ont suivis, et qui ont amené des difficultés sur le chantier puisque malgré tout, l'ensemble n'avait pas été étudié [...] Voilà l'enjeu principal. Ça a été ça. Les coordinations avec les techniques, la coordination avec le promoteur aussi pour le dossier d'exécution et la coordination avec la stabilité [...] on a des poutres plus importantes que prévu. On a des sections de colonnes plus importantes. On pensait ne pas en avoir. Par contre, à d'autres endroits, on n'en a pas. C'est compliqué. »

Il faut souligner que ce travail de conversion est mené par les architectes en coopération avec de nombreux autres acteurs. Le caractère collectif de l'œuvre imaginaire et matérielle ici entreprise est important. Les phases de conception du pôle sont marquées par plusieurs ateliers de concertation rassemblant autour des plans et maquettes André et ses collègues, les auteurs de projet du promoteur privé et des employés des services urbanistiques de la Ville de Liège. Dans ce cadre, les différents architectes, urbanistes et paysagistes négocient une stratégie commune. En acceptant de mordre sur une limite de propriété, de faire passer une nappe de parking sous une partie du site et pas sous une autre, en confiant les aménagements de certains espaces extérieurs à une équipe plutôt qu'à l'autre, des accords communs sont trouvés, et les nouveaux imaginaires sociaux de Bavière sont synchronisés, pour ce qui est de cette équipe de professionnels.

Cet aspect collectif du travail imaginaire s'exprime dans les phases d'exécution aussi. Les bureaux d'études techniques de stabilité ou de désenfumage apportent des considérations qui participent autant à alimenter ces nouveaux imaginaires et à guider la transformation matérielle du lieu. Des consultances générales et spécifiques sont également menées avec les futurs usagers, et en particulier les responsables du centre de documentation des Chiroux censés s'y installer. Encadré par des agences spécifiques, ces consultances amènent également leur lot de changement quant à l'occupation plus précise des locaux et leur équipement technique, toujours dans un échange entre ces intentions et celles des architectes : « Ils sont venus avec un avant-projet, simplement. Puis, on a discuté. Est-ce que c'est mieux là ? Le bâtiment, étant assez compliqué, ils ont fait leurs études un peu en plan au début. Juste en plan, mais il y a beaucoup de mezzanines. Il y a des plans inclinés. Difficile de se rendre compte des espaces. L'enjeu, c'était de faire en sorte

que leur étude soit le plus adaptée en fonction des contraintes du bâtiment, pas que des contraintes, mais de l'aspect architectural d'un point de vue général. Voilà ! Leur projet a évolué en fonction de la découverte finalement. J'étais plus là pour bien leur expliquer le bâtiment. Je leur envoyais des 3D. De ce côté-là, ce serait plutôt de faire cet espace-là pas au deuxième, mais au troisième, parce que c'est plus éclairé. Ou bien, d'un autre côté, parce que c'est plus sombre. »

L'ensemble de ces collaborations ajoutent leur lot de considérations, d'êtres et d'acteurs aux imaginaires développés par les chargés de projet de la Province puis par leurs architectes. En ce sens, ils élargissent autant qu'ils remplacent les imaginaires sociaux de Bavière dans cette opération de reconversion. Le pôle culturel de Bavière, depuis renommé le « B3 », développe des liens inédits avec d'autres espaces (l'Académie Grétry voisine, le canal de la Dérivation, la bibliothèque des Chiroux), d'autres acteurs (les multiples bureaux d'étude, les employés et publics de la bibliothèque), d'autres préoccupations aussi (la distinction par l'expression architecturale, les trajectoires d'évacuation, les réseaux de désenfumage).

Tout ceci se situe en rupture avec ce qui a pu constituer d'autres imaginaires précédents de Bavière, que ce soit sous ses formes d'hôpital, de lieu de refuge ou de terrain vague, par exemple. Les existences sociales des anciens travailleurs de l'hôpital, des milliers de patients, comme celles des groupes d'occupants, artistes, sans-abri, pratiquants de l'urbex ou du graffiti sont soit inconnues des auteurs de projet, soit écartés. Ces imaginaires multiples ne constituent pas des bases jugées légitimes ou utiles au développement du projet de reconversion du lieu ; ils sont mis de côté et remplacés par ces nouveaux imaginaires.

Des recherches de liens au passé de Bavière sont toutefois à relever dans le chef de ces architectes. Celles-ci n'ont cependant donné lieu à aucune concrétisation dans le cadre du projet de pôle. Pourtant, comme chez In Fine, ces architectes ont un vécu sensible fort lié à Bavière. André rappelle ses liens personnels au lieu : « Je suis Liégeois. J'ai bien connu l'hôpital. J'ai fait mon service militaire en face. [...] Mon grand-père y a été hospitalisé un certain temps. J'y ai moi-même fait des radios quand j'étais... je devais avoir six, sept ans. » Il révèle aussi avoir mené son projet de fin d'études en architecture sur la réaffectation du lieu, mêlant un moment-clé de l'apprentissage de son métier à cet espace dont il est à présent en charge. Ces vécus personnels sont rapidement écartés dans le cadre du projet au profit des nouveaux imaginaires qu'il a la charge de concrétiser.

La figure-type d'un architecte de la reconversion, si on l'explore à travers le cas du B3 et de ses auteurs, renvoie à un ingénieur de l'enchantement du lieu qui remplace autant qu'il élargit les imaginaires préexistants. Il est une sorte d'exorciste de l'« esprit » du lieu préexistant, pour reprendre une figure que j'ai déjà proposée (Kunysz 2023a). L'architecte de la reconversion met au passé les imaginaires du lieu qui étaient là avant le projet qu'il porte. Ce faisant, il se fait aussi « invocateur » d'un nouvel esprit du lieu ; il tente de construire des imaginaires neufs, en proposant de nouveaux espaces qu'il espère investis d'attachements affectifs une fois construits.

Cette reconversion est une œuvre collective, conviant de nombreux acteurs, et leurs imaginaires propres, à investir cette reconfiguration matérielle et symbolique des lieux. À ce

titre, les architectes ici étudiés jouent souvent moins un rôle de proposition forte que de mise en matière d'intentions élaborées en amont par des commanditaires et contraintes par nombre de conditions extérieures (normes, budgets, calendriers, etc.). Ce rôle ne se réduit cependant pas à être le « tire-ligne » d'acteurs puissants. L'architecte de la reconversion, au travers de cette mise en matière, établit des stratégies, pose des choix là où il en a la possibilité et s'ouvre des marges de manœuvre. Ces marges se trouvent dans l'expression architecturale elle-même (expression des volumes, géométries des espaces, matériaux utilisés), mais aussi en jouant des normes à disposition ou en négociant avec les autres acteurs concernés par les projets liés à celui qui les préoccupe. Le choix de ces « alliés » va ainsi guider la concrétisation du projet de reconversion, sans que ce choix soit nécessairement toujours conscients dans le chef des architectes. En cela, on peut dire que les architectes de la reconversion disposent d'une agentivité et de possibilité de création restreintes dans ce processus de transformation des lieux ; restreinte à la fois par les contraintes extérieures et les choix, ou non-choix, qui sont posés dans la constitution des imaginaires qui portent le projet.

Reconvertir les lieux, dans le cadre de travail des imaginaires menés par les architectes, implique de mettre à distance ses propres affects, et les attachements symboliques du haut-lieu concerné pour mieux en manipuler la matière. En cela, les architectes concernés développent des stratégies pour faire aboutir des espaces nouveaux, fruits de la rencontre d'imaginaires extérieurs, amenés par de nouveaux acteurs, et de leurs propres capacités créatives. Le travail des imaginaires sociaux du lieu n'est cependant pas perçu comme une activité centrale de l'activité architecturale. Il est plutôt conçu par ces professionnels comme une contrainte nécessaire de coordination entre les acteurs d'un projet afin de permettre sa concrétisation, véritable cœur de cible du métier.

## L'architecte qui fétichise

On peut considérer une seconde figure d'architectes investis dans le travail des imaginaires via une forme de fétichisation. Ce rôle-type consiste à profiter d'imaginaires pré-existants au projet visé, mais à également les réduire à quelques caractéristiques figées, une quantité limitée d'éléments qui, dans ces imaginaires, faisaient partie d'une quantité d'êtres en interaction bien plus vaste. Si esprit du lieu il y a, ces architectes prennent plutôt un rôle de « nécromant », celui qui réveille et fait se mouvoir les morts. Il investit en effet des corps auparavant animé par des sens et des affects particuliers et les extrait de ces mondes pour en faire autre chose.

André, architecte du pôle culturel B3, rappelle une intention initiale du projet :

« on cherche depuis le début, un lien... [...] une empreinte génétique... On a développé un petit liseré, qui fait simplement référence à la maçonnerie, au niveau esthétique... [...] Qui serait de couleur bordeaux, pour rappeler un peu la brique. Parce que déjà, sur le terrain bah... la plupart des bâtiments, qui sont publics, sont en briques. Et sur le site il y avait une ancienne briqueterie. C'est le seul petit clin d'œil qu'on peut faire. On n'a pas trouvé autre chose. »

Ce liseré représente une intention -minimale et finalement écartée- de prolonger des

imaginaires précédents du site. Cette intention s'exprime dans une manipulation de la matière, la brique, et ce qu'elle évoque, les anciens bâtiments de l'hôpital, ainsi que l'usine de briques qui les a précédés. L'attitude fétichiste se voit tout particulièrement dans la recherche d'un lien à cette manufacture, de faible envergure et oubliée de tous depuis sa démolition à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Pour prolonger des imaginaires précédents, ces architectes les résumant à des éléments somme toute anecdotiques, mais ainsi rendus manipulables. Cela renvoie à la définition de la fétichisation que font les chercheuses en communication Mathilde Vassor et Laura Verquere (2022, §34), c'est-à-dire « le fait de donner un pouvoir de révélation du social trop important aux petits objets en les coupant des contextes dans lesquels ils sont pris. »<sup>5</sup> Lipovestky et Serroy (2013, p.334), dans leur analyse de la société transesthétique soulignent également cette tendance de certaines politiques de reconversion : « le passé conservé apparaît souvent comme une coquille vide, un décor de théâtre, une simple façade extérieure vidée de la valeur première des bâtiments. Les quartiers et édifices historiques sont réaménagés en lieux d'animation destinés à stimuler le commerce, la consommation esthétique et touristique. Sous le culte de la mémoire se déploient les objectifs économiques de développement urbain, de même que les passions présentistes et individualistes du consumérisme expérientiel et de la qualité de vie. La vérité est que ce «retour» du passé est moins postmoderne qu'hypermoderne, tant il coïncide avec l'expansion des logiques marchandes du loisir, des impératifs de la communication et du tourisme. »

Si elle participe des systèmes consuméristes en place, cette fétichisation amène tout de même une prolongation discrète, de faible portée, mais réelle. Si ce liseré avait été concrétisé, seules les quelques personnes à qui l'on en aurait expliqué le sens auraient été capables de s'en saisir. Ces personnes auraient pu, en retour, potentiellement porter l'imaginaire de cette ancienne briqueterie, et d'une histoire antérieure de Bavière, auprès de visiteurs du lieu qui, sans cette médiation, ne pourraient saisir le sens de ce liseré.

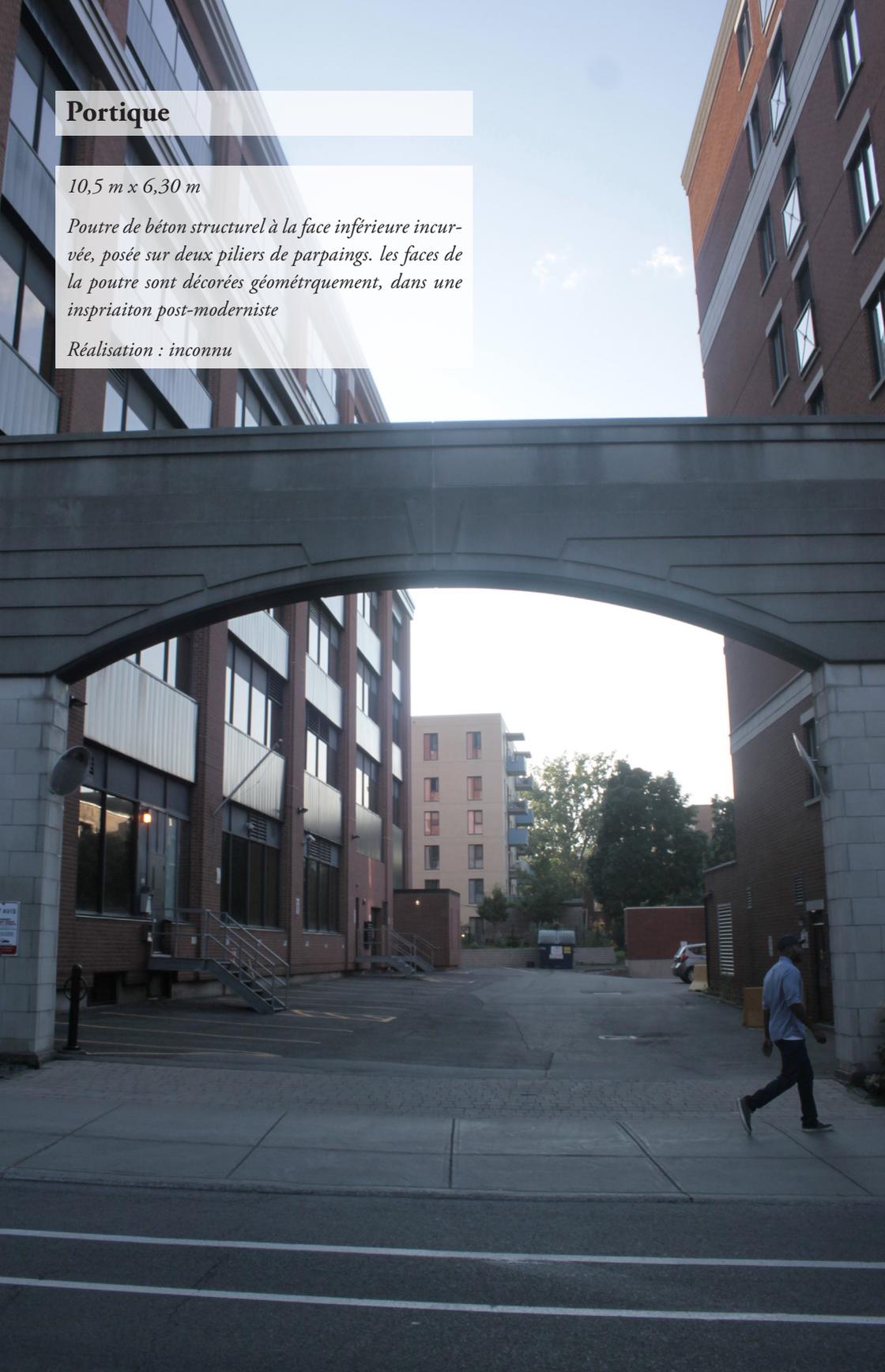
J'ai vécu une situation similaire à Montréal. Je rencontrais pour la première fois James, un riverain du CdP d'une soixantaine d'années féru d'histoire locale. Celui-ci m'a amené sur les traces du passé ferroviaire du lieu, me montrant les quelques vestiges de rails encore visibles, et arpentant avec moi l'axe historique de l'ancienne cour réservé pour créer un jour une seconde allée cyclopiétonne. Il insistait alors pour me mener plus loin encore, bien au-delà de ces dernières traces, et me montrer une grande arche de pierre marquant l'entrée de la cour d'un immeuble résidentiel sur l'avenue Laurier. James m'a expliqué que ce portique avait été pensé par les architectes de l'immeuble pour marquer le passage ancien de la voie ferrée à cet endroit, jusqu'aux voies bordant le Champ. Rien ne laisse présager de cette vocation symbolique. Aucune plaque n'est présente, aucune iconographie ou récit n'est accessible. L'axe lui-même reliant ces espaces n'existe plus, même visuellement. Seul ce portique, parce que James m'a raconté l'histoire mise en scène par les architectes de l'immeuble, permet encore de porter un sens très minimal de l'ampleur de cette ancienne cour ferroviaire. En cela, ces architectes jouent à la fois le rôle de passeur de cette histoire et de créateurs de celle-ci ; rien ne permet de valider, ou d'invalider ce récit figé dans les moellons.

## Portique

10,5 m x 6,30 m

*Poutre de béton structurel à la face inférieure incurvée, posée sur deux piliers de parpaings. les faces de la poutre sont décorées géométriquement, dans une inspiration post-moderniste*

*Réalisation : inconnu*



Le Champ des Possibles a aussi fait l'objet de cette dynamique de fétichisation. En 2008, Vlan Paysages est engagé par l'arrondissement Plateau-Mont-Royal pour réaliser « une étude de caractérisation des potentiels du secteur, le plan d'ensemble de l'aménagement de la rue Saint-Viateur Est incluant sa prolongation, et la mise en œuvre de la phase 1 et 2 du projet, situées entre le boulevard Saint-Laurent et l'avenue de Gaspé »<sup>6</sup>. L'agence sera aussi mandatée en 2012 pour la réalisation du plan directeur du secteur « incluant une nouvelle vision urbaine avec davantage d'espaces verts et facilitant les déplacements piétons et à vélo. Le plan directeur incluait la prolongation de la rue Saint-Viateur Est vers l'est longeant le Champ des Possibles pour devenir une piste multifonctionnelle [...], la nouvelle allée piétonne Alma entre McGuire et Saint-Viateur Est, un air [sic] de rassemblement adjacent au Champ des Possibles ainsi que la rue Henri-Julien connectant la rue Saint-Viateur Est à la future traverse piétonne de la voie ferrée du CP. »<sup>7</sup>

Vlan Paysage a réalisé les aménagements de la rue Saint-Viateur, la piste cyclopédestre dite « allée Saint-Viateur » bordant le Champ et ses connexions au Champ des Possibles (l'aire de rassemblement, des passerelles vers la friche et des banquettes). Une seconde phase, centrée sur la réalisation d'une allée « Alma » reprenant l'axe historique de la cour ferroviaire, est aussi prévue dans les prochaines années. Les plans de Vlan ont été dressés en parallèle de la montée de la mobilisation citoyenne pour la défense du CdP, de la création des ACdP, et de leur reconnaissance par les autorités publiques. Ce contexte a influencé le projet proposé, lequel cherchait notamment à intégrer les visions du lieu comme réserve de biodiversité urbaine développées par l'association. D'autres imaginaires, plus anciens, sont également convoqués par Vlan Paysage pour composer et justifier son projet. Comme les architectes l'expliquent « l'usage d'origine des lieux, le textile, thème exploré à travers tous les gestes, propose une expérience paysagère aux espaces tissés, colorés se mêlant à la friche. »<sup>8</sup> L'histoire de la cour ferroviaire et l'activité ouvrière des manufactures textiles qu'elle alimentait est ici un imaginaire que ces concepteurs s'emploient à transmettre. Ces histoires ne sont cependant traduites que dans des gestes symboliques et esthétiques basés sur cet univers textile. Les lignes de construction de la piste cyclopédestre forment des bandes successives aux tracés incurvés et des méandres, représentant, pour les architectes, les entremêlements de bandes de tissus et leur percement par des épingles. De même, l'aire de rassemblement est structurée par des bancs de béton courbés pour suivre ce dessin et créer une transition de cet univers minéral réglé vers le Champ, végétal et sauvage. Ces géométries inspirées de l'univers textile sont employées dans la recherche d'une concordance avec l'imaginaire organique, végétal et écologiste du Champ. Les méandres créent des poches plantées d'espèces indigènes, les abords de la piste sont composés de basses, moyennes et hautes tiges générant une transition vers le Champ.

*Sur la page suivante :*

Fig. 128: Vlan Paysage (2012). Allée Saint-Viateur: intentions et ambiances projetées. Montage.

Fig. 129: Vlan Paysage (2012). Allée Saint-Viateur: avant-projet. Vue en plan.

Fig. 130: Vlan Paysage (2012). Allée Saint-Viateur: avant-projet. Visualisation.

Fig. 131: Kunysz P. (2022). Jour de taille sur l'allée Saint-Viateur. Photographie.

LA TRAVERSÉE D'UN PARC  
LE CHEMINEMENT AUTOUR  
D'UN PARC



LE TEXTILE COMME VOCATION  
D'ORIGINE DES LIEUX



LE CARACTÈRE NATUREL DES LIEUX



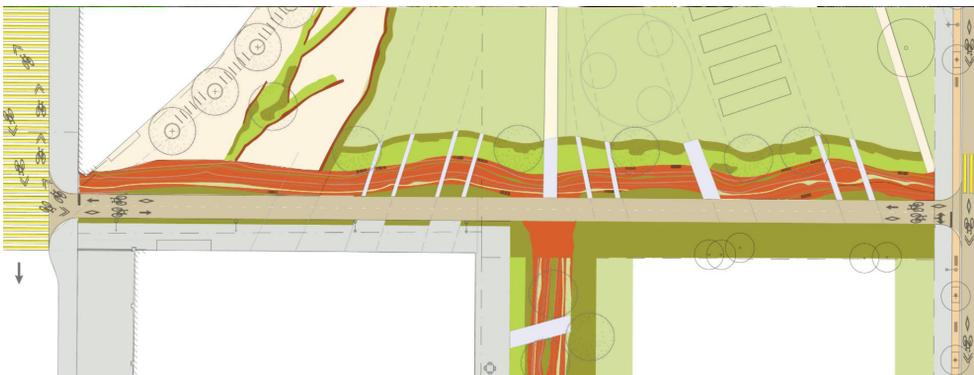
LE CARACTÈRE INDUSTRIEL ET  
FERROVIER



L'AGRICULTURE URBAINE ET  
LE CHEMINEMENT URBAIN



LE CONCEPT



Les récits des imagineurs portant une mémoire ouvrière du CdP montrent cependant des discordances avec ces intentions. Slavomir, cet homme ayant grandi dans le Mile End dans les années 80 et 90, rappelle « *l'univers de pénibilité* » que représentaient ces industries textiles :

« [...] *ma mère était professeure de littérature à Belgrade. On arrive, il n'y a pas de boulot, quelqu'un doit travailler, donc elle trouve tout de suite, 10 jours après être arrivée, un boulot dans une des usines [...] 6 h 30, les journées commençaient. Notamment quand tu arrives en hiver, il fait noir, tu arrives. Tu arrives d'un système qui est communiste et tu penses que tu étais arrivé dans le premier monde et tu retrouves un livre de Zola. [...] Tu ne peux pas quitter ton poste pendant quatre heures. Tu ne peux pas t'asseoir. Tu ne peux pas aller aux toilettes. [...] Des gens qui tombent, qui se font juste redresser, ils continuent à bosser. [...] les gens étaient debout toute la journée sur un environnement de béton assez dur sur le corps, avec une sonorité quand même assez bruyante, et rempli de gens qui, franchement, n'avaient pas tellement de choix. Dans un environnement où il n'y a pas de boulots, tu prends le boulot qui vient, et c'était salaire minimum strict, qui, dans le temps, était 4,75 \$, je crois, à l'heure, ou 4,25, quand on venait d'arriver. Et donc, c'était un univers de pénibilité, de conditions d'une première industrialisation. [...] , c'est cet environnement de travail, de labeur, d'industrialisation primaire, d'une production qui ne visait que la quantité, et où la qualité n'était pas nécessairement une préoccupation. »*

À ces dures conditions s'ajoutent le contexte d'une immigration ouvrière croisant l'expertise textile féminine, les difficultés d'une communication interculturelle et la solidarité prolétaire. Slavomir dépeint cela comme « *un univers dans lequel, tu n'as pratiquement que des femmes; [...] d'une vague d'immigration précédente, les femmes italiennes, grecques, portugaises. Il y avait la vague d'immigration la plus récente qui était Bangladesh, Pakistan, Inde. Ça, ce sont plutôt des gens plus jeunes. Et ensuite, tu avais un troisième groupe qui était les gens en vrac, qui pouvaient débarquer un peu comme ma mère, qui se retrouvaient là et qui, en règle générale, ne restaient pas particulièrement longtemps. [...] les gens ne parlaient pas, n'arrivaient pas vraiment trop, trop à s'entendre, mais il y avait une certaine empathie entre les gens, une entraide, une solidarité [...].* »

Les imaginaires ouvriers du lieu sont donc faits d'une pénibilité forte, de logiques d'exploitation et de solidarité permettant d'y survivre. Ce récit peut servir à évaluer la distance qu'il existe entre ces imaginaires sociaux et ceux convoqués par Vlan pour alimenter leur aménagement. Si ces architectes revendiquent une référence au passé ouvrier des ateliers, c'est avant tout à travers une interprétation plastique de la matière textile. Rien dans cette intervention ne prolonge ou ne rend hommage aux corps et esprits prolétaires marqués par ces dures conditions de travail, aux parcours internationaux qui s'y croisaient, ou aux solidarités qui s'y formaient. En cela, les imaginaires sociaux du lieu préexistant se voient prolongés, mais réduits à des composantes très limitées. D'une certaine façon, on peut considérer que Vlan Paysage fétichise l'esthétique textile dans ses efforts de payer un hommage aux usages précédents ; ces architectes réduisent un univers de sens complexe et vécu dans les chairs à un élément symbolique esthétisé peinant à porter cet univers. Par là, les communautés ouvrières voient leur mémoire et leur existence sociale diminuée, oubliée des récits dominants, y compris dans ceux inscrits dans la matière architecturale.

Ce travail fétichiste des imaginaires du CdP se voit aussi le rapport du projet de l'allée Saint-Viateur aux imaginaires d'une réserve de biodiversité urbaine. Dans le projet de Vlan, plusieurs éléments ont trait aux discours de la mobilisation écologiste autour du Champ des Possibles. Les méandres accueillent des plantations indigènes jusqu'au milieu de la piste cyclopédestre, des passerelles sont posées pour accéder à l'espace végétal et conférer le sens d'un espace différent et préservé, le dessin des méandres et du mobilier évoque une architecture « organique », visant à se distinguer d'approches plus dures et géométriques et se rapprocher de la géométrie naturelle.

Une partie des porteurs des imaginaires écologistes du Champ évoquent la distance qu'il existe entre ce projet et leurs visions du lieu. Une interview de la coordinatrice des ACdP le souligne :

*“La Ville a excavé une partie du terrain, il y a deux ans, pour réaliser une piste cyclable et une bordure aménagée [...] c'est zéro ce que, nous, on veut faire.” Le but du Champ est, au contraire, de conserver la prairie telle quelle, en faisant le moins d'interventions possible. “ On est dans une approche minimaliste ”, précise la coordonnatrice du projet, architecte paysagiste. Pour nettoyer les sols, les Amis du Champ veulent avoir recours à la phytoremédiation, une méthode de décontamination par les plantes.<sup>9</sup>*

Comme évoqué précédemment, le projet de Vlan prend la place d'un chemin de terre traversant le Champ. Malgré les intentions des architectes, l'intervention influence considérablement la géographie et les imaginaires du CdP. La coordinatrice rappelle : « *c'est sûr que l'aménagement de la piste cyclable Saint-Viateur a quand même eu un impact sur la perception du lieu.* »<sup>10</sup> La coordinatrice lui ayant succédé insiste aussi sur le rôle charnière que le projet de l'allée a joué pour les ACdP. C'est notamment suite à cette intervention que Roger Latour, co-fondateur de l'association mit fin à son implication après des conflits sur le devenir du Champ<sup>11</sup> :

*« I know that there's been some conflicts with him [...] he has opposite views from what I thought Les Amis had. [...] Like when the Allée St-Viateur was ... um, aménagée? He didn't want that to happen, I think. He had a different vision of l'allée St-Viateur. »<sup>12</sup>*

Ce naturaliste autodidacte était en effet depuis longtemps ouvertement critique des aménagements urbains aux surfaces majoritairement minérales et n'intégrant les réalités organiques des espèces végétales et animales que trop minimalement. Avant et pendant son implication au sein des ACdP, Latour publiait régulièrement en ligne de vives critiques de différents aménagements à travers Montréal et des recommandations, aujourd'hui condensées dans son ouvrage *La haie dans le bocage urbain* (Latour 2016). Cette vision a longtemps marqué les imaginaires des ACdP, au point que Kate, qui ne l'avait pourtant jamais rencontré, se sentait investie d'un devoir de respecter cette vision originelle :

*« K : Well, I think my impression and why I went, is because ... I was trying to follow the vision of... the ... prior board. [questioning tone] And to me, Roger was the only person that I had contact-- Well, I didn't contact him. But it was like, he was writing stuff on the internet, and I wanted to see what his vision was because ... I was associating him with the ... earlier life of Les Amis. So every time I would go, I felt like he was kind of like [...] he wasn't happy with what the Champ was right now. And I always felt kind of like bad about that. [...]*

*PK: It's interesting, because somehow, what you're saying is you felt responsible for achieving that kind of ... origin vision, [K: Yeah] original, or original vision of [K: yeah] the Champ that ... somehow ... got, I don't know, corrupted or [K: Yeah] tainted.»*

L'aménagement conçu par Vlan est parti, entre autres choses, d'une volonté de prolonger un imaginaire du Champ des Possibles en tant qu'espace végétal précieux et accessible. Comme dans le cas du passé ouvrier, le travail des architectes concernés a cependant plutôt consisté à limiter cette compréhension à quelques éléments esthétisés (des espèces indigènes, un dessin architectural « organique », des passerelles et passages vers le Champ) qui pouvaient être facilement manipulés dans le cadre de la conception. Par là, l'univers complexe de sens duquel participaient ces éléments perd une partie de ce qui en faisait la substance. Le caractère citoyen et communautaire de la mobilisation comme la défense d'un aménagement minimaliste et non extractiviste ne trouvent pas droit de cité. Plus encore, les aménagements de l'allée Saint-Viateur se sont fait a contrario des imaginaires premiers du Champ des Possibles, occasionnant des conflits au sein de la communauté qui a porté l'émergence de ce lieu, et participant au départ d'un de ses membres-clés. En fétichisant quelques aspects choisis des imaginaires du Champ des Possibles, et en écartant un grand nombre d'autres aspects liés, Vlan Paysages a permis une prolongation de ce lieu en tant que réserve de biodiversité urbaine, mais il en a aussi largement limité le sens. Cela est vrai du point de vue géographique (l'ancien chemin de terre ne constituait pas une limite aussi franche que l'actuelle allée Saint-Viateur), symbolique (le caractère végétal devient l'élément central de ce qui définit le CdP), mais aussi social (les acteurs les moins en phase avec cette nouvelle vision finissent par en être écartés, par volonté ou par dépit).

En somme, que ce soit dans le cas de l'hypothétique liseré de briques à Bavière ou dans celui de l'allée Saint-Viateur dans le Champ des Possibles, le travail des imaginaires de lieux mené par les architectes s'attache bien, parfois, à quelques éléments dans une tentative de prolonger des conceptions précédentes des lieux concernés. En ne s'attachant qu'à des éléments singuliers et symboliques, ce travail fétichiste ne permet cependant pas de porter l'entièreté de ces univers de sens. Des êtres sont écartés, mis de côté, et des mémoires oubliées à l'occasion de ces aménagements et les imaginaires des lieux s'en retrouvent réduits.

Ce constat peut étonner s'il est mis en rapport aux propos des architectes concernés. Les initiatives étudiées sont systématiquement associées à une recherche d'une prolongation de « l'esprit », de « l'empreinte génétique », du « passé » ou de « l'âme » du lieu. Les moyens mis en œuvre à cette fin sont cependant minimaux, tant dans l'identification des caractères et des communautés qui constituent ces imaginaires préalables que dans la mise en œuvre de leur prolongation dans les nouveaux projets. Comme dans le cas des architectes de la reconversion abordés dans la section précédente, ce travail des imaginaires n'est pas conçu comme central de l'activité de ces professionnels par eux ou par les commanditaires desquels ils répondent. À Bavière, les architectes évoquent cette recherche d'un « *clin d'œil* » au passé. Quelques efforts minimaux sont investis : « *Voilà, je me suis promené, j'ai été trouver la madame là-bas, j'ai été trouvé la madame là-bas, j'ai été boire un verre là, écouté, discuté avec tout le monde quoi, simplement... J'ai pas fait tout le tour du quartier,*

*hein!*»<sup>13</sup>. Des plans d'archives sont consultés lorsqu'ils sont accessibles, quelques souvenirs personnels sont convoqués. Les résultats de ces efforts sont aussi minimaux ; un liseré couleur brique devient ainsi la seule référence possible. En définitive, cette initiative est finalement rapidement abandonnée, la conservation d'une « empreinte génétique » n'apparaissant pas comme une priorité. Ces architectes, comme abordés précédemment, sont pris dans un univers de contraintes et d'acteurs diversifiés amenant à considérer ce travail des imaginaires comme très secondaire dans la tâche d'un professionnel de l'architecture.

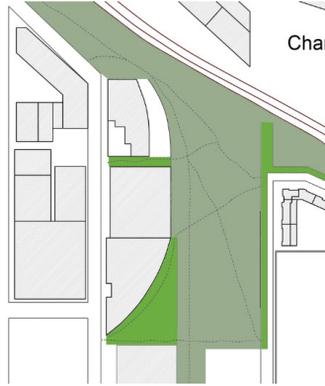
Dans le Champ des Possibles, contrairement au cas des architectes de la reconversion précédents, les architectes de la fétichisation manifestent d'autant plus des tentatives factuelles de prolonger des imaginaires du lieu existants par leur travail, de l'analyse de site à la réalisation. Ces tentatives demeurent cependant minimales, probablement en lien à un univers de contraintes professionnelles, techniques et financières similaires à celles d'André et de ses collègues<sup>14</sup>. Vlan Paysages, avec l'aide d'une expertise en consultation publique a mené des tables de concertation avec les riverains, les usagers. Les architectes ont parcouru le site, identifié des éléments saillants dans son histoire. Ces éléments influent sur le dessin du projet et sont mis en valeur dans la justification de son parti architectural. Toutefois, replacés face aux acteurs et aux imaginaires qu'ils sont censés convoquer, il apparaît bien que ces éléments ne se suffisent pas, voire sont délétères pour les communautés imaginées concernées. Les dures mémoires ouvrières sont résumées à des méandres de tissu, la lutte pour un urbanisme minimaliste soucieux des espèces vivantes est restreinte à un dessin organique et, ce faisant, ces communautés en pâtissent indirectement ou directement.



Champ des Possibles

Plan des plantations et du verdissement.  
Roger Latour MMX

■ Surface verte actuelle



Champ des Possibles

Plan des plantations et du verdissement.  
Roger Latour MMX

■ Surface verte actuelle  
■ Verdissement proposé



Champ des Possibles

Plan des plantations et du verdissement.  
Roger Latour MMX

■ Surface verte actuelle  
■ Verdissement proposé  
■ Arbres présents



Champ des Possibles

Plan des plantations et du verdissement.  
Roger Latour MMX

■ Surface verte actuelle  
■ Verdissement proposé  
■ Arbres présents  
■ Arbres à planter



Champ des Possibles

Plan des plantations et du verdissement.  
Roger Latour MMX

■ Étangs/milieux humides  
■ Surface verte actuelle  
■ Verdissement proposé  
■ Arbres présents  
■ Arbres à planter



Champ des Possibles

Plan des plantations et du verdissement.  
Roger Latour MMX

■ Étangs/milieux humides  
■ Surface verte actuelle  
■ Verdissement proposé  
■ Arbres présents  
■ Arbres à planter  
■ Piste cyclable/traverse

## L'architecte qui banalise

Dans d'autres cas, les architectes se retrouvent tout particulièrement pris dans l'univers de contraintes qui conditionne leur travail. Dans ce cadre, le travail des imaginaires sociaux des lieux en devient alors entièrement accessoire. Faute de prolonger des imaginaires préexistants ou d'ouvrir le lieu à de nouveaux imaginaires, ces architectes tendent plutôt à inscrire des projets communs et relativement génériques qui remplacent les pensées existantes du lieu autant qu'ils les réduisent dans leur portée et leur diversité. À Bavière et dans le CdP, ces projets se centrent sur des immeubles de logements, sans plus de caractérisations sinon techniques. Ils tentent d'intégrer dans le continuum plus large de l'espace urbain ce qui est et a été un lieu distinct et singulier. C'est en ce sens que je choisis de qualifier cette activité architecturale de « banalisante » : elle participe à rendre le lieu aussi banal que le reste de son environnement, à distinguer ses éléments aussi peu que possible de celui-ci. Il ne faut donc pas voir ici une disqualification de cette activité, mais plutôt une qualification de celle-ci en fonction de ce qu'elle fait aux imaginaires des lieux concernés, en rapport aux conditions dans lesquelles elle se déroule.

À Liège, la construction du pôle culturel provincial a été concurrente à celle d'un ensemble d'immeubles de 149 logements sur le site de Bavière. Celui-ci est la première et, à l'heure actuelle, seule réalisation privée issue du master plan d'urbanisation du site de l'ancien hôpital, tel qu'il a été conçu par les bureaux Assar Architects et Verso Architecture en 2016. À l'époque de cette conception, Grégoire, architecte responsable du projet pour Assar Architects, décrit déjà son travail comme s'inscrivant dans un cadre difficile, limitant et régi par les données économiques :

*« [...] c'est une opération très difficile à monter économiquement, pour des tas de bonnes et de mauvaises raisons. Économiquement parce que le marché liégeois est assez bas au niveau du prix, que les attentes, le coût du terrain a été, est très élevé, est devenu très élevé parce qu'il est passé de mains en mains au fil du temps. Et donc aujourd'hui l'équation économique reste difficile sur le projet, sur le site. [...] Voilà, alors il y a des aspects très techniques qui viennent compléter la donne. C'est le terrain qui est pollué, qui alourdit l'équation économique. [...] on doit pouvoir y intégrer une mixité de programmation, avec différents intervenants, acteurs, de la Ville, voire de la Région ou de la Province, pour rendre la recette dans son ensemble équilibrée. Voilà, diminuer la part de risques pour les promoteurs, et surtout créer, et c'est ce qui m'a motivé dans ce projet jusqu'à présent, c'est d'essayer de créer un ensemble de fonctions, de disposer d'un ensemble de fonctions sur le site qui vont être complémentaires et être un vrai atout pour le quartier. »*

Ce contexte impacte directement l'activité architecturale et son rôle créatif, au point que Grégoire remette en question son rôle d'auteur : « je suis censé être auteur de projet, co-auteur de projet [...] je dis « auteur de projet », mais le métier d'architecte aujourd'hui est un métier de contraintes et de programmation, de réponses à un programme, et le programme a une dimension économique très précise. Avec une faisabilité qui repose sur des mètres carrés, pour faire simple, et un quota de mètres carrés à atteindre. » La résultante de ces contraintes est une architecture qui, aux yeux de celui qui la dessine, est moins qualitative qu'elle ne pourrait l'être, une concession à faire pour pouvoir faire

aboutir un projet censé redynamiser le quartier qui l'accueille : « [...] *c'est vrai que sur des plans puristes architecturaux, ou puristes urbanistiques, on doit faire quelques entorses, mais sur le plan de l'opportunité de la programmation, il y a un vrai atout pour le quartier.* »

De façon générale, le travail de Assar Architect dans le cadre du réaménagement de Bavière peut être observé via deux projets : le plan d'ensemble d'urbanisation du site, réalisé en 2016, et celui de l'ensemble d'immeubles de logements qui verra son ouverture en 2023. Dans les deux cas, le rapport de ce travail de conception aux imaginaires préexistants du lieu peut être qualifié de limité voire d'inexistant.

Le plan d'ensemble, d'abord, dans ses premières moutures, faisait table rase du site dans sa totalité, à l'exception de la chapelle classée et des façades du porche : une nappe de parking semi-enterré forçait l'excavation de l'entièreté des terres de surface et relevait son niveau par rapport à la rue. Les recommandations issues de l'étude d'incidences environnementales du projet appuyée par des réactions citoyennes sur ce point ont poussé à une reconfiguration de cet aspect du projet d'urbanisation, permettant la conservation de pleines terres et d'un niveau à rue du futur quartier. L'attitude quant au site demeure cependant : il est une surface matérielle à investir et reconfigurer selon les contraintes économiques et légales (celles des arrêtés de classement et celles de l'étude d'incidences, notamment) qui souffre peu d'autres considérations. Ce qui préexiste ne bénéficie donc pas d'une attention particulière. C'est ce plan qui régira, entre autres choses, la démolition du bâtiment de l'ancien institut de stomatologie de Bavière en 2018. Cet édifice rescapé de la première opération de démolitions des années 90 avait pourtant bénéficié d'un important soutien médiatique du secteur associatif culturel local. Celui-ci y voyait l'écrin idéal pour accueillir un centre d'art et de création contemporaine réclamé depuis plusieurs années par ce secteur, ainsi qu'un patrimoine architectural moderniste à préserver.

Les architectes de Assar ne sont pourtant pas insensibles à ces revendications, ou l'atout de prolonger des liens avec les existences antérieures du lieu et son environnement. Concernant la dalle de parking, Grégoire rappelle :

*« Lorsqu'on a présenté le projet à la RIP<sup>15</sup>, on était sur une idée d'un relief artificiel sur le terrain. Ça, c'est fini. Et ça, c'est une bonne chose. Le relief artificiel du terrain était, malheureusement, un point de non-négociation au début des développeurs pour résoudre le problème du surcoût de dépollution. Donc ils ne voulaient pas descendre au niveau des sous-sols. Et il y avait une épure de ratio au parking qui obligeaient de créer ce relief artificiel. Moi en tant qu'architecte j'ai toujours été très mal à l'aise avec ça, parce que je sais très bien que plus un terrain est maintenu dans sa naturalité, dans les raccords naturels avec son environnement, mieux c'est. Et donc il a fallu qu'on travaille, qu'on fasse une association avec un paysagiste, qu'on ait des ateliers avec la Ville de Liège, avec les services de l'urbanisme de la Ville de Liège, pour que finalement, le maître de l'ouvrage, le développeur accepte de ne pas faire ce relief artificiel. [...] on peut revenir au niveau naturel du terrain. Et ça, c'est une victoire, et je le dis comme ça. »*

Comme André à la Province, Grégoire profite donc d'alliances pour se tailler des marges de liberté suffisantes que pour faire admettre des imaginaires qui ne sont pas uniquement centré sur des calculs économiques. De façon générale, Grégoire se dit d'ailleurs « absolu-

*ment convaincu de l'exigence d'ancrages avec l'histoire, ou le génie du lieu, et tout ce qui crée un lien avec le passé et les lieux.* » Pour lui, la conservation du bâtiment de la stomatologie, au même titre que d'autres traces, aurait été souhaitable :

*« Moi je suis un amoureux des vieilles pierres, à titre personnel et j'ai d'emblée voulu préserver la dentisterie, et j'étais très content de maintenir l'angle de l'hôpital de Bavière. [...] j'ai toujours bataillé ferme pour gagner, essayer de maintenir du patrimoine, et de l'ancrage avec l'histoire des lieux. On est toujours gagnant, ça complique très, très fort la vie de tout le monde, le maintien de partie ancienne, etc., mais je crois qu'on est gagnants quelque part. Voilà, ça c'est ma conviction. »*

Comme celui-ci l'affirme en clôture de cette déclaration, cependant, *« c'est une conviction qui est difficile à tenir dans le monde qui nous occupe »*. Malgré quelques études menées dans le sens d'une conservation du bâtiment, l'option de démolir le bâtiment sera finalement retenue par les architectes et leur commanditaire pour éviter des surcoûts et un temps de conception supplémentaire tout en permettant la construction future d'immeubles de grande hauteur plus rentables. Le porche lui-même fait l'objet d'une demande de permis de démolition à l'heure d'écrire ces lignes. Par là, ce sont les revendications pour cet édifice, les imaginaires patrimoniaux et culturels qui s'en étaient emparés, qui sont mis de côté et, avec eux, des communautés qui se délitent -celle des militants de la plate-forme associative, comme celle des personnes sans-abri, des amateurs d'urbex ou des graffeurs qui existaient à travers ce morceau de Bavière. Le plan d'ensemble de Bavière fait montre d'une banalisation de ce lieu pour ce qui est du développement privé. Le site est urbanisé par lots peu distincts et peu qualifiés, en continuité des rues adjacentes. Entre ces lots se retrouvent des poches d'espace public sans plus de qualification. Ainsi, si l'architecture du pôle provincial, lorsqu'elle participe au remplacement des imaginaires de Bavière, participe toutefois d'une ouverture de ceux-ci, en ajoutant un nouveau vocabulaire et de nouveau sens, l'urbanisation posée par Assar et Verso propose peu de choses en termes d'imaginaires. Les espaces créés sont relativement génériques, peu caractérisés, et s'inscrivent dans une tentative de continuité de l'espace urbain, sans distinction particulière. En ce sens, le travail des imaginaires sociaux du lieu consiste à la fois à remplacer les manières précédentes de penser et habiter ce lieu, mais aussi à les réduire à des aspects essentiellement économiques et fonctionnels.

Fig. 133: Bavière Développement (2021). Quartier {Baviè}RE. Vue en plan à visée promotionnelle.

Fig. 134: Bavière Développement (2021). Quartier {Baviè}RE - Ilôt D, quai de la Dérivation. Visualisation.

Fig. 135: Bavière Développement (2021). Quartier {Baviè}RE - Ilôt D, rue des Bonnes Villes. Visualisation.



La construction de l'îlot D de ce plan d'ensemble sert de second cas pour considérer ce mouvement de banalisation de Bavière opéré par les architectes de Assar, sous la coupe de Bavière Développement. Le projet consiste en un ensemble de 5 immeubles de 149 appartements à la pointe sud du site auxquels s'ajoutent une crèche et quatre commerces en rez-de-chaussée. Ces bâtiments sont peu à peu sortis de terre au cours de l'enquête et ont été inaugurés en 2023.

Les cinq immeubles sont peu dissociés entre eux ; seuls leurs hauteurs et un jeu de matériaux de façade et de balcons introduisent des degrés de variation dans l'ensemble résidentiel. Il se présente comme un bloc imposant et d'aspect générique marqué par la répétition des percements de façade nécessaires pour accueillir de nombreux logements tout en respectant les contraintes économiques. Les panneaux de fibre-ciment en façade, l'expression architecturale, imposante et peu évocatrice, ou l'absence de communication visuelle ou spatiale entre cette architecture et son site disent peu de choses quant à ce qu'a été, est ou sera Bavière, si ce n'est un ensemble de logements de promotion immobilière générique. Des éléments se détachent de cette attitude. Le choix de la brique pour une partie des façades et d'un gabarit de référence en R+5 vise à lier le projet à son quartier<sup>16</sup>, en faisant référence à des matériaux et bâtiments voisins. Les gabarits hors norme (R+11 et R+7) répondent à un statut de coin de ces immeubles et, pour le plus haut, à son vis-à-vis au canal. Ces tentatives de lien sont cependant peu lisibles et peu qualifiantes pour le projet et rejoignent plutôt une forme de « *vernissisme* », c'est-à-dire une attitude architecturale mettant une sorte de vernis, une couche fine d'aspects historiques, culturels, locaux, écologiques ou sociaux sur ses projets de manière à faire accepter la construction de développement immobilier visant une forte rentabilité<sup>17</sup>.

L'îlot D agit sur les imaginaires de Bavière en les banalisant. Le lieu, riche de sens, est remplacé par une opération porteuse d'imaginaires restreints, essentiellement marqués par des calculs économiques. Les architectes jouent là un rôle essentiellement limité à la mise en matière des intentions d'un commanditaire où leurs capacités d'action sont pour ainsi dire niées. Le constat de la genericité de l'architecture de l'îlot D peut être mise en lien avec les considérations de Grégoire sur son métier : « *L'architecte ne décide de pas grand-chose. [...] La seule chose c'est que l'architecte reste la seule personne qui met les Legos ensemble, vous voyez? Qui va dire, «hé bien écoutez, vos ambitions sont autant, si on fait ça, ça et ça, on va pouvoir y arriver, mais on aura tel problème, tandis que si on fait ça et ça, on va pouvoir résoudre tel et tel... On va pouvoir apporter telle et telle solution au problème.» Et c'est finalement une vision très... pragmatique du métier [...] »*

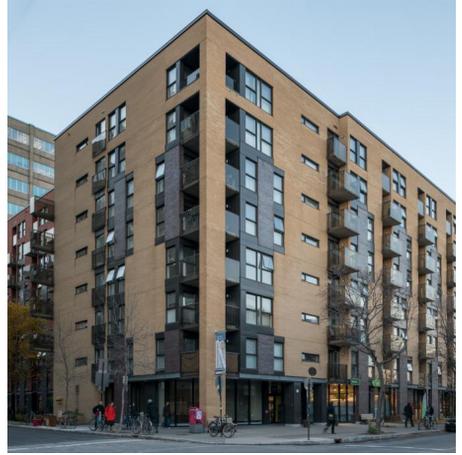
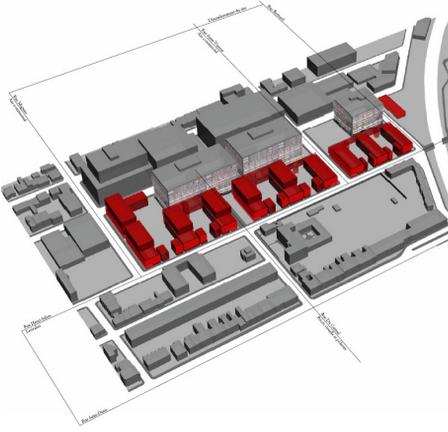
L'architecte de la banalisation des imaginaires des lieux est un exécutant et un conseiller soumis à son commanditaire : « *ça fait 8 ans que je travaille [...] sur de gros projets en Belgique, c'est toujours la qualité du maître d'ouvrage qui a été finalement l'élément le plus prépondérant pour faire un bon projet. Quand vous avez des hommes d'affaires qui sont sans foi ni loi, ou qui sont en tous cas extrêmement près de leurs sous et qui font de leur tableur, le projet est vite réduit à une équation mathématique. Quand vous avez des gens qui ont un peu plus d'éducation et d'ambition sociétale, le projet peut gagner en qualité. Mais ce n'est même pas encore garanti.* » Ici, la prise en compte du travail des imaginaires dans l'activité architecturale n'est pas une contrainte, elle est pour ainsi dire inexistante. Si, pour Grégoire, un « *projet de qualité* » est un projet capable de créer du lien à son environnement et son histoire, son travail à Bavière est insatisfaisant et frustrant de par l'impossibilité du contexte (limites économiques, convictions du commanditaire) à accepter ce travail de lien. En l'absence d'une prise en compte possible de ce travail, l'activité résultante ba-

nalise un lieu précédemment parcouru d'une richesse d'imaginaires variés et participe à écartier les mémoires et possibilités d'existence des communautés que ces imaginaires portaient.

Le CdP n'est pas étranger à cette banalisation des imaginaires du lieu. C'est un plan d'ensemble de même nature que celui de Bavière qui, à Montréal, a suscité la mobilisation citoyenne derrière le CdP. Deux études successives ont été commandées par l'arrondissement Plateau-Mont-Royal pour le « développement de l'îlot Bernard - Maguire - de Gaspé - Henri-Julien ». La première a été menée par les bureaux d'architectures Schèmes et Groupe Conseil ACA (2003). Cette étude préalable explore deux hypothèses d'urbanisation sur base d'analyses du site et de précédents. L'hypothèse la plus développée consacre une urbanisation dense essentiellement résidentielle à laquelle s'ajoutent des cellules de commerces et de bureaux sur les axes stratégiques de circulation. Dans ce cadre, aucune référence aux imaginaires préalables du lieu n'est faite pas ces bureaux d'étude, ni aucun prolongement de ceux-ci<sup>18</sup>. Le caractère végétal, secret ou créatif que d'aucuns attribuaient au lieu depuis au moins une décennie n'est pas mentionné. La mémoire ouvrière et ferroviaire du lieu ne fait pas l'objet de développements particulier. L'ensemble de la proposition est, comme à Bavière, relativement neutre, générique, et fondée sur une optimisation du foncier disponible pour y accueillir un maximum de logements.

La seconde étude est menée par les architectes de Atelier BRAQ (2005) et consiste en une « caractérisation du secteur Maguire ». Celle-ci constitue une analyse approfondie de l'histoire industrielle du site et de ses potentiels de transformation. L'étude défend notamment la conservation des trois « mégastructures » bordant le site, à titre de patrimoine industriel remarquable et en propose des adaptations pour des usages de bureaux. Cette étude met aussi en valeur l'axe de la future « allée Alma », en lien à son histoire de corridor ferroviaire et à celle, plus ancienne, de la rue Alma, planifiée aux premières heures de l'urbanisation du secteur et jamais réalisée. Cette étude fouillée propose de nouveaux concepts pour le lieu et en particulier celui de « *condensateur social* »<sup>19</sup> issu du constructivisme russe et particulièrement mis en avant par Rem Koolhaas (1978). Ces considérations font se croiser un travail des imaginaires du lieu entre reconversion et fétichisation. Le reste du site est cependant dévolu à une urbanisation résidentielle essentiellement qualifiée en fonction des gabarits maximaux atteignables, et l'emplacement d'une cour de voirie municipale. Cette urbanisation y est, encore une fois, relativement générique et non caractérisée, dépourvue d'imaginaires autres que ceux des calculs fonciers.

La mobilisation au CdP a préservé une partie de la cour ferroviaire de ces développements. Le reste de l'ensemble désaffecté a suivi une trajectoire d'urbanisation relativement conforme à ces études. Quatre ensembles résidentiels ont vu le jour sur une base des plans de Schèmes, ACA et BRAQ. Ces développements, portés par des acteurs économiques et des temporalités différentes, fonctionnent selon des schémas semblables en ce qui concerne le rapport de leur architecture aux imaginaires du lieu. La résidence pour personnes âgées Le Mile End ouvre en 2009 suivie, en 2013, de l'immeuble Le Mile-N, un ensemble de 104 unités de logement présenté par son promoteur en tant que co-propriété qui « *jouit d'une localisation incomparable au cœur du Plateau Mont-Royal [...] [et] plusieurs services tels un gym, une piscine avec grande terrasse au toit ainsi qu'une magnifique cour intérieure paysagée.* »<sup>20</sup> En 2020, l'immeuble Plateau 54 (de 64 unités) ouvre ses portes<sup>21</sup>. Enfin, 2024 devrait voir l'ouverture du dernier projet d'ensemble résidentiel sur l'ancienne cour Saint-Louis, le 5480 Henri-Julien (99 unités). Ce voisin direct du CdP est peu à peu sorti du sol au cours de cette enquête, le surplombant.



*De de gauche à droite et de haut en bas:*

Fig. 136: Schèmes, ACA (2003). Plan-Masse.

Fig. 137: Résidence le Mile End. (20xx).

Fig. 138: Le Mile-N. (20xx).

Fig. 139: Plateau 54. (20xx).

Fig. 140: 5480 H-J. (2021).

---

Fig. 141: Chronologies de l'ouverture des édifices entourant le Champ. (2023).

1995

1896

2023

2020

2013

1967

1973

1974

2009

1964

1926

1970

1972

Les quatre ensembles remplacent les petits édifices industriels de grossistes alimentaires précédemment construits sur les terrains gagnés sur la cour ferroviaire. Issus d'auteurs de projets différents, les immeubles s'implantent selon une même stratégie ; une barre continue et coudée dégagea à l'arrière des espaces communs articulés par la future allée Alma. Chacun maximalise sa hauteur selon sa situation. À ce titre, les ensembles plus récents Plateau 54 et 5480 Henri-Julien sont restreints par les contraintes patrimoniales liées à la reconnaissance du Carmel de Montréal (1896) comme monument historique en 2006. Ce classement inclut une zone de protection limitant les constructions en hauteur proches, interdisant les vues directes sur le jardin du Carmel et les activités bruyantes tel le charroi d'une cour de voirie ou des activités événementielles intenses. Les variations des deux derniers ensembles en termes de hauteur, restreinte pour les façades à rue, d'expression sont attribuables à cette protection. Les redents de Plateau 54 visent à limiter les vues latérales vers le couvent, comme les lucarnes du 5480 Henri-Julien.

Hormis ces variations, les architectures établies par ces bureaux se distinguent relativement peu. Elles se placent dans une continuité de fonction et d'expression les unes des autres et, plus largement, en continuité du tissu urbain proche. Là encore, les architectes -certainement pris dans leurs propres ensembles de contraintes<sup>22</sup>- se saisissent peu d'un travail des imaginaires sociaux du lieu, que ce soit en termes de prolongation d'imaginaires passés ou de propositions de nouveaux imaginaires spécifiques. Plutôt, comme Assar à Liège, ceux-ci semblent offrir la mise en forme d'un programme et de ses contraintes telles que fixées par un commanditaire au sein de calculs économiques précis. En cela, leur travail participe à remplacer une diversité d'imaginaires liés à la cour ferroviaire, son abandon et ses usages variés -de petite industrie, de lieu de rencontres informelles, de jeu, de pratiques artistiques, de végétation luxuriante – par des imaginaires particulièrement limités issus de ces calculs économiques et mis en matière par ces architectes. Le lieu, un jour spécifique et identifiable, est fragmenté et rendu à un tissu plus large, banal.

Cela ne signifie pas qu'aucun imaginaire ne puisse s'y développer. Peu importe leur mise en matière, ces logements accueilleront des personnes, des familles, des amis qui y éliront domicile et développeront des souvenirs, des pratiques et des imaginaires propres à leur intimité. Certains rêvasseront sur la proximité des Carmélites hors du temps, ou se plairont à se balader dans le Champ. D'autres s'offusqueront d'un manque d'entretien de ce parc à leur porte. Il reste que, vis-à-vis de ce que ce lieu est, a été et sera aux yeux de toutes et tous, ces opérations de construction changent drastiquement les géographies physiques et mentales. Elles participent à faire passer une partie de ce vaste lieu pensé et vécu collectivement comme une continuité historique et spatiale à une série d'espaces peu caractérisés et dédiés aux usages privés. Exorcistes des esprits précédents du lieu, ces architectes mettent en forme une mise à disposition de l'espace lucrative et générique.



## L'architecte qui reconverse

Une dernière figure-type du travail architectural des imaginaires se retrouve dans une position opposée à cette banalisation. Certains s'adonnent à un travail minutieux d'identification des imaginaires sociaux en place, des groupes existant à travers les lieux, de leurs conflits et de la façon. Ici, l'intervention architecturale est bien conçue comme une ingénierie de cet enchantement du lieu qui peut contribuer non seulement à prolonger les imaginaires préexistants, mais également à les agrandir de différentes façons. Je qualifie ces pratiques de « reconversation » avec le lieu. Celles-ci sont en singulièrement ancrées dans des tentatives d'entrer en dialogue avec les groupes sociaux en présence et la matière qui les anime et de tester pas à pas les potentiels de l'intervention architecturale. Plutôt qu'une « reconversion » qui gomme les existences préalables du lieu pour poser de nouveaux récits, la « reconversation » amène des pratiques qui tirent profit de ces imaginaires préexistants sans les réduire à quelques éléments symboliques.

Le Champ des Possibles constitue un lieu où différentes opérations de reconversation architecturale notables ont pu voir le jour. Une première initiative se voit dans l'installation *Hypothèses d'amarrages* du collectif d'architectes et « atelier d'exploration urbaine » SYN.<sup>23</sup> Développées à partir de 2001, ces Hypothèses d'amarrages sont décrites comme « *l'implantation impromptue d'une vingtaine de tables à pique-nique sur une constellation choisie de sites résiduels de la région métropolitaine de Montréal* » (Levesque 2003, P.56).<sup>24</sup> Concrètement, ces tables de pique-nique au design générique ont été régulièrement observées et documentées par le collectif en ce qu'elles confirment d'usages préétablis ou provoquent comme changements dans les comportements. Luc Levesque, membre du collectif SYN-, affirme que dans cette pratique la table de pique-nique « *s'inscrit dans la réalité urbaine comme une prise possible sur celle-ci. Dans plusieurs sites, des microcommunautés étaient déjà là, la table ne venait que les confirmer et leur servir de support. Dans d'autres cas, la table constituait une incitation discrète à fréquenter des espaces qui paraissaient infréquentables, mais qui recelaient en fait d'heureuses surprises. Sur d'autres sites encore, la table perturbait la vacuité et l'hygiénisme cosmétique de l'espace vert. Il ne s'agissait que de faciliter l'habitation légère des sites constituant des potentiels négligés du substrat urbain. Comment habiter ces pores sans les obturer ? Comment ménager de l'espacement sans aménager ?* » (Levesque 2003, p. 56)

Le CdP, qui ne portait pas encore ce nom, est concerné par un de ces bancs pour la période 2001 à 2003. Le site choisi est intitulé « Fashion Plaza », en lien à un immeuble d'industrie textile éponyme proche et qualifiée de « *grande friche circonscrite par les mégabâtiments industriels (Fashion Plaza et autres de la rue Gaspé, le Monastère des Carmélites et des voies ferrées)* ». Le récit qu'en offre Levesque (2003, p. 58-59) est le suivant :

« *Le site forme une vaste prairie urbaine s'étirant perpendiculairement à l'emprise ferroviaire ; paysage archétypal du Mile End industriel associé aux atmosphères sonores du groupe-culte local God Speed You ! Black Emperor. Pour les habitants du voisinage, cette steppe urbaine constitue un véritable parc informel et ouvert. La table est amarrée au grand arbre qui ponctue le site entre l'enceinte du monastère et les édifices industriels. Elle sera très vite adoptée par les nombreux utilisateurs du site. La table forme notamment une station utilisée à*

*longueur d'année par les « promeneurs » de chiens profitant des grands espaces environnants. Pique-nique, siestes, écriture-lecture, feux de camp et beuveries nocturnes forment quelques-uns des usages qui l'activent. Les déchets et diverses traces produits par ces usages semblent être gérés spontanément par les différents utilisateurs, laissant le site relativement propre, mais en continuelle transformation. L'occupation intensive se traduit entre autres par le palimpseste d'écritures et de dessins qui anime les surfaces de la table. Si elle reste amarrée à son arbre, la table change néanmoins constamment de position. Amputée d'un de ses bancs (vandalisée un peu plus d'un an après l'installation), elle continuait aux dernières nouvelles, à être activement utilisée... »*

L'intervention architecturale se fait ici discrète, mais efficace dans ce qu'elle provoque de changements sur place. La table est un « support d'habitation ouvert et nomade » (ibid. p. 57) : pendant plusieurs années, elle entrera en résonance avec les imaginaires locaux sans les remplacer. Plutôt, elle les intégrera et les amplifiera. L'Hypothèse d'amarrages de SYN- fait partie d'usages plus larges relevés par Emily-Rose Michaud lorsqu'elle développe la défense écologique et créative de l'espace du CdP. De même, encore aujourd'hui, l'emprunt de bancs de pique-nique de l'arrondissement Montréal depuis d'autres espaces, leur déplacement sur le Champ et leurs usages variés (de loisir, de refuge, de dégradation voire de destruction) sont une partie intégrante des imaginaires attachés au lieu. L'intervention architecturale de SYN- a intégré un univers complexe de sens contenu dans ce lieu en le prolongeant, mais aussi en l'étendant ; de nouvelles possibilités se sont ouvertes, de nouvelles prises sur la réalité urbaine, pour reprendre Levesque.

Hypothèses d'amarrages a fait l'objet de plusieurs commentaires documentés. Dans son étude sociologique sur l'intervention de SYN-, Sébastien Lafontaine (2012, p.2) argumente que celle-ci permet de mettre en valeur la façon dont le paysage urbain « est sans cesse retravaillé par les manières de faire des gens, leurs parcours quotidiens, ce qu'ils aperçoivent et ce dont ils rêvent. » Ces tables à pique-nique participeraient ainsi de « dynamiques expérientielles où des forces transformatrices se manifestent, modulent la subjectivité du paysage et libèrent l'action de la fatalité de la « langue du paysage urbain » dans laquelle une certaine économie du tourisme et un urbanisme gestionnaire l'avaient enfermée. » (ibid., p. 4)

L'analyse de Lafontaine permet de mieux comprendre ce mouvement de reconversion avec le lieu que j'identifie dans l'intervention de SYN-. À l'opposé d'un travail des imaginaires qui banaliserait le lieu en l'intégrant à un tissu urbain générique, ces Hypothèses d'amarrages interrogent l'espace et ses usagers sur le rôle de ce nouvel être -la table- dans les imaginaires du lieu préexistant. Cette rencontre amène une reconfiguration tant de la table que des imaginaires en présence. La table générique, outil de pique-nique dans l'espace urbain ordinaire, se fait tantôt banquette pour une sieste à l'ombre des arbres, tantôt petit bois pour le feu. Le terrain vague à la terre malléable et humide trouve des surfaces sèches et dures sur lesquelles s'asseoir et se réunir. Les architectes créent ainsi une discussion, parfois silencieuse, parfois houleuse, entre les imagineurs s'accordant ensemble ou non sur ce qu'il convient de faire de cet objet étranger et la place qu'il occupe dans l'existence des différentes communautés imaginées concernées.

Hypothèses d'amarrages voit le jour dans le cadre d'un programme spécial du centre d'art contemporain SKOL pour figurer ensuite dans l'ouvrage explorant les interventions en ayant résulté (Loubier, Ninacs 2001), jusqu'à en faire la couverture. En avant-propos, Daniel Roy (2001, p.11), directeur du SKOL évoque comment ces pratiques furtives et sociales « *plus que d'être pour ou contre, nous demandent d'être tout contre, de s'approcher, de s'engager* » et que « *de cette proximité, on ne sort jamais indemne, et c'est tant mieux* ». L'intervention de SYN- illustre en fait centralement cette réflexion placée sous le signe des « commensaux », que les directeurs de publication définissent via deux pôles « *d'une part, le commensal en tant que convive qui partage notre table – ce témoin, cet agent sans lequel le projet ne peut s'effectuer ni la rencontre avoir lieu ; de l'autre, le commensal comme espèce prospérant au moyen d'une autre sans pourtant lui nuire* » (Loubier, Ninacs 2001, p.14). Pour Louis Jacob (2001, p.49) « *La médiation artistique produite par SYN- agit comme un catalyseur et provoque des situations d'interactions inédites* ». L'investissement sur le temps long des architectes et les moyens de communication qu'ils développent autour du dispositif (publications dans les journaux locaux, distribution de cartes postales dans les commerces) fait en sorte que l'atelier, toujours pour Jacob (2001,p.50) « *éprouve l'efficacité des signes, mais il s'ouvre surtout sur les formes de socialités qui se font et se défont dans les espaces transitoires de la ville* ». En cela, l'intervention de SYN- reconverse avec les lieux et ses habitants : elle en transforme le sens en prenant en compte les imaginaires et pratiques en place, mais sans renoncer à une fonction créative de l'architecture. Ainsi, Jacob rappelle que « *Le site méprisé ne cesse pas d'être ce qu'il est, avec ses débris et ses matériaux abandonnés, mais près de la table qui répond bien à tout ce qu'on peut attendre d'une table à pique-nique, et avec les passants et les visiteurs qui prennent place autour, on peut l'habiter et le voir autrement* » (Jacob 2001, p. 49-50). En définitive, Hypothèse d'amarrage et les interventions reprises dans *Les Commensaux* en général se retrouvent, sous les commentaires de Sylvette Babin (2001, p.105) pris dans une forme d'art relationnel qui « *demande, à l'un et à l'autre, une implication authentique ainsi qu'une prise en charge de l'œuvre [...] Partir à la recherche de l'autre, et le trouver, prendre place dans son espace ou plutôt construire un espace commun demande à chacun souplesse et perméabilité. Dans cette chorégraphie, il faut savoir se modeler aux pleins et aux vides créés par les mouvements de l'autre et à tout instant être prêt à transformer son espace pour que l'autre puisse y bouger librement.* »

Cet art de la relation, si on le considère du point de vue du travail des imaginaires de lieux, est particulièrement fructueux. Il permet aux architectes impliqués d'intervenir dans les univers de sens complexes compris dans ces lieux et qui les dépassent nécessairement sans pour autant y surimposer des imaginaires extérieurs sources de remplacement et de désappropriation pour les communautés concernées. Les tables de pique-nique de SYN- se lisent comme une proposition faite aux imagineurs, qui s'en saisiront comme bon leur semble par leurs pratiques et leurs récits qui pourront, ou non, accepter de s'en retrouver changés.

Les Hypothèses d'amarrages de SYN- se rapprochent cependant plus de l'intervention artistique que d'une pratique professionnelle usuelle de l'architecture. Les conditions dans lesquelles a opéré le collectif sont distinctes de celles des pratiques précédemment

abordées. SYN- est autonome dans ses actions, détaché de tout commanditaire sinon le centre SKOL ; l'opération se fait hors de tout cadre légal contraignant ; les enjeux économiques du projet sont minimes par comparaison aux opérations de réaménagement brassant plusieurs millions d'euros ou de dollars. D'autres cas plus strictement inscrits dans la pratique professionnelle de l'architecture permettent d'investiguer plus loin ce mouvement de reconversion dont se saisissent certains architectes.

À Bavière, une expérience singulière de l'agence Michel Desvigne Paysagisme (MDP) a marqué un temps l'histoire du lieu. Dans le cadre du projet précédent, celui de Bavière Développement, le promoteur du moment, Himmos, avait confié la tâche de conception des espaces publics du projet au célèbre bureau et son chargé de projets d'alors, Bas Smets. Le projet sera interrompu au début des opérations de terrassement en 2009, en lien au contexte d'une importante crise économique. Avant cela, cependant, l'agence MDP avait déjà entamé un travail des imaginaires sociaux du lieu qu'il convient d'explorer à l'aune de ces pratiques de reconversion avec Bavière.

Cette initiative consistait en la plantation, rapidement après l'achat du site par Himmos, d'une pépinière de 350 frênes en bord du site. Cyrille, architecte en charge du projet d'aménagement, explique : *« On a planté les arbres ici avec l'hypothèse que les 350 seraient déplacés au fur et à mesure du temps. Michel Desvigne a réussi à produire quelque chose d'assez étonnant. Le coup de la pépinière d'arbres, c'est la première fois qu'il arrivait à le faire et ça faisait dix ans qu'il essayait de le faire. [...] on va dire qu'au 20e siècle, on faisait la ville par les bâtiments et ensuite on mettait les arbres. Ici, on avait décidé de faire le contraire. C'est-à-dire de construire l'élément naturel avant de construire l'élément architectural. [...] Historiquement, il y a dans les pépinières plusieurs manières de faire. Soit on les coupe et on réutilise ou on le vend comme bois de chauffage. Soit on les déplace et il y a une perte parce qu'ils ne survivent pas tous à l'opération. Ici l'hypothèse, c'était de faire une pépinière de jeunes arbres denses puis de calquer sur tous les trois ans, je pense, qu'on les déplaçait aux autres bouts du site. »*<sup>25</sup>

Cette opération de plantation consistait donc à habituer les futurs arbres du quartier en devenir à l'environnement de Bavière, de façon à limiter les pertes. Inversement, cette initiative visait à renouer un lien du site avec ses habitants, et affirmer les changements en devenir. La présence de ces pousses, concentrée en une pépinière le long de la voie publique, constituait un acte interpellant pour le riverain, censée signifier un symbole de renouveau pour le site, et d'un soin apporté à celui-ci. Avant que des permis d'urbanisme ne soient déposés, ou qu'un projet soit entièrement arrêté, Desvigne introduisait un nouvel élément dans le lieu, non sans lien avec les tables à pique-nique de SYN-. Ces arbres, soudainement plantés, permettaient d'interroger leur place dans l'univers complexe de sens de Bavière et, à travers eux, le projet en cours de conception, quant auquel les riverains pouvaient ainsi se positionner. L'adaptation ou non des arbres à la terre en présence, et leurs interactions avec les imagineurs du lieu constituait une prise sur la réalité urbaine et sa transformation. Ceci autorisait, potentiellement et dans un cadre limité, cette chorégraphie entre les auteurs et les habitants que Babin identifiait dans les Commensaux.

Cette initiative s'inscrit par ailleurs dans une réflexion plus large de l'association d'ar-

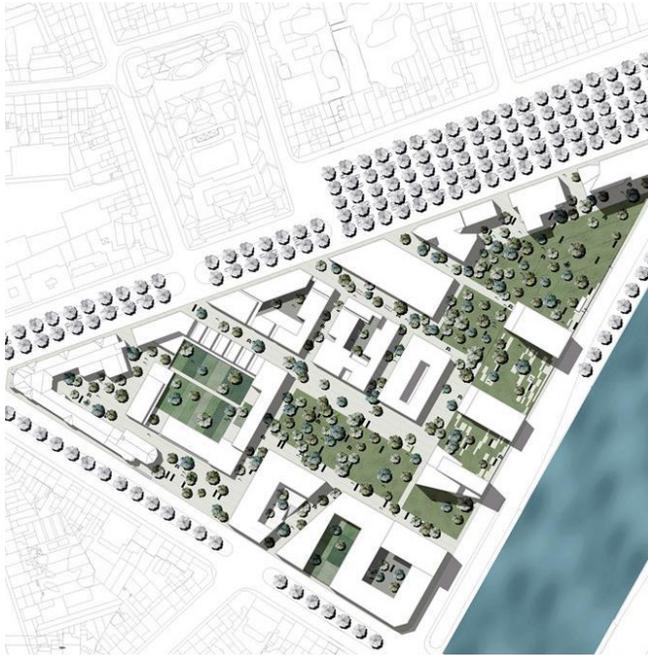
chitectes Anorak-Poponcini & Lootens-DMT alors responsable de l'aménagement sur une composition devant, pour reprendre les propos de Cyrille, « *faire avec les choses* » déjà présentes et avec le « *monde tel qu'il est* » à commencer par les bâtiments de porche et de l'ancien institut de stomatologie de l'hôpital :

*« La question ne se posait même pas. Ce n'était même pas une question de patrimoine. L'idée ce n'était pas de patrimonialiser en sous-cloche. Ce n'était pas non plus de les détruire, mais l'attitude qu'on a développée pour chacun des projets, c'était de regarder leur potentiel constructif, tout bêtement, et leur potentiel de réutilisation d'usages neufs. De façon beaucoup plus radicale, théorique, une partie de ma thèse aussi est de défendre l'idée qui n'est pas une idée de patrimoine, mais de simplement faire avec les choses, l'énergie grise, etc. C'est la capacité de pouvoir, réinventer ou de pouvoir redéployer une esthétique contemporaine qui fasse avec le monde tel qu'il est plus que dans le projet de la destruction ou de la patrimonialisation. C'est une troisième voie qui n'est pas entre les deux. [...] c'est faire avec des objets crasseux, pas nécessairement intéressants, mais juste faire avec. »<sup>26</sup>*

Dans leur propre contexte, les architectes de MDP et Anorak ont donc développé des dispositifs et des principes pour converser avec la matière et une partie des imaginaires du lieu en présence. Un grand nombre d'existences du lieu et des communautés imaginées à travers lui restaient cependant sous silence et, si le projet avait été accompli, n'auraient pas nécessairement trouvé leur place dans cet univers proposé, malgré tout régi par de fortes logiques de promotion immobilière. Si reconversion il y a dans le projet Himmos-Anorak, c'est donc avant tout au sein d'un projet plus large de reconversion similaire à celui de Assar, par touches intégrées à ce grand remplacement des imaginaires. Ces initiatives sont toutefois à relever tant elles se distinguent du projet d'Assar qui leur a succédé. Ces différences trouvent leur source, pour Cyrille, dans l'attitude du commanditaire qui, en ce cas, a laissé plus de marges de manœuvre à ses architectes que d'autres ne l'auraient fait : « *Tous les promoteurs ne sont pas comme ça. Ce qui était intéressant, c'est que celui-là n'avait aucun a priori esthétique. Certains goûts par moment, mais pas trop. Il y avait au fond deux critères qui étaient ultra terre à terre. Ça ne devait pas être à perte. Ce n'était pas un mécène, mais plutôt un homme d'affaires et en l'occurrence pour arriver à ce résultat, il avait pris une marge de manœuvre comme tous, qui était réduite par rapport à l'habitude. C'était le moment un peu crispé parce qu'il prenait plus de risques que d'habitude. Dans une ville qu'il connaissait moins et où a priori le niveau des finances est moyen chez tout le monde. Liège est moins riche qu'Anvers. Sa marge de risque était plus grande que d'habitude. [...] Souvent chez Himmos ils participaient [aux séances de travail sur l'architecture du projet]. Par exemple sur les questions de projets, ils sortaient de la pièce et regardaient d'un œil attentif ou moyennement distrait, mais en gros ils nous laissaient faire. C'était des discussions entre confrères, on va dire ça comme ça. »*

Fig. 142: Anorak (2009). Bavière: master plan. Vue en plan.

Fig. 143: Anorak (2009). Pépinière de Bavière devant la dentisterie. Photographie.



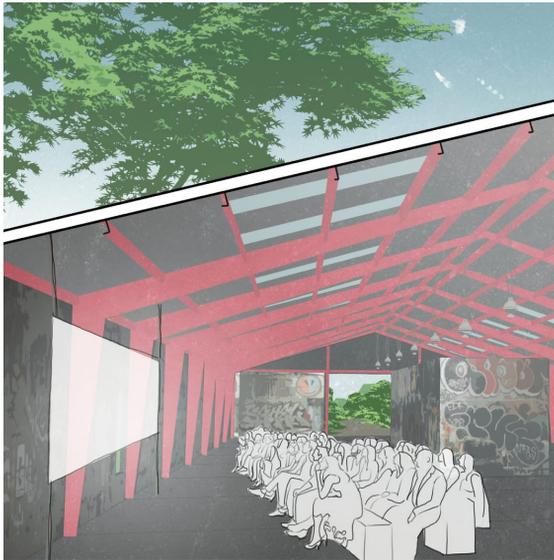
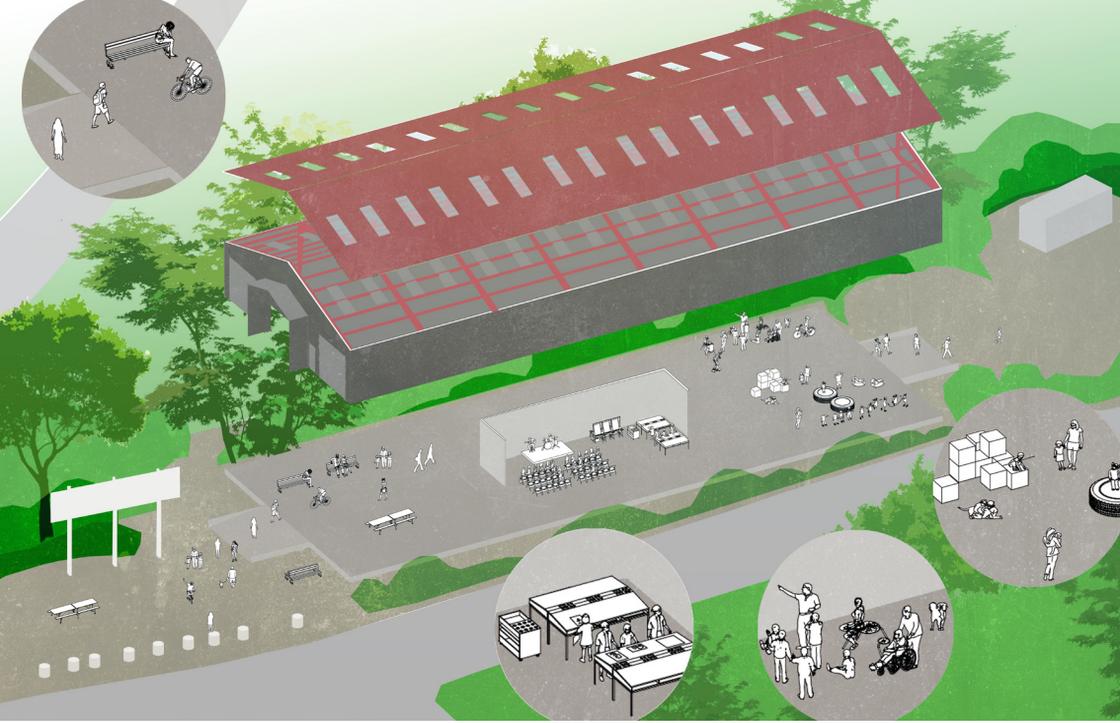
D'autres initiatives vont plus loin encore dans ce mouvement de reconversion. Dans le Champ des Possibles, l'agence Entremise est chargée en 2018 par l'Arrondissement Plateau-Mont-Royal d'une mission d'étude pour le futur de l'entrepôt situé au 77 Bernard, en suite d'une première démarche de consultation menée par le bureau Espace-Temps (Espace Temps 2017). Patrice, architecte fondateur de l'agence, rappelle le contexte de cette demande : « [Les responsables de l'arrondissement PMR] ont décidé, dans un premier temps, de demander à Espaces Temps de faire un préprojet [...] Ce qu'ils avaient imaginé dans leur peut-être naïveté, c'était que Espaces Temps allait identifier un programme puis des choses que les gens voulaient voir, puis eux, ils auraient pu engager un architecte pour construire ce programme-là. Mais ce qui a émergé, c'est que les gens avaient des visions très différentes pour ce bâtiment-là. Certains voulaient avoir une grande serre, d'autres une cuisine collective, d'autres le laisser tel quel pour garder l'esprit de la friche, d'autres en faire un musée. La liste des programmes proposés par la collectivité qui a été sondée était très riche, mais souvent contradictoire les uns avec les autres. » Face à cette impasse, Entremise, alors voisin du Champ, saisit l'arrondissement Plateau-Mont-Royal et obtient un contrat de deux ans pour y tester leur modèle de projet transitoire. Patrice explique :

«[O]n allait ouvrir les deux extrémités, deux grandes portes. On allait éclairer le bâtiment, nettoyer, garder les graffitis tels quels; tout était intact, sauf l'ouverture des deux grandes portes. Avec, sur le site, des gens d'Entremise qui auraient monitoré les activités, donc on aurait fait un calendrier ouvert; n'importe qui aurait pu proposer ça pour une fête d'enfant, une vente de fleurs, un spectacle de musique, ou un festival de graffitis. Tout le monde aurait pu proposer un projet avec l'autorisation puis la coordination d'Entremise. Donc, tu es sur Internet, tu dis : « Moi, j'aimerais ça faire une fête d'enfant. » Tu appliques sur l'agenda, tu expliques un peu. Puis on obligeait les gens, dans ce formulaire-là, à expliquer un peu c'était quoi leur relation avec ce site-là. Le but c'était aussi d'avoir des informations sur qu'est-ce qu'ils perçoivent actuellement, qu'est-ce qu'ils veulent faire à court terme, puis qu'est-ce qu'ils se verraient faire à moyen, long terme. »

Comme SYN-, mais porté dans le contexte de l'aménagement, Entremise posait un acte architectural simple amené à interagir avec les imaginaires du lieu en présence sans les supplanter. Percer les deux façades latérales de l'édifice jusqu'alors peu accessible, dangereux et insalubre pour la quasi-totalité des activités occasionnerait des « prises » sur cette réalité urbaine, pour reprendre le vocabulaire de Levesque. Pour autant, l'intervention restait suffisamment minimale que pour ne pas condamner les imaginaires préexistants, à commencer par ceux de Kabane 77. Ainsi, quand bien même le commanditaire public se situait dans un refus des positions de K77, c'est au travers de cette proposition que Entremise développera des communications avec le collectif. Les visuels développés pour défendre le projet figureront d'ailleurs de façon prédominante des activités prônées par K77, à commencer par des projections en intérieur et des espaces de création gratuits.

Fig. 144: Entremise (2018). Occupation du 77 Bernard Est: intentions. Axonométrie.

Fig. 145: Entremise (2018). Occupation du 77 Bernard Est. Visualisation.



L'intention de départ de Patrice, à travers ce projet, est d'étendre les imaginaires à prendre en compte pour le futur de l'entrepôt. Sa critique personnelle des travaux d'Espace-Temps consiste ainsi à pointer que ceux-ci « *ont contacté les acteurs du quartier, sauf— il y a une grande partie des utilisateurs qui n'ont pas été contactés qui utilisaient ce bâtiment-là à ce moment-là; c'était les graffiteurs, beaucoup de populations marginalisées qui allaient consommer de la drogue, puis toute une communauté de skate.* » L'intervention d'Entremise contenait en son centre une recherche de prise en compte des imaginaires préexistants du lieu et tirer profit de ces énergies en présence, à l'instar de Kabane 77, pour transformer l'entrepôt.

La figure de la reconversion convient particulièrement bien à cette initiative et, de façon plus générale à la philosophie de Entremise. L'agence voit son rôle comme une forme de médiateur entre des habitants et des propriétaires, mais aussi entre des temps d'occupation des espaces. Les propos de Patrice quant au travail autour de l'entrepôt sont marqués par une recherche de communication entre les acteurs. Pour lui, « *c'était notre forme de consultation par l'action, en permettant aux gens de tester des choses, tout en ouvrant un dialogue sur la suite.* ». Le collectif militant, tout comme l'arrondissement figuraient au centre de ces tentatives de mise en communication : « *on parlait beaucoup à Kabane 77, parce que nous, foncièrement, qu'est-ce qu'on voulait faire? On voulait légitimer ce qui se passait déjà [...] pour qu'on puisse présenter à l'arrondissement : « Ça, c'est un projet viable. Ça, c'est une voie vers laquelle on pourrait aller. » Ce qui n'était pas vraiment possible de faire quand eux, ils étaient rentrés avec une crowbar [NDA Barre à mine]. Fait que nous, on a vraiment été— le mot « Entremise » n'a jamais été si vrai. Dans ce temps-là, j'ai eu beaucoup de rencontres avec les gens de Kabane 77; nous, on essayait de dire : « Nous, on veut que ce que vous faites continue de se faire, mais il faut que ça passe dans le langage puis avec la confiance de l'arrondissement. » »*

Ce travail de reconversion passe donc par des interventions matérielles minimales, mais aussi par des dispositifs plus sociaux et moins visibles : entrer en contact avec des personnes, présenter ses intentions, en obtenir la confiance. Par la suite, cela aurait également pu inclure des assemblées plus larges. Patrice rappelle ce qui était prévu : « *ce qui aurait été intéressant après, c'est d'ouvrir le site, puis là, d'organiser sur le site des rencontres avec, justement, les Amis du Champ des Possibles, Mémoire du Mile End, même Aire commune, puis de tous voir ensemble comment on pouvait développer un programme, puis un projet, une gouvernance, une vision, dans le but d'aller après prendre 1.3 million, puis de l'asseoir dans le concret pour le pérenne.* »

Cette initiative semblait porter ses fruits. Après plusieurs années d'indécision dans le chef de l'arrondissement quant au futur de l'entrepôt, et une incapacité des responsables politiques et du collectif Kabane 77 à trouver un terrain d'entente, voire même à communiquer, le projet d'Entremise amenait un renouveau dans les dynamiques en place. Aline, membre de K77, rappelle comment, malgré des réticences de leur part, l'arrivée d'Entremise a permis d'ouvrir des perspectives plus amènes à leurs intentions : « *on arrivait à ce que peut-être, il y allait avoir quelque chose qui allait être proposé, puis la possibilité que pendant un été, Kabane s'occupe d'une sorte de programmation puis d'usage du lieu, parce qu'ils parlaient de faire des travaux, de le rendre minimalement aux normes pour qu'on puisse [...] rentrer à l'intérieur puis que ce soit ouvert. L'arrondissement a toujours voulu ce lieu-*

*là comme un lieu ouvert, mais un toit, comme un genre de gros gazebo ou pavillon de parc, mais ouvert, avec un toit qui protège. [...] il y avait cette idée-là de le rendre minimalement aux normes à l'été, puis que Kabane soit un peu là, avec Entremise qui nous surveille [rire], qui nous guide, gère un genre de calendrier d'occupation* ». La combinaison d'interventions matérielles minimales et d'une ouverture envers les mobilisations locales permettait à Entremise d'assurer, avec la cooptation des principaux concernés, une transformation des imaginaires sociaux du lieu progressive, ouverte et en prolongation de ceux déjà établis.

Ce travail des imaginaires du lieu est empreint de contraintes similaires à celles traitées dans le cas d'aménagements plus classiques. Celles-ci sont de nature technique, d'une part tel que sécuriser l'édifice, le doter d'éclairage ou d'un mobilier minimal. Économiques également ; un des points de tension avec le commanditaire public se voyait ainsi dans les fonds alloués et leur provenance. L'arrondissement avait immobilisé à l'époque un budget de plus d'un 1 millions de dollars pour l'opération de réaménagement au sein duquel Entremise revendiquait d'inscrire le projet d'occupation transitoire : « *nous, ce qu'on essayait de faire, puis en vain, c'est de dire : « Le projet transitoire, faut pas que vous preniez de l'argent de fonctionnement, faut pas que vous preniez de l'argent comme si c'était un événement. Il faut que vous preniez de l'argent, à même le budget d'immobilisation, parce que c'est une première phase du projet immobilier.* » Puis ça, on n'a pas gagné cette bataille-là, mais on souhaiterait que ça le soit parce qu'on ne veut vraiment pas être vu comme un festival éphémère. » En filigrane, se lisent ici aussi les contraintes d'un commanditaire contre qui les architectes « gagnent » ou « perdent » des « batailles », dans un vocabulaire proche des auteurs de projet abordés précédemment. À ce titre, l'intervention minimale proposée par Entremise fut l'objet d'un difficile travail de conviction :

*« [...] à chaque fois qu'on allait visiter, il y avait du monde à l'intérieur. Puis, l'arrondissement bloquait la porte à chaque deux semaines, mais en sachant bien qu'elle allait être défaite. Ça aussi, ça a été un gros combat qu'on a réussi à— qu'on a mené avec l'arrondissement. Même avec le projet qu'on offrait avec les portes ouvertes, ils disent : « Oui, mais si quelqu'un se blesse ou se fait violer dans cet espace-là, ça va être nous qui va être responsables. » Puis là, il fallait leur rappeler : il y a quelqu'un qui avait été laissé mort après une overdose. Il y a déjà du monde, puis ce n'est pas parce que là, vous— en bloquant la porte, ils se déresponsabilisent; ils ont fait leur acte de prendre les mesures nécessaires pour ne pas que ce soit occupé, puis après ça, ils se ferment les yeux sur toutes les choses qui se passent déjà en se disant : « S'ils se blessent, c'est de leur faute. » Je trouvais ça comme : « Okay, vous êtes l'arrondissement; c'est le but. What the fuck, que vous ne considérez pas concrètement; il y a moins de chance qu'il se passe de quoi si c'est officiellement ouvert que si vous faites comme s'il était fermé puis que tout le monde y va pareil. » Fait que c'est ça, on a quand même gagné cette bataille-là. »*

Comme Assar ou les architectes de la Province à Bavière, Entremise se situait donc dans une position critique des positions de son commanditaire et, par différents moyens, s'est investi à faire changer ces positions. À la différence des deux autres agences professionnelles, cet investissement se fait cependant de façon à garantir un dispositif accueillant la diversité des imaginaires sociaux en présence et non de façon à modifier de quelques degrés les imaginaires issus du commanditaire au travers de leur mise en matière. Cette différence s'exprime en particulier dans le rapport de ces architectes à la concertation

publique. Les architectes d'Entremise conçoivent leur travail comme intrinsèquement social, alimenté et alimentant les publics et les usages en présence sur les lieux d'interventions. Dans les autres cas étudiés, ce contact aux habitants et, plus largement, aux personnes attachées aux lieux est renvoyé à des expertises extérieures aux tâches d'architecture.

Arnaud, architecte à la Province, insiste ainsi sur les démarches d'un bureau de paysagisme parisien employé par Bavière Développement pourtant en fin de parcours de la conception du projet : *« il y a quand même une grande volonté de la Ville et du promoteur d'aller dans leur sens [des citoyens] hein, puisqu'ils se sont quand même attachés les services du bureau Frys, et ils n'ont pas du tout hésité quand la Ville leur a un peu poussé l'idée de travailler avec eux hein, ils ont dit « d'accord, parfait ». Et alors ce monsieur lui a un peu fait le tour du quartier, a rencontré toutes les associations, pour écouter, entendre ce que le citoyen d'Outremeuse voulait, ou espérait quoi... Et quelles étaient ses craintes. Donc ça ça a vraiment été une bonne démarche du promoteur, à mon avis qui est assez rare. »* De même, Vlan Paysages met en valeur une autre expertise extérieure lors de la justification de ses projets d'aménagement pour le secteur Saint-Viateur-Est : *« L'intégration d'une expertise en consultation publique dans ce mandat a donné lieu à la création d'une table de concertation impliquant, entre autres, les résidents riverains pour développer le projet tout au long de son processus et une présentation au grand public pour valider le concept global avant de détailler le plan d'ensemble. »* Sorties hors du champ de la conception architecturale, ces tâches de concertation ne suscitent cependant que des changements mineurs dans des projets déjà avancés et ne procèdent pas du rapport dialectique que SYN- ou Entremise instaurent.

En définitive, ce travail de reconversion est pourtant identifié comme un horizon à atteindre pour les architectes, sans que les conditions le permettent bien souvent. André affirme *« dans l'idéal, j'imagine que justement, on doit essayer de faire un peu le tour des riverains, pour essayer de poser quelque chose au départ... Voilà, je ne pense pas que ça a été fait... [...] [Mon rôle c'est] D'abord d'être à l'écoute, évidemment, de toutes personnes qui sont vraiment impliquées et... voilà. Et puis essayer de traduire au mieux leurs préoccupations pour sortir quelque chose de plus confortable, dans le sens où il rejoint le maximum de leurs préoccupations [celles des citoyens et des partenaires du projet]. »*

Cherchant à répondre à ce but que se fixent d'autres sans pouvoir l'atteindre, le projet d'Entremise ne verra cependant finalement pas le jour. Peu de temps après que des accords soient obtenus pour le mener à bien, l'entrepôt sera victime d'un incendie. Les murs et la toiture attaqués par les flammes devront être démantelés, laissant derrière eux la structure métallique qui les soutenait. Par là, c'est l'univers des possibles que l'espace pouvait contenir, tant qu'il restait couvert et fermé au moins partiellement, qui est parti en fumée pour Kabane 77 et pour d'autres. Si Entremise mènera par la suite de nombreuses autres initiatives s'inspirant de ce premier projet, cet incendie mettra cependant fin à leur implication au sein du Champ des Possibles.

Ainsi, les deux cas de « reconversion » menés dans les cadres professionnels de la pratique architecturale ici considérés, la pépinière de Desvigne à Bavière et l'entrepôt d'Entremise dans le Champ des Possibles ont chacun été avortés dans des circonstances qui

leur sont propres. Le premier s'arrête en suite d'une crise économique, le second en suite d'un incendie accidentel. Si ces arrêts de projet ont des causes différentes et non comparables, ils permettent toutefois de considérer que, dans les deux cas, ces projets n'ont pas repris dans les interventions ultérieures de transformation des lieux. Ces pratiques qui prolongent autant qu'elles agrandissent les imaginaires sociaux des lieux qu'elles abordent peuvent à ce titre être mises en question dans leurs capacités à être intégrées et pérennisées au sein des milieux professionnels de l'aménagement. En particulier, dans le cadre de sites à forts enjeux économiques comme le sont quasi systématiquement les espaces de friches, ces initiatives semblent rapidement écartées. Soit elles sont renvoyées à des acteurs événementiels, à l'image du 77 Bernard qui se verra occupé et géré par Pop Montréal et son programme Entrepôt 77. Soit elles sont simplement disqualifiées et abandonnées au profit de projets de développement plus classiques, à l'image du projet de Bavière Développement qui fera démolir la dentisterie, et ne tardera plus à raser la pépinière de Desvigne et le porche de Bavière se délitant tout deux suite à une absence d'entretien.

## Quelle place pour la reconversion avec les lieux en architecture ?

Peut-il donc y avoir une activité professionnelle architecturale de la reconversion effective ? Ou le travail des imaginaires des lieux effectués par les architectes dans ce cadre ne peut-il que se limiter à des opérations de reconversion, de fétichisation ou de banalisation ? Certaines initiatives de grande ampleur peuvent alimenter ce questionnement. L'urbanisme transitoire dont se réclame Entremise est un champ en pleine expansion qui connaît des projets phares dans lesquelles cette figure d'un architecte de la reconversion pourrait être observée. Parmi d'autres, les opérations parisiennes de la coopérative d'occupation temporaire Plateau Urbain sont devenues iconiques de cette mouvance. Le collectif, fondé par des urbanistes en 2013, s'engage à « *agir sur les friches pour que la ville profite à tous* » et « *rassembler les acteurs d'expériences collectives* »<sup>27</sup>. L'opération d'occupation transitoire de l'ancien hôpital Saint-Vincent-de-Paul, « Les Grands Voisins », développée de 2015 à 2020 sur une surface ayant varié de 3,5 à 1 hectares, s'est rapidement imposée comme preuve de la capacité de la coopérative, et plus largement de l'occupation transitoire, à contribuer aux grandes opérations de réaménagement hors des systèmes usuels de promotion immobilière. L'opération sera suffisamment convaincante que pour amener la Région Île-de-France en 2018 à confier à Plateau Urbain un second grand site à enjeu, celui des anciens entrepôts logistiques de Universal Music (2,2 ha). Le site, depuis renommé sous l'évocateur appellation « Plate-forme des acteur.ice.s de Demain (Absolument Fantastique) » ou PADAF rassemble, sur le modèle des Grands Voisins, une centaine de petites structures, jeunes entreprises tournées vers le secteur culturel, artistes, artisans et un centre d'hébergement pour demandeurs d'asile dans l'attente du réaménagement du site.

Le récit que fait Plateau Urbain de l'aventure des Grands Voisins permet d'envisager la portée effective du projet sur les imaginaires du site. Des « ateliers de la Transition » ont été mis en place régulièrement, mettant les porteurs du projet d'écoquartier succédant à l'occupation temporaire en conversation avec les acteurs des Grands Voisins. Ceux-ci

sont ainsi présentés comme ayant abouti à plusieurs évolutions significatives du projet : adaptation du programme immobilier (intégration d'une dimension d'économie sociale et solidaire et de loyers différenciés, intégration d'un centre d'hébergement d'urgence et d'espaces communautaires), adaptation des ambitions écologiques (intégration de stratégie de réemploi des matériaux, d'une gestion des eaux pluviales à la « source », d'espaces verts et de dispositifs développés au sein des Grands Voisins, réutilisation de 50 % des bâtiments existants, etc.) et adaptation des principes de gestion (mise en place d'un gestionnaire de quartier, création de lieux communautaires fédérateurs)<sup>28</sup>.

Le dossier de clôture des Grands Voisins de Plateau Urbain souligne que leurs interventions, en coopération avec la structure d'hébergement Aurore et les architectes de Yes We Camp « *contribuent à faire basculer les imaginaires du site : passer d'un hôpital désaffecté à un quartier habité.* » (Plateau Urbain et al. 2020). Le travail des imaginaires sociaux de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul par Plateau Urbain et leurs partenaires peut être assimilés à des opérations de reconversations entre des imagineurs en présence, par différents dispositifs matériels et sociaux mis en place au cours des cinq années d'occupation. Ces opérations montrent leur résultat dans le bilan du projet. La chorégraphie de la constitution d'un espace commun mise en valeur par Sylvette Babin semble aussi effective dans les tables à pique-nique de SYN- que dans les Grands Voisins de Plateau Urbain : les imagineurs se sont adaptés les uns aux autres, ont laissé leurs imaginaires du lieu s'agrandir tout en conservant un prolongement de ce et ceux à quoi et à qui ils étaient attachés.

Une critique située des Grands Voisins serait à faire, qui permettrait de relativiser cette analyse. L'opération et ses porteurs, aujourd'hui iconiques dans les milieux de l'occupation transitoire et de leur étude, constituent des références qui sous certains aspects peuvent encore paraître intouchables de par les espoirs qu'ils nourrissent. Les analyses et commentaires sur le projet ont souvent eu l'allure de plaidoyers ou de récits fascinés par cette aventure parisienne. Plusieurs éléments pousseraient cependant à une prise de recul. D'une part, des aveux des fondateurs mêmes de Plateau Urbain, Simon Laisney et Paul Citron, le modèle des Grands Voisins est particulièrement circonstanciel et peu reproductible en l'état (Chaudieu 2019). D'autre part, d'aucuns ont récemment souligné les accents managériaux que Plateau Urbain a pu prendre dans la gestion de la PADAF (Eggrickx 2022a) et leur participation à la montée d'une marchandisation de l'urbanisme transitoire (Eggrickx 2022b). Ces premières critiques permettent de relativiser les caractérisations parfois hâtives qui renverraient les pratiques de Plateau Urbain ou d'autres à des opérations en rupture franche avec les modèles usuels de gestion capitaliste du foncier urbain. Si reconversion il y a, celle-ci n'est donc pas nécessairement toujours au service de toutes et tous, ni détachée des systèmes de domination, notamment économiques, en place. Il faut en tous cas constater l'expansion considérable que l'association -depuis devenue coopérative- a prise depuis ses premiers essais. Lauréat du Palmarès des jeunes urbanistes 2016, dotée d'une trésorerie de plus d'un million d'euros<sup>29</sup> et d'une équipe de 72 collaborateurs, la structure a largement développé son capital économique et sa légitimité culturelle et monnaie aujourd'hui son expertise à travers toute la France et à l'étranger, constituant une référence incontournable de l'urbanisme transitoire. La perspective du travail des imaginaires des lieux peut amener à questionner -sans qu'une réponse puisse

être apportée ici- à quel point les pratiques de Plateau Urbain permettent à d'autres communautés d'exister, et à quel point ces pratiques permettent à Plateau Urbain, en tant que communauté professionnelle, économique et sociale d'exister.

Les succès de Plateau Urbain témoignent de l'existence et de la viabilité à grande échelle des opérations de reconversion dans des contextes de pression économique similaire à ceux précédemment traités. Les architectes de SYN-, Michel Devisgne Paysagiste/Anorak, Entremise ou Plateau Urbain/Yes We Camp partagent ainsi, dans les cas étudiés, cette propension à prendre à bras le corps le travail des imaginaires sociaux de leur lieu d'intervention. Pour ce faire, ils développent des dispositifs sociaux et matériels permettant non seulement de prolonger des imaginaires établis, mais aussi d'agrandir ceux-ci, d'y intégrer de nouveaux êtres, de nouvelles images, de nouvelles valeurs, de nouvelles populations sans non plus les imposer aux communautés préexistantes à travers le lieu concerné.

On peut rapprocher cette attitude de ce que Luka et al. (2015) identifient comme un « *urbanisme des possibles* » dans le cas du réaménagement du quartier des spectacles de Montréal. Ce « downtown » montréalais a en effet fait l'objet depuis le début des années 2000 d'efforts de la part de la Ville de Montréal pour requalifier ses espaces dans une stratégie fondée sur des locomotives culturelles (salles de spectacles, musées et centres d'art ...) et l'animation culturelle et artistique planifiée et spontanée (Festival international de Jazz, Francofolies, mois des Fiertés ...). À travers l'analyse de la lutte pour la conservation de l'interlope Café Cléopâtre, Mathieu Le Bel (2012) avait déjà pointé la façon dont ce quartier central de la métropole faisait l'objet d'un « *choc des mémoires* » quant à ces transformations, entre une institutionnalisation culturelle et touristique d'activités historiques du quartier mises au passé - strip clubs, bar gays, ... - et la défense citoyenne de la conservation de ces activités en tant que patrimoine vécu important, voire vital pour ces populations. Luka et al. (2015) ont étendu cette analyse à l'ensemble de la pratique urbanistique déployé par la Ville de Montréal dans le Quartier des Spectacles. Le partenariat fondé entre la variété d'acteurs culturels du quartier vise, pour les auteurs à « *permettre à une grande diversité d'acteurs de participer à la programmation et l'animation du quartier. Le Partenariat agit un peu comme un gestionnaire de salle de spectacle qui aurait eu le mandat des autorités municipales d'animer un espace public, sans compromettre le caractère public de celui-ci* » (p.183). Ceux-ci analysent cependant différents pendants de cette dynamique. L'une est essentiellement capitaliste et, à l'instar des nombreuses agglomérations dans le monde vise à ramener des capitaux dans le centre-ville par le truchement de l'industrie du spectacle et de la culture, non sans lien aux propos de Lipovetski et Serroy (2016) sur l'esthétisation du monde. L'autre constitue précisément cet « *urbanisme des possibles* » que Luka et al. (2015) pointent comme une spécificité montréalaise et qu'ils définissent comme « *une approche capable de concilier différentes dynamiques sociales dans un même espace urbain plutôt qu'une tentative d'« améliorer » la ville en imposant une approche unique et uniformisante. [...] En tant que projet urbain, le Quartier des spectacles ne devrait pas monopoliser l'identité de cette partie de la ville et pourrait, à long terme, s'hybrider à d'autres identités ou d'autres imaginaires.* » (p.187). Cet urbanisme des possibles, fondé sur une approche plus « *carnavalesque* » et moins spectaculaire<sup>30</sup>, me semble faire

écho à ces pratiques de reconversations architecturales que j'évoque ici. Pour Luka et al. (2015, p. 197), de telles attitudes devraient permettre de « *laisser place à des interventions plus modestes qui se basent sur le capital culturel des institutions existantes tout en facilitant la réappropriation, l'émergence de petits joueurs et la possibilité de nouvelles collaborations afin que ce site d'abord construit pour la classe touristique (re)devienne un espace réellement habité, vécu et co-créé.* » Placer dans le cadre architectural à proprement parler, cela revient, me semble-t-il, à fonder des pratiques (re)mettant en conversations les acteurs et la matière en présence, en évitant de surimposer des projets préalables sur ceux-ci, mais en proposant des opportunités de conversations, à l'instar des tables de SYN-, de la pépinière de Desvigne ou des interventions d'Entremise. La lecture de ces reconversations au prisme des expériences de Plateau Urbain ou de l'urbanisme des possibles de Luka et al. permet cependant d'autant de mettre en garde sur la proximité de telles approches à celles, bien plus délétères, de spectacularisation de la ville au service de capitaux privés.

Je n'entends donc pas, par ce constat, porter ces pratiques comme exemples à suivre nécessairement, face à des pratiques de fétichisation, de banalisation ou de reconversion qui seraient à pourfendre. Chacune répond à des conditions spécifiques dans lesquelles les architectes abordés investissent et étendent différemment les marges de manœuvre à leur disposition pour déployer leurs savoir-faire malgré un intense univers de contraintes. Cette caractérisation doit se comprendre comme un portrait de ces pratiques, dépeignant les différentes façons dont des architectes se saisissent des imaginaires sociaux de leurs lieux d'intervention, les conditions et les effets de ce travail. Dans ce cadre, les architectes de la reconversion qui viennent d'être décrits permettent de considérer que, dans cet univers professionnel de contraintes, certains développent des pratiques alternatives qui leur permettent d'assumer plus frontalement ce travail des imaginaires sociaux des lieux. Face aux esprits des lieux, ceux-là font alors peut-être figure de médium : ils posent des actes créant des ponts entre les communautés imaginées et, par leur travail, permettent aux imagineurs et à leurs imaginaires de s'exprimer et de négocier leurs liens d'attachement dans la transformation de ces lieux qui leur sont chers.

## Conclusions

Par l'exploration d'une variété de pratiques impliquées dans les transformations de Bavière et du Champ des Possibles, cette enquête a permis de mettre en valeur différents rôles que prennent les ingénieurs de l'enchantement se saisissant des imaginaires sociaux des lieux. Cette exploration a d'abord abordé les pratiques d'une variété d'acteurs culturels et créatifs activement impliqués dans ce travail. Ces ingénieurs de l'enchantement du lieu -professionnels de la communication ou de l'événementiel, graphistes, artistes, militants- ont été distingués par la façon dont leurs activités amènent tantôt à réduire, tantôt à élargir les imaginaires sociaux préexistants. De même, l'enquête montre que, là où certaines pratiques amènent à remplacer ces imaginaires par de nouvelles conceptions des lieux, d'autres s'emploient à prolonger ces imaginaires au sein de la transformation en cours.

Ce portrait de pratiques a également mis en valeur à quel point le travail des limites des lieux, de leurs noms, de leur(s) histoire(s), de la façon de la raconter et de leur occupation

constituent des composantes importantes de ce travail des imaginaires de lieu dans le cadre de la transformation contemporaine des friches urbaines. Cette importance qu'accordent les acteurs à ces éléments par leur travail permet ainsi à relativiser une fois de plus les préconçus courants dans la littérature sur les friches tels qu'ils ont été abordés dans le récit à dominante théorique.

Ce dernier chapitre amène à considérer la situation des pratiques professionnelles des architectes au sein de ce portrait du travail des imaginaires. Les architectes impliqués à Bavière et dans le CdP font montre d'attitudes différenciées, qu'ils prolongent ou remplacent les imaginaires du lieu concerné, qu'ils les élargissent ou les réduisent par leurs actions. Quatre figures-type sont détachées, qui renvoient à ces attitudes différenciées. Certains, centrés sur un travail de reconversion des lieux, opèrent un remplacement des imaginaires en place tout en proposant une pensée nouvelle et élargie du lieu. D'autres, que je renvoie à un travail de fétichisation, prolongent des imaginaires en place, mais les réduisent à une portion congrue d'éléments symboliques choisis relativement arbitrairement. D'autres encore, auquel j'attribue un travail de banalisation, remplacent autant qu'ils réduisent les imaginaires des lieux concernés ; ils font d'un espace spécifique, doté d'une identité reconnue, un élément du tissu urbain générique doté de peu de distinction. Enfin, certains architectes participent d'un travail de « reconversion » avec les lieux. Ils s'emploient à prolonger les imaginaires préexistants de ces lieux tout en les élargissant ; ils proposent des dispositifs permettant une transformation des lieux centrée sur la négociation avec certains imaginaires et leurs communautés existant à travers les lieux.

Ce portrait des pratiques ne se conçoit cependant pas comme un gradient pointant d'un côté des « mauvaises » pratiques et de l'autre des « bonnes ». Plutôt, il contribue à mettre en valeur que ce travail des imaginaires sociaux des lieux prend une place différente et possède des conséquences différentes pour les populations et les espaces concernés dans le travail de différents architectes impliqués dans la transformation des friches. Quand certains l'intègrent fondamentalement dans leur activité professionnelle, d'autres en font un élément relativement périphérique, voire absent. Cela pointe également dans le sens d'une trajectoire de diversification des métiers de l'architecture plusieurs fois identifiée par ailleurs (Haumont 1982, Biau 1997 selon Chadoin 2021). Dans tous les cas, en tant que concepteurs des transformations de nos espaces de vie, leurs actions, les lignes qu'ils tracent, la façon dont ils manipulent la matière possèdent un poids et des conséquences pour ces lieux, ces populations et leurs imaginaires. En ce sens, les architectes s'inscrivent dans ce que Léopold Lambert (2012) a nommé une « *impossibilité d'innocence* » : ils sont dotés d'une responsabilité sociale et politique envers les actes qu'ils posent.

Cette responsabilité, cependant, est à relativiser à l'aune des univers de contraintes dans lesquels l'ensemble de ces architectes sont situés. Si leurs pratiques et leurs conséquences sont différenciées, elles ne le sont pas en suite de choix posés en toute autonomie. Comme le précise Olivier Chadoin (2021, p. 206), en architecture « *la dépendance aux ressources matérielles et financières est toujours importante et entrave fortement l'autonomie de la pratique des architectes* ». Ainsi les pratiques précédemment étudiées sont au moins autant le résultat de leurs conditions de production qui cadrent les possibilités d'action de ces architectes. L'enquête a souligné la prévalence des commanditaires dans l'ensemble des

projets explorés et des logiques économiques et rentabilistes qui les animent souvent à différents degrés. Cela est particulièrement visible dans le contexte du réaménagement des friches urbaines qui nécessite d'autant plus de moyens financiers en raison des circonstances particulières attachées à ces contextes (opérations de démolition, de dépollution, études supplémentaires, etc.). Pour autant, même dans ces contextes de contraintes exacerbées, les architectes manifestent dans de nombreux cas des capacités à développer des stratagèmes diversifiés pour étendre leurs marges de liberté et négocier avec le commanditaire des évolutions du projet plus proches de leurs convictions. Les entretiens révèlent que ces convictions -qui ne sont pas nécessairement suivies d'actions- vont par ailleurs systématiquement dans le sens d'une plus grande conservation des traces matérielles, d'une consultation des populations en place et d'un respect de leurs attachements et de leurs imaginaires.

Ce portrait des pratiques ne constitue pas une enquête exhaustive et systématique de l'ensemble des pratiques architecturales dans les friches, ni même dans le cadre de Bavière et du Champ des Possibles. Ces conclusions doivent donc être comprises dans le cadre situé de ce travail. Pour autant, l'enquête apporte des éléments pour comprendre le travail des imaginaires sociaux des lieux et sa prise en compte dans le champ professionnel de l'architecture.

## Notes du chapitre

- 1 Je remercie Louise Compère de m'avoir inspiré ce terme, un peu par inadvertance, lors de la défense de son TFE. Compère L (2022). La reconversion des friches urbaines une étape transitoire vers une ville durable. Mémoire de fin d'études. Direction: R. Occhiuto et E. Baldin. Faculté d'Architecture de l'Université de Liège.
- 2 Dagonnier E. (2023). B3 : le nouveau nom du bâtiment du pôle des savoirs à Liège – Bavière. RTBF.be. En ligne: <https://www.rtbf.be/article/b3-le-nouveau-nom-du-batiment-du-pole-des-savoirs-a-liege-baviere-11137868>
- 3 Kunysz P. (2017). Entretien avec Sophie et Clément, attachés au député provincial à la culture.
- 4 Ville de Liège (2016). La bibliothèque des Chiroux. Site de la Ville de Liège. En ligne: <https://www.liege.be/fr/vie-communale/projet-de-ville/grands-projets/a-venir/la-bibliotheque-des-chiroux>
- 5 À noter que Vassor et Verquere posent cette définition dans un contexte bien différent, celui d'une tentative de caractérisation des utilisations du récit dans les travaux de Anna Tsing, Donna Haraway et Vinciane Despret.
- 6 Vlan Paysages (2014). Secteur Saint-Viateur est 2008-2014. En ligne: <https://www.vlanpaysages.ca/projets/rue-saint-viateur-est-vlan-paysage/>
- 7 Ibid.
- 8 Ibid.
- 9 Colpron Suzanne (2018). La ville réinventée. Le champ amoureux. La Presse, 02/08/2018. EN ligne: [https://plus.lapresse.ca/screens/d8425c13-78ef-401f-8019-3dbee84dab8f\\_\\_7C\\_\\_0.html](https://plus.lapresse.ca/screens/d8425c13-78ef-401f-8019-3dbee84dab8f__7C__0.html)
- 10 Kunysz P. (2021). Entretien avec Catherine, ancienne coordinatrice des ACdP, 5/11/2021.
- 11 Contacté, Roger Latour n'a pas souhaité accorder un entretien concernant le CdP, renvoyant à son ouvrage.

- 12 Kunysz P. (2021). Entretien avec Kate, ancienne coordinatrice des ACdP, 4/11/2021.
- 13 Kunysz P. (2017). Entretien avec Arnaud, architecte en charge du projet de pôle culturel à Bavière.
- 14 Malgré plusieurs tentatives de contacts par différents médiums, Vlan Paysages est resté injoignable pendant la durée de l'enquête. Le contexte de conception du réaménagement de Saint-Viateur Est du point de vue de ses architectes est donc inféré sur base de la littérature grise disponible et du recoupement avec d'autres entretiens.
- 15 Réunion d'information publique
- 16 Selke Philippe (2023). Habiter le triangle de Bavière. *Architectura*, 16/01/2023. En ligne: <https://www.architectura.be/fr/actualite/habiter-le-triangle-de-baviere/Assar> (n/c). Bavière, Lot D. En ligne: <https://www.assar.fr/project/baviere/>
- 17 Ces propos sont directement inspirés d'une intervention sur les réseaux sociaux de l'architecte et critique néerlandais Mark Minkjan définissant le « veneerism » comme « an architectural style that adds the thinnest possible layer of historicity, local culture, ecology, affordability or accessibility to get permission to build multimillion real estate schemes with the highest possible return on investment per square meter. » (Twitter, 2021)
- 18 Si ce n'est via la recherche d'un passage de la voie ferrée, qu'ils situent en continuité de l'avenue rue Henri-Julien. L'étude identifie succinctement l'usage informel des passages à l'endroit du Champ.
- 19 « Concentrer les humains et les activités de la vie humaine dans l'espace et maximiser les interactions et les interférences [...] Aussi important que la densité, la multiplicité de possibilités de parcours et la simultanéité des activités et événements sont aussi primordiales dans le condensateur social. Il doit être perméable et il doit permettre un maximum de mutations. »
- 20 Iresidence (N/C) -. Le Mil-N. En ligne: <https://iresidence.ca/fr/condos/Miln/>
- 21 Images Montréal (2020). Plateau 54. En ligne: <https://imtl.org/image.php?id=11216>
- 22 Malgré des tentatives de contact répétées, les agences concernées sont toutes restées injoignables.
- 23 Ce premier exemple tient cependant moins de grandes opérations stratégiques à proprement parler, semblables à celles précédemment abordées et ancrées dans des contextes économiques et politiques structurants, que d'une forme de tactique de plus petite échelle, moins conditionnée et plus capable d'attitude critique vis-à-vis des structures en place. Je renvoie ici à la distinction stratégie/tactique déployée par De Certeau (1980)
- 24 Il faut noter que les travaux de Luc Levesque sur les interstices urbains précèdent cette intervention. Voir notamment Levesque 1999.
- 25 Kunysz P (2021). Entretien avec Cyrille, architecte responsable du projet Himmos-Anorak, 17/08/2021
- 26 Ibid.
- 27 Voir <https://www.plateau-urbain.com/>
- 28 Les Grands Voisins (2020). Et après? Un futur quartier. En ligne: <https://lesgrandsvoisins.org/les-grands-voisins/futur-quartier/>
- 29 Chiffre fourni à la fin 2020 (Eggrickx 2022a)
- 30 Luka et al. (2015) utilisent le carnivalesque sur base d'une opposition entre d'une part une lecture bakhtinienne du carnaval le définissant comme des circonstances « qui créent réellement des espaces et des moments de rencontre entre différents segments de population et les artistes » et amenant une confusion recherchée entre acteurs et spectateurs, et d'autre part une lecture inspirée de Pierre Popovic voyant Montréal comme le théâtre d'une « festivalisation » mercantile et non plus subversive. Cette lecture rejoint par ailleurs l'analyse de Emmanuelle Lallement (2023, p. 66) des festivités urbaines et de leur ingénierie de l'enchantement pour qui « Si les anthropologues ont défini la fête ou le phénomène festif comme catégorie universelle de l'excès, de la rupture temporelle et de l'inversion de l'ordre coutumier, il paraît illusoire désormais de considérer la fête selon cette grille d'analyse, tant nous vivons dans un monde de fêtes organisées, contrôlées, institutionnalisées, professionnalisées, voire industrialisées. »







# L'existence en friche

Pavel Kunysz

- Conclusion générale
- Bibliographie

**Conclusion  
générale**





*« Rémus franchit la frontière contestant la loi par sa pure désobéissance, reçoit ce que la loi prévoit lorsqu'elle est ainsi niée : il est tué par son frère. J'aimerais ainsi poursuivre ce mythe en imaginant que le corps de*

*Rémus fut été laissé dans la tranchée de Romulus, c'est-à-dire l'épaisseur de la ligne, là où il reste libéré de cette loi qu'il souhaitait contester.*

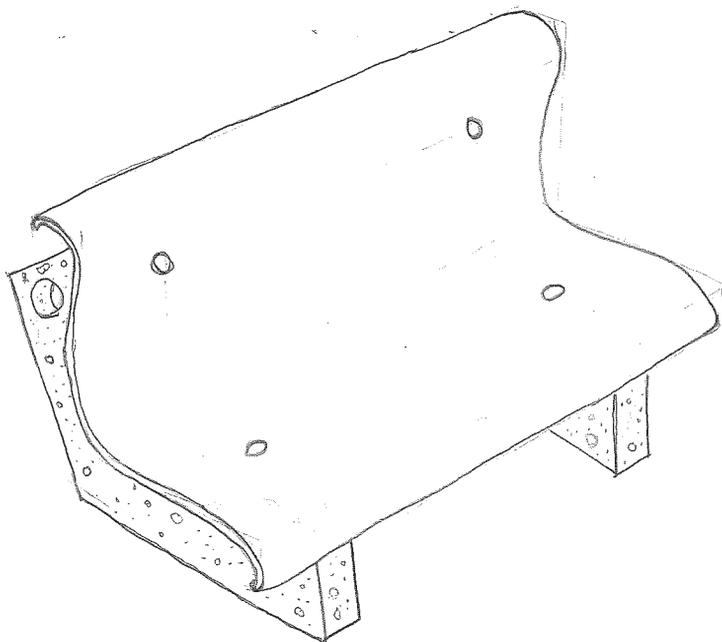
*Ce pouvoir violent qu'à l'architecture sur les corps relève de la responsabilité de l'architecte. Ces lignes, il ou elle les trace en connaissance de leur pouvoir. S'il ou elle n'en est pas conscient(e), son ignorance est elle aussi préjudiciable, car on ne saurait se défendre d'un tel effet sur les corps en invoquant une quelconque humilité dans un système qui nous dépasse. Quant aux corps eux-mêmes, il leur reste toujours à subvertir du mieux possible - nul ne peut s'échapper - le pouvoir des lignes, en creusant leur épaisseur oxymorique, ou bien en marchant, tels les funambules du 9 novembre 1989 qui n'exprimèrent autrement l'obsolescence du Mur qu'en s'installant sur les 30 centimètres d'épaisseur de son tracé. »*

Léopold Lambert (2013), Que trouve-t-on dans l'épaisseur d'une ligne?



## **Conclusion générale**

## Banc vert



150 cm x 80 cm x 45 cm

Coque de plastique vert moulée, rivetée en quatre points à deux tenants en béton ancrés au sol. La couleur est délavée en plusieurs endroits. Un coin est cassé, laissant apparaître une couche structurelle de fibres de verre.

Réalisation : inconnu

Enfants, mes amis et moi nous rendions au Banc Vert. Dans ce petit village gaumais vallonné, une large banquette de plastique surmontait la colline, à quelques centaines de mètres de la maison. Le Banc Vert n'était pas qu'un banc. Le Banc Vert était cet arbre derrière la banquette, ce petit rond-point qui les accueillait, ces épaisses haies qui le ceignaient, et dans lesquelles nous nous réfugions souvent, pour jouer à cache-cache, pour nous raconter des confidences, pour explorer. Chaque jour ou presque, l'un de nous allait chercher les autres. On savait que, irrémédiablement, nous nous retrouverions au Banc Vert, pour un moment ou des heures. Cette coque de plastique moulée était le centre d'un monde bien particulier qui dépassait de loin les desseins de son designer.

Une vingtaine d'années plus tard, j'erre avec mon frère, à la veille de sa paternité, dans l'obscurité de la nuit. Nous nous retrouvons, un peu mécaniquement, au Banc Vert. Il se rappelle aussi du Banc Vert et des nombreuses après-midi qu'il passait là avec ses amis. Le Banc Vert n'est plus vert, ni même en plastique. Ses haies ne sont plus que des parterres de fleurs. Nous contemplons le temps qui passe, et les souvenirs qui s'effacent. Je note qu'après tout, c'est bien lui qui avait cassé ce pauvre banc, des années auparavant.

Il s'énerve, rôle de tout son saoul. C'est un autre qui avait fait cette acrobatie, atterri lourdement sur la coque en plastique, l'avait fêlée avant de l'accuser à travers tout le village. La rumeur avait couru, enflé, et gagné jusqu'à son propre frère malgré ses efforts pour rétablir la vérité. Il faut dire qu'un ado qui abîme un banc dans une grande ville, c'est à peine remarquable, un ado qui abîme un banc dans un petit village gaumais sans actualité, c'est un fait de vandalisme majeur.

Le Banc Vert est un rond-point, élément infrastructurel s'il en est, dont l'utilité au beau milieu d'un village d'à peine 450 habitants n'est pas sans poser question. Aux yeux d'un passant lambda, ou d'un urbaniste un peu hâtif, il ne serait qu'une anomalie, un vide à remplir et à réaménager, pas très différent d'une friche. Pourtant, ces quelques mètres carrés de pelouse, ce vert délavé, cette coque de plastique brisée aujourd'hui remplacée et ces thuyas arasés ont permis à différentes communautés de s'imaginer et d'exister, au moins partiellement ; une communauté d'enfants dont je faisais partie, une communauté d'adolescents, dont mon frère, la communauté d'un village aussi, l'utilisant comme point de repère, et toutes sortes de communautés dont j'ignore l'existence. Plutôt qu'un vide, le Banc Vert est un lieu vécu et imaginé qui fait l'objet de récits multiples et contribue, par là, à mettre en ordre le réel pour ces populations, à créer du sens au sein du magma de significations dans lequel Castoriadis voit l'être humain projeté dès la naissance. Dans ce cadre, quelle responsabilité y a-t-il envers ces communautés à tailler les thuyas, à remplacer le banc vert ? Devrait-on le sanctuariser au nom de ces mémoires ordinaires ? Devrait-on les laisser sombrer dans l'oubli, celles-ci étant finalement bien quelconques ?

C'est quelque part cette interrogation qui m'a guidé tout au long des enquêtes qui ont fondé cette thèse. En tant qu'architecte-sociologue, j'ai voulu comprendre quelles responsabilités les auteurs de projet prenaient quand ils transformaient des lieux chargés de sens pour certains, et vides pour d'autres. Pour ce faire, les friches de Bavière (Liège) et du Champ des Possibles (Montréal) sont apparues comme un cas d'étude idéal tant elles font coexister des passés et des présents chargés de vie à des lectures d'espaces vides et morts.

## En résumé

### *- Trouver les bons mots et les bons outils*

Il m'a d'abord fallu trouver les mots pour mieux comprendre ce dont je parlais. La première partie de cette thèse a donc constitué une exploration théorique au sein de la littérature. Celle-ci retrace le cheminement conceptuel qui a été nécessaire pour traiter de cette relation au lieu et de sa fabrique à Bavière et dans Champ des Possibles. Au travers de ce récit à dominante théorique, j'ai établi une critique de la notion de friche, et fournit des clés pour comprendre à la fois les contextes historique, géographique et culturel des friches étudiées, le cadre théorique de la recherche et ses aspects méthodologiques. Ce récit consiste aussi en un témoignage de mes propres choix et cheminements dans la littérature disponible pour verbaliser, au travers des notions d'enchantements et d'imaginaires des lieux, cette responsabilité qui est engagée envers les lieux et leurs populations quand on les transforme.

### *- Faire exister des lieux et leurs communautés*

Sur ces bases, j'ai fondé des portraits narratifs-descriptifs de Bavière et du CdP visant à transmettre quelques récits des deux lieux explorés tels qu'ils m'ont été livrés par différentes personnes, attachées à différentes communautés imaginées au travers de ces lieux. Ce récit à dominante expressive a aussi été l'occasion de poser une typologie des façons dont ces communautés existent à travers ces lieux que j'ai qualifiés d'existences en friche (rapport stratégique fondé sur des attachements matériels), en haut-lieu (rapport symbolique fondé sur des attachements affectifs) et en lieu (rapport sensible fondé sur des attachements affectifs et matériels). En cela, cette analyse ouvre à considérer comment exactement les acteurs impliqués dans les transformations de ces lieux abordent ce travail imaginaire.

### *- Enchanter des lieux, un métier sous contraintes*

Un dernier récit, à dominante ethnographique, a ainsi présenté les pratiques actives de transformation imaginaire des lieux constatées sur le terrain. Dans le cadre du Champ des Possibles et de Bavière, plusieurs acteurs créatifs -des architectes, des artistes, des activistes, des professionnels du marketing, de la communication ou du secteur événementiel- posent des actes conscients et réfléchis dans le but explicite de changer les imaginaires sociaux des lieux qui les concernent. Ceux-ci l'expriment de différentes façons, certains évoquant une « identité », une « mentalité » ou une « image » à créer ou à modifier, d'autres cherchant à sauvegarder une « empreinte génétique » ou un « esprit ». J'ai englobé ces attitudes sous la notion d'un travail des imaginaires du lieu qui est opéré, une ingénierie de l'enchantement de ces lieux, au sens de Yves Winkin (2002). Un ingénieur de l'enchantement du lieu est donc un technicien et artiste des imaginaires habitant un milieu qui manipule la matière, les symboles et les sens qui font le lieu pour les populations passées présentes et à venir. Appliqué aux lieux, cette ingénierie se décline au-delà du seul régime conventionnel de l'enchantement par la fête ou l'événement spectaculaire tel que cela a été distingué dans le récit à dominante théorique via les apports de Baudoin (2023). Si de tels dispositifs participent des enchantements des lieux étudiés, les ingénieurs relevés dans ces cas procèdent aussi souvent d'enchantements plus communs, quotidiens et donc moins remarquables au premier abord qui se rapprochent des régimes

à bas-bruit et d'extase. Ce travail d'ingénierie porte ainsi sur les imaginaires sociaux d'un lieu, les « façons de voir » un espace, dans l'espoir de les transformer sur le long terme. Les mouvements d'imaginaires desquels procède ce travail ne sont pas anodins ; ils charrient avec eux des opérations de visibilité et d'invisibilisation de certains groupes sociaux au profit d'autres. Tous n'ont cependant pas les mêmes circonstances ni les mêmes effets sur ces communautés imaginées et leurs attachements. Ce récit permet donc de mettre en valeur les différents rôles que prennent les ingénieurs de l'enchantement se saisissant des imaginaires sociaux des lieux, et les responsabilités qu'ils prennent vis-à-vis des communautés imaginées auxquelles ils permettent d'exister ou non.

Ce portrait des pratiques met en valeur que ce travail des imaginaires sociaux des lieux prend une place différente et possède des conséquences différentes pour les populations et les espaces concernés dans le travail de différents architectes impliqués dans la transformation des friches. Quand certains l'intègrent fondamentalement dans leur activité professionnelle, d'autres en font un élément relativement périphérique, voire absent. Ainsi, les pratiques architecturales les plus usuelles rencontrées se concentrent sur la mise en matière d'une intention première, d'un imaginaire préalable qu'ils poursuivent au service d'un maître d'ouvrage établissant cet imaginaire. Lorsque les professionnels de l'aménagement se saisissent de ce travail imaginaire plus frontalement, c'est souvent dans une optique symbolique de rappel à un passé réifié, choisi de façon plus au moins arbitraire. Les personnes centrant leurs pratiques sur ce travail d'ingénierie de l'enchantement imaginaire du lieu et développant consciemment des dispositifs à cette fin sont, dans les cas observés, rarement des architectes. Ce sont plutôt des graphistes, des artistes, des professionnels de l'événementiel ou de la communication ou encore des activistes qui s'emparent activement de ce travail des imaginaires de lieux. Les quelques architectes qui intègrent plus largement cette dimension dans leur travail semblent plutôt à la marge de la pratique professionnelle usuelle ; ils déploient des stratégies d'urbanisme tactique ou d'occupation transitoire et/ou se structurent sous des formes associatives qui ne correspondent pas entièrement aux canons établis au sein de ce métier. Cela pointe également dans le sens d'une trajectoire de diversification des métiers de l'architecture plusieurs fois identifiée par ailleurs (Haumont 1982, Biau 1997 selon Chadoin 2021). Dans tous les cas, en tant que concepteurs des transformations de nos espaces de vie, leurs actions, les lignes qu'ils tracent, la façon dont ils manipulent la matière possèdent un poids et des conséquences pour ces lieux, ces populations et leurs imaginaires. En ce sens, les architectes possèdent bien cette « impossibilité d'innocence » dont parle Léopold Lambert (2012) : ils sont dotés d'une responsabilité sociale et politique envers les actes qu'ils posent.

Cette responsabilité, cependant, est à relativiser à l'aune des univers de contraintes dans lesquels l'ensemble de ces architectes sont situés. Si leurs pratiques et leurs conséquences sont différenciées, elles ne le sont pas en suite de choix posés en toute autonomie. Comme le précise Olivier Chadoin (2021, p. 206), en architecture « *la dépendance aux ressources matérielles et financières est toujours importante et entrave fortement l'autonomie de la pratique des architectes* ». Ainsi les pratiques précédemment étudiées sont au moins autant le résultat de leurs conditions de production qui cadrent les possibilités d'action de ces architectes. L'enquête a souligné la prévalence des commanditaires dans l'ensemble des

projets explorés et des logiques économiques et rentabilistes qui les animent souvent à différents degrés. Cela est particulièrement visible dans le contexte du réaménagement des friches urbaines qui nécessite d'autant plus de moyens financiers en raison des circonstances particulières attachées à ces contextes (opérations de démolition, de dépollution, études supplémentaires, etc.). Pour autant, même dans ces contextes de contraintes exacerbées, les architectes manifestent dans de nombreux cas des capacités à développer des stratagèmes diversifiés pour étendre leurs marges de liberté et négocier avec le commanditaire des évolutions du projet plus proches de leurs convictions. Les entretiens révèlent que ces convictions -qui ne sont pas nécessairement suivies d'actions- vont par ailleurs systématiquement dans le sens d'une plus grande conservation des traces matérielles, d'une consultation des populations en place et d'un respect de leurs attachements et de leurs imaginaires.

Comme dans les récits précédents, les objets ponctuent ces réflexions, donnant un accès tangible à ces pratiques imaginaires. La nuance tient ici à ce que ces objets sont tous consciemment conçus par leurs auteurs et autrices en vue de changer les imaginaires des lieux, dans des démarches actives d'un travail imaginaire.

## Contributions principales et limites

À mon sens, cette triple enquête apporte des contributions conceptuelles et méthodologiques originales de façon transversale et interdisciplinaire auxquelles s'ajoutent trois contributions plus spécifiques à des champs précis.

D'un point de vue conceptuel, cette recherche croise de façon inédite des approches philosophiques et sociologiques distinctes et met en valeur leurs apports réciproques à une compréhension des pratiques créatives contemporaines. La mise en rapport de l'émergence de la société transesthétique (Lipovetsky, Serroy 2013), du principe d'institution imaginaire de la société (Castoriadis 1975) et des grilles de lecture de la sociologie de l'enchantement (Winkin 2023) pointe vers la compatibilité de ces théories. L'approche critique de Lipovetsky et Serroy trouve ses nuances dans les lectures que Castoriadis et Winkin permettent de faire de la fabrique des imaginaires des lieux en friche. Le cadre heuristique de la sociologie de l'enchantement permet, en contrepartie, d'opérationnaliser les principes philosophiques de l'institution imaginaire de la société dans le cadre de ces études de lieux. Enfin, la portée large de l'institution imaginaire de la société permet d'agrandir la focale de la sociologie de l'enchantement aux expériences ordinaires, et en particulier à l'expérience, singulière, mais commune, des lieux d'attachement. En ce sens, cette thèse participe à considérer une portée générale à la sociologie de l'enchantement.

D'un point de vue méthodologique, cette recherche se distingue aussi par une enquête foncièrement inductive et située, ancrée dans l'étude ethnographique de cas concrets, Bavière et le Champ des Possibles. Cette inductivité est mise au service d'une compréhension fine de la pluralité des imaginaires sociaux et de la façon dont ils s'expriment concrètement dans les actes, les paroles et les pratiques créatives. La littérature scientifique sur les friches urbaines est abondante, et d'autres études ethnographiques ont déjà été menées

dans des terrains du genre<sup>1</sup>. L'originalité consiste ici dans une approche sensible de la pluralité des récits et imaginaires sociaux associés à ces lieux et leur mise en contraste avec les pratiques professionnelles de transformation de ces imaginaires. À ce titre, la thèse se fait le véhicule de ces imaginaires de trois manières originales et complémentaires : un mode d'écriture sensible déployé dans le récit expressif<sup>2</sup>, une approche visuelle s'exprimant dans une attention portée à la mise en page et la mise en images et en schémas du propos et une structuration visuelle et narrative du manuscrit autour d'objets matériels concrets permettant d'évoquer ces imaginaires. À celles-ci s'ajoute un mode de restitution par l'exposition de ces objets et d'images et textes liés montée à l'automne 2023 à l'occasion de la défense de thèse.

D'un point de vue disciplinaire, une première contribution est de participer à une histoire sensible, imaginaire, et locale de deux lieux en friche et des populations et actes qui les ont marqués malgré un abandon formel. Cette thèse contribue donc à une microhistoire sensible des friches de Bavière (Liège) et du Champ des Possibles (Montréal).

Une seconde contribution enrichit la littérature sur les friches urbaines d'une lecture critique et située de la notion de friche en développant et lui préférant les notions de lieux et d'imaginaires sociaux de lieux. Cette contribution est rendue particulièrement possible par l'emploi des méthodes narratives-descriptives et des savoirs issus de la géographie humaniste de Yi-Fu Tuan (1979) et du champ des études de lieux qu'elle a propulsé.

Une dernière contribution participe à poursuivre une sociologie de l'architecture et des architectes (Chadoin 2021) en explorant des pratiques contemporaines de conception dans le contexte de la société transesthétique de Lipovetsky et Serroy. En lisant leur activité à l'aune de l'anthropologie de l'enchantement, je situe la place de ces concepteurs dans leur rapport à la création, aux conditions matérielles de cette création et à ses conséquences sur les populations, les lieux et leurs imaginaires. Ce travail alimente le portrait du champ des métiers de l'architecture et de leur crise disciplinaire souvent abordé (ibid., Champy 2001).

Des limites peuvent également être identifiées au travail mené, eu égard aux terrains explorés, aux méthodes utilisées et au contexte dans lesquelles se sont déroulées les enquêtes.

D'abord, il faut reconnaître la non-exhaustivité du travail mené tant d'un point de vue théorique qu'empirique. Théoriquement, les conclusions tirées du travail d'enquête pourraient probablement gagner à être enrichies des apports de la littérature en études de lieux traitant de la fabrique des lieux (*place-making*). Les contributions récentes concernant le patrimoine culturel immatériel pourraient également apporter une autre lumière sur ce travail continu des imaginaires, notamment à travers la notion de « *recréation permanente* » déjà mise en valeur par la convention de l'UNESCO de 2003 (Lempereur 2017). En particulier, les perspectives décoloniales qui habitent de plus en plus une partie de ces champs amènent une compréhension politique de la production des lieux et des rapports de force entre les populations qui les habitent et les produisent qui n'a ici pas été entièrement intégré, au profit d'une approche plus inductive menée par la sérendipité des situations. Ces approches permettraient de resituer d'autant mieux l'institution imaginaire

des lieux dans ces rapports de force.

Empiriquement, l'approche inductive choisie implique que l'entièreté de l'étude est conditionnée par les deux terrains explorés, leurs conditions et leurs contextes. À ce titre, le choix de deux cas situés dans des contextes culturels et législatifs wallons et québécois largement différents quant à l'aménagement du territoire a été certes fructueux par leur mise en dialogue, mais possède ses propres limites. Des travaux postérieurs pourraient se concentrer sur un ou plusieurs cas situés dans un même cadre géographique, culturel et législatif pour tirer des spécificités locales de l'institution imaginaire des lieux. D'autres pourraient aborder une stratégie plus générale en comparant de façon plus systématique de nombreux cas internationaux et tenter de tirer des règles plus générales de la dynamique identifiée. En comparaison, la présente étude se situe plutôt à un niveau méso qui génère ce dialogue, mais empêche à la fois d'aborder les généralisations, qu'une approche macro aurait permises, et des contributions très spécifiques à un cas particulier qu'une approche micro aurait pu développer.

Le choix de lieux en situation de friche colore également largement l'enquête. D'autres études pourraient redévelopper le propos tenu au sujet de lieux plus usuels. On peut ainsi se demander quelles variations l'institution imaginaire des lieux trouve dans le cadre de lieux largement reconnus comme affectés et en activité ; c'est-à-dire des lieux dont l'ambiguïté et la pluralité sont encore bien moins perceptibles à première vue. De même, on peut se questionner sur la limite d'échelle à laquelle on peut appliquer la lecture développée ; peut-on vraiment l'appliquer à des lieux aussi usuels et réduits que le banc vert de mon enfance ? Et, si oui, quelle pertinence et quels apports cela recouvrerait-il ?

De façon plus spécifique, l'approche située et inductive du travail des ingénieurs de l'enchantement ici abordée pourrait être approfondie en menant des ethnographies sur le temps long d'agences professionnelles et/ou de projets spécifiques de façon à mieux établir les conditions dans lesquelles la production et la transformation des imaginaires de lieux se déploient et par quelles étapes elles passent. Celles-ci pourraient également mettre en valeur la façon dont ces agences elles-mêmes et différentes sociétés vivent à travers les lieux de leur intervention, dans une économie complexe et souvent précaire. Cette dimension, qui n'a pas pu être intégrée dans la présente recherche, est parfois apparue dans les entretiens menés, à l'instar de cette architecte-urbaniste se remémorant un projet ambitieux pour Bavière, fondée sur un consortium de petites entreprises locales, qui fut rejeté :

« [...] dans des entreprises, il y avait des ouvriers qui pleuraient. Ils étaient tristes... parce qu'ils se réjouissaient de participer à un truc comme ça. Et c'était aussi un peu de survie de ces entreprises. C'était un souffle nouveau aussi pour [elles][...] On faisait travailler des centaines de personnes qui, de toute façon aujourd'hui n'ont plus d'emploi ou ont perdu leur emploi. »

Il faut enfin noter que le contexte de crise sanitaire mondiale dans laquelle s'est déployée la recherche a conditionné le choix des terrains, ce qu'il s'y déroulait, les propos des informateurs et l'accès à ceux-ci. Si ces circonstances ont été riches en enseignements, elles posent également des limites sur la capacité de généralisation des propos développés dans cette thèse, à moins de considérer l'hypothèse -de moins en moins improbable- d'un état de crise permanente des sociétés occidentales étudiées.

D'autres limites sont enfin à identifier du point de vue méthodologique. D'abord, le choix d'aborder les imaginaires sociaux des lieux par une approche narrative-descriptive implique que les communautés évoquées dans les récits ne soient qu'un substrat limité, non représentatif et non exhaustif des populations en présence dans les lieux étudiés. Bien d'autres récits seraient à faire pour toucher à un portrait entièrement fidèle des attachements à Bavière et au Champ des Possibles.

Ensuite, le rapport de l'activité de narration pratiquée dans cette recherche, par l'écriture de la thèse, aux communautés évoquées n'est pas particulièrement considéré dans ce travail. Faute de temps et de cadres adaptés au sein de la recherche, les personnes et les groupes sociaux évoqués n'ont pas eu de droit de regard sur les propos que j'ai développés, y compris les portraits que j'en ai faits. Étant donné la portée relativement intime et personnelle de ces récits, un tel travail de retour aux informateurs, voire de co-écriture des récits pourrait bénéficier à des travaux futurs se donnant les mêmes objectifs que les portraits des imaginaires sociaux des lieux que j'ai tenté ici de dresser. Ces travaux pourraient également, contrairement aux cadres de la recherche en sciences sociales usuellement admis auxquels je me suis limité, interroger le statut et la pertinence de l'anonymat des informateurs. Dans ces cas où les vécus intimes sont si centraux, l'anonymisation me semble de nature à potentiellement être vécue comme une forme de dépossession de ces vécus et récits, à l'instar de certaines pratiques relevées dans le chef des ingénieurs de l'enchantement ici étudiés.

Enfin, en lien à cette limite, et de façon plus générale, il serait utile de développer d'autant plus la compréhension de la réception des récits par les populations évoquées, mais aussi par les lecteurs en général. J'ai ici fait appel à des outils de narration à vocation poétique qui reposent sur un principe d'évocation, plutôt que de tenter de décrire ou d'expliquer des situations. L'efficacité de ces récits dans la transmission sensible des imaginaires des lieux n'a cependant pas été évaluée. D'autres recherches seraient à faire sur les mécanismes et les outils qui permettent d'opérer efficacement cette évocation sensible, de créer chez un lecteur l'expérience intérieure recherchée pour éprouver les imaginaires d'autrui.

## **Perspectives : Vers une prise en compte de la responsabilité du travail imaginaire**

À un niveau plus général, la perspective principale que j'identifie dans cette thèse concerne la prise en compte des imaginaires sociaux dans la transformation de nos lieux de vie et d'attachement. Vouloir considérer les imaginaires et les récits des uns et des autres dans le travail pérenne de l'aménagement peut, à première vue, paraître futile ; leur abstraction et leur subjectivité les disqualifient rapidement, ils s'associent rapidement au mythe, à l'affabulation ou à la « petite histoire » anecdotique. Par cette thèse, j'ai toutefois tenté de montrer à quels points ces lieux et leurs imaginaires sont, dans de nombreux cas, des conditions proprement existentielles, voire vitales pour une diversité de groupes sociaux. Ceux-ci peuvent, tour à tour, y exister sous forme de communautés sensibles, symboliques ou stratégiques. Ils et elles réinventent ces lieux et eux-mêmes continuellement à

travers leurs actions et leurs récits qui, par là même, participent à la pérennisation de ces espaces d'attachement sous de nombreux aspects.

Pourtant, l'enquête révèle bien que, malgré cette importance pour l'ensemble des communautés imaginées au travers de ces lieux, seule une quantité très limitée de groupes sociaux sont en mesure de voir leurs imaginaires pris en compte dans la transformation de ces espaces. Les attachements sensibles aux lieux y sont quasi systématiquement disqualifiés au profit de rapports stratégiques à ces lieux et d'une exploitation strictement matérielle de l'espace. Les imaginaires sociaux des lieux et le travail de ceux-ci ne disposent alors que de très étroites marges de manœuvre pour se déployer, quitte à nier dans un silence assourdissant les capacités d'existence de nombreux groupes sociaux.

À l'heure où un travail identitaire des métiers de l'architecture reste à mener (Chadoin 2021), la prise en compte des imaginaires des lieux et de leur travail me paraît une source de réinvention du cœur de la profession qui est à considérer plus frontalement. Peut-être les architectes doivent-ils se revendiquer d'autant plus comme auteurs et artistes, dans une interprétation contemporaine. La figure de l'architecte-auteur ou de l'architecte-artiste a souvent été renvoyée -et décriée, à juste titre- à celle de l'artiste génial, solitaire, autonome, producteur d'une œuvre singulière et personnelle. À l'analyse, ces prétentions ne tiennent pas la route : l'architecture engage des ressources et des quantités d'acteurs qui dépassent de très loin un seul auteur. Si œuvre il y a, elle est nécessairement collective et contrainte par de nombreux jeux de négociations. C'est cependant méconnaître grandement les champs de l'art contemporain que de concevoir ainsi le rôle de l'artiste. La figure géniale, autonome, démiurge, renvoie bien plus aux travaux des Beaux-Arts du 19<sup>e</sup> siècle qu'à ceux des courants actuels. De multiples initiatives depuis au moins le mouvement Situationniste jusqu'à aujourd'hui montrent ainsi que la pratique artistique a su se renouveler en intégrant des notions d'auteurs collectifs et/ou anonymes, des pratiques invisibles, furtives et relationnelles. C'est à ce sens qu'il me semble utile de réaffirmer le statut d'artiste et d'auteur des architectes à l'heure de cette crise identitaire. Investir ce rôle d'architecte relationnel, qui inclut pleinement le travail des imaginaires sociaux ici exploré, signifie donc penser ce travail au-delà du seul objet produit, de la répartition des ressources et des matériaux et de concevoir comment cette matière entretient des liens matériels, affectifs et sociaux avec l'ensemble des êtres concernés. Il ne s'agit pas d'une architecture qui s'affranchit de l'objet ; les architectes doivent demeurer auteurs, créateurs, et non être renvoyés à de seules tâches de médiateurs sociaux. Pour autant, cette création doit investir pleinement ces tâches de médiation sociale, symbolique et affective, bref, imaginaire. Si l'activité des architectes « se définit plus par une forme d'esprit, un état d'esprit, que par une tâche ou une série de tâches particulières » (Chadoin 2021 , P.153), alors c'est cet état d'esprit qu'il faut établir si l'on veut faire face aux crises successives de l'identité du métier d'architecte. Cet état d'esprit doit, à mon sens, s'établir dans une compréhension relationnelle pour voir aboutir une architecture responsable et proprement contemporaine.

Penser l'activité architecturale dans les friches à l'aune de l'anthropologie de l'enchantement invite finalement à ne pas condamner trop rapidement la (ré)intégration d'une pensée esthétique et créative revendiquée de l'architecture, mais plutôt à prôner un usage

conscient, diligent et responsable des signes, du langage et de la matière. Comprendre cette ingénierie des imaginaires à laquelle nous participons, cette ingénierie de l'enchantement de nos quotidiens, qui ne se résume pas à quelques grands actes esthétiques monumentaux.

Bavière n'est pas une friche, n'est pas un hôpital et n'est pas un squat. Le Champ des Possibles n'est pas une cour ferroviaire, une réserve de biodiversité urbaine, ni un terrain vague. Le Banc Vert n'est ni rond-point, ni un espace de jeux, ni même un banc vert. Ces lieux sont, chacun, tout cela à la fois, et bien d'autres formes encore qui, chacune, évoluent en permanence au gré des populations qui s'en saisissent. Intervenir dans cette complexité et ce trouble permanent, c'est nécessairement poser des choix ; mettre de côté certains imaginaires et certaines populations, en valoriser d'autres. Toute action est en effet menée avec une vision du monde, certes temporaire, mais porteuse d'une cohérence relative dans sa lecture de ce qui est devant soi et de notre rapport aux autres. Intervenir dans un lieu, pour un architecte, c'est donc prendre des responsabilités vis-à-vis de ces myriades de communautés imaginées et existant à travers ce lieu. Quand Castoriadis a déployé « L'institution imaginaire de la société », le philosophe le faisait selon un projet politique précis. Pour lui, il faut atteindre une conscience de l'auto-institution de la société, c'est-à-dire avoir en permanence à l'esprit que la création des institutions régissant nos vies est entre nos mains. Cette conscience nous permettrait de devenir proprement autonomes et libres, puisqu'en possession des moyens de changer les cadres dans lesquels nous existons.

Une architecture autonome et responsable, à ce sens, implique donc de saisir la pluralité du monde social, les nombreux imaginaires qui coexistent dans un lieu et contribuent tous, d'une façon ou d'une autre, à son existence. Ce n'est pas dans la recherche d'un éventuel imaginaire pluriel englobant qu'il faut s'inscrire pour défaire une voie de surplomb, puisque l'imaginaire est nécessairement l'œuvre d'un au nom de tous, ou de beaucoup. Plutôt, si l'on veut traiter des lieux dans leur pluralité, il faut s'inscrire dans une démarche de dialogue entre les groupes sociaux en présence, un « urbanisme des possibles » (Luka et al. 2015) qui amène une reconnaissance des communautés imaginées à travers le lieu et des échanges possibles entre elles de façon à reconfigurer des liens affectifs et matériels entremêlés. Plutôt que reconverter des friches, sans doute faut-il penser à reconverser avec les lieux.

## **En guise d'ouverture : Pour une éthique architecturale**

L'architecte spécialiste en rénovation et restauration Esther Sperber (2021) proposait récemment que la profession se confronte aux nombreuses façons dont un bâtiment peut être « immoral » ou, pour le dire autrement, fonde une éthique architecturale. Celle-ci voit au cœur de la profession d'architecte un défi : « *respecter, mais renouveler l'ancien, et insuffler nos nouveaux bâtiments d'une sainteté ancienne* »<sup>3</sup>.

La triple enquête que j'ai menée m'amène à penser qu'une prise en compte responsable du travail des imaginaires de lieux doit faire partir d'une telle éthique architecturale. D'autres recherches seraient nécessaires pour mieux établir ce que cela signifie. Ainsi,

quelles valeurs animent les architectes praticiens, mais aussi celles et ceux en rupture à la profession ? À quel point ces professionnels sont-ils capables d'assumer et de revendiquer ces valeurs dans le cadre de nombreuses contraintes qui est le leur ? Quelles stratégies, tactiques et structures -notamment professionnelles- mettent-ils en place pour approfondir leurs marges de manœuvre et agir selon ces valeurs ? Peut-on, en fait, refuser -un projet, un client, une idée- en tant qu'architectes, au nom de quoi, dans quelles conditions, avec quelles conséquences ? Un chantier de recherches en sociologie de l'engagement des architectes serait ainsi à fonder qui prendrait en compte à la fois les conditions matérielles et professionnelles qui contraignent ce métier et les imaginaires et aspirations politiques et idéologiques qui animent ses acteurs.<sup>4</sup>

Pour fonder une amorce à une telle éthique de ce travail, plutôt que de reprendre, comme Sperber le fait, une phrase au premier grand rabbin d'Israël -un état ayant excellé la maîtrise de la violence par l'architecture- je préfère me référer à un dernier récit, cinématographique celui-là.

Dans son film *The Fall* (2006), le réalisateur Tarsem Singh met en scène une fillette roumaine de six ans, Alexandria rencontrant dans un hôpital américain du début du 20e siècle un cascadeur, Roy Walker. Les deux personnages entrent dans une relation narrative de plusieurs jours. Roy, alité et paralysé, raconte à l'enfant attentive une histoire fantasmagorique, le conte épique du diabolique Gouverneur Odious face à un groupe d'aventuriers éclectiques. Haut en couleur, le récit se révèle être une stratégie pour Roy visant à amener l'innocente Alexandria à l'assister dans sa tentative de suicide. La relation affective et la construction narrative sont utilisées par le cascadeur pour pousser l'enfant à voler pour lui la morphine qu'il entend utiliser pour se donner la mort.

Le plan de l'homme échoue cependant à trois reprises, jusqu'à mettre la vie d'Alexandria en danger, résultat d'une chute dans sa tentative ultime de récupérer les précieuses pilules dans la pharmacie de l'hôpital. Dépité, Roy suggère à Alexandria de demander à quelqu'un d'autre de lui raconter la fin de l'histoire. Face à l'insistance de l'enfant, et animé par la douleur de la dépression et de sa haine de lui-même, l'homme tentera de couper court à l'histoire, mettant à mort chaque personnage l'un après l'autre, amenant le Gouverneur Odious à triompher, montrant le bandit -représentation métaphorique de Roy- pathétique et anéanti. Alexandria, en pleurs, proteste :

Alexandria :       - *Why are you making everybody die ?*

Roy :                 - *This is my story.*

Alexandria :       - *Mine, too.*

La séquence se termine dans une joute narrative collaborative où se mêlent les enjeux et les aspirations des deux « propriétaires » de l'histoire. Tarsem Singh, par ce film, met en avant la façon dont le conte est une interaction, une co-construction, et non la production d'un seul auteur asséné à un public passif. Roy déploie dans l'histoire son parcours personnel, sa jalousie et sa frustration envers la femme qui l'a quitté, l'homme qui l'a

« enlevée » et lui-même, dont les échecs ont amené cette situation. C'est une histoire de vengeance, où il incarne un bandit masqué cherchant à regagner son honneur bafoué puis se résignant à en finir. Alexandria y lit plutôt les aventures d'un groupe étonnant, et d'un héros devenant la figure d'un père qu'elle a perdu tragiquement. À aucun moment, l'enfant n'est passive : l'histoire mute constamment suite à ses interventions, ses interprétations, ses aspirations. L'Indien conçu par Roy est la caricature d'un autochtone américain quand Alexandria, roumaine, l'envisage comme provenant d'Inde, muni d'un turban, d'un kurta et de traits reconnaissables. Elle-même s'imisce dans l'histoire, incarnant la fille du bandit pour tenter de le sauver de lui-même. Plus encore, Tarsem développe un langage visuel, symbolique et poétique engageant la personne visionnant son œuvre à interagir avec elle, à y revenir, à lui poser des questions et y proposer des interprétations. Jamais, le réalisateur n'enferme son audience dans une relation unique à une vérité, à un narratif supposément juste au contraire d'un autre qui serait faux. Le script du film sera d'ailleurs co-écrit avec ses acteurs, et en particulier avec la jeune Catinca Untaru, fillette bulgare parlant à peine l'anglais et incarnant Alexandria.

Le film entier peut être vu comme un essai sur la fabrique partagée d'une histoire, la relation narrative entre un conteur et son public et les liens concrets existant entre le monde réel et le monde conté. Il engage une réflexion profonde sur la responsabilité d'un auteur dans la production de son œuvre et quant aux conséquences des narratifs qu'il convoque et manipule. Par là, il s'agit aussi d'une interrogation sur la façon dont ceux-ci seront reçus, utilisés et transformés par un public non pas passif, mais activement impliqué dans la réception et la production de ce récit. Dans un rapport narratif juste, cette audience intervient à la fois dans sa projection d'elle-même dans ce récit et dans sa capacité à réinventer le récit, à le recréer pour soi. Le spectateur intervient aussi dans la contrainte qu'elle impose à l'auteur de fournir une cohérence, une capacité à saisir la chaîne des événements, et donc à respecter ses propres engagements.

Avant tout, *The Fall* est un film sur le pouvoir créatif et la responsabilité qu'il implique, toute création entraînant non seulement son créateur, mais le monde entier autour de lui. Si l'histoire de Roy peut « *commencer comme une diversion rêveuse, se transformer en un outil de manipulation et finir par être une arme tordue et dangereuse* »<sup>5</sup> (Wyatt 2014), c'est que toute création comporte en elle ce potentiel. En somme, ce que m'inspire cette œuvre cinématographique est la considération que l'imaginaire est un outil social surpuissant, aussi dangereux que merveilleux, dont il faut savoir se saisir avec attention, dans la conscience de ce et de ceux qu'il engage. L'architecture, en tant que champ d'action considérable sur le monde, est tout particulièrement concernée par cet outil. À ce titre, il importe d'examiner les responsabilités que les architectes engagent via les différentes façons dont ils se saisissent des imaginaires des lieux de leur action.

Pour filmer son œuvre, plutôt que de recourir à des manipulations numériques, Singh procurera des centaines de litres de peinture aux habitants de la cité bleue de Jodhpur, dans son Inde natale, pour rafraîchir leurs façades distinctives. Celles-ci participeront éminemment à l'esthétique du film, et au maintien d'une tradition locale.

Si un réalisateur est capable de penser sa responsabilité pour les habitants des lieux qu'il filme, peut-on imaginer un architecte qui en fasse de même pour les habitants des lieux qu'il transforme ?





## Notes de la conclusion

- 1 Voir notamment les travaux récents de Vallet 2021 ou Mattoug 2022
- 2 Notons les travaux récents de Anna Barret (2021) procédant par le biais de modes d'écritures similaires pour les espaces parisiens de Boucicaut, Claude Bernard et Gare de Rungis.
- 3 « to respect yet renew the old and to infuse our new buildings with ancient sanctity. »
- 4 On peut notamment rapprocher ces interrogations du travail mené par Margot Buzaré (2023) enquêtant sur l'engagement politique des chercheurs en génétique, les parcours spécifiques et stratégies dont ceux-ci font preuve dans le cadre très réglé de sciences naturelles.
- 5 « begins as an idle diversion, develops into a manipulative tool and ends as a warped and dangerous weapon. »

# Bibliographie

## Bibliographie scientifique

- Abric, Jean-Claude. (1994). *Pratiques sociales et représentations*. Paris : PUF.
- Abric, Jean-Claude & Tafani, Eric. (1995). Nature et fonctionnement du système central d'une représentation sociale : la représentation de l'entreprise. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 28, 28-31.
- Adams, Tony; Jones, Holman Jones, Stacy & Ellis, Carolyn. (2015). *Autoethnography*. Oxford : Oxford University Press.
- Agier, Michel. (2015). *Anthropologie de la ville*. Paris : PUF.
- Anderson, Benedict. (1991). *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. 2nd edition. London: Verso.
- APERAU, UNIL. (2023). *24es rencontres internationales en urbanisme de l'APERAU. Pour un urbanisme vivant. Appel à communication*. Disponible en ligne : <https://wp.unil.ch/riu2023/>. Consulté le 05/06/2023.
- Augé, Marc. (2010). Retour sur les « non-lieux ». *Les transformations du paysage urbain*. In *Communications*, n 87, 171-178.
- Augé, Marc. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil.
- Avry, Loïc. (2012). *Analyser les conflits territoriaux par les représentations spatiales : une méthode cognitive par cartes mentales*. Thèse de doctorat en Géographie. Aménagement, Rennes 2, dans le cadre de l'École doctorale Sciences humaines et sociales (Rennes), en partenariat avec Université européenne de Bretagne (PRES) et de Espaces Géographiques et Sociétés (laboratoire).
- Babin, Sylvette. (2001). Rendez-vous intimes ou prendre place dans l'espace de l'autre. In Loubier Patrice, Ninacs Anne-Marie (dir.) *Les Commensaux*, 99-106.
- Bachelard, Gaston. (2020). *La poétique de l'espace*. Paris : PUF ; (Œuvre originale publiée en 1957).
- Bachimon, Philippe. (2014). Paradoxaux friches urbaines. *L'Information géographique*, 2(2), 42-61.
- Bakhtin, Mikhail; Holquist, Michael; Emerson, Caryl. (1981). *The Dialogic Imagination: Four Essays by M. M. Bakhtin*. Austin: University of Texas Press.
- Barrère, Céline. (2021). *Enquêter, tisser, intriguer : la mise en récit des lieux de mémoire*. Osnabrück par Hélène Cixous et Terezin par Hélène Gaudy. Séminaire *Quels outils pour quels récits? Traduire les pratiques et les recherches en architecture et en paysage*. 17/02/2021. LACTH, ENSAP Lille.
- Barret, Anna. (2021). *Histoires de lieux – Boucicaud, Claude Bernard, Gare de Rungis – Écarts et débordements*. Thèse en Architecture, Paris 8.
- Baudoin, Jean-Michel. (2023). Régimes ordinaires de l'enchantement. In Brahy Rachel, Thibaud Jean-Paul, Tixier Nicolas, Zaccai-Reyners (dir.) *L'enchantement qui re-*

vient, 41-62.

- Becker, Howard S. (2002). *Les Ficelles du métier*. Paris : La Découverte.
- Béguin, Vincent. (2013). Ineffable et indicible chez Damascius. *Les études philosophiques* 2013/4, n° 107, 553-569.
- Belin, Emmanuel. (2001). *Une sociologie des espaces potentiels*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Bennett, Jane. (2001). *The Enchantment of Modern Life*. Princeton: Princeton University Press.
- Besanger, Kendra Michelle. (2013). *Le Champ des Possibles : Notes towards a politics of enchantment [Mémoire]*. Concordia, department of Communication Studies.
- Biau, Véronique. (1997). Sociologie des architectes. In *Urbanisme*, n293, mars 1997, 61-63.
- Boltanski, Luc & Chiapello, Ève. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.
- Bonnin, Philippe. (2010). Pour une topologie sociale. *Communications*, 87, 43-64.
- Botta Vicent, Nève François-Xavier, Thomsin Paul-Henri, Woos Erwin. (2005). *Joyeuse et frondeuse Outremeuse de Liège*. Liège : Éditions du Perron.
- Bouchain, Patrick. (2006). *Construire autrement*. Paris: Actes Sud.
- Bouchain, Patrick (Éd.). (2013). *Simone et Lucien Kroll, une architecture habitée*. Paris : Actes Sud.
- Bourdieu, Pierre. (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil.
- Boussart, Jean-Denys. (1999). *Histoires d'Outre-Meuse et de Saint-Pholien* (1ere éd.). Liège : Les Éditions du Molinay.
- Boussart, Jean-Denys. (2018). *Histoires d'Outre-Meuse et de Saint-Pholien* (2e éd.). Liège : Noir Dessin Production.
- Brahy, Rachel; Bourgeois, Catherine. (2020). Enchantements, Jeux et Réalités. Entretien avec Yves Winkin et Nathalie Zaccā-Reyners. *EspacesTemps.Net*, décembre. Disponible en ligne : <https://doi.org/10.26151/espacestemp.net-7xje-4t91>. Buttel R. (1967). *Wallace Stevens: The Making of Harmonium*. Princeton: Princeton University Press.
- Brogan, J. V. (1994). *Introducing Stevens: Or, the Sheerly Playful and the Display of Theory*. In John Serio and B. Leggett (eds.) *Teaching Wallace Stevens*. Knoxville : University of Tennessee Press.
- Brun, M., Vaseux, L., Martouzet, D., Pietro, F., Breux, S., Yengué, J.-L. (2017). Usages et représentations des délaissés urbains, supports de services écosystémiques culturels en ville. *Environnement urbain [en ligne]*, Vol.11, URL : <https://journals.openedition.org/eue/1906>.
- Buron, G. (2007). *Stratégies et dynamiques conflictuelles autour des délaissés urbains. Quand la ville rencontre la ville... [Rapport de recherche]* PUCA (Plan Urbanisme Construction Architecture).
- Butler, Judith; Worms, Frederic. (2021). *Le vivable et l'invivable*. Paris : PUF.

- Buttimer, Ann (1980). *Home, Reach, and the Sense of Place*. Kent : Croom Helm Publishers.
- Buzaré, Margot (2023). Un militantisme dans la recherche ? Enquête en sociologie parmi les chercheur.e.s en génétique et amélioration des plantes. In *l'action dans la recherche et la recherche dans l'action*, Institut de Géographie de Paris, 22/09/2023.
- Carmo, Leticia; Piraud, Mischa; Pattaroni, Luca (2020). La réification de la contre-culture, ou la capture économique de la friche urbaine. In Pattaroni Luca (eds.). *La contre-culture domestiquée*. Genève : MetisPresses.
- Case, J. (2017). *Place Studies : Theory and Practice in Environmental Nonfiction*. *Assay : A Journal of Nonfiction Studies*, 4.1 (en ligne). Url : <https://www.assayjournal.com/jennifer-case-place-studies-theory-and-practice-in-environmental-nonfiction.html>
- Castoriadis, Cornelius (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Points.
- Castoriadis, Cornelius (1996). *Anthropologie, philosophie et politique. La montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe IV*, 108-109.
- Caumière, Philippe (2006). La pensée de l'autonomie selon Castoriadis au risque de Foucault. In Klimis S. Van Eyde L. (dir). *Cahiers Castoriadis n1. L'imaginaire selon Castoriadis. Thèmes et enjeux*, 167-199.
- Chadoin, Olivier (2021). *Sociologie de l'architecture et des architectes*. Marseille : Parenthèses.
- Champy, Florent (2001). *Sociologie de l'architecture*. Paris : La Découverte.
- Chapel, Sébastien (2008). *L'imaginaire selon Cornélius Castoriadis*. *La vie des Idées*, 26/11/2008. En ligne : <https://laviedesidees.fr/L-imaginaire-selon-Cornelius>
- Charlier, Julien (2023). *Indicateurs statistiques. Régions urbaines*. IWEPS, 01/12/2023. En ligne : <https://www.iweps.be/indicateur-statistique/regions-urbaines/>
- Châteauneuf, Guy (2016). *Terrains contaminés. Une politique pour guider la gestion municipale*. *Revue Urbanités*, printemps 2016, 24-27. En ligne <https://ouq.qc.ca/wp-content/uploads/2018/04/2016-02-friches-urbaines.pdf>
- Chaudieu, Emmanuelle (2019). *Le succès des Grands Voisins, un modèle impossible à reproduire ?* *Télérama*, 08/12/2019. En ligne : <https://www.telerama.fr/sortir/le-succes-des-grands-voisins,-un-modele-impossible-a-reproduire,n6551740.php>
- Chuang, Céline (2021). *The subaltern spray-paints lessons from urban marginalia in Vancouver*. *The Funambulist correspondents*, 22. En ligne: [https://thefunambulist.net/editorials/the-funambulist-correspondents-22-the-subaltern-spraypaints-lessons-from-urban-marginalia-in-vancouver?fbclid=IwAR0rt8ZGAtIrO8l8wExA8Wwn-NAQ7aztCPq5IZuT'TuKaseDAGq9Hw\\_147aA](https://thefunambulist.net/editorials/the-funambulist-correspondents-22-the-subaltern-spraypaints-lessons-from-urban-marginalia-in-vancouver?fbclid=IwAR0rt8ZGAtIrO8l8wExA8Wwn-NAQ7aztCPq5IZuT'TuKaseDAGq9Hw_147aA)
- Clément, Fabrice (2023). *Plus jamais ça... Mais quand même. L'ultra-trail comme dispositif d'enchantement*. In Brahy Rachel, Thibaud Jean-Paul, Tixier Nicolas, Zaccari-Reyners (dir.) *L'enchantement qui revient*. p.119-136.
- Clément, Gilles (1985). *La friche apprivoisée*. *Urbanisme*, n209, 91-95.
- Clément, Gilles (2014). *Manifeste du tiers paysage*. Paris : Sens&Tonka.

- Clément, Gilles (1997). Jardins en mouvement, friches urbaines et mécanismes de la vie. In *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, Vol.39 (2), 157-175.
- CNRTL (2012). Démocratisation. TLFi. En ligne: <https://www.cnrtl.fr/definition/democratisation>
- CNRTL (2012). Friche. TLFi. En ligne : <https://www.cnrtl.fr/definition/friche>
- Collectif Inter-Friches (2021). « Bye-bye les friches ! » Densifier la ville sur les friches, une panacée ? *Métropolitique*, 15/11/2021. En ligne : <https://metropolitiques.eu/Bye-bye-les-friches-Densifier-la-ville-sur-les-friches-une-panacee.html>
- Compère, Louise (2022). La reconversion des friches urbaines une étape transitoire vers une ville durable. Mémoire de fin d'études. Sous la direction de Rita Occhiuto et Elisa Baldin. Faculté d'Architecture de l'Université de Liège.
- Conradt, Marcel (2011). Mur en Liège, mur en vie... Mur assassiné ! Liège : Noir Dessin Production.
- Corbin, Alain; Mazurel, Hervé (2022). Histoire du sensible. Paris : PUF.
- Corboz, André (1983). Le territoire comme palimpseste. *Diogenès*, n121, janvier-mars, 14-35.
- Corboz, André (2001). Le territoire comme palimpseste et autres essais. Besançon : Éditions de l'Imprimeur.
- Corner, James (2001). Landscaping. In Daskalakis Georgia, Waldheim Charles, Young Jason (ed.). *Stalking Detroit*. Barcelone : Actar, 124.
- Dassié, Véronique (2010). Objets d'affection. Une ethnologie de l'intime. Aubervilliers : Éditions du CTHS.
- Dassié, Véronique (2020). Affordances sensorielles : De l'objet d'affection au portrait collectif. *Anthropologie et sociétés*. Québec : Département d'anthropologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03094187>
- De Brandt, Toha; Mercenier, Chloé (2019). Fabriquer la ville. Stadsmakers uit BXL en Liège op visite in Montréal. Bruxelles : BRAL.
- De Certeau, Michel (1980). L'invention du quotidien, T.1, Arts de faire. Paris : Gallimard.
- Debaïse, Didier (2021). Récit d'un univers pluraliste. In *Quels outils pour quels récits? Traduire les pratiques et les recherches en architecture et en paysage*, séminaire doctoral, LACTH, ENSAP Lille, 17/02/2021.
- Debarbieux, Bernard (1993). Du haut lieu en général et du mont Blanc en particulier. *L'Espace géographique*, 22-1, 5-13.
- Debarbieux, Bernard (1995a). Le lieu, fragment et symbole du territoire. In *Espaces et sociétés*, 1995/1, n80A, 13-36.
- Debarbieux, Bernard (1995b). Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique. *Espace Géographique*, 24(2), 97-112.
- Debarbieux, Bernard (2015). L'espace de l'imaginaire. Essais et détours. Paris : CNRS Éditions.

- Debarbieux, Bernard (2017). How can one be a « montagnard » ? Social and political expressions of modern imaginaries of territoriality. In Kakalis, Christos & Goetsch, Emily (eds.) *Mountains, mobilities, and movement*, 129-154.
- Debarbieux, Bernard; Marois, Claude (1997). Le mont Royal. Forme naturelle, paysages et territorialités urbaines. *Cahiers de géographie du Québec*, 41(113), 171-197.
- Debord, Guy (1996a). [1988] *Commentaires sur La société du spectacle*. Gallimard.
- Debord, Guy (1996b) [1967]. *La société du spectacle*. Gallimard.
- Demers, Larose Michel, Saint-Pierre Mikael (2016). Entre politique institutionnelle et urbanisme tactique : le cas des délaissés urbains montréalais comme occasion de développer le pouvoir d'agir. Darribehaude François, Gardon Sébastien, Lense B. (Dir.) *Le Vivant en ville, nouvelles émergences*.
- Demoulin Laurent, Klinkenberg Jean-Marie (2016). *Petites mythologies liégeoises*. Liège : Tetras Lyre.
- Denis Jennifer, Guillemette François, Luckerhoff Jason (2019). Introduction : les approches inductives dans la collecte et l'analyse des données. *Approches inductives*, 6(1), 1-9.
- Desjardins, Yves (2017). *Histoire du Mile End*. Montréal : Septentrion.
- Despret Vinciane (2015). *Au bonheur des Morts*. Paris : La Découverte.
- Despret Vinciane (2019). *Habiter en oiseau*. Paris : Actes Sud.
- Di Meo, Guy (1990). Dynamiques et contradictions de la ville européenne *Bulletin - Societe Geographique de Liège*, Vol.26, 15-24.
- Durand, Gilbert (1960) [2006]. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris :Dunod.
- Durand, Gilbert (1996). *Introduction à la mythologie. Mythes et sociétés*. Paris : Albin Michel.
- Elsdorf, Michel (2023). *Bavière : l'hôpital et son histoire: photos, textes, souvenirs, témoignages*. Liège : Noir Dessin production.
- Eribon, Didier (2009). *Retour à Reims*. Paris : Fayard.
- Flamand, Amélie (2008). *L'invention des espaces intermédiaires*, thèse de doctorat, Université Paris-Est.
- Florida Richard (2003). *Cities and the Creative Class*. Abingdon-on-Thames : Routledge.
- Fortin, Andrée; Warren Jean-Philippe (2015). *Pratiques et discours de la contre-culture au Québec*. Québec : Septentrion.
- Fottorino, Eric (1989). *La France en friche*. Paris : Éditions Lieu Commun.
- Foucault, Michel (1984) [1967]. Des espaces autres. *Hétérotopies*. Conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967. *Architecture, Mouvement, Continuité*, no 5, 46-49.
- Fournel, Cécile (2021). *État des (non)lieux: Regards et théories sur des environnements appréciables*. Thèse doctorale en Art et histoire de l'art. Université Panthéon-Sorbonne-Paris I.

- Frampton, Kenneth (1983). *Towards a Critical Regionalism : six points for an Architecture of Resistance*. Foster H. (dir). *The Anti-Aesthetic. Essays on Postmodern Culture*. 16-30
- Gaffiot, Félix; Flobert, Pierre (2001). *Dictionnaire Latin-Français*. Paris : Hachette.
- Gibson, William James (2009). *A Reenchanted World. The Quest for a New Kinship with Nature*. Londres : Picador
- Gilbert, Sarah (2014). *La gardienne du champ. Mémoire du Mile End*. En ligne : <http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/la-gardienne-du-champ/>
- Glaser, Barney; Strauss, Anselm (1967). *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. Mill Valley: Sociology Press.
- Goodenough, Ward (1964). *Explorations in Cultural Anthropology*. New York ; McGraw-Hill Book Company.
- Gueben-Venière, Servane (2011). *En quoi les cartes mentales, appliquées à l'environnement littoral, aident-elles au recueil et à l'analyse des représentations spatiales ?* *Echo-Géo [Online]*, 17. URL : <https://journals.openedition.org/echogeo/12573>
- Habib, Farah; Khosro, Sahhaf; Sayyed, Mohammad (2012). *Christian Norberg-Schultz and the existential place*. *International Journal of Architecture and Urban Development* vol. 1, No. 3, Winter 2012.
- Halbwachs, Maurice (1925). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Librairie Félix Alcan. Numérisation en ligne : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.ham.cad>
- Hall, Philip (2010). *The Post-Industrial Urban Void / Rethink, Reconnect, Revive*. University of Cincinnati / OhioLINK.
- Halloy, Arnaud; Servais, Véronique (2013). *Divinités incarnées et dauphins télépathes : Ethnographie de deux dispositifs d'enchantement*. In P.L. Colon (dir.). *Ethnographier les sens*. Paris : Editions Petra.
- Haraway, Donna (1988). *Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective*. In *Feminist Studies*, Vol. 14, n3, pp. 575-599
- Harvey, David (2004). *Space as key word*. Marx and Philosophy Conference, 29/05/2004, Institute of Education, London.
- Harvey, David (2012). *Rebel Cities. From the Right to the City to the Urban Revolution*. New York : Verso.
- Haumont, Bernard (1982). *Les architectes et les modifications des pratiques professionnelles : l'insertion professionnelle et les nouvelles formes de pratique*. MUL/DAU.
- Hendrickx, Marion (2023). *Enchantement à l'hôpital ? Étude de cas sociologique d'un atelier psychothérapeutique à méditation conte*. Thèse en Sciences politiques et sociales, ULB.
- Henry, Philippe (2014) *Un nouveau référentiel pour la culture?* Toulouse : Éditions de l'attribut
- Hrimeche, Yasmine (2017). *Le devenir des terrains vagues : lire Berlin à travers des vides urbains*. Mémoire de fin d'études en architecture, ENSA Nantes.

- Jacob, Louis (2001). Dans l'attente de vivre. In Brahy Rachel, Thibaud Jean-Paul, Tixier Nicolas, Zaccai-Reyners (dir.) *L'enchantement qui revient*, 47-52.
- Jacquemain, Marc; Frère Bruno (2008). *Épistémologie de la sociologie. Paradigmes pour le XXIe siècle*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Jäggi, Marcel; Maltherre-Barthe, Charlotte (2018). *Some Haunted Spaces in Singapore*. Zürich : Editions Patrick Frey.
- Janin, Claude; Andres, Lauren (2008). Les friches : espaces en marge ou marges de manœuvre pour l'aménagement des territoires ? *Annales de géographie*, 5(5), 62-81.
- Jean-Pierre, Chupin (2014). Dans l'univers des thèses, un compas théorique. *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* [en ligne], n.30/31. En ligne: <http://journals.openedition.org/crau/370>
- Jodelet, Denise (dir.) (1989). *Les représentations sociales*. Paris : PUF.
- Joiris, Arlette (1980). Hôpital et environnement. In CPAS Liège. *De Bavière à la Citadelle*, 115-131.
- Joiris, Arlette; Woos, Erwin (2023). *Bavière, un hôpital dans la ville, 1962-1987*. Liège : Éditions de la Province de Liège.
- Kalinowki, Isabelle (2013). Le « désenchantement du monde ». *Yod*, n18. En ligne: <http://journals.openedition.org/yod/1848>
- Kauffman, Jean-Claude (2016) [1996]. *L'entretien compréhensif*. Paris : Armand Colin.
- Koolhaas, Rem (1978). *Delirious New York*. Oxford : Oxford University Press.
- Kunysz, Pavel (2017a). Construire (dans) le vide: les architectes face à la multiplicité des imaginaires d'un vide urbain. *Mémoire de fin d'études en Sociologie sous la direction de Yves Winkin, ULiège*.
- Kunysz, Pavel (2017b). Déconstruire le non-lieu: questionnement d'un concept surexploité dans les débats urbains. *Dérivations: pour le Débat Urbain*, 4, 264-271.
- Kunysz, Pavel (2019a). *Construire (dans) le vide*. Liège : PUL.
- Kunysz, Pavel (2022a). *Going postal - Concevoir des cartes postales pour enquêter. Potentiels et limites d'une pratique graphique pour penser les liens architecture-politique*. In *Interrogations ?*, n34. En ligne : <https://www.revue-interrogations.org/Going-postal-Concevoir-des-cartes>
- Kunysz, Pavel (2023c). *Bavière en projets*. In Joiris Arlette, Woos Erwin (dir.). *Bavière, un hôpital dans la ville*, 689-735.
- Kunysz, Pavel (2023d). *Le pôle culturel provincial ouvre-t-il au milieu d'une friche?* Liège : urbAgora. En ligne : <https://urbagora.be/interventions/notes-de-travail/le-pole-culturel-provincial-ouvre-t-il-au-milieu-d-une-friche.html>
- Kunysz, Pavel (2019b). *Bavière, la friche (ré)enchantede*. *Politique : Revue Belge d'Analyse et de Débat*, n108, 81-88.
- Lacaze, Jean-Paul (1985). *Les Grandes Friches industrielles*. Paris : Ministère de l'Équipement et D.A.T.A.R.

- Lafontaine, Simon (2012). Hypothèses d'amarrages, une intervention artistique à Montréal: contribution à l'esthétique et à la politique du paysage urbain. Mémoire de fin d'études en sociologie, UQAM.
- Lallement, Emmanuelle (2007). Événements en villes, événements de ville : vers de nouvelles ritualités urbaines ? *Communication & organisation*, vol. 32, n2, 26-38.
- Lallement, Emmanuelle (2008). Paris-Plage : une fausse plage pour une vraie ville ? Essai sur le détournement balnéaire urbain. *Géographie et cultures*, n67, 65-78.
- Lallement, Emmanuelle (2016). Quand on se rassemble en ville. In *Socio-anthropologie*, n33. En ligne : <http://socio-anthropologie.revues.org/2025>
- Lallement, Emmanuelle (2023). Événements festifs contemporains ou les soubresauts de l'enchantement. In Brahy Rachel, Thibaud Jean-Paul, Tixier Nicolas, Zaccari-Reyners (dir.) *L'enchantement qui revient*, 63-76.
- Lambert, Léopold (2012). *Weaponized Architecture: the impossibility of innocence*, Barcelona, dpr-Barcelona.
- Lambert, Léopold (2013). Que trouve-t-on dans l'épaisseur d'une ligne? *Espazium*, 04/09/2013. En ligne : <https://www.espazium.ch/fr/actualites/que-trouve-t-dans-lepaisseur-dune-ligne>
- Lamy, Jérémy (2014), « Des disciples bien disciplinés: à qui Latour? » *Zinsel*, Sociologie, histoire, anthropologie et philosophie des sciences et des techniques [en ligne] <https://zinsel.hypotheses.org/1199> (consulté le 29 décembre 2020).
- Latour, Bruno (1996). Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches. Paris : Les empêcheurs de tourner en rond.
- Latour, Bruno (2000). Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement. In A. Micoud & M. Peroni (éd.) *Ce qui nous relie*, 189-208.
- Latour, Bruno, Hermant Émilie (1998). *Paris ville invisible*. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond.
- Latour, Roger (2006). *La haie dans le Bocage urbain*. Autoédition numérique : Applebooks.
- Lauren, Andres, Grésillon Boris (2011). Les figures de la friche dans les villes culturelles et créatives. *Regards croisés européens*. *L'Espace Géographique*, 2011(1), 15-30.
- Laurent, Pierre-Joseph (2019). *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui*. Karthala : Paris
- Lazzari, Marco, Quarantino Jacono Marcella (2012). *Adolescenti tra piazze reali e piazze virtuali Bergamo : Sextant Edizioni*..
- Le Bel, Pierre-Mathieu (2012). Patrimoine vécu et choc des mémoires urbaines dans le redlight de Montréal. *ACME*, 11, 229-249.
- Le Coguic, Eric (2019). Vers une mise en scène de la subversion. *Politique – Revue belge d'analyse et de débat*, n108. En ligne : <https://www.revuepolitique.be/vers-une-mise-en-scene-de-la-subversion/>
- Le Coguic, Eric (2023). *Pratiques furtives dans la ville et nouvelles affordances*. In

Brahy Rachel, Thibaud Jean-Paul, Tixier Nicolas, Zaccai-Reyners (dir.) *L'enchantement qui revient*, 327-338.

- Lefebvre, Henri (2000) [1974]. *La production de l'espace*. Paris : Eyrolles
- Lefebvre, Henri (2009) [1968]. *Le droit à la ville* (3e édition). Paris : Economica.
- Lempereur, Françoise (2017). *Patrimoine culturel immatériel*. Liège : PUL.
- Levesque, Luc (2003). Intervention mobilière et vie urbaine : notes intercalaires sur un processus d'amarrages. *Inter*, (85), 56–59.
- Levesque, Luc (2009). Towards an interstitial approach to urban landscape. In *Territorio*, 48, 1, 77-82.
- Licata, Laurent; Klein, Olivier; Gety, Raphaël (2007). Mémoire des conflits, conflits de Mémoires: Une approche psychosociale et philosophique du rôle de la mémoire collective dans les processus de réconciliation intergroupe. *Social Science Information*, vol. 46, n4, 563-589.
- Liebens, Denis (1988). *La mutation d'un quartier: le transfert des services hospitaliers de Bavière. Étude de géographie économique*, Mémoire de licence en sciences géographiques, ULg.
- Lipovetsky, Gilles; Serroy, Jean (2016). *L'esthétisation du monde*. Paris: Gallimard.
- López-Piñeiro, Sergio (2020). *A glossary of urban voids*. Berlin : Jovis Verlag.
- Lotz-Coll, Stéphanie (2018). *La friche militaire urbaine, un nouvel espace convoité ?* in *Carnets de géographes*, 11. En ligne : <https://journals.openedition.org/rga/5134>
- Loubier, Patrice; Ninacs, Anne-Marie (2001). *Les commensaux*. Montréal : SKOL.
- Loubier, Patrice (1997). De la chirurgie architecturale comme anarchie légère. *Espace*, 39, 34-37.
- Loubier, Patrice (2001). Énigmes, offrandes, virus : formes furtives dans quelques pratiques actuelles. *Parachute*, 101, 99-105.
- Lévesque, Luc (1999). Montréal, l'informe des terrains vagues. In *Annales de la Recherche Urbaine*, n85, 56.
- Luka, Nik; Gendron, Pierre-Étienne; Cudmore, Jamie; Mikadze, Vladimir (2015). Pour un urbanisme des possibles dans le Quartier des spectacles. In S. Harel, L. Lussier, and J. Thibert (eds.) *Le Quartier des spectacles et le chantier de l'imaginaire montréalais*, 185-201.
- Lussault, Michel (2017). *Hyper-Lieux : les nouvelles géographies de la mondialisation*. Paris : Seuil.
- Lydon, Mike; Garcia, Anthony (2015). *Tactical urbanism : Short-term action for long-term change*. Island Press.
- Lyotard, Jean-François (1979). *La condition postmoderne*. Paris : Éditions de Minuit.
- Mannoni, Octave (1969). *Clefs pour l'imaginaire : Ou l'Autre scène*. Paris : Ed. du Seuil.
- Massey, Doreen (1994). *Space, Place, and Gender*. Minneapolis : University of

Minnesota Press.

- Massey, Doreen (1995). [1984] *Spatial Divisions of Labour : Social Structures and the Geography of Production*. Londres : Palgrave Macgillan.
- Massey, Doreen (2013). [2007] *World City*. Cambridge : Polity Press
- Massey, Doreen; Catalano, Alejandrina (1978). *Capital and Land: Landownership by Capital in Great Britain*. London : Edward Arnold.
- MCD (2020). Conversion, reconversion. *Géoconfluence*. En ligne: <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/conversion-reconversion#:~:text=La%20conversion%20ou%20la%20reconversion,%2C%20g%C3%A9opolitique%2C%20social%20et%20culturel>.
- Michaud-Lapointe, Alice (2018). « Un pays, une langue, une ville ? ». *Mémoire(s) tor-sadée(s) et « zones frontières » de l'autobiographie dans Une autobiographie allemande et Gare d'Osnabrück à Jérusalem d'Hélène Cixous*. *Études françaises*, vol. 54, n3, 131-146.
- Desvigne, Michel (2008). *Natures Intermédiaires*. Bâle : Birkhäuser.
- Moliner, Pierre (1994). Les deux dimensions des représentations sociales. In *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 20, 5-13.
- Morizot, Baptiste (2021). *Manières d'être vivant*. Paris : Actes Sud.
- Moscovici, Serge (1989). *Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire*. Paris : PUF.
- Moscovici, Serge (1961). La représentation sociale de la psychanalyse. *Bulletin de psychologie*, 14-194, p. 807-810.
- Mubi Brighenti, Andrea (ed.) (2013). *Urban Interstices. The Aesthetics and the Politics of the In-between*. Farnham : Ashgate
- Norberg-Schultz, Christian (1979). *Genius Loci : Towards a Phenomenology of Architecture*. New York : Rizzoli.
- Olazabal, Ignace (2006). Le Mile End comme synthèse d'une montréalité en devenir. *Les Cahiers du Gres*, 6(2), 7-16.
- Olazabal, Ignace; Frigault, Louis-Robert (2000). La fête de la Saint-Jean-Baptiste dans le quartier du Mile End de Montréal. Nouvelle signification pour un lieu de mémoire ? *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 16-2, 143-152
- Ostrom, Elinor (1990). *Governing the Commons*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Paquot, Thierry (2019). Espace/Spatialité. Delory-Momberger C. (dir.) *Vocabulaire des Histoires de vie et de la recherche biographique*, 78-80.
- Paquot, Thierry; Younès, Chris (2012). Espace et lieu dans la pensée occidentale. De Platon à Nietzsche. Paris : La Découverte.
- Pattaroni, Luca (2020). La réification de la contre-culture, ou la capture économique de la friche urbaine. Genève : MetisPresses.
- Perronet, Monique (1980). Les quartiers péricentraux de Bordeaux. Analyse d'un espace urbain. *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest. Sud-Ouest Européen*

Année 1980 51-1 19-38

- Pétonnet, Colette (1982). *L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien*. *Homme*, 22, 37-47.
- Piddu, Luca; Kunysz, Pavel (2021). *Au-delà du chancre et du laboratoire : la friche-lieu à Liège et Charleroi*. Séminaire BLUE. La gestion des friches fluviales : regards croisés des acteurs de l'aménagement et des chercheurs, Réseau inter-Friche, UMons, 02/02/2021.
- Poirier, Nicolas(2004). *Castoriadis, l'imaginaire radical*. Paris : PUF.
- Poitevin, Mathieu (2013). *Architecte Frichier. La Friche De La Belle De Mai*, Marseille. Conférence du 31 Janvier 2013, Pavillon de l'Arsenal, Paris.
- Poteete, Amy; Luka, Nik (2021). *Soutenir les possibilités de mise en commun urbaine dans le Champ des Possibles de Montréal*. Rapport d'étape. Concordia University. En ligne: [https://spectrum.library.concordia.ca/id/eprint/991254/1/poteete\\_et\\_al.\\_2021\\_report\\_en.pdf](https://spectrum.library.concordia.ca/id/eprint/991254/1/poteete_et_al._2021_report_en.pdf)
- Pouleur, Jean-Alexandre; Rochet, Nicolas (2005). *Le patrimoine social vécu*. *Nouvelles du Patrimoine (Les)*, 108.
- Pouleur, Jean-Alexandre; Vanzande, Ornella (2017). *Charleroi, ville symptomatique et humaine, révèle des images urbaines réinventant l'image de la cité*. *Espaces et sociétés*, 1, 168-169.
- Pradel, Benjamin (2010). *Rendez-vous en ville ! Urbanisme temporaire et urbanité événementielle : les nouveaux rythmes collectifs*. *Sciences de l'Homme et Société*. Université Paris-Est.
- Pradel, Benjamin (2019). *Temporary, transitional, ephemeral urban planning, definitions to make things clearer*. Medium, 11 dec 2019. En ligne: <https://medium.com/anthropocene2050/lurban-planninge-temporaire-transitoire-C3%A9ph%C3%A9m%C3%A8re-des-d%C3%A9finitions-pour-y-voir-plus-clair-4a94f7916dfb>
- Raffestin, Claude (1997). *Une société de la friche ou une société en friche*. *Collage*, 4, 12-15.
- Relph, Edward (1976). *Place and Placelessness*. Londres : Pion.
- Renard, Jean-Bruno (2011). *De l'intérêt des anecdotes*. *Sociétés* 2011/4, 114, 33-40.
- Ribeiro, Ugo; Amaldi, Paolo (2011). *Le régionalisme critique : l'influence du lieu sur l'architecture*. Rapport d'étude UE5, ENSA Lyon.
- Ricœur, Paul (1983). *Temps et récit 1*. Paris : Seuil.
- Ricœur, Paul (2016) [1996]. *Architecture et narrativité. Étude Ricoeurienne* vol.7, n2, 20-30.
- Rollot, Mathias (2018). *Synergies biorégionales : Quelques enjeux conceptuels et architecturaux*. in Younès C., D'Arienzo R (dir.), *Synergies urbaines : pour un métabolisme collectif des villes*, 221-236.
- Said, Edward (1977). *Orientalism*. London : Penguin.

- Saler, Michael (2012). *As If. Modern Enchantment and the Literary Prehistory of Virtual Reality*. New York : Oxford University Press.
- Schulman, Sarah (2012). *The gentrification of the Mind*. Oakland: University of California Press.
- Secchi, Bernardo (1984). *Il Vuoto = Voids*. Casabella, n503, 21.
- Serre, Michel (2019). *Le tiers foncier. Nouvelle catégorie d'appréhension de l'envers de la planification. Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*. En ligne: <http://journals.openedition.org/craup/2424>
- Servais, Véronique (2023). *Un point de vue batesonien sur les expériences d'enchantement dans le rapport au vivant*. In Brahy Rachel, Thibaud Jean-Paul, Tixier Nicolas, Zaccai-Reyners (dir.) *L'enchantement qui revient*, 119-136.
- Services Québec (N/C). *Friche urbaine*. Thesaurus de l'activité gouvernementale. EN ligne: <https://www.thesaurus.gouv.qc.ca/tag/terme.do?id=5815>
- Smitherham, Jan (2011). *Spatial Performativity/Spatial Performance*. In *Architectural Theory Review*, 16(1). 55-69.
- Smithson, Robert (1967). *A tour of the monuments of Passaic, New Jersey*. *Artforum*, vol. VI, No. 4, 48-51.
- Soja, Edward (1998). *Thirdspace : Journeys to Los Angeles and other Real-and-Imagined Places*. Oxford : Blackwell.
- Sola-Morales, Ignasi (1995). *Terrain Vague*. Davidson Cynthia (dir.), *Anyplace*, 118-123.
- Sperber, Esther (2021). *Architectural Ethics: Is Your Building Immoral?* In *Architizer*. En ligne: <https://architizer.com/blog/inspiration/industry/is-your-building-immoral/>
- StatCan (2021). *Recensement de la population de 2021 : sommaire géographique*. En ligne: <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2021/search-recherche/productresults-resultatsproduits-fra.cfm?Lang=F&GEOCODE=2021A00052466023>
- Straw, Will (2021). « *Montreal, Bohemia and the Mile End apartment party scene* » in *Popular Music and the Poetics of Self in Fiction*, 122-137
- Susswein, Robin (2023). *À propos des conditions suffisamment bonnes pour animer des êtres absents. Perspective sociologique sur l'initiation à la « communication intuitive » avec des animaux*. In Brahy Rachel, Thibaud Jean-Paul, Tixier Nicolas, Zaccai-Reyners (dir.) *L'enchantement qui revient*, 165-178.
- Tarte, Daniel (2016). *Les friches, ces écosystèmes sous-estimés*. *Urbanité*, Printemps 2016, 33-34.
- Taylor, Charles (2003). *Modern Social Imaginaries*. Durham : Duke University Press.
- Tixier, Nicolas (2020a). *Heritage/Fiction. For a Retro-Prospective of Dwelling-in-Ambiances*. *Proceedings of the 4th International Congress on Ambiances, Alloesthesia: Senses, Inventions, Worlds, Réseau International Ambiances*, Dec 2020. 290-295.

- Tixier, Nicolas (2020b). *Récits du lieu/Lieu des récits*. Gatta Federica, Sotgia Alice. *L'habiter comme patrimoine*.
- Tonnelat, Stéphane (2003). *Interstices urbains. Entre contrôles et mobilités, quatre espaces résiduels de l'aménagement*. Thèse de doctorat, Université Paris XII/City University of New York, 2003.
- Torres Astaburuaga, Adrian; Chaudier, Éve; Tixier, Nicolas (2016). *Mémoire du futur, from old roots to new shoots*. Patrick Geddes in India (1914-1924). *Espaces et sociétés*, 167, 99-119.
- Trigg, Dylan (2012). *The Memory of Place : A Phenomenology of the Uncanny*. Athens : Ohio University Press.
- Trigg, Dylan (2016). *Topophobia : A Phenomenology of Anxiety*. Londres : Bloomsbury.
- Tuan, Yi-Fu (1990) [1974]. *Topophilia : A Study of Environmental Perception, Attitudes, and Values*. New York : Columbia University Press.
- Tuan, Yi-Fu (1991). *Language and the Making of Place: A Narrative-Descriptive Approach*. *Annals of the Association of American Geographers*, Vol. 81, No. 4 (Dec. 1991), pp. 684-696.
- Tuan, Yi-Fu (1997). *Sense of place : what does it mean to be human ?* *American Journal of Theology & Philosophy*, Vol. 18, No. 1, *Eco-Justice and the Environment*, pp. 47-58
- Tuan, Yi-Fu. (1979). *Space and Place : Humanistic Perspective*. In S. Gale & G. Olsson (Éds.), *Philosophy in Geography* (p. 387 427). Springer Netherlands. [https://doi.org/10.1007/978-94-009-9394-5\\_19](https://doi.org/10.1007/978-94-009-9394-5_19)
- Tzonis, Alexander; Lefaivre Liane (1981). *The grid and the pathway*. *Architecture in Greece*, 15, 164-178 .
- Tzonis, Alexander; Lefaivre, Liane (2001). *Critical Regionalism: Architecture and Identity in a Globalized World*. Munich : Prestel.
- UVCW (2021). *L'assainissement des sols*. En ligne: <https://www.uvcw.be/environnement/focus/art-2369>
- Vallet, Anne-Claire (2021). *Les habitants invisibles des friches de la ville. Abris discrets et incertains dans les terrains vagues et les délaissés autoroutiers aux abords de Paris*. Thèse, EHESS, Paris.
- Vassor, Mathilde; Verquere, Laura (2022). *Penser avec et par le récit*. *Communication. Information médias théories pratiques*, vol. 39/1, Article 39/1. En ligne: <https://doi.org/10.4000/communication.15659>
- Vendler, Helen (1984). *Words Chosen Out of Desire*. Knoxville: University of Tennessee Press.
- Veyne, Paul (1983). *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*. Paris : Éditions du Seuil.
- Violeau, Jean-Louis (2005). *Les architectes et Mai 68*. Paris : Éditions Recherches.

- Warenne, Jean-Philippe; Fortin, Andrée (2015). *Pratiques et discours de la contre-culture au Québec*. Québec : Septentrion.
- Weizman, Eyal (2015). *The Roundabout Revolutions*. Londres : Sternberg Press
- Winkin, Yves (2002). Propositions pour une anthropologie de l'enchantement. In Rasse Paul, Midol Nancy, Triki Fathi (dir.) *Unité-diversité: Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*, 169-79.
- Winkin, Yves (2023). L'enchantement : Dispositif et disposition. In Brahy Rachel, Thibaud Jean-Paul, Tixier Nicolas, Zaccari-Reyners (dir.) *L'enchantement qui revient*, 15-35.
- Winnicott, Donald (1975). *Jeu et réalité ; l'espace potentiel*. Paris : Gallimard.
- Wodon, Bernard (2005). *Le quartier d'Outremeuse à Liège*. Charleroi : Labor – Institut du Patrimoine Wallon.
- Woos, Erwin (1997). *Le quartier d'Outremeuse à Liège : genèse et évolution topographique d'un territoire urbain*. Commission communale de l'histoire de l'ancien Pays de Liège.
- Woos, Erwin (2020). In Xhayet Geneviève (dir.) *Bavière en Route. Les conférences. Outremeuse dans tous ses états-2018*, p. xx-xx.
- Xhayet, Geneviève (2020). *De la Maison de la Miséricorde à l'Hôpital de Bavière*. In Xhayet Geneviève (dir.) *Bavière en Route. Les conférences. Outremeuse dans tous ses états-2018*, 27-44.
- Young, Brian (1978). *Promoters and Politicians : The North Shore Railways in the History of Quebec*. University of Toronto Press. Toronto, University of Toronto Press.

## Articles de presse et ressources en ligne

- Assar. (2021). *Bavière, lot D*. Disponible en ligne : <https://www.assar.fr/project/baviere/>
- Bailey, Clayton. (2012). « TRAVERSE 10 années ». Disponible en ligne : <https://www.cptraversecp.com/706350-le-projet>
- Bodeux, Philippe. (2012). *Le site de Bavière racheté*, *Le Soir*, 28/01/2012.
- Bodeux, Philippe. (2016). « Un plan-masse pour urbaniser Bavière », *Le Soir*, 15/04/2016.
- Bur, Justin. (2017). *77 rue Bernard Est (entrepôt)*. *Mémoires du Mile End*, 12/03/2017. Disponible en ligne : <http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/77-rue-bernard-est-entrepot/>
- Cornet, P. (2018). « L'hôpital de Bavière, site idéal du western urbain liégeois », *Le Vif/L'Express*, 09/08/2018.
- Colpron, S. (2018). « La ville réinventée, le champ amoureux », *La Presse +*, 02/08/2018. Disponible en ligne : [https://plus.lapresse.ca/screens/d8425c13-78ef-401f-8019-3dbec84dab8f\\_\\_7C\\_\\_\\_0.html](https://plus.lapresse.ca/screens/d8425c13-78ef-401f-8019-3dbec84dab8f__7C___0.html)
- Dagonnier, E. (2023). « B3 : le nouveau nom du bâtiment du pôle des savoirs à Liège – Bavière », *RTBF*, 17/01/2023. Disponible en ligne : <https://www.rtbf.be/article/b3-le->

nouveau-nom-du-batiment-du-pole-des-savoirs-a-liege-baviere-11137868

- Desjardin, Yves. (2014). Histoire du Mile End: Prologue. Mémoire du Mile End. Disponible en ligne : <https://memoire.mile-end.qc.ca/fr/histoire-du-quartier-mile-end-prologue/>
- Desjardin, Yves. (2018). Identités plurielles et le « cas » du Mile End (2). Mémoire du Mile End. Disponible en ligne : [http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/identites-plurielles-et-le-cas-du-mile-end-2/Desjardin Yves \(2019a\). À côté de la cour ferroviaire, 1910-1965 : bois, charbon, ferraille et volaille. Mémoire du Mile End. En ligne : http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/a-cote-de-la-cour-ferroviaire-1910-1965-bois-charbon-ferraille-et-volaille/](http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/identites-plurielles-et-le-cas-du-mile-end-2/Desjardin%20Yves%20(2019a).%20%C3%80%20c%C3%B4t%C3%A9%20de%20la%20cour%20ferroviaire,%201910-1965%20:%20bois,%20charbon,%20ferraille%20et%20volaille.%20M%C3%A9moire%20du%20Mile%20End.%20En%20ligne%20:%20http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/a-cote-de-la-cour-ferroviaire-1910-1965-bois-charbon-ferraille-et-volaille/)
- Desjardin (2019b). Le « passé antérieur » du Champ des Possibles. Mémoire du Mile End. En ligne : <http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/le-passe-anterieur-du-champ-des-possibles/>
- Desjardin. (2019b). Le « passé antérieur » du Champ des Possibles. Mémoire du Mile End. Disponible en ligne : <http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/le-passe-anterieur-du-champ-des-possibles/>
- Desjardin, Yves. (2019c). 1964-1973 : La naissance des mégastructures. Mémoire du Mile End. Disponible en ligne : <http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/1964-1973-la-naissance-des-megastructures/>
- Desjardin, Yves. (2021). Les débuts du Comité des citoyens du Mile End. Mémoire du Mile End. Disponible en ligne : <http://memoire.mile-end.qc.ca/fr/les-debuts-du-comite-des-citoyens-du-mile-end/>
- Donehv. (2019). Exploring Abandoned Hospital Baviere, youtube, 22/04/2019. Disponible en ligne : <https://youtu.be/4WYNWiv4zgQ?si=XtjGCMbqDxOaKupg>
- Dupuis, Stéphanie. (2022). 25 ans de succès vidéoludiques pour Ubisoft Montréal. Radio Canada, 08/10/2022. Disponible en ligne : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1923318/25-ans-succes-jeu-video-ubisoft-christophe-derennes>.
- Eggrickx, Ariel (2022a). Plateau urbain : l'art de précariser l'occupation précaire ? Mediapart, 14/04/2022. En ligne: <https://blogs.mediapart.fr/ariel-eggrickx/blog/140422/plateau-urbain-l-art-de-precariser-loccupation-precaire>
- Eggrickx, Ariel (2022b). Vers une marchandisation de l'urbanisme transitoire, en pleine expansion ? Mediapart, 15/03/2022. En ligne: <https://blogs.mediapart.fr/ariel-eggrickx/blog/150322/vers-une-marchandisation-de-l-urbanisme-transitoire-en-pleine-expansion>
- Image Montreal (N/C). Plateau 54. Images Montréal. Disponible en ligne : <https://imtl.org/image.php?id=11216>
- Institut wallon de l'évaluation, de la prospective et de la statistique (IWEPS), Indicateurs statistiques, Sites A Réaménager (SAR). Disponible en ligne : <https://www.iweps.be/indicateur-statistique/sites-a-reamenager/>
- iResidence (N/C). Le Mil-N. Iresidence. Disponible en ligne : <https://iresidence.ca/fr/condos/Miln/>
- Latour, Roger. Flora Urbana. Disponible en ligne : <https://floraurbana.blogspot.com/>

- Lavoie, André. (2021). « Duddy Kravitz, l'alter ego de Mordecai Richler », *Le Devoir*, 31/07/2021. Disponible en ligne : <https://www.ledevoir.com/culture/cinema/617688/duddy-kravitz-l-alter-ego-de-mordecai-richler>
- MEM – Centre des mémoires montréalaises. (2018). *Le Rialto, un cinéma patrimonial*. Encyclopédie du MEM, 22/11/2018. Disponible en ligne : <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/le-rialto-un-cinema-patrimonial>
- MEM – Centre des mémoires montréalaises. (2019). *L'église Saint-Enfant-Jésus du Mile End*. Encyclopédie du MEM, 21/01/2019. Disponible en ligne : <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesamontrealais/leglise-saint-enfant-jesus-du-mile-end>
- MEM – Centre des mémoires montréalaises. (2019). *L'église St Michael the Archangel et la présence irlandaise*. Encyclopédie du MEM, 03/09/2019. Disponible en ligne : <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/leglise-st-michael-archangel-et-la-presence-irlandaise>
- MEM – Centre des mémoires montréalaises. (2019). *L'hôtel de ville de Saint-Louis-du-Mile-End*. Encyclopédie du MEM, 12/06/2019. Disponible en ligne : <https://ville.montreal.qc.ca/memoiresdesmontrealais/lhotel-de-ville-de-saint-louis-du-mile-end>
- Mercure, Philippe. (2007). « Ubisoft est arrivée dans l'enthousiasme et la controverse », *La Presse*, 31/05/2007. Disponible en ligne : <https://www.lapresse.ca/affaires/economie/200901/06/01-678256-ubisoft-est-arrivee-dans-lenthousiasme-et-la-controverse.php>
- Mercure, Philippe. (2007). « Ubisoft : une arrivée controversée à Montréal », *La Presse*, 31/05/2007. Disponible en ligne : <https://www.lapresse.ca/affaires/techno/jeux-video/200705/31/01-10993-ubisoft-une-arrivee-controversee-a-montreal.php>
- Province de Liège. (2021). *Bavière: quel nom pour le nouveau bâtiment construit par la Province de Liège?* 19/11/2021. Disponible en ligne : <https://www.provincedeliege.be/fr/evenement/135/17495>
- Rasseneur, Gwenaëlle. (2011). *La newsletter de PIWB choisie comme support fictif de travail de fin d'études - reconversion et évocation sur le site du charbonnage de Beaulieu.PIWB*. Disponible en ligne : [<http://patrimoineindustriel.be/fr/publications/actualite/+la-newsletter-de-piwb-choisie-comme-support-fictif-de-travail-de-fin-de-tudes-reconversion-et-evocation-sur-le-site-du-charbonnage-de-beaulieu#:~:text=le%20r%20c3%b4le%20de%20l'architecte,il%20m%20c3%a9rite%20un%20nouveau%20regard>] (<http://patrimoineindustriel.be/fr/Schaub> C. (2014). *Darwin, ruche à millions*. Libération [en ligne], 30/03/2014. Url: [https://www.liberation.fr/futurs/2014/03/30/darwin-ruchea-millions\\_991459/](https://www.liberation.fr/futurs/2014/03/30/darwin-ruchea-millions_991459/)
- Selke, Philippe. (2023). « Habiter le triangle de Bavière », *Architectura*, 16/01/2023. Disponible en ligne : <https://www.architectura.be/fr/actualite/habiter-le-triangle-de-baviere/>
- Service Public de Wallonie. (2023). *Jeu de données des périmètres des sites identifiés comme à réaménager (SAR)*, 04/12/2023. Disponible en ligne : <https://geoportail.wallonie.be/catalogue/8e2cf269-cedb-4fbc-943b-41a7587490e3.html>
- Service Public de Wallonie. (2018). « Les obligations générées par le Décret sols. » Disponible en ligne : <https://sol.environnement.wallonie.be/home/sols/presentation-generale-du-decret-sols-2018/les-obligations-du-decret-sols.html>

- Social Science Bites. (2013). Doreen Massey on Space. Social Sciences Space, 01/02/2023. Disponible en ligne : <https://www.socialsciencespace.com/2013/02/podcastdoreen-massey-on-space/>
- Sudinfo. (2021). Trouvez-lui un nom ! Sudinfo, 30/11/2021. Disponible en ligne : <https://www.sudinfo.be/art/876712/article/2021-11-30/trouvez-lui-un-nom>
- Tarte, Daniel. « Les friches, ces écosystèmes sous-estimés. » Disponible en ligne : <https://www.chevreuil.net/T2/les-friches-ces-ecosystemes-sous-estimes>
- Vlan paysages, bureau d'architecture paysagiste. (N/C). Présentation du projet Secteur Saint-Viateur est, 2008-2014. Disponible en ligne : <https://www.vlanpaysages.ca/projets/rue-saint-viateur-est-vlan-paysage/>
- Wyatt, Melissa. (2014). « Answering the Critics of Tarsem Singh's 'The Fall' », The Fan Meta Reader, 05/07/2014. Disponible en ligne : <https://thefanmetareader.org/2014/11/26/answering-the-critics-of-tarsem-singhs-the-fall-by-othermelissawyatt/>

## Études

- Atelier Braq. (2010). Requalification du secteur Saint-Viateur Est (évolution).
- Conseil de jeunesse de Montréal. (2017). Avis sur l'utilisation des espaces vacants à Montréal : une perspective jeunesse. Disponible en ligne : [http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/CONS\\_JEUNESSE\\_FR/MEDIA/DOCUMENTS/AVIS\\_ESPACES\\_VACANTS\\_VERSION\\_FINALE.PDF](http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/CONS_JEUNESSE_FR/MEDIA/DOCUMENTS/AVIS_ESPACES_VACANTS_VERSION_FINALE.PDF)
- Espace Temps. (2017). Requalification du 77, rue Bernard Est. Rapport de la démarche de mobilisation et de consultation des parties prenantes.
- Habitat. (2021). Augmenter l'efficacité des cibles de conservation des milieux naturels de la CMM. Disponible en ligne : <https://www.habitat-nature.com/nosprojets/conservationcmm>
- Hill, Kelly. (2010). Mapping Artists and Cultural Workers in Canada's Largest Cities. Hamilton: Hill Strategies Research. Disponible en ligne : <https://hillstrategies.com/resource/mapping-artists-and-cultural-workers-in-canadas-large-cities/>
- Rose, Damaris. (1995). Le Mile End, un quartier cosmopolite ? In Annick Germain (dir.) Cohabitation ethnique et vie de quartier. Rapport final soumis au ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles et à la Ville de Montréal, Les Publications du Québec, p. 53-94.
- Schèmes et Groupe Conseil ACA. (2003). Étude pour le développement de l'îlot Bernard-Maguire-De Gaspé-Henri-Julien.
- UPA. (2008). La valorisation des terres en friche. Disponible en ligne : [https://www.upa.qc.ca/fileadmin/01\\_UPA\\_provincial/Prod\\_Outils\\_ressources/PDZA/FICHE\\_06-Friches.pdf](https://www.upa.qc.ca/fileadmin/01_UPA_provincial/Prod_Outils_ressources/PDZA/FICHE_06-Friches.pdf)
- Plateau-Mont-Royal (Le), Vlan Paysages. (2012). Projet Saint-Viateur Est, phase 3, Rapport de la consultation publique relative au concept d'aménagement préliminaire.
- Vouligny, Caroline, Gariépy, Stéphane. (2008). Les friches agricoles au Québec : état des lieux et approches de valorisation. Québec : Agriculture et Agroalimentaire Canada.

## Œuvres de fiction

- Birgisson, Bergsveinn. (2023). Déperdition de la chaleur humaine. Paris : Actes Sud.
- Echenoz, Jean. (2006). Ravel. Paris : Éditions de Minuit.
- Echenoz, Jean. (2008). Courir. Paris : Éditions de Minuit.
- Echenoz, Jean. (2010). Des éclairs. Paris : Éditions de Minuit.
- Ernaux, Annie. (1983). La Place. Paris : Gallimard.
- Hellman, Michel. (2011). Le Mile End, Montréal. Montréal : Editions Pow Pow.
- Richler, Mordecai. (2018). (1959). L'apprentissage de Duddy Kravitz. Paris : Points.
- Palahniuk, Chuck. (2003). Diary. New York : Doubleday.
- Simenon, Georges. (1947). Le témoignage de l'enfant de chœur. Paris : Omnibus.
- Singh, Tarsem. (Réalisateur). (2006). The Fall [Film]. USA : Tarsem.

## Iconographie

Fig. 0 : Kunysz P. (2023). Manuscrit de thèse annoté. Photographie. Publication originale.

Fig. 1: Brandt, Toha (2019). Visite sur le Champ des Possibles. Photographie.

In Fabriquer la Ville

Fig. 2: Bilande, Arnaud (2019). Visite sur le Champ des Possibles. Croquis.

Fabriquer la Ville

Fig. 3: Kunysz Pavel (2023). Conversation. Capture d'écran. Publication originale.

Fig. 4: Kunysz Pavel (2024). Schéma de la structure de la thèse. Publication originale.

Fig. 5: Kunysz Pavel (2024). Représentation schématique du métarécit de la friche. Publication originale.

Fig. 6: Baumans-Deffet - Architecture et urbanisme (2004). Photographie aérienne du site de Bavière. Archives professionnelles de Baumans-Deffet Architecture et urbanisme.  
En ligne :

Fig. 7: Rose-Michaud Emily (ca. 2013). Photographie en hauteur du Champ des Possibles. Artefatica, en ligne :

Fig. 8 : Christophe Maire (1737). Plan de Liège. Plan ancien. In Warzée C. (2020). Vues et Plans anciens de Liège et Saint-Nicolas. En ligne : <https://plansanciensliege.wordpress.com/2020/03/07/plan-de-liege-en-1737/>

Fig. 9 : Kunysz P. (2023). Relevé des périmètres reconnus d'Outremeuse, Liège. Données cartographiques : Gmap

Fig. 10 : F.N. Boxer (1859). Map of the City of Montreal, lithographie, via Images Montreal. En ligne: [https://imtl.org/carte\\_montreal.php](https://imtl.org/carte_montreal.php)

Fig. 11 : Kunysz P. (2023). Relevé des périmètres reconnus du Mile End, Montréal. Données cartographiques : Gmap

Fig. 12 : Kunysz P. (2024). Schéma des continuités d'identités Bavière-Liège et CdP-Montréal. Publication originale.

Fig. 13: Photographie satellite de Bavière. (2022).

Fig. 14: Photographie satellite du CdP. (2022).

Fig. 15: Kunysz P. (2023). Lignes des temps de Bavière 1983-2025. Version modifiée depuis Kunysz P. (2023). Bavière en projet. Joiris A., Woos Erwin (dir.) Bavière, un hôpital dans la Ville. P xx-xx

Fig. 16: Kunysz P. (2024). Lignes des temps du CdP 1970-2025. Publication originale.

Fig 17.: Inconnu. (1902). Hôpital des cliniques. [Plan d'architecture]. In (1902). Les locaux de la faculté de Médecine. (18) Université de Liège.

Fig. 18: Labye, F. (1989). Plan de démolition. ACPAS Lg. Hôpital de Bavière. Caisse 24. Bre non numérotée. Plan de situation prévoyant les démolitions de l'hôpital.

Fig. 19: SPW (2022). Extrait de plan de cadastre.

Fig. 20: - Archive de la Ville de Montréal. Photo aérienne de la cour ferroviaire du CP Saint-Louis en 1947-49. En ligne : [https://imtl.org/carte\\_historique.php?carte=15](https://imtl.org/carte_historique.php?carte=15)

Fig. 21: Ville de Montréal (2022). Extrait de plan cadastral.

Fig. 22: Kunysz P. (2022). Assemblages de vues aux alentours de Bavière. Photographies originales.

Fig. 23: Cartographie des degrés d'appartenance ressentie des espaces au CdP. (2024).

Fig. 24: Extraits de Lopez-Pineiro S. (2019). A Glossary of Urban Voids. (2024). Photographie. (2023).

Fig. 25: Blog de Roger Latour. Capture d'écran. (2021).

Fig. 26-30: Posters de visualisation des anecdotes de Bavière et du CdP. Photographies. (2023).

Fig. 31: Nuage des qualificatifs associés au CdP. La taille est proportionnelle à la récurrence. (2021).

Fig. 32: Kunysz P. (2024). Tableau des régimes d'enchantement. Publication originale.

Fig. 33: Bailey Clayton (2014). La forêt des Possibles, CdP. Photographie. Archives personnelles de C. Bailey.

Fig. 34: Bomal Nicolas (2009). Le chapiteau de l'Opéra Royal de Wallonie, Bavière. Photographie. Archives personnelles de N. Bomal.

Fig. 35 : Kunysz P. (2023). Tablette de cire. Croquis. Publication originale.

Fig. 36 : Kunysz P. (2023). Pelote à épingles. Croquis. Publication originale.

Fig. 37 : Kunysz P. (2023). Corde tressée. Croquis. Publication originale.

Fig. 38: Chupin, J.-P. (2014). Compas théorique des thèses en architecture. Tiré de Dans l'univers des thèses, un compas théorique. Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine [en ligne], n.30/31. En ligne: <http://journals.openedition.org/crau/370>

Fig. 39: Kunysz P. (2024). Schéma du processus de recherche. Publication originale.

Fig. 40 : Kunysz P. (2016). Carte issue d'un entretien avec Jany, ancienne employée de l'hôpital de Bavière.

Fig. 41 : Kunysz P. (2016). Carte issue d'un entretien avec Grégoire, architecte responsable du projet d'aménagement du site de Bavière.

Fig. 42 : Kunysz P.(2024). Informateurs : caractéristiques. Tableau. Publication originale.

Fig. 43 : Kunysz P. (2024). Synthèse du nombre d'entretiens menés. Tableau. Publication originale.

Fig. 44: Kunysz P. (2022). Reproduction calligraphiée de Wallace Stevens, "Anecdote of the Jar" in Harmonium (1918). Publication

Fig. 45 : Kunysz P ; (2022). Miroir de l'institut de stomatologie. Photographie. Publication originale

Fig. 46 : Kunysz P. (2023). Miroir. Croquis. Publication originale.

Fig. 47 : Kunysz P. (2023). Alèse. Croquis. Publication originale.

Fig. 48 : Kunysz P. (2023). Message de Françoise. Capture d'écran.

Fig. 49 : Kunysz P. (2023). Tête de statue. Croquis. Publication originale.

Fig. 50 : Kunysz P. (2022). Découpe dans une barrière de sécurité. Photographie. Publication originale.

Fig. 51 : Kunysz P. (2023). Mur graffé et écroulé. Photographie. Publication originale.

Fig. 52 : Kunysz P. (2023). Mur. Croquis. Publication originale.

Fig. 53 : Kunysz P. (2023). Portrait synthétique des objets de Bavière racontés. Axonométrie. Publication originale.

Fig. 54 : NN Studio (2012). Affiche « Ciné en plein air ». Photographie. Archives professionnelles de NN Studio.

Fig. 55 : Kunysz P. (2023). Affiche. Croquis. Publication originale.

Fig. 56 : Kunysz P. (2022). Entrée du porche de Bavière, WC portatif et panneau. Photographie. Publication originale.

- Fig. 57 : Kunysz P. (2023). Panneau de démolition. Croquis. Publication originale.
- Fig. 58 : Kunysz P. (2022). Flyers « Dernier printemps à Bavière ». Photographie de Caro, Facto 666 (2008). Flyer. Publication originale.
- Fig. 59 : Kunysz P. (2023). Flyer. Croquis. Publication originale.
- Fig. 60 : Nocid Urbex (2021). Baignoire. Photographie. Archives MyUrbex. En ligne : <https://www.facebook.com/profile.php?id=100063584104616>
- Fig. 61 : Kunysz P. (2023). Mur. Croquis. Publication originale.
- Fig. 62 : Kunysz P. (2021). Statuettes de la Vierge Marie. Photographie. Publication originale.
- Fig. 63 : Kunysz P. (2023). Statuettes. Croquis. Publication originale.
- Fig. 64 : Kunysz P. (2022). Chantier du pôle culturel de Bavière. Photographie. Publication originale.
- Fig. 65 : Kunysz P. (2023). Pôle culturel B3. Croquis. Publication originale.
- Fig. 66 : Kunysz P. (2023). Carte postale. Croquis. Publication originale.
- Fig. 67 : Kunysz P. (2023). Selle de rail. Croquis. Publication originale.
- Fig. 68 : Anonyme (2022). Chien en promenade sur le Champ. Photographie. Publication originale.
- Fig. 69 : Kunysz P. (2023). Laisse. Croquis. Publication originale.
- Fig. 70 : Kunysz P. (2021). Container. Photographie. Publication originale.
- Fig. 71 : Kunysz P. (2023). Container. Croquis. Publication originale.
- Fig. 72 : Kunysz P. (2023). Cabine électrique. Photographie. Publication originale.
- Fig. 73 : Kunysz P. (2023). Cabine électrique. Croquis. Publication originale.
- Fig. 74 : Inconnu (2004). Bac à fleurs. Photographie. Image Montréal. En ligne :
- Fig. 75 : Kunysz P. (2023). Bac à fleurs. Croquis. Publication originale.
- Fig. 76 : Portait synthétique des objets du CdP racontés. Axonométrie. (2023).
- Fig. 77 : Kunysz P. (2021). Tubes à échantillons d'insectes. Photographie. Publication originale.
- Fig. 78 : Kunysz P. (2023). Insectes. Croquis. Publication originale.
- Fig. 79 : Kunysz P. (2021). Vase de fleurs séchées. Photographie. Publication originale.
- Fig. 80 : Kunysz P. (2023). Bouquet. Croquis. Publication originale.
- Fig. 81 : Kunysz P. (2021). Panneau « zone de renaturalisation ». Photographie. Publication originale.
- Fig. 82 : Kunysz P. (2023). Panneau. Croquis. Publication originale.

Fig. 83 : Kunysz P. (2023). Station de travail. Croquis. Publication originale.

Fig. 84 : Kunysz P. (2021). Table de pique nique reconverte en abri. Photographie. Publication originale.

Fig. 85 : Kunysz P. (2023). Table de pique nique. Croquis. Publication originale.

Fig. 86 : Kunysz P. (2023). Kabane 77. Photographie. Publication originale.

Fig. 87 : Kunysz P. (2023). Structure métallique de Kabane. Croquis. Publication originale.

Fig. 88 : Kunysz P. (2023). Synthèse des communautés imaginées rencontrées. Schéma. Publication originale.

Fig. 89: Kunysz P. (2023). Représentation de l'espace des relations imaginaires aux lieux. Schéma.

Fig. 90 : Kunysz P. (2023). Carte du café Le Falco. Photographie. Publication originale.

Fig. 91: Kunysz P. (2023). Trajectoire de trois objets dans l'espace-temps imaginaire de Bavière. Schéma. Publication originale.

Fig. 92 : Kunysz P. (2021). Matelas. Photographie. Publication originale.

Fig. 93 : Kunysz P. (2021). Clôture nord du CdP. Photographie. Publication originale.

Fig. 94: Kunysz P. (2023). Représentation de la réduction imaginaire de l'étendue du CdP. Cartographie. (2023).

Fig. 95: Bailey, C. (ca. 2001). Vue du CdP, le long de la voie ferrée. Photographie. Archives personnelles de Clayton Bailey.

Fig. 96: Kunysz P. (2021). Vue du CdP, le long de la voie ferrée. Photographie.

Fig. 97: Kunysz P. (2023). Représentation de la réduction imaginaire de l'étendue de Bavière. Cartographie. (2023).

Fig. 98: Inconnu (1988). Vue de Bavière vers le porche, le long de son axe. Photographie. Archives de la Ville de Liège.

Fig. 99: Kunysz P. (2022). Vue Bavière vers le porche, le long de la clôture. Photographie. Publication originale.

Fig. 100 : Kunysz P. (2022). Accès sud du CdP. Photographie. Publication originale.

Fig. 101: Inconnu. (ca. 1900). Porche de Bavière. Photographie. Archives du Musée de la Vie Wallone.

Fig. 102: Kunysz P. (2022). Entrée dérobée à Bavière. Photographie. Publication originale.

Fig. 103: Kunysz P. (2022). Entrée aménagée à Bavière. Photographie. Publication originale. (2022).

Fig. 104: Kunysz P. (2022). Porte forcée à Bavière. Photographie. Publication originale

- Fig. 105: Kunysz P. (2022). Mur troué à Bavière. Photographie. Publication originale
- Fig. 106: Kunysz P. (2021). Ligne de désir, CdP. Photographie. Publication originale
- Fig. 107: Kunysz P. (2021). Entrée nord-est, CdP. Photographie. Publication originale
- Fig. 108: Kunysz P. (2022). Passerelle Vlan, CdP. Photographie. Publication originale
- Fig. 109: Kunysz P. (2022) : Clôture forcée, CdP. Photographie. Publication originale
- Fig. 110 Kunysz P. (2021). Entrée par la Kabane 77. Photographie. Publication originale
- Fig. 111: Kunysz P. (2021). Entrée aménagée par Pop Mtl. Photographie. Publication originale
- Fig. 112: Kunysz P. (2019). Affiche {Baviè}RE. Photographie. Publication originale
- Fig. 113: In Fine (2018). Vidéo promotionnelle {Baviè}RE. Captures d'écran.
- Fig. 114: Province de Liège (2018). Conférences «Bavière en Route», Cycle 1. Affiche. Province de Liège
- Fig. 115: Province de Liège (2019). Conférences «Bavière en Route», Cycle 2. Affiche. Province de Liège
- Fig. 116: Province de Liège (2019). Conférences «Bavière en Route», Cycle 2-2. Affiche. Province de Liège
- Fig. 117: Kunysz P. (2020). Voile développée par Marie Sion et ses étudiants. Photographie. Publication originale
- Fig. 118 : Diagonale Market (2022). Allô Bavière. Affiche.
- Fig. 119: Patris O. (2022). Personne utilisant la cabine «Allô Bavière». Photographie. Province de Liège.
- Fig. 120: Kunysz P. (2021). Texte annoté durant l'enregistrement de «Allô Bavière». Photographie. Publication originale.
- Fig. 121: Kunysz P. (2024). Mouvements de réduction/élargissement des imaginaires de lieux. Schéma. Publication originale
- Fig. 122: Kunysz P. (2024). Mouvements de remplacement/prolongement des imaginaires de lieux. Schéma. Publication originale
- Fig. 123: Kunysz P. (2021). Chute de l'affiche {Baviè}RE. Photographie. Publication originale
- Fig. 124: Kunysz P. (2021). Cahiers des Impossibles. Photographie. Publication originale
- Fig. 125: Lison F. (2011). Chapiteau Arsenic2. Photographie. L'Avenir. En ligne : <https://www.lavenir.net/regions/wallonie-picarde/tournai/2011/05/13/la-cie-arsenic-plante-son-chapiteau-3CSDF52WOBGSLKW4HLSJNA4OBU/>
- Fig. 126: Kunysz P. (2024). Représentation de l'espace des pratiques architecturales de transformation des imaginaires de Bavière et du CdP. Schéma. Publication originale

Fig. 127: Kunysz P. (2023). Arche de l'avenue Laurier. Photographie. Publication originale.

Fig. 128: Vlan Paysage (2012). Allée Saint-Viateur: intentions et ambiances projetées. Montage.

Fig. 129: Vlan Paysage (2012). Allée Saint-Viateur: avant-projet. Vue en plan.

Fig. 130: Vlan Paysage (2012). Allée Saint-Viateur: avant-projet. Visualisation.

Fig. 131: Kunysz P. (2022). Jour de taille sur l'allée Saint-Viateur. Photographie.

Fig. 132: Latour Roger (2016). Propositions d'aménagements évolutifs pour le CdP. Vues en plans.

Fig. 133: Bavière Développement (2021). Quartier {Baviè}RE. Vue en plan à visée promotionnelle.

Fig. 134: Bavière Développement (2021). Quartier {Baviè}RE - Îlot D, quai de la Dérivation. Visualisation.

Fig. 135: Bavière Développement (2021). Quartier {Baviè}RE - Îlot D, rue des Bonnes Villes. Visualisation.

Fig. 136: Schèmes, ACA (2003). Plan-Masse.

Fig. 137: Images Montréal. (20xx). Résidence le Mile End. Images Montréal. En ligne :

Fig. 138: Images Montréal. (20xx). Le Mile-N. (20xx) : Images Montréal. (20xx).

Fig. 139: Images Montréal. (20xx). Plateau 54. (20xx). Images Montréal. En ligne :

Fig. 140: Images Montréal (2021). 5480 H-J. (2021). Images Montréal. (20xx). En ligne :

Fig. 141: Kunysz P. (2023). Chronologies de l'ouverture des édifices entourant le Champ. Carte. Publication originale.

Fig. 142: Anorak (2009). Bavière: master plan. Vue en plan. Archives A Practise, Bruxelles.

Fig. 143: Anorak (2009). Pépinière de Bavière devant la dentisterie. Photographie. Archives A Practise, Bruxelles.

Fig. 144: Entremise (2018). Occupation du 77 Bernard Est: intentions. Axonométrie. Archives Entremise, Montréal.

Fig. 145: Entremise (2018). Occupation du 77 Bernard Est. Visualisation. Archives Entremise, Montréal.

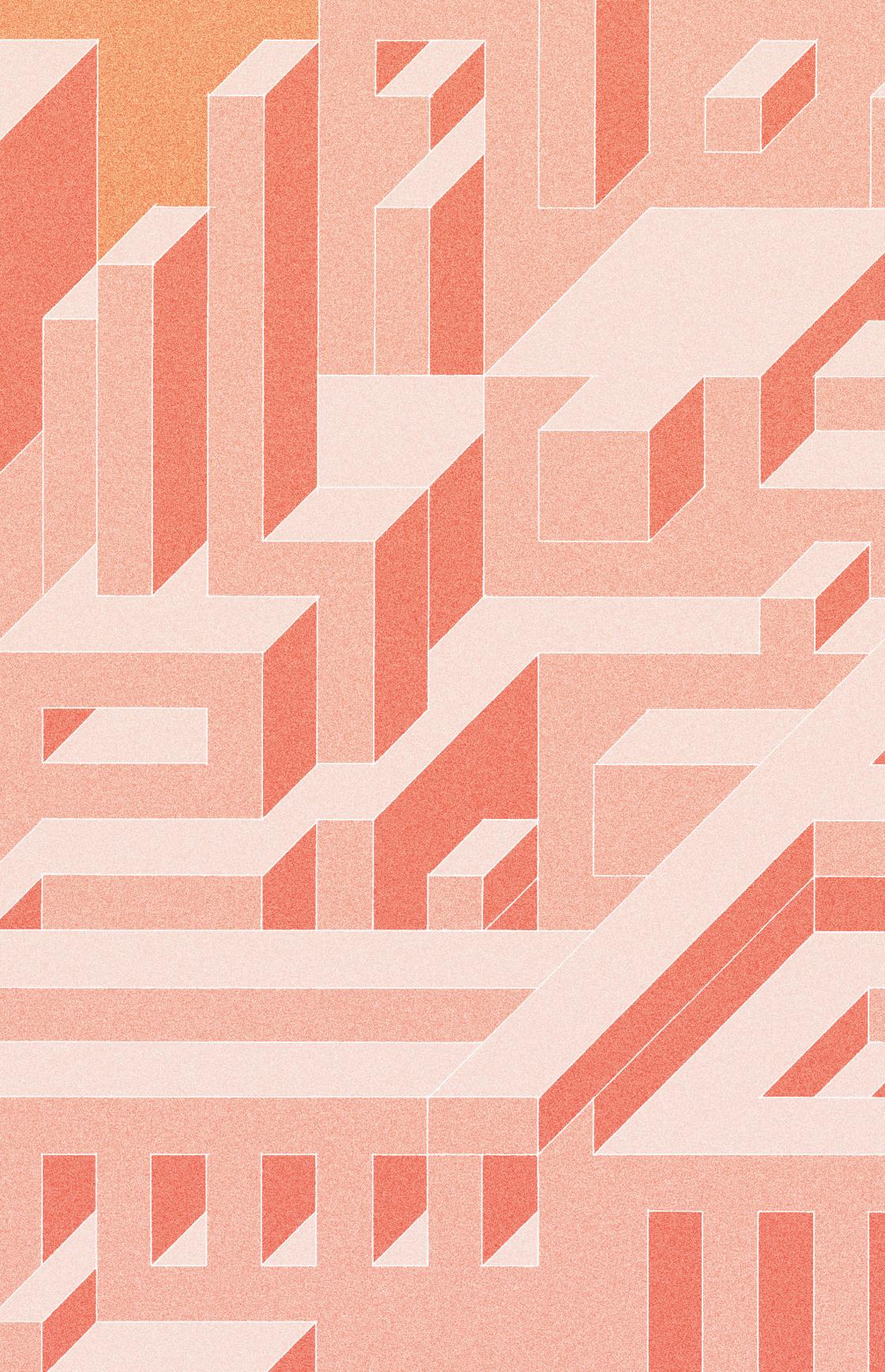
Fig. 146 : Kunysz P. (2023). Banc vert. Croquis. Publication originale.

Fig. 147 : Singh T. (2006). The Fall. Capture d'écran.











# L'existence en friche

Pavel Kunysz

- Lexique
- Parcours en images

**Compagnon  
de lecture**



## Lexique

Bavière et le Champ des Possibles sont des lieux complexes, anciens et inscrits dans des contextes locaux bien particuliers qui ne sont pas nécessairement familiers à toutes et tous. Les allers-retours constants, conceptuels et physiques, que j'ai effectués entre Liège et Montréal, Bavière et le CdP pourraient dérouter le lecteur, qu'il soit usé aux circonstances québécoises; aux belges, à toutes les deux, ou à aucune. Ce petit lexique des lieux explorés permettra de poser quelques éléments auxquels l'on pourra se référer en cas de telle déroute. Pour faciliter la recherche, ce lexique est organisé par ordre alphabétique, indépendamment du lieu auquel le mot se réfère.

**77 Bernard (Est).** [édifice]

Adresse et parfois surnom de l'entrepôt désaffecté « Textile Central America » à l'entrée nord du CdP. L'entrepôt, construit en 1960 par Congress Flooring Distributors sera voué à plusieurs activités commerciales et industrielles (textile, photographie, alimentation) avant d'être racheté par la Ville de Montréal en 2009, sans occupation officielle depuis lors (Bur 2012). Il fera ensuite l'objet d'occupations illicites, d'une mobilisation citoyenne pour sa reconversion puis d'un projet d'occupation de transition par la société Entremise. En 2018, l'édifice est touché par un incendie. Depuis, la Ville de Montréal a conservé la structure métallique de l'édifice et la dédie à des événements culturels et artistiques, spontanés ou menés par la société Pop Montréal.

Voir aussi *Kabane 77* ; *Entrepôt 77*.

**Aire Commune (AC).** [espace événementiel]

Première initiative d'espace de co-working en extérieur mené par l'OBNL Îlot 84 s'étant déroulée durant les étés 2017 à 2019 à côté du Champ des Possibles. Le nom est cependant plus souvent associé aux soirées festives d'afterwork menées sur le site et ayant attiré plusieurs milliers de visiteurs chaque soir. Par extension, nom de l'espace de graviers situés au 5705 de Gaspé.

Voir aussi *Îlot 84*.

**Amis du Champ des Possibles, Les (AcDP).** [OBNL]

Organisation citoyenne visant la reconnaissance et la protection du Champ des Possibles. Fondée en 2010 en suite des forums citoyens du CCME, les AcDP ont obtenu en 2013 un accord de co-gestion du Champ des Possibles avec l'arrondissement Plateau-Mont-Royal, sa reconnaissance en tant qu'espace naturel et des fonds pour l'embauche d'une coordination.

**Association sans but lucratif (ASBL).** [forme juridique]

Structure régie par la loi belge permettant la libre association de personnes morales ou physiques autour d'un objectif commun, sans poursuite de gain financier.

Équivalent belge de l'OBNL.

**Bavière Développement SA.** [entreprise]

Promoteur immobilier propriétaire du terrain de l'ancien de l'hôpital de Bavière à partir de 2012.

**Canadian Pacific / Canadien Pacifique (CP).** [entreprise]

Importante société canadienne de chemin de fer propriétaire des voies ferrées à proximité du Champ des Possibles. Propriétaire en totalité de la cour ferroviaire Saint-Louis, préalable au CdP, à partir de 1876. À partir de 1972, le CP revend le terrain par parcelle, ferme la cour en 1976 puis procède au démantèlement progressif des infrastructures ferroviaires. Le terrain est revendu à la Ville de Montréal en 2006.

Le CP possède la propriété et la gestion des voies ferrées proches du CdP en ce inclus une police spécifique habilitée à contraventionner les personnes traversant les rails.

**Centre Public d'Action Sociale (CPAS).** [institution publique]

Organisme structurant et dispensant l'aide sociale au niveau communal en Belgique, en particulier envers les personnes exclues du droit à la Sécurité sociale. Les CPAS sont souvent les propriétaires et/ou gestionnaires des hôpitaux publics en Belgique. Dans ce cadre, le CPAS de la Ville de Liège a été propriétaire du site de l'hôpital de Bavière jusqu'à 1990.

**Comité Citoyen du Mile End (CCME).** [OBNL]

Organisme animant et structurant l'activité citoyenne dans le quartier du Mile End. Le CCME a connu plusieurs structures. L'actuel comité est fondée en 1982 par des mères de famille et constitue en l'état un des deux plus anciens comités citoyens montréalais encore en activité (Desjardin 2021). Le CCME a été particulièrement actif dans la période préélectorale de 2008-2009 par l'organisation de forums citoyens qui ont posé des revendications structurant jusqu'à aujourd'hui les projets politiques locaux (subvention des ateliers Pieds Carré, skatepark Van Horn, espace culturel Bains Saint-Michel ...). C'est dans le cadre de ces forums qu'est née la mobilisation pour le Champ des Possibles. Depuis, le CCME est un partenaire historique et récurrent des ACdP dans leur lutte pour la conservation et la valorisation du CdP

**Entrepôt 77 (E77)** [espace événementiel]

Initiative d'exploitation culturelle, artistique et événementielle de la structure métallique du 77 Bernard Est. Le programme est développé chaque été par la société Pop Montréal sur demande de l'arrondissement Plateau-Mont-Royal à partir de 2021. Il sert ponctuellement d'extension au festival Pop Montréal et au Marché des Possibles. Par extension, nom de la structure métallique.

Voir aussi *Pop Montréal* ; *Marché des Possibles* ; *77 Bernard Est*.

**Entremise** [entreprise]

Agence d'architecture montréalaise spécialisée dans l'occupation transitoire et de transition. Entremise a notamment démarché et été commandité par la Ville de Montréal pour mener un tel projet dans l'entrepôt désaffecté du 77 Bernard Est, à l'entrée du CdP en 2017. Le projet a été abandonné en suite de l'incendie du bâtiment.

Voir aussi *77 Bernard Est* ; *Kabane 77*.

**Espace Bavière SA** [entreprise].

Consortium immobilier ayant été le premier propriétaire privé du site de l'ancien hôpital de Bavière, à partir de 1990. Espace Bavière a fait procéder à la démolition de la majorité des bâtiments de l'hôpital et à une occupation temporaire du proche en vue de sa conservation. Aucun projet mené par Espace Bavière n'a cependant vu le jour.

**Étude d'incidences environnementales (EIE).** [dispositif juridique]

Dans la loi wallonne, étude scientifique réalisée par un bureau agréé mettant en évidence les effets d'un projet sur l'environnement. Ces documents extensifs (plusieurs centaines de pages) traitent de l'ensemble des incidences sociales, économiques, urbanistiques, architecturales, patrimoniales et écologiques d'un projet d'aménagement. Selon le droit wallon, une EIE est obligatoire dans les cas de projets importants et impactant tels que ceux concernant la friche de Bavière.

**Dentisterie, la.** [édifice]

Bâtiment moderniste construit en 1937-39 par l'architecte Charles Servais au profit de l'institut de stomatologie de l'hôpital de Bavière. Le service dit de dentisterie y est resté actif et ouvert au public jusqu'en 2001, avant son déménagement sur le site voisin de la polyclinique Brull. Par extension, la Dentisterie désigne la lutte citoyenne et patrimoniale contre la démolition du bâtiment et pour sa reconversion en centre d'art contemporain s'étant déroulée de 2008 à 2018, date à laquelle, en l'absence de soutiens politiques, et face aux détériorations du bâtiment, celui-ci a été démoli.

Aussi parfois appelée Institut de Stomatologie, ou Stomatologie.

**Ilôt 84** [OBNL]

Organisme poursuivant le développement d'espaces estivaux de co-working gratuits en plein air à Montréal et au Québec. Ilôt 84 s'est particulièrement fait connaître à Montréal par leur première initiative, Aire Commune, à proximité du Champ des Possibles et confrontation avec les ACdP, de 2017 à 2019. Depuis, Ilôt 84 développe des projets similaires chaque été dans plusieurs arrondissements à Montréal.

Parfois surnommé Aire Commune, par extension à ce projet.

Voir aussi *Aire Commune*.

**Jardin Roerich, le / Roerich Garden, the** [installation artistique]

Initiative de land art communautaire menée par Emily Rose-Michaud de 2007 à 2010 sur la cour ferroviaire désaffectée du CP Saint-Louis en réaction aux projets de réaménagement du site. L'installation, représente un large symbole Roerich composée de terre et de végétaux et a été entretenu par Michaud et un groupe d'habitant.e.s au sein de l'initiative Pouvoir aux Pousses/Sprout out Loud. Le Jardin Roerich a joué un rôle symbolique et communautaire important à la source de la mobilisation citoyenne pour le Cdp .

Voir aussi *Michaud, Emily Rose*.

**In Fine SA** [entreprise]

Société liégeoise de graphisme commanditée par Bavière Développement pour la réalisation de l'identité graphique et promotionnelle du projet de réaménagement de la friche de Bavière en quartier mixte.

**Kabane 77 (K77)** [collectif]

Collectif citoyen d'artistes et d'habitants ayant mené, de 2014 à 2019, une mobilisation citoyenne pour la conversion de l'entrepôt du 77 Bernard Est en espace de création accessible dédié aux pratiques analogiques de l'image. Par extension, nom de l'édifice du 77 Bernard Est.

Voir aussi *77 Bernard ; Entrepôt 77*.

**Latour, Roger** [auteur, activiste]

Naturaliste amateur, résident du Mile End et défenseur de la biodiversité urbaine. Roger Latour a côtoyé l'ancienne cour ferroviaire Saint-Louis dans le cadre de ses travaux puis a rejoint Emily-Rose Michaud dans la défense du Champ des Possibles, lui attribuant le qualificatif de réserve de biodiversité urbaine et proposant des scénarios de développement soucieux de ce caractère. Il co-fondera les ACdP en 2010 puis quittera l'association vers 2014. Latour a notamment documenté son analyse de la biodiversité montréalaise au travers de son blog, *Flora Urbana*, puis d'un ouvrage (Latour 2016).

**Marché des Possibles, le (MdP)** [espace événementiel]

Initiative d'exploitation culturelle, artistique et événementielle du « parc sans nom »/ « triangle park » voisin du CdP, mené par Pop Montréal sur financements de l'arrondissement PMR. Le MdP trouvera une extension dans la structure voisine du 77 Bernard Est après son incendie.

Voir aussi *Pop Montréal* ; *77 Bernard Est* ; *Entrepôt 77*.

**Mémoire du Mile End / Mile End Memories (MME)** [OBNL]

Organisme citoyen œuvrant à la documentation, la diffusion et la valorisation de l'histoire du Mile End. MME est un partenaire historique et récurrent des ACdP dans leur lutte pour la conservation et la valorisation du CdP. Ses membres mènent notamment des balades de découverte de l'histoire ferroviaire et citoyenne du CdP et ont publié de nombreux articles sur cette histoire, dont celle des ACdP.

**Michaud, Emily Rose** [artiste, activiste]

Artiste québécoise interdisciplinaire. Emily Rose Michaud a joué un rôle moteur dans la mobilisation citoyenne pour le Champ des Possibles en rassemblant une communauté d'habitants autour de son projet artistique participatif de Jardin Roerich puis en portant leurs inquiétudes quant à l'avenir de la cour ferroviaire Saint Louis au sein des forums citoyens du CCME de 2008-2009. Emily Rose Michaud co-fondera les ACdP en 2010 avant de quitter l'association peu de temps après.

Voir aussi *Roger Latour* ; *CCME* ; *Jardin Roerich*.

**Organisme à but non lucratif (OBNL)**. [forme juridique]

Structure régie par la loi canadienne permettant la libre association de personnes morales ou physiques autour d'un objectif commun, sans poursuite de gain financier.

Équivalent québécois de l'*ASBL*.

**Plateau-Mont-Royal, arrondissement du (PMR)** [institution publique]

Organe politique assurant les décisions et la gestion des affaires publiques concernant le territoire compris entre l'avenue du Parc, l'avenue Mont-Royal et la rue Sherbrooke. Par extension, nom du quartier ainsi composé.

Le PMR a longtemps été politiquement dominé par une majorité Union Montréal (centre-libéral), porteuse d'un projet de réaménagement résidentiel et de services de la cour ferroviaire Saint-Louis. Un important renversement politique s'est déroulé au cours des élections municipales de 2009, voyant le parti émergent Projet Montréal (écolo-libéral) prendre la tête du PMR et abandonner ce projet.

Voir aussi *Projet Montréal*.

**Projet Montréal (PM).** [parti politique]

Parti politique vert et libéral majoritaire à la Ville de Montréal depuis 2017 et dans le PMR depuis 2009. Depuis sa fondation en 2004, PM est particulièrement impliqué dans les politiques urbanistiques et de participation citoyenne. La reconnaissance du CdP en tant qu'espace naturel et des ACdP comme organe de co-gestion résulte de cette inclination à accueillir les revendications citoyennes, en particulier à la veille de la prise de majorité politique dans le PMR.

**Réunion d'information préalable (RIP).** [dispositif juridique]

En droit urbanistique wallon, la réunion d'information préalable à étude d'incidences, dite RIP, est un moment de présentation publique d'un projet paysager, urbanistique ou architectural par ses auteurs visant à informer le public et recueillir ses observations et suggestions concernant le projet.

Voir aussi *Etude d'incidences*

**Vlan Paysages** [entreprise]

Agence d'urbanisme et de paysagisme montréalaise. Vlan a notamment mené une étude de caractérisation du Secteur Saint-Viateur-Est sur commande du Plateau-Mont-Royal les ayant ainsi conduit à dessiner et faire construire le projet d'allée cyclopedestre Saint-Viateur sur le Champ des Possibles.





## **Parcours en images**

**Bavière, Liège**































# **Champ des Possibles, Montréal**



